

MAIN-D'ŒUVRE, EGLISE, CAPITAL ET ADMINISTRATION – VOL. I

J. VANDERLINDEN

# FONTES HISTORIAE AFRICANAE

Main-d'œuvre, Eglise, Capital et Administration  
dans le Congo des années trente – vol. I

Jacques Vanderlinden

Bruxelles | Brussel 2007



J. VANDERLINDEN

MAIN-D'ŒUVRE, EGLISE, CAPITAL ET ADMINISTRATION  
DANS LE CONGO DES ANNEES TRENTE – VOL. I

*Fontes Historiae Africanæ*

ACADEMIE ROYALE  
DES  
SCIENCES D'OUTRE-MER



KONINKLIJKE ACADEMIE  
VOOR  
OVERZEESE WETENSCHAPPEN

*Fontes Historiae Africanæ*

**Main-d'œuvre, Eglise, Capital et Administration  
dans le Congo des années trente  
(Vol. I)**

par

Jacques VANDERLINDEN

2007

ACADEMIE ROYALE  
DES  
SCIENCES D'OUTRE-MER



KONINKLIJKE ACADEMIE  
VOOR  
OVERZEESE WETENSCHAPPEN

*Fontes Historiæ Africanæ*

**Main-d'œuvre, Eglise, Capital et Administration  
dans le Congo des années trente**

(Vol. I)

par

Jacques VANDERLINDEN

2007

*Fontes Historiæ Africanæ*/Sources of African History is an international publication project, initiated in 1962 under the general auspices of the “Union Académique Internationale” in Brussels to publish critical editions of sources for the history of sub-Saharan Africa.

ACADEMIE ROYALE  
DES  
SCIENCES D’OUTRE-MER

KONINKLIJKE ACADEMIE  
VOOR  
OVERZEESE WETENSCHAPPEN

rue Defacqz 1 boîte 3  
B-1000 Bruxelles (Belgique)

Defacqzstraat 1 bus 3  
B-1000 Brussel (België)

☎ (02)538.02.11 & 538.47.72 – Fax (02)539.23.53  
E-mail: [kaowarsom@skynet.be](mailto:kaowarsom@skynet.be)  
Website: <http://www.skynet.be/kaowarsom/>

ISBN 978-90-7565-244-4  
D/2007/0149/1



COMITE FONTES HISTORIÆ AFRICANÆ (Belgique/België)

Coordonnateur — Coördinator

Jacques VANDERLINDEN

Membres — Leden

John EVERAERT

John JACOBS

Pierre SALMON (†)

Jan VANSINA

Jean-Luc VELLUT

Honoré VINCK

Secrétaire perpétuelle — Vast Secretaris

Danielle SWINNE



## TABLE DES MATIERES

Préambule .....	VII
Introduction	
Correspondance de Pierre Ryckmans avec Madeleine Ryckmans (archives privées) .....	1
1. Correspondance, documents et notes (archives de P. Ryckmans).....	211
1.1. Correspondance .....	211
1.2. Documents .....	265
1.3. Notes prises par P. Ryckmans au cours d'entretiens .....	296
Index .....	313
A. Noms d'ethnies .....	313
B. Noms d'institutions et sociétés.....	315
C. Noms de lieux.....	318
D. Noms de navires .....	324
E. Noms propres divers .....	325
F. Noms de personnes .....	326
Annexe	
Termes d'origines diverses utilisés par les Belges du Congo dans leur parler courant et apparaissant dans les documents.....	331



## PREAMBULE

### 1. LES ACTEURS

Dans la mesure où l'entreprise coloniale européenne en Afrique à la fin du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle se caractérise principalement sur le plan économique par un souci des puissances coloniales d'administrer leurs colonies afin de maximiser le bénéfice retiré de l'exploitation au moindre coût des ressources naturelles, assortie d'un investissement minimum en capital et de l'utilisation d'une main-d'œuvre le meilleur marché possible, elle met en présence les quatre acteurs qui se rencontrent dans le titre de cet ouvrage.

De ceux-ci, les plus concernés sont indiscutablement les Africains. La main-d'œuvre, élément volontairement abstrait du calcul économique, ce sont eux. Les femmes et les hommes dont le mode de vie va être radicalement modifié sans qu'ils soient consultés, ce sont eux. Et toujours eux qui subiront les pressions de nature et d'intensité diverses des autres acteurs de cette histoire, qu'il s'agisse des représentants de l'Eglise, du Capital ou de l'Administration. Ce sont certains d'entre eux enfin qui, poussés à bout par un système dont ils ne perçoivent pas nécessairement la raison d'être, sinon qu'à leurs yeux il fonctionne à leur détriment, se lèveront dans un sursaut de refus. La dernière grande rébellion populaire de l'histoire de la colonisation belge — celle des Pende du Kwango — suit de peu le retour en Europe d'une mission envoyée par le gouvernement belge pour se pencher sur certains abus dénoncés en matière de recrutement et d'utilisation de la main-d'œuvre par certaines sociétés commerciales, et ce, particulièrement dans la province du Congo-Kasaï. Ces pages, émanant exclusivement d'Européens, doivent donc être lues en conservant constamment à l'esprit cette prémisse fondamentale du fait colonial et l'écart qui peut séparer la perception qu'en a le colonisateur de celle, souvent fort différente, du colonisé. Malheureusement, de celle-ci, nous n'avons, en l'occurrence, pas de trace.

Vient ensuite l'Eglise catholique, outil privilégié de la «mission civilisatrice» du colonisateur belge. Pour reprendre un texte datant de la fin de la colonisation, «par leur but spécifique qui consiste dans la conversion des infidèles et l'implantation d'une Eglise stable et organisée, les missions devaient éminemment contribuer au relèvement moral et social des peuplades africaines. Mais leur action ne s'est pas limitée à l'évangélisation proprement dite. Elle s'est étendue à tous les aspects de la civilisation. Car la constitution d'une Eglise permanente et le développement normal de la vie chrétienne exigent des conditions matérielles, culturelles et sociales que les missions, en collaboration avec

les pouvoirs publics, se sont appliquées à promouvoir»<sup>1</sup>. Tout est dit en quelques lignes d'une grande sincérité à la fois dans la pensée et les termes. C'est dire que les missions catholiques — qui comptaient en 1930 davantage de membres au Congo que l'administration y comptait de fonctionnaires — sont omniprésentes dans les documents.

Dans la mesure où la colonisation belge s'inscrit dans le cadre de l'expansion du capitalisme européen caractéristique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il est normal que la présence de ses agents en Afrique soit l'un des moteurs des transformations de la vie locale. Pour produire, le Capital a besoin de ressources naturelles — ce seront celles des Africains dont le pouvoir colonial disposera généreusement au bénéfice des sociétés ou des groupes financiers — et de main-d'œuvre, dont j'ai déjà dit qu'elle est au centre de mon propos et des documents contenus dans cet ouvrage. Soulignons seulement l'aspect international de ce capital puisqu'il s'agira en l'occurrence d'un groupe britannique, celui créé par les frères Lever qui aujourd'hui encore, sous le nom d'Unilever, constitue l'un des acteurs notables de la vie économique à travers le monde même s'il s'est pratiquement retiré du Congo.

Enfin, vient l'Administration. On pourrait s'étonner qu'elle apparaisse ainsi au dernier rang. Mais la nature socio-économique des problèmes traités dans les documents l'y relègue presque nécessairement. On se rendra compte que, face au Capital et à l'Eglise, elle est particulièrement démunie à la fois en effectifs et en moyens d'action. Il en résulte que, si un véritable conflit surgit, il se pose immédiatement à un échelon relativement élevé par-dessus la tête des acteurs de terrain. Le Vicaire apostolique saisit le Gouverneur général et la controverse s'enlise le plus souvent à ce niveau relativement lointain de la réalité quotidienne des rapports entre individus. Quant à la Métropole, elle est bien loin. Il faut une intervention exceptionnelle du type de celle de C. Dupont auprès de l'administration centrale du groupe Lever pour que parvienne aux oreilles du président de son conseil d'administration, Lord Lugard, un faible écho de la situation au Congo. Ce bruit assourdi, qui arrive de même aux oreilles d'Emile Vandervelde et justifie son intervention de 1929, entraîne la création de la commission Main-d'œuvre; mais de là à dire que le Congo, et surtout la condition des Africains, soit au premier plan des préoccupations des autorités belges, il y a de la marge.

## 2. LE TEMPS

Les documents sont rédigés, à titre principal, dans les années trente. Or, du point de vue chronologique, le déroulement de la colonisation du Congo par la Belgique peut être divisé en trois parties. Ce sont:

<sup>1</sup> M. Storme, «Missions catholiques», in *Livre Blanc: Apport scientifique de la Belgique au développement de l'Afrique centrale* (3 vol.), Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 1962, I, pp. 342-343.



- Celle qui s'étend de la reprise de l'Etat Indépendant du Congo en 1908 à la fin de la Première Guerre mondiale en 1918, qui comprend une dizaine d'années;
- Celle qui sépare la fin de la Première Guerre mondiale du début de la seconde en 1940, qui s'étend sur un peu plus de vingt ans;
- Celle qui sépare 1940 de 1960, année marquant l'accession de la colonie du Congo belge à l'indépendance sous le nom de République démocratique du Congo.

La première est, sans conteste, celle de l'amorce du processus colonial après la difficile reprise de l'héritage de Léopold II<sup>2</sup>. On y trouve en germe, un effort certain pour tenter de résoudre une série de problèmes caractéristiques de presque tout phénomène de colonisation au XX<sup>e</sup> siècle: celui de la mise au travail des populations locales au service de processus économiques nouveaux, celui de la transformation d'institutions fondamentales des sociétés locales, comme le mariage, pour les rendre conformes à nos conceptions de la «civilisation», celui de l'administration «indirecte» des populations, etc.

La seconde, qui va de 1918 à 1940, apparaît à l'historien comme celle caractérisant le mieux l'entreprise coloniale belge. Pour la première fois, une politique coloniale se définit avec l'accession au ministère des Colonies de Louis Franck. Elle sera renouvelée dans les années trente par Pierre Ryckmans dans sa *Politique coloniale* et *Dominer pour Servir*, puis mise en œuvre et adaptée par lui sur le terrain entre 1934 et 1940 lorsqu'il est gouverneur général<sup>3</sup>. Assez curieusement, c'est la moins connue des étapes de la colonisation belge; cela se comprend en raison du fait que pratiquement tout le travail historique de base doit encore être fait à son sujet. Pour l'historien, elle est, à proprement parler, *terra ignota*.

Quant à la dernière, la crise de la guerre amorce, à la fois sur le plan national et international, un processus qui s'inscrit dans un contexte mondial et qui est connu sous le nom de décolonisation. Il sort à l'évidence de ce propos.

### 3. LE CONTEXTE

C'est donc à mi-chemin de la période centrale de la colonisation belge en Afrique, qu'en 1930, le gouvernement belge décide d'envoyer au Congo une mission chargée d'examiner les problèmes de main-d'œuvre qui se posent éventuellement dans la colonie. La préoccupation à ce sujet dans les milieux coloniaux est ancienne; la main-d'œuvre ne constitue-t-elle pas l'un des piliers de l'économie politique classique avec les ressources naturelles — que fournissent

<sup>2</sup> Léopold II (1835-1909), roi des Belges (*Biographie coloniale belge* (B.C.B.), I, pp. V-XXVII).

<sup>3</sup> Voir J. Vanderlinden, *Coloniser dans l'honneur – Pierre Ryckmans (1891-1959)*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1994.

le sol et le sous-sol de la colonie — et le capital — qu'apporte le colonisateur? Et la période de l'Etat Indépendant du Congo n'a-t-elle pas été marquée au fer rouge par la question des «abus» dans l'exploitation du caoutchouc? Au-delà des capitalistes sur le plan pratique ou des économistes sur le plan théorique, le problème de l'intégration de l'Africain au mode de production caractéristique de la colonisation est donc également posé au plan politique.

Fruit immédiat d'une interpellation du représentant socialiste E. Vandervelde<sup>4</sup>, en date du 25 mars 1930<sup>5</sup>, la mission d'études (et non d'enquête comme le souhaitait l'interpellateur) est composée de quatre personnes: A. Bertrand<sup>6</sup>, A. Engels<sup>7</sup>, L. Mottoulle<sup>8</sup> et P. Ryckmans<sup>9</sup>, auxquels s'ajoute son rapporteur général A. Cayen<sup>10</sup>. De leur côté, au même moment, les Huileries du Congo belge, société du groupe anglais Lever, s'interrogent sur le rendement de leur capital (qui est anormalement faible) et sur la manière d'assurer, avec la coopération de l'administration locale, un meilleur rendement de la main-d'œuvre africaine. Elles se trouvent devant un problème d'autant plus difficile qu'existe un désaccord fondamental entre leur principal dirigeant au Congo, l'administrateur-délégué sur place, E. Dusseljé, et le directeur général de sa zone d'exploitation principale, le Cercle<sup>11</sup> de Lusanga (fig. 1) dans lequel est situé son plus important siège d'exploitation, Leverville, la bien nommée.

<sup>4</sup> Emile Vandervelde (1866-1938), homme politique belge (voir *Biographie Belge d'Outre-Mer* (B.B.O.), V, 839). L'auteur de cette notice, au départ d'une source malheureusement peu fiable, précise qu'après 1921, Vandervelde ne prit part «à aucune discussion relative au Congo à la Chambre des Représentants»; l'interpellation du 25 mars 1930 prouve le contraire.

<sup>5</sup> Voir *Annales parlementaires – Chambre*, Session 1929-1930, pp. 1121-1138. Une première dénonciation du «travail forcé» au Congo par Vandervelde, sans rapport direct avec notre sujet, aurait eu lieu en 1929, témoignant de son constant intérêt pour les Africains du Congo belge depuis le début du siècle (voir la notice biographique citée en note précédente qui, jusqu'en 1921, est éclairante sur ce point)...

<sup>6</sup> Alexis Bertrand (1870-1946), personnalité coloniale en vue de l'entre-deux-guerres, membre du Conseil colonial désigné par la Chambre des représentants, et membre de l'Institut royal colonial belge, prédécesseur de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer; il a disparu de la scène coloniale suite à la Seconde Guerre mondiale et à son exclusion de l'Institut au lendemain de celle-ci.

<sup>7</sup> Alphonse Engels (1880-1962), officier, termine, en 1929, sa carrière active en Afrique en tant que vice-gouverneur général, gouverneur de la province du Congo-Kasaï (dont fait partie le district du Kwango). Il a notamment, dans le cadre de cette fonction, dû faire face aux problèmes suscités par les recrutements de main-d'œuvre effectués dans sa province, pour la construction du chemin du Bas-Congo au Katanga (B.C.K.) (B.B.O., VI, 361).

<sup>8</sup> Léopold Mottoulle (1884-1964), médecin, conseiller aux affaires médicales et indigènes de la Forminière et de l'Union Minière du Haut-Katanga, ainsi que d'autres sociétés (B.B.O., VII B, 262).

<sup>9</sup> Pierre Ryckmans (1891-1959), avocat bruxellois, qui devient en 1934 gouverneur général du Congo belge (B.B.O., VII A, 415). Voir aussi Vanderlinden, cité en note 3.

<sup>10</sup> Alphonse Cayen (1885-1943), officier, administrateur-délégué de la Forminière jusqu'en 1931; il s'y intéresse particulièrement aux problèmes de la main-d'œuvre (B.B.O., V, 136).

<sup>11</sup> Sur cette notion de cercle d'exploitation, voir D.K. Fieldhouse, *Unilever Overseas*, London/Stanford, Croom Helm/Hoover Institution Press, 1978, pp. 497-521 et carte p. 501. De manière plus générale, au sujet du groupe Lever, C. Wilson, *The History of Unilever*, (2 vol.), London, Cassell, 1954.

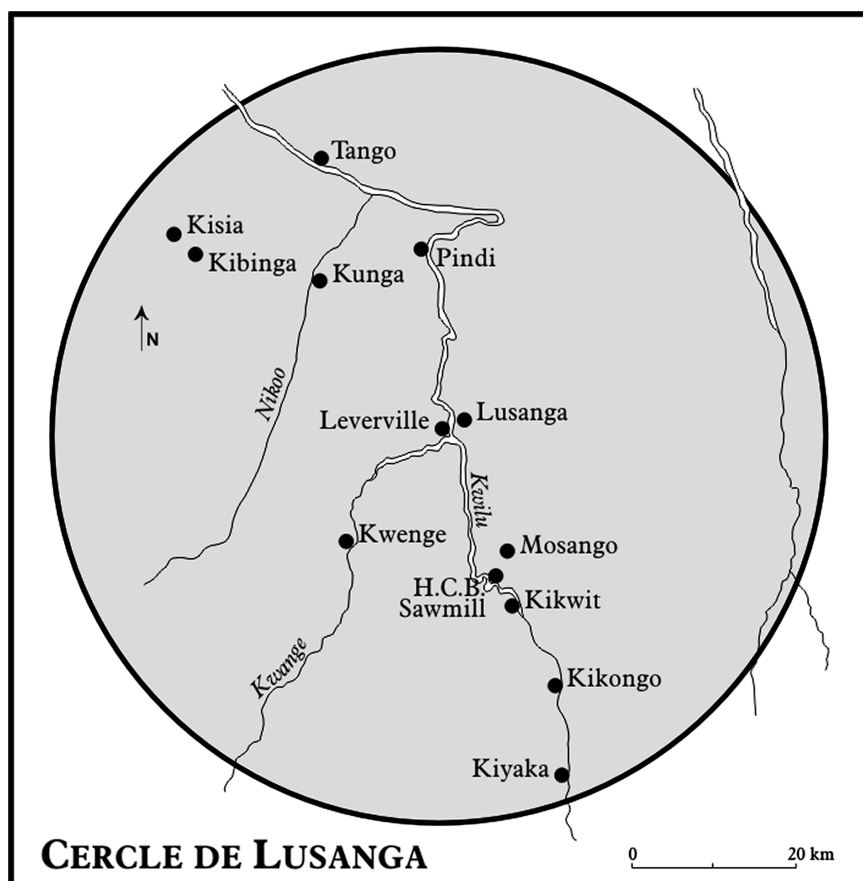


Fig. 1. — Le Cercle de Lusanga des Huileries du Congo belge. Carte réalisée par André Richard, chercheur au Centre d'Etudes acadiennes de l'Université de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada). *Source*: carte dressée par les Huileries du Congo belge en 1926 (archives Pierre Ryckmans). *Note*: le Cercle de Lusanga, l'un des cinq cercles d'exploitation concédés par le gouvernement belge à la société des Huileries du Congo belge par une convention de 1911, doit son importance au fait que le siège d'activités principal de la société est situé à Leverville.

Le siège métropolitain de l'entreprise a été saisi du problème et même le président du conseil d'administration du groupe Lever, Lord Lugard<sup>12</sup>, grande figure de l'histoire de la colonisation anglaise en Afrique et ancien gouverneur général du Nigeria; ceux-ci se résolvent, sur la recommandation d'une autre figure

<sup>12</sup> Frederick Dealtry, lord Lugard (1858-1945), voir Margery Perham, *Lugard*, (2 vol.), London, Collins, 1960.

coloniale de premier plan, Lord Hailey<sup>13</sup>, président de l'*International African Institute* dans le conseil duquel siégeaient Lugard et Pierre Ryckmans, ancien résident de l'Urundi très actif dans les milieux coloniaux belges, à faire appel à ce dernier pour leur proposer une solution. Pierre Ryckmans est d'autant mieux placé pour ce faire qu'il est, dans la mission gouvernementale belge, chargé d'étudier les problèmes de la province du Congo-Kasaï dans laquelle se trouve le Cercle de Lusanga. Après des contacts officieux, une demande en bonne et due forme est adressée au Secrétaire général du ministère des Colonies à Bruxelles, P. Charles<sup>14</sup>. De la place Royale, l'accord de principe se déplace vers Kalina où le gouverneur général du Congo belge, A. Tilkens<sup>15</sup>, charge officiellement Pierre Ryckmans de cette mission en collaboration avec le vicaire apostolique du Kwango, Mgr Van Hee.

Enfin, dernier volet de l'ensemble, la Mission Main-d'œuvre n'est pas achevée de quelques mois que se déclenche, précisément dans le diocèse de Mgr Van Hee, la dernière grande révolte populaire contre le colonisateur belge, celle connue sous le nom de révolte des Pende. Elle sera très sévèrement réprimée, mais les excès de la répression conduiront à une mission d'enquête qui sera confiée au président de la Cour d'appel de Léopoldville, futur gouverneur général du Congo belge, E. Jungers<sup>16</sup>. Dans son rapport, figure une section consacrée à : «Recrutement par violence – Fautes imputables aux H.C.B. dans le traitement de ses Travailleurs. Camps mal entretenus. Enquête main-d'œuvre – à faire. Recrutement avec Burnotte. Cause de la répugnance pour le coupage des régimes palmistes». Le lecteur aura compris le rapport direct qui est susceptible d'exister entre la révolte pende et ce qui précède. Elle sera publiée dans le deuxième volume de cet ouvrage.

#### 4. LES DOCUMENTS ET LEUR PRESENTATION

Un premier groupe de documents est formé par la correspondance de Pierre Ryckmans avec sa femme. Elle constitue, au-delà du fait que le problème de la main-d'œuvre y est omniprésent, une excellente introduction à une partie du Congo des années trente, la province du Congo-Kasaï dans laquelle se trouve le chef-lieu de la Colonie, Léopoldville, et qui comprend le Bas-Congo, à ce

<sup>13</sup> William Malcolm lord Hailey (1872-1969), voir John W. Cell, *Hailey – A Study in British Imperialism*, Chapell Hill, Duke University Press, 1992.

<sup>14</sup> Paul Charles (1885-1954), secrétaire général du ministère des Colonies en 1929, ministre des Colonies pour quelques semaines en 1931 et administrateur général du même ministère la même année (*B.B.O.*, VI, 208).

<sup>15</sup> Auguste Tilkens (1869-1949), officier, gouverneur général du Congo belge de 1927 à 1934 (*B.B.O.*, VI, 1004).

<sup>16</sup> Eugène Jungers (1888-1958), magistrat, enquête sur les événements ayant précédé et suivi la révolte pende de 1930 (*B.B.O.*, VI, 562).

moment seul exutoire direct du Congo sur la mer grâce aux ports de Banane, Boma et Matadi. C'est aussi la partie de la Colonie où la présence «belge» est la plus ancienne, Boma ayant été le chef-lieu de l'Etat Indépendant du Congo, puis de la Colonie jusque dans les années vingt, donc juste avant les quelques années — 1929-1931 — auxquelles ce volume est consacré. Il semblait donc justifié, au-delà du problème spécifique auquel est consacré ce volume, de présenter cette correspondance en guise d'introduction générale au contexte dans lequel il se situe.

Le second lot de documents est extrait des archives privées de Pierre Ryckmans. Elles témoignent de ses efforts dans son délicat et complexe essai d'arbitrage entre les conceptions de deux hauts responsables des Huileries du Congo belge. Fort diverses dans leur origine première, leur nature et leur importance, elles vont au cœur du problème et constituent la première partie de cette publication.

Ce premier volume sera complété par un second comprenant les archives missionnaires de la Compagnie de Jésus déposées à Bruxelles et Heverlee. Il comprendra également les documents existant dans les archives africaines du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles et, *last but not least*, ceux compris dans les archives personnelles de Lord Lugard, déposées à Oxford dans la *Bodleian Library of Commonwealth and African Studies at Rhodes House*; celles-ci contiennent en effet, entre autres, un fonds important relatif aux Huileries du Congo belge dans la direction desquelles Lugard jouait, à l'époque, un rôle capital en tant que président du conseil d'administration.

Dans chaque partie, les documents sont présentés le plus souvent dans l'ordre chronologique de leur date de rédaction; une exception est faite pour ceux que l'on peut considérer comme des «notes de synthèse» qui, parfois d'ailleurs, ne sont pas datés. Enfin, dans certains cas, une date a été proposée pour un document non daté; elle figure entre crochets [ ] et est suivie d'un point d'interrogation.

La correspondance, constitutive de l'introduction, a été expurgée non seulement de tout ce qui était purement anecdotique, mais aussi de tout ce qu'elle contenait de strictement personnel aux Ryckmans ou à certaines personnes. Ce départage a souvent été délicat à opérer; le souci qui m'a guidé, dans ce qui pourra paraître comme une intrusion dans la vie privée de certaines personnes, a toujours été celui de rendre compte de la manière la plus complète possible de ce que pouvait être la vie sous tous ses aspects dans le Congo des années trente sans entrer dans le voyeurisme. Toutefois, les jugements — parfois rudes — portés par Pierre Ryckmans sur certaines personnes en raison de leurs activités professionnelles ont été conservés; ils sont en effet précieux pour apprécier la mesure dans laquelle le facteur humain est fondamental dans la mise en œuvre de toute politique.

L'orthographe originale des textes a été respectée sauf correction des fautes d'orthographe courante et des noms de personnes quand, à l'évidence, leur perception par l'oreille était erronée et normalisation des noms de lieux conformément à celle de l'*Annuaire officiel* de l'époque afin d'assurer l'homogénéité de l'ensemble de l'ouvrage et de faciliter la tâche du lecteur.

## 5. REMARQUES PRELIMINAIRES RELATIVES AUX NOTES

- L'identification de nombreuses personnes apparaissant dans les documents est extrêmement difficile, sinon impossible, sans des recherches d'une ampleur telle que leur importance apparente ne les justifie pas dans le cadre de ce volume. Dans chaque cas, le plus grand nombre d'informations aisément accessibles est fourni. Les données hypothétiques sont suivies par un point d'interrogation entre parenthèses (?).
- Les fonctions attribuées aux personnes sont, sauf indications contraires, celles qu'elles occupent à l'époque de production des documents, soit entre 1929 et 1931.
- En ce qui concerne les missionnaires membres de la Compagnie de Jésus, la source est une liste dressée par le service des Archives de la Province méridionale de la Compagnie à Bruxelles. Je remercie Mlle Brigitte Gosset pour son assistance en cette circonstance. En ce qui concerne les missionnaires de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie (Scheut), les renseignements biographiques m'ont été aimablement fournis par mon confrère à l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, le Révérend Père Honoré Vinck; qu'il en soit remercié.
- En ce qui concerne les Huileries du Congo belge, une liste nominative de leurs agents s'est révélée des plus précieuses; cette liste fait partie des archives de Lord Lugard déposées à la *Bodleian Library of Commonwealth and African Studies* à Oxford. Les archives de Lord Lugard relatives à la crise des H.C.B. au début des années trente feront l'objet du tome II de cet ouvrage. Je remercie Ms Lucy McCann pour son aide en cette circonstance.
- En ce qui concerne les fonctionnaires, l'*Annuaire officiel* a été utilisé. Je remercie M. Pierre Dandoy, archiviste au ministère des Affaires étrangères, pour son aide dans l'établissement de certaines dates. Les archives administratives relatives à la crise des H.C.B. au début des années trente feront aussi l'objet du tome II de cet ouvrage.
- Au fil de l'avancement du volume, j'ai été amené à solliciter la bienveillance de personnes, que je connaissais ou non antérieurement, pour leur demander leur aide. Tel est le cas, dans le monde de l'aviation, de Mme Marie-Hélène Caillol et de M. Yves Duwelz.
- Enfin, au premier rang des autres sources figurent les volumes de la *Biographie coloniale belge* (I à V) et de sa continuation, la *Biographie belge d'Outre-Mer* (VI à VIII), publiés par l'Institut royal colonial belge, puis par l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer.
- Au terme du travail, deux points demeurent: il est d'une part impossible de citer tous ceux qui, à des titres multiples et divers, ont permis la préparation des notes; qu'ils sachent que je leur suis infiniment reconnaissant de leur irremplaçable contribution; d'autre part, il n'en demeure pas moins que, dans nombre de cas, les données manquent et se résument souvent à un simple



nom de famille, voire un surnom. Sans doute des recherches plus approfondies auraient-elles pu résoudre certains problèmes; je porte seul la responsabilité de ne pas les avoir entreprises.

## 6. CONCLUSION

En amont de l'ouvrage, il y a tous ceux qui ont contribué à ce qu'il prenne la forme qu'il a aujourd'hui. Ma femme tout d'abord, infatigable lectrice, relectrice et correctrice du texte. Philippe Mol ensuite, sans le soin et la patience duquel le texte final ne deviendrait pas ce qu'il est entre les mains du lecteur. Mon confrère à l'Académie, Henri Nicolăi, qui a bien voulu puiser dans les richesses de sa documentation photographique pour mettre à ma disposition l'original de la composition de couverture de ce volume. A leur égard, également, ma dette est sans limites.



## INTRODUCTION

### **Correspondance de Pierre Ryckmans avec Madeleine Ryckmans** (archives privées)

Au sein de la Mission Main-d'œuvre, P. Ryckmans est le membre le plus jeune et le moins titré dans l'*establishment* colonial belge. Ancien résident dans l'Urundi, l'un des territoires placés sous le mandat de la Belgique après la Première Guerre mondiale, Pierre Ryckmans est, à ce moment, nominalement avocat au Barreau de Bruxelles, en réalité omniprésent dans quantité de cercles coloniaux; il porte aussi le titre honorifique de ses dernières fonctions en Urundi: commissaire général. Cela peut sembler beaucoup, mais n'égale en rien les titres de vice-gouverneur général honoraire ou de conseiller colonial, qui sont ceux d'Engels et de Bertrand, ou encore ceux d'administrateur-délégué de la Forminière ou de conseiller aux Affaires médicales et indigènes de l'Union Minière du Haut-Katanga qui ornent les cartes de visite de Cayen ou Mottoulle. Il n'empêche que, trois ans après avoir rédigé son rapport de mission relatif à la province du Congo-Kasaï (fig. 2), Pierre Ryckmans devient gouverneur général du Congo belge et du Ruanda-Urundi. Il occupe la fonction pendant douze ans, notamment au cours de la période particulièrement difficile de la Seconde Guerre mondiale, avant de devenir le représentant de la Belgique au Conseil de Tutelle et à la IV<sup>e</sup> Commission de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies.

C'est de sa plume qu'émanent les textes qui constituent l'introduction à cet ouvrage. Il s'agit de la correspondance que le «missionnaire» entretient quasi quotidiennement avec sa femme, Madeleine<sup>1</sup>; elle lui permet de jeter un regard sans complaisance et totalement libre de contraintes extérieures sur cet «âge d'or» de la colonisation belge en Afrique centrale. Cette correspondance brosse un tableau, certes fragmenté et partiel, de la Colonie de l'époque. Mais aussi, à travers diverses notations d'un observateur particulièrement averti, compose un tableau unique de la vie coloniale de l'époque sous ses multiples aspects, des plus ordinairement quotidiens à ceux de la plus haute politique; ce tableau est d'autant plus intéressant qu'il n'était pas destiné au public comme certains récits de voyage de ce temps, mais était adressé à sa femme vis-à-vis de laquelle il n'était retenu par aucun souci de peindre de couleurs optimistes ou pessimistes l'œuvre coloniale belge.

<sup>1</sup> Madeleine Nève (1891-1989), épouse de Pierre Ryckmans.

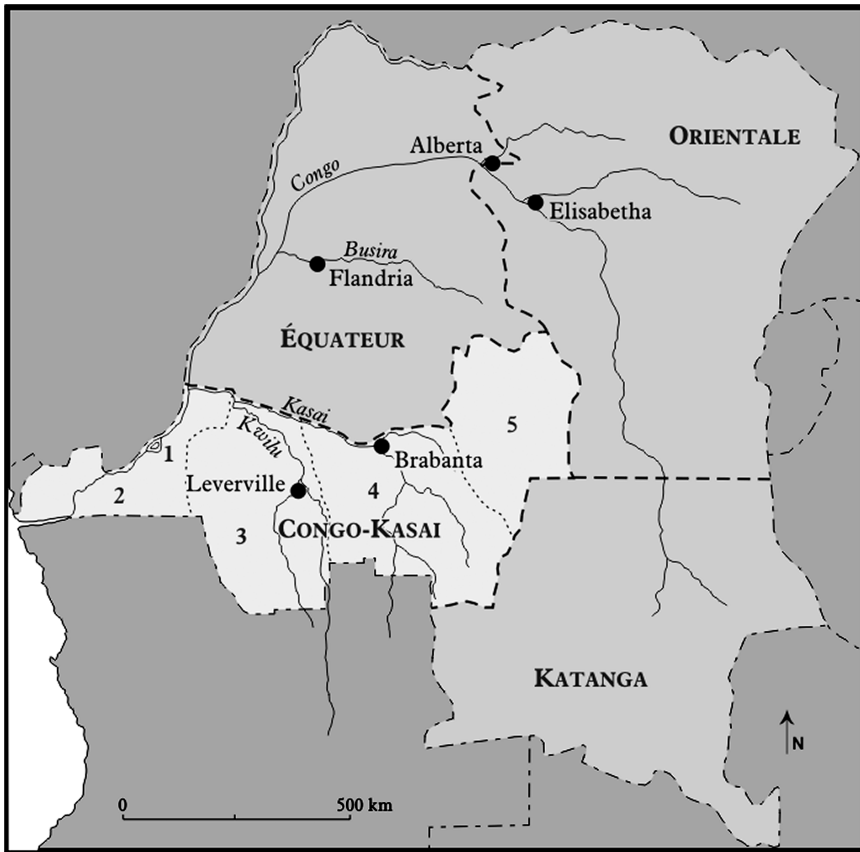


Fig. 2. — Carte administrative du Congo belge (1929-1931). Carte réalisée par André Richard, chercheur au Centre d'Etudes acadiennes de l'Université de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada). *Source*: Institut royal colonial belge, Atlas général du Congo, 61, Carte des subdivisions administratives dressée par A. Massart (situation au 1-10-1926, Bruxelles, IRCB, 1950). *Note*: En 1929-31, le Congo belge est divisé administrativement en quatre provinces: Congo-Kasaï, Équateur, Orientale et Katanga. Celle dont l'étude est confiée à Pierre Ryckmans est celle du Congo-Kasaï. Elle compte cinq districts: celui, urbain, de Léopoldville, chef-lieu de la Colonie (1), du Bas-Congo (2), du Kwango (3), du Kasaï (4) et du Sankuru (5). Les cinq points noirs sur la carte indiquent les centres d'exploitation des zones (ou cercles) accordées à la société des Huileries du Congo belge par le gouvernement. Celui de Levertville est le plus important d'entre eux.

Pierre Ryckmans écrit à sa femme dès l'embarquement sur le S.S. Thysville de la Compagnie maritime belge (C.M.B.) qui emmène la Mission Main-d'œuvre vers le Congo; la première lettre est datée du 22 septembre 1930, la dernière du 23 mars 1931, sur le S.S. Elisabethville, *sistership* du précédent, à la veille de l'escale de Lisbonne, ultime possibilité d'expédier du courrier à destination de la Belgique avant l'arrivée à Anvers qui a lieu le 2 avril.

Au moment où les lettres de Pierre Ryckmans commencent pour nous, le navire est arrivé à Boma le 7 octobre et, très rapidement, la tournée dans le district du Bas-Congo (province du Congo-Kasaï) a commencé en direction de Tshela, chef-lieu du territoire du Mayumbe, relié à l'ancien chef-lieu de la Colonie, Boma, par un chemin de fer à voie étroite.

1. Tshela, 9.X.30

[...]

Départ à 8½ h par train spécial. Une plate-forme, sur laquelle on avait disposé des fauteuils, ensuite la locomotive, enfin un wagon que nous n'avons pas occupé de toute la journée. Le train est un peu plus grand qu'Alfred et Adrien<sup>2</sup>. Voyage délicieux, évidemment, assis ainsi à l'avant et voyant librement le paysage et les rails qui filent devant votre nez. Pas de fumée, puisque la locomotive est derrière. Temps frais, même froid. Nous avons mis nos manteaux. Le directeur du chemin de fer, M. Dupret<sup>3</sup>, qui voyageait avec nous, m'a raconté que le Roi, qui a fait la même excursion lors de son récent séjour au Congo, avait oublié de prendre un pardessus: il a dû se protéger la poitrine avec les coussins des fauteuils.

Les premiers kilomètres traversent avec des rampes et des courbes pires encore que celles du chemin de fer de Matadi, un pays désolé et désertique, ressemblant un peu à la zone vide de population qu'on trouve entre la plaine du Tanganyika et les montagnes<sup>4</sup>. Puis on entre en forêt avec d'immenses palmeraies naturelles et des plantations en nombre. Plantations de cacao misérables, mourant peu à peu — on ne remplace pas les cacaoyers crevés, on s'aperçoit après 40 ans que le climat ne se prête pas du tout à cette culture. Plantations de café presque aussi misérables, la saison sèche étant trop longue. Plantations de palmiers, au contraire, très belles — mais qui perdent de l'argent aux prix actuels et trouvent difficilement la main-d'œuvre. En somme, un immense effort à peu près stérile. On s'oriente aujourd'hui vers l'achat des fruits à l'indigène et la fabrication de l'huile par les Européens, formule de l'avenir je crois<sup>5</sup>. Il y a tant de palmiers qu'on ne saurait pas les récolter tous.

Déjeuner à Lukula, km 80 chez le Directeur. Sa femme est avec lui, ils occupent une maison à étage, vaste, bien construite, aérée. Ils ont une petite fille de 3 ans½ [...] Vivres frais, légumes en abondance, etc. Départ vers 3 h pour Tshela, terminus du rail, à 140 km de Boma. Arrivée vers 6 h.<sup>6</sup> Logement dans des maisons de la Scam (Société de colonisation agricole au Mayumbe), filiale de la Forminièr (Cayen). Dîner chez le Dr Barlovatz<sup>7</sup>, un Serbe, chef du service médical de la Scam et directeur en même temps.

[...]

<sup>2</sup> Cette référence à une dimension m'échappe.

<sup>3</sup> ? Dupret (?-?), directeur de la Compagnie du chemin de fer du Mayumbe.

<sup>4</sup> Cette comparaison, comme les nombreuses qui suivent, avec l'Afrique de l'Est, et plus particulièrement le Burundi (à l'époque Urundi) et le Rwanda (à l'époque Ruanda), s'explique par les nombreuses années que les Ryckmans ont passées dans cette région.

<sup>5</sup> Première trace de ce qui deviendra une conviction à l'issue de la mission et la politique préconisée par Pierre Ryckmans lorsqu'il sera gouverneur général.

<sup>6</sup> Ce qui donne une moyenne de 20 km par heure sur ce tronçon.

<sup>7</sup> ? Barlovatz (?-?), directeur et chef du service médical de la Société de colonisation agricole au Mayumbe (Scam) dont le siège en Afrique est à Pandji.



## 2. 10.X.30. Tshela

[...]

Ce matin, longue conférence avec Maillet<sup>8</sup>, administrateur du Mayumbe dont Tshela est le chef-lieu. Nous avons essayé de voir clair dans les recensements, sans y parvenir. Personne ne peut nous indiquer la population à 10 % près. Or, comme les autorisations de recrutement sont fonction de pourcentages d'hommes à femmes et enfants, une modification même assez faible dans les chiffres officiels peut entraîner des modifications importantes dans les effectifs recrutables, bien que rien ne soit changé dans la réalité. Je m'explique. D'après les instructions en vigueur, on ne peut plus recruter quand le nombre des hommes valides présents dans la chefferie est tombé en dessous de 0,90 homme valide pour 3 femmes, enfants et invalides. Jusqu'à cette limite on peut recruter, avec un maximum de 10 % des hommes valides. Exemple: 1 000 h. 1 000 f. 2 000 enfants. Proportion 1 à 3. On peut recruter 100 hommes. Un nouveau recensement renseigne par exemple 250 enfants de plus, et fait reconnaître que 50 des 1 000 hommes sont invalides. On a désormais 950 hommes valides pour 3 300 femmes, enfants et invalides. Proportion, 0,95 pour 3,3 ou 0,87 pour 3. On ne peut plus recruter. Service territorial et médecins de la mission maladie du sommeil recensent à tour de bras et ce sont chaque fois des chiffres différents, de sorte qu'on finit par y voir comme dans un encrier. Bien entendu ces instructions sont provisoires et n'ont rien d'intangible. Notre rôle est précisément de les faire préciser ou modifier pour les adapter exactement aux circonstances.

Malgré cette confusion et cette impossibilité d'avoir à la base de nos travaux des données sûres, on sent, rien qu'à voir les renseignements existants, qu'il existe dans certaines chefferies une situation vraiment angoissante contre laquelle il faudra réagir vigoureusement. Des villages entiers où l'on ne cultive plus, où tous les hommes valides sont à Matadi ou à Boma, les femmes prostituées dans les plantations le long du chemin de fer du Mayumbe, où elles troquent leurs faveurs contre du riz et du poisson de la ration des travailleurs, pour venir manger ces vivres au village avec les vieux laissés à leur garde. On cite un chef qui a 18 filles dont aucune n'est mariée et qui toutes vivent de prostitution autour des camps de travailleurs. Des populations comme celles-là sont destinées à disparaître à très bref délai si on n'intervient pas.

Cet après-midi, promenade jusqu'à Pandji à 5 km d'ici, aller à pied, retour en auto. Pandji est un poste de la Scam, où le médecin-directeur opère des hernies étranglées à tour de bras. J'ai assisté à une opération. Beau travail d'appriivoisement des indigènes, pour qui une factorerie où on les guérit pour rien apparaît comme un phénomène nouveau!

<sup>8</sup> Joseph Maillet (1901-?), administrateur territorial de 2<sup>e</sup> classe.

Les Pères de Scheut, dont nous visiterons une mission demain, sont les plus gros planteurs de cacao du pays. Ils ont une huilerie aussi. On se plaint beaucoup de leur manière de recruter: ils donnent à nombre d'hommes des billets attestant qu'ils sont à leur service; le contrat stipule qu'ils travaillent à la mission un mois sur trois. De cette manière, ils les font échapper à tous recrutements d'ailleurs... Les Pères ont mauvaise presse dans le pays, je suis curieux de les entendre pour connaître leur version et leur manière de penser sur la situation. Nous devons voir demain la mission de Kizu et quelques villages des environs où nous essaierons de faire un recensement sondage.

Un peu de pluie hier soir. Température fraîche pendant la journée, assez chaude ce soir, mais très supportable. Tshela est à 180 m d'altitude, au km 140 de la ligne. Le point culminant est à 320 m, au km 62, d'où l'on a une vue très étendue sur tout le pays environnant. [...]

### 3. 11.X. Tshela

[...] Lever avant 6 h; à 7 h, départ en auto pour le village de Mvukukizu, à 6 ou 7 km d'ici, où nous voulons faire un recensement de vérification. Opération facile dans ce pays, où les huttes sont alignées des deux côtés d'une rue unique. Donc aucune hutte ne peut échapper. Bien entendu les gens pourraient mentir, cacher des femmes et des enfants, mais j'ai l'impression qu'ils ne le font pas. Nous avons fait rentrer chacun chez soi et compté hutte par hutte en prenant les noms. Résultat: 84 hommes, 114 femmes, 181 enfants. Malheureusement, les fiches de l'administration ont été embrouillées, de sorte qu'il ne nous est pas possible d'apprécier la valeur du recensement officiel. Population relativement très saine au point de vue social, bien que la proportion des hommes aux femmes soit assez faible. Il n'est cependant pas sûr que cela prouve une mortalité anormale chez les mâles à la suite de l'occupation européenne, puisque la proportion garçons-filles (79 à 102) est la même que la proportion hommes-femmes (89-114); or les garçons n'ont aucune cause de mortalité que n'ont pas les filles; il semble donc bien que cette proportion soit naturelle.

[...] Nous sommes rentrés pour le déjeuner. Aussitôt après, conférence avec le Dr Arnaldi<sup>9</sup>, chargé de la mission maladie du sommeil. La M.D.S. recule: on est maître de l'épidémie, qui n'intervient plus dans la mortalité que pour une proportion assez faible. Malheureusement d'autres régions du Mayumbe sont beaucoup plus atteintes que celle-ci par la désorganisation due à l'exode vers les centres de Boma et Matadi surtout.

Arnaldi nous a communiqué ses statistiques médicales. Le recensement médical pour le village visité ce matin donnait 95 h. 131 f. 62 enfants. Nous avons cru évidemment que le 1 de la centaine avait été omis dans le nombre des enfants,

<sup>9</sup> Enrico Arnaldi (1889-?), médecin principal de 2<sup>e</sup> classe.

et décidé aussitôt d'aller voir les livres des sœurs de Kizu. [...] Nous ne nous sommes pas laissé aiguiller vers le parloir et sommes allés d'office au dispensaire où malgré l'heure avancée les sœurs étaient en plein travail. Vérification faite, les chiffres donnés — 95 h. 131 f. 62 enf. — étaient bien exacts. 62 alors que nous en avons vu 181! Les bonnes sœurs venaient d'ailleurs de faire le recensement pour cette année, et avaient trouvé 71, 88 et 140. Conclusion: les recensements existants sont éminemment suspects, et avec un coefficient d'erreur qu'il est à peu près impossible d'apprécier... Allez baser sur pareilles données un chiffre précis de recrutables!! Enfin, je ne me hâte pas de tirer des conclusions, je n'ai vu jusqu'ici qu'un tout petit coin du pays. Mais même si la conclusion devait être que nous n'avons actuellement qu'une idée très inexacte de la population du pays, ce serait déjà le moyen de prévenir bien des erreurs que l'on pourrait commettre en se basant sur les chiffres officiels comme sur un roc.

[...]

#### 4. 12.X. Boma

[...] Arrêt en route au km 108, à la plantation de l'Urselia dont le directeur Borsotto<sup>10</sup> (un vieil Italien de 70 ans qui en paraît 50) est au Mayombe depuis 1902. Il a pour adjoint un jeune de Hennin de Boussu-Walcourt<sup>11</sup>. [...]

Petite pluie hier, mais pas encore la vraie saison. Il fait toujours bon. Le temps chaud commence en novembre, pour aller en s'accroissant jusque avril; je serai donc parti avant la saison la plus mauvaise.

[...]

J'ai retrouvé ici le général Weber<sup>12</sup> [...] qui fait une mission cartographique dans le Bas-Congo; il doit cartographier la zone Nord du fleuve jusqu'à 40 km, c'est toujours le projet de port de Banane et de jonction par voie ferrée entre Banane-Isangila, là un ferry pour traverser le fleuve et rejoindre la ligne Matadi-Léo<sup>13</sup>.

[...]

Le Mayombe est assez peuplé, la région la plus peuplée du Congo bien qu'on ne puisse faire aucune comparaison avec le Ruanda-Urundi: les meilleurs centres ont 30 habitants par km<sup>2</sup>, soit 3 à 5 fois moins que dans l'Urundi. On pourrait

<sup>10</sup> Edouard Borsotto (1856-1936), directeur de l'Urselia depuis 1910, également inspecteur de la Scam depuis 1926, surnommé Kitoko (beau, élégant) par les Africains (*B.C.B.*, IV, 53).

<sup>11</sup> Roger de Hennin de Boussu-Walcourt (1903-1981), directeur-adjoint de l'Urselia.

<sup>12</sup> Charles Weber (1875-1952), officier, dirige depuis 1926 les travaux cartographiques dans le Bas-Congo et le Kasai (*B.B.O.*, VII B, 382).

<sup>13</sup> Abréviation de Léopoldville.

comparer au Kumoso. Population très évoluée, habituée à l'économie européenne: on importe à Boma 5 000 tonnes de poisson séché et 1 500 tonnes de riz chaque année: les gens mangent surtout des vivres d'importation et cultivent peu. J'ai passé trois jours dans le pays sans voir une seule houe. On n'imaginerait pas cela dans l'Urundi. Par contre, la moitié des hommes qu'on rencontre se baladent avec un cerceau de vannerie tressée qui leur sert à grimper aux palmiers pour couper les régimes et placer les Calebasses à vin de palme. Les chefs prétendent qu'un homme actif peut couper pendant les 4 mois de saison des pluies, 20 régimes de noix par jour; soit à peu près 150 kg de fruits. On les achète depuis la crise 20 cent. le kg, on payait 35 avant. C'est toujours plus intéressant que de s'engager comme travailleur à 30 F par mois.

Les hommes sont vêtus plus ou moins à l'europpéenne, les femmes, genre femmes de soldats, pagne serré aux aisselles ou pagne et boléro. Les chefs en costumes de boys; la plupart ont l'air bête et abruti. Pas d'industrie locale: outils, etc. sont d'importation européenne. Plus une lance à voir. Les huttes sont construites en sticks enfoncés l'un à côté de l'autre, surmontés d'un toit léger en feuilles d'herbes de la forêt; d'autres sont des panneaux de vannerie attachés à quatre piliers d'angle; on les transporte comme on veut.

La frontière de l'enclave de Cabinda est toute proche: beaucoup de Cabindas (sujets portugais) circulent dans le territoire. L'autre jour le Dr Barlovatz, pour faire une expérience, arrête une caravane de Cabindas et leur annonce que chacun doit leur payer 20 F. Comme cela, sans explication aucune. Les autres ont trouvé cela parfaitement normal, mais ont marchandé jusqu'à 10 F. Ils ont été très surpris que le blanc inconnu, après être tombé d'accord sur le chiffre, les ait laissés passer sans rien payer du tout ... Cela ouvre des horizons sur les méthodes!! Il y a une surveillance à la frontière, les soldats portugais ne peuvent laisser entrer personne à cause de la maladie du sommeil. Le tarif d'achat des sentinelles est régulier, connu de tout le monde: 30 F par tête. Les indigènes considèrent cela comme une taxe et plus du tout comme une concussion.

[...]

## 5. 13.X. Matadi

Journée extrêmement intéressante, aujourd'hui. Départ de Boma à 8½ h sur l'Alouette, petit bateau mis à notre disposition pour nous conduire à Matadi. Navigation très agréable, suivant de près les rives; rien de très neuf sauf l'intérêt que je prends aux choses parce que toutes se rapportent d'une façon ou d'une autre aux problèmes que j'étudie. Passage à Ango-Ango, qui devait devenir l'avant-port de Matadi, et où on a jeté de nombreux millions — 30 dit-on — en pure perte. Les travaux, mal conçus, ont été simplement abandonnés. Puis la révélation de Matadi. Un émerveillement. *Felix culpa* chante-t-on dans un hymne

liturgique; on pourrait chanter ici «Felix fièvre jaune!», car c'est depuis l'alerte de la fièvre jaune que Matadi s'est transformé de fond en comble. Une grande ville, avec un hôtel énorme, un bâtiment à quatre étages construit par le Crédit foncier africain, des masses de maisons nouvelles, des cités indigènes aux noms pittoresques — Venise, Bruxelles Nord, Anvers — avec maisons des entreprises en matériaux durables et maisons en pisé des indépendants. Des rues cimentées, des autos partout. [...]

[...] il paraît qu'on donne à Orts<sup>14</sup> (au voyage de qui nous devons notre mission) le surnom de «Quaker Orts»!

Ce Bousin<sup>15</sup> est celui dont on a beaucoup parlé à l'époque de la fièvre jaune. Il s'est dépensé sans compter, a pris en somme la situation en mains comme ont fait certaines personnalités devant la carence des bourgmestres pendant la guerre, s'est imposé par son cran et son esprit d'organisation et a été en somme dictateur de fait à Matadi pendant la crise. Actuellement il n'y a plus un moustique dans le poste.

[...]

Il paraît que les travaux du chemin de fer, que nous allons visiter demain, sont merveilleux. Tu sais qu'on établit une nouvelle plate-forme avec des variantes importantes. Le nouveau chemin de fer sera à voie d'1 m 06 au lieu de la voie de 70 cm; mais actuellement, pour pouvoir utiliser dès à présent les tronçons achevés, on y place l'ancienne voie. La transformation de la voie sera un travail extrêmement délicat qui devra se faire sans interrompre le trafic. Pour cela, on placera trois rails, comme sur les trams où circulent à la fois des voitures à écartement de vicinal et d'autres à large écartement. Mais on ne peut pas faire la double voie aux aiguillages. Alors on prépare dès aujourd'hui le plan d'action. On combine les congés pour qu'en faisant prolonger les uns et en faisant rentrer les autres anticipativement, on ait sur place au moment psychologique un maximum de personnel. Au jour fixé (on compte que ce sera vers juillet 1932), tout trafic sera interrompu. Les poseurs et ingénieurs se trouveront sur place avec leurs équipes et leur matériel; et après le passage du dernier train courrier d'un bateau montant, on entamera le travail de pose de la nouvelle voie partout à la fois. On espère avoir fini pour que les voyageurs rentrant du même bateau puissent arriver à Matadi avant son départ, soit une dizaine de jours au maximum.

[...]

<sup>14</sup> Pierre Orts (1872-1958), juriste, personnalité coloniale. En 1928, il publie deux articles retentissants relatifs à la crise non seulement de la main-d'œuvre, mais aussi de la population, que traversait, selon lui, le Congo belge (*B.B.O.*, VII A, 367; VII B, 287).

<sup>15</sup> Georges Bousin (1882-1953), ingénieur, directeur de la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo (*B.B.O.*, VI, 106).

## 6. 14.X. Thysville<sup>16</sup>

[...]

Tu sais sans doute en quoi consistent les travaux de transformation de la ligne. Elle avait comme caractéristique des rampes de 45 mm par mètre et des courbes de 50 m de rayon. La nouvelle ligne doit avoir comme rampes maxima 17 mm, comme rayons minima de courbes 250 m, les mêmes caractéristiques que la ligne Namur-Luxembourg. L'écartement sera de 1 m 067 au lieu de 75 cm; le poids des rails de 35 kg au mètre au lieu de 21. Les ouvrages d'art calculés pour des essieux de 20 tonnes. On pourra circuler avec des trains de 520 tonnes au lieu de 125. En somme, la ligne entièrement à refaire. Sur certaines sections, le tracé nouveau s'écarte notablement de l'ancien; ailleurs il le coupe et recoupe, ce qui rend les travaux extrêmement délicats puisqu'ils doivent se faire sans que le trafic soit interrompu. La nouvelle ligne aura 367 km au lieu de 392, les trains de voyageurs feront le trajet en 9 heures. A partir du km 75, l'ancienne voie est entièrement abandonnée: on roule sur la nouvelle, qui a, comme je te l'ai expliqué hier, toujours l'ancien écartement, la mise à grand écartement devant se faire d'un coup quand tous les travaux seront achevés. Sur les premiers kilomètres, on emprunte tantôt l'ancienne ligne, tantôt la nouvelle; on voit sans cesse les travaux qui sont énormes et magnifiques. Nous avons notamment passé dans le tunnel de 300 m qui est un ouvrage remarquable pour l'Afrique. On a fait là un travail merveilleux. Il y a 8 000 travailleurs sur les chantiers. Je ne sais pas encore exactement dans quelles conditions ils ont été recrutés: c'est l'Office du Travail de Léopoldville<sup>17</sup> qui se charge du recrutement, la Safricas<sup>18</sup> et le Chemin de fer prenant livraison des travailleurs sans s'occuper de leur origine. Mais ce que je sais déjà, c'est qu'une fois sur les chantiers les travailleurs sont bien nourris, bien soignés et contents. 50 % prolongent de 150 jours après l'expiration de leur contrat régulier de 300 jours. On donne sur les chantiers un repas chaud chaque midi, système qui rencontre un succès considérable chez les travailleurs.

[...] Nouvel arrêt à Tumba-Gadio, km 32, où nous avons visité le grand hôpital de campagne des chantiers. Directeur Dr De Vos<sup>19</sup>. Un Hongrois, le Dr Adorian<sup>20</sup>, fait le service itinérant. 250 malades, la plupart des décès sont dus à l'ankylostomiasie (vers intestinaux). Mortalité de 40%, ce qui est assez bien: le double de l'Union minière. [...] Cattier<sup>21</sup> est le poste qui remplacera Thysville pour le service de la traction, Thysville restant centre de la direction et des ateliers. Poste

<sup>16</sup> Aujourd'hui Mbanza-Ngungu.

<sup>17</sup> Aujourd'hui Kinshasa.

<sup>18</sup> Acronyme de Société africaine de construction.

<sup>19</sup> Jean Devos (1894-?), médecin de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>20</sup> ? Adorian (?-?), médecin, employé au chantier du chemin de fer de Matadi à Léopoldville.

<sup>21</sup> Aujourd'hui Lufu-Toto.



nouveau où il y a un an s'étendait la brousse. Il y a aujourd'hui 14 maisons, une gare à 12 ou 15 voies ... Nous y avons vu la voiture-restaurant qui a voyagé avec nous: une petite merveille, peinte en blanc à l'extérieur, admirablement agencée et suspendue: coût, un million. Les autres voitures de voyageurs du nouveau modèle coûtent 800 000 F l'une. J'allais oublier en cours de route la Cimenterie du Congo à Lukala, km 155 — qui a fini sa maladie et livre actuellement du ciment convenable — et les immenses plantations de la Sucrière congolaise à Moerbeke-Kwilu<sup>22</sup> (km 177). Les champs de canne s'étendent littéralement à perte de vue. 10 000 ha, c'est-à-dire 100 kilomètres carrés!! Des camps de travailleurs (3 000 hommes) en briques cuites, des maisons pour le personnel européen, des usines modèles, un Decauville desservant l'exploitation et des champs, des champs, des champs aussi loin que porte le regard. Tout cela est merveilleux; il n'y a qu'un seul point sombre, le plus important: que va-t-on faire du sucre? On a produit 3 000 tonnes la dernière campagne; on compte aller jusqu'à 15 000. Mais où le vendre? Le Congo ne peut pas absorber une pareille production; et pour l'exporter, je ne crois pas que l'on puisse jamais songer à concurrencer les sucres cubains et javanais ... En somme, affaire d'une viabilité douteuse.

Thysville est relié par rail avec Léo, la ligne rejoignant le tracé nouveau au km 259, à 60 km plus loin à peu près. Pour ne pas perdre un temps énorme à aller jusque-là puis à rebrousser, nous avons pris des autos à Cattier pour arriver ici par une route extrêmement accidentée de 30 km. Je dis route: quelque chose comme la route de Ruyigi du côté du Chêne, avec des rampes de 15% et des tournants effrayants. Les Ford grimpent cela sans souffler. A Thysville, nous sommes les hôtes du chemin de fer. Mottoulle et moi logeons à la maison de passagers — maison luxueuse avec grande barza, salon central, un appartement de chaque côté avec salle de bain, de l'eau dans le bain, un peignoir de bain sur la chaise, un lit fait, enfin ce que le meilleur hôtel peut donner de mieux. [...]

En cours de route, entre Cattier et Thysville, nous avons roulé pendant plusieurs kilomètres dans les domaines des Plantations Van Lancker<sup>23</sup>, caféiers et palmiers. Très belles plantations, bien faites, bien entretenues, enfin de beaux caféiers, et en pleine floraison toute blanche.

[...]

## 7. 15.X. Thysville

Journée de travail. Le matin, conférence avec l'administrateur. Réuni des chiffres, des statistiques, etc. Ensuite, visite à l'Offitra (Office du Travail) qui organise les recrutements officiels dans toute la colonie pour les grands travaux publics. Nous

<sup>22</sup> Aujourd'hui Kwilu-Ngongo.

<sup>23</sup> Jules Van Lancker (1887-1954), colon (notice à paraître dans la *B.B.O.*, IX).

y avons vu des fin de terme attendant leur rapatriement et des recrues attendant leur acheminement vers les employeurs. Tous avaient l'air content. Nous avons comparé les «Pignet» (indice de vigueur: kilos de poids + périmètre thoracique = centimètres de taille – x. X est l'indice de Pignet. Exemple: un homme de 50 kg, 85 cm de périmètre thoracique, taille 1 m 65 a un «Pignet» de 30. Le même homme, 65 kg avec un périmètre thoracique de 90 a un «Pignet» de 10. On marque sur les livrets des travailleurs leur Pignet au moment de l'engagement. Nous avons pointé un jeune homme qui avait 30 à son recrutement et 10 un an après! Le travail ne lui avait donc fait aucun mal, bien au contraire. Il y avait parmi ces travailleurs des Bayaka, la population qui a fait l'objet de l'intervention d'Orts. J'ai cherché à savoir ce qu'il en était réellement de cette affaire: c'est en effet à Thysville qu'Orts a vu la caravane qui a provoqué son indignation. Les Bayaka sont des gens du fond du Kwango, population très arriérée, sans aucune ressource, qui ne peuvent trouver de l'argent qu'en exportant leurs bras. Ils sont recrutés — à l'intermédiaire des chefs sans doute et à raison de tant de volontaires par chefferie, on sait ce que cela veut dire, dans les différents territoires du Haut-Kwango ... Ce monde se concentre à Popokabaka, sur le Kwango, poste situé à la frontière portugaise. En arrivant là les travailleurs ont déjà six, huit, dix, quinze jours d'étape. Il leur faut une autre quinzaine pour rejoindre par route Thysville d'où on les répartit sur les chantiers. Il paraît que réellement plusieurs caravanes sont arrivées ici dans un état de misère physiologique telle que les hommes tombaient à l'arrivée et n'avaient plus la force de se relever. Cela à raison de circonstances malheureuses: absence de l'administrateur à un poste de transit et ravitaillement défectueux — tornades et bronchites en cours de route, que sais-je? Enfin Orts serait tombé par hasard sur un cas extrême et aurait généralisé. J'ai cependant entendu suspecter sa bonne foi et affirmé [*sic*] qu'il aurait donné à des photographies un commentaire faux — présenté comme «contingent de travailleurs» des gens qui ne l'étaient pas ou quelque chose de ce genre. Je n'ai pas encore poussé à fond mes investigations: un des témoins qui posséderait les doubles de toutes les photos dont Orts s'est servi, est absent de Thysville pour le moment. Je l'intervièrerais dès que j'en aurai l'occasion.

Cet après-midi nous sommes allés en auto dans un village pris au hasard, à une douzaine de kilomètres d'ici pour vérifier un recensement. Nous avons trouvé, pour les recensements officiels et celui que nous avons fait en voyant les gens de hutte en hutte: au territoire, 61 hommes, 53 femmes, 121 enfants; nous: 63 hommes, 67 femmes, 142 enfants; soit au total: territoire 235, nous 272, différence 37, ce qui fait quand même plus de 15%. Encore le recensement de l'administration est-il visiblement mieux fait que la moyenne, les gens sont soumis, bons, les villages bien tracés, les opérations faciles. Que sera-ce quand nous arriverons chez des basenji<sup>24</sup> arriérés, loin de tout, sauvages, farouches??

<sup>24</sup> Terme utilisé pour désigner les Africains «de l'intérieur», celui-ci étant indéterminé et reculant au fur et à mesure qu'on s'en approche. Le terme est appliqué péjorativement à des personnes de civilisation réputée rudimentaire.

Demain nous allons, toujours en berline spéciale, à Madimba, centre important sur le rail, où les indigènes produisent 1 600 tonnes de manioc par mois pour Léopoldville. Il s'agit d'une population de quelques milliers de gens. [...]

## 8. 16.X. Thysville

Voyage à Madimba et retour; Madimba est à 55 km d'ici sur la route de Léopoldville, à quinze ou vingt kilomètres de la grande mission de Kisantu où nous irons demain. L'influence des Jésuites se fait sentir dans toute cette région. Ils sont d'ailleurs admirablement soutenus par l'administrateur, Lekeux<sup>25</sup> («Monsieur Edouard» pour les indigènes), qui est un as. Il nous en faudrait beaucoup de ce genre. Neuf ans dans le même territoire, qu'il a vu atteindre un développement prodigieux. Territoire peu peuplé, 10 000 contribuables; ils fournissent au commerce 16 000 tonnes de produits, surtout du manioc qui nourrit Léopoldville. Cela fait plus d'une tonne et demie par homme! Aussi les hommes sont-ils riches et heureux. Pas question de recensements, quand on les prend, ils désertent, et pour leur bonheur on a compris qu'il était de mauvaise économie de les retirer de leur travail pour en faire un autre où ils ne produiraient pas davantage. On les laisse tranquilles, et ils procréent comme des lapins.

Natalité, 64 %, ce qui est beaucoup plus qu'au Canada français, où cependant les habitants ont la réputation d'être prolifiques; mortalité, 22‰ excédent des naissances sur les décès, 42‰, c'est-à-dire une augmentation de la population huit fois plus forte qu'en Belgique. On compte qu'elle doublera en dix ans!! Lekeux n'est pas étranger à cet essor. On voit qu'il connaît son territoire à fond et suit les statistiques de mois en mois avec passion. Il a fait un réseau routier déjà important, 400 km, les noirs y circulent avec des camions drainant les *chikwanges*<sup>26</sup> vers le rail.

Ce brave Lekeux m'a rappelé Kitega. Aimant les indigènes, connu d'eux tous, il leur fait des théories sur le travail, etc. Cela finit par un petit couplet sur l'honneur des Bakongo qui ne peuvent pas se laisser dépasser par les gens des autres territoires; et comme les noirs y trouvent leur compte, ils marchent à fond et étendent leurs cultures chaque année.

Seules les sociétés de culture souffrent de la crise. Elles ont réduit personnel et programmes, et parviennent à peine à exporter aux prix actuels du marché d'Europe, bien qu'elles aient fortement réduit les salaires. Elles s'orientent vers l'achat des fruits aux indigènes et la fabrication de l'huile. Ce sera là le salut de plus d'une entreprise et c'est la formule de l'avenir. En somme (je te l'ai peut-être déjà dit), on a l'impression, malgré la crise actuelle, d'un progrès certain. [...]

<sup>25</sup> Edouard Lekeux (1893-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>26</sup> Pains de manioc.

## 9. 17.X.30. Thysville

Aujourd'hui, visite à Kisantu. Très belle mission, fameuse d'ailleurs. Une foule de personnel; à la mission même, ils sont une trentaine, dont seulement quatre prêtres. Le reste, frères jésuites, frères d'Oostacker qui dirigent les écoles, artisans laïcs. Des bâtiments scolaires magnifiques avec 600 internes à l'école primaire et à l'école normale. Une cathédrale en construction, tout en briques de diverses couleurs, style hollandais moderne; l'architecte, un certain Innocent, est ici avec terme de trois ans pour exécuter son œuvre!

À l'arrivée, conversation avec le P. Van Wing<sup>27</sup>, supérieur: un homme qui connaît admirablement le Bas-Congo. Il nous a beaucoup parlé du recrutement des Bayaka — toujours les mêmes dont Orts s'est occupé. Il considère que le recrutement, même avec contrainte, est un bien s'il est organisé comme il faut. Les Bayaka ne cèdent leurs filles qu'au plus offrant et le plus offrant est toujours un vieux chef, les jeunes sont sans ressources. Comme ils ne peuvent en trouver aucune sur place, puisqu'il n'y a pas de factoreries et qu'on n'achète aucun produit indigène, il y a des gens de quarante ans qui n'ont pu encore se marier. Il serait souhaitable que tous les jeunes gens fassent deux ans de travail dans les entreprises du bas qui manquent de main-d'œuvre, pour économiser les 7 ou 800 F de la dot. M. Louwers<sup>28</sup>, dit le père Van Wing, semble croire que les noirs vivent chez eux une idylle: il n'en est rien, les chefs les exploitent comme jamais un employeur, même peu scrupuleux, ne pourrait le faire. Qu'ils acquièrent dans les entreprises européennes un peu de hardiesse pour ne plus se laisser pressurer, la société s'en trouvera mieux. On peut donc recruter largement dans ces régions, à condition de ne pas s'adresser aux mariés. Par contre, qu'on laisse tranquille des gens comme ceux de Madimba, qui produisent et ne pourraient jamais gagner comme salariés ce qu'ils gagnent comme cultivateurs indépendants. Et aussi qu'on relève les salaires quitte à dépenser un peu moins en rations et autres frais accessoires, de façon à tenter les gens par la possibilité d'économies conséquentes.

Un trait de jésuite: le P. Van Wing cause pendant un instant seul avec moi. Il me demande si je reviendrai par ici. Je réponds que oui, quoique je doute d'avoir beaucoup à faire dans la région de Thysville. N'en croyez rien, me dit-il. Je n'ai pas voulu parler, parce que si je connais un peu Engels, je ne connais pas Mottoulle, mais quand vous reviendrez, je vous dirai bien des choses. Résultat: Engels et Mottoulle partent avec l'impression que Van Wing n'a aucune critique à formuler. Si plus tard j'en signale, on s'imaginera que j'exagère ou que c'est moi qui les ai provoquées. C'est me mettre dans une bien fausse situation.

<sup>27</sup> Joseph Van Wing (1884-1970), missionnaire de la Compagnie de Jésus (*B.B.O.*, VIII, 461).

<sup>28</sup> Octave Louwers (1878-1959), avocat, conseiller colonial à temps partiel au ministère des Affaires étrangères, membre du Conseil colonial (*B.B.O.*, VIII, 246).

Il y a une couple de jours, le *Courrier d'Afrique*, le nouveau journal de Gille<sup>29</sup> publie un petit entrefilet sur notre mission, disant que, alors qu'on nous attendait à Léo, nous sommes allés faire un tour au Mayumbe, et qu'on se demande bien pourquoi. «Ces messieurs y ont peut-être des intérêts?» Allusion aux entreprises Forminière dans le nord du Mayumbe. Gille se trouvait par hasard à Kisantu et j'en ai profité pour le moucher. Tout cela dit gentiment mais nettement. Il avait l'air très penaud, et le P. Van Wing l'air tout ravi.

L'après-midi, visite rapide à la Fomulac<sup>30</sup>, l'entreprise de Louvain. Trop beau. Un hôpital énorme pour trente-cinq lits, dont la moitié vide. Les malades dans des lits aux draps blancs, ce qui est évidemment très propre, mais un peu excessif quand on songe qu'avec la dépense faite pour un, on pouvait en sauver deux. Trois médecins à se disputer ces malades; très jeunes, perdant leur temps à découvrir des choses qu'un homme d'expérience leur aurait enseignées dès le premier jour. Mais tout cela se tassera avec le temps et l'expérience.

Puis, visite trop rapide au fameux et merveilleux jardin botanique du Fr. Gillet<sup>31</sup>. Lui-même, un Alfred Blondel<sup>32</sup> à barbe plus hirsute; l'air fin, mais ignoblement sale. Un costume qui fut blanc il y a longtemps, des pantalons à sacs tombant aux genoux rentrés dans ses chaussettes. Sa chambre, un capharnaüm inouï où voisinent les sachets de graines, les peaux de sa tannerie, une peau de python pendant sur son lit, des vieilles ferrailles, des plantes en pots, des éprouvettes d'expériences, des bassins où trempent des mixtures douteuses, une odeur *sui generis* et une poussière de quelques mois... Le jardin lui-même est merveilleux [...]: caches bizarres, plantes à feuilles énormes de toutes les couleurs, fleurs en forme de calebasse ou à couleurs de papillons, arbres de toutes variétés — un ensemble unique.

[...]

## 10. 18.X. Léo

[...]

L'arrivée à Léo — à Kin<sup>33</sup> plutôt, par Ndolo est impressionnante: à Ndolo, un immense troupeau (de boucherie) dans un pâturage clôturé; puis des installations industrielles, chantiers navals, etc. Le long du fleuve; comme les faubourgs d'une grande ville. [...] Station en cours de route chez un M. Dupont<sup>34</sup>,

<sup>29</sup> A. Gille (?-?), journaliste, co-directeur du *Courrier d'Afrique*, de la fondation du journal en 1929 à 1931.

<sup>30</sup> Acronyme de la Fondation médicale de l'Université de Louvain en Afrique centrale.

<sup>31</sup> Justin Gillet (1866-1943), frère missionnaire de la Compagnie de Jésus (*B.C.B.*, IV, 337).

<sup>32</sup> Parent des Ryckmans.

<sup>33</sup> Abréviation de Kinshasa.

<sup>34</sup> Charles Dupont (1889-1938), directeur général du Cercle de Lusanga des Huileries du Congo belge (*B.C.B.*, IV, 260). Il en sera abondamment question ultérieurement dans les documents, mais à ce moment Pierre Ryckmans ne sait visiblement pas qui il est ni ce qui l'attend en ce qui le concerne.

directeur-général des Huileries du Congo belge, ami de Engels. Mme Dupont a réquisitionné Engels pour le dîner du soir et je suis donc resté seul chez les Maron.

La Minerva à chauffeur galonné nous conduit à Kalina, à mi-chemin entre Léo et Kin, résidence du G.G.<sup>35</sup> et des services du gouvernement général. Quand je dis à mi-chemin, non. Kalina prolonge Kin, il n'y a pas de solution de continuité, mais après Kalina, on retrouve la brousse pendant 6 ou 7 km jusqu'à l'ancien Léo où sont demeurés les services de la Province. Route infâme qui fait pleurer pour les ressorts. Kalina, vu de voiture, me paraît magnifique. Belles et grandes maisons bien construites, ni trop loin, ni trop près l'une de l'autre, tout juste ce qu'il faut. La résidence provisoire du Gouverneur général est une belle maison, sans plus; elle lui permettra d'attendre avec patience la construction de son hypothétique palais. Léo deux, l'ancien Léo, me paraît horriblement loin de tout, à peu près inaccessible. [...]

[...]

J'ai donc dîné chez les Maron<sup>36</sup>. [...] Lui paraît intelligent mais peu homme du monde, un peu débordé par des fonctions qui l'écrasent et horriblement préoccupé d'attaques du sale journal<sup>37</sup> de Brenez<sup>38</sup>. Brenez trouve que l'administration coloniale est pourrie, que les hauts fonctionnaires sont des imbéciles, que Maron notamment est un lourd paperassier, etc. Maron hésite entre une action en diffamation qui le rendrait ridicule, une correction physique que ses hautes fonctions lui interdisent et le silence qui lui pèse et auquel il a grand peine à se résoudre. Il m'a proposé de m'adjoindre pour mes voyages son chef du service de la main-d'œuvre; j'ai répondu évasivement, je veux voir le zèbre d'abord et ne pas me mettre sur le dos un compagnon de voyage impossible, ni aliéner ma liberté de circuler à ma fantaisie. [...]

Jadot<sup>39</sup> m'a dit que le peintre Kerels<sup>40</sup> fait ici une assez jolie exposition où figurent notamment des femmes Batutsi très réussies. Jadot (qui signe «l'Oncle Boisse» au *Courrier d'Afrique*) m'avoue ne s'occuper ici que de journalisme. Il a à la Cour une audience par semaine et trouve que la vie est belle.

[...]

<sup>35</sup> Abréviation pour Gouverneur Général.

<sup>36</sup> Amour Maron (1891-1948), fonctionnaire assurant l'intérim du gouverneur de la province de Léopoldville en 1931 (*B.B.O.*, VI, 692).

<sup>37</sup> Il s'agit de l'*Avenir colonial belge*.

<sup>38</sup> Arthur Brenez (1887-1961), journaliste, fondateur, en 1920, de l'*Avenir colonial belge* (*B.B.O.*, VII A, 71).

<sup>39</sup> Joseph Jadot (1886-1967), magistrat colonial, homme de lettres, conseiller à la Cour d'appel de Léopoldville (*B.B.O.*, VIII, 191).

<sup>40</sup> Henri Kerels (1896-1956), artiste peintre.

**11. 19.X. Léo**

[...]

Il paraît que Tilkens est en grande affaire pour trouver les 100 millions qui lui manquent pour boucler le budget. On dit qu'il ne bouge plus de Léo ni de chez lui et travaille 14 heures par jour.

Bequaert<sup>41</sup> est ici, ingénieur provincial, et fait le désespoir de Maron.

[...]

**12. 20.X. Léo**

Hier matin, visite au G.G.; longue conversation avec lui. Extrêmement gentil. Il a maigri, a l'air assez fatigué et se plaint des bureaux de Bruxelles. Je crois qu'il a lieu de se plaindre également des bureaux d'ici. Au total son entourage n'est pas un Etat-major brillant. Il doit lutter contre tout le monde pour obtenir des compressions budgétaires, ce qui n'est pas facile.

Il est installé dans une grande maison bien construite, bien meublée, mais manquant d'aération au haut des murs, ce qui en pays très chaud est défectueux.

[...] Bu un verre de bière à Léo. Pas mauvaise, certainement beaucoup moins alcoolisée que la bière d'importation.

Le soir, dîner chez le G.G. avec les membres présents de la Commission de Protection<sup>42</sup>: le Procureur général Gaspar<sup>43</sup>, président; Mgr De Boeck<sup>44</sup>, Scheutiste de Nouvelle-Anvers<sup>45</sup>; Mgr De Cleene<sup>46</sup>, *id.* de Léo; le Rd Emory Ross<sup>47</sup>, Secrétaire-général des missions protestantes; Dupont<sup>48</sup> (des Huileries); Van de Castele<sup>49</sup> de la Texaf; Jadot, secrétaire et le f.f. de gouverneur, Maron. [...] Pas de dames: Tilkens en invite très rarement. [...]

<sup>41</sup> Maurice Bequaert (1892-1973), ingénieur principal attaché au vice-gouvernement général de la province du Congo-Kasaï (*B.B.O.*, VII C, 38).

<sup>42</sup> La Commission pour la Protection des Indigènes, établie par décret du Roi-Souverain du 18 septembre 1896 (*Bulletin Officiel de l'Etat Indépendant du Congo ou du Congo bege* (*B.O.*), 1896, 253).

<sup>43</sup> Armand Gaspar (1890-?), procureur général près la Cour d'appel de Léopoldville.

<sup>44</sup> Egide De Boeck (1875-1944), missionnaire de Scheut, vicaire apostolique de la Nouvelle-Anvers (*B.B.O.*, V, 87).

<sup>45</sup> Aujourd'hui Makanza.

<sup>46</sup> Natal De Cleene (1870-1942), missionnaire de Scheut, vicaire apostolique de Léopoldville (*B.B.O.*, VI, 216).

<sup>47</sup> Emory Ross (1887-1973), secrétaire général du bureau des missions protestantes au Congo.

<sup>48</sup> Ce dîner est apparemment sa première rencontre avec Pierre Ryckmans.

<sup>49</sup> ? Van de Castele (?-?), directeur général de la Société textile africaine (Texaf).

Après le dîner, nous sommes allés chez Promontorio<sup>50</sup>, administrateur délégué d'une société assez importante actuellement, qui était il y a quinze ans hôtelier-factorien à Léo et chez qui j'ai passé un mois à cette époque en rentrant du Cameroun.

Ce matin, réunion avec la Commission de Protection des Indigènes ou du moins avec les 4 ou 5 membres présents de la Commission. Nous leur avons donné connaissance de notre programme de travail, et la réunion a été levée.

[...]

Soir

[...]

J'ai visité cet après-midi, avec Mottoulle et Bertrand, la cité indigène de Kin<sup>51</sup>. Les problèmes qui se posent là sont d'une ampleur formidable — et criante l'insuffisance de ceux qui ont à les résoudre, avec des moyens de fortune. Songe qu'il y a là 35 000 noirs — grosso modo 25 000 hommes, 7 000 femmes, 3 000 enfants. Des parcelles dans le genre de celles de Rumonge<sup>52</sup> ou Nyanza<sup>53</sup>, donc d'assez grande étendue: cela donne 70 kilomètres de rues! Pas d'égouts. Pas d'évacuation des immondices: les habitants ont un trou à ordures où ils doivent enterrer au jour le jour les déchets et les saletés. Dans chaque parcelle, une fosse arabe<sup>54</sup> (plus ou moins profonde, plus ou moins bien couverte) et une citerne. Par quel miracle, je ne sais pas, mais l'eau que nous avons examinée, filtrée par le sable, est claire [*sic*] et ne pue pas. Les conditions d'hygiène sont un défi au bon sens et à l'art médical, et la mortalité est de 19%, moins que dans les camps modèles de l'Union minière. Mais une épidémie là-dedans!

Sans doute il y a du vagabondage, de la prostitution et de la paresse. Sans doute. Mais en revanche que d'efforts et que d'exemples! Tous les noirs doivent se débrouiller pour construire leurs cases comme ils peuvent: après leurs heures de travail, en cherchant eux-mêmes sticks et pailles, en achetant eux-mêmes briques et tôles. On voit là des factoreries, des photographes, des hôtels, des pensions de famille. Il y a un mécanicien mukongo (protestant), qui mène une vie modèle avec sa femme et ses sept enfants, a installé un atelier complet, a mis, avec la dynamo qui lui sert à recharger les batteries, la lumière électrique dans son atelier, avec une lampe sur la rue pour les voisins, et qui vous entreprend à forfait la révision complète d'une voiture pour 2 000 francs; comme il travaille mieux et moins cher que les blancs, il a une belle clientèle!

<sup>50</sup> Vraisemblablement le père de Victor Promontorio, avocat et, après l'indépendance du Congo belge, ministre de la République démocratique du Congo.

<sup>51</sup> Dite aussi, couramment, le Belge.

<sup>52</sup> Localité du Burundi.

<sup>53</sup> Localité du Rwanda.

<sup>54</sup> Latrine.



Il est question de déplacer une grande partie de la cité, qui s'étend aujourd'hui jusqu'aux portes de la ville blanche. Mais pour le faire honnêtement, il faudrait dépenser des sommes immenses: on ne pourrait, sans criante injustice, dire à des braves gens qui ont construit en matériaux durables qu'on met fin à leur occupation précaire et qu'ils n'ont qu'à se débrouiller pour aller construire ailleurs. J'aurai à revenir sur cette question.

Dîner ce soir chez Trolli<sup>55</sup>. Il est assez fatigué et se plaint du G.G. qui a, dit-il, cherché à le mettre dehors. Il m'a parlé de bien des choses: l'affaire Orts, l'emploi en grand d'enfants à la Sucrière congolaise (l'affaire Lippens<sup>56</sup>), les corvées de routes à la P.O.<sup>57</sup> où les gens préféreraient porter comme par le passé plutôt que de travailler d'un bout à l'autre de l'année à l'entretien des routes sous prétexte de supprimer le portage. Il faut prendre ce qu'il dit avec un grain de sel, mais il est utile de l'avoir entendu.

[...]

### 13. 21.X. Léo

[...] J'ai fait aujourd'hui quelques visites: Jungers, Président de la Cour d'Appel; Bamps<sup>58</sup>, de la Texaf, président de la Chambre de Commerce. Le premier m'a dit que, d'après les Pères, il règne dans la Cité indigène une haine sourde contre les Blancs; le journal de Brenez qui reflète la mentalité de certains exploiters du noir, entretient cette haine, et comme il ne manque pas une occasion de vilipender les représentants du pouvoir, il n'est pas étonnant que le respect s'en aille ...

### 14. 22.X. Soir

[...]

Ce matin, visite du port avec Maron. Travail gigantesque pour l'Afrique — quand on songe aux débarquements de jadis, sur une planche qui claquait dans l'eau à chaque pas... 370 mètres de quais, où les bateaux accostent comme en Europe. Des grues énormes — immobiles. Des hangars immenses — vides. La crise se fait cruellement sentir. L'Unatra (Union nationale des transports fluviaux) perdrait de l'argent en masse si l'Union minière, pour soulager dans la mesure du possible,

<sup>55</sup> Giovanni Trolli (1876-1942), médecin, médecin-chef de la Colonie (*B.C.B.*, IV, 885).

<sup>56</sup> Maurice, comte Lippens (1875-1956), ancien gouverneur général, ministre des Transports (*B.B.O.*, VI, 664).

<sup>57</sup> Province orientale.

<sup>58</sup> Julien Bamps (1898-1931), directeur commercial de la Texaf (*B.C.B.*, V, 30).

ne lui envoyait pas de fortes cargaisons de cuivre: jusque 6 000 tonnes par mois. M. Ghilain<sup>59</sup>, le Directeur général, m'a dit que la Cie marit. belge prolongerait ses services jusque Lobito dès l'achèvement du chemin de fer l'an prochain. On ferait, paraît-il, la route Anvers-Lobito en 14 jours, puis retour vers le nord, pour arriver à Banane, comme maintenant, le 16<sup>e</sup> jour. À propos de la C.M.B.<sup>60</sup>, j'ai entendu dire qu'une chaudière du *Léopoldville* avait sauté en mer.

Après le port, visite du District urbain<sup>61</sup>. Causé avec De Bock<sup>62</sup>, le Cre de Dt, de certaines affaires de la cité indigène.

Ensuite, les installations de la Sabena<sup>63</sup> avec Orta<sup>64</sup>. Les avions sont énormes et admirablement entretenus. J'ai vu les ateliers de révision où les moteurs sont entièrement revus après 150 heures de vol, les cellules après 500 heures. On va mettre en service des monoplans Fokker au lieu des grands Handley Page qu'on emploie actuellement. Les ateliers et les bureaux sont tenus avec un soin méticuleux et une méthode excessivement moderne: on y voit par exemple de grands tableaux où l'on voit pour chaque avion le nombre d'heures de vol de chaque élément (3 moteurs, cellules, etc.), de façon à se rendre compte au premier regard de l'ordre des travaux qu'il faudra adopter aux ateliers, quelle révision il faut pousser pour avoir un moteur à remonter quand un autre devra entrer en révision, etc. Orta paraît un homme sérieux, pas du tout le genre qu'on s'attendrait à trouver chez un aviateur — genre petits jeunes gens qui «s'occupent d'automobiles». Enfin, le service paraît mériter sa réputation. [...]

[...]

Déjeuné chez Dupont, directeur général des Huileries du Congo belge (Lever) (qui rentre en Europe). Madame Dupont m'a offert ou plutôt Engels lui a proposé (les ménages Dupont et Engels sont très liés. Les deux dames sont françaises du même patelin et ont épousé deux amis) d'aller te voir avec Madame Engels.

Conversation très intéressante avec Dupont — bien entendu silence sur ceci — sur des abus qu'il a combattus sans succès. Il paraît qu'au Kwango il y a beaucoup à changer dans les méthodes de travail et de recrutement, que les Huileries ont toutes les peines du monde à recruter leurs coupeurs de fruits, parce qu'elles leur imposent un travail excessif. Contraste avec les bonnes relations entre huileries et indigènes au Mayumbe, où on leur achète librement les

<sup>59</sup> Jean Ghilain (1893-1968), ingénieur commercial, secrétaire général, puis directeur général de l'Unatra (*B.B.O.*, VII A, 253).

<sup>60</sup> Sigle de la Compagnie maritime belge.

<sup>61</sup> La ville de Léopoldville constituait un district (urbain), division administrative entre la province et le territoire.

<sup>62</sup> Fernand De Bock (1893-1954), fonctionnaire, commissaire de district de Léopoldville (*B.B.O.*, VIII, 11).

<sup>63</sup> Acronyme de Société anonyme belge pour l'exploitation de la navigation aérienne.

<sup>64</sup> Tony Orta (1888-1950), aviateur, directeur des opérations de la Sabena en Afrique (*B.B.O.*, VI, 796).

fruits à la satisfaction mutuelle. Les palmiers ne portent pas également pendant toute l'année, c'est un peu comme le café. On peut récolter un petit peu à toute saison, mais la production est quatre ou cinq fois plus forte pendant les derniers mois des pluies. C'est donc une récolte nettement saisonnière. Les Huileries entendent maintenir leur production pendant toute l'année; pour cela elles imposent à leurs coupeurs une récolte égale chaque jour: 7 régimes je crois. Or, 7 régimes ce n'est rien en mars, on en trouve tant qu'on veut; mais en octobre il n'y en a presque pas et les coupeurs doivent couvrir d'énormes distances pour en trouver. Comme je ne puis pas compromettre Dupont, j'aurai recours à un système bien simple. Je demanderai à un chef de zone ou secteur quelle production il exige des coupeurs. (En présence de tout le monde; c'est d'ailleurs un point de fait sur lequel il n'oserait ni ne pourrait me mentir). Je lui demanderai si cette récolte est facile à la période actuelle. Il me répondra évidemment: très facile, avec un peu de bonne volonté. Je lui demanderai alors le plus innocemment du monde, pour me rendre compte, par acquit de conscience, de me montrer sept régimes, et je lui ferai tirer la langue dans la forêt jusqu'à ce qu'il les ait trouvés. S'il les trouve en une heure, j'aurai mes apaisements; s'il lui en faut cinq, je saurai à quoi m'en tenir, il ne pourra pas m'accuser d'exagérer dans mon rapport, puisqu'il aura une montre comme moi.

[...] Ce journal<sup>65</sup> a fait amende honorable en faisant sur notre compte un article très gentil

[...]

## 15. 23.X. Léo

Longue conférence aujourd'hui encore avec Dupont, des Huileries. Il m'a donné connaissance à titre tout à fait confidentiel, des difficultés qu'il rencontre avec l'Administration (celle des Huileries) au sujet de la politique de production à outrance et à tout prix — tant que ce n'est pas à prix d'or — qui entraîne de graves abus. Cela me met dans une position difficile. D'une part, je ne veux pas le rendre responsable d'une situation dont je sais qu'il a tout fait pour y mettre fin. D'autre part, je ne suis pas censé connaître ses démarches pour y mettre fin, et, pour qui les ignore, le responsable des abus, c'est lui ... Je demande aujourd'hui à Maron si tout va bien du côté des Huileries; il me répond: admirablement, aucune plainte, etc. Qu'en penser? Il faudra que j'ouvre les yeux tout grands quand je serai sur place.

[...]

<sup>65</sup> Il s'agit du *Courrier d'Afrique* (voir *supra*, document 9).

16. 24.X. Léo

[...] Je dépouille des dossiers. J'y constate que malgré tous les progrès, il reste à faire. Ainsi des recrues destinées au chemin de fer ont mis l'an dernier 84 jours pour venir de Lusambo (Sankuru) à Léo. Sur d'autres détachements on a dû réformer 25 % des hommes à leur arrivée; donc gaspillage en pure perte. Les hommes sont bien souvent transportés en barges ouvertes quelle que soit la saison, etc.

Soir

[...]

Visite à Van de Capelle<sup>66</sup>, secrétaire général et chef du service des Affaires indigènes et de la main-d'œuvre (les A.I.M.O.).

[...]

[...] Un de ces missionnaires m'a demandé s'il était vrai qu'on songeât à Engels comme successeur de Tilkens. C'est la première fois que j'entends citer ce nom. Peut-être bien qu'il ne refuserait pas, mais je ne crois pas que l'on songe à lui. C'est d'ailleurs un homme beaucoup plus cultivé qu'il ne paraît au premier abord, ayant des intérêts étendus, de la lecture, mais pas un esprit supérieur.

[...]

Pour finir ma journée, visite à Mgr De Cleene, qui m'a paru optimiste. Aucune récrimination grave. Il trouve que depuis deux ans les choses ont beaucoup changé, et dans le bon sens, du côté recrutement et travail.

J'oubliais (pour être complet) une visite à Biart<sup>67</sup>, directeur de la Citas (Cie industrielle et de transports), dans la matinée. Employeur de moyenne importance, qui recrute sans aucune difficulté la main-d'œuvre dont il a besoin: essentiellement des Basombo, indigènes de l'Angola qui viennent travailler ici pendant quelques mois pour gagner de quoi payer l'impôt chez eux. On les paie 45 F par semaine, sans logement ni ration, ils se débrouillent et sont contents. Je crois d'ailleurs qu'en consacrant un peu plus au salaire et un peu moins à des organisations peut-être discutables, on s'attacherait beaucoup plus facilement les travailleurs. Evidemment c'est une voie dans laquelle il ne faut s'engager qu'avec prudence. Mais l'essai comparatif vaudrait d'être tenté.

<sup>66</sup> Emile Van de Capelle (1881-1937), secrétaire général de la Colonie et directeur général du service des Affaires indigènes et de la Main-d'œuvre (*B.C.B.*, III, 128).

<sup>67</sup> Georges Biart (1895-1969), directeur de la Compagnie industrielle et de transport au Stanley-Pool (Citas).

17. 28.X.

Jeanty<sup>68</sup> [...] m'a décrit avec un pessimisme! le barreau (?) de Coquilhatville<sup>69</sup>, où il y a deux avocats qui encaissent régulièrement des fonds pour leurs clients et puis se déclarent incapables de les leur verser, sinon en 15 ou 20 mensualités. C'est ce qu'on appelle un détournement et en Belgique on va en prison pour cela. Ici, les clients ne déposent pas plainte de peur de ne rien toucher du tout et le Parquet ne poursuit pas d'office, tant qu'il n'est pas saisi.

J'ai encore conquis quelques dizaines de kilos de papier, que je dépouille peu à peu. Des statistiques souvent faites par des gens qui n'y entendent rien, et qui calculent laborieusement des pourcentages inintéressants, négligeant ceux qui sont essentiels et qu'il faut recommencer.

[...]

Midi

Longue conférence ce matin avec le Dr Daco<sup>70</sup>, médecin provincial. Il m'a fourni des renseignements et rapports de toute espèce, qui me donnent du pain sur la planche au point de vue travail. Je crois qu'il y a quelque chose à faire au Kwango! Je t'ai déjà parlé des Huileries. Maintenant c'est la Cie du Kasai qui vient sur le tapis! Abus criants, s'il faut en croire Daco. La population tout entière mise au service de la société, et souvent des méthodes qui rappellent à s'y méprendre le régime du caoutchouc. D'après des rapports qu'il m'a fait lire, il y aurait eu, il y a fort peu de mois encore, 100% de la population mâle adulte au service de la société dans certains villages, plus encore des femmes employées au portage des fruits. Cela malgré les prescriptions officielles interdisant, quelles que soient les circonstances, un recrutement total de plus de 25% des hommes. Il me sera extrêmement difficile de me rendre compte de cela; car je ne puis pas aller à l'improviste, nous ne sommes pas en mission d'enquête, mais d'étude, et des procédés de détective impliqueraient une affirmation de méfiance *a priori* que je ne puis pas affecter. D'autre part, si ma visite est annoncée, les instructions les plus formelles de camouflage seront données, on licenciera des travailleurs, on interdira le portage des femmes, etc. Il faut que je sois très bien informé avant de partir, pour savoir qui je dois interroger, où je dois aller voir, quelles distances je dois mesurer par moi-même au sujet du portage, etc. pour ne pas m'en laisser compter [*sic*]. Des recensements faits au Kwango par le Service médical dans le secteur Cie du Kasai sont lamentables: mortalité 10‰ par an, natalité 30‰ ou même moins; cela fait 7% de diminution chaque année, des

<sup>68</sup> Robert Jeanty (?-?), avocat au barreau de Léopoldville.

<sup>69</sup> Aujourd'hui Mbandaka.

<sup>70</sup> Victor Daco (1882-1954), médecin, publie en 1929 un mémoire intitulé «Problèmes de la main-d'œuvre indigène au Congo belge», médecin provincial *a.i.* à Léopoldville (*B.B.O.*, VII A, 153).

populations qui disparaissent en quelques années, des régions qui se changeront en déserts. Et on y construit des usines à huile! Qui les fera marcher quand les gens seront morts?

Il se peut que certains de ces renseignements soient inexacts, qu'on ait exagéré certains abus: ce n'est que l'enquête sur place qui pourra m'éclairer à cet égard. Comme tu vois, je n'aurai pas la tâche facile.

## 18. 29.X. Léo

Chalux<sup>71</sup> est dans nos murs. Il vient pour une mission mal définie et qu'il dit importante: décider s'il y a lieu ou non de continuer la construction du B.C.K.<sup>72</sup> de Port-Francqui<sup>73</sup> à Léo ou quelque chose de ce genre<sup>74</sup>.

[...]

Visite des installations de la Texaf ce matin. Filature, tissage, teinture. Ils fabriquent actuellement 120 000 m de tissu par semaine: américani<sup>75</sup>, indigo drill<sup>76</sup>, quelques rayés. D'après les essais au dynamomètre, le tissu est à poids égal beaucoup plus solide que celui d'importation, mais malheureusement on le vend à très peu près aussi cher.

Les installations sont modernes et magnifiques. Les noirs s'adaptent très bien au travail, ils le font aussi bien que les blancs. Dans les halls c'est un bruit assourdissant, mais il n'y a pas de mouvement: les machines ont l'air de tourner toutes seules, chacune à sa petite affaire: les travailleurs n'interviennent que de temps en temps pour renouer un fil.

On travaille en deux équipes, de 6 à 2 et de 2 à 10 h du soir. Les salaires maxima sont de 12 F par jour à peu près. Au fond, je crois que l'affaire n'est pas mauvaise, ou ne le serait pas si l'on pouvait être sûr d'écouler une production plus forte, répartissant frais généraux et amortissements sur un rendement meilleur.

[...]

Je continue à dévorer rapports sur rapports. Les appréciations contradictoires se succèdent, font dans ma tête une salade extraordinaire. Tout cela doit se tasser, mûrir, être corrigé par les impressions personnelles...

<sup>71</sup> Robert de Chateaux, dit Chalux (1878-1956), journaliste, auteur de «Un an au Congo belge» (Bruxelles, A. Dewit, 1925).

<sup>72</sup> Sigle de la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga.

<sup>73</sup> Aujourd'hui Ilebo.

<sup>74</sup> Le projet consistant à éviter la rupture de charge à Port-Francqui et à prolonger le chemin de fer en provenance du Katanga a été longtemps envisagé, même après l'accession de la Colonie à l'indépendance.

<sup>75</sup> Etoffe d'un bleu violacé très sombre.

<sup>76</sup> Coutil ou treillis.

## 19. 30.X. Léo

[...]

Soir

Longue conférence avec le G.G., qui m'a surtout parlé du port de Banane, qui est un peu son projet. Il tient surtout à se justifier des sottises que les adversaires du port lui attribuent; et expliqués par lui, les projets paraissent parfaitement raisonnables.

Tu connais les rêves de Van Deuren<sup>77</sup>. Il a d'abord voulu canaliser le Congo, aller jusque Léo avec des bateaux de haute mer. Quand on lui a démontré que ce projet était irréalisable, il est passé à l'autre extrême: grand port à Banane, chargement à Banane sur trains, transport des trains jusque Matadi par ferry-boat — encore des rêves.

Le projet de Tilkens est plus modeste. Aménagement à Banane d'un accostage en eau profonde; coût 50 millions, à récupérer par la plus-value des terrains expropriés. Cela permettrait l'escale de bateaux qui ne vont pas (ou ne peuvent pas aller à cause de leur tirant d'eau) jusque Matadi. On déchargerait sur chalands comme on fait actuellement aux basses eaux. Deuxième phase: regarde sur une carte le chemin de fer du Mayumbe de Boma à Tshela. Il a été construit en deux étapes: Boma-Lukula (km 80) Lukula-Tshela (km 140). Ecartement de 0,50, courbes de 25 m je crois, rampes de 44 mm par mètre. La première partie jusque Lukula a été construite en réduisant les terrassements au minimum, on a adopté les caractéristiques extrêmes. La seconde partie est meilleure, le terrain d'ailleurs plus facile. On voudrait aujourd'hui prolonger le chemin de fer du Mayumbe au-delà de Tshela; mais la section Boma-Lukula est arrivée au plafond du trafic, il faudrait modifier ses caractéristiques pour évacuer davantage, ce qui coûtera fort cher. Ce travail s'imposera cependant un jour où l'autre. Tilkens propose, plutôt que de reconstruire en somme une ligne Boma-Lukula, d'en construire une autre, à grand débit, de Banane vers un point quelconque du C.F. Mayumbe, vraisemblablement le km 106. La section Boma-105 suffirait, sans modification, si tout le trafic du nord et les extensions futures s'évacuaient par le nouveau tracé 105-Banane, qui se développerait, paraît-il, en terrain favorable.

Le port de Banane aurait donc comme hinterland et n'aurait pas du tout pour but de supplanter Matadi. Il se justifierait (à condition qu'on ne voie pas trop grand) indépendamment de tout le trafic du fleuve.

Troisième phase, hypothétique celle-là: étude d'une jonction chemin de fer de Banane-Mayombe avec le fleuve vers Isangila. D'Isangila à Manyanga, il y a un

<sup>77</sup> Pierre Van Deuren (1878-1956), officier, auteur, en 1928, d'une proposition d'aménagement du fleuve Congo pour la navigation, la construction de centrales hydro-électriques et la création d'un port de mer à Boma.

bief navigable de 130 km, donc ouverture d'un réseau important pour alimenter le trafic de la nouvelle ligne. Contrairement à ce qui est le cas pour le tronçon Banane-Mayumbe, le tronçon Mayumbe-fleuve se construirait en terrain très difficile et coûterait cher. Mais pour apprécier le prix, il faut tenir compte du fait que x kilomètres de rail ouvriraient 130 km de voie navigable Isangila-Manyanga — bief qui actuellement ne sert à rien, puisque ni à l'une ni à l'autre extrémité il n'y a d'évacuation. Quoi qu'il en soit, cette troisième phase est indépendante des deux premières, qui constituent une entreprise viable en soi même si, à l'étude, l'exécution de la troisième phase se révélait impraticable ou d'un coût prohibitif.

Enfin, quatrième phase: jonction du bief au rail Matadi-Léo, ce qui permettrait d'acheminer par la ligne nouvelle les passagers et le fret urgent, tout en laissant à Matadi tout son rôle de terminus de la navigation. Ici encore, le terrain est facile et l'exécution serait peu coûteuse. Voilà le projet.

[...]

Intéressante conférence cet après-midi avec De Bock, commissaire du District urbain, bourgmestre de 45 000 noirs et 3 000 blancs. Il m'a l'air d'un garçon sérieux, pondéré et réalisateur.

Dans cette énorme agglomération il n'y a que 9 000 femmes; cela seul pose le problème social. Ce sont donc tous des déracinés, à peu près. Et malgré cela, l'ordre règne. Les infractions sont peu nombreuses; aucun mouvement de révolte. On parle beaucoup de «tous ces vagabonds de Kin». Quand on voit — je te l'ai déjà dit — la ville que ces gens ont construite de leurs mains, de leur initiative, en dehors de leurs heures de travail salarié, on en rabat un peu de ces grands mots. De Bock évalue à 40 millions les expropriations qu'il faudrait payer si on réalisait le projet de déplacer une partie de la cité. Ce n'est pas là du travail de faïnéants.

**20. 31.X. Léo**

[...]

Soir

[...]

J'ai visité ce matin les installations de la future distribution d'eau de Léopoldville, société<sup>78</sup> dont Engels est Président. Prise d'eau, bassins de décantation,

<sup>78</sup> Elle est connue sous l'acronyme Regideso.



filtres d’ozonisation<sup>79</sup> — enfin toute une affaire compliquée et moderne, que l’on m’a expliquée par le détail et que j’ai plus ou moins comprise sans pouvoir reproduire l’explication.

## 21. 1.XI. Léo

[...]

Chalux racontait hier soir que sur son bateau, un jeune administrateur sorti d’Anvers, invité à remplir la formule d’immatriculation, avait barré race «blanche» pour mettre «flamande» à la place. Un père de Scheut, émerveillé de cet exemple, l’aurait aussitôt suivi. Mentalité inquiétante. Pourvu que la «race flamande» soit assimilée aux Européens!!

[...]

J’ai déjeuné à l’A.B.C.<sup>80</sup> ce midi. Je ne crois pas que tu connaisses l’établissement. Il a assez bonne allure, la salle de restaurant était comble, le *chop*<sup>81</sup> très quelconque. [...] Je retourne dans l’après-midi à Kin pour assister vers 5 h à un match de football qui fait, paraît-il, courir toute la ville. [...]

## 22. 2.XI. Léo

[...]

Minuit

[....]

Flair ou coïncidence: on reçoit hier un télégramme du Ministère<sup>82</sup> demandant d’urgence «renseignements sur ... — deux mots manquent — dans région Matadi». Est-ce grave? On ne savait évidemment pas de quoi il s’agissait, puisqu’il ne se passe rien dans la région de Matadi, ni grave, ni autre. Maron à qui le G.G. avait demandé des explications, m’en parle (confidentiellement, n’en dit rien). Je m’efforce de trouver une explication. Je lui dis: c’est bien simple. Il suffit de bruits lancés par des passagers rentrants. Ainsi un exemple: je n’avais plus entendu parler de Kibanguisme<sup>83</sup> depuis cinq ou six ans. J’apprends aujourd’hui,

<sup>79</sup> Ceci a valu à l’usine et à ses environs le nom local d’Ozone.

<sup>80</sup> Principal hôtel de Léopoldville.

<sup>81</sup> Prononcé *tchop*: la nourriture.

<sup>82</sup> Des Colonies.

<sup>83</sup> Voir, entre autres, J.-L. Vellut (éd.), *Simon Kimbangu. 1921: de la prédication à la déportation. Les Sources* (vol. 1), Bruxelles, Académie Royale des Sciences d’Outre-Mer, 2005.

à mon grand étonnement, que le Kibanguisme comme phénomène religieux existe toujours, bien qu'ayant perdu pour le moment toute importance politique. D'autres passagers peuvent apprendre la même chose, mal comprendre, aller parler de Kibanguisme en Europe. Il n'en faut pas plus pour qu'un journal attache le grelot et que le Ministère s'alarme. Ce matin on reçoit répétition du télégramme; et Maron me dit: «Exactement ce que vous aviez deviné». Les deux mots manquants étaient «menées kibanguistes»! Il avait l'air assez impressionné de ma divination. Comme il ne se passe rien, la réponse a été vite donnée.

### 23. 3.XII.<sup>84</sup> Kisantu

[...]

[...] Longue conversation avec le P. Van Wing, le supérieur, qui m'a raconté nombre de choses intéressantes sur le Kibanguisme, et effrayé par sa connaissance approfondie des potins scandaleux. Il s'en raconte sur des tas de gens de qui on ne s'attendrait pas; et il semble vraiment — si ce qu'il dit est vrai — que les amours irrégulières des grands ne puissent résister au secret l'espace d'un matin. Evidemment des bruits comme ceux-là, connus des noirs, doivent nuire au prestige de ceux qui y donnent lieu; mais s'il fallait éliminer tous les coupables, on ne voit presque plus qui resterait. J'ai l'impression que le P. Van Wing, en me demandant «si les dirigeants d'Europe savaient tout cela», «si M. Charles serait au courant», en ajoutant qu'«ils devraient connaître les gens à qui ils ont affaire», me suggérerait de me charger de cette éducation. Je préfère lui en laisser le soin.

Il m'a beaucoup parlé du P. Dufonteny<sup>85</sup>, le violent Rédemptoriste que je dois voir à Mangembo — en me mettant en garde contre tout ce qu'il me dirait; je crois d'ailleurs qu'il a raison. Je lui ai conseillé d'en parler à Dom Nève<sup>86</sup>. En effet, le Bulletin des Missions de St André<sup>87</sup> est rempli de la prose de Dufonteny et des gloses qu'en donne Dom Nève; ses méthodes d'évangélisation qui ont surtout comme caractéristique de s'opposer aux Jésuites. A juger des arbres par les fruits, le tronc rédemptoriste est moins sain que celui des «Ignatiens»<sup>88</sup>; le chemin de fer fait la frontière des zones respectives des deux missions; et c'est une frontière plus nette que celle de la France et de l'Allemagne: succès prodigieux au sud chez les Jésuites, résultats presque nuls au Nord.

Demain, je pars pour Kibambi, à trois heures d'auto d'ici sur la route du Kwango. C'est le chef-lieu de la Haute Sele, où les statistiques démographiques

<sup>84</sup> Il faut lire XI.

<sup>85</sup> ? Dufonteny (?-?), missionnaire rédemptoriste en poste à Matadi; sans prénom dans l'*Annuaire des Missions*.

<sup>86</sup> Jean-Baptiste Nève (1879-1963), bénédictin, abbé de Saint-André-lez-Bruges, oncle de Madeleine Ryckmans (*B.O.B.*, VII B, 269).

<sup>87</sup> Abbaye près de Bruges dont Dom Nève est l'abbé.

<sup>88</sup> Allusion au fondateur de la Compagnie de Jésus, Saint Ignace de Loyola.

sont révélatrices d'une situation anormale. Je ne sais pas ce que valent ces statistiques, j'irai vérifier l'un ou l'autre recensement. Je ne pourrai malheureusement pas m'éloigner beaucoup du poste, je n'ai qu'un jour à y passer. D'après ce que m'a dit un Père de la région rencontré ici, les statistiques qu'on possède ne seraient pas très sûres et on ne connaîtrait pas la population réelle. C'est en tout cas beaucoup mieux qu'au Kwango où — dans le sud tout au moins — on n'en a aucune idée.

#### 24. 4.XI. Kibambi

[...]

J'ai trouvé comme administrateur à Kibambi un certain Mortelmans<sup>89</sup>, ancien agent territorial, Les administrateurs qui se sont succédé ici semblent avoir été plus bêtes les uns que les autres. Les renseignements qu'on possède sont extrêmement maigres. Les administrateurs avouent n'avoir qu'une idée très vague de la population et donnent des chiffres — sans aucun commentaire explicatif — ahurissants. Dans certaines chefferies, il y a 150 femmes pour 100 hommes, dans d'autres 73. Cela varie donc du simple au double. Certaines chefferies augmentent de 30 % d'une année à l'autre; d'autres diminuent de 40 %. Chiffres évidemment fantaisistes. Les rapports des administrateurs mentionnent une situation sanitaire favorable alors qu'une prospection médicale indique dans certaines chefferies du sud jusqu'à 30 % — trente pour cent — de malades du sommeil, ce qui est une très lourde infection. Cependant, le recensement par fiches individuelles est fait dans 19 chefferies sur 51, et après la vérification que j'en ai faite cet après-midi, semble bien fait. Il me reste à examiner demain matin quelle augmentation moyenne le recensement par fiches a donnée sur les recensements antérieurs, pour pouvoir hasarder un pourcentage de correction à apporter aux chiffres admis pour les chefferies où le recensement par fiches n'a pas encore été entrepris.

Au point de vue main-d'œuvre, la situation est plutôt mauvaise. Rien que par exode volontaire, les chiffres admis par la Commission de la Main-d'œuvre sont largement dépassés; malgré cela on prescrit de maintenir 300 hommes sur les chantiers du chemin de fer. Au total, il y a 2 323 hommes employés au loin, alors que les proportions admises ne permettraient d'en avoir que 649! J'ajoute d'ailleurs que ces proportions de recrutables sont extrêmement sujettes à caution, étant basées sur des recensements de valeur très douteuse.

[...]

<sup>89</sup> Edmond Mortelmans (1891-?), administrateur territorial de 2<sup>e</sup> classe.

J'ai trouvé l'explication du voyage de Chalux au Kwango!! L'administrateur d'ici m'a raconté qu'il y a dans le Kwilu des huîtres perlières; perles petites, mais de très bel orient. Un commerçant rentrant en Europe lui en a montré deux. Il paraît que Chalux a des hommes occupés, depuis son dernier passage, à récolter des huîtres, et qu'il y va maintenant pour chercher les perles!!! Ce serait une explication à un voyage autrement inexplicable.

La population est ici disséminée en très petits villages de quelques maisons — hameaux de 3 huttes, de 2 huttes, une vingtaine sont déjà une grosse agglomération. A mesure qu'on s'éloigne du rail, la prospérité diminue. On compte d'ici à la gare 15 F par sac de 65 kg ou par nègre voulant voyager en camion. Les produits pauvres ne résistent pas à pareil transport, mais les indigènes cultivent assez bien de beaux oignons et d'arachides.

Il y a d'ailleurs fort peu de choses comme routes autour de Kibambi, une trentaine de km peut-être. Tout est à faire ici.

## 25. 5.XI. Thysville

[...]

Soir

[...]

[...]; il n'y a d'ailleurs rien à cacher au chemin de fer, ils ont fait pour le bien-être de leur main-d'œuvre un effort extrêmement méritoire. A propos, savais-tu que Lippens est protestant? Bousin m'a raconté sur son compte une belle anecdote. Etant à Matadi, chez B., il reçoit une délégation de missionnaires protestants suédois qui lui tiennent un long discours en anglais. Lippens les écoute jusqu'au bout, puis, quand ils ont bien fini, leur dit: «Je regrette Messieurs mais je n'entends pas l'anglais». Le porte-parole reprend, en baragouinant un français impossible et bien plus brièvement, son discours. Après quoi Lippens leur demande: «Depuis combien de temps êtes-vous au Congo?» Réponse: «22 ans, 18 ans, 35 ans, etc.». «Et au bout de tout ce temps-là, vous n'avez pas éprouvé le besoin ni le désir d'apprendre le français?» Sur quoi, enguirlandage en règle à haute et intelligible voix, même avec hurlements. Et, pour finir, Lippens leur dit: «Maintenant, comme vous ne savez pas le français et ne m'avez peut-être pas bien compris, je m'en vais vous le répéter en anglais.» Et, dans un anglais impeccable, il leur renouvelle son sermon puis leur interdit de se déplacer sans autorisation de sa part à plus de cinq kilomètres de leur mission, les somme d'avoir à joindre une traduction certifiée conforme au texte (rédigé en kikongo incompréhensible) de leur petit journal, etc. Il paraît que les gaillards sont partis médusés ..., et le remerciant ...

## 26. 6.XI. Thysville

[...]

Donc, ce matin, interrogatoire de l'administrateur sur tous les points qui m'intéressent; et avant tout, examen des recensements. Tous ont été faits sur fiches, selon le système soi-disant parfait; malgré cela on trouve des différences énormes à la vérification. Ainsi, le contrôle de 8 chefferies donne 19 028 habitants contre 16 835 comptés auparavant, soit 2 200 de plus sur 16 800. Il faut donc ajouter 15 % au moins pour arriver à une estimation correcte. La catégorie enfants représente les 9 dixièmes de l'augmentation, les hommes sont recensés assez exactement. L'augmentation de la population, portant sur les gens incapables de travailler, ne justifie donc pas une intensification des recrutements: bien au contraire, on trouve que les hommes ont bien plus de bouches à nourrir qu'on ne croyait, il faut donc en laisser davantage dans les chefferies. On a recruté dans le territoire et on doit maintenir sur les chantiers du chemin de fer 1 100 hommes sur un total de 23 520, soit 5 % du total, et ce bien qu'il y eût déjà 5 500 engagés spontanément loin de chez eux. C'est évidemment excessif et il ne peut être question de continuer.

Causant de Kibanguisme (c'est ici dans le territoire qu'est le centre du Kibanguisme, au nord près du fleuve), Peigneux<sup>90</sup> (l'administrateur) m'a montré des chants kibanguistes interceptés. Ce sont des hymnes à allures de psaumes, annonçant la gloire des purs et la confusion des blancs et des noirs infidèles quand Jésus reviendra. On comprend l'effet de l'Ancien Testament appliqué par ces pauvres moins-que-primaires à leur entourage! Dans toutes les malédictions lancées par les Prophètes contre les mauvais roi [*sic*] d'Israël ils voient des allusions aux missionnaires, aux administrateurs, etc.

Il y a encore de temps en temps une manifestation ouverte. Le plus souvent c'est un individu qui est pris de tremblements et entend la voix de Dieu; alors il se met à prophétiser, ce qui impressionne grandement le populaire. Quand on pince pareil prophète, on le met à l'ombre par mesure politique. S'il est repris de tremblements pendant son séjour à la prison, il reçoit 12 coups. Jamais les tremblements ne se renouvellent. Dernièrement chez un chef chrétien, une série de gens ont ainsi reçu la visite de l'Esprit. Ce chef les a fait jeter à la rivière jusqu'à ce que le tremblement cesse — et l'Esprit s'en est allé aussitôt.

En dehors des manifestations de ce genre, il n'y a pas d'actes hostiles. Au contraire, les Kibanguistes sont plus respectueux de la loi que les autres. Ils s'inclinent orgueilleusement devant la force et remplissent ponctuellement toutes leurs obligations légales; ils n'en demeurent pas moins irréductibles. Les gens informés croient que la génération présente ne reviendra jamais à nous. Les femmes sont les plus acharnées. Cela s'explique quand on considère que ces gens

<sup>90</sup> Firmin Peigneux (1904-1968), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

croient fermement avoir vu de leurs yeux les miracles de Simon (Kibangu). On espère reconquérir les jeunes par les écoles et l'assistance médicale. Pendant ce temps «Simon», à la prison d'Elisabethville<sup>91</sup>, est un détenu modèle et de confiance.

J'ai visité le camp de l'Offitra, le fameux camp de Thysville où Orts a vu les pauvres Bayaka. Quand il est passé, on avait 2 000 hommes ici, qu'on ne parvenait pas à évacuer régulièrement; de plus il aurait, paraît-il, exhibé comme un groupe de recrues la photo d'un groupe de réformés. Cela explique beaucoup de choses<sup>92</sup>. Quoi qu'il en soit, on n'a aujourd'hui aucun sujet de plainte. J'ai vu un détachement arrivé la semaine dernière, où tous les hommes ont été admis comme aptes: malgré la fatigue d'un long voyage, ils étaient tous en excellente forme. La seule chose qui laisse encore à désirer, c'est la lenteur des acheminements. Des gens recrutés le 25 septembre ne sont arrivés que le 1<sup>er</sup> novembre, alors qu'il y a 18 jours de marche en tout. Ils ont donc perdu plus d'une quinzaine en route. Pareil retard représente un homme-année par 26 hommes. Sur les 6 ou 7 000 recrues qui arrivent chaque année, on pourrait en économiser 500 peut-être en organisant mieux le voyage.

[...]

Longue conversation avec le P. Philippart<sup>93</sup>, supérieur de la mission. Homme pacifique et brave, qui n'a pas l'air d'un aigle, et sent durement sa dépendance à l'égard du chemin de fer. Aussi, pour les critiques qu'il s'est permises, timidement, m'a-t-il supplié de ne pas le «vendre» — ce que j'ai fait bien volontiers. Je ne demande qu'une chose, c'est de savoir. Les conclusions finales auront un caractère général et chacun devra en prendre pour son grade; personne ne pourra reconnaître mes sources — que je ne pourrai d'ailleurs pas reconnaître moi-même; ce sera un ensemble d'impressions auxquelles tout le monde pour sa petite part aura collaboré.

Bien qu'il ne soit pas très malin, ce brave Rédemptoriste m'a ouvert des horizons — ou plutôt rappelé des choses que je sentais confusément mais dont il est bon de se souvenir quelquefois. Sans s'en douter, il m'a donné la matière de trois ou quatre contes que je n'écirai jamais sans doute, mais qui seraient pleins d'enseignements.

Premier: ce qui explique le nombre d'engagements volontaires. La vie d'un brave mukongo<sup>94</sup> qui s'est bâti son petit *chimbeck*<sup>95</sup> quelque part au bord de la forêt, et qui y vit tranquille avec sa femme et son gosse. Un messager du chef

<sup>91</sup> Aujourd'hui Lubumbashi.

<sup>92</sup> Le compte rendu de la visite d'Orts au camp avait déclenché en Belgique l'émotion conduisant à l'interpellation de Vandervelde et à l'envoi de la mission d'étude dont fait partie Ryckmans.

<sup>93</sup> Missionnaire rédemptoriste, supérieur de la mission de Kimpese (*B.B.O.*, V, 690).

<sup>94</sup> Personne de l'ethnie kongo, au pluriel bakongo.

<sup>95</sup> Habitat rudimentaire, cahute.

médaillé<sup>96</sup> arrive, le convoque au village du chef. Un jour de marche. «Il faut 20 hommes pour Thys<sup>97</sup>; toi tu es fort et vigoureux, tu peux aller, ce n'est que pour 6 mois. Rassemblement tel jour». Le mukongo va tirer ses six mois à la Safricas, rentre chez lui heureusement en bonne santé avec quelques économies et se remet à vivre heureux. Deux mois après, même scène, convocation par le messager. Il va chez le chef. «Un blanc doit aller mesurer les montagnes, il lui faut des porteurs. Pas bien grave, une affaire de six semaines pour aller jusqu'à la Lukungu. Tu vas le chercher à Songololo tel jour». Notre homme tire ses six semaines, rentre chez lui et y vit heureux. Deux mois après, visite du messager: convocation chez le chef dans cinq jours. Cette fois il s'agit de construire un tribunal et un gîte d'étapes. Il y en a pour un petit mois seulement. L'indigène est à peine rentré chez lui qu'il est convoqué de nouveau. Cette fois le chef est furieux. Le blanc a passé et a trouvé le sentier mal débroussé, le chef s'est vu infliger une amende et notre Zungu, pour lui donner un nom, doit lui payer une chèvre. Et tout de suite au travail pour arranger la route: dans ce pays peu peuplé, il aura cinq kilomètres à faire avec sa femme et son petit frère. Puis c'est une besogne urgente au chemin de fer: on attend des travailleurs du Haut<sup>98</sup>, il faut vite, vite leur construire un camp. Quand il rentre chez lui, Zungu trouve sa femme mécontente. Les plantations ont été négligées, les pluies approchent, il serait temps de songer à recouvrir la case. Il va chercher des herbes, rassembler les innombrables bottes qu'il faut. Il est prêt à entamer le travail quand arrive de nouveau le messager du chef: on le convoque sans lui dire pourquoi. Il arrive et trouve des visages sombres. La chefferie doit fournir deux miliciens; comme Zungu est solide et qu'il n'a pas d'oncles puissants pour le protéger, le chef l'a désigné, et on l'amarre. Cette fois-ci, c'est pour sept ans! ...

Raconté d'une voix monotone, simplement sans grandes phrases apitoyées, c'était effrayant. Et voilà pourquoi les indigènes préfèrent partir d'eux-mêmes. On est vêtu, on est logé, on est bien nourri, on a quelques sous — et au moins on est tranquille avec la tâche quotidienne.

Autre histoire, vécue par lui, celle-là. Un travailleur du Haut qui meurt dans un hôpital de la ligne et qui raconte sa misère au Père. «Nous étions trois frères. Le premier d'entre nous est enterré à Matadi. Le deuxième est tombé malade et est mort aussi, on l'a enterré à Tumba Gadio. Et moi je vais mourir et on m'enterrera ici, et il n'en restera même pas un seul pour aller dire là-bas que nous sommes morts».

Autre histoire encore (que je pourrais bien écrire un jour celle-là), les misères d'un malade de loin dans un hôpital, livré aux soins (?) d'un infirmier noir qui lui jette sa pitance et ne lui donne pas même à boire quand il meurt de soif: cela pour illustrer ce qu'est un hôpital sans sœurs ...

<sup>96</sup> Le chef médaillé était un chef reconnu par le gouvernement et portant une médaille, insigne de ses fonctions.

<sup>97</sup> Thysville.

<sup>98</sup> Le nord et le nord-est de la Colonie, le long du fleuve.

Le P. Philippart m'a dit que le Délégué apostolique semblait décidé à pousser à l'évangélisation des centres. Il rencontre là une idée qui m'est chère, et je me promets bien de lui en parler (je n'ai pu le rencontrer jusqu'ici, il est à Elisabethville et Baudouinville<sup>99</sup> pour des ordinations). Je lui parlerai aussi d'une question qui m'a préoccupé à Kin, [...], celle des «mariages» entre déracinés non chrétiens. Ces gens se trouvent dans l'impossibilité de contracter un mariage proprement coutumier, puisqu'il leur est impossible de se conformer aux règles d'une coutume qu'ils n'ont plus. Ils ne peuvent pas, par exemple, à Avakubi, remettre à des parents qu'elle ne connaît plus, la dot d'une veuve qu'ils veulent épouser après la mort de son mari. Ils ne sont pas chrétiens, donc pas question d'un mariage religieux; et le mariage devant le juge comporte des formalités impossibles, il n'a d'ailleurs aucune faveur chez les indigènes. S'ils se mettent ensemble, vivent ensemble pendant 10 ans, ont des enfants, etc., cela n'y change rien; leur union n'est pas plus reconnue que celle de huit jours entre un coureur et une prostituée. Il est clair que cette situation n'est pas pour favoriser la stabilité et la moralité dans les centres urbains.

[...]

## 27. 7.XI. Luozi

[...]

Jusqu'ici, route excellente. Après l'embranchement de Kamba que nous laissons à gauche, le pays devient plus accidenté et la route ne vaut plus rien. Montagnes russes, rampes horribles, ponts et ponceaux vermoulus, qui craquent quelquefois à notre passage, et dont je me demande comment les camions qui nous précèdent ont pu les franchir et si la six-roues plus lourde qui nous suit les franchira jamais? Mal tracée, cette route demande un entretien excessif, surtout les ponts, et l'on ne peut pas décemment les construire en dur avant d'avoir corrigé le tracé...

On arrive au fleuve par une dernière descente rappelant un peu celle de l'Akanyaru. Et c'est, au km 106, Manyanga, ancien poste de Stanley, terre promise, jadis, de ce pauvre oncle Paul. Émotion intense et inattendue de retrouver des vestiges de cette époque qui paraît si reculée! Une grande maison de pierre, en ruines; on a pris des pierres des murs écroulés pour reconstruire une partie, qu'on a couverte et qui sert de magasin. Soubassements de pierre de plusieurs autres maisons ou magasins de transit. C'est donc ici que cessait le bief navigable de 130 km Isangila-Manyanga, qu'on recommençait le portage vers le Pool. L'«En Avant» a transporté ici, au cours de ses nombreux voyages, tout le matériel de l'expédition; c'est devenu l'entrepôt et la base de départ de la seconde étape. A un kilomètre en amont une cataracte — c'est peut-être un grand mot — barre le fleuve d'une haute ligne d'écume.

<sup>99</sup> Aujourd'hui Moba.



Des payeurs nous attendaient; on était en train de décharger les deux camions arrivés avant nous avec les bagages de Vercraye<sup>100</sup>. Les gens nous disent que, sur l'autre rive, le camion des Pères vient de repartir. Donc, impossible d'atteindre Mangembo aujourd'hui. J'apprends d'autre part que le P. Dufonteny n'est plus là, mais à Bandakani, nouvelle fondation inaccessible, où on l'a fourré pour, je crois, le mettre un peu hors de chemin à la suite de nombreuses palabres. Je décide donc d'abandonner cette visite et de descendre à Luozi avec les Vercraye. Pendant qu'on commence avec des hurlements sans fin le chargement des pirogues, nous déjeunons à l'ombre d'un groupe d'immenses manguiers (plantés par Stanley) dont les fruits mûrs inutiles tombent de temps en temps avec un bruit mat.

Enfin, deux pirogues sont chargées et prennent le courant. Le «Kigoma» et le «Congo belge». Car les pirogues ont leur nom, pyrogravé à l'avant en caractères maladroits. Nous autres nous embarquerons, avec encore un peu de bagages, sur le «Commandant Balo» (je ne sais pas ce que ce nom signifie<sup>101</sup>) choisie parce qu'elle prend moins d'eau que les autres.

On charge deux lits, un immense ballot contenant deux matelas, des malles, des valises, une armoire... une chaise pour Mme Vercraye, les hommes s'accroupiront comme ils pourront sur l'armoire, et les payeurs s'insinueront dans les rares interstices. Chaleur terrible. J'ai enlevé mon veston, mais ma chemise me colle au corps, toute mouillée; ma boîte de cigarettes brûle quand je pose les doigts sur le couvercle de métal... Il est 1 h ½.

Au lieu de partir, on reste là le long de la rive. Pourquoi? Un petit détail, il n'y a pas assez de pagaies... Deux hommes partent dans une pirogue légère, vers l'amont, pour en chercher je ne sais où. Nous profitons de l'attente pour aller visiter le cimetière. Sept tombes — mais peut-on appeler tombes ces simples ovales de pierres, sans une croix, sans une inscription — sept sépultures abandonnées sur une plage de sable fin descendant en pente rapide vers le fleuve... Vercraye, qui a été administrateur de Thysville d'où dépend Manyanga, me dit qu'il a mis des plaques et construit une palissade; mais je n'ai pas vu trace de plaques, et les sticks de la palissade n'ont pas reverdi, la moitié sont tombés...

Pendant cette visite, les pagaies sont arrivées et nous nous mettons en route.

On pique droit vers l'autre rive (le fleuve peut avoir ici 2 km de large) où l'on voit grimper la route vers Mangembo. D'après les indigènes, qui sont très affirmatifs, les braves Pères se sont trompés et ont construit leur route en territoire français: la frontière est le ruisseau qui se jette dans le fleuve juste en aval. Il est d'ailleurs probable que jamais un Français n'est passé ici depuis la construction et qu'on ne se doute de rien à Brazzaville.

<sup>100</sup> Odon Vercraye (1895-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>101</sup> S'agirait-il de Maximilien Balot (1890-1931), officier de la Force publique, dont l'assassinat et le démembrement furent la cause du durcissement de la répression de la révolte pende? Sa notice dans la *B.C.B.* (III, 25) ne précise pas où il passa son second terme en Afrique entre 1914 et 1917.

Retour vers la rive Sud. On louvoie, pour éviter des rapides qui barrent plus ou moins une partie du fleuve de loin en loin. Plus de villages, alors que dans la région entre Gombe Lutete et Manyanga ils sont très nombreux, joliment perchés sur tous les mamelons. De temps à autre, on voit à la rive quelques petits hangars — installations de pêcheurs sans doute. Tandis que nous en discutons, voilà une voix qui déclare: «Oui, c'est un village de pêcheurs». En assez bon français!... Nous regardons d'où vient la voix: c'est un vieux payeur tout édenté, à tête blanche, vêtu d'un bout de sac pour tout pagne. Je lui demande s'il est le capitaine (car il ne payait pas). Il répond: non je suis un pêcheur comme les autres; je ne pagaie pas parce qu'il y a trop peu de place, j'attends qu'un autre soit fatigué...

On s'explique. Le vieux brave est un ancien boy, qui a servi pendant de longues années un «capitaine Magnet ou Mailliet»<sup>102</sup> — je ne sais qui il veut dire. Il a vu notamment la guerre arabe à Falls et à Lusambo. Avant il me parle de Kisan-gani, je lui demande s'il sait le kiswahili? Sans doute, me répond-il, je servais d'interprète chaque fois qu'on avait à interroger un parlementaire ou un prisonnier arabe. Comme il parlait mieux le kiswahili que le français, j'ai enfin pu — pour la première fois depuis mon retour — causer, vraiment causer, avec un indigène; et il m'a appris des masses de choses intéressantes. Par exemple, il m'a confirmé que beaucoup de gens vont s'engager dans les entreprises européennes pour échapper aux corvées et réquisitions de tout genre: «puisque'il faut quand même travailler, au moins choisissons le genre d'embêtement qui nous embête le moins». En devisant ainsi, en travaillant de temps en temps à vider avec une pinte à bière le fond de la pirogue quand nous avons les pieds dans l'eau, en longeant de très près des tourbillons en entonnoirs et des rapides au grondement de tonnerre, nous sommes arrivés à Luozi vers 4 h ½ – 5 heures moins le quart. Et ici entre en scène Mme Vercraye. Une grande Zélandaise brune et maigre, le ton traînant et chantant de Sœur Savina. Un fils de 6 ans, né à Kwamouth, avec lequel elle est rentrée seule au terme précédent et qu'elle a laissé en Europe pour revenir avec son mari après 18 mois d'absence. Lui, un grand gros blond, l'air sérieux et calme. Désignés pour Luozi, qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre: lui, au fond, cela lui est un peu égal, il prend un territoire comme il changerait de garnison, c'est toujours le même travail. Mais pour elle (elle a connu le confort de Thysville, qu'est l'Europe), quelle impatience de voir la maison où elle va devoir habiter trois ans! Imagine la situation de quelqu'un qui a loué une maison pour trois ans sans l'avoir vue, sans savoir si c'est une mesure ou une villa, une baraque en pisé ou une maison avec vitres, plafonds, portes qui ferment et toit d'éternit...

<sup>102</sup> Il pourrait s'agir, au vu des états de service invoqués par l'interlocuteur de Pierre Ryckmans, d'Adrien Maillie (1895-?), aspirant de 1<sup>re</sup> classe de la Force publique. En tout état de cause, le grade de capitaine n'a pas plus de signification que celui de commandant, l'un et l'autre qualifiant les Européens de l'administration revêtus d'un certain grade (ou non!).

On nous avait de très loin montré une fumée dans la brousse. Nous savons que «c'est là», mais nous ne voyons rien.

La pirogue longe la rive. Les eaux sont très hautes, beaucoup d'arbres baignent dans le fleuve. A travers le rideau de verdure, on ne devine rien du plateau qu'il y a derrière.

Devant Luozi, le fleuve élargi est très calme et très beau. La rive, les nuages s'y reflètent avec des teintes mauves, violettes, qu'on doit avoir vues dans l'eau pour les reconnaître dans le ciel. Je le vante de mon mieux, mais prudemment, sans avoir l'air d'y attacher trop d'importance, car je vois que la pauvre femme se demande ce que ça donnera sous un ciel gris; qu'elle songe, surtout, à ses meubles et à son ciment par terre.

Un débroussé raviné descend en zigzaguant vers la rive. Les payeurs hésitent, continuent: ce n'est pas encore ça. Mais qu'on ait pu hésiter est déjà inquiétant... Enfin des bruits de voix... une anse...; et voilà les deux pirogues qui nous ont précédés. Elles sont déchargées déjà. Personne pour nous attendre à la rive... Mme doit être navrée: c'est un toit de paille... Gymnastique pour aborder, à l'aide d'une touque renversée qui sert de marchepied. Montée par un chemin — un débroussé plutôt, rocailleux. Une palissade de sticks, avec quelques bananiers à l'intérieur. Des manguiers, piqués de petites taches jaunes de leurs fruits mûrs. (Les manguiers d'ici ne ressemblent pas plus aux manguiers de l'Est que leurs mangues ne ressemblent à celles de là-bas. Ce ne sont pas de beaux arbres en boule, mais quelconques; et leurs feuilles froissées n'ont pas de parfum).

On arrive à la maison. Personne, pas de blanc. Un caporal explique que le «commandant» est en brousse. Et l'adjoint? L'adjoint aussi. Et l'agent sanitaire? L'agent sanitaire aussi. Y a-t-il un Blanc de société? Non, il est parti, c'est un clerc noir qui tient le magasin...

La maison est en briques. Il y a une large *barza*<sup>103</sup> en ciment — mais du ciment qui part en poussière, autant dire de sable. Des volets, pas de fenêtres...

Un planton nous ouvre. L'intérieur est l'intérieur d'Afrique banal, assez bon pour un célibataire. Mais pour une femme! Et hollandaise!... Murs d'ocre, avec une ligne rouge sang de bœuf mal tracée à un mètre du plafond de planches chauffées... quelques chronos aux murs... deux lits de camp font tout un grand divan de coin, devant un pagne fixé au mur par des punaises, un pagne comme couvre-divan, et des coussins bourrés de paille bruyante; enfin, le cache-misère classique, qui doit dissimuler le vide de mobilier. La pauvre femme essaie vainement de retenir ses larmes... Et la voilà qui se met à déballer en pleurant, puisqu'enfin en l'absence du blanc il faut bien s'occuper de trouver à manger. Nouvelle édition des sandwiches de midi, avec une tasse de thé. En attendant le repas, je vais faire un tour, voir où m'installer moi-même. Les Vercraye, ayant leurs lits, me prêtent la malle-lit. Je trouve la «maison de passagers». Je n'en avais pas encore vu de pareille. Un chimbeck — terre battue, pisé, carré de 3.50 sur 3.50,

<sup>103</sup> Terrasse extérieure couverte.

toit de sticks et de paille sans plafond, au centre d'une barza qui fait tout le tour. Un stick central avec une planchette clouée dessus, comme porte-manteau.

Petit intermède: je viens de tuer une araignée de 10 cm d'envergure et je poursuis: mobilier: un stand lavabo en tubes de fer, sans rien dedans... C'est tout ce qu'il faut, en attendant Dindon et mes bagages qui finiront bien par me rejoindre un jour.

Promenade jusqu'à la factorerie. Un large chemin de terre dure, avec les petites rigoles et les petites cuvettes qu'y creusent les pluies, des herbes qui poussent malgré tout, pas même la trace d'un sentier battu zigzaguant au milieu. Une longue pente douce mène au «quartier commercial» — un magasin de la CCB<sup>104</sup> avec quelques pagnes, des lanternes, du savon, des casseroles, enfin la pacotille habituelle. Ni bière ni eau (je mourais de soif). En revanche, des bougies et du papier, ce qui me permet au moins de passer une agréable soirée pour toi (que n'est-elle avec toi).

Retour au poste en disant mon chapelet, dans le soir tombant. Des deux côtés de la route, la triste brousse brûlée. Un rameau de palmier tombé sur le chemin: depuis quand est-il là?, les termites l'ont déjà tout à fait enrobé de leurs galeries... Enfin, une désolation sans nom. Pour moi, cela m'est égal, c'est un gîte d'étape comme un autre. Mais j'ai pitié de la pauvre femme... Je la trouve essuyant tantôt ses larmes et tantôt la table, vérifiant la propreté des assiettes, réclamant à son mari la nappe blanche au lieu de la nappe à carreaux, les bons couverts au lieu des couverts de malle-cantine. Cela allait déjà mieux. Nous avons soupé à 6 h ½ ajoutant aux restes de sandwiches un bocal de moules à la gelée préparées par elle en Europe — je n'en éprouve encore aucun effet bien que j'écrive depuis deux heures au moins, je crois donc qu'elles passeront sans encombre — et du thé sans sucre.

Le souper fini, nous avons traîné la soirée jusque vers 8 h ½ — il n'était pas décent de se coucher tout à fait avec les poules, d'ailleurs il faisait une chaleur telle qu'on n'aurait pas pu dormir quand même — et me voilà.

Je t'écris la porte ouverte — dans ce bac à volets il fait étouffant. Mes trois bougies dans trois bougeoirs: le cendrier de ma tîne<sup>105</sup> à cigarettes, le couvercle et le fond commencent enfin à danser un peu par une très légère brise, j'ai roulé mon veston autour de mes jambes (il sera joli demain) pour être un peu moins bouffé des moustiques...

[...] Et dire qu'au moment du départ le brave Bousin m'a mis dans mon camion quelques bouteilles d'eau sous un bloc de glace de 20 kilos que je n'ai plus revu et qui doit être fondu à l'heure qu'il est...

<sup>104</sup> Sigle de la Compagnie du Congo belge.

<sup>105</sup> Petite boîte métallique circulaire.

**28. 8.XI. Luozi**

[...]

J'ai fait tous mes efforts pour remonter le moral à Mme Vercraye — qui est une femme comme toutes les femmes, pas plus égoïste qu'une autre — mais qui, dans son découragement, s'en prend à son mari et lui dit: «Si j'avais su cela, jamais je ne serais revenue», etc., choses qui lui font visiblement une peine affreuse. Moi je remerciais le ciel d'avoir une femme qui n'est pas comme toutes les autres, qui ne m'aurait jamais dit une chose pareille... Tout en faisant semblant de comprendre tout à fait son point de vue, je lui ai raconté sur le mode comique les mésaventures dans le Kisale, avec les puces à Uvira, avec la maison natale de Lison, etc. Cela avait le résultat à la fois de la dérider et de lui donner une leçon sans avoir l'air d'y toucher. Le mari me regardait avec reconnaissance. C'est un de ces gros hommes foncièrement bons, à genoux devant sa femme, mais sentant quand même ce qu'a d'injuste ce ressentiment qui se retourne contre lui, et le fait souffrir parce qu'il y a des choses qui ne vont pas comme elle voudrait. Ainsi, ce soir, une tornade soudaine et très violente avait obligé à une fermeture hâtive des volets — pas assez hâtive pour que la louche ne fût pas dans la soupière un crissement de sable. Mme a refusé de manger... M. serrait les poings de rage impuissante — non contre sa femme mais contre le sort qui ajoutait à tous ses ennuis le chagrin de la voir malheureuse... Espérons que cela s'arrangera quand elle aura pu se mettre à s'occuper de son intérieur.

Toujours pas de nouvelles de l'administrateur qui était à une mission protestante à deux jours d'ici quand on est parti l'avertir de notre arrivée. [...]

**29. 9.XI. Luozi**

L'administrateur d'ici a envoyé de ses nouvelles: il reste en brousse jusqu'au 15. Je devrai donc partir sans l'avoir vu — il ignore d'ailleurs mon arrivée, dont il semble que le district ne l'a pas avisé. Heureusement, un Portugais arrivé aujourd'hui m'a offert de me prendre dans sa baleinière à moteur. Je pars donc demain pour Kinkenda. Le lendemain, j'irai à Isangila, retour à Kinkenda (à une couple d'heures en amont) et de là par route automobile au rail, où j'arriverai à Songololo, chef-lieu de territoire. Le 12, je repartirai pour Matadi, et si possible le 13 pour Boma, j'aurai encore 6 jours à consacrer au Mayumbe.

[...]

Depuis mon départ de Léo, je n'ai plus vu un journal, il y a dans le Bas-Congo des coins de brousse — à deux jours du rail — qui semblent aussi isolés que n'importe quel poste perdu du Haut!...

[...]

### 30. 10.XI. Kinganga

Tu ne trouveras pas Kinganga sur les cartes, ma chérie. C'est un point situé sur la rive sud du fleuve, à une dizaine ou une douzaine de kilomètres en amont d'Isangila. Il y a quelques factoreries, une tenue par un Portugais dont je n'ai pas encore bien saisi le nom, les autres gérées par des noirs. Je suis campé dans une paillote de la «Syneba» (Syndicat d'études du Bas-Congo, l'affaire van Deuren). Le Portugais qui m'a descendu jusqu'ici en baleinière à moteur m'offre le «chop» ce soir; il doit me conduire demain à Isangila —de là il y a suivant les uns 35 minutes, suivant les autres 1 h ½ jusqu'au cimetière; ensuite me ramener ici, enfin me conduire par route (54 km) jusqu'au rail où — si tout va bien — ma voiture doit m'attendre.

Ce matin au réveil, pluie battante. Heureusement, éclaircie vers dix heures, on décide de partir. Embarquement assez laborieux, le poste de Luozi est vide, nous devons recourir au détachement de soldats pour porter en plusieurs voyages mes affaires au *beach*<sup>106</sup>. On peut enfin se mettre en route vers midi moins un quart. C'est une baleinière ordinaire de 5 tonnes, une toile par-dessus, un moteur à l'arrière. Dans le fond, 4 tonnes ½ de palmistes en sacs. Sur les palmistes, le monument de mes bagages avec quelques hommes juchés par-dessus. On m'a réservé vers l'arrière un petit espace vide — de bagages bien entendu — sur les sacs; je dois ramper sur le ventre pour passer sous la toile. Une fois installé sur les sacs, je suis bien, sinon qu'ils sont humides. Une ceinture de sauvetage unique rappelle que la navigation dans ces parages n'est pas sans incidents.

Entre Manyanga et Isangila, le fleuve est «navigable» — sauf cependant sur quelques kilomètres, où la navigation est coupée par deux mauvais rapides, celui de Mbulu vers l'amont, celui de Litunzima en aval. Il paraît que Stanley<sup>107</sup> a dû démonter ses bateaux à Litunzima pour les porter ou traîner au-delà de Mbulu, où le fleuve est de nouveau à peu près libre jusque Manyanga. Tu verras par les lettres de l'oncle Paul si cela est exact. Quoi qu'il en soit, on passe aujourd'hui, mais le rapide de Mbulu est assez mauvais. En dehors de ceux-là, il y a une série d'autres rapides, moins dangereux quand on sait les éviter.

A une heure de Luozi, on commence à voir des traces de la mission Syneba, qui fait la carte du fleuve et sonde les passes. Sur les rives, sur les îles, sur les montagnes basses qui bordent la vallée, une foule de signaux du genre de ceux de la mission de délimitation, mais en plus petit. La Syneba a une demi-douzaine de missions en route, du côté de Banane, du côté d'Isangila, un peu partout sur le bas-fleuve. Nous voyons un de leurs bateaux amarré à la rive, un grand canot à moteur très puissant, ponté, avec cabine, etc.

<sup>106</sup> Lieu d'arrivée et d'amarrage des bateaux le long du fleuve et des rivières.

<sup>107</sup> John Rowlands Stanley (Sir Henry Morton), journaliste, explorateur (*B.C.B.*, I, 864; *B.B.O.*, V, 776).

Vers midi, nous arrivons au grand camp de la Syneba, où mon Portugais doit descendre pour remettre un colis au chef de mission, un nommé Deschamps<sup>108</sup>, je crois. Des blancs viennent à notre rencontre, nous disent que l'un d'eux, l'agent territorial Materne<sup>109</sup>, a commencé une hématurie ce matin. Ils ont décidé de le conduire à la mission protestante de Kibunzi, où il y a un médecin suédois. Je me demande si cela était prudent, j'ai toujours entendu dire que le malade devait être tenu couché à tout prix; il paraît que le premier jour on peut encore l'évacuer sur un hôpital. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui avait été décidé; et comme le bateau de la mission, qu'on avait envoyé chercher, n'est pas arrivé, nous embarquons le malade. On décharge une vingtaine de sacs de coconottes<sup>110</sup>, on aménage le reste du chargement, on place un *tipoy*<sup>111</sup> sur le toit, un matelas sur les sacs, et en route avec un bon pot de thé, quelques porteurs de hamac, et un blanc de la mission qui l'escortera jusque Kibunzi. Encore une heure de navigation, et nous abandonnons nos voyageurs à la rive. Materne n'avait pas l'air très mal; il n'avait pas de fièvre et ne se rendait pas compte de la gravité de son état. Il lui restait 1 h ½ de tipoy à faire pour arriver à la mission. Espérons qu'on l'y guérira.

Il est trois heures et demie, et on devra marcher à pleine vitesse pour arriver avant la nuit. Heureusement les rapides ne sont plus très mauvais — ou tout au moins plus très impressionnants, car les deux termes ne sont pas synonymes. Il y en a de toute espèce. Tantôt des rochers — et si on donne dessus à la descente en pleine vitesse, la baleinière s'ouvre et tout est dit. Tantôt un bouillonnement qui fait croire à une bande d'hippos folâtrant dans l'eau; ou bien encore on croit que l'eau se brise sur des rochers, mais ce n'est que le rétrécissement du lit du fleuve qui provoque ce courant tumultueux, il y a 80 cm d'eau sous la quille. Parfois ce sont des tourbillons classiques, tournant à toute vitesse autour d'un entonnoir qui peut avoir un mètre de profondeur; enfin, il y en a de tout genre. A un moment donné, sur un coup de barre violent, le moteur s'arrête net — silence de mort, seulement le petit clapotis de la vague qui entrainait dans l'embarcation par le travers. Heureusement, ce n'était pas une défaillance du moteur, mais seulement le mécanicien qui avait trop ralenti: un coup de manivelle et le ronflement reprend. A certains endroits, le fleuve est couvert de boules d'écume, comme des œufs battus à la neige, qui filent à toute vitesse dans toutes les directions; impossible de distinguer des courants, on dirait un carrousel commandé par on ne sait quelle fée. Vers le soir, sous le soleil oblique, ces boules d'un blanc éclatant, qui évoluent en tous sens, sont du plus curieux effet. La fin de la navigation se fait en eau calme. Pas un souffle de vent, plus une ride sur le fleuve; au creux souple des vagues soulevées par la marche du bateau, le bleu du ciel et le blanc des nuages ondulent en noires opalines... un de ces beaux soirs

<sup>108</sup> ? Deschamps (?-?), chef de mission du Syndicat d'études du Bas-Congo (Syneba).

<sup>109</sup> ? Materne (?-?), agent territorial non identifié. N'est pas repris à l'*Annuaire officiel*.

<sup>110</sup> Amandes de noix de palme.

<sup>111</sup> Chaise à porteurs.

d’Afrique, qui font pardonner de dures journées. Il fait excessivement chaud; 32° hier dans la maison à Luozi, 27 de minimum. Au soleil, c’est presque intenable.

Je viens de souper avec mon Portugais. Je ne pouvais pas refuser son hospitalité; mais j’étais un peu dégoûté des assiettes. Il me raconte que les articles de grande vente dans les pays sont les allumettes, le sucre en cubes, le sel et les *fresh herrings*. Il paraît que beaucoup de gens des environs ont été en Europe, comme marins sur les bateaux. L’un d’eux avait trouvé dans un paquet de cigarettes une photo du Palais de Justice de Bruxelles et l’avait affichée chez lui avec l’inscription: *Inzu ya mono*, «ma maison»! Cela épatait les voisins.

[...]

### 31. Kitomesa, 11.XI.30

Je suis allé ce matin visiter la tombe de l’oncle Paul. J’ai pris des photos que je ferai développer aussitôt que possible. Si elles donnent, tu pourras peut-être identifier la tombe par le croquis de Valcke<sup>112</sup>; je n’ai pas pu voir ce chef qui, paraît-il, doit pouvoir indiquer quelle tombe est la plus ancienne; sur place, il n’y a moyen de rien reconnaître: toutes les tombes sont couvertes d’un gros tas de pierres, perdu dans la haute brousse. Il y en a onze en tout, disposées à peu près comme ceci:

[croquis non reproduit]

La tombe de l’oncle serait probablement celle marquée d’un x? Les 6 tombes de l’autre rangée seraient, au dire des indigènes, des noirs. Je trouverai probablement à Seke Banza un plan, relevé d’après les déclarations du chef. Je ferai le nécessaire auprès du Gouverneur Général pour qu’on conserve définitivement ce cimetière. Il est inadmissible que depuis 50 ans on n’ait pas trouvé le moyen de construire une enceinte en moellons cimentés et un modeste monument de ciment avec inscription sur chaque tombe. [...].

Nous avons quitté Kinganga vers 7 h  $\frac{1}{4}$  ce matin en baleinière à moteur sous la conduite de mon Portugais «Steve» ou «Esteves», je n’ai pas bien saisi son nom. Navigation d’une heure, sans rapides, jusqu’Isangila. Nous avons pris en cours de route, dans un village, un guide connaissant l’emplacement du cimetière. A Isangila, le fleuve fait un coude vers la gauche. Vers l’aval, on voit des jets d’écume intermittents, comme des vagues passant au-dessus d’une digue; c’est le rapide, qui barre tout le fleuve en ligne irrégulière. On nous montre de loin le mamelon qu’occupait le poste, juste en amont des chutes. Il y a une petite anse à l’abri du courant qui sert de port: on traverse le fleuve pour tenir à la rive droite

<sup>112</sup> Louis Valcke (1857-1940), officier, homme d’affaires (*B.B.O.*, V, 825).



car ici une défaillance du moteur serait mortelle. Au flanc de la colline, on distingue encore la coupure de l'ancienne route par où Stanley a traîné ses embarcations pour les monter au fond de la petite anse. Nous gravissons la côte au milieu des hautes herbes. Le sommet est couronné d'un mur, c'est-à-dire qu'on a soutenu les terres par un soubassement de moellons. Sur l'esplanade ainsi délimitée, se voient les ruines de deux constructions: une maison et un magasin, dont il reste des pans de mur à 1 m ou 1 m 50 du sol. [croquis non reproduit] Constructions en pierre, avec mortier de terre et revêtement extérieur de *potopot*<sup>113</sup>. La maison marque probablement l'emplacement de la paillotte où l'oncle Paul est mort. J'ai pris une photo de là vers le magasin, en direction du cimetière (invisible sur la photo) et les rapides. Pour arriver au cimetière, on redescend vers le fleuve; il y a 2 ou 300 m à faire; en pleine brousse, au milieu d'un petit bouquet d'arbres rabougris, se trouvent les tombes. Il y a peut-être 100 m de distance de la rive, en plein rapide; le site est grandiose, le bruit incessant des chutes ajoute encore à la majesté du cadre. Je suggérerai au Gouverneur Général qu'on donne à la localité le nom de Nève: si un jour Isangila devenait le terminus d'un bief navigable, et peut-être d'un chemin de fer, le nom du premier ingénieur belge tombé en terre d'Afrique serait ainsi commémoré.

Au retour — comme toujours en remontant un courant violent —, on longe la rive de très près. Sur une bonne partie du parcours, la rive droite est une falaise à pic, même surplombante, faite d'une série de stries schisteuses parfaitement horizontales; de temps en temps, la ligne droite se dérange, comme si un linteau avait cédé; on voit les stries reproduites dans la courbe jusqu'à un centre où tout se confond dans un amas ressemblant à de la pierre de lave [croquis non reproduit] (malheureusement, je ne sais pas dessiner, et je n'avais plus de plaques dans mon appareil). De profil, donc en regardant le long de la falaise dans le sens du fleuve, on voit aux endroits de ces courbes les feuilles de schiste pliées comme des plaques de fer battu au rouge. Je crois que comme formation géologique ce coin doit être très caractéristique.

Rentrés à Kinganga à 1 h, nous repartons à 2 h pour le rail. 52 km de très bonne route, on ne doit pas changer de vitesse en camion chargé depuis la rive jusqu'au chemin de fer. Arrêt de quelques minutes à la plantation de Kitomesa, 1 000 ha de sisal appartenant à la Cie Agricole et Industrielle. Entreprise qui paraît saine et très bien conduite par un jeune directeur, M. Pauwels. J'apprends par lui que l'administrateur de Songololo, où je voulais me rendre, est en brousse, et je décide de filer sur Matadi. Nous arrivons à la gare, ou plutôt à une factorerie située à proximité de la gare, vers 4 heures. M. Pauwels nous avait accompagnés, pour remonter avec le Portugais qui rentrait à Kinganga le soir même. A la factorerie, on nous dit que le dernier train pour Matadi est passé ½ h avant. A ce moment, une drache formidable inonde tout. Pas de logement à la gare de Lufu. M. Pauwels me propose de retourner loger chez lui, il me ramènera à la

<sup>113</sup> Torchis.

gare demain, à temps pour sauter dans le «local», ou peut-être même y accrocher ma voiture, si elle est arrivée. Proposition acceptée avec reconnaissance. Nous attendons que la pluie cesse et en route. Malheureusement, dans un bas-fond, la route est noyée, nous passons dans 50 cm d'eau; on dirait qu'on suit le lit d'un torrent. Plus loin, dérapages dans de l'argile. A un moment donné, la roue droite avant se met dans l'ornière de gauche, tandis que la roue droite arrière ne parvient pas à sortir de l'ornière de droite; nous faisons ainsi, avançant de côté à la manière des écrevisses, quelques centaines de mètres en première vitesse; après quoi, patinage des roues arrière, descente des passagers, on pousse — et heureusement on repart. Nous sommes revenus à la plantation vers 6 h ½ [...].

### 32. 12.XI.30. Lufu

[...] La voiture de Kitomesa m'a ramené ici; mais entre le terminus de la route et la gare il y a 800 mètres, sur lesquels je dois faire porter mes bagages par 3 hommes qui auront à faire quatre ou cinq fois la route. J'ai deux heures devant moi, espérons que le train ne sera pas en avance, sinon j'aurais à lâcher une partie de mes charges. Il faut quelques petits incidents de ce genre pour donner du pittoresque au voyage.

[...]

Soir. Matadi

Quelques incidents depuis ce matin. J'ai dû prendre le «local», le train pour noirs, il n'y a un «direct» que deux fois la semaine, en dehors des jours de courrier. Ma lettre à M. Bousin est arrivée trop tard pour qu'on pût m'envoyer le wagon spécial, la «berline». On a, pour me permettre de voyager autrement que sur les banquettes de nègres, accroché au train, à Songololo, un fourgon à bagages. Depuis Lufu, km 79 je crois, jusqu'au 50, j'ai partagé la voiture de service d'un médecin du chemin de fer en tournée. Au 50, on a décroché son wagon et je me suis installé dans mon fourgon où, à part le bruit infernal (il est en fer), je n'étais pas trop mal: j'avais mon fauteuil pliant et un livre inutile (ça «bousculait» trop). [...]

Repasé quelques chantiers — les kilomètres émouvants du Palabala. Mon fourgon avait les deux portes ouvertes largement sur le vide: au passage des ponts, je plongeais dans les torrents, le train paraissait passer une planche. Dans la montée du Palabala, il y a tellement de tournants qu'on ne peut même pas passer un pont en ligne droite, la courbe continue comme ceci [croquis non reproduit], de sorte qu'aux extrémités on a l'impression de rater le virage et de filer vers le fond... Il y a même quelques ponts où l'on a trouvé bon de faire un angle, parce que la courbe est trop forte, comme ceci [croquis non reproduit].

A l'approche de Matadi, avant le tunnel de 300 mètres, je vois sans émotion les rapides de Vivi: j'en ai passé de plus mauvais en pirogue entre Manyanga et Luozi. — Enfin, nous arrivons à Matadi, vers 5 h  $\frac{1}{4}$ , la nuit tombe. Personne n'était averti de mon arrivée, personne ne m'attendait à la gare. Je demande poliment au chef de gare comment je dois faire pour débarquer mes bagages. Il me répond que je puis les laisser là. [...]. Il me répond, ma foi assez grossièrement, que «pour les voyageurs du local, le règlement est le même que pour les noirs, ils doivent décharger eux-mêmes». Cette réponse — chose inattendue — m'a rendu ma bonne humeur: j'ai vu d'avance la tête de Bousin quand je lui raconterai l'incident — et la tête du bonhomme quant Bousin la lui lavera... Je me suis souvenu de ma jeunesse sportive, et j'ai répondu: «Je dois décharger moi-même? *All right*, je vais décharger moi-même». J'ai enlevé mon veston, et je m'y suis mis avec Dindon, stupéfait de la tournure que prenaient les événements. [...]

Je suis donc logé à l'A.B.C. Il y fait moins morne qu'à l'A.B.C. de Kin, où je me suis attablé un dimanche après-midi en attendant l'heure du football, et où dans le bar vide le boy-barman se frottait mélancoliquement les dents avec un stick, — mais s'il y a un peu d'animation, elle est d'un assez triste aloi. Un matelot américain (?) qui parle anglais avec l'accent flamand le plus pur; des femmes qu'on croirait sorties de la rue St-Jean tant elles ont le physique et le langage du bas peuple d'Anvers; des Japonais d'un bateau... [...]

### 33. 13.XI. Matadi

[...] Ce matin, à six heures, j'entends une sirène: je vais voir à la fenêtre: un cargo qui descendait le fleuve, en route vers Boma. [...] Aucun autre bateau en perspective avant le 15. Et je dois être revenu à Boma le 20! J'ai vu l'administrateur, qui va se mettre en quête d'un moyen de transport quelconque — canot à moteur, pirogue, n'importe quoi — pour pouvoir encore arriver à Boma aujourd'hui.

Je viens de voir l'administrateur Chapeaux<sup>114</sup>. Je lui ai parlé incidemment de la tombe de l'oncle Paul, il se fait par hasard que c'est précisément lui qui l'a retrouvée. Il en possède une excellente photo, dont il me tirera un exemplaire (Isangila dépendait de Matadi jadis, avant la division du territoire et la création du territoire nouveau de Seke Banza). D'après l'interrogatoire du vieux chef Mouadi<sup>115</sup>, qui a assisté aux funérailles, la tombe de Nève est incontestablement celle marquée d'un x, la première. Mouadi a très bien connu Nève, il se souvient que c'est lui qui a monté les bateaux après avoir fondé, avec Stanley, le poste. Voilà donc un point définitivement éclairci. [...] Quant aux trois autres tombes de cette ligne, on connaît le nom indigène du 2<sup>e</sup>, mais on ne sait pas à quoi ce

<sup>114</sup> Emile Chapeaux (1899-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>115</sup> Mouadi, chef kongo des environs d'Isangila.

nom correspond. Des deux derniers, les noirs ne savent rien.

[...]

Boma, soir

Cette vie est faite de contrastes. Hier, c'était le voyage en brousse avec tout son inconfort; aujourd'hui ce sont de nouveau tous les avantages de la civilisation et d'une situation privilégiée. Lekeux devait monter à Matadi samedi; apprenant que je désirais descendre, il a demandé un bateau tout de suite; et comme la marine est dirigée à Boma par Heinrichs<sup>116</sup> (le gendre de Valcke<sup>117</sup>), le nécessaire a été fait sur l'heure. Je suis descendu à Boma seul dans mon bateau, avec tout le loisir de jouir du paysage. Tu connais le bas-fleuve, entre Matadi et Boma: on le revoit toujours avec plaisir. A cette saison les montagnes sont d'un vert printanier qui jure avec la chaleur atroce. Les baobabs se garnissent de feuilles et sont moins anormalement laids qu'en saison sèche. Des borassus inutiles remplacent les palmiers... Pas de villages, seulement; et ce vide de population rend le paysage triste. De loin en loin, un affluent qui sort du mystère, roulant des eaux hâtives vers l'immensité du fleuve. Des îles lumineuses, vertes jusqu'au sommet, dont on ne sait si c'est de la terre ou la haute couronne des arbres... des anses tranquilles et pleines d'ombre. [...] Une pirogue conduite par un noir en boule et en redingote verdâtre m'a rendu ma bonne humeur.

Arrivée à Boma à la tombée de la nuit. J'ai dû souper tout de suite, on mangeait à 6 h ½ parce que, depuis 7 h ½, la salle à manger de l'hôtel où je suis descendu est réquisitionnée par le cinéma. Ces heures insolites sont commandées par l'extinction de l'électricité qui a lieu à 10 heures. J'ai donc passé ma soirée à regarder (pour 20 F) un film idiot qui s'appelle (je ne sais pourquoi) «Le Tango de la mort»...

[...], le train régulier part samedi et on n'a pas le temps de m'organiser un voyage spécial. [...]

#### 34. 14.XI. Boma

Voilà mes bagages partis pour la gare, on doit les embarquer la veille. Rien d'intéressant à signaler aujourd'hui, j'ai travaillé un peu pour essayer de dégager quelques conclusions d'ensemble en ce qui concerne le Bas-Congo. Mais quelle complexité dans ce problème de la main-d'œuvre! Je viens encore d'avoir un entretien avec le général Weber, chargé ici d'une mission cartographique. Il avait été abandonné par une bonne partie de ses porteurs. Il me signalait que, dans un village où il demandait des poules, le chef lui répondait qu'il n'y en avait pas –

<sup>116</sup> Léon-Albert Heinrichs (1895-?), commandant de la Marine, en poste à Boma.

<sup>117</sup> Non identifié; très vraisemblablement une connaissance des Ryckmans.

alors qu'on en voyait folâtrer tout autour une soixantaine. Si les indigènes ne veulent pas porter, faut-il rester sur place? S'ils demandent 60 F par jour pour porter, faut-il les payer? Tout cela n'est pas facile à résoudre.

### 35. 15.XI. Kangu

Hier soir, j'ai dîné chez Heinrichs, l'ancien capitaine du Tanganyika, qui est actuellement commissaire maritime à Boma. Le ménage (Mme est la fille de Valcke, sœur de Mme Festraets<sup>118</sup>) a l'air uni et heureux.

Ce matin, à 7 h, départ par le train ordinaire de Mayumbe. Je ne savais pas trop comment il y a moyen d'arriver à Seke Banza, où je veux me rendre. A Lukula, on m'a affirmé que la meilleure voie était par Kangu, d'où une route automobile va jusqu'à la rivière Mbavu. Celle-ci n'est pas pontée pour camions, mais on peut passer à moto, aller jusqu'à la mission de Vaku et poursuivre encore pendant quelques kilomètres sur la route de Seke Banza; il reste 3 h de marche environ pour arriver au poste. J'ai donc quitté le train au km 102, où je suis arrivé à 1 h  $\frac{1}{4}$ . J'ai laissé mon boy et mes bagages au bord de la voie, suis monté à la mission qui est à une dizaine de minutes du rail, et ai attendu patiemment jusqu'à 2 h  $\frac{1}{2}$  la fin de la sieste. [...] A 2 h  $\frac{1}{2}$  un Père s'amène; je me nomme, il me demande si je suis flamand et poursuit aussitôt en flamand. C'était plus facile pour lui, sans doute, mais beaucoup moins pour moi. Accueil assez rébarbatif, milieu qui me paraît beaucoup moins sympathique que celui des Pères Blancs ou des Jésuites. J'avais un certain espoir d'atteindre Vaku aujourd'hui; il a été aussitôt déçu. On m'a dit que la mission de Vaku devrait être avertie pour qu'on vienne me chercher à la rivière. Mais en revanche, je pourrai faire Seke Banza en un jour, si on veut bien me conduire de Vaku jusqu'au terminus de la route. [...]

J'ai fait la route de Boma en compagnie d'un certain Dardenne<sup>119</sup>, Inspecteur de l'Industrie et du Commerce. Je lui ai demandé si l'Etat donnait l'exemple en matière d'obéissance aux lois sur l'hygiène des travailleurs. Il m'a répondu (ce que je n'ignorais pas) que l'Etat est de très loin le plus mauvais employeur de tous. Ainsi, à Boma, sur 1 200 travailleurs, 500 sont logés; les 700 autres «jouissent» d'une indemnité de logement de ... 10 F par mois (alors que le «logement» (c'est à dire le droit d'occuper à terre la place d'y étendre sa natte) coûte à la cité indigène 30 F). Ainsi encore, on paie toujours le portage à raison de 1,75 F par étape tout compris. La seule ration coûterait le double. Le grand malheur de l'Etat comme employeur, c'est que tout se justifie par l'impossibilité de faire autre-

<sup>118</sup> Non identifiée; très vraisemblablement une connaissance des Ryckmans.

<sup>119</sup> Oscar-Vital Dardenne (1901-1974), inspecteur de 1<sup>re</sup> classe du service de l'Industrie et du Commerce.

ment. Pas de crédits, pas de matériel, pas le temps de construire un camp, etc. C'est souvent très vrai. Mais quand il s'agit de particuliers, on n'accepte pas ces excuses. Le résultat, c'est qu'ils font le nécessaire. D'ailleurs s'ils ne faisaient pas le nécessaire ils ne trouveraient pas un homme — tandis que l'Etat en trouve toujours, puisqu'il n'a qu'à en demander d'autorité.

[...]

Soir

Le Supérieur, le P. De Clercq<sup>120</sup>, frère de Mgr De Clercq<sup>121</sup> vicaire apostolique du Kasai, est un homme intelligent et intéressant. Il a été pendant longtemps curé de Kin et connaît très bien la cité indigène. Je lui ai demandé son avis sur la question dont je t'ai déjà entretenue, je crois, celles des ménages non coutumiers et non chrétiens. Il m'a répondu d'un mot: pas un de ces ménages, jamais, ne tient. Les gens recherchent ceux de leur race; les époux de races différentes finissent toujours par se séparer, chacun retournant chez les siens. De véritables déracinés, il n'y en a pas. Qu'un homme veuille, par exemple, épouser une veuve de même origine que lui, toujours il saura où il doit envoyer l'argent de la dot; et les missionnaires exigent que la dot soit payée pour avoir une garantie de la stabilité de l'union.

Je lui ai demandé aussi des renseignements sur la région d'ici. Il me dit que les gens ont horreur des recrutements pour Boma, que l'on fait encore périodiquement, pour six mois de service. La très grande majorité de ceux que l'on engage ainsi partent résignés, mais à contrecœur. Motif: durée trop longue au goût des gens, et possibilité pour la plupart de gagner beaucoup plus en restant chez eux. Difficulté à peu près insoluble — car il faut bien des travailleurs à Boma.

[...]

### 36. 16.XI. Vaku

[...] de nouveau une journée mouvementée et à contretemps. Figure-toi que je me trouve dans l'impossibilité d'arriver à Seke Banza, à cause... d'une rivière, la Lukula, dont le pont a été enlevé, où il n'y a pas de pirogues et où les gens n'osent pas risquer le passage à cause du courant violent. Le supérieur de Vaku avait retenu des gens qui devaient me porter sur l'autre rive; mais quand il a vu revenir ce matin un courrier envoyé par lui à un Père qui se trouve de l'autre côté

<sup>120</sup> Louis De Clercq (1882-1969), missionnaire de Scheut, supérieur de la mission de Kangu.

<sup>121</sup> Auguste De Clerck (1870-1939), missionnaire de Scheut, vicaire apostolique du Kasai depuis 1918 (*B.C.B.*, III, 151).

— avec la déclaration qu'il n'y avait pas moyen de passer à cause des fortes pluies d'hier —, il a licencié les gens. Demain on pourra peut-être passer, mais s'il pleut la nuit suivante, je suis collé là. Je ne puis pas risquer cela quant il me faut absolument être de retour à Léo le 21 ou le 22 au plus tard. En conséquence, je dois renoncer à mon projet d'aller à Seke, et demeurer ici à Vaku.

La nuit dernière, forte pluie. Ce matin, pluie encore. Le colon d'hier au soir (qui était entré vers 1 h à la mission pour y dormir), le médecin hongrois de la Fomulac et sa femme m'ont réquisitionné pour un bridge au sortir de la Grand-Messe. Je me suis laissé faire jusqu'à ce que la pluie ait cessé.

Ce médecin hongrois (il n'est pas de la Fomulac, je me trompe, mais de l'aide médicale aux missions) est un gros, dans le genre de Moens<sup>122</sup> de la Genex<sup>123</sup>, avec des yeux endormis et un air extraordinairement bête. Il paraît qu'il l'est moins qu'il n'en a l'air. Je m'en méfierais cependant bien un peu; il a des médications inattendues et d'ailleurs, dit-on, d'une efficacité radicale: une application de sel chaud pour un phlegmon; des injections de son propre sang au malade atteint de tuberculose, de rhumatismes, de lèpre (pour la lèpre il n'y a pas encore guérison, mais amélioration instable??).

(...) 18 km à faire jusqu'à la Mbavu, où je dois changer de véhicule. Traversée, tout le long de la route, des énormes plantations de l'Urselia<sup>124</sup>: cacaoyers malades, palmiers, caoutchoutiers qu'on ne saigne plus (c'est une mauvaise variété et la vente ne couvre pas les frais de saignée). A la Mbavu, je trouve un frère de la mission de Vaku, venu avec une lettre de son supérieur, et qui doit me prendre derrière lui à moto sur les 25 km suivants (il y en a 18 de Kangu à la rivière). Un grand pont est en construction, les culées sont faites, on attend le pont métallique commandé en Europe. En attendant, la vieille passerelle a été amochée par un arbre tombé dessus. Les rails sont tordus, un des piliers est parti, on l'a remplacé par un câble qui suspend plus ou moins les restes de la passerelle qui fait un angle de 45°.

Vient ensuite une des plus dures étapes que j'aie faites à moto: terrain très savonneux, conducteur pas très sûr de soi, moi moins habitué que jadis, plutôt cramponné à l'appuie-main (car je suis sur une selle, non sur une couverture où l'on tient mieux) et retenant ma respiration à chaque courbe où je prévois le dérapage...

Quelques villages en cours de route, d'aspect plutôt misérable. Assez bien de cases en ruine.

Une des particularités de ce pays-ci, ce sont les tombes. Tous les Bakongo

<sup>122</sup> ? Moens (?-?), employé de la Genex. Connaissance des Ryckmans du temps de l'Urundi.

<sup>123</sup> Acronyme de la Société générale d'exportation Van Santen et Van den Broeck installée dans l'Urundi.

<sup>124</sup> Nom ou surnom d'une société agricole (ou autre) sans doute établie par ou avec le soutien d'un membre de la famille d'Ursel. Voir l'allusion au succès des entreprises agricoles du Mayumbe dans la notice consacrée au comte Hippolyte d'Ursel (*B.C.B.*, IV, 895).

sont soucieux de se réserver de belles funérailles, et de laisser le moins possible à leurs héritiers. Les héritiers d'ailleurs respectent les dernières volontés dispendieuses des défunts. Jadis, on les enterrait avec des ballots entiers de pagnes ou de couvertures. Aujourd'hui, nous sommes à l'âge du ciment. Les tombes des gens «bien» sont cimentées, et avec un mélange riche, sois tranquille: cela ne tombe pas en poussière! Les chrétiens ont une croix. Beaucoup, une inscription en lettres maladroites, portant leur nom. Puis vient le côté nègre: on cimente dans le monument, bien encastrées, des assiettes, poteries et «postures» diverses. J'ai vu notamment un petit buste de Kitchener en terre cuite colorée, et un moine en train de vider un pot de bière!!

A proximité de la tombe, le tipoye ou chariot funéraire. Une espèce de tente en couvertures, montée sur un brancard, et abandonnée après usage à côté du monument. Le chariot que j'ai vu (c'est le seul spécimen) était monté sur quatre tronçons d'arbre grossièrement façonnés en cylindres, larges de trente centimètres et traversés par des essieux. Les couvertures qui ont abrité le mort s'en vont en loques par le soleil et les pluies, personne ne songe à aller les voler. Ce gaspillage des biens du défunt a peut-être quelque chose à voir avec la coutume du matriarcat, qui sévit ici (on peut dire «sévit», car elle s'accorde mal avec la nature, et ne favorise pas le sens familial). La filiation se fait par les femmes, — bien que les femmes soient profondément méprisées: pas d'erreur possible sur le sang. Les héritiers d'un homme sont les enfants de ses sœurs et en revanche, ce qui est beaucoup plus important aux yeux des noirs, le plus proche parent d'un enfant est le frère aîné de sa mère. J'aurais par exemple dû payer ta dot à Philippe<sup>125</sup>. Celui-ci serait le «possesseur» de nos enfants; par contre, ses enfants à lui appartiendraient à Pierre Boulanger<sup>126</sup>. Quant à moi (si j'étais l'aîné de ma branche), j'empocherais les salaires pour lesquels le Pif aurait travaillé, la dot de Marie-Paule, Vera, Chantal, etc. Le système a certes l'avantage d'assurer la famille contre les petits à-côtés de l'adultère. Le fils de ma sœur sera toujours de mon sang; tandis que si j'ai une femme un peu volage, le sien sera peut-être du sang d'un de mes amis. Mais il va contre la nature en ce sens que l'affection instinctive qu'un père a pour ses enfants ne trouve pas d'analogue dans l'intérêt qu'un oncle peut tirer de ses neveux et nièces. La conception du mariage dérive du régime. La femme est prêtée à son mari. Celui-ci a payé pour l'avoir; il la fait travailler pour son argent. Mais les enfants à naître sont tout à fait étrangers à ce contrat. On ne prête que la femme, on garde le croît. Sans doute les petits resteront avec leur mère tant qu'ils ont besoin de ses soins. Après, ils s'en vont (les garçons tout au moins) chez leur possesseur, leur oncle maternel. Quand le mari meurt, la femme rentre dans son clan à elle; le prêt a cessé, c'est tout. Pareil système familial est évidemment inconciliable avec la conception chrétienne

<sup>125</sup> Philippe Nève (?-?), aîné des frères de Madeleine Ryckmans, née Nève.

<sup>126</sup> Pierre Boulanger (?-?), frère aîné de la femme de Philippe Nève.



du mariage et de la famille. Aussi les missionnaires le combattent-ils. Mais il est terriblement ancré dans la mentalité des gens. Il semblerait à première vue qu'une réforme soit possible sans faire tort à personne, du moins en règle générale; car les hommes ne se divisent pas en «pères» et en «oncles»: ce sont les mêmes. Ce qu'on perdrait comme oncle on le regagnerait comme père; en échange de l'autorité sur ses neveux, chacun acquerrait l'autorité sur ses enfants, ce qui vaut mieux. Ce que l'on n'encaisserait plus comme dots de nièces, on le toucherait comme dots de filles. Eh bien, non, cela ne va pas. Même les chrétiens ne parviennent pas à se libérer de leurs préjugés. Et puis l'adoption du patriarcat — succession dans la ligne paternelle — frustrerait toutes les familles de leurs avantages.

Il pleut de nouveau, et cette fois à torrents depuis plusieurs heures. La Lukula sera encore plus grosse demain qu'aujourd'hui, même si je le désirais, je ne pourrais pas arriver à Seke Banza. Force me sera de me contenter des renseignements — en eux-mêmes déjà fort éloquents — que je possède. Un hameau avec 4 hommes pour 22 femmes, 3 hommes pour 17 femmes; 50 enfants pour 58 femmes, 14 enfants pour 25 femmes, 25 enfants pour 37 femmes, 22 enfants pour 32 femmes, etc. C'est vraiment désolant. Si un changement n'intervient pas, ce pays sera dépeuplé dans quelques années.

Gentil accueil ici à la mission. Le supérieur est assez sympathique. On parle flamand et français entremêlés. Pays assez triste (surtout sous la pluie). Des forêts — des forêts sur des montagnes pas très hautes mais très découpées. La mission est dans une clairière sur un petit monticule; on a une vue assez étendue au-delà des vallées, mais rien que des croupes moutonnantes, pas une ligne nette de montagne nue.

[...]

Pluie mesurée depuis ce matin: 52 mm. Cela fait une belle masse d'eau dans les rivières et promet du joli pour le retour demain!...

### 37. 17.XI. Vaku

[...]

Je viens de faire un tour de la mission et une visite à des Sœurs nouvellement arrivées (depuis trois semaines) pour la première fondation de leur congrégation au Congo. Elles ont évidemment l'air un peu naïves, mais sont ravies de tout: le paysage, le climat, les gens — et pleines d'ardeur. Elles ont une bonne maison propre et bien construite, du ciment à terre, des tôles sur le toit; elles peuvent laver et brosser à cœur joie en apprenant l'*Ave Maria* aux enfants. La Supérieure me connaissait pour m'avoir entendu au Boulevard Clovis et à la séance de Mgr Dellepiane à Louvain, de sorte que j'ai été reçu avec cigares, vin de

Samos et confiante cordialité.

Soir. Kangu

Me voici revenu à Kangu, après un voyage qui n'a pas manqué de pittoresque. J'avais convenu à la mission de Kangu qu'on viendrait me rechercher à la Mbavu vers 5 h au plus tard; le frère m'avait dit qu'on y serait à 4 h. Le P. Boelens<sup>127</sup>, supérieur de la mission de Vaku, me reconduit à moto. Route beaucoup meilleure qu'hier, un soleil ardent l'avait séchée. En chemin, je revois les tombes d'hier. L'une d'elles ne m'avait pas frappé au premier passage, c'est cependant la plus pittoresque de toutes: imagine-toi un autel en ciment, surmonté d'un tabernacle très bien fait. Au milieu de la niche du tabernacle, bien encastré dans le ciment... un joli petit coquetier de porcelaine blanche à filet bleu et or.

Nous arrivons sans encombre à la Mbavu. De loin, nous voyons qu'il n'y a pas de camion sur l'autre rive. De près, nous voyons que la passerelle est sous eau. Impossible de passer. Des gens sont devant depuis le matin. Je traverserais bien à la nage mais le courant est extrêmement violent, et je ne veux pas courir de risques ridicules. Pourtant, un indigène déclare qu'à un quart d'heure vers l'aval, il doit y avoir moyen de franchir le torrent sur un arbre tombé d'une rive à l'autre. Je décide d'essayer, le Père attendra là jusqu'à ce qu'il me sache passé. Nous voilà partis, un indigène et moi, à travers la forêt. Une petite sente à peine visible, traversée de lianes, encombrée de feuilles et de racines. Température étouffante, au bout de deux minutes je suis en nage. On monte, on descend, on remonte, on redescend; voici un ruisseau que je traverse carrément avec de l'eau jusqu'à mi-jambes. Un peu plus loin, descente vers la rivière. Le sentier disparaît: un tronc de palmier glissant, tombé le long de la montagne, en haut lieu: il faut se laisser glisser dessus en s'efforçant de tenir l'équilibre. Un grand arbre fait une passerelle potable, mais il ne faut pas trop regarder l'eau qui coule à toute vitesse en dessous. Et me voilà sur l'autre rive, mais toujours pas de camion. Il est 5 heures. Je ne puis pas faire attendre indéfiniment le Père de Vaku, je ne sais pas s'il a un phare, il faut qu'il soit rentré chez lui avant la nuit. Retourner à Vaku pour y loger cette nuit-ci? Alors le camion, s'il vient me chercher, aura fait la route pour rien. M'asseoir ici en l'attendant? Alors s'il ne vient pas? On a pu apprendre à Kangu que la rivière était infranchissable et avoir renoncé à l'envoyer. Une seule chose à faire: me mettre en route tout de suite: il ne doit y avoir que onze ou douze kilomètres jusqu'à l'Urselia. Au pis, si je ne rencontre pas le camion avant, j'y serai vers sept heures et je pourrai soit me faire conduire à Kangu, soit loger là. J'envoie un homme dire au Père qu'il peut retourner — et en route, d'un bon pas. On longe la Mbavu, qui tombe de cascade en cascade. Des grandes, des petites, des murmurantes, des tonitruantes... Les unes qu'on

<sup>127</sup> Raymond Boelens (1884-1938), missionnaire de Scheut, supérieur de la mission de Vaku (*B.C.B.*, IV, 45).

peut confondre avec un bruit de moteur, d'autres où seul un vif espoir peut expliquer la confusion. Enfin, j'ai pris si souvent les cascades pour un camion, que je finis vers 6 heures par prendre le camion pour une cascade et qu'il a failli me rouler dessus en arrivant à ma rencontre. Et voilà.

[...]

### 38. 18.XI. Kangu

Je suis allé ce matin visiter l'hôpital et prendre chez le médecin les renseignements démographiques qu'il possède. Dans l'ensemble, la situation n'est pas mauvaise: mortalité 20-22‰, natalité 32‰ à peu près. Donc, excédent assez sérieux de naissances. Cependant, le taux de natalité est assez faible pour l'Afrique, le médecin l'attribue à la forte infection vénérienne de la région.

L'hôpital est animé — très indigène, c'est-à-dire qu'il y règne, pour qui ne connaît pas l'Afrique et veut voir avec des yeux d'Europe, une crasse infecte — tout au moins dans les pavillons de malades non couchés qui déménagent là avec nattes, casseroles, chop, poules, etc. et font leur feu dans le hangar même. Les pavillons de malades au lit sont au contraire propres. En somme, c'est tout ce qu'il faut comme hôpital de brousse, compte tenu de l'argent qu'on y dépense. A vouloir faire mieux, on ferait peut-être moins efficace.

Le médecin opère naturellement à tour de bras. Il a même placé dans sa clientèle quelques yeux de verre qui ont grand succès. Un des porteurs de cet instrument lui a demandé un certificat attestant que l'œil est artificiel «pour le cas — dit-il — où quelqu'un voudrait le frapper, il n'aurait alors qu'à montrer son billet». Quand ces yeux de verre sont arrivés d'Europe et que le Docteur les a étalés sur la table, les infirmiers ont commencé par en avoir très peur et ne se sont risqués à les toucher qu'après quelques minutes.

A mon retour à la Mission, je tombe en plein baptême des filles. Elles sont rangées en longues files vêtues de blanc sur le terre-plein devant l'église, chacune portant dévotement dans ses deux mains, devant la poitrine, un billet portant son numéro d'ordre et son nom. Deux Pères procèdent par séries aux cérémonies préliminaires, sel, onctions, etc. Il y a des robes si savamment enduites de bleu à linge qu'elles ne sont plus blanches; de virginales chemises à petite broderie qui paraîtraient en Europe une tenue des plus indécentes — en général un air très sérieux et pénétré. Les crânes sont rasés de frais. Quelques tout petits ahuris mettent une note gaie dans l'ensemble.

[...]

Soir. Tshela

[...] Me voici revenu à Tshela, où je voulais confronter avec les renseignements

reçus à Vaku et Kangu les recensements officiels. Résultat caractéristique: nulle part les données ne coïncident; ce qui prouve que, en ce qui concerne tout au moins les femmes et surtout les enfants, nous connaissons très mal le chiffre de la population, même dans les régions densément occupées depuis longtemps. Que sera-ce au Kwango et au Sankuru où, de l'aveu général, les recensements sont fantaisistes?

Je suis logé ici chez le Dr Barlovatz, un Serbe très intéressant de qui je dois déjà t'avoir parlé. Il est médecin de la Forminière, dont les vastes entreprises agricoles dans le nord du Mayombe sont connues sous le nom de Scam (Société de Colonisation agricole au Mayombe). Et par une initiative hardie, on l'a nommé directeur de la société. Il mène de front l'hôpital et le commerce, avec un succès réel; étudiant aussi bien les maladies locales que les méthodes de la concurrence et le traitement de l'ankylostomiase que celui des noix de palme. Il a réduit le personnel européen de 4 cinquièmes sans diminuer le rendement, et remis carrément aux indigènes les plantations de la société dont l'entretien paraissait trop coûteux: il achète maintenant ses propres fruits avec plein succès. C'est d'ailleurs la formule de l'avenir ici: heureux ceux qui ont le courage de s'y adapter. L'indigène qui vit chez lui, coupe et vend des régimes, quatre ou cinq fois plus que ce que les plantations peuvent lui offrir comme salaire; dans ces conditions, la crise de main-d'œuvre est inévitable. Au lieu de le payer X francs par jour pour couper X régimes, on lui achète les noix dégrappées pour 20 cent. le kg, et on n'a plus les soucis ni les frais d'entretenir la plantation. Il travaille beaucoup plus, gagne davantage, et la société économise tous les frais de surveillance et de direction. Ceux qui s'obstinent à la culture directe vivent péniblement, et leurs fruits leur reviendront toujours beaucoup plus cher.

[...]

### 39. 19.XI. Boma

[...]

[...] Journée qui pour un moins dur à cuire que moi aurait été éreintante: 9 h ½ dans un compartiment de noirs, où nous étions 6 blancs!! Aussi mal assis qu'on peut l'être; un bac étroit, les genoux touchent ceux du voisin d'en face, impossible d'étendre les jambes. C'est le même système qu'au chemin de fer Matadi-Léo, à certains jours il n'y a pas de train de voyageurs régulier. On accroche à un marchandises une voiture à noirs 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>: deux bacs ouverts aux extrémités (au fait, puisqu'ils sont ouverts ce ne sont plus des bacs), les 4<sup>e</sup>; deux bacs fermés au centre, les 3<sup>e</sup>. L'un de ces bacs de 3<sup>e</sup> est réservé aux blancs, qui paient coupon de seconde! Les agents de l'Etat payant demi-prix, mon coupon ne portait que 105 F. Pour les voyageurs ordinaires, cela coûte donc 210 F en 3<sup>e</sup> pour

140 km et cela dure 9 h ½!! C'est un peu excessif!

J'ai fait route avec l'administrateur de Lukula, qui a eu la surprise, en rentrant au poste il y a une huitaine de jours, de trouver... sa maison sans toit. Le toit de tôles s'était envolé pendant une tornade, comme celui de l'hôpital à Kitega. Son adjoint qui était au poste a sauvé ce qu'il a pu, mais tu vois d'ici le désastre. Parmi les autres voyageurs figuraient deux agents de la Soplama, licenciés à cause de la crise. La Soplama (Plantations de Mayumbe) est une société de cultures du groupe de la Banque de Bruxelles. Elle a mauvaise réputation ici, ne parvient pas à recruter sa main-d'œuvre: mais elle la paie moins et la rationne plus mal que ses concurrents: 1,25 F par jour de salaire; 650 g de riz et 1 F par jour de ration pour tout le reste, soit 2,25 par jour et 650 g de riz. Cela chez des gens qui peuvent, sans quitter leur village, se faire assez facilement 3 à 400 F par mois en coupant des régimes.

Nous sommes arrivés à Boma à 4 h ½. Je m'y suis réinstallé à l'Hôtel Excelsior. Des rentrants avaient mis une annonce dans *La Dernière Heure*, demandant de faire la connaissance d'une jeune fille en vue de mariage pendant leur congé. Au premier courrier ils ont eu 57 réponses, je les ai vus en train de les dépouiller. Ils faisaient un premier triage pour éliminer les impossibilités: veuves de 41 ans cherchant l'âme sœur, borgnes, illettrées, etc., réservant le reste pour un examen plus approfondi. C'était d'un comique navrant. Il y avait une pauvre servante qui envoyait recommandé un agrandissement de son portrait, aux dimensions d'une affiche. Une horreur! Il faut croire que le mariage est difficile à bien des filles pour qu'elles se jettent ainsi sur le premier venu comme des mouches sur du sucre!

Maron (ff. de gouverneur de Léo) est descendu sur Banane pendant mon absence. Il doit remonter demain par le bateau d'Europe et a réservé sa place sur le même avion que moi pour rentrer à Léo vendredi.

[...]

#### 40. 20.XI.30

[...]

J'attends patiemment l'arrivée du bateau; il paraît qu'il doit y avoir du retard, le «Léopoldville» naviguant toujours sur 4 chaudières; il n'arriverait ici que demain et peut-être l'avion pour Léo ne partira-t-il pas le même jour. [...]

J'entends des coups de canon. C'est le salut à une canonnière portugaise qui vient se faire réparer à Boma. Je vais aller jeter un coup d'œil. Pour ici, c'est un événement.

Ce n'est pas un événement du tout. Il y a un petit bateau intéressant ancré dans le fleuve, je n'ai pas assisté au débarquement.

[...]

Soir

Le bateau est annoncé pour demain matin 7 h  $\frac{1}{2}$ . L'avion partira, paraît-il, à l'heure régulière, soit 10 h pour arriver vers 1 h  $\frac{1}{2}$  à Léo. [...]

#### 41. 21.XI. Léo

[...]

Le bateau est donc arrivé ce matin, l'avion devait partir à midi. Je confie au chef de poste Dindon mes bagages, je garde les deux valises à prendre avec moi. Déjeuner à la fourchette à 11 h  $\frac{1}{2}$ , départ vers midi pour le champ d'aviation. On arrive au bout d'une demi-heure à l'aéro-gare de Boma: on a eu difficile à trouver dans les environs une plaine d'étendue suffisante. Formalités. Pesage. Nous sommes 17 passagers  $\frac{1}{2}$  (un enfant) pour 2 avions. Notre équipe est de 8. On pèse les gens comme les bagages, pour être sûr de ne pas dépasser le poids réglementaire. Un des passagers marque 117, un autre 113; par contre, une passagère 46. Cela compense. Moi je m'arrête à 69, comme d'habitude. Tout cela prend du temps. On ne peut sortir notre avion du hangar avant l'arrivée de celui de Léo, car la plaine est assez étroite. Enfin, à 1 h  $\frac{1}{2}$  l'autre avion se pose normalement, s'arrête en une cinquantaine de mètres. On l'écarte, on sort le nôtre, on peut embarquer. Maron, qui est un habitué, me renseigne la bonne place: la deuxième à partir de l'avant, où il y a une fenêtre ouverte. Tu connais ces avions: de grands Handley-Page trimoteurs: un moteur à l'avant, un de chaque côté entre les plans. Deux lignes de fauteuils assez étroits mais confortables. Une fois calé dedans, on ne peut plus bouger de la traversée. Distribution de ouate pour les oreilles, de grands sacs de papier avec l'inscription: Mal de l'air – *Luchtziekte*, dont tu devines l'usage. Le pilote et le mécanicien passent par la cabine pour prendre leur place à l'avant; ils referment derrière eux l'étroite petite porte matelassée, et l'on fait les préparatifs. Mise en marche du moteur de gauche: tonnerre, ralenti. Même chose au moteur de droite et à celui de l'avant. Tout tourne régulièrement. Un signal. On enlève les cales, les moteurs donnent à plein, départ. Nous roulons sur la plaine assez bossuée. Quelques chocs légers, roulement plus doux, on a décollé sans s'en douter. Il est 1 h 49. Sensation de départ, rien. Nous prenons assez vite de la hauteur; mais absolument impossible d'évaluer. Et c'est presque aussitôt Boma, vu comme on pourrait le voir du sommet d'une montagne. Et nous longeons le fleuve à 150 km à l'heure, vers Matadi. Paysage

immense. Des nuages au ciel, clairsemés, visibilité très étendue, soleil intermittent. Impression: les villages (si rares quand on marche en brousse) se succèdent rapidement; les chemins, si rares aussi — les sentiers plutôt — on en voit le moindre détail et ils apparaissent nombreux. Le fleuve s'élargit et s'étrangle dans un cours très capricieux. Voici le Léopoldville, qui a quitté Boma une heure avant nous. Il paraît immobile au milieu du fleuve; on sait qu'il avance parce qu'on voit le triangle de son sillage. Il est dépassé si vite qu'on le croirait à l'ancre.

Aucune sensation de vitesse. Je n'ai jamais de ma vie atteint une vitesse pareille et cependant à cette hauteur (700 m? 1 000 m?) je ne parviens pas à m'en convaincre. Si, cependant: quand je regarde les nuages qui viennent à notre rencontre, gris ou noirs, avec une rapidité folle. Mais la terre se déroule lentement, également. On parle à juste titre de «navigation» aérienne. On «navigue». De temps en temps, comme sur la mer, on se sent épaulé par une vague invisible qui roule sous l'appareil; il plonge comme au creux d'une lame, (plongeon de 50 mètres peut-être), se redresse. Puis c'est comme un coup qui vous heurte sur le côté: la grosse vague qui déferle contre la coque fait trembler le navire.

2 h 13. Matadi. 24 minutes pour 60 km. Les tanks à inflammables sont de petits macarons posés l'un à côté de l'autre le long de la rive. Les cités indigènes s'alignent sur une terre lépreuse; les petits jardins, jolis du sol, font à peine une tache çà et là parmi les rouges débroussés sillonnés de sentiers en zigzags: la ville a des allures de pauvre faubourg industriel, vue de si haut. Et le rail commence que nous ne perdons jamais tout à fait de vue jusqu'à Léo. Les deux rails, plutôt. La mince ligne de l'ancien, les larges blessures fraîches du nouveau. La Mpozo coule, toute jaune, le long de la ligne. A gauche, le fleuve se barre des lignes blanches des rapides de Yellala. Au-delà, un long tronçon tranquille qui se perd à l'horizon.

Des collines, toujours les mêmes. Des villages qui changent d'allure. C'étaient au début de la traversée de petites agglomérations irrégulières; ce sont maintenant de longues rues maladroitement tracées, avec de chaque côté les maisons alignées — jouets placés par des enfants peu habiles. Les cultures, prises sur la forêt, font des taches comme les plaques nues sur la peau d'un chameau qui perd ses poils; les marais de papyrus sont d'un gros grain vert ou roux, tranchant sur le vert-jaune de l'herbe.

Je reconnais la plantation de Kitomesa, où j'ai logé il y a quelques jours: longues lignes droites interminables des chemins d'exploitation entre les parcelles de sisal.

Puis c'est le massif du Bangu. Des monts rocheux à gorges profondes, qu'on semble avoir peine à franchir. D'instinct, on sent que la hauteur est une sécurité: on tremble de les survoler de trop près.

De loin en loin, tous les 30-40 km, une plaine de secours où l'on pourrait se poser en cas de panne. Plus ou moins bien débroussées: on ne s'y trompe pas: pas de carotte qui tienne quand on passe l'inspection d'en haut. Ce serait mer-

veilleux comme contrôle de recensement aussi: le brave homme qui serait allé se choisir un petit coin dans la brousse, loin du collecteur, n'échappe pas au contrôle céleste...

Tumba, qu'on reconnaît au bâtiment de l'Ecole des Frères. Thysville (3 h 29), survolé d'assez près. Les bâtiments de Kisantu. Madimba: cultures de manioc de plus en plus étendues. L'Inkisi qui se déroule comme un ruban d'ocre chaud, orangé presque; on ne voit pas que c'est de l'eau, on le sait parce que la rivière est plus large que les routes et se déroule en longs méandres inutiles.

Et de loin, le Pool<sup>128</sup>.

Grand soleil maintenant. En avant, à droite, l'ombre de l'avion court sur le sol comme un petit nuage pressé... Les maisons de Léo. Kin: l'immense carré de la cité indigène. Nous survolons le terrain d'aviation de Ndolo et la descente commence. Grands cercles où l'on voit d'abord que l'avion penche fortement; puis on ne s'en rend plus compte: c'est la terre qui paraît penchée, comme une photo prise avec l'appareil en oblique. Certains m'avaient dit que la sensation de retour au sol, cette approche de la terre, était assez inquiétante: je n'éprouve rien de pareil. L'atterrissage est un moment un peu impressionnant, parce qu'on sait qu'il est délicat; si on ne le savait pas, on n'éprouverait rien. Contact assez dur avec le sol: comme si on roulait sur des pneus plats. Ralentissement rapide; remise en marche du moteur taxi vers le hangar. On s'arrête juste à l'entrée. Mme Maron est là qui embrasse son mari (il est 4 h 22, elle attendait depuis 2 h ½, comme on avait annoncé notre départ pour midi). [...]

Logé à l'A.B.C. Trolli, qui m'avait invité pour ce soir, vient m'expliquer que M. Baseleer<sup>129</sup>, directeur de la Banque, avait insisté pour l'avoir et demandait que j'y dîne avec lui. Seulement mon fidèle Dindon avait oublié d'emballer mes souliers noirs et repassé mon smoking blanc en dépit du bon sens. J'ai acheté d'autres souliers (185 F) et le fer électrique de Mme Trolli a plus ou moins atténué les plis anormaux de mon smoking.

[...]

Je trouve en arrivant ici une lettre du G. G. Les Huileries lui signalent (signalent au Ministre, plutôt) qu'un rapport d'un de leurs dirigeants en Afrique (c'est de Dupont qu'il s'agit) leur affirme que les fournitures de fruits exigées des indigènes dépassent les capacités normales de la population, et qu'il est fait trop fréquemment appel au portage. Ce rapport étant contradictoire avec d'autres rensei-

<sup>128</sup> Abréviation du Stanley-Pool.

<sup>129</sup> Richard Baseleer (1892-1960), directeur de la Banque du Congo belge à Léopoldville.



gnements, et la Société tenant à sauvegarder avant tout le bien-être et l'avenir des populations indigènes, la Société demande au Ministre de faire faire une enquête sur les conditions de travail à Leverville. Le Ministre demande au G. G. de m'en charger avec Mgr Van Hee. [...]

#### 42. 22.XI. Léo

Il paraît que le lendemain de mon départ, le G. G. a fait lancer un télégramme me demandant de revenir. O. Jadot<sup>130</sup>, Directeur Général du B.C.K., était ici, et Tilkens voulait absolument que nous nous rencontrions chez lui. Le télégramme m'a cherché sans me trouver. La réponse est revenue avant-hier, veille de mon retour: on me disait introuvable... J'aurai tout loisir de rencontrer Jadot au Kasai.

*High Life* kinoise. Hier soir, une de ces dames dit, voyant le mari de l'autre sur la véranda: moi je vais flirter un peu avec M. Staub<sup>131</sup>. Ce qu'entendant, Mme Staub va lui faire une scène (tout en trompant abondamment son mari, on l'en dit fort jalouse), lui déclare que «si elle n'était pas chez Mme Baseleer, elle la giflerait» *or words to that effect*. D'autres dames s'en sont mêlées, expliquant à toutes deux que les faits et gestes de l'autre n'avaient aucune importance. Je n'avais pas remarqué le petit incident mondain, j'étais en grande conversation économique dans un coin [...].

Un drame ici, l'autre jour. Un agent des finances surprend une lettre fort compromettante adressée à sa femme ou de sa femme. Il l'interpelle, lui en fait reproche. Elle va chercher une carabine et se tue net. C'est encore assez gentil: d'autres l'auraient tué lui.

Soir

[...]

Ce matin, visite des magasins. Mes costumes en pseudo-*palm beach* de Kesteleyn<sup>132</sup> sont une honte: des sacs innommables, qui font la joie de mes amis. Dindon ayant oublié de me mettre dans ma valise mon vieux *Palm-Beach*, je suis obligé d'en acheter un autre. Je trouve à la Sedec<sup>133</sup> un costume tout à fait convenable, du même genre, pour 590 F. [...]

[...] Mgr Van Hee a refusé pour «motifs personnels» de participer à l'enquête

<sup>130</sup> Odon Jadot (1884-1968), directeur général du B.C.K. (notice à paraître dans la *B.B.O.*, IX).

<sup>131</sup> A. Staub (?-?), médecin français installé à Léopoldville.

<sup>132</sup> Etablissements Auguste Kesteleyn, fournisseur d'équipement tropical à Bruxelles.

<sup>133</sup> Acronyme de la Société anonyme d'entreprises commerciales au Congo faisant partie du groupe Lever.

<sup>134</sup> Fernand Allard (1878-1947), missionnaire de la Compagnie de Jésus, vice-supérieur de la région du Kwango-Kwilu, avant de devenir en 1934 le supérieur régulier de celle-ci (*B.B.O.*, VI, 8).

demandée. Explication? Ou bien il estime que sa dignité épiscopale ne lui permet pas de mêler son nom à une affaire de ce genre; ou bien (et cela me paraît plus probable) il sent qu'il a été trop fort dans sa reconnaissance aux Huileries qui ont considérablement aidé sa mission, et sent qu'il ne peut pas se déjuger en condamnant aujourd'hui les abus qu'il a fini par reconnaître. Quoi qu'il en soit, il délègue pour le remplacer le P. Allard<sup>134</sup>, de Bandundu. [...]

**43. S/s Luxembourg, 24.XI.**

[...]

[...] Cabine excellente, spacieuse et aérée, avec salle de bain, etc. Tout ce qu'il faut.

Les cabines de luxe sont sur le pont supérieur, où les autres passagers n'ont pas accès.

[...] En même temps que nous partent le Micheline vers Falls, le Brabant vers le Kasai aussi, l'Amblève, un autre bateau encore: c'est un envol général le jour du courrier.

Dès le départ, je m'aperçois que le Luxembourg a des allures de procession d'Echternach: à chaque coup de piston, on avance d'une poussée, puis le mouvement se ralentit jusqu'au coup suivant; on avance par à-coups, et les bâtiments de la rive défilent deux pas en avant, un en arrière... Une fois en plein fleuve, on s'y fait, on ne le remarque plus.

[...]

[...] J'ai peine à me faire à l'idée d'un voyage aussi long que celui d'Europe, à très peu près! Dix jours sur ce bateau-ci, 6 sur un rafiot du Sankuru jusque Bena Dibe!e!

Tu te souviens sans doute du Stanley-Pool, qui a peu de chose du Pool: on en devine l'étendue par la vue des lointaines falaises qui le bordent; mais on ne voit que peu d'eau libre et la navigation entre les îles fait croire à une rivière étroite. A onze heures les falaises se rapprochent et nous entrons dans le chenal.

[...]

**44. 25.XI.**

Douze bonnes heures de navigation hier. Arrêt vers 6 h ½ à Langalanga, à peu près à mi-chemin entre Léo et Kwamouth. Température convenable, assez peu d'éphémères; d'ailleurs, comme ma cabine est toute en fenêtres avec treillis métallique, il y fait frais sans qu'il soit besoin d'ouvrir. Un seul ennui à bord: l'extinction des

lumières à 21 heures! Ma lanterne est dans la cale... Donc, bougies. Mais quand on les met en batterie on peut se tirer d'affaire. D'ailleurs, le bateau rend somnolent. Je me suis couché vers 10 h et ai dormi d'une traite jusqu'après le départ. Réveil dans une température délicieuse. On sonne déjà le déjeuner. Au revoir.

Midi

Passé Kunzulu à 11 h. C'est un poste dans le chenal où il y a un Italien installé comme colon. Quand nous y sommes passés en 24, il y avait aussi un camp militaire, mais on l'a abandonné depuis sous prétexte (ou parce que) le climat y était trop mauvais.

[...] Je vais essayer de faire une étude d'ensemble théorique sur la valeur des chiffres des recensements; et aussi, étant donné les chiffres exacts, sur les conclusions à tirer de certaines proportions. Je ne sais si je me fais bien comprendre: voici un exemple. Les statistiques de l'administration demandent d'indiquer le rapport des «hommes» aux «femmes». Eh bien, ce rapport n'indique rien. On aura par exemple 100 hommes, 120 femmes. Conclusion: il y a trop peu d'hommes? Pas du tout. Si les femmes se marient plus jeunes? Si 100 «hommes» veut dire: 100 «hommes de plus de 19 ans», et 100 «femmes»: 100 «femmes de plus de 15 ans»? Il faut donc comparer non pas hommes et femmes, mais hommes + garçons et femmes + filles. On trouverait alors, par exemple, 100 hommes, 120 garçons, 120 femmes, 100 filles et la proportion se trouve rétablie. De même en ce qui concerne la natalité. On demande de renseigner la proportion des enfants aux femmes. En effet: supposons deux populations, A et B, avec les chiffres suivants:

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles
A	10	20	15	15
B	15	15	15	15

La proportion Enfants à Adultes est la même dans les deux cas. En réalité, la situation démographique est très différente. Le premier village a 30 enfants pour 40 adultes, car dix des hommes sont partis ou morts; la natalité est donc beaucoup plus faible que dans l'autre. C'est parce que, avec une natalité faible (ce qui est déjà mauvais), il y a en outre un exode des hommes, la situation peut apparaître comme favorable alors qu'elle ne l'est pas du tout. Tandis qu'en comparant les enfants aux femmes on a des données qui sont comparables et sûres. [...]

[...]

Pendant le déjeuner, ce midi, intermède: tornade. Ciel bouché, zébré d'éclairs, menaçant. Comme nous sommes encore dans le chenal où il y a des rochers qui affluent par-ci par-là, le capitaine ne veut pas risquer de n'être plus maître de

son bateau et va à la rive bien à temps: le vent ne s'était pas encore levé. Nous abordons à un endroit où des roseaux épais feront matelas, près d'une rive plantée de grands borassus. Quand la machine s'arrête, il se fait un grand silence où l'on est étonné d'entendre des voix. Friselis d'herbes, clapotis des petites vaguelettes, le «plouf» du plongeur qui se jette à l'eau avec son câble, et nous voilà amarrés à un arbre, attendant les événements qui ne viennent pas. La tornade dévie, passe. Nous n'avons qu'une bonne pluie qui rafraîchit l'atmosphère et permet une sieste délicieuse.

[...]

Nous arrivons en vue de Kwamouth à 5 h. Epave du «Leverville», grand steamer de 250 tonnes coulé sur des roches en 1927. On n'a pu réussir ni à le renflouer ni à sauver la cargaison. Deux cheminées dépassent, c'est tout.

Soir. Kwamouth

A mon arrivée ici, on me signale qu'il y a dans le port une barge à passagers noirs transportant des travailleurs Offitra<sup>135</sup> venus de Lusambo. J'y vais pour voir leur installation. Une honte; 80 hommes. Je demande la feuille de route. Elle se trouvait entre les mains du capitaine du steamer, lequel était absent. Je demande le convoyeur. On me présente un indigène certainement plus bête que le plus bête des convoyés. Je demande l'infirmier, il n'est pas là. J'appelle les malades: une quinzaine. Ont-ils reçu des médicaments? – Non. – A-t-on des vivres? – Si, des *chik-wanges* (pains de manioc). – C'est tout? – C'est tout. – Pas de poisson, d'huile, de riz? – Non. – Depuis combien de temps êtes-vous en route? – Longtemps, longtemps. – Personne du poste ne s'est occupé de vous? – Personne... L'infirmier s'amène. Où sont les médicaments? – Dans la caisse du bord. – Montre! – Impossible. C'est le *capita*<sup>136</sup> qui a la clef. – Où est le capita? – Il est resté à Dima. – Pourquoi? – Je ne sais pas, il n'est pas remonté à bord au coup de sirène, et le bateau est parti sans lui. – Et qu'est-ce que tu donnes aux malades? – Ceux qui ont mal à la tête, je leur fais respirer de l'ammoniaque; les autres, rien. – En dehors de la caisse du bateau, tu dois avoir une caisse de médicaments du détachement. Fais la voir. On me la montre: une belle grande caisse avec une croix rouge impressionnante. Dedans, un flacon de poudre de Dover, et un flacon d'ammoniaque. C'est tout. A Kwamouth, pas d'administrateur, personne pour le remplacer. L'innommable Van Haesendonck<sup>137</sup> (oui, celui-là, l'ancien d'Uvira); mais comme il est militaire et les passagers de l'Office du Travail civils, il s'en f... Il a vingt tonnes de riz dans son magasin, de l'huile et du poisson en proportion, mais cela n'est pas destiné aux civils, ce sont des vivres militaires!...

<sup>135</sup> Acronyme de l'Office du Travail de la Colonie.

<sup>136</sup> Employé africain chargé de certains pouvoirs et responsabilités.

<sup>137</sup> Louis Van Haesendonck (1873-?), adjudant chef de la Force publique.

Le capitaine du remorqueur était allé prendre du bois à un poste de l'autre rive. Je l'y retrouve ce soir. Il ignorait que le capita de la barge n'était pas à bord! Que la caisse de médicaments était fermée à clef! Que les travailleurs n'étaient pas ravitaillés. Depuis combien de temps ils étaient partis. Il ignorait tout. Il a quitté Port-Francqui le 12, jeté sur les roches une barge chargée de 700 tonnes de cuivre, et passé 8 jours à la renflouer. Cela, c'est un accident. Les travailleurs ont aidé à pomper; en échange, il leur a acheté des chikwanges. Ils ont aidé à transporter du bois (j'ignore si c'est autorisé par le règlement). Mais le capitaine ne s'est pas soucié de veiller à ce qu'ils eussent une ration complète... Je leur ai fait donner le nécessaire et ai télégraphié à Maron pour lui demander une enquête à l'arrivée. Comme je n'ai pas vu la feuille de route, j'ignore à quelle date ces gens ont quitté Lusambo. A les en croire, ils auraient passé trois semaines à Port-Francqui! Je vérifierai plus loin. Si c'est exact, ces gens auraient quitté Lusambo vers la date de mon arrivée en Afrique. Certains étaient peut-être, avant leur arrivée à Lusambo, en route depuis des semaines... On s'étonne qu'ils arrivent à destination en mauvais état!...

[...]

#### 45. 26.XI. Sur le Kasai

[...]

Nous sommes entrés dans le Kasai, pays neuf pour moi. [...] je m'efforce de regarder de tous mes yeux. Rien de sensationnel. La rivière est moins large que le Congo, évidemment, quoique encore majestueuse. Une caractéristique: la couleur de l'eau, ocre rouge, beaucoup plus rouge que le Congo, qui a des reflets olivâtres, noirâtres. Le Kasai roule des masses énormes de limons, aussi les bancs de sable y sont-ils bien plus mauvais et plus mouvants, et la navigation plus difficile. Il est rare qu'on fasse un voyage sans toucher, et les baliseurs doivent être sans cesse en route: les passes peuvent changer quelquefois d'une semaine à l'autre.

[...]

Le Kasai s'élargit. Les collines basses des deux rives sont à dix kilomètres peut-être de distance les unes des autres; mais le lit est occupé par d'immenses îles basses, simples bancs de sable où des roseaux ont pris racine, mais où ne se voit pas un arbre. Assez bien de pirogues. Sur un banc de sable jaune, un campement de pêcheurs installés là pour la saison sous de précaires abris avec femmes, volaille, etc.

Soir

Nous voici dans le «Wissmann Pool» au-delà du poste de Mushie. Immenses bancs de sable herbus, sans arbres toujours, longues lignes basses de sable d'or jaune ou d'or rouge, vert tendre des roseaux, reflets d'argent. Les canaux qui les coupent en tous sens. Impossible de suivre le cours de la rivière, on ne se rendrait compte de l'ensemble qu'en le survolant; il faut tourner sans cesse, passer entre les îles en suivant les chenaux indiqués sur les rives par des flèches blanches.

L'eau est d'une saleté incroyable, terre de Sienne claire, avec des traînées boueuses, graisseuses, et des détritiques de toute espèce qui flottent. Plus moyen, par exemple, d'y laver du linge; et on a l'impression qu'à y prendre des bains on se salirait...

Très peu de vie animale. Un petit hippo entrevu ce matin; quelques aigrettes et autres échassiers sur les bancs qui affleurent à peine.

Ciel bleu, soleil éclatant toute la journée. Il perche à l'horizon maintenant, reflété dans trois ou quatre lignes successives d'eau entre les bancs.

Coucher de soleil tout rouge derrière le rideau noir d'encre des arbres sur la rive... Les herbes des bancs inondés se dessinent en fine dentelle noire sur l'or du fleuve... calme plat. Vers l'Est, c'est déjà la mélancolie du soir qui tombe en brume grise...

Nous logeons à Bokala, ancienne station agricole de l'Etat cédée depuis quelques années à un particulier. Arrivée dans la nuit: on ne voit pas le poste, mais sur la rive, c'est un grouillement. A peine la planche jetée, un marché s'organise. Des travailleurs du bord descendent, portant sur le bras des chemises bien pliées. Les gens de la rive offrent des mangues, des arachides, des cannes à sucre, des poules. On palpe la marchandise, faute de pouvoir l'examiner: un petit quartier de lune timide ne suffit pas à éclairer la scène.

Comme diversion, nous recevons la visite de M. Joseph, qui est un beau petit éléphant appartenant à la station. Il vient de folâtrer le long du bord, tend la trompe vers les noyaux de mangue. Bien qu'armé d'une belle paire de pointes, il recule avec effroi quand un chevreau vient lui bêler dans les jambes. Je lui achète une canne à sucre, que je lui donne en morceaux: il avale les petits sur-le-champ, et place les grands en réserve sur ses défenses comme sur un râtelier. Un petit incident significatif. Je marchandais cette canne à sucre, et le gosse qui l'offrait en vente finit par me la laisser pour 50 cent. Je n'avais pas l'argent sur moi, je lui dis que je lui remettrai la pièce en remontant à bord. Refus. Je lui demande s'il croit que je veux le voler? Réponse: paie d'abord. Rien à faire. J'ai avisé alors un autre moutard et lui ai fait dire par un grand qu'il aurait un franc pour une canne identique, à condition de me la donner à crédit. Quand l'autre a vu que son camarade touchait le double, il a fait un nez et les assistants se sont moqués de lui. [...]

Bokunu. Poste à bois, où nous nous arrêtons pour charger du combustible. Flânerie amusée dans le petit patelin heureux. Le bois ne semble jouer qu'un rôle secondaire dans les préoccupations des gens: poisson, arachides et chikwangue ont une autre importance. Silures fumés et silures frais — si l'on peut dire — cent sous la pièce. Des chiens faméliques lappent le sang qui s'écoule quand on troue le poisson pour y passer un lien de rotang. Les canards disputent les entrailles aux ménagères qui les chassent à coups de machette. Une femme roule sa pâte à manioc avec des gestes précis, rejetant les grains durs; une poule familière guette ses mouvements pour ne rien perdre. Les sœurs, nouvelles venues, admirent la blancheur de la pâte et trouvent ça appétissant. Les matelots colportent des cigarettes: 50 cent. de bénéfice par paquet d'«Albert»<sup>138</sup>. Tout le monde gagne sa vie. Pendant ce temps, le lent chargement se poursuit. Les grosses bûches s'écroulent sur les tôles avec un bruit d'enfer. Quel gaspillage que ces coupes de bois! Pour l'ensemble de la colonie, c'est 40 000 hommes, je crois, dont la coupe est l'unique travail! Chaque jour, sur chaque bateau, que d'heures perdues à ce transport! Aucun progrès en ce domaine. Toujours les mêmes procédés primitifs: un sac sur la tête, une corde pour maintenir le fagot, et en avant le va-et-vient sur les deux planches élastiques qui claquent l'eau à chaque pas... Cela coûte moins cher que le charbon — 12 F le stère — mais vaudrait bien une étude pour rechercher les meilleures méthodes d'exploitation et imaginer un système de chargement plus adéquat...

A l'occasion de la fête du Roi, le Général De Koninck<sup>139</sup> a organisé un *Te Deum* qui aura lieu à 10 h ½ dans le «jardin d'hiver». C'est le salon de luxe. Je m'explique la somptuosité de l'installation: le «Luxembourg» a été transformé à l'occasion du voyage du Roi, et je profite de ces aménagements: c'est peut-être dans le lit de Sa Majesté que je rêve de toi!...

Nouvel arrêt vers midi au poste de plantation de Kibambili. Joli poste bien entretenu, ils plantent du café, je crois.

Le *Te Deum* s'est déroulé en bon ordre, chanté par un des Pères avec les sœurs au jubé. Après, verre de bière offert par le Général à l'officiant et à ses confrères.

[...]

Soir. Bandundu

Il fait une chaleur formidable, écrasante, telle que je ne me souviens pas d'en avoir subi une pareille en Afrique. Pas un souffle de vent. Les poignets de mon *Palm-Beach* que j'avais mis pour le *Te Deum* et conservé pour descendre à terre, mouillés, comme une vulgaire chemise de flanelle. Les noirs ont la ressource de se jeter à l'eau et ne s'en font pas faute, puis, tout mouillés, se couchent sur le

<sup>138</sup> Marque de cigarettes.

<sup>139</sup> Léopold De Koninck (1874-1957), général-commandant de la Force publique (*B.B.O.*, VI, 584).

ventre dans l'herbe de la rive. Dindon a enlevé sa belle culotte safran à rayures bleues, qui orne les lignes à linge chaque fois qu'il fait ma lessive, enfilé un vieux pantalon blanc de son précédent maître, et patauge dans le Kwango. Les blancs ne peuvent que tirer la langue et boire de la bière. Je vois en pyjama un capitaine que je n'avais jamais vu sans ceinturon. Même les jeunes sœurs étouffent sous leur cornette, se demandent si elles pourront supporter beaucoup plus. Notre jardin d'hiver! a été envahi pendant le souper d'un nuage de vapeur d'eau monté de l'échappement de la machine auxiliaire qui fournit l'électricité à l'arrêt: c'est un bain turc; mais il n'y a aucune brise, il fait également étouffant partout.

[...]

Bandundu est un joli poste bien arboré et bien entretenu. Chef-lieu du district du Kwango, à une lieue en amont de l'embouchure du Kwango dans le Kasai. Il y fait cependant trop chaud pour que le séjour soit agréable — bien qu'aujourd'hui soit exceptionnel — et on se plaint des moustiques.

Je suis allé voir Van der Hallen<sup>140</sup>, Commissaire du District, et son adjoint de Williamort<sup>141</sup>. Tous deux mariés. Mme Van der Hallen était au lit, fiévreuse et attendant son bébé cette nuit. Mme de Williamort a une petite fille très pâle de quinze mois. La mère assez frêle, gentille, genre Mme Tondeur<sup>142</sup>: je lui aurais attribué vingt-deux ans, quand j'ai appris qu'elle finissait son troisième terme. Et 7 ans de Kwango!...

Rencontré ici un commandant que j'ai connu alors que nous commandions chacun un peloton de la même compagnie pendant la campagne de Mahenge. Une soixantaine de blancs au poste. Il y en a eu davantage, avant la crise; mais une seule société, la Comanco<sup>143</sup> (une des gigantesques entreprises de la Banque de Bruxelles) a licencié 17 agents en 15 jours et liquidé après avoir perdu plus des  $\frac{3}{4}$  de son capital. Une flotte de sept bateaux à la chaîne au *beach*; des maisons pour les deux directeurs — commercial et industriel, — dont l'une a une poterne genre manoir historique et un clocher — pigeonnier qui a coûté à lui seul 40 000 francs. La Comanco voulait d'un coup, à la force de ses 35 millions de capital, s'élever au niveau d'une Interfina ou d'une H.C.B.: factoreries dans tous les coins, huileries, etc. — débauche de personnel de tout genre — et les 35 millions sont à l'eau.

Nous avons à bord un vieil abruti qui, malgré la chaleur, parvient encore à nous arracher des sourires. 17 ans de colonie, avouant le coup de bambou, mais estimant que c'est une infirmité contractée en service et valant un supplément de pension. La soif aggravait visiblement son infirmité — sinon directement, du

<sup>140</sup> Jules Vanderhallen (1892-?), commissaire de district de 2<sup>e</sup> classe.

<sup>141</sup> Omer de Williamort (1893-?), commissaire de district adjoint.

<sup>142</sup> ? Tondeur (Mme), connaissance des Ryckmans.

<sup>143</sup> Acronyme non identifié.



moins par les liquides au moyen desquels il avait cherché à l'étancher...

[...]

#### 47. 28.XI.

A défaut de la tornade, qui a passé au large, nous avons eu pendant la seconde partie de la nuit une pluie torrentielle qui a rafraîchi l'atmosphère. Provisoirement il fait de nouveau bon; mais les noires boueuses du Kasai sont redevenues plus sales que jamais. Quitté Bandundu à l'aube; redescendu le Kwango en passant devant la mission jésuite de Wombali; nous voici de nouveau sur le Kasai. Bandundu, c'est à la distance de Lisbonne sur la route de Matadi: 4 jours sur 16!...

Aperçu hier, pendant cette affreuse chaleur, deux chauffeurs assis le long de la chaudière, tout à fait absorbés dans leur jeu à 32 trous. Ils ne sentaient évidemment pas la chaleur, et c'était une place tranquille...

Passé dans la matinée Dima, poste principal de la Cie du Kasai. Belles maisons, beaux camps, jolie église, magasins importants, tanks à huile de belles dimensions. Que faut-il croire de ce qui m'a été raconté au sujet de la façon de procéder de la Cie vis-à-vis des indigènes? Un de leurs anciens médecins avait envoyé l'an dernier à la Providence un rapport aussi pessimiste que possible sur l'excès de travail imposé aux gens et la décroissance de la natalité. Le C<sup>re</sup> de Dr<sup>144</sup> adjoint a été envoyé dans la région pour faire une enquête. Il est optimiste, lui. Il cite des chiffres de natalité énormes — si énormes qu'ils deviennent inquiétants. Car il ne peut indiquer comme enfants que le chiffre total; mais si le quart du total sont des enfants de moins d'un an, que sont devenus tous ceux qui sont nés depuis 15 ans? En vantant une natalité énorme, on prouve trop, car il doit y correspondre une mortalité effrayante. Par exemple: 80 enfants nés en 1890. 300 enfants en tout. Conclusion: depuis 15 ans (sans compter les nourrissons de cette année), il est né environ  $80 \times 15 = 1\ 200$  enfants. Il en reste, nourrissons déduits, 220. Que sont devenus les 1 000 autres? Ainsi en voulant trop prouver, on arrive à des conclusions tout autres que celles qu'on désire... Tout cela sera bien difficile à tirer au clair!...

Quel contraste entre la journée d'hier et celle d'aujourd'hui! Une pluie froide est tombée sans arrêt, par un ciel gris de novembre. Temps très désagréable quand il faut circuler; à bord c'est l'idéal... du moins comme température. [...]

Je ne t'ai pas encore décrit mon appartement: quatre mètres sur cinq pour la cabine; trois fenêtres dans un sens et cinq fenêtres dans l'autre; le tout garni de treillis moustiquaire. Sous les fenêtres, des panneaux tendus de cretonne bleue à fleurs; les rideaux de même. Mobilier: une armoire, deux lits jumeaux, un bureau, un fauteuil. A côté, une salle de bain avec lavabo et WC et un magasin à malles. Deux carpettes à terre sur un fond de linoléum. Tu vois que je n'ai pas à me

<sup>144</sup> Abréviation de Commissaire de District.

plaindre. A partir de Port-Francqui, nous voyageons sur un 35 tonnes, cela sera moins confortable.

Un des Pères qui voyagent avec nous a eu une crise de dysenterie. J'ai demandé au Capitaine de pouvoir l'installer dans une cabine de luxe, où il a la toilette à côté; nous avons donc un hôte de plus sur notre pont. Je ne t'ai pas dit que nous avons fini, à la demande du capitaine, par continuer de prendre nos repas en haut [...].

Nous avons navigué tard aujourd'hui, [...] bien que les passes soient quelquefois assez difficiles. Le paysage se modifie quelque peu, derrière un mince rideau d'arbres qui borde la rive, on voit de grandes plaines basses et unies. Nous longeons le district du Lac Léopold II, dont le Kasai fait la frontière. Le Nord du district, vers le lac même, est un pays de marais et de grandes forêts; cette région-ci en diffère autant que la plaine d'Uvira diffère des montagnes du Kivu. C'est toujours ainsi au Congo. Vous vous félicitez d'être désigné pour le frais Katanga, et on vous envoie à Kabalo. Vous prenez des bottes d'égoutier pour aller au Lac Léopold II et on vous expédie à Nsontin. Nsontin? Un poste portant le nom d'un officier de jadis? Pas du tout, c'est le nom indigène. Mal orthographié alors? Mais non, cela se prononce Nsontin, comme Spontin. Il y a dans cette région-ci des langues à voyelles nasalisées; j'ignorais que cela existât dans les langues bantoues. J'ai d'ailleurs entendu aussi des «clicks», sons aspirés, impossibles à écrire et même très difficiles à décrire. Pour le reste, les indigènes vus jusqu'ici ont l'air peu intéressants. Tous vêtus à la boy, avec des casquettes sales; et les femmes, des boléros de femmes de soldats. Pas d'armes ni d'ornements locaux; des bidons à pétrole pour puiser l'eau et des machettes de traite au lieu de couteaux indigènes. Il est vrai que nous n'avons vu, en somme, que des postes et des villages de coupeurs de bois. Mais pour trouver la vie pittoresque, il faut s'écarter de plus en plus. Un touriste, faisant Léo-Port-Francqui-Elisabethville, ne verra plus rien du tout et croira avoir exploré toute l'Afrique.

La lumière vient de s'éteindre, aux bruyantes protestations de l'équipage qui doit poursuivre dans le noir le chargement du bois. Des réflexions désobligeantes s'échangent au sujet des origines de *mama na yo*; et les bûches continuent de tomber lourdement sur les tôles. Il y a un petit vent frais, ce qui est excellent pour dormir mais fait danser mes bougies. [...]

#### 48. 29.XI.

Makaya. Nous débarquons un passager qui se rend à Sontin, à 25 km au nord. Un petit bonjour avant d'aller me mettre au travail. J'ai reçu des papiers à Bandundu, ce qui me permet de préparer un peu mon voyage au Kwango. Je vais me replonger dans les statistiques.

2 h. Makaya. Nouveau débarquement de passager: un P. de Scheut qui était descendu à Léo pour consulter un médecin et qui regagnait sa mission. Fondation nouvelle, datant d'un an à peine. Quelques indigènes aux allures de sauvages.

Je t'ai déjà dit comment fonctionnent actuellement les limitations aux recrutements. On estime qu'il y a dans un milieu indigène «normal», 100 hommes adultes valides pour 300 femmes, enfants et invalides; en d'autres termes, 1 h.a.v. sur 4 habitants. Quand cette proportion existe, dit-on, on peut recruter 5% des hommes pour travail à grande distance, 5% pour travail à petite distance et 15% pour travail sur place. On s'est livré par la suite à des calculs de plus en plus compliqués, auxquels la plupart des administrateurs n'ont encore rien compris. Voici. Sur 100 habitants il y a donc, en population normale, 25 HAV. (hommes adultes valides) et 75 FEI (femmes, enfants, invalides). On prend 5% de ces 25 hommes, pour travail à grande distance; soit 1,25, reste 23,75 HAV pour 75 FEI. On prend ensuite 5% pour travail à petite distance, soit 1,25, reste 22,5 HAV pour 75 FEI. Enfin 15% des HAV pour travail sur place, soit 3,75 sur 25, reste 18,75 HAV pour 75 FEI. C'est là une manière de compter. Dans d'autres pièces administratives, on réclame le compte fait d'une autre manière. S'il y a 100 HAV pour 300 FEI, on peut prendre 5 hommes pour la grande distance, reste 95 pour 300; 5 pour la petite distance, reste 90 pour 300; 15 pour travail sur place, reste 75 pour 300. Pourquoi on compte tantôt 18,75 pour 75, tantôt 75 pour 300, au lieu de dire (ce qui serait la même chose) 25 pour 100, personne ne l'a jamais su.

Le système est basé partie sur un postulat, partie sur une erreur. Postulat: que la proportion des HAV dans une population normale est de 1 pour 3 FEI. Qu'est-ce qu'une population «normale»? Erreur: que les prélèvements doivent être basés sur cette proportion; en d'autres termes, qu'il faille nécessairement un nombre d'hommes présents au village pour X femmes, enfants et invalides — comme si les femmes et les enfants n'étaient nourris que par l'effort des hommes.

Voici un village: 100 hommes, dont 10 vieux; 115 femmes; 175 enfants. HAV = 90, FEI = 300.

Après recrutement à grande distance, il doit rester 95 pour 300; ils n'y sont pas, même avant tout recrutement. Donc, interdiction de prendre aucun homme pour la grande distance. Après recrutement à petite distance, il doit en rester 90; ils n'y sont que si on ne recrute pas; donc, interdiction. Après recrutement sur place, il doit rester 75 HAV pour 300 FEI. Il y en a 90 avant, donc on peut recruter 15% des hommes pour travail sur place, soit sur 90, 13,5.

Dans le village voisin, il y a le même nombre d'hommes et de femmes: 100 dont 10 invalides, et 115; mais au lieu de 175 enfants, on n'en compte que 145. Natalité moindre, population socialement moins saine, peut-être en diminution. Qu'importe: il y a 90 HAV pour 270 FEI, soit 100 pour 300. On pourra prendre 4,5 hommes pour la grande distance (5%), 4,5 pour la petite distance, 13,5 pour travail sur place. On part du principe que dans le 2<sup>e</sup> village il y a moins de bou-

ches à nourrir, donc que plus d'hommes peuvent être absents sans danger. Mais on oublie que le 1<sup>er</sup> est un village sain, natalité suffisante, où un certain nombre de jeunes célibataires pourraient partir sans aucun inconvénient, alors que dans le second, la population est déjà en décroissance et qu'il faut la laisser tranquille. Avec ce compte-là, on ne pourrait faire aucun recrutement dans les pays à forte natalité, comme l'Urundi par exemple.

En réfléchissant à cette question, je penche de plus en plus à croire qu'il faut faire résolument abstraction du critère enfants, et s'en tenir à la proportion des sexes. Admettre une certaine proportion de H à F; établir un minimum; ne plus recruter quand on tombe en dessous de ce minimum. Exemples (faisons pour le moment abstraction des invalides):

1.	100 H	100 F	250 enfants	(100 H pour 350 FE)
2.	100 H	125 F	225 enfants	(100 H pour 350 FE)
3.	100 H	100 F	150 enfants	(100 H pour 250 FE)
4.	100 H	125 F	125 enfants	(100 H pour 250 FE)

Suivant le calcul actuel, on ne pourrait pas recruter dans 1 et 2; on pourrait recruter dans 3 et 4.

Or entre 1 et 2, il y a cette différence énorme que dans 2, il doit y avoir eu à un moment donné, autant d'hommes que de femmes, ou à peu près. Il y en a maintenant 25 de trop peu; qu'ils aient disparu à la suite de guerres, de maladies, de portage ou de recrutement, peu importe: qu'on laisse souffler cette population. Tandis que dans 1 on peut prélever sans inconvénients: c'est un pays comme l'Urundi. Par contre, voyons 3 et 4. Ni l'un ni l'autre n'ont une situation démographique brillante; mais je pourrai prendre quelques hommes dans 3 sans l'aggraver, avec 90 hommes pour 100 femmes il n'y aura toujours que 10% de femmes qui ne seront pas pourvues; tandis que dans 4, si je prends 10 hommes, ce seront 30% des femmes qui n'auront pas de mari, alors qu'elles sont déjà moins prolifiques.

Si donc j'ai besoin de 20 hommes, par exemple, il est clair que je les prélèverai avec le moins d'inconvénients dans 1 et dans 3, tandis que 2 et 4 doivent être, dans l'intérêt social, laissés tranquilles. Le système actuel n'osera rien prendre dans 1, et par contre puisera sans scrupules dans 4.

Je vais confronter ces données théoriques avec les observations des administrateurs; je crois que l'application en rencontrerait exactement les observations faites par des gens qui, sans se soucier de la théorie, déclarent que dans telles populations, où les instructions en vigueur interdisent de recruter, on pourrait le faire sans inconvénients; tandis que dans telles autres le recrutement est désastreux, bien que les chiffres réglementaires soient respectés.

[...]

Soir

Ce voyage est décidément d'une monotonie — j'allais dire désespérante, mais pourquoi désespérante? Mettons: extrême. Aucune comparaison avec le fleuve, où l'on voit de beaux grands villages, des basenji pittoresques... Ici, rien de pareil. Nous logeons de nouveau à un tout petit poste à bois, quelques huttes, des gens avec qui je ne peux même pas parler; quelques mots de bangala, un peu de kikongo; ils comprennent à peine ce que je veux leur dire et quand ils bavardent entre eux, c'est du chinois pour moi.

La fraîcheur d'hier est bien oubliée, il fait de nouveau fort chaud (moins cependant que l'autre jour à Bandundu; et comme toutes les petites bêtes de la création semblent s'être donné rendez-vous ici, pas question d'ouvrir porte ou fenêtres. [...])

#### 49. 30.XI. Dimanche

[...]

Ce matin, au petit jour (on marchait déjà depuis quelque temps), le capitaine de steamer vient m'appeler pour voir des éléphants. Ils étaient quatre qui se promenaient dans une plaine sur la rive toute proche, bien en vue. Deux gros, à belles pointes, une femelle et un petit. Sans s'inquiéter le moins du monde du bateau, ils allaient, venaient, arrachaient une branche par-ci, une touffe d'herbe par-là, en choisissant délicatement... comme une petite fille qui cueille des fleurs. Puis ils s'étiraient paresseusement la trompe, faisaient marcher leurs oreilles comme pour vérifier les gonds, et reprenaient leur pacifique promenade. Pour la première fois, je ne les ai pas regardés sous l'angle du coup de fusil possible, mais avec la pure joie de suivre l'intimité de ces grandes bêtes inoffensives et heureuses de vivre. Ce seul spectacle me paie bien d'une journée de navigation monotone.

Peu après, arrêt sur un banc de sable — nous nous sommes d'ailleurs dégagés très vite.

Le capitaine est un batelier. L'Unatra a adopté cette politique: plus de capitaines au long cours, dont la science est inutile. Des bateliers accoutumés au Rhin et à la Meuse, qui connaissent d'instinct les manœuvres d'accostage, vivent depuis toujours sur un bateau, savent charger et arrimer. Cela leur donne entière satisfaction. Notre capitaine a une petite femme noire et vive (noire de cheveux, pas de peau) qui frotte toute la journée, a des cuivres resplendissants et semble avoir communiqué aux boys sa manie de propreté: tout reluit à bord. Elle fabrique aussi des petits spéciaux pour son mari «en de luxe» parce qu'il n'y en aurait pas assez pour tout le monde...

Nous venons de faire du bois dans un beau village: des coupeurs installés là par l'administration, qui s'y sont transportés avec femmes et enfants et semblent y vivre heureux et prospères. Les hommes coupent du bois, et trouvent encore le

temps de pêcher et de chasser; les femmes font des cultures; et à l'arrivée du bateau le commerce marche. Il y a des foules d'enfants; enfin une jolie population heureuse.

[...]

J'ai fait de l'assez bon travail aujourd'hui, analysant les statistiques de l'«Offitra» — Office du Travail, l'organisme officiel de recrutement pour les grands travaux publics, qui fournit au Chemin de fer les 10 000 hommes dont il a besoin. J'y ai relevé qu'en deux ans, on avait payé 1 500 000 francs de «salaires de route», c'est-à-dire d'indemnité journalière aux recrues et rapatriés en cours de voyage. Cela représente 4 000 hommes-année de travail, c'est-à-dire qu'en tout temps il y a un cinquième de l'effectif en route! Gaspillage évident. Pour 2 500 recrues du Sankuru (c'est bien là un gros chiffre, sur lequel on peut établir une moyenne), 27 % n'ont pas fait une seule journée de travail — refusés au départ, refusés à l'arrivée, décédés, déserteurs, etc. Encore une fois, gaspillage énorme. Cela s'explique d'ailleurs, si les voyages se font souvent dans les conditions du convoi que j'ai rencontré. J'ai établi pour le Sankuru la durée moyenne des voyages en 1930: de Lusambo à Léo, il y a 10 jours à la descente, 18 à la montée à peu près. Les voyages descente ont pris entre 16 et 52 jours; à la montée, entre 20 et 42! Moyenne générale, 27 ½ jours... Par contre, les déchets sont faibles sur les chantiers mêmes. Parmi ces mêmes 2 500 hommes du Sankuru, si 27 % n'ont jamais fait un jour de travail, par contre, sur ceux qui ont été mis au travail, 92 % ont achevé leur terme complet. Cette analyse montre immédiatement où le bât blesse, où des économies de souffrances et de frais peuvent être réalisées.

[...]

Soir

Nous logeons à Panu, petit poste du service hydrographique, perché sur une berge élevée. Trois ou quatre européens, une centaine de noirs; je devrais ajouter: quelques milliards de moustiques. Dans ma chambre il fait tenable, les portes et fenêtres ont été fermées pendant la journée, et on a eu l'attention supplémentaire de *flytoxer*<sup>145</sup> le soir. Il fait horriblement chaud, mais je préfère la chaleur aux moustiques.

Un de nos compagnons de voyage qui a comme expérience d'Afrique huit

<sup>145</sup> Verbe créé au départ de la marque d'antimoustiques la plus courante au Congo à l'époque, le *Flytox*.

mois de service à Léopoldville, est parti en pirogue pour aller à la chasse; avec un fusil de chasse cal. 12. Compte-t-il massacrer des hippos avec cela? En tout cas, je lui souhaite de ne pas en rencontrer.

Je suis descendu à terre pour voir les installations des travailleurs. C'est un pays assez difficile. Il suffit de voir la manière dont les basenji montés à bord pour prendre le courrier, abordent un escalier, pour se rendre compte que c'est leur premier contact avec l'Européen. Il y a deux ou trois mois, on a fait une opération militaire dans la région. En signe de soumission, les chefs ont fourni 40 hommes au service hydrographique. Puis l'opération a été levée le lendemain matin, les 40 travailleurs s'étaient évaporés. Il paraît que cela va mieux maintenant que la plupart des déserteurs sont rentrés et qu'on a même eu quelques rengagements.

[...]

## 50. 1.XII.

[...]

De nouveau un éléphant ce matin, au point du jour. Un vieux solitaire errant dans le potopot herbeux au bord de l'eau. Tout le bateau le suit avec intérêt. Chaque fois qu'il fait un geste, les noirs lui attribuent une réflexion: *Aloubi: malamou* («il dit: c'est bon») quand il enfourne une brassée d'herbe, etc. J'ai eu depuis mon départ énormément de plaisir des jumelles, qui sont toujours sur ma table à portée de main.

Premiers perroquets. Ils volent à leurs affaires, par ménages, en se disputant d'une voix aigre.

[...]

Soir. Manghay

(Pourquoi on a adopté cette orthographe ridicule au lieu d'écrire Mangai<sup>146</sup>, je l'ignore). Premier poste du Kasai, dépendant du territoire d'Idiofa. Arrivés assez tôt, nous logeons ici, ayant encore trois jours devant nous pour gagner Port-Francqui. Il n'est que 2 heures, j'en profite pour descendre à terre et interroger l'administrateur. Celui-ci est descendu à Léo récemment; son faisant-fonction est de passage (sa résidence est à Idiofa, à 125 km dans l'intérieur). Malheureusement, il n'a aucune archive, ne peut que répondre à mes questions par des aperçus imprécis. Au point de vue recensements, je n'apprends rien. Au point de vue

<sup>146</sup> Dans l'*Annuaire officiel*, le nom du village est bien Mangai; j'ignore d'où Pierre Ryckmans a tiré l'orthographe qui, à juste titre, l'intrigue.

<sup>147</sup> Léopold Roux et R. Caillol, aviateurs français.

recrutements, que les industries et le commerce locaux n'ont aucune peine à trouver le personnel nécessaire, mais que les recrutements Offitra sont affreusement impopulaires et mettent les indigènes en brousse. C'est d'ailleurs une population assez difficile, comme le prouve la macabre histoire des aviateurs Roux et Caillol<sup>147</sup>. Tu te souviens peut-être de l'affaire, dont les journaux ont parlé il y a quelques mois. Roux et Caillol avaient fait le raid France-Madagascar, et rentraient en France. Ils avaient quitté Elisabethville un beau matin, piquant droit sur Coquilhatville. Ensuite, plus de nouvelles. On fait des recherches dans la région de Coq, au lac Léopold II, vers Libenge, partout. Rien. Avec leur énorme avion, ils avaient disparu sans laisser de traces. Les semaines s'écoulaient, les recherches s'étendaient tout le long de la route; aucun résultat. Deux mois et demi après la chute, on apprend que les débris de l'appareil ont été retrouvés près de Mangai, à quelques kilomètres du Kasai, donc en plein dans leur route. On apprend quelques jours après que des indigènes avaient assisté à l'accident et n'avaient rien dit. J'ai essayé de comprendre cette ignorance invraisemblable des autorités; et d'après ce que j'ai recueilli ici à Mangai et à la mission d'Ipamu (voir plus loin), voici ce qui s'est passé. Au lieu de suivre la ligne régulière, jalonnée de terrains de secours qui ne sont jamais à plus de 40 km l'un de l'autre et permettent des atterrissages sans danger, les aviateurs avaient piqué droit sur le but. Arrivés ici, ils sont pris dans une formidable tornade. Avec de l'expérience du pays, ils l'auraient contournée. Ils cherchent à atterrir, voient une plaine découverte, piquent dessus; erreur ou mauvaise visibilité, ils survolent d'un peu trop bas la lisière de la forêt, se prennent dans un arbre — piquent — et c'est l'écrasement au sol. Voilà du moins ce qu'on a conclu de l'examen des débris. Les indigènes d'un village voisin (5 km du lieu de l'accident) avaient entendu la chute; le lendemain ils ont recherché l'avion, ne l'ont pas retrouvé dans la forêt très dense. Quelques jours ou quelques semaines après, un chasseur de singes a trouvé les débris, par hasard. Ont-ils eu peur, dans leur superstition, qu'on attribue l'accident à leurs maléfices? Toujours est-il que les villageois n'ont rien dit. Ils ont même volé quelques-uns des objets répandus autour de l'avion; après ce vol, leurs lèvres étaient doublement scellées. Le secret a été si bien gardé que le catéchiste du village n'aurait, à en croire les Pères, rien su. Il a fallu deux mois et demi pour que l'administrateur, sur ses interrogations précises (tous les administrateurs à cent lieues à la ronde avaient reçu ordre d'interroger tous les chefs), arrive à apprendre la vérité. Après cela, il y a eu une occupation militaire de la région, et les voleurs ont été punis. Mais devant l'étranger, cette inexplicable ignorance des autorités avait fait évidemment un déplorable effet, l'administrateur a été déplacé.

Comme il n'était que quatre heures quand j'ai eu fini mon travail, Brugh-

<sup>148</sup> Egide Bruggemans (1901-?), agent territorial de 2<sup>e</sup> classe.

<sup>149</sup> Gustave Van Tilborgh (1867-1951), missionnaire de la Société de Jésus, supérieur de la mission d'Ipamu.



mans<sup>148</sup> (l'adm<sup>r</sup> ff<sup>n</sup>) nous a proposé une promenade en auto vers la mission de Jésuites d'Ipamu, à 16 km de Mangai. Jolie route, en forêt. Quelques petits villages de chasseurs, gens riches et bien vêtus; belles plantations de manioc et de riz.

La mission est jeune encore; bâtiments en pisé à toit de chaume, mais bien construits, très propres. 2 Pères, un scolastique, 2 auxiliaires laïcs, 6 sœurs (les sœurs installées dans une maison plus jolie que celle des Pères, ce qui ne se voit pas souvent). Le Supérieur est le P. Van Tilborgh<sup>149</sup>, un petit vieillard propre et gai. Il nous dit que la natalité est favorable, ce qui se voit d'ailleurs au nombre d'enfants; que les récoltes sont abondantes et se vendent bien, on a fait 300 tonnes de riz l'an dernier; enfin que la mission est prospère: 1 400 catéchumènes groupés autour pour leur instruction. (On impose ici un assez long séjour à la mission même avant le baptême). J'apprends aussi (ce qui m'étonne) que Pères et indigènes espèrent qu'on fera le B.C.K. prolongé, et qu'on ne craint pas de grosses difficultés de main-d'œuvre. Les gens des environs fourniraient les vivres, le Kwango les travailleurs. Je prends note de cette opinion pour mon dossier. Je la confronterai évidemment avec d'autres; mais elle est d'un optimisme encourageant.

Tu sais que la question actuelle du B.C.K. est celle-ci: faut-il prolonger, de Port-Francqui vers Léo, le rail d'Elisabethville? Le premier projet devait passer assez loin au sud de la rivière Kasai, traverser le district du Kwango vers Leverville, Bagata, et rejoindre le rail Matadi-Léo vers Thysville en passant par Kibambi. Un autre projet passait même plus au sud, pour desservir les régions reculées du Kwango. Mais, à l'étude, ces projets se sont révélés irréalisables: le pays est trop accidenté. Le projet définitif longe le Kasai de très près, passant par Mangai et Bandundu. Cela modifie profondément la situation, puisque le chemin de fer, au lieu de desservir une région nouvelle, doublera à grands frais et ruinera une voie de transport existante, la voie fluviale. Le jeu en vaut-il la chandelle, dans ces conditions? Sans doute le Kasai est-il un fleuve fantaisiste, à navigation précaire. Mais cela vaut mieux que rien. Faut-il dépenser quelque 6 ou 800 millions pour avoir une voie plus sûre mais aussi plus chère? Le B.C.K. pourra-t-il d'ailleurs faire concurrence au Lobito, de 1 200 km plus court? De toute façon, quel projet doit avoir la priorité: B.C.K. prolongé ou Banane-Mayumbe-Isangila-rail Matadi-Léo? Dans un sens ou dans l'autre, des décisions seront prises dans un avenir prochain.

[...]

## 51. 2.XII.

[...]

Je suis réveillé de ma sieste par un coup de sirène. C'est le signal préliminaire

de l'accostage ou de la rencontre. Quelques instants après, au lieu des trois coups de sirène de la rencontre, la sonnerie du signal des machines. C'est donc l'accostage. Poste? Non, tornade. Je vois en sortant un ciel noir, avec des plaques livides. Nous sommes à la rive, dans un coin un peu abrité. Un vent échevelé: les feuilles arrachées tourbillonnent dans l'air; un dernier rayon de soleil attrape sur les arbres tantôt l'une tantôt l'autre face des feuilles secouées; tout danse dans la lumière. Puis les nuages gagnent, le soleil disparaît: c'est la pluie, en longues lignes obliques, presque horizontales. Elle claque sur les tôles, tambourine sur les toiles, glougloute dans les rigoles, coule avec fracas du toit sur le pont... Comme arrière-plan, des roulements de tonnerre comme un bombardement lointain. Sur la rivière, les «Kitambala» ont fait place au tamis des gouttes; les coups de vent soulèvent la pluie en petits nuages gris.

Bien à l'abri sur la rive, nous regardons passer la tornade; on s'en réjouit, parce qu'elle rafraîchira l'atmosphère qui était devenue de nouveau intolérable. L'orage semble d'ailleurs passer au large. Derrière nous, une ligne d'or reste traîner au ciel entre le bord des nuages et le dessin indécis des arbres de la rive; c'est par là qu'il tonne, le gros de la tempête n'est pas pour nous.

Il paraît que nous arriverons à Port-Francqui demain, en avance d'un jour sur l'itinéraire. Nous y aurons une journée à passer en attendant l'embarquement. [...]. Nous devons poursuivre le voyage sur un steamer de même type, l'«Archiduchesse Stéphanie» ou le «Dixmude», où il fera moins confortable que sur le «Luxembourg»!

Je ferme cette lettre. Je t'en enverrai encore une autre par ce courrier, mais — bien entendu — pas aussi longue que celle-ci. Après cela, je reprendrai la numérotation à 1, je commence à devenir honteux devant les postiers du nombre anormal de lettres numérotées. 20 pour deux mois! Que serait-ce sur un terme?! Du moins, cela t'aura permis de me suivre pas à pas dans mes pérégrinations.

[...]

## 2.XII. Soir

[...] Décrivons quelques fantaisies vestimentaires vues ces temps derniers. D'abord, le Casque du Moyen-Age: un casque de traite, peinturluré (sans doute par un artisan de la Sabena) avec la couleur argentée dont on enduit les ailes d'avion. Cela étincelle au soleil comme un heaume d'acier poli; c'est du plus bel effet!!... Puis nous avons la Poche à jours. Un brave boy s'est fendu d'un portefeuille, qu'il met dans sa poche-revolver. C'est très pratique, mais cela ne se voit pas; et à quoi bon posséder un portefeuille si les copains l'ignorent? Alors il a imaginé de se coller sur la fesse une poche en filet. Le portefeuille est dedans, mais reste visible...

[...]

52. 3.XII.

[...]

Passé ce matin Brabanta, sans s'y arrêter, puis Basongo. Arrêt au poste à bois de Bena Bendi, poste récent avec des travailleurs importés du Sankuru. Ils touchent 6 F par stère, et parviennent facilement à faire un stère par jour. On paie aux commerçants jusqu'à 16 F et même davantage; cela doit leur laisser un assez joli bénéfice.

Nous avons passé le confluent du Kasai et du Sankuru, laissant celui-ci sur notre gauche. Nous remontons à présent le Kasai vers Port-Francqui; nous devons donc redescendre ce petit bout de rivière après-demain. Le paysage a changé. Rives boisées, un peu élevées; quelques îles boisées même, au lieu des éternels bancs de sable herbeux. La couleur de l'eau a changé aussi, elle est ici d'un brun plus terne. Je trouve, tandis que je t'écris, la solution d'un petit problème. Je t'ai dit plus d'une fois que l'eau du Kasai était à certains endroits (il en est ainsi surtout au confluent de la Loange) d'une couleur extraordinaire, un brun-orangé-ocre-terre de Sienne, je ne sais quoi enfin. Si un peintre essayait de la rendre, on se moquerait de lui. [...]

Soir. Port-Francqui

Grande nouvelle: un télégramme m'annonce que ma malle retrouvée sera mise à bord de l'avion du 5. Mon bateau, qui devait partir le 5, est retardé jusqu'au lendemain pour me permettre de l'attendre. [...]

Impression de Port-Francqui? Très difficile à définir. On voit de loin, dans la forêt, une coupure rouge; c'est un talus de chemin de fer, à peu près comme l'arrivée du chemin de fer à Kigoma, quand on vient par le lac. Cela finit en hangars rouges couverts de tôles entre les branches.

A l'arrivée, on défile devant les installations du port et de la gare. Des bateaux minuscules, dont le «Dixmude», le rafiot qui doit nous transporter à Bena Dibele, qui a l'air fort sale et peu confortable (les apparences peuvent être trompeuses). Un lacs de voies de chemin de fer, çà et là des voitures abandonnées. Pas une fumée de locomotive, aucun mouvement, pas de blancs, pas de noirs. L'impression de quelque chose d'artificiel, d'une immense boîte à jouets disposée à un étalage, ou d'une maquette d'exposition. Je réfléchis: il est cinq heures, le travail est fini, ce morne abandon n'est que naturel. De plus, notre bateau était annoncé pour demain, de sorte que personne n'est là pour nous attendre. Enfin tout cela est trop neuf, et quoique neuf, a l'air abandonné. Les grands hangars sont vides et tristes...

Nous montons au poste, à la ville plutôt, par une excellente route en pente douce. Il doit y avoir une bonne vingtaine de minutes de marche. La route est taillée dans la forêt vierge. Grands arbres d'où pendent des lianes, silence traversé

de cris de perroquets. Une rivière, la Lutshwadi, qui se jette ici dans le Kasai, roule enfin une eau qui a la couleur de l'eau: verte, claire, profonde, on aurait envie d'y plonger. A l'arrivée au sommet, la forêt fait place à une palmeraie. On a abattu les arbres, respectant les palmiers; mais ils sont restés des palmiers de forêt, désespérément hauts, on voit qu'ils ont dû faire effort pour trouver un peu de lumière entre les géants qui les étouffaient. Les maisons sont dispersées dans la plantation. Un grand hôtel inachevé du B.C.K., quelques factoreries, beaucoup de provisoire en tôles; pas de pisé ni de toits de paille, nous sommes dans une annexe du Katanga; c'est du provisoire d'Europe au lieu de provisoire de brousse. Morne silence dans cette «ville» qui a cessé le travail; les voix résonnent comme dans un appartement sans tentures ni meubles, on parle bas d'instinct. Enfin, impression plutôt pénible. Nous prenons un verre de bière tiède à l'hôtel du lieu et redescendons vers le port dans la nuit tombante; l'heure délicieuse en Afrique, où le paysage le plus banal, profilé sur le ciel enflammé de l'Ouest, devient admirable. Les feuillages découpés en noir sur la lumière, les silhouettes tourmentées des arbres, si nettement dessinés, le large lit de la rivière semée d'îles et de bancs de sable — tout cela a corrigé un peu l'impression pénible du début.

Impossible de dire exactement pourquoi, mais Port-Francqui est la frontière du Katanga. On voit un commissaire de police en chapeau mou, chemise de tennis, capitula, bas de sport — au lieu du casque à écusson et des collets verts sur uniforme blanc du Bas-Congo. Nous sommes au terminus du rail, non au terminus de la navigation. Il y a une boucherie de l'Elakat<sup>150</sup> — nom inconnu dans le Bas. Le personnel du railway vient d'Elisabethville: le pôle magnétique est Elisabethville, et plus Léo. Il paraît d'ailleurs que le service est assez sommaire: un train tous les quinze jours, et qui met cinq jours pour atteindre Ebv<sup>151</sup>! Bien qu'on loge dans le train. C'est presque autant que pour Ebv-Capetown, où il y a le double de distance. Je suis curieux de voir les statistiques du chemin de fer; à part le cuivre, je me demande bien ce qu'il transporte?

[...]

### 53. 4.XII. Port-Francqui

[...]

Visite ce matin au poste et au camp de travailleurs Offitra. Invraisemblable. Les recrues passent ici des périodes variables, allant de 1 à 20 jours. Cela, les auto-

<sup>150</sup> Acronyme de la Compagnie d'élevage et d'alimentation du Katanga.

<sup>151</sup> Abréviation d'Elisabethville; on écrit aussi E'ville.

<sup>152</sup> René Seront (1898-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>153</sup> Hilaire Pommé (1896-?), commissaire de police de 2<sup>e</sup> classe.

rités locales n'en sont pas responsables, c'est la faute de l'Unatra qui ne fait pas coïncider ses services sur le bief Lusambo-Port-Francqui et sur le bief Port-Francqui-Léo. Mais pendant leur séjour, on les laisse crever de misère. Par exemple: une ration admise pour une femme serait: 750 g de manioc – 105 g de poisson – 57 g d'huile – 13 g de sel, bassi. Ou bien, même quantité d'huile, sel et poisson; mais au lieu du manioc, 375 grammes de riz!! Quand je demande à ces imbéciles — Seront<sup>152</sup>, administrateur et Pommeye (?)<sup>153</sup>, commissaire de police — pourquoi ils ne donnent pas la ration légale, ils me répondent que c'est cette ration-là qu'on a toujours donnée! A des gens épuisés par la fatigue de la route — et logés tu vas voir comment. Je demande à visiter le camp. On m'annonce qu'on a demandé des crédits pour l'agrandir, que pour le moment on est en train de dépenser un crédit supplémentaire de 21 000 F, après 1 400, pour une fosse fumante. Ces choses «en construction» ou «qu'on va faire», me paraissent toujours suspectes. Enfin. Cinq maisons à quatre places en pisé; les toits coulent, on est en train de les refaire. Mais depuis combien de temps coulaient-ils avant qu'on ne les refît? Ni portes, ni fenêtres. Pas de lits: la terre nue, sans même une natte. Dans chacune des 20 pièces on peut loger suivant le cubage légal, 3 célibataires ou 1 ménage. Les convois normaux sont de 125 hommes; il y en a parfois jusqu'à 240. Alors? Alors, ils sont un peu serrés... C'est navrant et c'est stupide. Cela coûte si cher: 27 % des recrues, je te l'ai déjà dit, qui ne voient jamais les chantiers. Le plus beau reste à dire. Je demande où sont les latrines. On me montre les fondations d'une fosse fumante. J'insiste pour voir les installations actuelles; et le commissaire de police, d'un large geste circulaire, me montre la forêt!! Encore une fois, inimaginable dans un grand centre, où passent des gens, où le Roi est passé!! Le plus beau est que la fosse fumante qu'ils sont en train de construire, et qui s'est déjà écroulée une fois, s'écroulera encore: les murs ne pourraient jamais résister à la poussée des terres. Quand elle sera achevée, on aura une fosse pour tout le camp, Offitra, travailleurs de l'Etat, etc. Le plus beau est qu'au village «belge» (le village des travailleurs indépendants), c'est la même chose. Dans ce patelin, tout le monde va faire ses besoins en brousse.

A la construction de la fosse fumante, il y avait un blanc des Travaux Publics qui «surveillait» la besogne. Je vois des hommes qui se passaient des briques. Ils avaient imaginé un jeu de société. Quatre hommes installés aux quatre coins d'un carré. La brique passait de l'un à l'autre, pour aboutir au dernier qui se trouvait exactement à la même distance du premier que du troisième. Après avoir suivi ce manège pendant quelque temps, je demande au contremaître: Mais quel est ce jeu qu'ils jouent-là? Ce n'est qu'alors qu'il s'en est aperçu!...

L'après-midi, j'ai visité le camp du B.C.K., en compagnie de l'ingénieur Jungling<sup>154</sup>, chef de secteur ou enfin petit *big-chief* du lieu. Installations à peu près irréprochables, maisons cimentées à toits de tôles, avec lits, etc. Un contraste

<sup>154</sup> ? Jungling (?-?), ingénieur, chef de secteur du B.C.K. à Port-Francqui.

<sup>155</sup> ? Bernardelli (?-?), médecin du B.C.K. à Port-Francqui.

frappant avec les installations voisines de l'Etat, qui fait les lois mais ne les applique pas. La ration, qu'il distribue en nature, lui coûte environ 4 F par jour. A l'Etat, on donne 10 F par semaine, en argent, avec quoi les rationnaires ne peuvent pas acheter la moitié d'une ration réglementaire. Enfin, tout est à l'avenant.

Ensuite, visite à l'hôpital du B.C.K., Dr Bernardelli<sup>155</sup>. Hôpital de brousse, mais convenable et propre. Le Dr a l'air bien — il n'est d'ailleurs pas médecin de l'Etat, n'a donc pas grand-chose à dire. Mais son dernier rapport signalait «Rationnement normal». Il entendait par là, «le même que toujours» — ce qui n'est pas nécessairement normal. Il m'a laissé entendre sans me le dire qu'au cours de la construction du B.C.K. les pertes en hommes avaient dû être plus importantes qu'on ne l'a avoué — ce qui ne m'étonne pas trop. A propos du B.C.K., j'ai demandé à l'ingénieur des chiffres sur l'importance du trafic. Le mois dernier, 5 700 tonnes de cuivre — 220 tonnes d'autres produits!! Cela fait dix wagons — sur un mois. A la montée, 1200 tonnes, et cela ne lui paraissait pas trop mal. Douze cents tonnes, le contenu de deux barges du fleuve. A ce compte, les perspectives de rémunération du capital restent lointaines...

[...]

Voici maintenant les dernières nouvelles quant à la suite du voyage. Le chef de secteur de l'Unatra m'a laissé le choix entre le steamer officiel, le «Dixmude» — 3 cabines, 6 passagers — à la rigueur on m'aurait laissé une cabine pour moi seul — et l'«Andenne» — deux cabines — qui serait mis à ma disposition pour s'arrêter où je voudrais. Seulement ce dernier a un capitaine noir. Je l'ai cependant préféré: j'y serai seul avec Demeur<sup>156</sup>, et pourrai travailler à l'aise. L'autre est à peine plus grand; et il n'y a quand même qu'une seule table à bord, que j'aurais dû partager avec les autres passagers, ce qui m'aurait rendu tout travail impossible. [...]

Demain matin, je dois remonter au poste pour voir les recensements. Je m'attends à du pittoresque, avec l'olibrius qui est là et son prédécesseur qui, je crois, ne valait guère mieux. [...]

Je viens d'être interrompu dans mes écritures par une tempête de hurlements (il est 10 h ½ du soir): *Nyama, Nyama*<sup>157</sup>. Les noirs du bateau se bousculaient sur le ponton d'accostage. Un brave marin qui y avait monté sa moustiquaire et y dormait au frais a failli être piétiné dans la bagarre. Pendant cinq minutes, ç'a été une volée de coups de pagaie, de bâton, de bambou, sur un animal qui se débattait dans l'eau entre le ponton et le quai: loutre d'après les uns, antilope ou mouton d'après les autres. Finalement ils ne l'ont pas eu.

<sup>156</sup> Vraisemblablement Jean Demeur (1891-1945), administrateur territorial principal.

<sup>157</sup> En français: «Une bête! Une bête!».

**54. 5.XII. Port-Francqui**

[...]

Après le dîner, nous sommes allés assister au départ du train du Katanga. C'est le grand événement de Port-Francqui, qui se reproduit chaque quinzaine et attire sur le quai toute la population. Le train doit arriver à 11 h et repartir à 7 h du soir; mais il avait une dizaine d'heures de retard. Il est donc arrivé vers 10 h du soir. On a débarqué en hâte les passagers, et sans nettoyer les wagons on a chargé les autres. Grand rendez-vous au wagon-restaurant, où l'on était serré comme des harengs à boire des bouteilles de bière. Il y avait eu un «petit accident», et le train était sans lumière. On avait branché un éclairage sur la gare pour le wagon-restaurant; les wagons-lits étaient dans l'obscurité. Les boys faisaient les lits sans se presser. Des enfants tombaient de sommeil. Le chef-train — et je crois bien le mécanicien — buvaient des pots; personne n'avait l'air pressé. Un laisser-aller qu'on ne verrait plus sur les trains du bas, où les mécaniciens noirs ne font plus comme jadis attendre les voyageurs jusqu'à ce qu'ils aient fini leur petit marché. Le général De Koninck, [...], a une façon de critiquer sans avoir l'air d'y toucher et de donner aux gens des leçons timides et acceptables qui le rend en somme assez sympathique. Mais pas digne de t'être présenté, chère Madame, ni assez malin pour te rapporter un propos, ni assez bête pour te faire rire. Le train est parti à minuit, au milieu des rigolades et des grosses plaisanteries du chef-train. [...]

Installation parfaite (?). Une cabine spacieuse, prenant l'air de trois côtés. Une douche. Un pont de 4 m sur 1,50, derrière la cheminée. C'est parfait tant qu'il n'y a pas de feu dedans, mais je crois qu'en marche on y cuira. Et il me semble entendre dans la cloison un grignotement de rats qui pourrait être assez embêtant s'il doit se prolonger pendant toute la nuit. [...]

**55. 6.XII.**

[...]

En attendant, je renifle un peu autour de moi. Qu'est-ce que ces basenji accroupis sur le sable, attendant on ne sait quoi? Ils sont une centaine, vêtus de pagnes de raphia, avec de drôles de petites calottes de paille fixées à leur tignasse par une épingle. Ça m'a tout l'air de ressembler à de la M.O.I. (main-d'œuvre indigène). En effet: ce sont des recrutés des Huileries, venant de Mweka (Kasaï) et allant à Brabanta. Pour combien de temps? Ils n'en savent rien. Pour faire quoi?

<sup>158</sup> En français, «du mauvais esprit».

<sup>159</sup> H. Gilbert (?-?), directeur-adjoint du Cercle de Brabanta des Huileries du Congo belge.

Ils n'en savent rien. Pour toucher quel salaire? Ils n'en savent rien. Où sont leurs papiers? Ils n'en ont pas... Le capita des Huileries proteste: ils sont engagés comme coupeurs de fruits et pour un an; s'ils prétendent ne pas le savoir, c'est qu'ils font du *maye*<sup>158</sup>. La seule chose qu'on ne leur a pas dite, c'est le montant du salaire (un petit détail sans importance, évidemment). Il y avait dans la troupe quelques squelettes ayant un Pignet de 45 au moins (je dois t'avoir expliqué dans une précédente lettre ce qu'est l'indice de Pignet). Un vieillard aux lèvres rentrées sur les gencives et aux joues creuses a exactement une dent dans la bouche. Enfin, le type de «volontaires» vendus par leur chef, résignés peut-être comme on se résigne aux coups du sort, qui partent comme un triste bétail. Le Blanc qui les avait recrutés était M. Gilbert<sup>159</sup>, Directeur de Brabanta, en personne. Il se trouvait à l'Hôtel. J'y monte. J'ai rarement vu un homme aussi embêté. Il commence évidemment par me déclarer que tous les hommes sont solides et bien bâtis, qu'ils savent parfaitement à quelles conditions ils sont engagés, que l'administrateur les a vus et qu'il a été entendu avec lui qu'on lui enverrait les pièces pour régularisation des paperasses aussitôt après l'arrivée à Brabanta. Je lui tends une perche sournoise en lui disant que, si les hommes qu'il a recrutés étaient tous solides et bien portants, ceux que j'ai vus à la rive n'étaient pas les hommes qu'il a recrutés. Il s'y accroche désespérément: ça, c'est possible qu'on les ait changés en route. Et le voilà pris: pourquoi, s'ils sont engagés volontaires? Pourquoi les a-t-on changés? Enfin, je lui demande de descendre avec moi. Il était dans ses petits souliers. Ça, c'est un homme que vous comptez faire grimper aux palmiers? en lui désignant un vieillard. Non, je ne dois pas avoir vu celui-là. Il est facile de vous en assurer: demandez-lui son nom. Le nom est bel et bien inscrit sur la liste, le recruteur n'a sans doute pas regardé l'homme, mais il l'a vu (à moins, ce qui est fort possible aussi, qu'il n'en ait vu aucun, qu'il se soit borné à inscrire les noms des sujets livrés sans prendre la peine de les voir). Je lui demande ce qu'il compte faire. Il me répond qu'au fond cela n'a pas grande importance, qu'ils seront vus demain par le médecin des Huileries. Je lui oppose le texte du décret, qui est absolument précis et formel: aucun recruté ne peut quitter son territoire sans être muni d'un certificat d'aptitude. Aucun certificat d'aptitude ne peut être donné si l'individu a un Pignet supérieur à 35. Il n'y a pas à sortir de là. D'ailleurs, Monsieur, croyez-vous que le médecin pourrait passer celui-là... et celui-là... et celui-là? Croyez-vous que celui-ci ait un Pignet inférieur à 45? (l'homme avait peut-être 60). Oh, Monsieur le Commissaire Général, vous savez, moi, le Pignet, je ne comprends pas grand-chose à ces affaires-là! Mais l'administrateur de Mweka doit y comprendre quelque chose, lui, et c'est lui qui, à défaut de médecin, devait délivrer le certificat provisoire.

Bref, j'ai dit à l'administrateur d'ici de ne pas laisser s'embarquer ces recrues si elles ne sont pas en règle: il y a un médecin du B.C.K., agréé par l'Etat, à Port-Francqui, on n'a qu'à lui montrer les recrues. Et qu'on me fasse tenir, quand je repasserai en avion ici le 22, une note m'indiquant le résultat de la visite médicale...



N'est-ce pas désolant? En être là, pour un des plus gros employeurs de main-d'œuvre de la Colonie! Note que ce à quoi j'objecte n'est pas surtout le caractère forcé de ce recrutement. Je puis admettre que dans des régions neuves on puisse forcer quelques célibataires à se prêter à une expérience — comme on l'a fait dans l'Urundi pour l'U.M.H.K. Mais ce sont toutes les autres illégalités dont ce recrutement s'entoure. Arracher à leur village des vieillards qui ne sont quand même bons à rien; prendre les gens sans même leur dire pourquoi, ni ce qu'ils vont gagner... Et cela après des années! Qu'il y ait des abus, soit, quand on voit que des efforts sont faits pour y mettre fin. Mais ici, aucune possibilité de progrès. Tant que les employeurs pourront avoir des gens par des moyens de ce genre, ils ne feront évidemment aucun effort pour en obtenir autrement... J'en écris à Maron.

[...]. Nous sommes pour le moment arrêtés à un poste à bois où nous faisons le plein de 30 stères pour pouvoir naviguer toute la journée demain. [...]

Nous avons navigué 8 heures, avec un court arrêt au poste à bois de Bena Bendi, que nous avons visité déjà en montant à Port-Francqui. Nous l'avons quitté à la nuit, à l'heure où les feux deviennent rouges sur le ciel, où les fumées bleues du village s'alourdissent et coulent vers le fleuve en lentes traînées. Une heure encore et arrêt pour la nuit à un poste à bois, sur le territoire du Lac Léopold II. Nous avons donc quitté le Kasai pour remonter le Sankuru, mais nous ne sommes pas encore à la frontière du district du Sankuru. [...]

## 56. 7.XII.

[...]

Le voyage se poursuit normalement. Nous sommes très bien sur notre petit bateau avec son capitaine noir. Nous devons faire le chop nous-mêmes. Le cuisinier de Demeur fait la cuisine et mon boy nous sert tous deux. Il fait calme et bon, mais affreusement chaud sur le petit pont, derrière la cheminée! Heureusement, la nuit, quand les feux sont éteints, il règne dans la cabine une très agréable fraîcheur.

[...]

Le Sankuru coule large, monotone et jaune entre des berges boisées. Pas un village. Un poste à bois de temps en temps, des coupeurs engagés, dont on ne voit même pas les huttes. [...].

9 h  $\frac{1}{2}$

Nous naviguons toujours. Le capitaine veut atteindre ce soir Butala, ancien

centre commercial aujourd'hui abandonné, que tu trouveras sur la carte de Siret (le premier nom en amont de Basongo, sur le Sankuru). Dans ma cabine, la chaleur de la chaudière entrant par devant, lutte avec la fraîcheur de la nuit qui pénètre par les deux côtés. Tornade lointaine: éclairs et roulements. J'aurais bien voulu loger au poste à bois où nous nous sommes arrêtés une heure en attendant la lune: une rive peuplée d'arbres immenses, débordant jusqu'au-dessus du bateau, et si finement découpés sur le ciel du soir! On vient de siffler, je crois que nous arrivons, à moins que le capitaine veuille s'amarrer en brousse pour se garer de la tornade... Les deux: nous arrivons à Butala au moment où la tornade éclate. Quand je sors, j'assiste au spectacle habituel: la lente approche de la rive où, à l'approche du bateau, avertis par la sirène, les gens du lieu ont allumé un feu que, de temps en temps, des éclairs aveuglants font disparaître. Le plongeon des hommes qui portent l'amarre. Le sifflement de la vapeur qu'on laisse échapper...

**57. 8.XII.**

Pluie... pluie... la surface de l'eau criblée de gouttelettes dansantes. Une couche de vernis luisant sur les tôles des barges amarrées de chaque côté du bateau, et sur l'écorce des bûches empilées à l'avant des barges... De l'eau dans mon lit, comme sur le Dhanis (car il n'y a pas de rideaux à mes fenêtres; on a mis des tôles sur le toit de la cabine, mais elles ne recouvrent que jusqu'au bord, et l'eau s'écoule le long du treillis des fenêtres). Il fait chaud et froid sur le pont: j'attends le soleil avec impatience. Au moins, avec lui, on sait à quoi s'en tenir, on ne risque pas une bronchite entre les tôles brûlantes de la machine et l'humidité froide de l'air.

[...]

**58. 8.XII.**

[...]

Arrêt ce matin à un petit poste à bois — village indigène. Jolies huttes en fibres de palmier finement tressées. Hommes et femmes portent de grands pagnes de raphia, teints en rouge le plus souvent. Aperçu de femmes au travail. L'une pétrissait avec un pilon une étoffe de raphia dans un tronc d'arbre pour l'assouplir. L'autre brodait — ou faudrait-il dire tapissait? Elle faisait, mais en très fin, un ouvrage dans le genre de celui que les sœurs faisaient faire sur un filet, au Rwanda; mais sans nœuds: elle introduisait avec une aiguille un fil de raphia teint sans le fil de chaîne, ramenait jusqu'à ce que seul un petit bout d'un millimètre reste dépasser, puis coupait son fil par-dessus à un millimètre; elle avait ainsi introduit 3 ou 4 mil-

limètres de fil, libre aux deux bouts, et recommençait la même chose. Dessins réguliers en trois couleurs: jaune naturel, rouge indigène hélas, violet à l'aniline.

Adorable lumière, ce soir, après la pluie du jour. Vive et douce, pure et nuancée, avec la blancheur éclatante des troncs et les ombres que jette le soleil déjà bas. Dans une petite crique, un indigène, seul dans sa pirogue, travaille à placer ses nasses. Il nous fait des signes d'amitié. En voilà un qui connaît la solitude. Pas un être humain à des lieues alentour. Il rentrera dans la nuit à son lointain village, bravant la terreur du noir, les hippos qui, d'un coup d'épaule, renverseraient sa pirogue... Ils ne sont pas plus paresseux que cela, les gens qui travaillent ainsi pour avoir à manger!

Vers 6 heures, nous approchons du centre commercial de Lodi. L'heure délicate a fui; une fois le soleil disparu derrière les nuages, il reste la clarté mais ce n'est plus la lumière... Les verts se ternissent et il monte de l'eau comme une tristesse avec la brume du soir.

Navigation nocturne sous un ciel plein d'étoiles. L'«Andenne» veut rivaliser avec le ciel, de sa cheminée jaillit un feu d'artifice: vers lumineux qui se raccourcissent, deviennent de simples lucioles, tombent lentement, finissent par rencontrer leur réflexion dans l'eau et s'éteignent brusquement au moment de s'y réunir... La lune ne doit se lever que vers neuf heures. Malheureusement, à 8 h ½ c'est le brouillard qui se lève. On ne voit plus rien, et nous sommes obligés d'aller à la rive. Il faudra repartir quand la brume sera dissipée, car il n'y a pas d'arbres ici pour amarrer le bateau. [...]

## 59. 9.XII.

[...]

Notre capitaine a décidé le feu quelque part. Il veut absolument rattraper le «Dixmude», parti 30 heures avant nous. Il a navigué jusqu'à 1 heure la nuit dernière, et est reparti à 4 h ½ ce matin. Mais il joue de malheur: au poste d'escale, pas de bois; et ce matin, brouillard. Vrai brouillard de Manche ou de Mer du Nord, et coups de sirène!... Nous sommes à Bukila, où nous complétons le chargement de bois. Le «Dixmude» est passé ici hier à midi, le retard est donc réduit à 4 heures de moins qu'une journée de navigation. Peut-être le reverrons-nous à Bena Dibele.

Nous allons atteindre la limite du Sankuru, cela fera le 3<sup>e</sup> et dernier district nouveau que j'aurai vu au cours de ce voyage. Restent 6 districts où je ne suis jamais entré: Lomami, Lulua et les 4 districts du nord: Ubangi, les deux Uele et l'Ituri. Il faudra que nous revenions une fois à nous deux pour compléter ce tour.

Je prépare mon voyage au Kwango en notant dans les rapports que je possède au sujet des H.C.B. et de la C<sup>ie</sup> du Kasai les points les plus frappants et les endroits qu'il faut voir. Cela me permettra de mettre le doigt sur la plaie sans avoir

à séjourner trop longtemps. Si mes constatations ne coïncident pas avec celles des auteurs des rapports, cela prouvera ou bien qu'ils ont exagéré, ou bien que leur intervention a obtenu le résultat recherché: dans les deux cas, tant mieux. Si, par contre, les situations signalées existent toujours, les sociétés sont sans excuse de ne pas les avoir redressées et ne pourront se justifier en prétendant qu'elles les ignoraient.

Nous venons de rencontrer le «Princesse Clémentine» que j'ai arrêté à tout hasard. Je lui ai confié mes lettres, mais il m'a laissé (il, c'est le capitaine évidemment, pas le bateau) peu d'espoir d'atteindre Port-Francqui à temps pour l'avion d'après-demain.

Il y avait à bord quelques passagers «Offitra» dans une barge à plancher. Il faisait dans ce bac une chaleur affreuse. Vraiment, c'est un mode de transport qu'on ne pourrait adopter que tout à fait exceptionnellement, en cas de nécessité absolue. En fait, c'est le seul qui soit pratiqué sur les affluents.

Le «Dixmude» a, paraît-il, six heures d'avance sur nous. La poursuite continue.

[...]. Figure-toi qu'il règne ce matin une lumière parfaite. Un ciel pâle, avec très, très loin de légers petits nuages blancs, des nuages d'Europe dans un ciel d'Europe. Je regarde, je devrais m'en emplir les yeux. Et je me dis: où voit-on des ciels comme ça? Mais chez nous, et en hiver même: cela n'a rien de l'Afrique. [...]

Quatre heures: l'heure la plus chaude de la journée, peut-être précédant la meilleure, celle qui réconcilierait n'importe qui avec l'Afrique! Je viens de prendre ma douche. Il y a sur le toit un grand fût où l'on pompe de l'eau chaque matin. Elle est chaude, évidemment, vers le soir; mais même un bain chaud rafraîchit, et sous l'arrosoir, on se savonne avec délice... Nous allons arriver à Bulungula; et si l'on continue de ce train, nous serons à Bena Dibele jeudi vers midi. Et alors, en route. Je ne crois pas que je pourrai avoir une voiture; mais un camion suffira. [...]

Nous avons navigué pendant une bonne partie de la journée dans un chenal étroit, longeant de très près la forêt. Les eaux étant très hautes, on plongeait, par-dessus le rideau de buissons bas qui toujours garnit les rives, au cœur du mystère. Des troncs pleins d'ombre, traversés de troncs clairs. Par endroits, on voyait à cent, deux cents mètres de profondeur. Je cherchais des singes, de la vie, rien; sinon un grand héron d'un brun mauve que je n'avais jamais vu.

Nous échappons à une tornade qui nous a précédés et que nous laissons dans le nord. Double arc-en-ciel, avec sa double réflexion dans l'eau.

[...]

Soir

Nous logeons à Bulungula. Notre capitaine — un des quatre patrons diplômés sortis jusqu'ici de l'école de navigation de Léopoldville — ne navigue, me dit-il, que depuis deux ans dans le Kasai; cela peut représenter au mieux une cinquantaine de voyages. Pourtant, il a l'air de connaître la rivière comme sa poche. Au fond, cela s'explique. Les noirs ont une concentration infiniment plus grande que la nôtre, parce qu'ils ont, en comparaison de nous, si peu de préoccupations et si peu de sujets de réflexion. Les trois quarts des idées qui nous viennent au bout d'une journée, ils seraient parfaitement incapables de même les concevoir. Alors, ils sont tout à leur affaire, sans une distraction, et tout se fixe dans leur mémoire peu chargée.

J'ai suivi les manœuvres, toujours pittoresques, de l'accostage. Il faisait nuit noire et la tornade menaçait après une journée très chaude. On voyait très vaguement les rives; comment les noirs reconnaissaient l'approche du poste, ils auraient peut-être eu peine à le dire eux-mêmes: une silhouette de grand arbre saillant contre le ciel au-dessus du mur uniforme de la forêt. Appels de sirène pour demander un feu: comme un S.O.S. dans la nuit. Au poste à bois, un feu jaillit, grandit à une distance impossible à évaluer. Puis on devine les silhouettes qui s'agitent autour. Et c'est le signal de mettre en demi-vitesse, la lente approche, les coups de barre difficiles et les barges qui de chaque côté prolongent le bateau en avant et en arrière, le plongeon avec le lourd câble d'acier — les cris familiers des hommes qui signalent que le câble est fixé. Enfin l'échappement de la vapeur, la fumée âcre du bois qu'on retire du foyer — signal que la journée est finie.

Nous repartirons très tôt, en pleine nuit, quand la lune sera levée et que les menaces de tornade auront disparu. Impossible d'arriver avant jeudi soir à Dibele, paraît-il; le bois d'aujourd'hui était à moitié pourri et le sabot n'avancait pas. C'est d'ailleurs son dernier voyage: il doit redescendre à Léopoldville pour se faire remettre à neuf — et il en a besoin!

[...]

## 60. 10.XII.

Départ en pleine nuit: je me suis réveillé à 2 h  $\frac{1}{2}$ , on marchait. Arrivée au point du jour à Gandu, où nous faisons du bois. Il est 7 h  $\frac{1}{2}$  et en route pour toute la journée. [...]

Beaucoup de palmiers-raphias, dans la forêt d'ici. Les rameaux sont plus longs, plus lourds, et par conséquent, plus retombants que ceux de l'élaïs<sup>160</sup>, ils prennent autrement la lumière et, avec un peu d'habitude, on les distingue tout de suite. Les indigènes en récoltent le vin, plus capiteux que celui de l'élaïs, et en

<sup>160</sup> Sorte de palmier.

tissent la fibre.

J'ai passé ma matinée à faire des chiffres sans rien voir, et viens me rafraîchir un instant à l'heure de midi en causant avec toi. Je dois t'avoir déjà dit qu'actuellement les disponibilités en main-d'œuvre s'établissent par le rapport Hommes Adultes Valides à Femmes, Enfants et Invalides (HAV à FEI). Rapport illogique, puisque dans une population donnée il suffira que la natalité baisse pour que le disponible augmente. Illogique encore, parce que ce que l'on veut éviter, c'est la désorganisation sociale causée par un exode trop grand des hommes. Or, la manifestation la plus grave de cette désorganisation, c'est la baisse de la natalité. Si, malgré le départ de beaucoup d'hommes, la natalité ne baisse pas, cela prouve que cette société résiste à l'exode, s'y adapte: c'est là qu'on interdit les recrutements. Par contre, si l'effet redouté se manifeste, si la natalité baisse, le rapport HAV/FEI se maintiendra et les recrutements demeureront autorisés. Je m'efforce maintenant d'illustrer cela par des exemples tirés de recensements existants. Je voudrais, quant à moi, voir remplacer le rapport HAV/FEI, illogique et d'ailleurs mal connu et très instable, par le rapport Hommes à Femmes. Là où ce rapport tombe au-dessous d'un certain chiffre minimum, par exemple 80 hommes pour 100 femmes, on peut dire sans craindre d'erreur que la société est menacée: il y a un déficit en hommes. Qu'il provienne de notre occupation ou non, peu importe. Qu'ils soient morts ou partis, peu importe: nous sommes là en présence d'une rupture d'équilibre qu'il importe de ne pas aggraver en faisant encore des prélèvements dans ce milieu. Je prends donc des chiffres typiques de chefferies nettement menacées et où le système actuel autorise des recrutements; d'autres évidemment saines et où les recrutements sont interdits, pour illustrer ma thèse.

Soir. Kamba

Arrêt à Kamba où nous arrivons vers 5 heures. Deux Portugais, les frères Martins<sup>161</sup>, qui ont ici une petite huilerie et une plantation de 50 ha de palmiers. Le dernier venu des frères, qui parle peu le français, nous aborde d'abord comme nous étions allés faire un tour à la rive. Je l'interroge sur les conditions de travail et de commerce. Comme je suis en kaki sans cravate ni veston, il se déboutonne assez facilement. L'autre, vieux Congolais déjà (il n'a que 27 ans mais 11 ans de Congo), nous annonce qu'on attendait le Gouverneur par le «Dixmude» — mais pas M. Maron, un autre. Il finit par s'apercevoir que ce doit être de moi qu'il s'agit, mais, mis en confiance, n'hésite pas à continuer à parler. Il nous invite à souper chez lui, ce que nous ne pouvons refuser. Je recueille quantité de renseignements intéressants sur la région — il est bon quelquefois d'entendre

<sup>161</sup> Martins (deux frères), entrepreneurs portugais.

<sup>162</sup> Lukengo, roi des Luba.

<sup>163</sup> Musinga Yuhi (1883-1944), *mwami* (roi) du Ruanda (*B.B.O.*, V, 626).

parler des gens qui n'ont rien de commun avec le monde officiel. Il me raconte des choses fort curieuses sur Lukengo<sup>162</sup>, «roi des Bakuba, un tyranneau dont on a voulu faire une espèce de Musinga<sup>163</sup>». Tu dois avoir vu des photos de ce Lukengo — un monstre de graisse, paralytique, incapable de se remuer. D'après le Portugais, il se passerait chez lui des choses inouïes. Par exemple: l'impôt est de 20 F. Il y a des villages de deux ou trois mille âmes, où une centaine de gens paient l'impôt à l'Etat, mais Lukengo perçoit pour son propre compte 240 F par famille. On pourrait hardiment doubler ou plus le chiffre de population accusé par les recensements. Le chef perçoit en outre un impôt en femmes, ce qui lui permet d'en avoir deux ou trois mille pour lui tout seul. Il a à son service 400 messagers qui ne touchent aucun salaire, mais peuvent se payer des pagnes à 150 F pièce sur le produit de leurs vols. Dernièrement, il se commet un meurtre dans un village des environs. Les indigènes, exaspérés, veulent se venger et menacent de se battre. Le Portugais l'apprend, y va, les fait tenir tranquilles et les envoie au poste avec une lettre exposant l'affaire. Quelques jours se passent, puis arrivent des messagers de Lukengo (à qui l'administrateur avait transmis la plainte) qui viennent réclamer 200 F au village de l'assassin... et 200 F au village de la victime. Nouvelle lettre du Portugais. Nouvelle visite des messagers qui, cette fois, arrêtent l'assassin. Au bout de deux semaines, l'assassin revient fier comme Artaban: Lukengo avait exigé de lui une rançon en «ngula» (bois de teinture) et en poisson; et, la rançon payée, l'a relâché. Les parents de la victime n'avaient toujours aucune réparation. Cette fois le Portugais écrit au Procureur du Roi, et l'assassin est arrêté et mis à l'ombre. Les administrateurs auraient comme instructions de passer par Lukengo pour tout et de s'entendre avec lui à tout prix; à la moindre palabre, ils seraient déplacés? L'autorité de Lukengo serait, par ailleurs, exactement celle que l'Etat lui donne et il ne tiendrait contre la haine de ses sujets que grâce à l'appui officiel. Le même Portugais a un jour un capitaine arrêté et mis au bloc par Lukengo. Deux mois après, le noir revient, explique qu'on lui a extorqué 600 F. Martins écrit à Lukengo, lui demandant s'il a connaissance de l'incident. Réponse: parfaitement. Mais il n'a payé que 400 F. Puisqu'il dit qu'on lui en a réclamé 600, ce sera le reste, 200 qu'il doit payer!! Plainte à l'administrateur, qui conseille de payer pour ne pas se mettre mal avec le chef... Enfin, ce brave Lukengo aurait besoin pour certains *dawas*<sup>164</sup> de chair humaine carbonisée et n'hésiterait pas à faire tuer des gens, de temps en temps, pour se procurer la matière première indispensable... Evidemment, il faut prendre tout cela avec un grain de sel et faire la part des racontars indigènes. Mais même n'en prenant qu'une minime partie, cela me semble un peu fort! Je suis curieux de contrôler ces dires par d'autres, et de voir ce fameux potentat. Cela vaudrait la peine, si on avait le temps, de se promener pendant quelques semaines dans ce patelin et de faire une petite enquête indépendante. Ce territoire des Bakuba est un des plus étendus, sinon le plus étendu, de toute la colonie: beaucoup plus

<sup>164</sup> En français, sortilèges.

grand que l'Urundi, si je ne me trompe. Il y a une soixantaine de mille habitants connus — sans compter les autres.

## 61. 11.XII.

Le train-train habituel ce matin. Départ en pleine nuit, vers deux heures; arrêt à quatre pour accoster dans la crainte d'une tornade, et en route depuis. Nous devons arriver à Bena Dibele ce soir.

J'ai travaillé ce matin à mettre au point mes évaluations de la population du Mayumbe: un territoire d'un district, et quel travail! Il ne suffit pas de dire que les renseignements que nous possédons jusqu'ici ne sont pas sûrs; il faut dire combien on peut recruter — en attendant d'avoir des renseignements sûrs, car la vie économique n'attend pas. Et comme les possibilités de recrutement sont fonction avant tout du chiffre et de la composition de la population, il faut tirer des renseignements fragmentaires que nous possédons le maximum d'information possible, et conclure. Je me demande bien comment il me sera possible d'achever notre rapport avant le retour en Europe! Pour bien faire, il faudrait des mois après le retour pour digérer tout cela et le mettre en œuvre. On fera son possible. Pour le Mayumbe, j'arrive à la conclusion qu'il faudra augmenter d'au moins 10% les chiffres des recensements.

[...]

La vie de ces gens de bateau est curieuse à suivre! Ils n'ont pas d'autre maison. Leur «chez soi» consiste essentiellement en une moustiquaire, qui protège le ménage contre les yeux indiscrets. Sous la moustiquaire, des caisses, quelquefois un cadre de lit — les plus fortunés ont même un matelas. Les hommes ont leur travail à bord: barreurs, machinistes, sondeurs. Presque tous sont mariés, et les femmes ne chôment pas! On leur a installé une cuisinière sur une des barges et du pont nous pouvons suivre les travaux de la popote. Le ravitaillement est varié. A chaque poste à bois, ces dames montent au village pour faire leur marché: poisson, manioc séché, huile de palme, pilipili, légumes, bananes parfois. Et le travail commence, fait avec un soin inattendu et laborieux. Nettoyage des légumes (feuilles de manioc) avec deux ou trois eaux différentes; puis en avant dans le mortier pour en faire des épinards; et la cuisson commence dès le bon matin; de nouveau dans des eaux successives. Préparation de la farine: épluchage attentif des carottes, et le mortier refait son office (sur les tôles, il bondit à chaque coup de pilon avec un bruit d'enfer). On tamise scrupuleusement la farine et ce qui n'a pas traversé le tamis repasse au mortier. Vient alors le grand travail de cuisson du poisson à l'huile. On enlève les arêtes une à une; on place un à un les morceaux dans la casserole avec des lavements de mains entre les diverses opérations. Il faut voir les femmes tourner dans le frichti avec leurs cuillers de bois, assaisonner, goûter, comme des cuisinières de chez nous! Et en ayant bien soin de ne



pas poser le couvercle sur une place sale, d'où il pourrait ramener suie ou cendres qui souilleraient la préparation! Chacune des femmes passe chaque jour de nombreuses heures à sa cuisine; et parfois le soir, à l'étape, on en voit qui prennent le mortier à terre pour se remettre à piler au clair de lune. Le temps que laissent les soins culinaires, on le consacre à la coiffure. Tout ce monde est Batetela, avec la coiffure en damier, chaque case soigneusement délimitée au peigne fournissant une mèche qu'on tord et qu'on garnit d'un fil (comme les bracelets indigènes). Toutes ces cordes noires sont alors réunies sous le menton... Pour cette opération délicate, les commères se réunissent à quatre ou cinq autour de la patiente et on en profite pour jacasser. Madame Capitaine ne fréquente pas sur le pont inférieur: elle vit dans la cabine, à l'avant, et surveille son époux qui partage notre cuisine... A bord, tout a l'air de marcher très bien: le capitaine noir a de l'autorité, hurle beaucoup moins que bien des confrères blancs, tient son monde en ordre et en obtient un travail intensif; on marche au moins 18 heures par jour. Les autres se relaient, lui est à son poste tout le temps. Il se rattrapera par quelques jours de sommeil ininterrompu à Lusambo.

## 62. 12.XII.

[...]

Arrivée hier vers six heures, à la tombée du jour. L'administrateur, Ruelle (?) (j'écris les noms comme je les entends prononcer)<sup>165</sup>, m'attendait: un petit sec aux yeux perçants, qui a l'air sérieux. Présentation des quelques commerçants de la place, et l'on monte chez lui, après avoir passé à la maison des passagers — quelconque, on n'y cherche d'ailleurs que la place pour monter son lit. M. et Mme Ruelle ont trois enfants ici. Hélène 8 ans, Jean 6 ans  $\frac{1}{2}$ , Anne-Marie 4 mois. Cette dernière est venue au monde avec le seul secours du père: le médecin est arrivé dans l'après-midi, alors que tout était fini depuis 8 heures du matin. Enfants gentils, un peu maigres, extraordinairement avancés pour leur âge. Le petit garçon qui a donc l'âge de Jacques<sup>166</sup> était en train de dévorer les «Mémoires d'un Ane», reçus de St Nicolas; la fille lisait «Les Petites Filles Modèles». Le garçon a appris à lire tout seul, vaguement aidé par sa sœur. Il tape des lettres à la machine à écrire avec un sérieux inquiétant: cela doit être un mal de famille. Pense donc: un moutard de 6 ans  $\frac{1}{2}$  qui te fait des en-tête: «Objet», «Réponse au n°», etc. et fait rapport à «M. le Commissaire de District» sur un voyage de son papa...

Bena Dibele est le type du poste de brousse: maisons en briques blanchies à la chaux, à volets, etc; genre Uvira. On est à une vingtaine ou une trentaine de

<sup>165</sup> Il doit s'agir de Lucien Ruelle (1895-?), administrateur territorial principal.

<sup>166</sup> Fils de Pierre Ryckmans.

<sup>167</sup> Au sujet du Pignet, voir *supra*, document 7.

mètres au-dessus du fleuve, la température était très supportable et les gens ne se plaignent pas de la chaleur.

Nous avons dîné chez les Ruelle le soir. Le petit garçon avait très gentiment dit bonsoir avant de se coucher (ils se couchaient seuls). Un quart d'heure après, il revient en pyjama, redit très gentiment bonsoir de nouveau, et explique tout bas à sa mère qu'il avait cru que M. Demeur était le Commissaire et que le Commissaire était M. Demeur! N'est-ce pas charmant? Chacun avait profité d'une méprise, ou plutôt en avait été victime, de sorte que personne n'avait reçu le bonsoir qui lui était destiné, et qu'il fallait recommencer.

J'ai pris un peu contact au sujet des questions populations et travail. Quatre races: Bakuba – Babindji – Batetela – Basongomeno. A part les Batetela, ce sont des gens farouches et chétifs. Quand l'administrateur voyage pour ses recrutements Offitra, armé d'un mètre et d'un peson avec lequel il pèse les candidats comme des sacs de coconottes, il a grand-peine à trouver des gens ayant le Pignet<sup>167</sup> minimum exigé de 35. Et la plupart des gens qu'il accepte sont réformés par la suite. Cependant, comme je le lisais l'autre jour dans un rapport très sensé de médecin: comment y a-t-il le plus de chance de voir améliorer le Pignet d'un homme: en le laissant croupir dans sa paresse sous-alimentée, ou en lui faisant faire la gymnastique du travail, avec une nourriture adéquate? Suralimenter les gens sur place est évidemment la solution théorique, mais en pratique, si on les laisse sur place ils ne mangent pas à leur faim...

[...]

Soir

[...]

Donc, visite cet après-midi à un village de Bankutshu, Wilanga, à 25 km de Bena Dibele, sur la route de Kole — village de 200 âmes à peu près. Des sauvages, mais alors des purs! Les femmes répugnantes, au point que des femmes Bakutu, bien enduites de beurre, seraient appétissantes en comparaison. Enduites d'une graisse rougeâtre, mêlée de cendre de bois; les cheveux collés avec une résine et ramenés en crête au-dessus de la tête; et pour enjoliver la coiffure, quelques soies de phacochère et quelques feuilles sèches tressées dans la chevelure en un pittoresque désordre. Comme costume, les hommes (qui ont, eux, les cheveux graissés au noir et pendant en ficelles) un pagne de raphia, les femmes en tutu de ficelle. A notre arrivée, les gosses ont filé comme des flèches. Mais ils sont revenus assez vite, après la distribution de quelques sous; et par la suite une bande de moutards nous a escortés à travers le village. Celui-ci est disposé des deux côtés d'une large route: de petites maisons bien construites en fibre de palmier, couvertes de même, avec une fenêtre à glissière qui sert de porte. Les gens ont

<sup>168</sup> Mot sans signification établie.

peu de contact avec le blanc et ont conservé leurs industries. Il y a la hutte du tisserand, le hangar des forgerons, un batteur de tam-tam qui porte son instrument et met une vie bruyante dans le patelin. Assez bien de malades — pian, éléphantiasis, etc.; malheureusement, il n'y a pas d'hôpital plus rapproché que celui de Lodja qui est à 150 km: ce serait presque de l'ironie que de conseiller aux gens d'y aller. A notre retour, nous sommes passés par un autre petit village où tous les hommes revenaient de la chasse, avec leurs arcs et leurs filets sur le dos. Ils nous ont vendu pour 20 F deux petites antilopes, dont une boloko (celle dont tu as le *kaross*<sup>168</sup>).

[...]

### 63. 13.XII. Lodja

Me voilà de nouveau rompu de fatigue après une journée assez dure. Départ ce matin vers 9 h de Bena Dibele. Nous avons fixé le départ à 7 h  $\frac{1}{2}$ , mais un orage a éclaté à l'aube, l'appel en a été retardé — et notre réveil aussi. Déjeuner chez Mazirof<sup>169</sup>, émigré russe, ancien capitaine de steamer, installé comme commerçant à Dibele. Spécialité: la ménagerie. Un léopard, des aigles, des singes de diverses variétés, dont un grand je-ne-sais-quoi (cercopithèque ou autre) albinos. Lord Leverhulme, passant ici il y a quelques années, lui en a, paraît-il, offert 300 livres!...

En route sur un camion qui est mis à ma disposition pour mon voyage au Sankuru: un Ford nouveau modèle, piloté par un certain M. Baudry<sup>170</sup>, transporteur installé ici. Malheureusement, il n'y a pas de carrosserie [*sic*], de sorte que l'installation, serrés à trois sur le devant, est assez sommaire. Outre nos bagages, il y a 400 kg de charge de Baudry, et 4 noirs juchés sur les malles, caisses et sacs: le camion est aussi complet que possible. La route a 150 km, suit d'abord le Sankuru en coupant une série d'affluents, puis quitte la rivière pour remonter, sans plus franchir aucun pont, vers la ligne de partage Sankuru-Lukenie, et redescendre vers cette dernière rivière à Lodja. Les 60 premiers kilomètres sont en forêt. Dense, très belle, avec des arbres magnifiques: une richesse à exploiter plus tard, actuellement les frais de transport seraient excessifs pour le prix. De temps en temps une clairière ouverte par le feu, des plantations, des villages. Tantôt des «fins de terme» — puis des Batetela avec leurs maisons en pisé et leurs femmes en grand costume — puis des Bankutshu avec leurs petites huttes en fibres de palmier et leurs femmes de moins en moins vêtues — puis des Bakuba relégués qui ont construit un nouveau village — un véritable kaléidoscope. Notre conducteur marche comme un enragé, fait du 60 à certains moments.

<sup>169</sup> ? Mazirof (?-?), ancien commandant de navire, installé comme commerçant à Bena Dibele.

<sup>170</sup> ? Baudry (?-?), transporteur installé à Bena Dibele.

Il y a des passages étroits et des virages où l'on ne voit pas à vingt mètres et on attend plusieurs camions qui doivent arriver en sens inverse: on dirait que le conducteur se dit que le plus rapide écrabouillera l'autre. La route est bien tracée, bien construite. Comme il n'y a pas une pierre dans le pays, on a coffré avec de la terre de termitière: cela fait un asphalte extrêmement dur et d'un roulement épatant, presque comme de la cendre. Au bout de 60 km, on quitte la forêt, on se trouve en plaine. Un pays charmant pour moi qui ai aimé l'Urundi. Longs plateaux mollement ondulés, couverts d'une herbe moins rase que celle des environs du Camp du Froid par exemple, mais assez courte quand même. J'ai l'impression que des élevages pourraient réussir ici. La plaine est nue, sans buisson mais de tous côtés il y a des bosquets, des têtes de ravins boisés, parfois on traverse un coin de forêt; en somme, pays très varié: des horizons et du bois. Beaucoup de villages: tous ceux qui se trouvaient à distance de quinze kilomètres de chaque côté de la route y ont été concentrés. Toujours les petites maisons, tantôt en fibres de palmier, tantôt en écorces. Je ne m'y retrouve pas très bien dans les différentes races: les gens passent tous sous le nom générique de Batetela mais plus les Batetela civilisés ou à demi. De purs sauvages, les hommes un petit pagne de raphia, les femmes une «queue de cheval» entre les jambes, mais sans ces affreuses coiffures à la résine de Bankutshu, et le corps à moitié propre. Vers midi, nous faisons halte à un grand village, pour déjeuner. J'en profite pour visiter le patelin, faire venir les enfants, interroger les gens. Le décor a de nouveau changé. Ce sont maintenant des huttes rondes à toit conique; le vêtement est devenu plus sommaire encore; les femmes ne portent qu'une mince bande de raphia si serrée qu'elles semblent absolument nues. Quelques anneaux de cuivre, mais cela semble être un luxe, assez peu répandu. Tout le Sankuru présente cette particularité que, tandis que partout ailleurs les recensements accusent une proportion de femmes allant jusqu'à 125% de celle des hommes, ici il n'y en a, d'après les recensements, que 85% à peine. Quant aux enfants, de 50 à 70 pour 100 adultes, ce qui est très peu, trop peu. Il y a d'ailleurs — toujours à en croire les recensements — un excédent de décès sur les naissances. Pourtant, parmi les femmes que j'interroge, une a donné le jour à 10 enfants dont 5 en vie; une autre à 7, dont 6 en vie. Chiffres assez exceptionnels peut-être, mais qui prouvent quand même que la race est féconde. Il y a d'ailleurs peu de malades. Je ne peux m'empêcher de trouver les chiffres suspects; je compte faire demain ou après-demain un recensement contrôle dans un village quelconque sur la route de Katakokombe.

Les cinquante derniers kilomètres sont faits à une allure de course, sur une route excellente. Heureusement, on y voit loin devant soi et nous faisons deux rencontres — dont l'une avec un gros camion chargé de 2 700 kg de coton — sans encombre.

Vers 3 h, le voisinage d'un poste commence à se faire sentir. Villages en pisé,

<sup>171</sup> Emile Graff (1897-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

boléros et culottes, nombreux indigènes revenant du marché. Une légère descente nous conduit à la Lukenie, qu'il faut traverser pour atteindre Lodja. La Lukenie est beaucoup moins large que le Sankuru d'une centaine de mètres au maximum. Eau noire, coulant sur un fond clair, très différente de l'eau boueuse du Sankuru. La Lukenie serait navigable jusqu'ici si on prenait la peine de la curer des arbres qui s'y sont accumulés depuis de longues années. Il est question de faire ce travail pour permettre l'évacuation directe du coton par voie fluviale sans passer par le transport très coûteux en camion.

On traverse sur un bac primitif: un platelage fixé sur trois grandes pirogues. On y monte sur deux planches qui craquent au passage du camion. Le gros camion rencontré en cours de route en a d'ailleurs cassé une et s'est doucement enfoncé dans la rivière, hier au soir; je ne sais pas par quelle gymnastique on a réussi à le tirer de là?

Nous arrivons à Lodja, au bureau de l'Administrateur, qui est étonné de me voir déjà, il ne m'attendait pas avant quelques jours. Comme je voudrais partir dès demain, je me mets au travail tout de suite. Les recensements sont ce que j'attendais; mais quant à donner une explication de ces chiffres anormaux, l'administrateur, M. Graff<sup>171</sup>, est incapable de le faire. Le plus curieux, c'est que les garçons dominent les filles autant que les hommes les femmes. Il ne s'agit donc pas simplement d'un décalage des âges. Les filles semblent se marier très jeunes, ici, beaucoup plus jeunes que les garçons. (J'en ai vu une qui n'avait certainement pas plus de quatorze ans). Mais, si c'était à cause de cela qu'on comptait plus de garçons que de filles, on devrait en revanche compter plus de femmes que d'hommes? Bien que l'administrateur ait foi en ses chiffres, je ne puis m'empêcher de croire que les recensements sont incomplets, que l'on cache les femmes et les filles. Car il naît autant de filles que de garçons, et il meurt autant d'hommes que de femmes. D'où provient alors la différence??

[...]

#### 64. 14.XII. Lodja

Comme c'est dimanche, je suis allé à la Mission ce matin et j'ai interviewé le Supérieur. Comme toujours, il m'a donné un son de cloche différent de celui que j'ai entendu chez l'administrateur. Il estime que les résultats du recensement — beaucoup plus d'hommes que de femmes — ne peuvent être exacts. Par contre, il est certain que la population diminue, tout au moins chez les Batetela. Causes: les maladies vénériennes, rendues plus graves par la dissolution des mœurs. L'adultère étant général, tout sujet contaminé devient à son tour une source d'infection pour nombre d'autres. Les recrutements Offitra, qui, au dire de l'administrateur, ne causent aucune difficulté, sont nettement forcés. L'un n'exclut pas

<sup>172</sup> Jean Ghesquière (1888-?), directeur du Syndicat de la Nyawarongo Tanganika (Synyta).

l'autre d'ailleurs: l'impôt est forcé aussi, et dans certaines régions le recouvrement est extrêmement facile — ce qui ne veut pas dire que les gens le paient pour leur plaisir. Par contre, les engagements dans les entreprises locales sont tous libres et spontanés. Le P. est grand partisan du coton que l'on introduit dans le pays: cette culture donnera des ressources sur place à la population, qu'elle ne pourrait pas se procurer autrement.

Il a fait très frais cette nuit; ce matin, au réveil, il régnait un dense brouillard d'Europe. Les palmiers dans la grisaille font un drôle d'effet, ils ont l'air de grelotter. Le climat est assez bon ici; chaud le jour mais frais la nuit, et pas de moustiques. Je ne sais si je t'ai dit à Port-Francqui combien on en était dévoré: c'est le patelin le plus mauvais que j'aie rencontré de ce voyage, battant peut-être Kabalo.

### Soir. Komi

Je t'écris de Komi, à 60 km de Lodja, poste de plantation situé à 15 km au sud de la route de Lodja-Katakokombe. Installation assez précaire, sous la tente, mon papier sur une caisse et mon séant sur ma valise. J'ai décidé de loger ici, comptant sur Ghesquière<sup>172</sup>, ancien entomologiste de la Colonie, directeur de la «Synyta», pour me donner certains renseignements. Nous avons quitté Lodja à 3 heures, après avoir le matin interviewé l'administrateur de Lomela, de passage à Lodja par hasard. Comme je ne pouvais pas visiter ce poste du nord du district faute de temps, j'ai été enchanté de l'occasion. Arrêt à Longanga, à une vingtaine de kilomètres, pour faire le dénombrement du village et en vérifier le recensement. Je ne puis malheureusement faire une étude complète, le village se composant de différents hameaux dont plusieurs sont loin de la route. Pour la partie visitée, je trouve une proportion d'enfants plus forte que celle de l'administration. Je n'ai pas encore analysé tous les chiffres. Gens confiants, gentils; je trouve une demi-douzaine de pères de plus de quatre enfants qui sont exempts d'impôt mais le paient toujours et prétendent que l'administrateur ne veut pas les exempter??

Départ après une heure de travail; tantôt à travers la plaine nue, avec de beaux horizons, tantôt en brousse, tantôt en grande forêt: quand on entre dans la forêt, on est saisi d'une fraîcheur de cave... Toujours route admirable: deux «rails» de terre à termitière à écartement des roues, avec de l'herbe au milieu et sur les côtés.

A 46 km de Lodja, bifurcation à droite, on s'engage dans le chemin d'exploitation de la Synyta et presque aussitôt c'est la palmeraie; une palmeraie d'une densité incroyable, presque rien d'autre, autant que dans une plantation; avec seulement beaucoup de fourrés bas qui en rendent le passage et l'exploitation difficiles. Grimpettes, plongeurs, montagnes russes sur 14 km, et l'on arrive à Komi à la tombée du jour. Ghesquière, sa femme, Van den Eede<sup>173</sup>, nouveau

<sup>173</sup> ? Van den Eede (?-?), directeur du Syndicat de la Nyawarongo Tanganika (Synyta) à Komi.

directeur qui va remplacer l'autre rentrant de congé. Ghesquière plein d'initiative, ayant organisé son exploitation avec bon sens, traitant bien son personnel, trouvant le moyen de se l'attacher et de l'intéresser; Van den Eede, vieux système, Don Chicotte, parlant de l'action civilisatrice du devoir de relever ces fainéants en leur enseignant la loi du travail; je crois qu'il aura très vite fait de gâcher l'œuvre de son prédécesseur, de mettre fin à toutes ses initiatives heureuses. J'étais honteux d'être pris par lui pour un tel imbécile, tu sais, le bonhomme qui se dit que «des types comme ça, il faut les [illisible] par le relèvement de la race, etc.» et qui m'expose ses projets d'esclavage en les émaillant de considérations sur les sacrifices consentis par sa société pour ouvrir le pays à la civilisation — en récompense de quoi on a le droit d'espérer que l'administration... ordonnera à la population de passer en bloc à la profession de coupeurs de fruits...

La crise a passé ici comme ailleurs. Mais le nouveau directeur fait d'étranges calculs. Les palmistes lui coûtent 20 cent. le kg, il paie autant de frais de transport, les vend autant, et y perd. Donc, plus il en fait, plus il perd; et il les laisse pourrir. Il n'a pas l'air de comprendre que, tant que le prix de vente couvre ses frais de transport, il perd moins en produisant beaucoup qu'en produisant peu; puisque, qu'il vende ou non, il doit quand même se payer, payer l'amortissement de l'usine, les salaires du personnel, etc.

Ghesquière est un homme intelligent, qui a étudié les variétés de palmier, les espèces les plus intéressantes, les rendements comparatifs, etc. J'ai beaucoup appris à sa conversation. Il a l'air de bien connaître les indigènes, et a réussi à recruter des gens qui lui demeurent fidèles, font chez lui des plantations vivrières à leur compte personnel; par là se condamnent à rengager, puisqu'ils ne lâcheront pas volontiers leurs cultures. Beaucoup se sont fait rejoindre par leur femme, s'installent définitivement. Il me confirme ce que le Père m'a dit ce matin sur la prévalence des maladies vénériennes et du pian: 80% de ses travailleurs en sont atteints.

[...]

## 65. 15.XII. Katakokombe

La ronde continue: 130 km jusque Katakokombe, je suis de plus en plus abruti, et j'accumule pour mon enquête de nouveaux matériaux de valeur très inégale.

Conversation très intéressante ce matin avec Ghesquière, qui nous parle notamment des connaissances médicinales des sorciers indigènes. Il a étudié d'assez près certains de leurs simples, dont grâce à ses connaissances en botanique il a pu identifier la nature: alcaloïdes très actifs, dont certains pourraient figurer avec honneur dans ma pharmacopée. Il a rencontré notamment le cas d'une fracture compliquée de la cuisse, suite d'un accident d'automobile, qui a été traitée impeccablement par un rebouteux indigène, avec succès complet.

Après le déjeuner, promenade dans l'exploitation. Celle-ci est outillée de façon très primitive — presses à main, etc. — et inadéquate; mais les beaux projets du début, que justifiaient l'importance et la richesse des peuplements, ont été paralysés par la crise: plus de capitaux. J'ai compris les agissements, hier inexplicables, du vieil abruti qui le remplace et qui est directeur de la C.C.B. (Compagnie du Congo Belge). Le Syndicat de Ghesquière est financé par des capitalistes qui sont en même temps dirigeants de la C.C.B. Cette dernière société a avancé les fonds de roulement que les syndicaux, alarmés par la tournure de ces affaires, ne voulaient plus risquer de leur poche; la C.C.B. tient maintenant le Syndicat à la gorge. Pour payer, celui-ci doit faire appel de ses concessions à une fusion. Mais les dirigeants ont plus d'intérêt à valoriser leurs titres C.C.B. que leur participation dans le Syndicat; de sorte qu'ils cherchent aujourd'hui à minimiser l'apport de celui-ci, pour acquérir son actif à meilleur compte; et l'affaire excellente que fera ainsi la C.C.B. pourra amener une hausse des titres de cette dernière, compenser quelques-unes de ses boulettes. Le résultat sera celui de toujours: une bonne affaire devenant mauvaise parce qu'on la fusionnera avec une mauvaise; et Ghesquière, le promoteur de la bonne, entraîné dans la ruine de toutes deux... J'ai pitié de lui, après avoir beaucoup et bien travaillé, il ne méritait pas cela...

Départ vers 9 h 1/2, retour à la grand-route par le chemin d'exploitation assez mauvais; ensuite, tous les gaz. De la forêt presque tout le temps, sauf pendant les derniers kilomètres, où on retrouve des plateaux nus très sablonneux. Rencontre assez émouvante avec un camion de la Cotonco<sup>174</sup>, en plein dans un virage: on l'a vu à dix mètres et les deux véhicules se sont frôlés... Heureusement, tous deux étaient conduits par des as, sans quoi on aurait pu voir du vilain.

Arrêt pour déjeuner au village de Konde, village assez récemment déplacé, encore en cours d'installation, et assez misérable. J'ai acheté à ton intention (entendons-nous: pour te les faire voir) trois toilettes, pour la somme modérée de cent sous les trois. Je les ai fait emballer suivant la mode par les couturières. Comme tu verras (car je compte te les adresser par colis postal, bien qu'elles ne doivent pas fort encombrer mes malles) c'est plus léger encore que nos [illisible] d'il y a un an ou deux, et en Europe cela ne pourrait se porter que... dans l'intimité... Quand j'avais demandé si l'on n'en avait pas à vendre, on m'en a donné une pour un franc. Apprenant cela, toutes les dames qui en possédaient en garde-robe, pour quand l'autre serait usée, ont voulu m'en céder. J'ai payé 2 F les deux suivantes, puis j'ai arrêté les frais. Je crois que si j'avais continué, on m'en aurait apporté cent...

Comme hier, des pères de famille nombreuse m'ont apporté leur livret: ils

<sup>174</sup> Acronyme de la Compagnie cotonnière congolaise.

<sup>175</sup> Léo Viaene (1887-1980), missionnaire des Pères blancs d'Afrique en Urundi.

<sup>176</sup> Jules Callaert (1887-1974), missionnaire de Scheut.

<sup>177</sup> Léopold Van den Bon (1892-1934), missionnaire de Scheut, supérieur de la mission de Katakombe.

<sup>178</sup> Vraisemblablement Arthur Donckerwolcke (1905-?), administrateur territorial de 2<sup>e</sup> classe.



paient l'impôt comme les autres, personne ne leur a jamais dit qu'ils étaient exempts.

Tout près de Katako, on repasse la Lukenie, à sa source. Même eau claire, mais couleur de thé, qu'à Lodja.

Halte à la mission, à 1 km du poste. Une grande pancarte annonce: «Naar Lodja». Nous sommes en pays flamand. Il paraît qu'à Lodja les contrats des travailleurs de la mission sont imprimés en flamand. (Les Pères diront évidemment, et ils auront raison, sans doute: pourquoi les ferions-nous plutôt imprimer en français, vu que c'est significatif quand même).

Nous sommes reçus par une espèce de P. Viaene<sup>175</sup>, le P. Callaert<sup>176</sup>, sale et tendant une main molle. Et par un bon gros, le P. Van den Bon (?)<sup>177</sup>, Supérieur, qui n'a l'air ni fort malin ni fort distingué. Spécimens assez tristes. Conversation un peu gênée, je ne veux pas passer sans les avoir salués, mais il est difficile d'aborder les sujets sérieux quand on a cinq minutes et qu'on ne se sent pas fort en sympathie avec ses interlocuteurs.

Au poste, un administrateur arrivé depuis 15 jours, qui ne peut me donner aucun renseignement que je ne possède déjà par archives (Donckerwolcke<sup>178</sup>). Et par son adjoint, Antoine<sup>179</sup>, qui est ici depuis plus longtemps, mais qui a l'air d'un accusé décidé à s'en tenir à la maxime de Troppmann: «N'avouez jamais!» Je lui demande combien on a délivré dans le territoire d'exemptions d'impôt pour familles nombreuses. Réponse, après de longues fouilles: 4. — Croyez-vous qu'il n'y en ait pas plus? — Non, non, on vérifie soigneusement. — Allons, quand même: quatre sur quatorze mille. — ... Il y a beaucoup de polygames!... Ou bien à propos des recensements. Ils sont, me dit-il, assez peu sûrs dans le nord-est du territoire. J'examine la statistique, on renseigne comme «évaluation de la population non recensée», 70 sur 5 000. — Croyez-vous qu'il n'y en ait que 70? — Cela doit être à peu près cela. — Donc, 1½% d'erreurs, alors ne me dites pas que les renseignements sont peu sûrs: s'il n'y a que 1½% d'omissions, ils sont au contraire extrêmement précis? — Cependant, cela doit être à peu près cela... — A quelle distance moyenne porte-t-on le coton? — A quatre ou cinq kilomètres. — En moyenne? — En moyenne. — Combien avez-vous de postes d'achat? — Sept. — Alors, faites le compte: sept cercles de cinq kilomètres de rayon, cela fait, mettons, 600 km<sup>2</sup>. Le territoire en a 10 000. Dans 600 km<sup>2</sup>, on porte à 5 km maximum. Dans 9 400, on porte à plus de 5 km. Et vous comptez 4 à 5 km de moyenne? — Enfin, c'est peut-être 25!...

Tu vois d'ici mon exaspération intérieure, et ma douceur apparente pour tâcher de le mettre à l'aise et d'en tirer des réponses sensées!...

[...]

## 66. 16.XII. Lubefu

<sup>179</sup> Raymond Antoine (1904-?), agent territorial de 3<sup>e</sup> classe.

[...]

Je t'ai déjà dit que les races changeaient. L'auto fait voir superficiellement, mais marque des différences qu'on ne constaterait peut-être pas en voyageant plus lentement. Après les Bankutshu chasseurs, des gens de forêt, dégoûtants, habitant des cabanes de fibres de palmier, nous avons eu des Losa et des Bakamba dont les huttes sont rondes, massivement bâties en rondins avec de la terre de termi-tière faisant fonction de pisé. Les hommes ont le pagne de raphia, les femmes la toilette dont je t'envoie un spécimen; mais leur tête n'est plus enduite d'une résine qui fait casque: ce sont de grandes tignasses ébouriffées. Puis, en territoire de Katako, on rencontre des petits hommes à l'allure très sauvage, armés d'un arc et de flèches, et portant, au lieu du pagne, un cache-sexe oblong passé entre les jambes et retombant au-dessus de la ceinture devant et derrière; c'est un tissage rappelant, comme dessins, les paravents du Rwanda. Cela ne dure pas longtemps: on tombe dans les variétés de la race Bakusu ou Batetela où les femmes portent des étoffes. Les plus pauvres ont une mince bande d'américani entre les jambes, les dames aisées un petit pagne, et les riches des pagnes drapés genre Swahili ou femmes de soldats. Bonnes maisons en pisé, quelquefois assez grandes et de belle apparence. Une particularité en territoire de Katako, que je n'ai vue que là et qui est fort heureuse: les bornes kilométriques et les poteaux d'accès aux ponts sont sculptés, par des noirs bien entendu, en fétiches. Tu as un gros stick dont le haut figure une tête stylisée, peinturlurée à la mode indigène en noir, blanc et rouge. Les bras sont à peine esquissés. Sur la poitrine, un écusson: 134 — c'est le kilométrage... Ou bien des masques grimaçants vous accueillent à l'entrée d'un pont...

Il y a eu paraît-il — car je n'ai rien entendu — un orage formidable cette nuit. Ce matin, il pleuvait au réveil; une pluie persistante, pas trop forte, pour ne pas s'épuiser et qui avait l'air de vouloir durer toute la journée. [...]. Au début, la route est assez dure; les ornières sont pleines d'eau; nos routes les vident, et le vent nous rejette les gerbes de boue à la figure, de sorte qu'au bout d'une heure nous sommes infects. (Il faut te dire que le camion n'est pas carossé [*sic*]; nous nous serrons à trois dans le bac qui sert de cabine à l'avant). A 45 km de Katako, nous nous arrêtons dans un petit village pour déjeuner. Pendant ce temps, le soleil perce et ouvre une journée magnifique: ce qu'il fallait pour jouir du paysage. Nous avons quitté la forêt et traversé la dernière rivière. Nous sommes maintenant sur la crête de partage Lomami-Sankuru: un immense plateau herbeux, à peine vallonné, où pendant cent kilomètres la route file sans obstacles, montant très doucement jusqu'au point culminant qui doit se trouver vers les 900 mètres. L'herbe est, paraît-il, insuffisante pour le bétail; mais peut-être des moutons y réussiraient-ils? Le paysage — longues croupes déjà fauves, bien que la saison des pluies ne soit pas très avancée — rappelle les cours les moins accidentés de l'Urundi, comme entre le camp des Pois et la Muwarasi, mais avec un horizon illimité. Les herbes, et la terre gris-noir, rappellent

la plaine du Tanganyika. Le sol doit être assez fertile: il y a du riz et du mil en abondance. Le mil a une tige analogue à celle de notre sorgho, mais moins plantureuse; la graine se trouve sur une hampe, non en grappes. Il y en a de très beaux champs. Nous dépassons sans cesse des gens qui sont en route vers Samangua (à 150 km) portant sur l'épaule un stick d'où pendent devant et derrière deux petites corbeilles de coconottes — 10 kilos en tout peut-être — qu'ils vont vendre 30 cent. le kg. Ordre de l'administration, disent-ils. L'administration ferait mieux, à cette saison, de les engager à étendre leurs emblavures de coton.

Le camion file à 45, 50 à l'heure. Le moteur ronfle, la route est bonne. Un vent frais nous fouette le visage. Le ciel est tout bleu, sans la moindre petite tache de nuage: pâle sur l'horizon, plus indigo que turquoise au zénith; les herbes ondulent sur les croupes, comme des vagues, et au bord des vallées, il y a des petits champs irréguliers qui me rappellent les cultures des bas-fonds dans l'Urundi. Pays délicieux, charmant à traverser à vive allure. Des villages le long du chemin; mais en dehors de la route, rien, pays vide: presque toute la population est groupée sur la route.

Vers une heure, halte pour le chop, au beau village Okangaluka. Je parle en bangala au chef qui me répond; mais comme il ne connaît pas bien la langue, il y mêle des mots kiswahili. J'essaie du kiswahili: cela marche. Mon homme a vaguement gravité jadis autour des Arabes, et se souvient, je puis donc l'interroger à l'aise. Il a douze femmes, fidèles à en croire les apparences; car ses 22 gosses lui ressemblent tous et se ressemblent comme des frères. Comme ailleurs déjà, je m'aperçois que les pères de familles nombreuses ont payé l'impôt, bien qu'en vertu du décret ils soient exempts. Je demande pourquoi, le chef me répond que je ne connais pas les blancs d'ici, qu'il n'oserait jamais réclamer l'exemption de peur qu'on ne lui fasse des misères. Je provoquerai des instructions générales à ce sujet.

Les cinquante dernières kilomètres sont beaucoup plus accidentés. On monte et on descend sans cesse. Le tracé, qui était parfait en terrain facile, devient très défectueux: un œil exercé s'y blesse aux côtes et aux détours inutiles. Mais toujours bonne largeur, un débroussé de chaque côté, et de l'herbe au milieu qui empêche les ornières trop profondes. Temps toujours idéal, parfait.

Vers cinq heures, nous atteignons Lubefu. Moulus, après cette longue étape; et désolés d'avoir à descendre dans la vallée, alors qu'il doit faire si frais la nuit sur les plateaux voisins. Verre de bière chez l'administrateur — installation dans une maison de passagers très potable — petite promenade jusqu'à la rivière Lubefu qui roule des eaux limoneuses et rapides à un kilomètre du poste — bain nécessaire et rafraîchissant. [...]

[...]

Nous avons trouvé ici à Lubefu un administrateur, ancien agent territorial, qui me paraît assez service service, considérant un peu l'indigène comme un militaire qu'on aurait dispensé de loger à la caserne, et qui devrait en manifester sa reconnaissance chaque jour de sa vie. S'il s'embête à un endroit et va s'installer ailleurs, il faut aussitôt le dépister, aller lui faire la chasse, le ramener à son ancien emplacement: ordre du District. Je demande pourquoi. Réponse: En fait, je dois dire que je n'y vois vraiment qu'un «intérêt politique». (Ce que cet «intérêt politique» a couvert, couvre et couvrira de bêtises au Congo est effrayant). Je dis que je ne comprends pas cette expression: intérêt politique. — Eh bien! Mais: réorganisation des chefferies! — Pourquoi réorganisation de chefferies? Ici, plus de réponse. La «réorganisation des chefferies» semble être une fin en soi. On envoie un agent territorial en brousse avec ordre d'aller «réorganiser» un secteur et défense de rappliquer au poste avant d'avoir fini. Que fait-il alors? Se mêler de tout ce qui ne le regarde pas. Bousculer les gens, les troubler dans leurs cultures, les faire déguerpir du lieu qu'ils ont choisi pour les renvoyer dans une chefferie qu'ils ont quittée depuis dix ans — peut-être avec très justes motifs. Contrarier des évolutions naturelles peut-être salutaires et en tout cas indifférentes. Cela, bien entendu, non pas parce que des gens se dérobent au recensement, refusent de payer l'impôt: non, il s'agit d'indigènes qui possèdent leur livret en règle et leur acquit du dernier exercice. J'ai lutté pendant toute ma carrière contre cette rage de s'imposer des travaux nuisibles alors qu'on en néglige tant d'utiles, de sortir de son rôle quand on a déjà tant de mal à le remplir. Un indigène quitte son territoire pour s'installer dans un autre: cela, c'est la catastrophe suprême: Lubefu perd un homme au profit de Tshofa, c'est comme si un combattant désertait pour passer à l'ennemi. Ou bien il va vendre ses produits dans un centre commercial du territoire de Lusambo: c'est comme s'il volait l'administrateur: ces produits échapperont à la statistique!... Il n'est pas amusant tous les jours d'être nègre au Congo...

Comme dans tout le Sankuru, la situation démographique est déplorable à Lubefu. La population diminue. Dans certaines chefferies on compte, pour 100 femmes, 1,5 naissances par an. Causes: avortements, maladies vénériennes; celles-ci d'autant plus répandues que les mœurs sont d'une liberté extrême; l'adultère est fréquent, commun; une femme ne se refuse pas, estime ne pas pouvoir se refuser aux sollicitations d'un homme. Aussi la disparition de la race est-elle inévitable si une réaction n'intervient pas. Et c'est dommage, car les Batetela sont un beau peuple, intelligent, cultivateur, accessible au progrès. Il paraîtrait que le travail trop intensif des femmes est une des causes des avortements: elles ont une vie si fatigante qu'elles ne veulent plus y ajouter les charges de la maternité. Cependant, les maris sont prêts à s'occuper des enfants: on en voit qui flânent dans les villages en gardant les gosses, quand les femmes triment dur dans les champs.

Tu sais que le Sankuru est district cotonnier. Evidemment, les abus entraînés

ailleurs par la culture forcée et le prix fixe se retrouvent ici. Un gaspillage fou. Quatre agents à la zone de la Cotonco à Lubefu, pour 170 tonnes de coton; donc minimum 2 F par kilo de salaires européens. On fait avec les camions des voyages à vide, au lieu d'équilibrer le transport du coton vers l'usine et le retour des graines de l'usine aux lieux de distribution: non, on descend avec le coton, on remonte à vide, etc.; et quand tous les transports à la descente sont bien finis, on monte avec les graines et on redescend à vide. On transporte les ballots par le Sankuru, avec 400 km de transport en camion au lieu d'évacuer par le Lomami avec 50 km de route. Tout à l'avenant. A quoi bon faire des économies? Le résultat serait que le prix de revient abaissé pousserait l'Etat à fixer pour l'achat aux indigènes un prix supérieur. La Société aime autant payer moins et gagner la même chose. Mais si l'on payait le double, ce qui serait facile en comprimant le gaspillage, l'indigène produirait quatre fois plus; au lieu qu'aujourd'hui la cessation de la culture forcée entraînerait l'arrêt de toute culture. C'est d'ailleurs compréhensible. Les indigènes m'ont dit, et l'administrateur me confirme, qu'un champ de riz d'égale étendue rapporte avec beaucoup moins de travail exactement le double de ce que rapporte un champ de coton.

#### Soir. Mission Lubefu

Une demi-heure de marche nous a conduits à la Mission, située sur la rive sud de la Lubefu. Le Supérieur, R.P. Bouvy<sup>180</sup> (?), a été longtemps à Tshumbe<sup>181</sup>, dans le nord du territoire (je suis passé à 20 km hier, sur la route carrossable, mais n'avais pas le temps de m'arrêter) et s'occupe ici d'un secteur maladie du sommeil. Il connaît donc bien la région et j'ai pu causer assez utilement avec lui. A l'entendre, l'administrateur d'ici faisait dans ses culottes de peur et doit être soulagé de m'avoir vu moins terrible qu'il ne le craignait. Lorrain<sup>182</sup>, ff. de commissaire de district à Lusambo, tremblerait encore plus!...

Me voilà sur le chemin du retour, j'ai dépassé mon point le plus éloigné. Je regrette seulement de n'avoir pas vu Lomela, dans l'extrême nord, qui est un des coins les plus reculés de la Colonie. Mais on ne peut tout faire, et la région de Lodja-Katako était déjà bien intéressante. Je ne reverrai probablement plus d'indigènes aussi peu évolués ailleurs.

[...]

Rencontré ce matin à Lubefu le Révérend Davies<sup>183</sup>, de la Mission américaine de Minga, à une vingtaine de kilomètres de la route que je dois suivre demain. Il m'a demandé d'aller le voir et je le lui ai promis. Cela me retardera encore un

<sup>180</sup> Pour Pierre Bouvez (1886-1952), missionnaire de Scheut, supérieur de la mission de Lubefu.

<sup>181</sup> Dans l'*Annuaire officiel*, Tshumbe Sainte-Marie.

<sup>182</sup> Robert Lorrain (1894-?), commissaire de district adjoint en charge du district du Sankuru.

<sup>183</sup> ? Davies (?-?), missionnaire de la *Methodist Episcopal Congo Mission* à Minga.

peu: il paraît que la route est assez mauvaise jusque Lusambo: il doit y avoir 175 km à peu près.

[...]

## 68. 18.XII. Lusambo

[...]

Journée des plus dures. Départ de la mission de Lubefu à sept heures. A huit, nous étions à Minga, station de la MECM (*Methodist Episcopal Congo Mission*) où le Rd Davies m'attendait. Très solennellement, il m'invite à visiter les installations. Hôpital en potopot, hangar à prières en paille, école qu'on regarde de loin: il n'y a d'ailleurs personne dedans. Ensuite, visite à Mme Davies, qui nous offre un verre d'eau glacée et un hymne religieux chanté au gramophone par un chœur nègre américain. Mrs Davies a des lunettes, une tresse de cheveux gris roulée derrière sa tête, et sous une longue jupe des bas de coton blanc qui font trois fois le tour de ses jambes. La visite est terminée, mais le Dr me propose d'aller voir, un peu à l'écart de la route, son village de lépreux. Cela m'intéresse, et j'y vais. Seulement il n'y a pas de village, et il n'y a pas de lépreux. Ce n'est qu'un projet: un bon dispensaire en briques et ciment, dont la construction s'achève; quelques petites maisons de pisé, quelques paillottes. On n'installera les lépreux (une cinquantaine vivent actuellement à la mission de Wembo-Nyama, au sud de Katakokombe, pour commencer) qu'au début de l'année prochaine. La mission compte en avoir 200, qu'elle veut rendre *self-supporting*. Projet intéressant, s'il réussit; mais j'en doute un peu. Les lépreux ne sont pas rejetés des villages, ils n'ont donc apparemment aucun intérêt à s'éloigner de leur famille pour aller vivre «comme des lépreux». Les indigènes, qui connaissent parfaitement la contagion de la syphilis par exemple, ne craignent pas du tout la lèpre, et une mère n'hésitera pas à tendre son enfant à un lépreux pour qu'il le porte. Quoi qu'il en soit, une léproserie permettra des expériences suivies de traitement, et est par là seule intéressante. De plus, une ligue antilèpre d'Amérique contribue aux frais pour 10 000 dollars, et je crois que la mission travaille un peu pour ce subside... Au total, la visite ne valait pas les 25 km de détour.

[...]. Route infecte. Tracé défectueux — maintenant qu'il est difficile, on voit que si les tronçons du nord étaient bons, c'est parce qu'il n'y avait qu'à aller tout droit suivant le principe de Bequaert. (A propos de Bequaert, il est ingénieur provincial à Léo et y fait le désespoir de Maron). Mais là où il y avait à travailler, on l'a fait sans aucune méthode, serpentant vers les fonds, avec des tournants en épingle à cheveux quand on n'arrivait pas du premier coup, et négligeant totalement le problème d'évacuation des eaux de ruissellement. Comme l'entretien est zéro, la route est dans un état affreux. Nous traversons des villages Sungu (une

tribu Batetela). Petites cases en pisé, jolies femmes peu vêtues mais coiffées à la mode Batetela: les damiers à ficelles ramenées vers le menton ou dans la nuque. Ces femmes Batetela (quand elles sont bien arrangées, ce qui n'est pas le cas ici; mais il suffirait de les draper dans un pagne et de leur mettre un mouchoir de tête) sont vraiment séduisantes: elles ont un gentil sourire et des yeux de velours. Après les Batetela, on trouve à partir du km 65 de Lusambo des Basonge, qui sont d'une tout autre race, cases plus grandes, hommes et femmes vêtus de même, souvent avec les deux moitiés d'un même pagne. Mais j'anticipe. Nous n'avions pas encore quitté le pays Batetela qu'une tornade nous rattrape. Il avait déjà plu dans la nuit et dans les parties argileuses on enfonçait ferme. A un moment, les roues patinent, il faut descendre, faire sukuma (ce qui se dit ici poussa-poussa). On fait poussa-poussa, on finit par remettre la machine en marche et par aboutir au grand village de Kasongo Batetela au moment où le nuage crève. Pluie diluvienne, bombardements d'orage; cela ne nous gêne guère et on en profite pour déjeuner: il est une heure. A deux heures, accalmie, nous repartons; à peine en route la pluie reprend. Elle ne nous lâchera qu'à la descente vers Lusambo, où un soleil inutile vient se moquer de nous. La route devient de plus en plus affreuse. A la rivière Bumbi, nous trouvons un grand pont à ras de l'eau. Mais il tient, on passe, on patine dans le terrain inondé; sur le point d'arriver à l'autre côté du potopot, arrêt; les roues arrière tournent folles, se creusent à toute vitesse un petit nid confortable dans la boue; le camion s'enfonce jusqu'aux essieux. Il faut descendre, sous une pluie battante, s'essouffler vainement à pousser. Rien à faire. Nous allons chercher des sticks à la lisière de la forêt, les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles. On les dispose savamment dans les ornières, et après quelques essais infructueux nous parvenons à remettre en marche. Il faudra encore recommencer deux fois cet exercice avant d'arriver au poste. Enfin, nous faisons notre entrée à Lusambo à la nuit tombante. Première visite à la poste évidemment. Pas de lumière. Nous apprenons d'ailleurs que le courrier-avion, attendu pour aujourd'hui, n'est pas encore arrivé. Visite suivante pour M. Lorrain, Cre de Dt, qui ne m'attendait pas encore et paraît assez ahuri. Comme nous l'avions croisé, et qu'il avait sans doute reconnu mon conducteur, il s'arrête, vient à moi, se présente, me montre la maison où je dois loger, et pendant que j'attendais la clef, reste causer pendant une demi-heure sur place. La clef arrive, nous entrons, je jette un coup d'œil, donne les ordres au boy. Lorrain cause, debout sur la barza. Il nous avait demandé dès l'abord de passer chez lui après avoir vu le logement, mais sans doute n'y songe plus. Je finis par dire, après une demi-heure, qu'il est inutile de rester là, comme les boys en auront encore pour longtemps avant d'avoir terminé l'installation. Il nous offre alors d'aller chez lui et nous y conduit en voiture. Il sert un whisky, et on recause, sous une lampe sans pétrole donnant une lumière de veilleuse, jusqu'à 9 h  $\frac{1}{4}$ . Si je n'avais tiré ma montre, nous y serions encore. Je lui demande s'il veut bien nous excuser pour ce soir de n'être pas en toilette; cela lui rappelle qu'on pourrait peut-être se mettre à table, et il me demande d'un air craintif si je n'y verrais pas d'inconvénient. Dans la salle

à manger, la table vise un des coins de la pièce, et la nappe est oblique dans l'autre sens. Une installation tout ce qu'il y a de plus célibataire, dans une maison très grande, isolée au milieu d'un parc plus grand que celui d'Elisabethville. Pendant le dîner, prise de contact, conversation. Impression plutôt médiocre: une bonne tête, l'air intelligent mais l'air seulement. Il attend des ordres, alors qu'on attend de lui des initiatives. Comme il a été au Kwango, j'en profite pour lui demander son impression sur la Cie du Kasai et les Huileries. Il estime qu'il y a eu abus, et graves; plus à la C.K. qu'aux H.C.B. On fait travailler la presque totalité de la population. Il y a dans chaque village quelques «messagers» rabatteurs, qui poussent à la production; et les chefs, qui touchent de grosses primes quand leur village a bien donné, y mettent tous les gens; au point qu'incontestablement les cultures et la construction des cases en souffrent. Sans doute, si l'indigène travaillait dur pendant huit heures chaque jour, trouverait-il le temps de cultiver et de construire après avoir coupé ses régimes; mais en fait, l'indigène ne travaille jamais huit heures, et on ne peut pas compter sur son activité, après six heures de travail, pour en consacrer deux aux besognes du village.

[...]

## 69. 19.XII. Lusambo

[...]

Reprenons. Hier, embarras et difficultés pour le chargement de mes bagages. Heureusement que Demeur s'en est un peu occupé... A 4 heures, visite du camp de l'Offitra. Camp de brousse, mais bien, propre; huttes convenables, lits, etc. Les travailleurs qui doivent partir le lendemain, ont l'air solides et heureux. Ils mangent avec appétit un repas de haricots, poisson et huile cuits au camp, et sont très satisfaits de partir. [...]. Je cause avec Marchal<sup>184</sup> du prix du coton. Tu connais suffisamment mes idées à ce sujet. Marchal m'a dit que De Bauw<sup>185</sup>, un de leurs administrateurs, avait été fortement impressionné de ce qu'il avait vu dans l'Ouganda, où, avec la liberté et le haut prix payé à l'indigène, on a monté une industrie cotonnière formidable. Il reconnaît que la Cotonco fait fausse route dans sa politique de production forcée et de prix bas. Malheureusement, la crise actuelle ne permet pas une rectification de la politique. On perd de l'argent par millions. Mais si les années précédentes on avait pratiqué une politique de hauts prix, on

<sup>184</sup> Il pourrait s'agir d'Albert-Louis-Adrien-Antoine Marchal (1879-1963), administrateur délégué de la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo (*B.B.O.*, VI, 690).

<sup>185</sup> Anatole De Bauw (1887-1961), directeur de la Cotonco (*B.B.O.*, VII A, 30 et VII C, 31).

<sup>186</sup> Voir ci-après, chap. I-2 (documents).

<sup>187</sup> Giuseppe d'Alessio (1898-?), médecin de 1<sup>re</sup> classe en charge du district du Sankuru.

<sup>188</sup> Aimé Lippens (1887-?), missionnaire de la congrégation de Scheut, supérieur de la mission de Lusambo.



aurait aujourd'hui une production triple, qui permettrait de gagner même aux prix actuels.

[...]

[...] Dupont me demande de ne pas clôturer l'enquête, si elle est favorable à la direction actuelle des Huileries, sans l'avoir entendu<sup>186</sup>. [...]

[...] Ce matin, visite au Docteur d'Alessio<sup>187</sup>, médecin du district; il a un hôpital assez bien installé. Ensuite à la Mission, dont le Supérieur, le P. Lippens<sup>188</sup>, est un ancien malade du sommeil bien guéri. Il m'a parlé sur un ton assez inattendu des recrutements, estimant qu'ils ne sont pas excessifs, me garantissant qu'il a interrogé nombre de travailleurs revenus de l'Offitra, qui tous se sont déclarés extrêmement satisfaits. On continue par l'école professionnelle, menuiserie, forge, cordonnerie, coupe et couture et école de clercs-dactylographes. C'est beaucoup moins bien qu'à Stanleyville. On va construire de nouveaux bâtiments pour l'école, qui coûteront un ensemble de 8 à 9 millions: une paille.

[...]

Après l'école professionnelle, petit tour dans le poste. Lusambo est bien situé sur la rive du Sankuru. Il y a 80 blancs à peu près — tous les commerçants dans une purée noire. Mais l'aspect extérieur est bon, on a profité des bonnes années pour s'installer grandement. Les maisons de l'Etat aussi sont récentes, et l'école professionnelle fournit assez bien de meubles.

[...]

Pour l'étape d'aujourd'hui, nous avons voyagé dans des conditions plus confortables. Marchal nous a offert de nous conduire à Luluabourg, où ses affaires l'appellent. Nos valises ont pris le camion postal, nous voyagerons dans sa Chevrolet conduite intérieure, qui est quand même plus confortable que le camion de Baudry. J'ai quitté celui-ci ce matin après avoir approuvé sa facture qui se monte à plus de 6 000 F pour la tournée du Sankuru...

Déjeuner chez Marchal, où se trouve Mme Claris<sup>189</sup>, femme du directeur de la Niengele, cette entreprise dont, tu t'en souviens peut-être, Cauchie<sup>190</sup> nous a parlé: il possédait un album-prospectus avec des photographies, datant de l'époque où Gentil<sup>191</sup>, fondateur de cette affaire, cherchait des capitaux pour la constituer en société anonyme. J'aurais voulu y aller, mais je n'ai vraiment pas eu le temps. Il y a une palmeraie naturelle, une plantation de palmiers avec huilerie et savonnerie. Claris — dont tout le monde dit grand bien — trouve autant de travailleurs qu'il veut; à 5 km de là, la Cie du Kasai, installée à Kondue, n'en trouve

<sup>189</sup> ? Claris (?-?), femme du directeur de la Niengele.

<sup>190</sup> ? Cauchie (?-?), connaissance des Ryckmans.

<sup>191</sup> ? Gentil (?-?), connaissance des Ryckmans.

pas. La Kasaï se plaindra sans doute de l'administration qui ne lui donne pas l'aide indispensable... La Niengele ne connaît pas de palabres de coupeurs. Elle achète librement les fruits de palme à l'indigène, qui les apporte quand il veut et aux quantités qu'il veut; on lui pèse sa marchandise, on le paie et c'est tout. Je t'ai déjà parlé de cette question des coupeurs. Les huileries engagent des coupeurs, dont elles exigent un minimum de fournitures: 40 caisses de 30 kg par mois en général. (Grâce à une pression forcenée, ce minimum est d'ailleurs presque toujours dépassé. Le travail est plus ou moins dur, suivant la saison, l'éloignement et la densité de la palmeraie). Pour ne pas devoir payer la ration, ni la couverture et l'équipement, les sociétés font souvent avec les travailleurs des contrats de fourniture: au lieu de les engager à leur service, elles concluent avec eux un contrat suivant lequel le travailleur s'engage à vendre à la société x caisses par mois, que la société achètera au taux d'autant la caisse. Seulement, quand le travailleur ne fournit pas la quantité stipulée, et que la société veut le poursuivre, on lui dit que l'engagé n'est pas soumis à la discipline du travail, puisqu'il n'est pas «travailleur». La société n'est pas reçue à prétendre le contraire, sous peine d'avouer qu'elle a violé le décret sur le contrat de travail qui l'oblige à fournir à tous ceux qui sont soumis à la discipline de ce contrat ration, équipement, etc. Elle n'a donc que la ressource d'assigner le noir au civil et de lui réclamer des dommages-intérêts — ce qui est évidemment illusoire. Mais le seul fait de conclure pareil contrat est déjà suspect; il n'est venu à l'idée de personne de conclure pareil contrat avec les indigènes, par exemple pour l'achat de haricots dans l'Urundi. Il y a donc tout lieu de soupçonner la pression, et les sociétés qui achètent simplement les noix comme elles achèteraient du riz ou du maïs sont autrement sympathiques...

[...]

A une cinquantaine de kilomètres de Lusambo, on sort de la forêt pour retrouver la plaine. Beaucoup de villages le long de la route: des Bakwamputu, dont certains sont enduits de terre rouge-orange, du plus sale effet. Plus de millet. Du manioc, énormément de maïs. Villages en pisé; des enfants en masse. Après les Bakwamputu, autre population, les Bena Koshi ou Bakwaluntu. Je ne comprends pas grand-chose aux affinités ethniques et aux migrations de tous ces gens. Tandis que les Batetela venaient de l'Equateur, les Basonge viennent de l'Est, les autres, je crois, du Sud, du côté de l'Angola... Mais enfin ces questions-là ne me préoccupent pas particulièrement en ce moment-ci et je ne puis m'attarder à les étudier...

Vers 6 heures, arrivée à Dimbelenge. Poste nouveau, détaché de Lusambo en 1927; pas de végétation. Une maison pour l'administrateur, une maison de pas-

<sup>192</sup> Marcel Saint-Martin (1900-?), administrateur territorial principal.

<sup>193</sup> L'*Annuaire officiel* comprend deux agents sanitaires répondant à ce patronyme: Félix (1895-?) appartenant à la 1<sup>re</sup> classe et Léon (1903-?) appartenant à la 3<sup>e</sup> classe de ce corps.

sagers infecte. Pendant que Marchal et Demeur s'installent, je prends mes renseignements chez Saint-Martin<sup>192</sup>, administrateur, et François<sup>193</sup>, agent sanitaire (maladie du sommeil). Recensements, comme toujours, incertains écarts de 30 à 40 % quelquefois entre les chiffres anciens et les vérifications que l'on fait au jour le jour. [...]

#### 70. 22.XII. Léo

[...]

[...]. La route passe par le lac Mukamba. Celui-ci s'annonce: une succession de cuvettes sans écoulement, avec dans quelques-unes un peu d'eau qui stagne au fond: le pays-type de lacs. Le lac Mukamba est une jolie nappe régulière, dans un cadre de collines basses, herbeuses. Il rappellerait un peu le Chokola, mais sans brousse: pas un arbre aux environs. Aussitôt après, on entre dans le territoire de Dibaya et c'est, jusque Luluabourg, une succession de villages; il y a des populations Lulua et des Baluba; ces derniers grands cultivateurs, surtout de maïs, les premiers plus farouches. Les femmes Baluba ont comme costume un double tablier: un petit devant, un plus long derrière, qui leur pend au creux du genou; presque toujours en étoffe, très peu de raphia.

La population est assez dense. Evidemment, presque tous les villages sont concentrés le long de la route et on ne peut juger de l'ensemble du pays en généralisant ce que l'on voit. Mais rien que ce que l'on voit est déjà beaucoup et il y des foules d'enfants. C'est dimanche, et dans cette région fortement travaillée par la mission de Luluabourg, beaucoup de gens sont chrétiens: ils chôment avec leur beau costume et dans chaque village les fidèles réunis autour du catéchiste dans la chapelle de paille interrompent la prière pour nous regarder passer... C'est jour de marché aussi; on croise et l'on dépasse d'interminables théories de gens qui s'y rendent: les femmes un lourd panier sur la tête, les hommes un jonc léger à la main. Beaucoup de femmes Baluba sont enduites des pieds à la tête de graisse orangée, beaucoup plus claire que l'ocre des Barundi. Ce sont, paraît-il, de jeunes mères. L'effet est particulièrement repoussant.

A une cinquantaine de kilomètres de Luluabourg, on arrive au rail. Route excellente, on tient du 60 de moyenne. Tout ce qui a des jambes est sur pied: tout le long du chemin, ce sont des foules qui vont au marché ou en reviennent. Le chemin de fer commence à évacuer des vivres vers le Katanga.

A Luluagare (il y a Lulua-gare, Luluabourg-Etat à 18 km de la gare et Luluabourg-mission à 30). [...]

#### 71. 23.XII. Léo

[...] Enfin, le repas s'est prolongé assez tard, après quoi nous sommes allés nous installer à l'«hôtel des aviateurs», gîte d'étape assez convenable pour les passagers de l'avion qui passent ici la nuit en venant d'Elisabethville. Mais il n'y a qu'une chambre à deux lits, sans table ni lumière. [...]

Nous sommes 6 passagers; Colonie et Sabena: pas de privés, avec la crise cela coûte un peu cher, je crois que c'est encore 15 000 F à peu près Léo-Elv. La Colonie paie de toute façon 8 places par avion à la Société, moins les passagers payants. Elle a donc tout intérêt à occuper les places qu'elle paie. De petits agents, des mères de famille qui ont peur des trimballages des bateaux et des trains, prennent ainsi l'avion qui entre dans les mœurs et qu'on regrettera quand des raisons d'économie l'auront fait supprimer.

Les essais de moteur, qui font de l'effet la première fois, laissent l'habitué indifférent. Préparatifs d'ailleurs beaucoup moins longs qu'à Léo. On arrive à la plaine, on fait rapidement les formalités de pesée des bagages, on grimpe dans l'appareil par la petite échelle; après avoir jeté ma cigarette (car il est strictement interdit de fumer dans l'avion), je choisis ma place: le deuxième fauteuil à partir de l'avant. On voit devant les ailes et on a de l'air: une fenêtre de chaque côté à cette place-là. Comme un vieux routier, je ferme ma fenêtre pour le décollage: il n'y a que les bleus qui ignorent qu'on décolle mal quand les fenêtres sont ouvertes (je me demande bien pourquoi d'ailleurs).

Les cales sont enlevées; les moteurs tournent à plein: malgré les fenêtres fermées et la ouate dans les oreilles, leur tonnerre assourdit. (On finit d'ailleurs par s'y habituer comme au silence, et l'on s'étonne, quand on tousse par exemple, de ne rien entendre). Nous roulons sur la plaine assez inégale; cela rappelle Lubefu. Lusambo en camion. Nous faisons Papillon, vole vole vole. Boum... boum... boum... des chocs; vole... Vole... vole, nous sommes partis. Virage à droite, une vallée qui aspire, on monte assez péniblement. Il est 6 h 41. Nous repassons sur le terrain, le hangar est devenu plus petit, l'agglomération apparaît en plan, les rails du chemin de fer se rapprochent, nous prenons de la hauteur. Combien? Impossible de l'évaluer. Peu au départ, je m'en aperçois plus tard, quand il n'y aura plus moyen de distinguer les gens, entre Port-Francqui et Bاندundu; mais pendant les deux premières étapes, on peut compter les nez en l'air qui nous regardent passer. C'est incroyable tout ce qu'on voit du ciel. Le brave type qui s'est fourré tout seul dans un coin de forêt, croyant que le recensement ne pourra l'y toucher, est inévitablement repéré. On distingue les parcelles délimitées pour la culture du coton; on peut dire que A a fini, que B n'a rien fait, dans la parcelle à côté, que C est dans son champ et que D a déjà retourné deux sillons aujourd'hui...

Nous voici au-dessus de la forêt. D'abord les galeries, dans les fonds de rivières, qu'on voit comme sur une carte; puis la forêt continue. Elle est incroyablement variée; on distingue le moindre détail. Il y a des arbres fleuris de fleurs blanches; il y en a dont les jeunes feuilles sont rouge vif, et toute la gamme des verts: eau, épinard, olive, et jusqu'au jaune; un œil exercé pourrait dire combien

il y a d'arbres de chaque variété dans une parcelle déterminée. Toujours les troncs blancs, caractéristiques de la forêt d'Afrique, et les squelettes décharnés qui restent debout où ils sont morts. Aux lisières, les cultures rongent la forêt: les troncs calcinés s'élèvent au-dessus des maïs... Les villages sont sagement alignés le long de la route élargie. Tout a l'air propre et net, comme des jouets neufs, petites maisons sur leurs rondelles de bois peintes en ocre, qu'un enfant tranquille a arrangées suivant sa fantaisie. La route zigzague — on pourrait la corriger d'en haut —, joue à cache-cache sous les futaies... Vraiment, l'avion semble la façon «humaine» de se déplacer à la surface de la terre. Quelle misère que ces routes où une ornière est un obstacle, où un tronc d'arbre abattu impose un détour, où ces rubans jaunes ou bruns qui sont les rivières exigent un travail énorme pour faire un misérable petit pont d'allumettes!...

Très au loin, les brouillards blancs se sont condensés en nuées au-dessus de la vallée de la Lulua. Nous approchons de Luebo. Je suis sur la carte que la Sabena vend pour 20 F à ses passagers, et où sont marqués les terrains d'atterrissage de secours. Malheureusement, la carte est assez vieille, beaucoup d'installations nouvelles se sont établies depuis la construction du chemin de fer, qui n'y figurent pas.

Ici un passage à censurer si tu lis un bout de ma lettre à l'un ou à l'autre. Ce rectangle vert tendre avec un anneau de brousse au milieu, c'est le terrain de «Bombo». Ce nom me rappelle un détail ethnographique entendu ces jours-ci. Chez les Baluba, il arrive qu'un indigène, désolé de n'avoir pas d'enfant, s'en aille au travail pour six mois à la Forminière ou au B.C.K. Il en revient tout joyeux, avec une malle et de l'argent, et heureux à retrouver sa femme. Et bien souvent, neuf mois après, arrive l'héritier espéré... Alors on l'appelle «Bombo», qui signifie «amour»...

Mais on arrive. Nous plongeons, et faisons à 7 h 45 un atterrissage assez cahoté sur le terrain de Musese, près de Luebo. J'y trouve le juge Colin, qui revient de Bandundu; j'en profite pour l'interroger sur les conditions de travail aux Huileries et à la Kasai. Il est satisfait des Huileries, où il n'existe, croit-il, que des abus individuels; quant à la C.K., c'est encore à l'en croire le régime du caoutchouc de jadis, asservissement de toute la population à une entreprise, et par les méthodes les plus irrégulières. Quant à Brabanta, poste des Huileries au Kasai, dont je t'ai parlé à propos du recrutement vu à Port-Francqui, il croit avoir entendu quelques histoires de chicotte qui ne m'étonneraient guère.

On repart. 8 heures. Au bout de quelques minutes, nous franchissons la Lulua, grande rivière d'un brun sale, laissant à gauche les maisons blanches et les toits rouges de Luebo.

Pays très peuplé, cultures immenses. C'était la forêt ici, il en reste des traces dans tous les champs; c'est étonnant de voir combien ces petites fourmis que sont les hommes parviennent à modifier le visage de l'immortelle nature! Dans quelques années, on ne pourra plus croire que la forêt ait jadis recouvert tout ce pays! ... Beaucoup de maïs, dont on distingue les épis tout jaunes.

On retrouve un peu de brousse, les galeries le long des rivières. Encore un domaine où l'avion rendrait des services inattendus: la prospection des palmeraies. J'en vois une immense, que peut-être de terre on aurait bien du mal à découvrir: une galerie composée exclusivement de palmiers, sans autres arbres.

Puis, voici de nouveau un pays de lacs, d'étangs plutôt. J'en vois un tout noir, d'un noir profond, d'encre: on ne distingue la couleur que dans la réflexion des rives: le centre de la nappe réfléchissant le ciel, est bleu. D'autres étangs suivant l'angle où on les voit, sont jaunes ou gris ou des gouttes d'argent liquide...

Voici, loin sur la gauche, le Kasai semé d'îles vertes et de bancs de sable jaune; la rivière elle-même, ocre rouge. Puis, à droite, les rails-jouets, dont on pourrait compter les traverses grosses comme des allumettes... Une route court, parallèle, avec la ligne d'herbe au centre et les sillons jaunes de chaque côté... A 9 h 05, nous atterrissons à Pepeangu, terrain de Port-Francqui (très mal situé, il y a encore 60 km par route!). On est en train d'en aménager un nouveau sur le plateau même du poste.

Je te laisse. 8 h ½. Porte-plume vide. Ma journée de travail commence.

A Port-Francqui, on doit faire le plein d'essence, car l'étape suivante est longue: 426 km sans escale. On prend 600 litres, l'avion en consomme 225 par heure. Un groupe de femmes indigènes aux trois quarts nues suivent les opérations avec intérêt: curieuse photo à prendre si j'avais mon appareil. Je leur propose d'un geste engageant de s'installer pour partir avec nous: cela suffit pour qu'elles s'égaillent comme une volée de moineaux!... Nous repartons à 9 h 51. Décollage pénible tout au bout du terrain. Pendant toute l'étape de 3 h ½ jusque Bandundu, nous serons très secoués: trous d'air tout le temps. Je tiens mon sac à portée, sans devoir m'en servir. En 20 minutes, nous sommes à Port-Francqui, je retrouve le pays comme celui que j'ai mis voici quelques semaines dix jours à traverser en bateau. Pendant toute l'étape, on survole le Kasai aux eaux brun-rouge. Entre Lubue et Mangai — la région où Roux et Caillol se sont tués il y a quelques mois — le Kasai est un immense dédale d'îles et de bancs de sable; les îles vertes, les bancs jaunes, dont les moirures des courants prolongent la pointe. On dirait le découpage des morceaux d'un puzzle étalés sans ordre sur une nappe ocre. Du côté nord, lac Léopold II, c'est à perte de vue la forêt dense, plus uniforme de couleur que précédemment, un moutonnement de verts prolongé jusqu'à l'infini. Du côté sud, Kasai, on voit de temps en temps des plaines d'un vert d'émeraude, qui ont l'air si accueillantes et doivent être d'infests marais. Des affluents tout noirs essaient vainement de lutter pendant une centaine de mètres avec la masse ocre des eaux du fleuve: Lie, Kantsha sont avalés, fondus dans le courant du Kasai. Vers Panu, c'est la fin de la grande forêt. On retombe dans la plaine. Grandes galeries d'abord, contournant des mamelons herbeux; puis des terres basses, marécageuses; de mille mètres, elles apparaissent tout à fait comme un tapis vert mangé de moisissure: de grandes taches décolorées, changeant de ton de la périphérie au centre: exactement l'effet que ferait une étoffe abîmée par l'eau... Peu de cultures, et loin des villages. Assez bien de population sur la rive

sud; des cases très petites, nous volons haut, on ne pourrait plus distinguer les gens. Aux environs de Bandundu, le pays change de nouveau. Un réseau serré de petites rivières, chacune avec sa galerie plus ou moins large, suivant grosso modo la ligne du courant. Pas comme sur les cartes, où les affluents sont dessinés en plus fin; imagine une carte grossièrement tracée sur un fruit de passiflore, qui mettra en mûrissant des boursouflures irrégulières sur tous les traits. C'est tout à fait cela — en vert foncé sur le vert jaunissant des herbes ... On revoit des borassus, qui n'existent pas dans tout le pays que je viens de traverser. [...]

[...] Virage très bas au bout du terrain, c'est le moment le plus émotionnant du vol. Défilé de la cité indigène bien alignée comme une boîte de jouets avec ses palissades qu'on dirait en plomb peint... Passage du Kwango. Puis on coupe à travers le pays pour rejoindre le Congo en aval de Kwamouth. Immense plaine marécageuse, avec d'innombrables mares circulaires. Que vois-je dans une de ces mares? Des cochons? Mais il n'y a pas d'indigènes. C'est un troupeau de buffles, qui se tiennent immobiles dans l'eau pendant les heures chaudes. Ils détaient quand on les survole. Dans la mare suivante, même chose; plus loin encore: chaque mare a son troupeau. Puis ce sont des éléphants, un isolé d'abord avec son petit, qui nous menace de la trompe; puis trois, quatre, puis des troupeaux: un terrain de chasse formidable, à une cinquantaine de km de Bandundu; mais peut-être difficile d'accès. Après le marais revient la petite brousse d'arbres rabougris; on dirait une barbe de huit jours, sur une joue verte!... Nous volons haut, 1 200 m. Le pilote pique au sud des terrains d'atterrissage, je ne me retrouve plus sur la carte. En une heure et demie de vol, pas trace d'occupation humaine, pas un village, pas une case — rien, sinon un mince fil jaune qui doit être une route, allant sans doute de Tua à Kunzulu. Je retrouve mes repères quand nous survolons le chenal, puis pendant quelque temps le Congo français, pour couper une courbe. A 4 h  $\frac{1}{4}$ , une ligne d'argent au loin. C'est le Pool, que nous survolons bientôt. Il est semé d'îles, qui sont des marécages, sauf la plus grande, Bamu, qui est boisée, et même très densément boisée: on ne voit pas de troncs, pour ainsi dire, tellement il y a de lianes et plantes grimpantes qui les étouffent. Et voici Kunzulu. [...]

## 72. 23.XII. Léo

[...] Mgr Van Hee m'a exposé comme suit la palabre des huileries. Ce serait, à son sens, une simple question de rivalité personnelle entre Dupont, qui comptait devenir Administrateur-Délégué, et Dusseljé<sup>194</sup> qui l'est devenu. Dupont, pour faire du zèle, aurait appliqué avec une rigueur inhumaine les instructions de la

<sup>194</sup> Elso Dusseljé (1881-1964), administrateur délégué des Huileries du Congo belge en Afrique (1929 ou 1930-1937) (*B.B.O.*, VIII, 110).

<sup>195</sup> Giovanni Dellepiane (1889-1961), nonce apostolique à Léopoldville (*B.B.O.*, VII C, 118).

direction; quand on a protesté, il a incriminé les instructions. (C'est donc que celles-ci pouvaient supporter une interprétation critiquable). Seulement, d'après Mgr, les mêmes instructions auraient été appliquées par Dusseljé sans qu'il en résultât des abus. Mais où les choses se corsent, c'est quand Dupont a insinué que Mgr Van Hee aurait eu pour les procédés des Huileries une coupable indulgence. Mgr Van Hee se sent donc attaqué lui aussi, et se récusé à cause de cela. Seulement il se solidarise avec les Huileries en disant qu'il a été (si les critiques sont fondées) ou dupe ou complice, et qu'il devrait alors démissionner ou demander une enquête de Mgr Dellepiane<sup>195</sup> sur son attitude à lui. Tu vois dans quel guépier je suis fourré. [...].

Déjeuner seul ici ce midi, j'ai fermé ma lettre et suis allé passer une heure avec Charles. Nous avons parlé coton, main-d'œuvre, recrutements... Puis chez le G.G., qui me traite vraiment avec confiance, me parle de tout, demande mon avis d'un air de ne pas faire une simple politesse. Nous sommes revenus sur la question coton dont Bertrand lui avait écrit. J'ai parlé aussi des tarifs du chemin de fer B.C.K., qui sont grotesques. A Luluabourg on paie 150 F la tonne à l'indigène, et 400 F la tonne au chemin de fer pour transporter le produit jusque Port-Francqui!! Aussi ont-ils transporté à la descente 220 tonnes de produits d'exportation le mois dernier (en dehors du cuivre bien entendu)! Résultat: même sur le rail on ne peut plus acheter les produits pauvres!

Quant au coton — je t'en ai peut-être déjà dit un mot en te relatant brièvement mes conversations avec Marchal —, voici en deux mots.

Les cotonniers se prétendent dans un cercle vicieux. Le coton n'est pas intéressant pour l'indigène parce qu'on en produit trop peu. Si le rendement à l'hectare était meilleur, l'indigène gagnerait plus. Si nous répartissions nos frais sur de plus grosses quantités, nous pourrions payer davantage. En d'autres termes, nous payons peu parce que nous avons peu et nous avons peu parce que nous payons peu. Pour sortir du cercle vicieux, forcez l'indigène à produire davantage, et alors nous pourrions mieux payer.

Le raisonnement n'est pas tout à fait exact, parce que 1°) les cotonniers ont distribué des dividendes — ce qui prouve qu'ils auraient pu payer davantage, sur leurs bénéfices sans doute, mais sans y perdre; et 2°) parce qu'ils font intervenir dans leurs frais, pour réduire le prix payé à l'indigène, leurs bêtises qui auraient dû logiquement être supportées par l'actionnaire, non par le producteur. Même les dilapidations de Mees<sup>196</sup> doivent être déduites à l'indigène!

Le résultat, c'est que l'Etat jette l'argent par les fenêtres pour payer des agents agricoles qui font la propagande cotonnière au profit des sociétés, sans qu'il en coûte à celles-ci un sou. C'est qu'on embête l'indigène en lui faisant faire une culture qui ne lui rapporte pas. C'est enfin que la production ne monte que lentement, au prix d'efforts sans fin — et à coups de condamnations. Bertrand a cité à Tilkens: 800 indigènes d'un territoire mis en prison pour n'avoir pas satisfait à

<sup>196</sup> ? Mees (?-?), agent Cotonco (?).



leurs «obligations» en matière cotonnière!! De plus, il y a un élément sur lequel nous ne pouvons pas agir par la force, c'est le rendement à l'hectare. Il nous est impossible d'être partout à la fois pour veiller à ce que l'indigène laboure au lieu de gratter...

Tandis qu'au contraire, si l'on avait eu là un homme hardi pour oser une spéculation — moins risquée que celles de Mees: sacrifier le bénéfice pour payer mieux —, et ainsi faire bondir la production et rétablir, et augmenter, le bénéfice! En payant la récolte actuelle 2 F le kilo, nous y perdons: nous allons y payer 2 francs le kilo pour doubler la production actuelle, et y gagner! Au lieu de cela, les indigènes ont marché sans enthousiasme pour 1,50 F; l'année suivante avec dégoût pour 1,30 F; cette année-ci avec répulsion pour 1,10 F — et si cela continue, l'an prochain ils se révolteront pour 90 cent... Et la société perdra de plus en plus, donc pourra payer de moins en moins... Pendant ce temps, dans l'Ouganda, les indigènes recrutent les nôtres pour cultiver du coton à leur place! Bientôt on verra nos gens de la vallée de la Ruzizi aller faire du coton comme boys des Baganda, plutôt que d'en faire comme travailleurs indépendants chez nous!!

Pareille politique aurait comme résultat également d'améliorer le rendement à l'hectare; car le jour où l'indigène, pratiquant librement la culture pour gagner de l'argent, se rendrait compte qu'en piochant deux fois plus profond il gagne trois fois plus, il piochera deux fois plus profond, produira trois fois plus — et peut-être alors se résignerait-il à une baisse du prix plutôt que de renoncer à une culture devenue partie de sa vie! Je tâcherai d'en parler à Cayen, je voudrais m'attacher à cette réforme qui ferait du bien à tout le monde, blancs comme noirs!

[...]

Quel fléau qu'une femme qui veut savoir avec qui vous avez dîné! Je n'y ai pas fait attention, et voilà que je dois reconstituer la table sous peine d'avoir un mauvais point. Essayons. Le Boula<sup>197</sup>. Charles. Ça fait toujours deux. Moi, évidemment. Trolli, Postiaux<sup>198</sup>, Dufays<sup>199</sup> (conseiller juridique en chef); Itten<sup>200</sup> (chef du service des Travaux Publics). Cela fait sept. Guebels<sup>201</sup>, ff. de Procureur Général, et Tinel<sup>202</sup>, son substitut. Enfin Bousin, dix, et je crois que c'est tout. Je n'ose pas le jurer cependant. Postiaux a une tête toute blanche, et comme il a l'air bête,

<sup>197</sup> Surnom du gouverneur général, abrégé de Boula Matari (le briseur de pierres), surnom donné à Stanley à l'occasion des travaux de construction du chemin de fer de Matadi à Léopoldville et de l'ouverture de la voie à l'explosif par Valcke dans les monts de Cristal.

<sup>198</sup> Louis Postiaux (1882-1948), vice-gouverneur général en charge du Ruanda-Urundi, chargé de mission au Congo belge (1931-1932) (*B.B.O.*, VI, 831).

<sup>199</sup> Emile Dufays (1887-1963), conseiller juridique en chef de la Colonie (*B.B.O.*, VII B, 122).

<sup>200</sup> Gustave Itten (1876-1950), ingénieur en chef de la Colonie (*B.B.O.*, VI, 523).

<sup>201</sup> Léon Guébels (1889-1966), procureur general ff. près la cour d'Appel de Léopoldville (*B.B.O.*, VII B, 165).

<sup>202</sup> Guido Tinel (1885-1957), procureur du Roi à Léopoldville (*B.B.O.*, VII B, 365).

c'est tout à fait un mouton. Itten a une longue tête de cheval. Il est parti en même temps que moi, lui en avion, moi en bateau; il me jure avoir vu à Bandundu le bébé de Vander Hallen, qui n'était pas né quand je suis passé. J'en conclus qu'un des deux, lui ou moi, devient gaga. Je pars demain pour Kisantu avec Charles. Je m'y reposerai pendant un jour ou deux, prenant toutefois mes papiers avec moi. Mais le jour de Noël je ne fais rien — sinon peut-être t'écrire un peu... Nous avons donc arrangé ce voyage et eu, au total, une très bonne soirée. Le G.G. bouclant, me demandant d'unir nos efforts pour faire passer une idée de Conseil colonial élargi, comprenant autre chose que des juristes. Il y chercherait des directives — ce qui est mauvais. Mais il pourrait y trouver des informations, ce qui est bon. Actuellement toutes les décisions du G.G., quelles qu'elles soient, sont critiquées tantôt par l'un, tantôt par l'autre, sous prétexte qu'il n'a pas tranché en connaissance de cause. Si tous les gens compétents avaient pu donner leur avis, on ne pourrait plus accuser le responsable de ne pas s'être éclairé avant de trancher. L'erreur de Tilkens — je te l'ai déjà dit, c'est pour cela qu'il n'est pas un grand Chef —, c'est de se considérer comme un exécutant, qui laisse débattre les décisions en dehors de lui, et puis obéit aux ordres du conseil de guerre. Alors qu'il devrait écouter tout le monde, en dirigeant leurs débats — puis recueillir et dire: Messieurs, je vous remercie. Je décide ceci. Charles n'a pas l'air de le gober très fort.

J'ai revu aujourd'hui De Coster<sup>203</sup>, secrétaire général des Huileries, qui vient d'arriver avec sa femme, six enfants et une gouvernante. [...]

[...] Ils sont en rac à Fort-Lamy, et le courrier suivra par chameaux probablement. Ils ont télégraphié, à ce que m'a dit Orta, pour avoir un avion de secours. Orta a refusé. De toute façon, ils sont en panne pour plusieurs semaines. En leur envoyant un avion, on peut gagner cinq jours sur l'hydroglisseur qui conduira le mécanicien avec les rechanges à Bangui, et l'auto qui suivra de là à Fort-Lamy. Cinq jours de moins ne changeront pas le raid en succès, il est fichu de toute façon; et Orta ne veut risquer ni ses pilotes ni ses appareils sur un parcours où il y a au moins 150 km d'un terrain d'atterrissage à l'autre. Un accident désorganiserait tous ses services et ferait tort à la réputation sans tache de son organisme. Je trouve qu'il a raison et je le lui ai dit. Il fait ici de l'aviation commerciale, pas des raids. Léo – Fort-Lamy est un raid, dans l'état actuel des choses. La Sabena fait un service régulier et doit s'en tenir à cela. Quand on fait un raid, on l'organise; Vanderlinden<sup>204</sup> et Fabry<sup>205</sup> doivent se tirer d'affaire comme ils peuvent. [...]

### 73. 25.XII. 2 h ½

<sup>203</sup> F. De Coster (?-?), secrétaire général des Huileries du Congo belge.

<sup>204</sup> Omer Vanderlinden (1895-1933), capitaine-aviateur.

<sup>205</sup> Robert Fabry (1899-1987), capitaine-aviateur.

[...] Je rentre de la Messe de Minuit. Cérémonie très touchante, émouvante pour ceux qui — comme Charles — ne connaissent pas l’Afrique; mais les messes de minuit à Mugera sont autre chose! Ici, nous avons affaire à des paysans endimanchés. C’est admirable d’ailleurs, et je dis cela sans aucune nuance de mépris: pense donc à ce que cela représente, faire d’une foule de sauvages une population de paysans endimanchés! Les femmes ont mis leur robe neuve et les hommes empesé leur chemise. On arrive de partout avec des lanternes — mais à Mugera c’étaient les torches serpentant au flanc des montagnes... La fanfare joue au sortir de l’église mais à Mugera c’étaient les grands tambours, à la lueur dansante des feux... [...]

Soir

Visite à Lemfu, dont tu dois connaître le nom: le Séminaire du Vicariat. Réception de Charles par une tonitrueuse Brabançonne. Compliment que lit un philosophe, où il prie surtout le Secrétaire Général de dire des choses au R.P. Charles, grand ami et bienfaiteur du Séminaire, et donateur de la fanfare. Le Séminaire est assez bien, mais rien de comparable à Kabgaye. Il n’y a encore que des philosophes, on n’a pas commencé la théologie. Ensuite, visite aux Sœurs de Lemfu, qui ont 600 filles à leur école! [...] J’ai appris aujourd’hui qu’en 1927 ma candidature au Gouvernement Général avait été très poussée, les Missions ayant décidé de faire une opposition acharnée à toute candidature anticléricale. Quand Tilkens a été proposé par la Cour, la Nonciature est intervenue pour faire cesser la campagne des Missions en ma faveur!...

[...]

#### 74. 26.XII.

[...]

[...] Le Vicariat se compose de deux régions bien distinctes: le pays de Kisantu, région agricole et déjà largement christianisée, et l’immense Kwango sauvage, destiné à devenir, par ses huileries, zone industrielle, où se posent des problèmes très différents. En somme, une situation un peu comparable à celle du Vicariat de Mgr Roelens<sup>206</sup> jadis. La division se fera vraisemblablement un jour. En attendant, on a créé deux «Supérieurs réguliers», le P. Van Wing ici, le P. Allard au Kwango.

Ma tâche au Kwango ne sera pas facile. Je viens d’avoir une longue conférence avec Mgr Van Hee, et voici mon impression.

<sup>206</sup> Victor Roelens (1858-1947), missionnaire des Pères blancs d’Afrique, vicaire apostolique du Haut-Congo (*B.B.O.*, VI, 861).

Tout d'abord, Mgr lui-même n'est pas en cause. Il a dénoncé tous les abus qui sont venus à sa connaissance; mais comme il trouvait la société bien disposée, il n'a jamais cassé les vitres. Avec Dusselji, il a toujours obtenu satisfaction, bien que la direction se fit parfois tirer l'oreille, en rappelant qu'elle n'était pas une entreprise de bienfaisance. Dusselji, qui a été directeur local à Levertville avant Dupont, obtenait beaucoup des indigènes qui l'aimaient beaucoup tout en le craignant assez. Après, Dusselji est devenu administrateur-délégué en Afrique, et Dupont l'a remplacé à Levertville; il aurait voulu le remplacer tout à fait. Dupont n'avait pas la manière de prendre les indigènes. La production a baissé. Dupont a voulu la faire remonter en employant la manière forte. Protestation de Monseigneur à Dusselji, demande d'explications de Dusselji à Dupont. Celui-ci prétend n'avoir fait qu'obéir aux instructions reçues, et écrit à la direction d'Europe pour dénoncer toute une série d'abus — qu'il a d'ailleurs commis. La direction, consternée de cette révélation que rien ne faisait prévoir, demande une enquête. Et voilà.

Pour Mgr, l'enquête ne se justifie pas (voilà du moins mon impression). Il y a eu des abus, mais ils étaient difficilement évitables. Il y a adaptation, évolution progressive; avec Dusselji, cette évolution (qu'on aurait pu désirer plus rapide, sans doute) s'est faite normalement. Sous le régime Dupont, elle a été suspendue. Dupont est parti, tout va bien, l'évolution va reprendre, le mieux se poursuivra de jour en jour. Il voudrait bien que je considère mon enquête comme close après l'interview; je devrais être à même de déposer mon rapport dès maintenant... Ce n'est pas ainsi que je puis entendre ma mission. Il faut la pousser à fond; les abus qui ont été commis doivent être signalés, quitte pour Dupont et Dusselji à se débrouiller devant leur conseil l'administration en ce qui concerne leurs responsabilités respectives. Dupont a pris l'offensive en dénonçant à l'Europe toutes les plaintes faites contre lui, en mettant tout sur le dos de son chef. Celui-ci prétend que les abus commis sous l'administration Dupont étaient contraires à ses instructions. A moi de voir s'il y a eu des abus, non à qui ils sont imputables. Par exemple, Dupont signale qu'on impose aux travailleurs des efforts excessifs. C'est vrai. Mgr avait obtenu de Dusselji qu'on ne dépasse jamais, comme tâche imposée aux meilleurs coupeurs professionnels, 40 caisses de fruits par mois. Mais Dupont demande à Dusselji de lui écrire officiellement que les réductions de production importent peu. Dusselji refuse. Dupont force la production exigeant 50 caisses. Plainte de l'Evêque, qui dit qu'on a manqué de parole. Et voilà les adversaires en présence. Dusselji: «j'ai limité la tâche à 40 caisses par mois». Dupont: «c'est là pur bluff, puisque vous voulez maintenir la production». Un télégramme arrive d'Europe, disant: «sommes alarmés par baisse de production, il faut absolument faire propagande pour l'étendre». Dupont étend — par tous les moyens; puis déclare que les procédés actuellement employés sont inadmissibles. Alors, pourquoi n'a-t-il pas eu le courage de répondre: baisse de production due aux mesures que vous avez acceptées, impossible de forcer la production sans pressurer les gens? Tu vois comme tout cela est complexe. La

seule chose à faire pour moi est de faire abstraction de toute question de personnes, de regarder intelligemment et de dire honnêtement ce que j'ai vu — advienne que pourra.

[...]

**75. 27.XII. Léo**

[...]

Un curieux trait de mœurs Bakongo glané dans les conversations: la séparation de biens entre époux est si rigoureuse que des maris s'accusent en confession d'avoir volé une poule à leur femme!

[...]

**76. 29.XII. Léo**

[...] cet après-midi, visite à Mgr Dellepiane. Il me fait une impression infiniment meilleure qu'en Europe où je ne comprenais pas son succès. Est-ce moi qui ai changé, ou lui? Il me paraît plus affiné, plus «prélat», un vrai type de diplomate romain, un nonce. Il a ici excellente presse, le monde officiel est enchanté de son action sur les Missions. Un des grands services qu'il peut rendre, c'est de généraliser ce qui est bon et d'empêcher les erreurs de s'étendre. Les diverses congrégations n'ont pas le moyen de comparer leurs méthodes; tout au plus peuvent-elles comparer leurs statistiques. Elles attribueront volontiers aux différences de races l'insuccès relatif de leurs efforts en présence des succès d'autrui. Mgr Dellepiane, lui, va partout, voit tout. Il peut dire à certains: pourquoi ne formez-vous pas des instituteurs d'écoles rurales? Vos voisins s'y sont pris comme ceci, et ont réussi — faites de même. Ainsi dans tous les domaines.

Il est déjà intervenu énergiquement et avec succès pour qu'on s'occupe des centres (tu te souviens de ma lettre à Mgr Gorju<sup>207</sup> ou au P. Bonneau<sup>208</sup> à ce sujet, à propos de Rumonge? Tu me l'as copiée, je crois). Et aussi pour qu'on s'occupe des Blancs. Ainsi à Kin, il y a un excellent petit sermon français à la messe de 8 h ½ le dimanche.

**77. 30.XII.30**

<sup>207</sup> Julien Gorju (1868-1942), missionnaire des Pères blancs d'Afrique dans l'Urundi, vicaire de l'Urundi (*B.B.O.*, VIII, 149).

<sup>208</sup> Henri Bonneau (1878-1953), missionnaire des Pères blancs d'Afrique dans l'Urundi.

<sup>209</sup> Elso Dusseljé (1881-1964) est originaire du nord des Pays-Bas, d'une famille qui y est installée depuis longtemps (*B.B.O.*, VIII, 110).

[...] A 9 heures, j'étais chez Dusseljé, aux Huileries. J'y suis resté jusqu'à midi, examinant des archives. Chose étrange, je ne parviens pas à déterminer la nationalité de ce bonhomme. Il parle français à peu près comme un Belge, et anglais comme un Anglais. J'opte plutôt pour l'anglais cependant<sup>209</sup>. (Aux Huileries, la correspondance officielle se fait très généralement en anglais). C'est un grand et gros homme, qui a l'air intelligent et sincère. Tout au moins ne me cache-t-il rien. Il m'a montré tout ce que je lui ai demandé. Je saisis maintenant assez bien, je crois, le fond de l'affaire. Souci de production à outrance chez les subalternes, qui touchent des primes à la production. Souci de production maxima compatible avec le bien-être de la société indigène chez les dirigeants (en effet ils songent à l'avenir et n'ont nulle envie de voir d'ici vingt ans leurs usines dans un pays dépeuplé). Les agents avaient donc tendance à pousser à une production excessive. Les Missions freinaient. En 1929, elles ont obtenu de Dusseljé qu'on ne demande plus que 40 caisses de fruits par mois, au maximum, des coupeurs professionnels, les débutants ne se voyant fixer qu'une tâche moindre. Dupont écrit à Dusseljé pour lui dire que l'application de cette mesure entraînera une baisse de la production, et qu'il ne la mettra en vigueur que si Dusseljé lui met par écrit qu'il consent à cette réduction. Dusseljé refuse alléguant que s'il proclame que le taux de production n'a aucune importance, les agents ne feront plus rien. Dupont en conclut que les réformes ne sont qu'hypocrisie — puisqu'on continue à insister sur la production — et ne les applique pas. Au contraire, il impose 50 caisses au lieu de 40; les agents subalternes vont plus fort encore, imposent 55; certains refusent de payer le mois à des coupeurs qui font moins! Protestation du P. Van Schingen<sup>210</sup> à Mgr Van Hee. Celui-ci écrit à Dusseljé pour demander si on se moque de lui. Dusseljé somme Dupont d'aller dire à la Mission que lui, Dusseljé, n'a jamais exigé plus de 40 caisses. Dupont refuse, et casse les vitres en écrivant une lettre au Conseil d'Administration où il dénonce les vices du système. Ici se place un incident bizarre. Le P. Van Schingen écrit une lettre à Dupont, dans laquelle il dit que la société va tuer la population si cela continue, etc. J'ai demandé à Mgr Van Hee copie de cette lettre qui est entre les mains de Dupont. Il a refusé de me la donner, alléguant que c'est par discipline qu'il ne veut pas en faire état, le P. Van Schingen ayant été abusé par Dupont et ayant écrit sous sa dictée, que cette lettre ne reflète donc pas le point de vue de la Mission que le Vicaire Apostolique, seul, représente... N'empêche que le P. Van Schingen est un témoin qu'il faut entendre; et que Dupont possède sa lettre — dictée par lui-même ou non — et la produira... Tu vois comme tout cela est embrouillé!

[...] Je conclus à une diminution certaine de la population, due non aux recrutements mais à la dénatalité provoquée surtout par les maladies vénériennes. Je ne crois pas cependant que les recrutements, tels qu'ils sont pratiqués actuelle-

<sup>210</sup> Henri Van Schingen (1888-1954), missionnaire de la Compagnie de Jésus en poste à la mission de Yasa (*B.B.O.*, VI, 905).

ment, doivent être suspendus. Au contraire, on peut en tirer un bien si on s'arrange pour que les rentrants, lestés de leurs économies, les consacrent à se marier tout de suite. Pour parer à la dépopulation, il faudra une action médicale énergique, et le développement des Missions. On constate que les vieux ménages chrétiens ne sont pas beaucoup plus prolifiques que les autres — femmes contaminées, sorties de harems de polygames, etc. — mais il y a progrès parmi les jeunes.

Quant au transport des recrutés, je vais préconiser, dans un rapport au Gouverneur, un système extrêmement simplet et d'une efficacité certaine (peut-être t'en ai-je déjà parlé?). Affecter un remorqueur et deux barges à passagers (capacité: 120 hommes chacune) à la navette permanente du Sankuru, un voyage par mois ou par cinq semaines. Les dates des départs étant connues, on peut échelonner les recrutements de manière à réduire au strict minimum le séjour au camp de concentration de départ. Et prime de 10 F par homme au capitaine (ou à sa femme) s'ils arrivent tous en bon état, avec réductions massives pour chaque réformé, pour que la prime tombe à 0 si le pourcentage de déchets est anormal. Le capitaine se fera 2 000 F par mois de supplément? Tant mieux! Si l'Offitra paie 2 000 F en primes, elle en gagnera 20 000 en économies de frais de recrutement inutile: un homme qui n'arrive pas jusqu'aux chantiers coûte 800 à 1 000 F au moins en salaires, rations, frais de voyage, etc. [...]

J'ai pris ce soir l'apéritif chez Gille. Celui-ci est en somme le salarié des Scheutistes, qui sont propriétaires de presque toutes les actions du journal. Il est très en peine, parce que les Pères avaient escompté un succès rapide, et sont déçus de devoir continuer leurs versements. Cela est cependant assez normal. Un journal ne se lance pas en six mois. Les annonces sont assez lentes à venir: en cette période de crise les sociétés sont, évidemment, dures à la détente et ne lâchent pas volontiers 2-3 000 F de subvention déguisée pour une annonce qui en somme ne leur profite guère. On se voyait menacé de devoir suspendre la publication. Heureusement Brenez (de *L'Avenir Colonial*) s'est mis ces derniers temps à faire un peu d'anticléricalisme, les Pères sentent l'intérêt d'avoir un organe pour les défendre, et tout s'est remis en train. Gille compte pouvoir tirer à 8 pages depuis le 1<sup>er</sup> janvier, ayant quand même réussi à trouver quelques nouvelles annonces, de sorte que le succès semble être en vue. [...]

78. 31.XII.

[...]

Soir

[...]

Grand branle-bas ici en bas, on entend les autos arriver pour le dîner du réveil-

lon. Je vais enfiler mon smoking pour faire un tour et admirer les toilettes...?!?

Bruits de fourchettes, au rez-de-chaussée, sous ma chambre. Les convives dévorent le faisan suspect... La musique militaire entame une marche entraînante pour les aider à mastiquer... A deux pas d'ici, la berge du fleuve: l'eau silencieuse et rapide sous la lune, avec de petites îles d'herbes flottantes qui passent... la palpitation lumineuse des vers luisants dans l'herbe; le chant des grenouilles; et, dans les intervalles de silence de la fanfare, les minces notes du likembe d'une sentinelle... l'Afrique malgré tout!...

**79. 1.I.31**

[...]

Je n'ai toujours pas préparé ton petit paquet de «queues de cheval» Lunfungu. C'est le diable de trouver ici papier et ficelle: le boy de l'hôtel est bête comme tout. A propos, j'ai engagé un lavadère. Comme on me demandait 15 F pour laver un costume, j'ai pris un zèbre pour 9 F par jour, ce qui me coûte moins cher! Sur-tout que je n'ai pas beaucoup de costumes ni de linge, étant comme passager d'avion: de sorte qu'il faut qu'on lave aussi vite que je salis.

[...]

Je suis allé au cinéma ce soir avec les Maron, voir un film assez bête: «visages voilés», auquel Mme Maron m'a reproché de ne pas pleurer.

[...]

**80. 3.I.31**

[...] Le matin, travail ici, puis visite à Maron, à qui j'ai parlé de mon projet d'organisation des transports au Sankuru. Il m'a répondu que cela était très beau, mais qu'avec l'Unatra il n'y aurait jamais moyen! Il n'y avait qu'une chose à faire, aller voir à l'Unatra. Je suis donc allé trouver Ghilain — qui, lui, s'est plaint du Gouvernement: on lui télégraphie: «500 hommes à évacuer à Falls» ou «400 hommes à transporter vers Lusambo», comme s'il pouvait faire sortir les bateaux du fleuve d'un coup de baguette. Il a 5 unités pour passagers noirs, qui vont et viennent au petit bonheur, où on les appelle, dans la mesure du possible; mais pour pouvoir s'organiser, il lui faudrait connaître trois mois d'avance les évacuations à faire. Je lui réponds: «eh bien, je puis vous faire cela pour un an d'avance, sur la ligne du Sankuru: monter, descendre, remonter, redescendre, tou-

<sup>211</sup> Alfred Marzorati (1881-1955), vice-gouverneur général et gouverneur du Ruanda-Urundi (*B.B.O.*, VI, 694).



jours avec chargement complet. Rayez une unité de votre tableau, affectez-là en permanence à ce service; et vous serez fort vis-à-vis de toutes les commissions de transport, puisque votre bateau travaillera à plein: on ne pourra jamais vous dire qu'il aurait été plus utile ailleurs». Il m'a promis d'étudier la chose et de me donner réponse avant mon départ. Je voudrais beaucoup mettre cela sur pied: on bat le beurre dans cette affaire depuis quatre ans, et la mise au point — pour laquelle il suffit d'un peu de bon sens — aurait été réalisée d'un seul coup... cela ferait une jolie plume à mon chapeau.

[...]

Le bruit court ici que Marzorati<sup>211</sup> aurait enfin — après deux ans — obtenu son certificat médical pour revenir. Je me demande si c'est exact. Charles, en tout cas, n'en sait encore rien. On dit que Tilkens est très ennuyé, ne sachant qu'en faire: comme il est un des plus anciens, si pas le plus ancien, il devrait remplacer le G.G. pendant son congé, et cela ferait une belle pagaïe! D'autant plus qu'il n'est au courant de rien au Congo.

[...]

Je suis allé à l'Offitra ce matin, pour battre le fer tant qu'il est chaud, avoir leurs prévisions de licenciements de travailleurs Sankuru et pouvoir, en cas d'accord de principe de l'Unatra, mettre définitivement sur pied l'organisation que je médite. Je devrais pour cela prévoir assez exactement les rapatriements — voyages montée, sur lesquels nous ne pouvons pas avoir d'action. Les effectifs de recrues — voyages descente —, nous pouvons les régler par des instructions au Commissaire de district. Evidemment, l'imbécile qui est à la tête de cet important service n'a pu me donner aucun renseignement, et s'est rejeté sur son subordonné de Thysville, à qui il a lancé un télégramme. Thysville n'en saura probablement rien non plus. A quoi servent-ils ces gens?

[...]

#### **81. 7.I.31. Bandundu (voir fig. 3, p. 124)**

[...]

Trois avions sur le terrain: celui d'Ebv., contenant les bagages de Charles et deux de ses boys; un spécial pour Charles, Postiaux et le Secrétaire (coût 85 000 F) et l'avion de Coq, que je dois prendre. Charles inaugure un des nouveaux Fokker, monoplane moitié plus rapides que les gros Handley Page en service jusqu'ici. Beaucoup de monde sur le terrain: le G.G., Maron, le Général, Mgr Dellepiane — ce dernier m'avait écrit après la mort de Père une très gentille lettre. Sa devise —

<sup>212</sup> Henri Jaspar (1870-1939), Premier Ministre et ministre des Colonies (*B.B.O.*, VI, 539).



bien choisie — est *Fortiter et Suaviter*, la main de fer dans le gant de velours.

Un journal avait publié hier que Jaspas<sup>212</sup> avait annoncé au Conseil des Ministres qu'on ne ferait pas le port de Banane, parce que cela coûterait trop cher. J'ai demandé à Tilkens ce qu'il en est, il m'a répondu qu'au contraire la construction est décidée.

Notre avion est parti le dernier, nous étions neuf passagers. Je commence à être un vieux routier et ne fais plus aussi grande attention. Heureusement que je t'ai donné mes impressions à mes premiers voyages, car la nouveauté s'émousse très vite, et il me serait bientôt aussi difficile de t'écrire une page sur une traversée en avion que sur les émotions d'un voyage en train... Cette fois-ci, je n'avais pas pris de sac, ni de tampons dans les oreilles — je ne m'en suis pas porté plus mal. Voyage très rapide — 2 h 10 — mais très chahuté. La sensation diffère de celle de la mer en ce que sur la mer on doit nécessairement remonter tout ce qu'on a descendu; tandis que dans l'air c'est le soutien qui cède, la chute, le redressement — mais quand on s'attend à sentir les coussins du fauteuil s'écraser quand la vague vous soulève de nouveau, rien ne vient: on ne remonte pas. Ou plutôt on remonte imperceptiblement: comme ceci [croquis non reproduit] tandis que sur la mer c'est le mouvement ondulatoire [croquis non reproduit]. C'est peut-être faute de la sensation de l'ascenseur qui remonte que je ne suis pas malade. Enfin, je ne connais pas encore la vraie tempête, mais je crois bien que je suis immune.

A Bandundu, je suis allé voir mon installation à la maison des passagers et retrouver Dindon qui m'avait précédé. Il rayonnait. Il m'a acheté pour mon «Bonne année» (ou plutôt pour le sien) des broderies Bakuba dont je t'ai décrit la confection et que je t'enverrai.

Puis, je suis allé en auto à Dima, sur le Kasai (à 23 km de Bandundu), siège principal de la «C.K.» ou Compagnie du Kasai, où j'ai déjeuné avec Van den Byvang<sup>213</sup>, nouveau Directeur-Général, ancien Commissaire de District du Kwango. Il lui a fallu une belle dose d'optimisme pour entamer la tâche de moderniser la société qui s'est fait la réputation la plus détestable de toute la Colonie: négriers qui en sont restés à l'époque et aux méthodes du caoutchouc. Il vient encore de révoquer une dizaine d'agents, quand il les aura révoqués à peu près tous, on pourra repartir sur de nouveaux frais...

Dima est un assez grand poste: une quarantaine de blancs: direction comptabilité, ateliers, garage central, chantier de réparation de navires... Si on compte de combien de frais généraux cela doit grever chaque tonne d'huile exportée, on plaint les actionnaires. Il y a un grand camp indigène infect derrière une belle rangée de maisons modèles qui est là en façade. Les blancs sont logés dans des maisons à 1 pièce — souvenir du temps où ils mangeaient tous au mess, et n'avaient donc besoin que d'une place où mettre leur lit. On est d'ailleurs en train de les agrandir, et les nouveaux logements sont convenables.

<sup>213</sup> Léon Van den Byvang (1882-1955), directeur général de la Compagnie du Kasai.

<sup>214</sup> ? De Williamort (?-?), femme du commissaire de district-adjoint du Kwango.

Dîner chez Vander Hallen, Cre de Dt, dont la femme vient de se lever après 40 jours de lit: accouchement au cours d'une typhoïde. L'enfant est soigné par Mme Dewilliamort<sup>214</sup> et se porte bien. Il pourra revenir chez sa mère la semaine prochaine.

Je dois te quitter pour aller me réfugier sous ma moustiquaire bien qu'il fasse plus chaud encore qu'à Léo où il y avait 29° la nuit dernière. Je suis dévoré par des myriades de moustiques affamés qui me piquent partout à travers mes vêtements et me laisseront que nus os si je ne me dérobe pas à leur voracité. Bonsoir.

## 82. 8.I.31

[...]

Je reçois ici également une lettre de Chalux, qui vient de passer un mois ou deux dans le sud du Kwango. Il m'en fait un tableau aussi sombre que possible. Cinq commissaires de district ou faisant fonction en un an. Des administrateurs qui ne font que passer, en général, valent fort peu de chose. Pas de politique indigène. La plupart des fonctionnaires ont la haine des Missions. En somme, «district déplorable, le Sud surtout et le centre — sauf le cercle de Leverville». «Ce qui se passe dans ce district est scandaleux et souvent révoltant». «La Cie du Kasai travaille encore dans certaines régions comme au bon vieux temps — puis désavoue ses agents... pincés».

Tu vois que la besogne ne chômera pas pendant mes trois semaines de séjour au Kwango!

J'ai interviewé ce matin le Dr Linaro<sup>215</sup>, homme intelligent et ayant le sens des réalités, et le substitut Lardinois<sup>216</sup>, qui me paraît assez suffisant et passe pour être négrophile à outrance. Il ne m'a cependant pas fait de graves plaintes.

Tout le monde ici semble à peu près d'accord pour admettre qu'il ne peut pas être question de liberté; que sans pression continue, sans l'idée d'une obligation de travail, les indigènes cesseraient immédiatement toute production et que l'on pourrait fermer les usines. Je ne puis évidemment me prononcer. Ce qu'on critique, ce sont les méthodes: les chicottes données par les chefs aux coupeurs qui n'ont pas fourni leurs x caisses de fruits, les avances en tissus dont les indigènes ignorent le montant et qu'on récupère... sans limite... l'accaparement de toute la population...

J'ai aussi dépouillé des rapports d'administrateurs, réclamés et réunis à mon intention. Tout en proclamant la nécessité de développer l'habitude du travail régulier, d'arriver à une tâche quotidienne normale, les plus intelligents d'entre

<sup>215</sup> Goffredo Linaro (1895-?), médecin-principal de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>216</sup> Samuel Lardinois (1898-?), substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance de Luebo.

eux relèvent certains inconvénients du système: notamment — conséquence inattendue — l'augmentation de la polygamie, ce qui n'est certes pas un progrès. Le coupeur veut couper, mais rien de plus. Or la coupe d'un régime suppose son décortiquage et son transport au lieu de réception. Décortiquage et transport seront assurés par la femme. Mais la femme se lasse vite de travailler sans salaire; en outre, elle doit négliger ses enfants et ses cultures. Le coupeur ne veut pas payer un salarié. Alors il prend une seconde femme, qui sera vouée au travail et au portage des fruits.

Je vois un remède — un seul. Rendre le travail de la coupe entièrement indépendant de tout autre. Plus de décortiquage ni de transport. Payer l'homme quand il a abattu le régime. Il faudrait, avec ce système, infiniment moins de coupeurs: s'il ne s'agit que de grimper, et d'abattre le régime, un homme peut en faire quinze ou vingt sur sa journée. Mais alors?? Evidemment, le coupeur devrait avoir cinq ou six femmes pour pouvoir traiter toute cette production. Si on ne veut pas le pousser à la polygamie, il faudrait prendre livraison de son fruit sur place. On le fait dans des plantations régulières, où il y a des chemins d'exploitation entre les lignes, des charrettes à bras, des camions. Mais dans une palmeraie naturelle? Il faudrait des milliers de porteurs ne faisant que cela, car on ne peut songer à construire des routes absolument partout... Des animaux de bât? Si les ânes pouvaient vivre ici, ils rendraient de riches services!... Aux prix actuels, le transport automobile est à peu près prohibitif. On signale même (ce qui est scandaleux) que la C.K. a supprimé le transport sur une route existante pour rétablir le portage... non rémunéré!...

Les statistiques que j'ai sous les yeux révèlent de flagrantes anomalies — que l'on constate sans aucun commentaire, comme toujours: 1 000 hommes pour 2 300 femmes par exemple. Où sont passés les 1 300 hommes manquants. Morts? Partis? On donne ce chiffre comme s'il était naturel...

[...]

### 83. 9.I. Bandundu

[...]

Soir. Bagata

Départ vers 9 h  $\frac{1}{2}$  ce matin, après un arrêt d'une heure chez Schepers<sup>217</sup>, chef de mission du B.C.K., qui m'a montré ses plans. Homme qui paraît sympathique et droit, plein d'enthousiasme pour son chemin de fer. D'après lui, le tracé par le nord, bien qu'il longe le Kasaï, voie navigable, est préférable au tracé par

<sup>217</sup> ? Schepers (?-?), chef de mission B.C.K.

le sud du Kwango, à cause de la différence énorme dans le coût de construction. Je ne sais pas si je t'ai dit que le tracé projeté actuellement traverse le Kasai à Port-Francqui, longe ce fleuve jusqu'à Bandundu, traverse le Kwango en aval du confluent du Kwilu, et quitte à peine le fleuve jusqu'à Léopoldville. Le projet initial devait éviter toute la grande courbe vers le nord, filer droit à l'ouest à partir de Port-Francqui, ou même un peu vers le sud-ouest, passer aux environs de Masi Maniamba, et rejoindre le rail actuel du côté de Thysville. Dans ce projet le chemin de fer aurait ouvert une région nouvelle, au lieu de doubler une voie d'évacuation existante. Actuellement, on se propose de longer le Kasai de très près jusqu'à la Lubue, puis de prendre la crête de partage Kwilu-Kasai, au nord de Bagata, jusqu'à Bandundu, ensuite vers Tua pour rejoindre le fleuve. L'avantage de terrain serait, paraît-il, énorme. Depuis la Lubue, sur 200 km, il n'y a qu'une moyenne de 5 000 m<sup>3</sup> de terrassement par kilomètre, soit 30 000 francs. 320 000 F le kilomètre pour le rail, cela fait 350 000 F le kilomètre, rail posé. Par le sud au contraire, il faudrait couper toutes les vallées, et la dépense serait énorme. Ces considérations ne changent rien à mon avis qu'un chemin de fer doit éveiller un pays à la vie économique en provoquant du fret par ses bas tarifs, au lieu de décourager l'activité par des tarifs soi-disant «payants» mais en réalité prohibitifs...

Nous sommes partis dans la vieille Ford de Schepers, lui, le P. Allard et moi. Un camion mazout de l'Etat nous précède avec le gros de mes bagages, une camionnette Chevrolet du B.C.K. nous suit avec le reste. [...] Ses enfants ont fait 43 mois de terme en brousse (paillottes, etc et 5 déménagements) en se portant à merveille. [...]

Avant d'aller à bord, nous attendons les bagages qui n'arrivent pas. Vers 4 h, Schepers décide d'aller à leur recherche. Il rentre vers 7 heures: il a trouvé le camion en panne de pneus à 54 km d'ici; et comme les braves noirs avaient épuisé toutes leurs possibilités de réparations, il a fini par faire enlever les pneus des roues avant et rouler sur jantes. Ils arriveront dans la nuit.

Nous disons au revoir à nos hôtes, et nous embarquons à bord du «Bulungu», grand steamer des Huileries mis à ma disposition. Schepers y dînera et logera avec nous. Cabine parfaite à grand lit, avec salle de bain attenante. Table couverte de bouteilles: whisky «Black Label», Cognac, Cointreau, Picon, Vermouth, Menthe, Gin, vins blanc et rouge, bière, eau minérale — un quinconce de bouteilles de toutes formes et de toutes couleurs. Le capitaine me connaît de vue: il a servi comme second sur le Dhanis et comme capitaine sur le Vengeur mais n'a jamais fait de voyage avec moi.

Conversation intéressante avec Schepers qui, né en Turquie, a travaillé au

<sup>218</sup> Hippolyte de Mathelin de Papigny (1885-1941), prospecteur, animateur du Syndicat minier du Congo septentrional (*B.C.B.*, IV, 579).

<sup>219</sup> Georges Moulaert (1875-1958), président de la Société des Mines d'or de Kilo-Moto (*B.B.O.*, VI, 758).



Chemin de fer de Bagdad jusqu'à la guerre, a fait 30 mois de front et ensuite 14 ans d'Afrique, moitié aux Mines de Kilo, moitié au B.C.K. Il nous raconte l'affaire de Mathelin<sup>218</sup>—Moulaert<sup>219</sup>. De Mathelin intrigant, s'étant fait une place en poussant dehors deux ou trois intermédiaires qui lui fermaient le chemin, Moulaert, brutal, arrivé avec l'idée ferme de mettre de M. à la porte, l'aborde en lui disant de but en blanc: Monsieur, voilà neuf ans que vous êtes à la Colonie, et 9 ans que vous déshonorez le corps des fonctionnaires! — Pardon Monsieur? Vous disiez? Moulaert répète. De Mathelin: Je ne puis pas vous permettre de parler ainsi chez moi. Moulaert: Je ne suis pas chez vous! Je suis chez moi ici, chez moi partout dans le domaine des Mines. De Mathelin: Ah vous croyez que vous êtes chez vous! Je m'en vais vous montrer, moi, que vous n'êtes pas chez vous! Coup de pied au derrière. Moulaert (digne). — C'est le coup de pied de l'âne, Monsieur. Et la troupe que Moulaert avait eu la précaution de réquisitionner, d'intervenir; on passe les menottes à de Mathelin, etc.

Il fait une chaleur terrible malgré le ventilateur qui fonctionne au-dessus de ma tête. Je n'ai pas encore vu le Kwilu, ne puis donc pas te le décrire; cela sera pour demain. La route, de Bandundu à ici, est en plaine, avec quelques rares parties de savane clairsemée; elle passe sur la crête de partage, avec des deux côtés des têtes de ruisseaux coulant vers le Kasai au nord et le Kwilu au sud; galeries forestières dans toutes les vallées. Enormément d'éléphants et de buffles, paraît-il, bien que nous n'en ayons pas vu de traces; mais les indigènes se plaignent amèrement de ne pas pouvoir faire de cultures à cause de ce gros gibier.

[...]

#### 84. 10.I. A bord du «Bulungu»

Le Kwa, formé de la réunion de la Fimi et du Kasai. Le Kwango, affluent du Kasai. Le Kwilu, affluent du Kwango. A cent cinquante kilomètres de son embouchure, c'est un fleuve deux fois plus large que l'Escaut... Eau couleur tête-de-nègre sombre. Galerie forestière sur la rive basse; galerie pas bien large, par moments on découvre la plaine.

Je voudrais rester quinze jours ici, pour y travailler à l'aise. Installation irréprochable, vaste cabine prenant l'air de deux côtés, propreté méticuleuse, cuisine soignée — à base de chèvre malheureusement. Dans la baleinière accolée au bateau, deux jeunes victimes, une corde d'écorce au cou, remâchent mélancoliquement la brassée de grandes herbes qui constituera leur dernier repas...

Après la lourde chaleur d'hier, il fait frais sur l'eau. Grand vent, pluie dans l'air, peut-être une tornade?

<sup>220</sup> C. Lange (?-?), missionnaire de la Compagnie de Jésus en poste à la mission de Djuma.

Je m'en vais dépouiller quelques archives, et communiquer au P. Allard ce qui peut l'intéresser.

Journée de travail en chambre. Dépouillement de dossiers. Rapports d'administrateurs, de médecins, d'inspecteurs de l'Industrie et du Commerce. Je passe au P. Allard ce qui peut l'intéresser. Il se pénètre ainsi peu à peu des aspects de la question que, reflet de Monseigneur, il n'avait pas envisagés jusqu'ici: forte prédominance de femmes sur les hommes (où sont les hommes manquants, plaintes des administrateurs et des médecins contre l'abus des recrutements; répugnance invincible des jeunes hommes pour le métier de coupeur — qui ne peut être attribuée à leur seule fainéantise, car ils n'ont aucune répugnance à accepter d'autres travaux...

Soir

Passé dans la journée Tshimbane, poste Comanco, et Luano, usine C.K. Logé le soir à Djuma, Mission des Jésuites où nous sommes arrivés vers 7 h ½.

Le P. Lange<sup>220</sup>, qui vient à bord, est chargé d'un secteur maladie du sommeil, court donc beaucoup la brousse; nous avons commencé notre enquête en l'interrogeant.

Il a, au total, du bien à dire des Huileries, sans dissimuler ses déficiences ni ses abus. Il considère que le passage de Dupont comme Directeur a fait perdre trois ans de progrès: ne connaissant pas l'indigène, ne sachant pas lui parler, voulant aller trop vite, exigeant que tous les habitants des villages coupent, se mettant dans des rages ridicules.

Dans son secteur — il a bien attiré l'attention sur le fait qu'il ne nous parle que de son secteur qu'il connaît —, l'engagement des coupeurs rencontre moins de difficultés que jadis: on en a 60 de plus que l'an dernier. Les chrétiens, qui sont atrocement vaniteux, n'osent pas s'engager comme coupeurs de peur que les autres se moquent d'eux; mais quelques-uns commencent à travailler en s'associant avec d'anciens coupeurs, qu'ils aident dans leur travail. Le jour où ils se disputeront avec leur collègue, ils finiront par prendre un contrat à leur propre compte. Le P. Lange ne voit pas d'inconvénient, au point de vue social, à ce que le travail se généralise et que tout le monde se mette à l'exploitation des palme-raies — bien entendu à condition qu'on n'exige pas de tâches excessives et qu'on n'impose pas de portage.

Je lui demande si les contrats des coupeurs sont renouvelés volontaires: réponse, non; l'indigène se plaint même de ne jamais savoir exactement quand il a fini; son contrat terminé, on le lui renouvelle d'office sans lui demander son avis — et il se soumet parce qu'il a du blanc une sainte terreur. Les chefs exercent d'ailleurs une pression très forte. Les Huileries n'admettent aucune diminution d'effectif. Quand un coupeur devient trop vieux, on ne le libère que lorsqu'il est remplacé. L'agent agricole insiste auprès du chef pour qu'on trouve un jeune homme pour relever le vieux. Le cas s'est présenté de 3 jeunes gens qui, ayant



refusé de signer le contrat, ont été envoyés d'office à la milice. Il semble certain que le coupeur se sent, en fait, lié à vie; et que si on lui donnait le libre choix de rengager ou non, beaucoup ne rengageraient pas. Pour le reste, la Cie surveille sévèrement ses agents pour éviter qu'ils y aillent par la brutalité; les meilleurs résultats sont d'ailleurs obtenus par des agents doux et soucieux du bien-être de leur personnel. Depuis quelques années, il y a grand progrès dans tous les domaines. En somme, impression favorable.

[...]

La maladie du sommeil est stationnaire. Mais comme les indigènes apprécient l'efficacité du traitement, le plus dur est fait: on est certain, avec de la persévérance, de venir à bout du fléau.

Quant aux recensements, le P. estime que ceux de l'Administration sont très incomplets. Chaque année il sort des gens de la brousse qui viennent se soumettre à la prospection médicale, et n'ont jamais payé l'impôt de leur vie.

Il nous racontait une histoire qui met vivement en lumière les procédés. Un coupeur avait deux femmes. L'une d'elles, qui suivait le catéchisme, tombe malade, est baptisée in extremis, puis guérit. Le coupeur — cela est bien dans la mentalité des gens d'ici qui sont fort primitifs et se soumettent à l'inévitable — voyant que sa 1<sup>re</sup> femme est devenue chrétienne, se résigne et renvoie l'autre; il décide de devenir chrétien lui aussi. Tous les catéchumènes, ici, doivent passer 15 mois à la Mission. Le Père dit donc à l'homme de venir à la Mission quand il aura fini son contrat. Vient le terme. Le futur chrétien dit au recruteur qu'il ne veut pas rengager parce qu'il doit aller à la Mission. Réponse du recruteur: pas de tout ça, ton contrat est renouvelé. Un an après le baptême de la femme, elle retombe malade; le catéchiste signale la chose au Père, qui demande au mari pourquoi le ménage n'est pas encore venu à la Mission. Réponse: le blanc n'a pas voulu me libérer. Le P. envoie un mot à la Direction, demandant qu'on autorise le coupeur à venir faire son catéchuménat. Dupont refuse, écrit une lettre presque suppliante: où irions-nous si nos coupeurs peuvent se libérer ainsi, etc. et, comme l'homme était allé s'installer à la Mission, demande qu'on le renvoie jusqu'à ce qu'il ait pris l'engagement en présence du recruteur et du Père, de reprendre un nouveau contrat après son baptême. L'homme qui avait déjà accompli deux contrats — dont un forcé — refuse. La palabre en était là quand Dupont est parti; Dusseljé, à son passage, l'a libéré. Cet incident montre combien il est peu question de consentement libre dans ces prétendus «contrats».

Demain, arrivée à Lukombe où je prends la route. J'espère trouver là un camion. Malheureusement, je dois compter sur la complaisance de la C.K., l'Etat n'a pas de véhicules. Il en est ainsi d'ailleurs du personnel territorial aussi. S'ils ne veulent pas voyager à pied sur les routes carrossables, les agents doivent recourir aux Compagnies. Tu vois d'ici quelle indépendance cela leur laisse quand ils sont obligés de dresser procès-verbal à leurs... bienfaiteurs!

85. 11.I.31. Mukamo, C.K.

[...]

Lukombe est un poste de transit de la C.K., d'où on fait les évacuations vers Mukamo sur la Lukula et Mushuni au confluent de la Lukula et de l'Inzia. La route qui les relie fait partie d'un réseau assez important créé par la C.K. Réseau bien tracé, en ce sens qu'il y a de beaux alignements de plusieurs kilomètres — mais avec des détours énormes pour éviter des obstacles infimes —, et mal entretenu: ornières, trous, etc. Comme le P. Allard m'a accompagné, je l'ai installé sur le siège avant, où j'avais peur de tomber si je m'endormais, et j'ai pris la place qu'il avait commencé par prendre dans le camion, assis sur un sac de couchage.

A quelques kilomètres de Lukombe, nous rencontrons une équipe au travail: rien que des femmes. Il faudra que je demande des explications à Bulungu.

Chaleur torride dans le camion ouvert. Pays de plaine très légèrement vallonnée. De ci-de-là, un peu de brousse basse, petits arbres rabougris d'une vingtaine de centimètres de diamètre pour 3 ou 4 m de haut (la barbe mal rasée, vue de l'avion). Puis de vastes espaces nus, sans un seul arbre, avec une herbe courte. Une seule grande rivière, la Gobari, qu'on traverse sur un pont de rondins assez précaire.

Arrivée vers 5 heures à Mukamo. Nous y trouvons un rassemblement assez nombreux d'agents subalternes: excellente occasion pour les entendre parler. Tous célibataires; pas mauvais bougres, au fond, mais envisageant une petite affaire comme une de ces éventualités qui doivent entrer dans la tête de tout homme raisonnable: on doit bien donner une gifle de temps en temps, alors un coup malheureux, cela peut arriver... (une araignée de 10 cm d'envergure, qui grimpait lentement le long du mur de ma case, vient d'en attraper un). Tous ne sont pas du calibre d'un de leurs confrères dont on racontait ce soir l'histoire, en le blâmant d'ailleurs. Il se trouvait dans son poste avec l'administrateur du territoire. Survient un noir qui vient l'ennuyer pour une palabre quelconque. Il le renvoie. Le noir revient un quart d'heure après. Colère du gérant qui lui dit: si tu reviens encore, je te flanque un coup de fusil. L'administrateur part. A peine a-t-il le dos tourné, voilà de nouveau le même noir, qui croit enfin le moment venu d'exposer son affaire. Le gérant prend son fusil, le tue net. Puis il envoie son boy courir après l'administrateur. Celui-ci revient, trouve le cadavre, s'enquiert. Et le gérant de se justifier: Vous m'êtes témoin, n'est-ce pas? Vous avez entendu que je l'avais averti? Eh bien, il est revenu quand même!! Alors je l'ai zigouillé...

Le P. Allard nous a quittés pour aller loger à la Mission de Yasa, à une soixantaine de kilomètres d'ici. J'ai fait porter quelques bouteilles de bière, et interrogé mon monde sur les conditions de travail.

Il est exact que la Cie du Kasaï, ne voulant pas, malgré la crise, réduire le prix

d'achat de la caisse au coupeur, prix qui était de 2 F, a augmenté le poids de la caisse de 30 à 40 kg!... La production a baissé, et on a été obligé d'avoir recours à l'administrateur pour remettre les coupeurs au travail. On croit même que, s'il avait fallu renouveler les contrats au moment de la modification, certains coupeurs auraient eu l'audace de refuser leur rengagement. Je fais remarquer à mes interlocuteurs que tous les contrats sont caducs. Et pourquoi cela? me demandent-ils, stupéfaits. Mais, dis-je, supposez que les indigènes décident un jour que la caisse, au lieu d'être de 30 kg, ne sera plus que de 22, vous croiriez-vous obligé de leur payer 2 F la caisse de 22 kg? Evidemment non. Mais quand l'indigène s'engage à vous fournir x caisses de 30 kg à 2 F la caisse, et que vous portez d'office le poids de la caisse à 40, il est toujours obligé de vous fournir?? Tiens, c'est vrai, après tout, disent-ils: ces gaillards pourraient même prétendre que c'est nous qui avons rompu le contrat!!

Tous se plaignent amèrement de la répugnance qu'éprouvent les jeunes, et surtout les chrétiens, pour le métier de coupeur. Ils l'expliquent par le mépris où ce travail est tenu (de fait, cela n'explique rien: pourquoi ce mépris? Voilà la question) — par l'appréhension où sont les gens de se voir liés pour toute leur vie, par l'opposition des femmes, surtout monogames. Je demande si le portage n'est pas pour quelque chose dans ce dégoût? Réponse, non: car certains villages où l'on a supprimé le portage automobile et où les gens doivent maintenant fournir 4 caisses de 40 kilos à 1 h  $\frac{1}{2}$  de chez eux au lieu de 4 caisses de 30 kilos sur place, fournissent plus qu'auparavant!...

Comment on obtient les rengagements? En menaçant ceux qui ne rengageraient pas de les faire prendre pour la construction du chemin de fer à Bandundu (où, par parenthèse, on ne construit rien du tout) ou, plus simplement, de les faire mettre à la boîte. En envoyant à l'administrateur, pour les corvées de chefferies (routes, etc.) les coupeurs récalcitrants. «Si nous n'avions pas recours à ces petits trucs, nous n'aurions plus personne»...

Malgré tous les égards que l'on peut avoir pour les capitaux investis dans le pays par la C.K., pour la crise qu'elle subit, etc., on ne peut quand même pas admettre qu'après avoir fait assez bon marché du consentement du coupeur au moment du renouvellement de son contrat, on lui impose par la suite, sans lui avoir demandé son avis: 1°) 33,3% d'augmentation de production (160 kg par semaine au lieu de 120); 2°) 25% de diminution du prix (5 cm le kg au lieu de 6,66); 3°) 240 kilos/heure de portage par semaine sans rémunération (160 kg sur 1 h  $\frac{1}{2}$ ); soit, l'étape étant de 25 kg sur 4 heures, ou 100 kg/h, 2 étapes  $\frac{1}{2}$  en charge et 2 étapes  $\frac{1}{2}$  à vide par semaine!!

Les agents prétendent toutefois, et cela est possible, que la tâche de 160 kg par semaine n'a rien d'excessif, les indigènes allant quand même en forêt chaque jour, pour leur vin de palme, pour la chasse, etc. Ils peuvent donc en profiter pour couper pendant quelques heures le matin et rentrer avec leur charge le soir. Et d'autre part (cela sera à vérifier) que les villages où il y a le plus fort pourcentage de coupeurs sont aussi les mieux construits et les mieux entretenus.

Je me suis enquis de la différence de rendement d'une palmeraie en bonne et en mauvaise saison. Personne n'avait jamais examiné cette question. On dit que les indigènes voudraient réduire la tâche d'un quart pendant les mauvais mois, qu'on pourrait donc estimer la différence de rendement à 25 %. A vérifier cela aussi...

[...]

#### 86. 12.I.31. Masi Maniembra

[...]

Je demande encore quelques renseignements, carte en mains, que les garçons me donnent naïvement. Puis, je vais visiter l'huilerie. Usine montée par les H.C.B., qui s'assurent la production de la C.K. en intervenant dans le prix des installations. Usine suffisamment moderne, peu de manipulation, fonctionnement largement mécanique: la seule chose qu'on ne voit pas, c'est de l'huile.

Vers onze heures, arrivent MM. Van de Kerckhove<sup>221</sup>, chef de cercle, et le Dr Harmegnies<sup>222</sup>, chef du service médical. Le Dr me propose de me conduire en voiture: je me laisse tenter, c'est plus confortable que le camion. Mais il faut qu'il retourne d'abord à Mushuni, à 40 km dans le nord, pour avertir sa femme et prendre ses affaires. Conversation avec ces messieurs — d'où je retire une impression plutôt favorable. Il y a eu certainement, dans les rapports antérieurs, certaines exagérations; et en tout cas la C.K. fait de sérieux sacrifices pour assurer son service médical. Celui-ci, traitant sans distinction tous les indigènes de la région, travaille autant pour les concurrents de sa société que pour celle-ci, ce qui est assez illogique. Chaque caisse de fruits qu'achète la C.K. est grevée d'autant pour frais médicaux: les H.P.K., la Comanco, sociétés concurrentes qui n'ont aucun service médical, peuvent, toutes choses égales par ailleurs, payer la caisse autant en plus et faire par conséquent une concurrence déloyale et victorieuse à la C.K.

Déjeuner tardif... café prolongé... promenade dans le poste... Le Dr, qui devait revenir à 3 h ½ pour me prendre, ne donne pas signe de vie. On ne le voit arriver qu'au coucher du soleil: il s'est embourbé jusqu'aux essieux et a dû appeler des villages à son secours. J'apprends beaucoup dans l'intervalle: sur les suppressions de services automobiles remplacés par du portage: dans certains postes, les autos vont chercher les fruits de villages plus éloignés, mais les villages voisins doivent porter le long de la route carrossable jusqu'à l'usine pour économiser le transport. Sur la répugnance des chrétiens à grimper aux palmiers,

<sup>221</sup> ? Van de Kerckhove (?-?), chef de cercle C.K.

<sup>222</sup> ? Harmegnies (?-?), médecin C.K.

<sup>223</sup> ? Gallus (?-?), médecin C.K.

qui n'est pas si irréductible que cela puisque certains s'engagent comme «sous-coupeurs» au service d'un coupeur — ce qui prouve qu'ils redoutent plus l'embrigadement que le travail. Sur la situation politique, que V. d. Kerckhove connaît assez bien pour avoir vécu plus de 10 ans dans la région. Sur la Mission médicale Schwetz, de 1923, qui a circulé dans le pays et l'a mis en l'air pour une décade par ses atrocités, villages incendiés sous prétexte que les gens fuyaient — avec massacre par les soldats de femmes et de petits enfants, etc. Sur l'instabilité administrative: 9 administrateurs en cinq ans à Masi Maniamba. Etc., etc. Je me bourre d'impressions contradictoires, que je laisse doucement et naturellement se tasser pour me créer une impression d'ensemble aussi fidèle que possible...

Enfin, à 6 h, départ sur un bac assez précaire. Traversée de la Lukula, d'une forêt difficile où nous manquons de nous embourber, et à la nuit tombante, arrivée sur la grand-route de Masi Maniamba. Brousse, plaine, nuit noire, un ou deux villages traversés sans rien voir. Arrivée vers 8 h chez le Dr Gallus<sup>223</sup>, médecin C.K. que nous tirons des statistiques où il est plongé. Un Sicilien excité et impressionné, à qui je suture un verre de Cherry Brandy et quelques statistiques intéressantes. A 9 h ½, nous arrivons à Masi Maniamba, 105 km, où nous trouvons l'administrateur Bourger<sup>224</sup>, docteur en droit extraordinairement maladroit et empoté, barbu par incapacité de se servir d'un rasoir, embarrassé, gauche, quinze mois de service qui ne l'ont guère dégourdi, enfin je voudrais bien le voir aux prises avec les Basenji très difficiles d'ici, et tranchant des palabres. On a tué un de ses messagers à côté de chez lui il y a quelques semaines, et les villages sont impeccablement vides quand il y arrive. Une femme charmante, paraissant beaucoup plus âgée que lui. [...]

### 87. 13.1. Masi Maniamba

11 heures du soir. Journée éreinante.

Le matin, interview de l'administrateur, que j'interroge sur ses recensements comme toujours, et sur les conditions de main-d'œuvre.

Recensements de valeur beaucoup moindre encore que la moyenne. Les choses ont été faites ici avec une fantaisie qu'on ne rencontre pas ailleurs. L'administrateur vaut mieux que son apparence, et pourrait devenir bon — sinon que sa gaucherie native doit toujours le desservir. Il n'a que 18 mois de service, ne connaît pas convenablement la langue — mais a du bon sens. Il me signale qu'à son arrivée ici aucun des trois agents territoriaux ne savait même qu'il y avait des causes d'exemption d'impôt! Les recensements faits cette année sont de valeur inégale; dans certains villages, on n'a eu qu'une partie des hommes, le gros filant

<sup>224</sup> Paul Bourger (1900-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

en brousse à la première arrivée du blanc. Mais malgré cela, il y a des écarts considérables. Dans le nord, la zone occupée par les compagnies et assez connue, on trouve 10, 20 %; dans le sud, entre 1929 et 1930, on trouve des chiffres comme 620 – 1086; 165 – 348; 570 – 884; quelquefois donc plus de 100 % d'augmentation; et l'agent territorial estime qu'il y a encore une certaine erreur...

Sur la grosse question de l'occupation européenne, Bourger est assez optimiste, c'est-à-dire qu'il ne voit pas l'avenir tout en noir. Il y a progrès certain et c'est là l'essentiel. Tu verras plus loin que ce progrès n'exclut pas la persistance de certains errements scandaleux. L'honnêteté des agents C.K. vis-à-vis des indigènes (et vis-à-vis de leur société) s'améliore un tout petit peu. La tâche demandée ne serait pas excessive si on exigeait moins de portage au total, la population pourrait, sans inconvénients, assurer un rendement suffisant pour alimenter les usines — et c'est déjà beaucoup. La situation n'est pas désespérée, le problème n'est pas sans issue — comme il le serait si vraiment la capacité des usines était trop forte pour la population. C'est donc surtout la répartition raisonnable des charges, une éducation de l'indigène et de l'employeur qui sont à faire. Jadis, et jusqu'il y a très peu de temps — un an à peine — les choses étaient beaucoup plus graves. Cette année encore, deux agents C.K. ont été condamnés en justice pour arrestations arbitraires, incendie, coups, etc. Les indigènes sont d'ailleurs, il faut le reconnaître, d'un abrutissement extraordinaire, négligeant leurs propres cultures, ne réparant leurs maisons que quand l'administrateur est derrière, affreusement ivrognes. Bourger espère qu'ils travailleront un peu plus, parce que le temps consacré au travail sera du moins enlevé à l'ivresse...

Mme Bourger vient nous interrompre dans notre conférence pour nous convoquer au déjeuner; après quoi nous nous mettons en route pour Kiwawa Poste nouveau de la C.K., sur la Luie, remplaçant l'ancien Tangango. Tangango était signalé dans des rapports médicaux comme particulièrement scandaleux.

Kiwawa est à 31 km de Masi Maniamba. Maison de blanc en potopot et chaume; hangar à fruits en paille; on évacue une ou deux fois par semaine sur l'usine de Dunda en aval. Je tombe sur un agent, Thil ou Thyl<sup>225</sup>?, qui nous reçoit gentiment et nous invite à entrer. Je lui demande de voir sa liste de coupeurs. Il me présente un registre informe: des listes de noms, avec une date d'engagement. Tous les étrangers au pays (Bayaka du sud pour la plupart) sont engagés pour 5 mois, afin de ne pas devoir leur donner la couverture. En fait, ils s'en vont souvent plus tôt. Lesquels sont partis? Lesquels sont encore là? Impossible de me renseigner, l'agent ne le sait pas lui-même. En réalité — et tu verras que cela est cause de tous les abus —, la société n'a aucun intérêt à le savoir. L'agent recrute du personnel, se procure les fruits par achats, fait tout ce qu'il veut: la société s'en moque et paie autant par caisse. Le nombre de gens employés ne l'intéresse pas; leur sort, leurs maladies encore moins. Commençons l'interrogatoire par les «importés».

<sup>225</sup> ? Thil ou Thyl, agent C.K.

Ont-ils le certificat d'aptitude physique? — Non, aucun. Il y en a qui sont depuis 6 mois, la société a deux médecins, jamais ils n'ont été visités. — Quel est leur salaire? — Deux francs par caisse. Trente francs par mois à raison de quinze caisses. C'est tantôt l'un tantôt l'autre. — Ration: Trente centimes par caisse. — Et si un homme tombe malade, ne peut rien couper en une semaine? Ration 0? Il ne mange pas? — Si, je lui donne du hareng et du riz. — Combien? Pouvez-vous me montrer les quantités sorties à ce titre? — Non, la société ne m'autorise pas à en sortir. — Alors vous payez ce hareng et ce riz de votre poche? — De ma poche oui. (Tu vois cela d'ici). D'ailleurs je leur donne du manioc aussi. — Combien? — Autant qu'ils veulent. Ils peuvent le prendre dans une plantation à l'ancien poste... à  $\frac{3}{4}$  d'heures d'ici. — Et alors ils le mangent comme cela, cru? — Oui!...

Enfin. Et les bien portants: combien coupent-ils en moyenne? — 10 caisses par mois. — Cela fait donc 3 F de ration par mois, 10 centimes par jour. Croyez-vous qu'ils puissent se nourrir avec cela? — Non, mais la société ne m'autorise pas à sortir davantage. — Voyons les travailleurs de poste. Salaire, 13 F par mois. Ration, 4,50 F par semaine, plus 200 g de hareng, 200 g de riz, 350 g d'huile, 105 g de sel. — Parfait. Voulez-vous me montrer votre magasin à vivres?

On s'y dirige. En cours de route, l'agent me confie qu'il n'y a plus d'huile. Depuis quelques jours. Mais il en attend aujourd'hui même. Quant au riz, il en est momentanément dépourvu. — Depuis quand? — Depuis trois semaines. Mais j'en ai réquisitionné... — En attendant qu'il arrive, les travailleurs se mettent la ceinture... et engraisent, tu vois cela d'ici!...

#### 88. 14.I.31. Masi Maniembra

[...]

Logement des travailleurs? Quelques bonnes cases en pisé, en construction... En attendant leur achèvement, les gens logent à l'ancien Tangango, condamné comme trop infect il y a quinze mois.

Il y a des «cultures vivrières», une grande compagnie. Comme la Cie se doit de laisser quelque chose dans le pays, le gérant a reçu un crédit de 64 F pour établir des plantations de manioc... Grotesque et pitoyable. L'administrateur me dit que cet agent est un des bons, et c'est bien possible. La faute n'est pas à lui, mais à la direction. Il se met en défaut chaque jour — mais personne ne lui a jamais dit qu'il existait une ordonnance sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs; il marche donc au hasard, se disant que les chançards n'attrapent rien et que les autres se font pincer à un tournant quelconque. Il faudrait absolument qu'une société comme celle-là eût un inspecteur exclusivement chargé de défendre les intérêts indigènes, d'organiser la main-d'œuvre, etc. On regagnerait son traitement en amélioration des rendements et augmentation des effectifs: une main-d'œuvre bien traitée n'aurait pas la même répugnance au travail...

Je dois dire que le Dr n'en menait pas très large. Ce sont là des choses dont il aurait dû s'apercevoir lui-même depuis longtemps... Nous n'en avons pas reparlé, c'était inutile; mais je suis content qu'il ait assisté à l'inspection...

Soir. Mission Yasa

[...]

Rentrés à 1 h  $\frac{1}{2}$ , nous repartons à 3 heures. Je me propose d'aller à Mfumundende, à une soixantaine de kilomètres dans le sud, où existe un poste médical de la Mission Maladie du Sommeil. Le paysage de ce pays-ci: immense plaine très peu vallonnée, herbes mi-hautes, pas un seul arbre; rien qui coupe la reposante monotonie du paysage. Villages très rares, le plus souvent au bord des vallées. Les fonds, qu'on ne voit pas, sont garnis de forêts, avec assez bien de palmiers. C'est là que les gens coupent le fruit. Comme il n'y a pas une pierre dans tout le pays, les routes sont entretenues — quand elles le sont — en rabattant dans leurs ornières les herbes coupées sur le chemin qui s'y tassent peu à peu et permettent en général de rouler. Mais il serait fort difficile d'y passer à moto. Quand les routes sont fréquentées, cela marche plus ou moins; mais là où on ne passe pas régulièrement, les herbes envahissent au point que, dans cette plaine toute plate, on ne voit plus la route. C'est ce qui nous est arrivé à une quarantaine de kilomètres de Masi Maniamba. Nous avons essayé de rouler pendant une couple de kilomètres sur un tracé qu'on ne reconnaissait plus, avec des herbes plus hautes que le toit de la voiture; puis il a fallu renoncer: le retour de nuit aurait été parfaitement impossible. Il ne restait qu'à tâcher de visiter l'un ou l'autre village. Bourger me donne le choix entre Kinkanda, où les gens ne fuient pas, et Mwinyingongo, où ils ont la réputation de filer devant l'Européen. Je choisis ce dernier, on prend l'embranchement qui y conduit. Nous traversons quelques plantations de manioc qui paraissent abandonnées; l'herbe est plus haute que le manioc, et nous arrivons au village, qui est très grand pour la région. Population Bambala et Bayanzi et Bangongo, chacune avec son chef. A notre arrivée, cela grouille de monde, femmes, moutards. Il y a au centre une double file de maisons en pisé très sales, pour la parade; derrière, des huttes beaucoup plus petites, qui semblent plus effectivement occupées. Accueil «réservé». Quelques hommes restent là; quelques gosses se sauvent; on ne voit plus les femmes qui sont prêtes à filer. Nous demandons les chefs: ils sont dans la forêt. Je demande à un homme quelle est la femme du village qui a le plus d'enfants. Réponse: elles le savent elles-mêmes, demandez-leur. Réponse débitée sur un ton plus bête qu'insolent. J'appelle un gosse, qui file; un autre, qui vient. Je lui donne une tape sur la joue, un franc, et lui dis d'appeler sa mère. La mère vient, avec un bébé. Nouveau franc. Sur ces entrefaites, un des chefs s'amène. Je lui pose la même question relative

<sup>226</sup> Sigle des Huileries et plantations du Kwango.

<sup>227</sup> Honoré Loontjens (?-?), directeur d'usine des H.P.K.

<sup>228</sup> ? Dessart (?-?), non identifié.



aux femmes, on les voit sortir de toutes les huttes, de partout, entourées de leurs enfants: une véritable cohue. La nuit tombait, nous ne pouvions pas nous attarder. Mais il n'avait pas fallu plus d'une demi-heure, huit ou dix francs, et quelques tapes sur les joues pour avoir autour de moi toute une population — sans que je fusse même capable de leur parler. Je ne dis pas qu'il doive être facile d'obtenir de ces gens un travail soutenu; mais quant à les «apprivoiser», mon opinion est faite — et basée sur l'expérience. Pourquoi ils se sauvent? Parce qu'un agent sanitaire, il y a deux ou trois ans, a hurlé en distribuant des gifles...

Je n'ai jamais vu ensemble plus misérable, plus souffreteux, plus cachectique. Tous ces gens tiennent à peine debout. Pas un gosse vraiment dodu; pas une femme plantureuse; et les hommes ne valent guère mieux. Dans le nord du territoire, où il y a une occupation industrielle intense, la situation est infiniment moins mauvaise.

[...]

Ce matin, visite à l'usine des H.P.K.<sup>226</sup>, à Mfumumputu, dirigée par M. Loontjens<sup>227</sup>, que je connais de nom pour l'avoir vu cité dans le dossier Dessart<sup>228</sup>. (Le village où je suis allé hier est près de Yeye où Dessart a pris la maladie du sommeil).

Belle usine, d'un type plus moderne que celle de Mukamo: moins de manipulations, les courroies parfaitement protégées pour éviter les accidents, la main-d'œuvre réduite au minimum. Je sou mets Loontjens à mon petit interrogatoire habituel. Homme sans culture mais intelligent, sachant prendre l'indigène, aimé. Il se plaint, comme tous, du rendement; ses 1 000 coupeurs ne lui donnent qu'une moyenne de 225 tonnes par mois. Il en faudrait 650 pour que ses deux usines marchent à plein rendement. Il enregistre cependant des progrès notables: la moyenne de rendement par coupeur a doublé depuis un an. On fait d'ailleurs tout ce qu'on peut pour leur faciliter le travail, les palmeraies riches sont aménagées par l'ouverture de chemins d'exploitation. Malheureusement, le seul mobile au travail est la croyance à une obligation. L'argent n'intéresse pas encore les indigènes, et ils sont tellement fainéants qu'ils ne récoltent même pas le manioc qu'on leur donne pour rien et qui se trouve à leur disposition dans les assez belles plantations du poste.

Une ombre au tableau: quand je demande à Loontjens si, à son avis, les dispositions de l'ordonnance nouvelle sur l'hygiène et la sécurité de la main-d'œuvre lui paraissent applicables, il m'avoue qu'il n'en possède pas le texte...

A dix heures, nous faisons nos adieux à Masi Maniamba. Mes bagages descendront à Yasa par eau, escortés par Dindon. Moi-même je reprends la route. Le Docteur me conduira dans sa conduite intérieure Chevrolet, après m'avoir donné l'occasion de visiter l'usine de Dunda, C.K. Il faut faire un énorme détour, repasser par Mukamo.

Dunda se trouve au confluent de la Luie et de l'Inzia; on l'atteint par un

<sup>229</sup> ? Demolder (?-?), chef de cercle de la C.K. à Dunda.

embranchement de 15 km sur la route carrossable. Je refais en plein jour le trajet parcouru de nuit avant-hier: même pays monotone, plaine sans arbres, se changeant au nord en très petite savane boisée. Assez bien d'outardes, des pintades, des perdreaux. (Malheureusement, je n'ai jamais pu me servir de mon fusil, dont j'ai perdu d'abord l'éjecteur et ensuite le chien). Nous voyons sur la route un beau chacal, comme celui dont tu as une peau. Tout près de Dunda, on traverse une forêt à éléphants, la galerie de l'Inzia. L'Inzia est une jolie rivière, plus importante que la Lulula, aux eaux noires, silencieuses, rapides et fraîches. Nous la remontons en baleinière à moteur (après avoir attendu une heure) jusqu'au poste de Dunda. Même apparence que tous les postes C.K. L'usine au bord de l'eau, bien construite en briques et ciment. Pour le reste, rien que du potopot — sauf cependant deux blocs de logements à 4 pièces, en béton, pour les travailleurs. Les blancs n'ont que du pisé. On a abattu le gros de la forêt, mais en laissant les souches dont l'enlèvement aurait coûté quelque chose. Le poste est à peine débroussé. Nous sommes reçus par le chef de cercle, M. Demolder<sup>229</sup>, vieux colonial de 18 ans effectifs, qui nous offre à déjeuner. (Il nous l'offre à 1 h, on le servira à 2 h ½). 600 coupeurs, dans d'assez belles palmeraies sans trop de portage. Environ 200 tonnes de fruits traités par mois. 150 travailleurs, dont assez bien d'étrangers à la région. Je demande à voir leur camp. On me conduit aux deux blocs cités plus haut qui, avec un autre bloc, en pisé, dont la construction s'achève, abritera une douzaine de ménages de chauffeurs et artisans. Puis à une infirmerie en pisé fort misérable. Puis on redescend vers le déjeuner. Je redemande à voir le camp. Quel camp? — Celui des autres... des 150... Réponse: en attendant qu'on ait pu le construire, ils logent à l'ancien poste abandonné de Kimbolo, à une demi-heure d'ici. Si j'avais eu le temps, je serais allé mesurer cette demi-heure!...

Le camp de Dunda (comme d'ailleurs celui de Kimbolo) était cité dans un rapport médical de fin 29 comme particulièrement ignoble. Alors on y a mis une allumette. On ne voit plus le sale camp, mais les indigènes n'ont plus rien... Le brave chef de cercle non seulement ne possède pas le texte de l'ordonnance sur la main-d'œuvre, mais ignore même qu'elle existe: c'est dire combien il a souci de s'y conformer...

Un détail encore. L'usine va fermer faute d'essence pour faire les transports de fruits. Un petit retard dans les réquisitions. On remballera les indigènes avec leurs caisses (les fruits ne se conservent pas, on doit les traiter dans les 3 jours) — et on reprendra les achats dans quelques semaines, quand l'essence sera arrivée...

Nous ne pouvons partir que vers 4 heures; il nous reste 70 km à faire jusqu'au bac de la Lukula, à Mukamo. Arrêt dans un village, Mbanza Wamba Iseke, où

<sup>230</sup> ? De Heer (?-?), Suisse, adjoint du gérant de ? à Mukamo.

<sup>231</sup> Instrument de musique portable composé d'une petite caisse de résonance et de fines lamelles de métal posées sur un chevalet et que l'on fait résonner avec les doigts.

nous voyons une population beaucoup plus vigoureuse que dans le sud, beaucoup d'enfants, et beaux; des mères qui sont des nourrices.

Un motocycliste y rejoint le Dr pour lui annoncer une hématurie à Mukamo. L'adjoint du gérant, un Suisse du nom de Heer<sup>230</sup>, que j'avais vu dimanche. Nous partons tout de suite. Passage du bac — une plateforme sur deux baleinières à 5 heures. Le Dr va voir son malade, qui n'a plus de fièvre, les symptômes se sont améliorés, il a bon espoir. [...]

## 89. 15.I. Yasa

M. Loontjens me disait hier: «J'ai lu un article de vous où vous disiez qu'on porte, au Congo, une cruche sur la tête au lieu de porter deux seaux au moyen d'un joug: regardez!» Et il me montrait fièrement un travailleur qui portait à l'eau, un joug sur l'épaule, d'où pendaient deux seaux... en jouant du likembe<sup>231</sup>. Je l'ai félicité de cette rare initiative...

Soir. Madimbi. C.K.

Ce matin, visite de la Mission, qui est prospère. Fondée depuis 7 ans, elle compte 9 500 chrétiens, et des catéchumènes tant qu'elle veut. Comme partout chez les Jésuites, les jeunes gens doivent passer deux ans pleins comme internes à la Mission avant le baptême; les mariés 15 mois. Cela leur fait un effectif de 1 500 personnes présentes à la Mission. Tout ce monde travaille plus ou moins, touche une ration de 5 F par mois, je crois, et un pague trois fois par an... Il y a une mortalité assez forte: 15% sur place, sans compter ceux qui, malades, rentrent chez eux et vont y mourir. La méthode soulève évidemment des critiques, surtout chez les employeurs de main-d'œuvre qui voient dans la Mission un concurrent redoutable. D'autant plus redoutable qu'une fois baptisé, le chrétien refuse catégoriquement de devenir, ou de redevenir coupeur. C'est un métier de basenji, qu'ils n'acceptent plus. Je crois qu'au fond les chrétiens n'ont pas plus horreur de la coupe que les païens; ou plutôt que les païens en ont horreur tout autant que les chrétiens; et que la seule différence entre eux consiste en ce que les chrétiens savent mieux que les autres qu'on a beau les menacer, qu'au fond on n'a pas le droit de les forcer à couper s'ils ne veulent pas... Tandis que les braves païens, quand on leur dit qu'ils ont le choix entre devenir coupeurs et partir à la Force Publique, ma foi ils aiment encore mieux devenir coupeurs.

Interrogatoire du P. Devisé<sup>232</sup>. Il est, au total, nettement optimiste. Malgré les abus et les excès qu'entraîne l'occupation industrielle, il la préfère à la stagnation, ou au recrutement pour travail au loin. Il a un secteur Maladie du Sommeil, et trouve au point de vue natalité et mortalité une situation encourageante —

<sup>232</sup> René Devisé (1887-1971), missionnaire de la Compagnie de Jésus en poste à Yasa.

beaucoup meilleure dans le nord où il y a des huileries que dans le sud; surtout parce qu'actuellement, faute de possibilités d'emploi de la main-d'œuvre sur place, on la recrute pour travail au loin aux H.C.B. Il est convaincu que la population locale suffit amplement à la mise en valeur intégrale des palmeraies; que donc le recrutement n'est qu'une question d'organisation et de répartition. Il constate que les gens ne coupent que parce qu'ils s'y croient obligés; que sans cette croyance à une obligation ils ne couperaient pas; et que le pays n'est pas mûr pour la liberté du travail. Il préférerait une action administrative contraignant la population au travail, plutôt que le système actuel, que de petits agents de sociétés, que l'on pousse à la production à tout prix, ont tendance à assurer le rendement par toutes sortes de méthodes arbitraires. L'objection saute aux yeux et je n'ai pas manqué de la lui faire. L'intervention de l'administration est une solution de facilité, exclusive de tout progrès. Les Huileries paient 10 cent. le kilo; la C.K. 5. Nous assurons une production à la C.K., par pression administrative. Les Huileries vont nous dire: nous réduisons notre prix aussi; comprenez le dégoût que cela cause à l'indigène en exerçant une pression un peu plus forte. Où cela s'arrêtera-t-il? Quand on paiera 3 cent.? 2 cent.?... Et d'autre part, si la C.K. a dans un poste un agent excellent, connaissant la langue, sachant prendre l'indigène, obtenant grâce à son prestige personnel un rendement suffisant — et dans le poste voisin une brute obtuse, brutalisant et volant les noirs, haï de tout le monde —, où sera la différence si l'Etat supplée par son action à l'insuffisance d'un agent? La société n'aura plus aucun intérêt à trier et surveiller son personnel: que le personnel soit bon ou mauvais, le rendement sera le même; seul l'agent de l'Etat (et les indigènes évidemment) verra la différence; harcelé dans un coin de son territoire parce que les gens ne veulent pas travailler pour le mauvais agent, on le laissera tranquille dans l'autre où l'agent habile se débrouille tout seul. Alors à quoi bon engager des agents d'élite?...

Quoi qu'il en soit de ce point de vue, la conclusion reste caractéristique: loin de déplorer la présence de la C.K., le P. s'en félicite et déplore qu'une occupation analogue ne soit pas réalisée dans le sud.

S'il est indulgent à la C.K. travaillant sur place, il en veut par contre aux Huileries, qui recrutent dans sa zone pour Kikwit. Il déclare que les gens ne s'engagent que parce que l'agent territorial accompagne le recruteur; que le coupeur se sent lié pour la vie parce qu'au moment de l'expiration de son contrat on le menace de le faire partir comme soldat s'il ne rengage pas, menace mise à exécution plus d'une fois d'ailleurs. Enfin, que le personnel territorial est sinon acheté, du moins intimidé, convaincu que quiconque ne marche pas avec les H.C.B. sera déplacé — conviction, encore une fois, basée sur l'expérience...

Visite chez les Sœurs. Comme elles m'ont préparé hier soir un chop que je n'ai pas mangé, je suis bien forcé de rester le temps voulu pour manger celui qu'elles veulent me préparer ce midi. On déjeunera à 11 h. Visite des camps, des clas-

<sup>233</sup> ? Fiorini (?-?), chef de cercle de la C.K. en poste à Madimbi.

ses, verre de bière, chop (un soufflé de chicorées au fromage avant la soupe: je ne sais si c'était l'ordre prévu ou une fantaisie des boys un peu basenji) et à 11 h ½ embarquement dans le camion qui doit nous ramener à Lukombe.

Plaine nue; petite brousse; forêt; le pont de la Gobari est réparé, on y passe sur des rails de planches au lieu de danser dangereusement sur les rondins, et vers 4 h ½ nous revoyons la grande forêt de caoutchoutiers de Lukombe; plantation qu'on ne saigne même plus parce que cela ne vaut pas le travail... Je suis assez moulu par ces 105 km sur mauvaise route.

Je fais partir le bateau pour visiter ce soir encore l'huilerie de Madimbi C.K., située à ½ heure en amont de Lukombe. Je profite du trajet pour prendre un bain dont je ressens le besoin depuis mon départ. J'ai 846 km d'auto dans le Kwango, jusqu'ici, et la poussière s'accumule...

M. Fiorini<sup>233</sup>, chef de cercle, me fait visiter Madimbi qui est l'enfant chéri de la C.K., sur le chemin où les *Big Chiefs* passent. Maisons en briques, latrines fumantes, etc. Fiorini est un Italien prudent, qui ne se déboutonne pas et sourit d'un air mystérieux quand je lui demande pourquoi les chrétiens ne coupent pas. Il m'offre une explication simple: ces gens, très dégourdis, gagnent plus à vendre aux coupeurs le produit de leur chasse et de leur... pêche au *malafu*<sup>234</sup>: 150 F pour une antilope débitée au détail; 3 F la calebasse de vin de palme, cela rapporte plus que des caisses de fruits à 5 cent. le kilo. Tant que les chrétiens sont minorité; quand il n'y aura plus de coupeurs pour acheter leur viande et leur malafu, où serons-nous??

[...]

## 90. 16.I. Madimbi

Arrêtés par le fameux brouillard du Kwilu. On ne voit pas l'autre rive tellement il est dense.

[...]

Vanga

Longue conversation avec le Dr Leslie<sup>235</sup>, missionnaire américain, fondateur de la station de Vanga. C'est un vieillard maigre et sec, aux joues creusées malgré un râtelier impeccable. Il a 38 ans de Congo, 13 au Bas-Congo, 7 dans la région de Popokabaka, 18 ici; il y est depuis avant le début des Huileries. On me l'avait dépeint comme un adversaire acharné de l'occupation européenne; je trouve un homme modéré, plein de bon sens, ne cachant pas les défauts de l'organisation,

<sup>234</sup> Vin de palme.

<sup>235</sup> W. H. Leslie (?-?), missionnaire canadien de la *Baptist Missionary Society*.

mais reconnaissant l'immense progrès que l'activité des Huileries a apporté dans la région et optimiste quant à l'avenir.

Je n'ai pas vu grand-chose de la Mission, ne voulant pas faire attendre le bateau trop longtemps. Il y a quelques constructions assez importantes en matériaux définitifs, notamment un hôpital.

Je demande à Leslie ce qu'il pense des conditions de travail. Voici, en gros, ce qu'il me dit.

La population est suffisante pour l'exploitation rationnelle des concessions H.C.B. C'est déjà un point essentiel; car s'il en était autrement, la situation serait presque sans issue: il faudrait sacrifier ou l'industrie ou le noir. Dans l'ensemble, il y a depuis une quinzaine d'années des progrès immenses: il y a quinze ans, il était parfois dangereux d'aller d'un village à l'autre. Il y a encore de la pression pour amener les indigènes au travail; même, dans certaines régions, une pression excessive, notamment de la part des agents de l'Etat; mais actuellement la pression devient plus raisonnable. La situation a cessé de s'améliorer d'année en année, elle est beaucoup meilleure aujourd'hui qu'il y a deux ou trois ans; amélioration notable surtout depuis un an — 18 mois.

La Compagnie s'efforce de traiter convenablement les gens; elle leur paie un salaire suffisant, n'exige pas de tâches excessives. Il y a encore des excès, mais ce sont des cas individuels, qu'on réprime quand on les connaît; la politique de la société est saine.

Sur deux points cependant, il y a des sujets de plaintes sérieux: la brutalité des messagers — soit de la Cie, soit de l'Etat mis au service de la Cie; et le travail des femmes. Celles-ci ont largement les mains pleines avec le soin de leurs cultures et de leurs enfants; il ne faut pas qu'elles doivent encore participer en outre aux travaux économiques — portage de fruits, construction ou nettoyage des routes, etc.

Au total, Leslie, qu'on présentait comme un adversaire résolu et *a priori* de l'occupation européenne quelle qu'elle soit, en reconnaît au contraire les grands bienfaits et se montre parfaitement raisonnable et modéré dans ses critiques.

## 91. 17.I. En route

Après Vanga, nous avons fait arrêt à un poste à bois. A peine l'avions-nous quitté que nous entendons 4 coups de sirène, signal d'arrêt. C'est l'«Aruwimi» qui nous rencontre: il a à bord Mme Barella qui rentre en Europe, et Barella<sup>236</sup>, successeur de Dupont à Leverville, qui est descendu avec sa femme jusque là et remontera avec nous.

Nous arrivons à Tango vers 5 heures. C'est le premier poste des Huileries.

<sup>236</sup> J. Barella (?-?), directeur du cercle de Lusanga des H.C.B., successeur de C. Dupont.

<sup>237</sup> ? Volpertz (?-?), médecin lithuanien des H.C.B. en poste à Tango.

Usine de 1 000 tonnes (c'est-à-dire pouvant traiter par mois 1 000 tonnes de fruits frais) de modèle assez ancien.

Quel contraste avec les postes de la C.K.! Débroussé immense. Belles maisons en briques. Vaste camp de travailleurs, en briques aussi. Un quai en palplanches à front de rivière; une grue; la lumière électrique; enfin, un centre civilisé. Des femmes qui se pressent à la rive pour vendre leurs chikwanges...

Il fait une chaleur terrible. Nous descendons à terre pour faire une promenade: Barella, le P. Allard, le Dr Volpertz<sup>237</sup>, médecin des Huileries, et moi. Barella, assez emprunté et antipathique au premier abord, parce qu'il cherche ses mots, ce qui lui donne un air faux; à le connaître un peu mieux, l'impression s'atténue; mais je ne puis encore le juger.

Nous visitons le camp, bien tenu mais sans latrines, comme toujours: une belle fosse fumante hors d'usage, et la brousse: le mieux est l'ennemi du bien. Puis l'hôpital, pas très vaste mais bien monté: 40 lits avec draps, etc., beaucoup d'opérés. Le médecin, comme tous ses collègues d'Afrique, a une tendance à «faire de la clientèle» si je puis m'exprimer ainsi, clientèle gratuite bien entendu: mais enfin, suivre des malades, faire de la chirurgie, guérir des individus — alors que ce que l'on attend surtout de lui, c'est l'action sur la masse, l'organisation de la lutte contre les grandes endémies, le nettoyage des populations au point de vue maladie du sommeil, syphilis, pian, parasites intestinaux, etc. Volpertz est un russe (lithuanien) réfugié; un naïf et un enthousiaste. Il est fier comme un paon de montrer son hôpital et nous supplie de lui faire l'honneur de monter chez lui. Il nous y montre les photos de toute sa famille, des certificats, carnets d'identité, lettres de services publics et de directions d'hôpitaux, comme si on mettait ses diplômes en doute; enfin nous raconte ses fiançailles avec la nièce de Van Cauwelaert<sup>238</sup>, qui doit venir le rejoindre d'ici deux mois.

[...]

Je me trouve dans une situation délicate en présence des agents subalternes de la Cie, qui ne sont pas au courant de la mission nous confiée par le Conseil d'administration. Si je me présente comme enquêteur de l'Etat, ils vont me mentir par loyalisme vis-à-vis de leur société; et je ne puis pas leur donner l'impression qu'ils doivent profiter de ma présence pour satisfaire des rancunes personnelles soit contre Dusseljé, soit contre Dupont.

Barella est pro-Dusseljé. Dupont lui avait évidemment fait ses confidences, en lui remettant le service. Mais, comme il était malade, il n'avait pas pu voyager avec lui. Dupont, négrophile, a rétabli des portages, ouvert des routes qui ne soulageaient pas la population mais permettaient, grâce à un portage plus intensif, de drainer des centres nouveaux; il était haï de tous les indigènes. Deux mois après, arrive Dusseljé le négrier: «Nguya» suivant son nom indigène. A tous les

<sup>238</sup> Frans Van Cauwelaert (1880-1961), homme politique belge.

<sup>239</sup> Jules Gevers (1908-?), administrateur territorial de 2<sup>e</sup> classe.

postes de passage, les femmes et les gosses étaient là pour le saluer, avec des manifestations de joie évidente. Les gens lui amenaient des palabres, réservées depuis des années pour pouvoir les lui soumettre; il écoutait tout le monde, la confiance qu'on lui manifestait était touchante. «Jamais, dit Barella, je n'ai vu un blanc aussi visiblement aimé des noirs; alors je n'y comprends plus rien du tout...».

Continuons. D'ici huit jours, je comprendrai peut-être.

[...]

## 92. 18.I.31

[...]

L'administrateur Gevers<sup>239</sup> est anversoïse et ancien de l'Université Coloniale. Il n'a encore que quinze mois de service, et fait bonne impression malgré certaines naïvetés. Par exemple, il a imaginé, pour sanctionner indirectement la paresse des indigènes qui ne fournissent pas assez de fruits, de faire venir chez lui chaque semaine les chefs un peu récalcitrants, pour le rapport; et il croit que les bonnes paroles qu'il dit aux bons leur font un immense plaisir. Je lui ai suggéré de ne les faire venir que les semaines où leur production serait inférieure à autant, pour expliquer le motif du déficit, et de les laisser rester chez eux les semaines où ils atteignent autant — production normale en insinuant que cela leur ferait peut-être plus plaisir encore que les bonnes paroles.

[...]

Soir. Pindi

[...] Je fais mes petites affaires avec Gevers, puis V. d. Hallen et le P. Allard me rejoignent et nous vidons la question des Huileries. Je crois que les impressions ne se modifieront plus guère, chaque interview les confirme. Des erreurs; des abus individuels; quelques fautes de politique; mais au total, un tel ensemble de bienfaits qu'on ne devrait considérer la disparition des H.C.B. que comme un désastre; et l'adoption actuelle d'un régime de liberté vraie, ce serait la fermeture immédiate des usines. On a peut-être eu tort de les ouvrir trop tôt, mais elles sont là. Le jour où on voudra les alimenter par le travail des coupeurs volontaires, elles peuvent arrêter faute de matière première... Dans ces conditions, que faire sinon viser à des améliorations progressives? Tendre à la suppression du travail des femmes; surveillez les capitales réceptionnaires, qui volent les gens et exigeront une calebasse de malafu ou une poule sous peine de ne pas inscrire les caisses, feront attendre femmes et enfants au soleil pendant des heures jusqu'à ce qu'il leur plaise d'inscrire, etc.



Déjeuner à bord. Van der Hallen m'annonce la mort à Bandundu de Mme Lardinois, femme du substitut, qui était souffrante lors de mon passage: fausse couche et malaria. Il paraît que tout le poste était consterné de la soudaineté de ce dénouement.

[...]

### 93. 19.I. En route

Ce matin, départ en camion pour aller visiter l'usine de Kunga à 25 km à l'intérieur de Pindi. Nous sommes accompagnés du sous-directeur de Pindi. Route excellente, bien tracée, avec caniveaux souterrains en maçonnerie, chargée en terre à termitière. Malgré tout, installés dans nos fauteuils à l'arrière du camion, nous sommes passablement secoués. On passe un premier poste d'achat de fruits à 5 km de Pindi, deux autres encore sur la route, avant d'arriver à l'usine. Celle-ci est située au centre de très belles palmeraies; elle a une capacité de 150 à 175 tonnes et parvient sans peine à travailler à peu près à plein, même en mauvaise saison. Elle s'alimente par des routes et par un transport sur la petite rivière Koo, que des baleinières de 3 tonnes, à motogodille, peuvent remonter sur 18 km. Nous assistons à un achat de fruits; les indigènes apportent tous (on pourrait plutôt dire toutes, car il n'y a pour ainsi dire que des femmes) pleine mesure: leur panier remplit exactement la caisse standard de 25 kilos. Ici, pas d'abus à redouter, l'achat se fait à côté de l'usine, sous les yeux du blanc. Mais que dire des petits postes à fruits en brousse? Les *capitas-ngashi* (noix de palme) sont quelquefois d'affreux tyrans comme peuvent l'être des noirs qui ont autorité sur des noirs... Ils exigent des *matabiches*<sup>240</sup>: une poule, une calebasse de vin de palme, un ananas, quelquefois les faveurs d'une belle. On refuse? Ils n'inscrivent pas la caisse apportée; résultat, pas de paiement — et des misères avec le Blanc par-dessus le marché. Alors les malheureux paient. Quelques-uns sont plus malins: ils parviennent à faire arrangement avec le capita, moyennant cadeaux, pour qu'on leur inscrive des caisses qu'ils n'ont pas apportées...

Au retour, nous repassons devant les postes à fruits où les achats sont en cours. Des femmes, toujours. Trois qui portent, outre leur lourd panier, un petit enfant... Une femme enceinte... Vraiment, cela fait peine à voir. Les femmes indigènes — quoi qu'en disent les hommes — ne sont pas oisives. Il faudrait que l'activité économique pût se dérouler en dehors d'elles. Longues attentes sous le soleil, jusqu'à ce qu'il plaise au capita de commencer. Le capita n'entend pas être au service des fournisseurs. Il attendra, dans son lit, une heure, deux heures — que tout le monde soit là, pour en finir en une fois; et il arrive ainsi que des femmes,

<sup>240</sup> Littéralement, du portugais, «tue-soif», en français, tout aussi clairement, pourboire.

parties de chez elles avant l'aube, rentrent harassées à une heure de l'après-midi — pour se mettre au travail et recommencer le lendemain, et le lendemain encore, tous les jours que Dieu fait...

Retour à Pindi vers 9 heures, visite de l'usine, un coup d'œil au dispensaire, et nous nous remettons en route pour Leverville, capitale du royaume des Huileries, où nous arriverons dans une heure ou deux, vers la fin de l'après-midi.

Hier à Bulungu, nous avons appris quelque chose de fort intéressant, qui a évidemment ému le P. Allard. L'impôt sur femmes supplémentaires a été augmenté, porté à 40 F. Il paraîtrait que les H.C.B. ont l'intention de supporter cet impôt pour leurs bons coupeurs... preuve que le système actuel encourage la polygamie...

#### 94. 20.I. Leverville

[...]

Leverville est une agglomération impressionnante. Annoncée par des palmeraies magnifiques, palmeraies naturelles très denses qu'on a aménagées à très grands frais au début de l'entreprise en abattant la forêt, en complétant par plantation, etc. On a d'ailleurs renoncé à ce système qui ne paie pas. Un vaste camp indigène dans la palmeraie rappelle un peu les cocotiers de Dar es-Salaam.

Reçus au *Beach* par Barella, le P. Van Schingen, Mr Moorat<sup>241</sup>, un Anglais, directeur du cercle de Leverville. Comme ce dernier doit partir demain, nous décidons de le recevoir tout de suite et l'examen commence aussitôt. Son de cloche très différent de ceux de l'Etat, on n'en a au fond plus besoin. Les contrats — dont on discute s'ils ont été ou non conclus librement, s'ils sont ou non renouvelés contre le gré de l'engagé —, il est prêt à y renoncer, il ne redoute pas une baisse de production s'il retire tous les livrets... Je crois qu'il s'abuse un peu...

[...]

Ce matin, conférence avec le P. Van Schingen à la Mission. C'est le principal témoin de l'... accusation. Mais il a reçu ordre de se taire, ou tout au moins Mgr Van Hee l'a désavoué en disant que c'est un emballé, que Dupont l'a tourné autour de son doigt...

Soir

Journée horriblement fatigante, de nouveau. Des masses de choses, passant de l'une à l'autre sans avoir, pour ainsi dire, le temps de se reconnaître. Nous avons

<sup>241</sup> N. Moorat (?-?), directeur du secteur de Leverville des Huileries du Congo belge.

<sup>242</sup> Maurice Verhaeghe (1893-1956), missionnaire de la Société de Jésus en poste à Leverville.

<sup>243</sup> Arthur Brielman (1872-1942), missionnaire de la Société de Jésus en poste à Leverville.

attendu Barella assez tard, ce matin, pour aller à la Mission. Leverville est situé au confluent du Kwilu et du Kwenge, sur le Kwango; la Mission, à une couple de kilomètres de distance, sur l'autre rive du Kwenge. A peine arrivés sur l'autre rive, où l'auto de Monseigneur nous attend — le temps de boire un verre de muscat genre Pères Blancs —, nous nous mettons au travail. Sur instructions, je suppose, les 9 pères de la Mission, Van Schingen le Supérieur, Verhaeghe<sup>242</sup> (rien des Verhagen de Gand) et Brielman<sup>243</sup>, le P. Allard, V. d. Hallen et moi. Le P. V. Schingen est prudent, Verhaeghe mordant, Brielman pacifique et bénisseur. L'impression se confirme. Ensembles beaux, avenir encourageant — mais des ombres au tableau, et des ombres très nettes. Gros progrès depuis ces dernières années; ces deux dernières années pourrait-on dire. Les actions de Dupont semblent remonter un peu; bien que j'aie eu soin de ne pas citer son nom, pour que les questions personnelles, dont nous n'avons pas à connaître, se posent le moins possible. [...] On se remet en route vers deux heures pour une promenade d'une vingtaine de kilomètres en camion dans les belles palmeraies des environs, jusqu'au poste Huileries de Mulemba. Beau camp, comme toujours. Des coupeurs importés — dans le cercle de Leverville, il y a environ 1 300 à 1 400 importés pour 500 locaux qui font un contrat de 200 caisses et puis rentrent chez eux. Travailleurs à la tâche, ils font de leur mieux: ils finissent quelquefois les 200 caisses en 2 mois  $\frac{1}{2}$ , à la bonne saison; à cette saison-ci ils y mettent le double. Retour à la Mission vers 4 h. Impossible de visiter, d'aller voir les Sœurs. Mais Barella désire que nous nous rendions compte des efforts des H.C.B. au point de vue social; il faut donc voir l'école professionnelle des Huileries, où des Frères de la Charité enseignent sous la direction des Jésuites. Visite au galop, retour à la rive, au canot à moteur, au bateau où nous consacrons  $\frac{1}{2}$  heure à Weekx<sup>244</sup>, administrateur de Kikwit venu ici sur ma convocation, à qui je demande quelques tuyaux sur ce qu'il faut voir en route vers Kikwit; l'interview complète aura lieu à Kikwit, mais dès à présent nous pouvons nous rendre compte que les ombres sont très noires — villages en ruines par excès de main-d'œuvre, tâches excessives, méthodes arbitraires, arrestations de chefs, chicotte, etc. Nous n'avons pas le temps d'approfondir: Barella est là qui vient nous chercher pour nous conduire à l'hôpital du Dr Schmidt<sup>245</sup>. Très bel hôpital, qui doit coûter affreusement cher: 150 lits — un régiment d'infirmiers admirablement stylés, des installations impeccables, un matériel adéquat... Nous terminons une longue visite par un apéritif au champagne chez le Dr, qui est danois et s'étonne outre mesure quand je réussis à dire quelques mots à sa petite fille — au grand ahurissement de mes compagnons qui m'ont vu déchiffrer du russe chez le Dr Volpertz l'autre jour et croient qu'il en sera ainsi chez tous les étrangers que je pourrai rencontrer.

<sup>244</sup> Gustave Weekx (1894-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>245</sup> F. Schmidt (?-?), médecin danois au service des Huileries du Congo belge dans le cercle d'Alberta.

<sup>246</sup> H. Amrein (?-?), directeur de district des Huileries du Congo belge dans le cercle d'Alberta

Ensuite, dîner chez Barella et retour dans l'étuve du bateau.

[...]

**95. 21.I.31**

[...] J'étais levé dès 5 h ½ pour ne pas retarder le départ du «Gangu», petit bateau à fruits qui doit nous conduire aujourd'hui. Nous partons en retard, comme toujours. Premier déjeuner à bord du «Gangu» qui nous arrête au «poste 3», Banza, sur le Kwenge. Du poste 3, où nous rencontrons le chef du secteur de Kwenge, un ingénieur suisse appelé Amrein<sup>246</sup>, nous allons en camion vers Kimbilangundu, poste d'achat de fruits situé à 8 km sur une route bien tracée et bien construite. Nous sommes dans les palmeraies. Richesse inouïe. Ce n'est pas la forêt avec quelques palmiers, c'est la palmeraie avec quelques arbres. On se rend compte de sa densité quand on voit les «palmeraies aménagées» des environs des postes: des palmeraies où l'on a abattu le gros de la forêt, et qui apparaissent comme aussi denses que des plantations. Aménagement auquel on a renoncé d'ailleurs, parce que le travail était plus ou moins à reprendre tous les ans, et ne payait pas. Kimbilangundu est un centre d'achat et de concentration de fruits; on y porte de divers villages par des équipes de porteurs permanents qui font 5 à 8 km en charge avec retour à vide, pour 2 F par jour. Les coupeurs font (ou plutôt font faire à leur femme) 1 heure maximum de marche pour arriver au centre d'achat où les équipes professionnelles viennent enlever les fruits. Excellent système, parce que le portage coûte cher, et que cela pousse la Compagnie à étudier des transports mécaniques. Le coût est augmenté par l'aléa: on ne sait pas d'avance combien il y aura de charges, de sorte qu'il faut entretenir une équipe de permanents toujours suffisante; et s'il y a peu de fruits, un certain nombre sont payés pour rien — ou vaguement employés à quelque travail de route. Le transport automobile, par contre, coûte peu, une Chevrolet unique fait jusqu'à dix voyages par jour en bonne saison. La coupe est effectuée surtout par des importés, ou plutôt par des «assimilés aux locaux», gens qui ne sont pas tout à fait du pays, mais s'y installent d'une manière assez stable, prenant leur femme avec eux, y faisant quelques cultures, etc. Ces «villages doublures» sont, à en croire les Pères, une des plaies du pays. Cela grouille de femmes plus ou moins légitimes et de gamins à la recherche d'un père nourricier; foyers d'immoralité où tous les vagabonds de dix lieues à la ronde cherchent refuge. Le rendement actuel est assez faible: la saison est défavorable: il y a fort peu de fruits. En cours de route, le chef de secteur me fait toucher du doigt (sans le vouloir) un des vices principaux de l'organisation. Je lui demande si les «agents agricoles» comme M. Poels<sup>247</sup> que nous rencontrons à Kimbilangundu, ont beau-

<sup>247</sup> L. Poels (?-?), chef de camp des H.C.B.

coup de travail. «Pas trop, me répond-il, bonne vie, au fond. Ils doivent surveiller la production d'une série de villages; ils circulent dans leur région et sont chargés de l'entretien des routes. Cela les occupe plus ou moins. Ils ont assez bien de loisirs, quand il y a abondance de fruits, parce que les coupeurs travaillent facilement et beaucoup. Mais c'est en mauvaise saison qu'on reconnaît les bons agents: ils doivent pousser leurs coupeurs, étendre les recherches, pour obtenir même une production très faible». Toujours la même chose. Les sociétés ne veulent pas admettre que la production de fruits palmistes est une production nettement saisonnière. On essaie de régulariser le rendement, de tourner à plein en janvier comme en août; et sans y réussir (bien loin de là, la production tombe à 50 % malgré tous les efforts) on pousse les coupeurs jusqu'à l'exaspération.

[...]

Kwenge a une usine de 1 000 tonnes, qui peut traiter jusqu'à 55 ou 60 tonnes par jour. A la saison actuelle, elle ne travaille qu'à demi-capacité. Admirablement installée; mécanisation à l'extrême. Le fruit arrive par des wagonnets qui le conduisent de plain-pied jusqu'à l'étage, l'usine étant en contrebas. Malaxage; centrifugation qui extrait l'huile, traitement de l'amande — ébullition, défibrage, concassage, tout se fait sans intervention de main-d'œuvre, avec amenées automatiques. Il n'y a de traitement à la main que pour la séparation des amandes des coques. On plonge les coconottes concassées dans un bain d'eau saturée d'argile. La densité de cette eau est calculée de manière telle que la coconotte surnage tandis que les débris de coque vont au fond; on puise dans des tamis et les coconottes vont au séchage, tandis que les débris de coque restés au fond du bac sont évacués et utilisés sur-le-champ pour la chauffe des chaudières: cela donne un feu d'enfer.

Après la visite de l'usine, nous prenons le train. Un Decauville à locomotive s'il vous plaît, avec de vrais wagons chargeant 2 tonnes 7 de fruits (5 à 6 wagons par train) sur un parcours de 15 km jusqu'à Kiwala. La «voiture salon» qui nous est réservée est un de ces wagons sur lequel on a mis un toit, rendu étanche par des feuilles de zinc de caisses de pharmacie, et plus ou moins protégé contre les escarbilles au moyen de treillis moustiquaire. Une locomotive de l'autre monde qui siffle, souffle, ahane, perd des boulons, s'arrête de temps en temps pour faire de l'eau et prendre du bois, et ne s'arrête même pas pour le marché du machiniste: le fournisseur débat son prix en marchant très vite à côté du train. Si la casquette du chauffeur s'envole, il n'a pas besoin de faire stopper; il a tout le temps d'aller la rechercher et de rattraper le convoi avant le tournant suivant.

Pays de palmeraies magnifiques. Au terminus, camp d'importés. Camp beaucoup moins beau que ceux de la rive du Kwilu: boîtes en pisé (pas de latrines, bien entendu. On finira par m'appeler Bwana cabin), 6 hommes par case, etc.

Mais des gens qui ont l'air bien portant et satisfaits. On draine le pays environnant par des équipes de porteurs qui vont à 10 km; des coupeurs ont de 1 à 3 km à faire pour amener leurs fruits au centre d'évacuation.

Verre de bière. On cause. J'apprends que le chef de cercle de Leverville a fait acheter des mules à Ténériffe, pour remplacer les équipes de porteurs. Le P. Allard, entendant cela, signale que je lui ai dit depuis longtemps qu'un essai d'élevage de l'âne s'imposerait dans la région. Cela me donne l'occasion d'exposer mon idée. Remplacer la polygamie des coupeurs par la «polyanie». Un bon coupeur doit avoir plusieurs femmes, parce qu'il ne pourrait pas porter tout ce qu'il peut couper. Mais des ânes l'aideraient aussi bien que des femmes; et les ânes ont sur les mules l'avantage de coûter dix fois moins — et de faire des petits. Barella fera l'essai: je lui ai indiqué les ânes Masaï à 20 roupies du *Tanganyika Territory*.

Au retour, nous interviewons un chef indigène. Il nous confirme que les jeunes gens ne veulent pas couper; mais impossible de l'amener à nous expliquer exactement pourquoi. La présence des Blancs des H.C.B. explique cette réticence.

La nuit s'approche pendant que nous lui faisons la morale. [...]

## 96. 22.I.

Au lieu de poursuivre notre voyage vers Kikwit, nous redescendons à Lunyungu. Barella a reçu hier au soir de Dusseljé une lettre où celui-ci dit qu'il regrette que nous n'ayons pas visité Lunyungu et les usines de Kizia et Kibambi qui se trouvent dans l'hinterland. Nous y aurions trouvé des conditions de travail exceptionnelles, engagements volontaires en masse de coupeurs dont on doit refuser les offres de service. D. demande que nous y allions, si possible. Nous ne nous y étions pas arrêtés à la montée, parce que nous ne voyions aucun intérêt spécial à visiter cette région-là plutôt qu'une autre. Mais quand on nous dit que cette région-là présente un intérêt spécial, nous ne pouvons faire autrement que d'y aller. Cela retardera quelque peu notre voyage, soit.

J'ai eu ce matin un entretien du plus haut intérêt avec M. Paquay<sup>248</sup>, chimiste de la Société. J'ai obtenu enfin le renseignement que personne n'avait pu me donner jusqu'ici (pu ou voulu): le rendement comparatif d'une saison à l'autre.

On a isolé à Leverville un hectare de palmeraie naturelle aménagée, pour en faire une parcelle expérimentale. On cueille chaque semaine les régimes mûrs, et on en tient une note soigneuse, régime par régime. Le rendement a varié entre 156 kg en décembre et 163,5 en janvier, jusqu'à 535 en août. C'est dire que la production est nettement saisonnière, variant du simple au triple et plus. Mais les

<sup>248</sup> L. Paquay (?-?), chimiste des H.C.B.

<sup>249</sup> Je dirais le secteur, en français.

chiffres de rendement des usines ne suivent pas cette courbe. La Compagnie a la prétention de les rendre constants: elle a une usine d'une capacité de 1 000 tonnes par mois, elle voudrait produire 1 000 tonnes en janvier comme en août. Pour y arriver elle lutte contre la nature. Un nombre *n* de coupeurs fournira 1 000 tonnes en août; en cherchant dans le même rayon, ces mêmes coupeurs ne pourront pas récolter 300 tonnes en janvier. Le nombre de coupeurs restant constant, on les poussera tant que l'on peut en janvier, on les harcèlera, on arrivera, à force de les embêter, à leur faire fournir 700 tonnes; mais pour fournir 700 tonnes en janvier, ils devront courir deux fois plus que pour fournir 1 000 tonnes en août. En fait, la production de l'*area*<sup>249</sup> de Leverville varie de 3 800 à 5 800 tonnes suivant les mois; alors que le rendement des palmeraies de même étendue varie de 3 800 à 12 000 — ou de 1 700 à 5 800. Conclusion: le travail des coupeurs en mauvaise saison est infiniment plus dur qu'en bonne saison; et on les enguirlander pendant un mauvais mois alors qu'ils ont fourni une tâche beaucoup plus difficile, tandis qu'on leur donnera des matabiches pendant la bonne saison, où ils n'ont eu qu'à couper sans devoir chercher. C'est certainement là une des causes du dégoût qu'éprouvent les gens à adopter le métier de coupeur.

Nous avons fait, ce matin également, une promenade en auto jusqu'au village de Ngula. J'y ai interviewé les coupeurs, leur demandant le nombre de leurs femmes et de leurs enfants. Je trouve que sur 12, 3 ont 3 femmes, 7 en ont 2, 2 seulement sont monogames. C'est assez naturel: l'homme qui coupe beaucoup a besoin de beaucoup d'aide. 3 femmes se répartissant la besogne s'en tireront assez facilement; une seule succombera sous la tâche, ou bien le mari se décidera à porter lui-même une partie au moins de sa production. Et les maris n'y sont guère disposés.

Par contre, en faisant le compte de ce que les coupeurs ont fourni pendant les derniers mois, je ne trouve pas une grosse différence en faveur des polygames. Moyenne de ceux qui ont 3 femmes, 152 caisses en 4 mois; ceux qui ont 2 femmes, 155 caisses; ceux qui ont une femme, 135 caisses. En ce qui concerne les familles, 23 femmes de polygames ont 31 enfants, 6 femmes de monogames ont 20 enfants. Les chiffres sont trop faibles pour y chercher des moyennes, mais l'avantage semble nettement aux monogames. Raison de plus pour chercher à suppléer par un autre moyen — par exemple l'élevage des ânes — au portage systématique par les femmes.

[...]

## 97. 24.I.

[...]

<sup>250</sup> L. Vander Eecken (?-?), directeur de secteur des H.C.B.

Départ de Lunyungu Beach d'assez bonne heure pour aller voir les régions de Kizia et Kimbinga, 2 usines récentes de 230 tonnes chacune. Le directeur du secteur est M. Vander Eecken<sup>250</sup>, un garçon qui a l'air intelligent et connaissant l'indigène. Il ne rencontre, dit-il, aucune difficulté à recruter — en bonne saison — le personnel nécessaire; ce qui me confirme dans la thèse qui mûrit dans mon esprit depuis plusieurs jours que l'erreur fondamentale du système actuellement en vigueur consiste à ne pas vouloir se plier au caractère nettement saisonnier de la production palmiste. V. d. Eecken n'a jamais recours à l'administration pour pousser les coupeurs à la production parce qu'il laisse les coupeurs tranquilles quand il n'y a pas de fruits. Le résultat est que, chez lui, on craint moins qu'ailleurs de s'engager. Même à la saison actuelle le rendement est tombé beaucoup moins qu'ailleurs: 180 tonnes à Kizia, 150 à Kimbinga sont de beaux chiffres pour janvier. Ils sont dus en bonne partie à la richesse des palmeraies: les travailleurs peuvent à peu près maintenir les chiffres en étendant leurs recherches dans des limites raisonnables; tandis que là où l'on a construit des usines couvrant le maximum de la capacité de la région — en bonne saison — l'extension est impossible: les gens devraient aller trop loin en saison sèche pour trouver du fruit. Visité deux villages. L'un, Kilusu, vers 7 h ½ du matin: foule de monde, des familles nombreuses, des gosses bien nourris. L'autre, un hameau de Kikoshi, vers midi: le village était absolument vide, tout le monde était en forêt — aussi bien les non-coupeurs que les coupeurs.

Leverville, soir

A Kikoshi, on venait d'arrêter le chef du village qui avait fait enterrer vivant un homme accusé de sorcellerie; on en rencontre encore quelquefois, même dans les régions densément occupées, de ces incidents qui rappellent qu'on se trouve en Afrique...

[...] Interrogatoire de l'administrateur de Niadi, Roelandts<sup>251</sup> que j'avais convoqué ici et qui est un lamentable imbécile. [...]

## 98. Kikwit, 27.I.

[...] Ce sera un document assez long; au total, dur pour les Huileries, avec beaucoup de dorure autour de la pilule.

Reprenons d'abord le journal.

Dimanche, le 25 donc, départ de Leverville à la première heure. Vers 9 heures, nous sommes au *beach* de Mosango, il y a une usine à 9 km de là. Comme je désire la visiter, je fais envoyer un homme pour chercher un camion. En l'attendant, nous passons la rivière en baleinière pour aller jeter un coup d'œil au

<sup>251</sup> François Roelandts (1906-?), administrateur territorial de 2<sup>e</sup> classe.



village de Kikongo, qu'on nous dit être tout près de la rive. Avant que nous nous soyons rendu compte que ce «tout près» fait quatre kilomètres, nous sommes à mi-chemin; on aurait plus le courage (ou la lâcheté) de rebrousser chemin. Weekx, administrateur de Kikwit, m'avait dit qu'il fallait voir le chef, pour l'interroger sur les difficultés résultant de l'excès de recrutement; mais le chef nous attend à Kikwit. Le village, après tout, n'est pas trop mal entretenu, il y a assez de cultures; des femmes bien vêtues, des enfants assez dodus. Les maisons sont convenables. Nous causons avec quelques coupeurs qui sont contents: leur blanc, l'usnier de Mosango, ne les harcèle pas. Ils ne sont payés qu'après 200 caisses et touchent alors en une fois 400 F plus à peu près cent francs pour le portage, ce qui leur permet de faire du luxe. Pour chaque caisse on leur donne un jeton. Pour 20 jetons d'un modèle, on leur en donne un autre, et quand ils ont 10 grands jetons ils vont se faire payer. Notre homme avait depuis le mois d'août 125 caisses à peu près; il aura donc fini en 7 mois à peu près. Le système est bon, préférable à celui qui se pratique ailleurs, où l'homme n'a aucun contrôle: le pointeur se borne à lui inscrire ses caisses chaque jour; quelquefois il refuse d'en inscrire une parce qu'il ne lui offre pas un ananas ou une calebasse de malufu, et alors il y a palabre et contestations à la fin du mois. Le jeton évite ces difficultés, mais il en entraîne d'autres. Par exemple, le coupeur les perd. Quid alors? Le livret renseigne 40 caisses livrées. Le coupeur a perdu ses jetons. Il faudra bien qu'on le paie quand même. Mais si les jetons ne sont pas perdus? Si on s'aperçoit, un mois ou deux après, que les jetons ne concordent pas avec le livret du pointeur, que presque tous les coupeurs en ont un de plus et que cela fait tout juste les 40 «perdus»? Alors on a imaginé mieux encore, comme nous l'avons appris depuis. Le coupeur remet au pointeur, qui doit le conserver, un bâton, sur lequel lui-même taille une encoche à chaque caisse qu'il livre; le pointeur reprend le bâton aussitôt. A la fin du mois, on contrôle le livret par les encoches et il n'y a pas de discussions possibles. Il paraît difficile de perfectionner encore le système...

Retour au *beach* par forte chaleur. (Il fait, ces jours-ci, à tomber: 40°, et toujours entre des berges, dans une cuvette). Henrotin<sup>252</sup>, directeur du secteur, nous attend avec son camion pour nous conduire à son usine. Bonne route, brave type, très bien noté et bon pour l'indigène: encore un qui ne se plaint pas à l'Etat. L'usine ne travaille pas, évidemment, puisque c'est dimanche. Elle est perdue en brousse, dans une clairière près d'un ruisseau, avec un joli camp (toutes les maisons H.C.B. sont toujours du même type) et de bonnes maisons pour les 2 blancs. Usine de 230 tonnes, mais qui en a traité jusqu'à 400 en bonne saison; on va d'ailleurs la doubler. Henrotin est convaincu qu'il faut prendre des mesures héroïques si on veut sauver les H.C.B., et amener les jeunes à entrer dans la carrière avant que les aînés n'y soient plus. Lui-même engage des gens en leur jurant qu'il n'exigera pas de tâche mensuelle — et il en trouve; il en a engagé 100 depuis

<sup>252</sup> F. Henrotin (?-?), directeur de secteur des Huileries du Congo belge.

deux ans pour sa petite usine. Mais voilà que je pars sur ce qui est devenu ma marotte depuis quelques jours... Attends: je t'expliquerai cela quand j'en serai arrivé au rapport. J'ai eu là un trait de génie! Revenons à nos moutons, à Mosango — ou plutôt, partons-en puisque l'usine vue et Henrotin interrogé, nous n'avons plus rien à y faire. Au bateau, déjeuner tardif, sieste écourtée dans une chaleur affreuse — et nous voici à Kikwit. Au travail sur-le-champ. Weekx d'abord, l'administrateur — l'homme qui court dans tous les coins, qui entend toutes les doléances et voit tous les revers de médailles... Sa déposition est modérée, équilibrée, mais terrible à certains points de vue pour les Huileries. Sur quelques points seulement, toujours les mêmes: ceux que j'ai pressentis depuis le début — depuis avant cette enquête, depuis que je me préoccupe (je te l'ai peut-être déjà dit) de me rendre compte de la différence de production naturelle des palmeraies entre la bonne et la mauvaise saison. La répugnance des jeunes à «accepter la machette» parce qu'ils savent que *once a cutter always a cutter* comme on dit aux H.C.B. C'est la servitude à vie, et ils préfèrent aller en prison s'il le faut que de céder: c'est la mort dans 10 ans pour la Société si on ne modifie pas cette mentalité. Et puis surtout, la tâche mensuelle uniforme exigée par certains chefs de secteur aveuglement, bêtement, sans tenir compte des possibilités réelles de la saison. Le malheur, c'est qu'il y a un peu de fruit — et qu'il y a quelques palmiers partout, fût-ce à dix kilomètres des villages, au fond de la brousse. Si donc on parvient à pousser le coupeur à aller de plus en plus loin, il trouvera le fruit mais à condition de trimer douze heures par jour. Weekx me remet un document terrible dans son inconscience: une lettre du directeur de Kwenge, déposant plainte au répressif contre des coupeurs «récalcitrants», accusés de ne pas fournir la quantité exigée de fruits qui est «à cette saison» de 50 kilos chaque jour. (Il a été formellement promis par les H.C.B. au Vicaire Apostolique qu'on ne demanderait jamais plus de 40 kilos par jour à la meilleure saison, et cela seulement au coupeur assisté d'un aide). La saison actuelle (la lettre date d'un mois) est la plus mauvaise. Ces coupeurs «vont continuellement à la chasse, et se moquent du capita qui veut les mettre au travail». Or, parmi ces gens qui vont «continuellement» à la chasse, il y en a un qui sur 10 jours est venu 3 fois avec 50 kilos et 6 fois avec 25; alors que tous les gens raisonnables s'accordent à admettre qu'en fournissant 20 caisses par mois à cette saison, on donne un beau rendement. Outre le crime de n'avoir pourvu que 300 kilos en 10 jours, ces gens ont commis celui d'«inciter d'autres coupeurs à aller à la chasse»! Que faire en présence d'une rébellion aussi caractérisée sinon demander au juge de police une «punition sévère»? Peut-on imaginer pareille aberration? Heureusement, Weekx est honnête; il a donc envoyé promener le directeur en question, et m'a remis la let-

<sup>253</sup> Joseph Guffens (1895-1973), missionnaire de la Société de Jésus, vicaire apostolique du Kwango après Mgr Van Schingen (*B.B.O.*, VII C, 193).

<sup>254</sup> Paul Dom (1891-1963), missionnaire de la Compagnie de Jésus en poste à Ngi.

<sup>255</sup> Giovanni Sulsenti (1900-?), médecin principal de 1<sup>re</sup> classe (hors cadres), chef de la mission Maladie du Sommeil dans le Kwango.

tre. Il a d'ailleurs en portefeuille une série de plaintes du même genre, quoique moins énormes.

Weekx sorti (la nuit tombe), nous recevons les PP. Guffens<sup>253</sup> et Dom<sup>254</sup>, de la Mission de Kikwit. Exhibition lamentable. Le P. Allard était honteux, et moi poli, avec une violence contenue et mon ironie la plus cinglante. Distinctions «jésuitiques» — réticences, ignorances invraisemblables. Nous ne savons pas — nous n'y sommes pas allés voir — questions en réponse à mes questions; je les posais alors de la manière la plus brutale: Alors, mon Père, je puis acter que vous n'avez connaissance d'aucun abus en tel domaine? — Mais qu'appellez-vous un abus? — Cela n'est pas en question, mon Père. Voulez-vous me dire si vous avez constaté des choses que vous appelez un abus? Enfin, après la déposition droite et sincère de Weekx, disant ce qu'il savait et ce qu'il pensait, simplement, en bien comme en mal, c'était parfaitement piteux. Je crois qu'ils ont eu, après la séance, un savon ultrasoigné du P. Allard qui a tenté plus tard d'expliquer leur attitude par le «souci trop scrupuleux d'être juste, qui finit par ne plus voir clair»... Nous étions encore en train avec ces braves Pères, quand on m'annonce le Dr Sulsenti<sup>255</sup>, chef de la Mission Maladie du Sommeil, que j'avais convoqué pour 8 h ½ (un dimanche soir, mais nous n'avions pas le temps à un autre moment!) [...]

Reprenons la déposition du Dr Sulsenti. Déposition sincère, modérée, toujours les mêmes points qui reviennent: nous finissons par savoir d'avance ce qu'on va nous dire. La tâche — le dégoût des jeunes pour le métier. Sulsenti ne s'emballe que quand il parle de la Cie du Kasai, et caractérise C.K. et H.C.B. en disant que, malgré les erreurs et les abus de celles-ci, il a l'impression quand il revient du cercle C.K. au cercle H.C.B. «de rentrer en Paradis». Il se lève, gesticule, devient en effet, comme il dit, «fanatique»... Nous le renvoyons assez tard,... et légèrement titubant.

Le lendemain, départ en baleinière à moteur pour Kikongo, à 3 h de navigation d'ici, où il y a une usine de 230 tonnes. La rivière devient plus étroite, la navigation assez difficile. Il y a quelques rapides, qui empêchent les bateaux d'un certain tonnage de remonter.

Nous trouvons comme directeur à Kikongo M. Octors<sup>256</sup>, un excellent agent qui a failli être flanqué à la porte il y a peu d'années pour insuffisance de production, et n'a été sauvé que par une intervention énergique de Mgr Van Hee. Il se tire d'affaire, obtient une production suffisante sans embêter son monde, parce qu'il a des palmeraies assez riches et pas trop de coupeurs qui doivent courir au loin. Il nous déclare d'ailleurs qu'il jette au panier les lettres de la direction lui reprochant une baisse dans le rendement individuel moyen. Tu comprendras tout ce charabia un peu plus tard, quand je t'aurai parlé du Rapport.

<sup>256</sup> Alphonse Octors (1889-1969), directeur du secteur de Pindi et Kunga des Huileries du Congo belge.

<sup>257</sup> *Sentiri* (ou *sentri*), en franco-lingala, de l'anglais *sentry*, en français, sentinelle.

De Kikongo, nous renonçons à remonter jusqu'à Kiaka où il y a une autre usine identique. Nous n'y verrions vraisemblablement rien de neuf. Il faut se mettre au travail.

Réunion préliminaire, où nous fixons les points acquis par les dépositions, de manière à assurer notre accord. Ce n'est pas difficile: tout le monde nous a dit à peu près la même chose. Les H.C.B. sont à la ruine si on ne parvient pas à modifier l'état d'esprit de la jeunesse, qui ne veut pas entendre parler de coupe de fruit, surtout les chrétiens. Pourquoi ce dégoût? Mgr Van Hee l'attribue à la vanité de celui qui se croit devenu mieux qu'un autre. Nous ne pouvons souscrire à ce point de vue simpliste: on voit en effet des chrétiens s'engager au service de coupeurs professionnels pour leur faire des caisses — mais qui refusent absolument de s'inscrire eux-mêmes. Le motif fondamental est ailleurs: l'horreur d'un métier dont on ne s'évade plus jamais quand on a eu le malheur de s'y engager une fois. Les travaux forcés à perpétuité — avec l'obsession des *sentries*<sup>257</sup> toujours à vos trousses, chaque jour de l'année, chaque jour de la vie, jusqu'à ce qu'on soit mort ou trop vieux pour pouvoir atteindre encore le sommet d'un palmier... Pourquoi cette obsession? Parce qu'on fixe une tâche mensuelle toujours identique, officiellement 40 caisses de 25 kilos, en fait 50 à 54 caisses — tâche énorme en soi, et qu'à certaines saisons le coupeur est parfaitement incapable d'accomplir. Ce sont là les griefs les plus graves. Les autres découlent de là. Parce qu'on impose une tâche excessive, on doit molester les gens pour qu'ils l'accomplissent. On s'adresse aux chefs indigènes pour qu'ils se mettent de la partie aussi. On menace les gens des foudres de l'Etat, on harcèle les fonctionnaires de plaintes. On doit engager des messagers supplémentaires à l'Etat, que la Cie paie et qui font le travail de la Cie, bien que l'Etat porte l'odieux de leurs abus.

[...]

Mais revenons-en à l'idée «de génie».

Tu sais combien cette question de la production saisonnière des palmiers me préoccupe. J'ai essayé depuis des mois de me rendre compte de cette variation. J'ai enfin trouvé à Leverville des renseignements précis. Le vieux Leverhulme<sup>258</sup> avait fait encore une parcelle d'1 ha, comme palmeraie-témoin. On l'a débroussé, on y a entretenu les palmiers, et on cueille tous les régimes à mesure qu'ils viennent à maturité. Les régimes cueillis sont soigneusement pesés, étudiés au point de vue contenance en huile, etc. Les dirigeants d'ici n'attachent aucune importance à cette palmeraie, de la bêtise tout cela, une marotte du vieux Lord. Mais j'ai réclamé la feuille des rendements. Conclusions: 1°) Le rendement global des années varie, mais pas dans des proportions énormes. 2°) Le rendement dans l'année, le pourcentage mois par mois varie, lui, dans des proportions énormes. En 1930, 156 kg de régimes en décembre, 535 en août. Pour 10 ans, rendement

<sup>258</sup> William-Hesketh Lever, vicomte Leverhulme (1851-1925), fondateur de Lever Bros et des Huileries du Congo belge (*B.C.B.*, I, 597 et *B.B.O.*, VI, 650).

moyen du meilleur mois, 600 kilos, rendement moyen du plus mauvais, 210: variation du simple au triple. 3°) Le rendement mensuel, donc pour le même mois, varie dans des proportions énormes d'une année à l'autre; par exemple, décembre a été sur 10 ans, 2 fois le mois le plus mauvais avec 156 et 236 kilos; mais une fois le meilleur, avec 672! Sans doute ne peut-on pas conclure des chiffres de Leverville à des chiffres de tout l'*area*: il peut y avoir plus à Kikwit quand il faisait sec à Leverville, etc., et il y aura sans doute des différences; mais dans l'ensemble, les proportions tiennent. Il est certain qu'exiger une tâche uniforme pour chaque mois est parfaitement absurde. Les indigènes disent: il n'y a pas de fruit. Le blanc dit: je m'en fous — parce qu'il croit, lui, qu'il y a toujours du fruit, ou du moins parce qu'il n'a jamais imaginé qu'il pût y avoir un écart de 1 à 3 ½! Le chiffre le plus élevé que j'aie entendu citer était peut-être 75 % du meilleur mois, pendant le plus mauvais, peut-être un peu moins encore? En tout cas, les indigènes demandent qu'on réduise leur tâche aux  $\frac{3}{4}$ . Dusselgé lui-même ne se doutait pas de ces chiffres!! Personne ne les avait jamais étudiés! Il croyait que la production des usines suivait de mois en mois la production des palmeraies. Je lui ai démontré que variant de 3 000 à 5 500 tonnes, elles étaient très loin de suivre la variation de rendement des palmeraies... et il en a été absolument consterné! Pour apporter 3 000 tonnes en janvier, les indigènes n'ont pas travaillé deux fois moins bien que pour apporter 5 500 tonnes en août, ils ont travaillé deux fois mieux! Et on n'est parvenu à leur faire fournir cette production restreinte qu'en les poussant au-delà de toutes limites, en les forçant à aller chercher le fruit dans des palmeraies pauvres et isolées, à des heures de distance, etc. Le dilemme est irréfutable. Ou on laisse pourrir des masses énormes de fruits en bonne saison — et alors l'exploitation est mal faite, les usines sont mal placées. Ou on récolte raisonnablement en bonne saison — et alors on force les indigènes à aller chercher ailleurs, dans des palmeraies inexploitable, en mauvaise saison. Il n'y a pas à sortir de là.

J'ai donc fait établir un diagramme, où se superposent les rendements naturels de la palmeraie de Leverville et le fruit traité par les usines, en pourcentages mois par mois. Par exemple: en janvier la plantation a donné 4 % du total de l'année, les usines 7 % de leur total de l'année, etc. On voit ainsi deux courbes inégales, celle de la plantation beaucoup plus inégale que celle de l'usine. En somme, ces deux courbes représentent le fruit qu'il y a et le fruit qu'on coupe. Quand la courbe palmeraie est au-dessus de la courbe usines, tout va bien: on cueille modérément. Quand la courbe usine est au-dessus de la courbe palmeraie, cela va mal: on n'a pu y arriver qu'en forçant l'indigène. Il y a quelques-unes de ces pointes caractéristiques: en juillet 29, courbe usine fort au-dessus de la courbe palmeraie — et là se place une plainte violente du Vicaire Apostolique. En décembre 30, même phénomène — et là se place la lettre du directeur de Kwenge, déposant plainte pour rendement insuffisant. En somme, on place en graphique les excès commis...

99. 29.I. Kikwit

[...] Nous avons été hier soir à la Mission et terminé aujourd'hui la tape à la machine de notre Rapport. Il y a 25 pages de papier-ministre. Des fleurs, des éloges mérités — et des critiques non moins méritées. En somme, une bonne partie des reproches de Dupont sont justifiés. Mais lui-même s'est rendu plus coupable que bien d'autres. Le système qu'il critiquait, il l'a appliqué avec une rigueur impitoyable, qu'on ne lui demandait aucunement. Il critique la tâche excessive — et il ordonne de l'exiger sans aucun ménagement et de tâcher d'obtenir davantage. Il déclare qu'on asservit la population — et il promet à ses agents de s'adresser à l'Etat pour obtenir qu'on sanctionne de prison les «violations de contrat» de malheureux qui ne parviennent pas à fournir leurs 40 caisses. Il réclame plus d'humanité — et il est haï des indigènes envers qui il se montre hautain et inaccessible. Alors que Dusseljé, «Nguya», est adoré des noirs, parce qu'on pouvait venir lui exposer toutes ces palabres avec la certitude d'obtenir justice. En somme, le système Dusseljé appliqué par Dusseljé était acceptable et évoluait peu à peu, appliqué par Dupont il devenait inhumain. On dirait que Dupont l'a poussé systématiquement à ses extrêmes conséquences, pour mieux en démontrer les défauts... Le malheur serait que, le système Dusseljé condamné, on renvoyât ici Dupont qui, comme homme, est loin de valoir l'autre... Enfin, cela ne me regarde pas. Nous sommes arrivés à des conclusions unanimes, à la Compagnie de savoir ce qui lui reste à faire. Je crois que notre rapport fera en Europe un beau pétard. Nous avons dit des choses qu'on n'avait jamais osé dire aussi énergiquement, et certains seront rudement secoués.

Un trait amusant. Henrotin, de Mosango, passe à la Mission de Kikwit, et y raconte que nous avons eu l'air enchanté chez lui. Le P. Guffens, consterné, demande au P. Allard si nous n'allons pas signaler les abus dans notre rapport. Si nous avions dû compter sur lui pour les connaître, nous aurions fait quelques pages à la guimauve, qui n'auraient rien changé à rien. Le brave, après avoir ménagé la chèvre et le chou, espérait que d'autres avaient été plus courageux que lui!...

[...] Et tout le temps une chaleur terrible dans les fonds. Toujours sous des berges abritées de la brise, à l'arrêt avec des machines sous pression et le soir des nuées de moustiques! Enfin, je reprends demain le chemin de l'intérieur où il fait certainement moins mauvais que le long de la rivière. Je vais à Kandale et de là vers Kilembé où je dois retrouver le réseau carrossable du Kasai. Personne ne peut me dire exactement s'il y a une route, d'après certains oui, d'après d'autres on pourrait venir me prendre à moto à la frontière du district, d'autres croient que j'aurai 4 étapes à faire. Nous verrons bien.

Avec cette enquête H.C.B. j'ai négligé le reste et cela me donnera un surcroît de travail par la suite. J'ai pris quelques notes intéressantes au sujet des recensements. Il paraît que dans le sud du Kwango, ils sont de la plus haute fantaisie; mais la Mission médicale met peu à peu les choses au point.

[...]

**100. 31.I.31**

[...] Le dernier soir, le P. Allard m'a montré un rapport dressé par lui il y a un peu plus d'un an, à la demande de Mgr Van Hee à la suite d'une lettre virulente du P. Van Schingen à Dupont. Ce rapport concluait que le P. Van Schingen était dans le vrai en se plaignant des tâches excessives, et constatait la répugnance invincible de la jeunesse pour le métier de coupeur. Quand donc le P. Van Schingen a eu tort (officiellement), c'est par discipline que le P. Allard s'est incliné, mais en trouvant dans le fond de lui-même qu'il avait raison... Mandaté par Mgr pour faire un rapport à l'eau de rose si possible, il s'est senti la main forcée par les faits et l'unanimité des témoignages. Au fond, il en était soulagé.

Barella m'a annoncé que les ordres étaient partis pour supprimer la tâche et attribuer le «matabiche» (une ration de poisson sec par semaine et une bouteille de pétrole par mois) aux travailleurs qui feraient 8 caisses par semaine (au lieu de 12), en saison des pluies. C'est un résultat tangible de ma découverte des «rendements palmeraie» comparés aux «rendements usine». C'est en même temps un aveu que j'ai nettement raison — donc que les H.C.B., jusqu'ici, avaient nettement tort...

Tournons la page. D'autres soucis me reprennent, je ne songe plus aux H.C.B. Nous nous mettons en route le 30 à 8 h ½ pour tenter d'arriver à Kandale. L'équipe: 1°) voiture. Le P. Lefebvre<sup>259</sup>, un Scolastique, chauffeur de Mgr Van Hee; sa Chevrolet 6 cylindres. Moi. Dindon, et un messenger de Kikwit, qu'on nous donne parce que très intelligent et connaissant la route. (Je n'ai jamais vu noir plus bête que lui, sinon le Misasi («messenger») de Kandale qui l'a remplacé). 2°) Camion. Un camion Chevrolet 6 cyl. du Service médical des H.C.B., genre corbillard, longue caisse fermée par-dessus et sur les côtés, où l'on fourre mes bagages, le boy du Père et un autre messenger de Kikwit. Nous passons devant, le camion nous suit. Route bien tracée et bien entretenue. Pendant 64 km, le P. Lefebvre la connaît pour l'avoir parcourue déjà en allant à la Mission de Kikombo. Après, c'est du pays neuf. Au km 88, bifurcation. Nous prenons le mauvais chemin, mais quand j'apprends qu'il y a une huilerie à 1 km, je pousse jusque là pour voir et je tombe sur un pot aux roses. Une foule de petits moutards en train de concasser des coconottes s'égaillent dans toutes les directions, à notre arrivée, comme une volée de moineaux. Les Portugais ont cette réputation de faire fuir les indigènes devant les agents de l'Etat en présentant ceux-ci comme des tortionnaires et des croquemitaines. Cela semble bien être le cas ici.

<sup>259</sup> André Lefebvre (1902-1991), scolastique de la Compagnie de Jésus en poste à Leverville.

<sup>260</sup> ? Schmitz (?-?), frère du P. Schmitz de la Bibliothèque choisie, est une espèce de chimiste.

<sup>261</sup> Société coloniale d'exploitation agricole.



Je visite le camp: j'y mesure des maisons d'1 m 20 sur 1 m 20, l'arête du toit moins haute que ma taille... Un malade est étendu sur une natte au soleil. Je lui demande s'il a reçu du remède. Il me répond que non. Je lui demande s'il a signalé son état; il me répond que oui, mais que le blanc lui a dit qu'il n'y avait pas de médicaments. Enfin, un vrai scandale... Au moment de repartir après ½ h d'attente (le blanc n'était pas là), on annonce un camion. M. Schmitz<sup>260</sup> avec un agent portugais de la firme (portugaise) Madail. M. Schmitz, frère du P. Schmitz de la Bibliothèque choisie, est une espèce de chimiste. Il a été à la Mission comme auxiliaire laïc, a quitté dans une forme régulière mais plus ou moins en palabre et rêve de s'installer à son compte pour fabriquer un goudron, ou une affaire de ce genre, à la Cosyns. Homme d'ailleurs très comme il faut d'allure. A midi nous sommes à la Lutshima, 106,5 km, où nous arrêtons après une descente vertigineuse à travers une très belle palmeraie, (concession Madail<sup>261</sup>). L'agent nous offre à déjeuner, ce que nous refusons désirant nous remettre en route aussitôt que le camion nous aura rejoints, pour atteindre Kandale le soir même, ou tout au moins d'avoir passé la Lufuku, où on nous annonce des ennuis, avant l'obscurité. Le camion tardant quelque peu, nous faisons toujours déjà traverser la voiture, ce qui ne va sans peine. Un radeau sur quatre pirogues, ce monument voyageant à la pagaie dans un courant très violent. Nos hommes ne parviennent pas à manœuvrer ce lourd ponton le nez au courant, et descendent en travers avec une énorme dérive qui nous porte assez loin en aval. Hurllements, nuées d'indigènes travailleurs de Pinto sur l'autre rive, qui se jettent à l'eau pour saisir la liane qui nous sert d'amarre, enfin, après une demi-heure d'efforts, on parvient à débarquer la voiture sur la rive opposée. Nous séjournons chez Madail pour manger cette tartine qui devait nous tenir lieu de déjeuner. On nous sert deux plats de pigeon; nous mangeons à l'air et nous nous remettons à attendre. A trois heures et demi, nous nous décidons à aller à la recherche du *kaminyo* (camion) en détresse. Nous le rencontrons à 4 km: il s'était laissé glisser dans le fossé en croisant une autre voiture et avait dû attendre l'arrivée de villages appelés à la rescousse. On repart tout de suite, malgré les conseils du Portugais qui nous invite à loger là: nous ne réussirons quand même pas, dit-il, à traverser la Lufuku: le ponton est trop court de 60 cm pour l'empattement d'une 6 cylindres. Déchargement des bagages, passage du camion, sans accroc cette fois, rechargement, plein d'essence, en route. Il est 4 h 50, nous avons 45 km à faire.

#### 101. 1.II.31. Kandale

Sur la rive sud de la Lutshima, concession Pinto (palmeraie) qui diffère de celle de Madail comme la nuit du jour. Bicoques infectes au lieu d'un joli camp. Le type des «écumeurs» non dans le sens de bandits mais d'«écrêmeurs», qui n'apportent rien dans le pays, n'y laissent rien quand ils ont fini d'en cueillir les richesses. Ce que j'écris me rappelle des choses entendues au Kwilu, à propos des



H.C.B. Un chef disait à Weekx: «Cela ne durera pas toujours. Du temps du caoutchouc, on allait encore plus fort et le caoutchouc a vécu. Les *ngashi* (fruits de palmes) passeront aussi». Un autre me disait à moi-même ceci: je l'exhortais à pousser à la cueillette les jeunes gens qui s'engagent comme on veut pour travailler aux routes, aux camions, aux usines — mais pas pour grimper aux palmiers. Je lui disais: «Les routes, on n'en fait que s'il passe des autos. Les autos ne passent que pour transporter des *ngashi*. Tous les coupeurs sont des vieux. Que ferez-vous quand ils seront morts? Plus de *ngashi*: plus d'autos, d'usines, de routes, de gagne-pain. Tout roule sur les *ngashi*. Que deviendrez-vous quand il n'y en aura plus?» Et lui, indifférent: «Nous nous remettrons à nous vêtir de feuilles»...

Donc, pour poursuivre la route de vendredi soir. Les choses se gâtent assez vite. Hautes herbes, de temps en temps un bout de potopot où les roues patinent. Un gros orage menace à notre gauche, paraît gagner peu à peu vers le sud.

La nuit tombe. On ne voit plus rien de la route (heureusement fort bien tracée, droite et large entre ses fossés), sinon sur chaque accotement une ligne d'herbe plus drue poussée dans les détritiques accumulés. L'herbe de la route, aussi dense, aussi haute, est aussi un peu moins jaune que celle de la plaine. La voiture fouette les herbes en passant, fait voler les graines qui bouchent les trous du radiateur et s'insèrent dans la fente du coupe-vent: il règne à l'intérieur une poussière de paille hachée qui me fait aux yeux l'effet d'une poignée de poil à gratter pour muqueuses... Le P. conduit à la lune aussi longtemps que possible, mais elle se couvre de nuages. Puis ce sont les premières gouttes; puis la drache. Il faut poursuivre aux phares. Ceux-ci n'éclairent que sur des herbes mouvantes. Il y a un vague sentier (pas deux lignes d'ornières, puisque jusqu'ici une seule auto a passé par là) que le P. essaie de suivre. Le vent se lève, devient vite violent, couche les herbes; la glace de devant s'embrume, l'essuie-glaces ne fonctionne pas en seconde (et nous roulons bien entendu en seconde tout le temps). Nous sommes sur une crête, nue, nue, avec par-ci par-là un très petit arbuste rabougri. Tout à coup, une embardée — arrêt brusque du moteur — bande à tribord: nous sommes dans le fossé avec les roues de droite... Je sors, pour voir. Mais la pluie m'aveugle. L'eau coulant du toit de la voiture me coule dans le cou comme si on la versait avec un arrosoir. Je me rends compte que nous reposons sur le marchepied et le garde-boue, donc pas grand danger d'enfoncer davantage. Je rentre, me débarrasse de mon imperméable trempé, m'essuie les cheveux avec mon mouchoir. Nous remontons les glaces, allumons une cigarette. Alors éclate un des plus formidables orages que j'aie vus jusqu'ici. Des éclairs qui se succèdent, pas de la lumière dans une ligne d'ombre, mais des trous d'ombre de temps en temps, interrompant une lumière dansante, avec de loin en loin un éclair aveuglant en face... Je me dis que si nous devons attraper ça! Mais l'orage semble suivre la vallée à notre gauche, remonter vers le nord. Un autre se forme à notre droite, mais ne semble pas non plus venir sur nous. Au bout de  $\frac{3}{4}$  d'heure, la pluie diminue, on distingue, dans les intervalles des éclairs, des bords de nuage: c'est l'éclaircie. Nous ne serons pas ici pour toute la nuit. Nous décidons de

tenter le sauvetage et d'attendre le camion. Poussa! Poussa! En avant, en arrière... Pendant que nous travaillons, une lueur de phare au loin. C'est le camion qui a attendu la fin de l'orage et vient sur nous. A la lumière de ses phares, nous nous dégageons, et nous voilà repartis à petite vitesse, le camion suivant de près. Il ne doit plus y avoir bien loin jusqu'à la Lufuku, où il y a, paraît-il, un gîte. Coup de klaxon derrière. Le camion est arrêté. On va voir: il est dans le fossé à gauche: impossible de le dégager sans gros travaux. Nous décidons de ramener la voiture et de camper là. Le P. se met en marche arrière pour reculer sur une centaine de mètres. Je vois sa lumière d'arrière qui appuie à droite... à droite... Aïe! Arrêt moteur, le voilà dedans aussi. Sérions les sauvetages. On étudie la voiture, rien à faire, trou trop profond, essais infructueux pour la soulever. Dégageons le camion d'abord. On décharge. On travaille avec des planches, emportées pour le passage de la Lufuku; on bouche le fossé à l'aide d'une houe dont le P. avait eu la prudence de se munir... Après de longs travaux, nous le remettons sur pattes. A la voiture maintenant, avec les planches, etc. Vains efforts. Il faut les remèdes héroïques: la chaîne. Nous faisons avancer le camion, nous attelons la voiture au bout d'une longue chaîne (l'appareil de dépannage le plus simple et le plus sûr). Le P. se met au volant du camion, moi au volant de la voiture. Un bon coup, nous y sommes: les deux véhicules bien en équilibre, chacun sur ses quatre roues, au beau milieu de la route. Cela paraît un succès si beau qu'on a peine à y croire!...

## 102. Soir. Mukoso

Après cette expérience décisive, nous ne songeons plus à continuer. Il est d'ailleurs 8 h  $\frac{1}{2}$ , si même nous réussissons à atteindre la rivière, nous n'y trouverons vraisemblablement personne pour nous faire traverser et nous serons peut-être bouffés de moustiques. Campons sur place.

On monte la tente — travail assez laborieux avec les gens peu compétents qui sont avec nous. Nous nous préparons un repas. Nous devons aussi songer au ravitaillement de nos 5 hommes. J'ai deux petits pains, un petit bocal de beurre, du jambon — préparés ce matin par la femme du capitaine pour le repas de midi; des sardines et tines variées, *plenty* à boire. Le Père a un grand pain, un cake, quelques tines. Sur place, rien évidemment, c'est la pleine brousse, une plaine unie avec quelques rares arbustes, des hautes herbes. Pas même une goutte d'eau. Nous devons donc ravitailler nos hommes aussi. Ils reçoivent: le grand pain du Père, le jambon (que nous n'osons pas manger de peur d'avoir trop soif), une tine de corned-beef, une boîte de fromage. Comme boisson, deux bouteilles de bière et deux d'eau minérale pour cinq. Ils sont évidemment ravis. Ils dormiront dans le camion. Nous faisons dans la nuit redevenue sereine un pique-nique charmant. Le jeune Père n'a jamais vu la brousse de si près. Il a bien fait quelques jours de caravane mais en logeant dans les succursales ou des gîtes. Moi-même, je

retrouve les jours de ma jeunesse. Nos deux lits sont montés dans ma tente, et quand nous allons nous coucher vers 11 heures, on ne doit pas nous bercer...

Le lendemain, lever au point du jour. Je voudrais arriver très tôt à Kandale, dont j'ai annoncé mon départ vers Kilembe pour ce jour-là. Ah bien oui!... Au lever de soleil la tente est pliée, le camion chargé, nous repartons. Au bout de 6 km, la Lufuku, petite rivière noire et profonde au cours rapide. Un excellent ponton sur 3 pirogues, qui traversent entre deux câbles, un bac à traîlle en somme, mais avançant par le côté. La plateforme est très juste, mais tout ce qu'il faut. Les gens sont extrêmement gentils et complaisants; ils ont l'air intelligents et dégourdis et comprennent parfaitement la manœuvre, bien qu'ils n'aient eu l'occasion de la pratiquer que très rarement. En somme, la traversée, qu'on nous avait annoncée impossible, se fait beaucoup plus facilement qu'à la Lutshima. Un seul ennui: le ponton n'est calculé que pour une voiture légère, il faut de nouveau décharger et recharger le camion. Cela nous donne un peu d'habitude, dont nous aurons besoin au cours de la journée... La Lufuku traversée, nous sommes en plein pays Bapende. C'est peut-être la population la plus sympathique que j'aie rencontrée au cours de ce voyage. De beaux villages — quand je dis «beaux», ce n'est pas que les constructions soient luxueuses: de très légères cabanes de bambou d'eau; mais c'est propre, cela grouille de monde. Les hommes sont grands et vigoureux. Ils ont une coiffure extraordinaire: les cheveux sont arrangés avec du raphia qui les allonge et une couche épaisse d'argile qui les fixe, en cimier de casque. Cela fait, en avant, une petite boucle qui rejoint la base du nez; en arrière, la forme d'un casque, avec une gouttière au milieu, et terminé en pointe. Le tout orné de multiples clous de cuivre qui tracent des motifs décoratifs réguliers. Les gens ont avec cela un air sauvage à souhait; mais un large rire franc qui découvre des dents limées; des corps vigoureux, bien découplés, larges d'épaules et les hanches étroites. De belles femmes aux seins plantureux, des enfants gras et hardis. Un tout petit petit, qui m'avait pris le doigt, s'est laissé enlever à la petite sœur qui le portait et est resté très tranquille dans mes bras, à la grande fierté de la mère. Un autre qui roulait des yeux délicieusement furibonds s'est laissé installer dans l'auto, sur mes genoux, comme s'il partait en voyage — au milieu des hurlements de la foule enthousiasmée de sa hardiesse. Tout cela se passait (tu te demandes déjà comment je trouvais le temps de faire tout cet apprivoisement) pendant les longues attentes après le camion, au sortir d'un potopot particulièrement pénible.

Car la journée fut dure — terriblement dure. A une quinzaine de kilomètres de la Lufuku, premier potopot. Nous sommes embourbés, les indigènes accourus en masse nous désembourbent; on remonte la côte, on attend le camion qui s'embourbe à son tour. Cinq kilomètres plus loin, un immense marais. La voiture s'embourbe deux fois, le camion aussi. On doit décharger, porter les charges à un kilomètre, sur la terre ferme, travailler à la chaîne avec 50 hommes qui tirent... On recommence la même chose un peu plus loin: deux heures à cha-

que marais; trois déchargements... A midi nous avons fait 30 kilomètres... Enfin, on nous annonce qu'il n'y a plus d'eau jusque Kandale; mais les gens nous avertissent que nous aurons à suivre une ancienne route abandonnée, parce que sur l'autre il y a une rivière qui n'est pas pontée. Nous nous y engageons. Des herbes aussi hautes que nous, comme la veille au soir. Une plaine immense, je suppose que la steppe russe ou la savane américaine doivent être ainsi: des herbes mouvantes, comme une mer, jusqu'à l'horizon. De-ci, de-là, un arbre isolé qui se voit à 10 km; quand on y arrive, c'est un petit arbuste rabougri. La route s'allonge, toute droite, à perte de vue, marquée seulement par la couleur un peu plus fraîche de l'herbe; quand on arrive au bout, un tournant très faible, et on repart de nouveau, à perte de vue, tout droit, vers l'horizon... Nous faisons ainsi 45 km, toujours dans la plaine plate, dans le désert et toujours en seconde: les graines bouchent hermétiquement le radiateur, l'eau bout après un kilomètre... Un seul village, sur la route. De loin, on voit un hangar immense; quand on y arrive, c'est une petite paillote; mais il y a un village tout près, et les gens nous apportent très gentiment de l'eau. Les chevelures en caque ont disparu, faisant place à des coiffures «à la Jeanne d'Arc», mèches enduites d'huile, pendant autour de la tête, coupées en calotte régulière. Nous faisons le plein d'eau, nous en prenons en réserve dans une gourde et dans une bouteille, nous prions le ciel que Kandale ne soit plus trop loin, car le niveau d'essence commence à baisser. Quelques kilomètres encore, nous vidons nos réserves dans le radiateur, qui en voudrait encore... Quelques kilomètres encore, et nous n'osons plus avancer. L'aiguille du thermomètre marque *hot* depuis longtemps... Le messenger nous dit qu'il y a de l'eau à proximité, nous l'envoyons en chercher: il remplira la gourde, deux bouteilles... et un pneu de rechange... Nous attendons longtemps...

Un bruit de moteur au loin. C'est le camion qui rejoint. Il nous donne de l'essence, nous étions à peu près à bout. En revanche, il profite de la provision d'eau que nous rapporte le messenger. Nous nous remettons en marche après 5 heures pour la dernière étape.

Mission protestante où nous entrevoyons les robes blanches de deux *misses*... Descente émouvante, avec tournants de *scenic railway*, construits par un homme qui n'a évidemment pas d'auto, vers une délicieuse plaine un peu boisée où se trouve le poste de Kandale... Réception par la garnison de trois soldats et un caporal à voix de stentor, qui nous rend les honneurs au passage du «camp». Arrêt sous le mâit de pavillon où nous attendent deux officiels en blanc, MM. Verbist<sup>262</sup>, administrateur à belle barbe, et Burgotte<sup>263</sup>, adjoint...

Nous sommes morts... Ces 245 km de Kikwit à Kandale, en deux jours d'auto, ont été plus durs que dix étapes.

<sup>262</sup> Joseph-Léonard-Marie Verbist (1888-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>263</sup> Vraisemblablement Edouard-Joseph Burnotte (1903-?), agent territorial de 3<sup>e</sup> classe.

Verbist a du pain délicieux, un personnel stylé, des objets de collection plein sa maison; il connaît admirablement les ressources en œufs frais et en poules tendres de chaque chefferie, a une confiance aveugle dans ses recensements (qui n'atteignent pas 50 % des chiffres du service médical). Le type de l'administrateur qui ne s'en fait pas, et a le souci essentiel d'organiser sa vie pour tirer de ses 3 ans de brousse le plus de confort possible. Il se console de devoir prolonger malgré la fin de ses douze ans — parce que les pièces parties, il va avoir quelques mois de tranquillité. Je crois qu'il ne bouge jamais: il «croit» que son tipoy, qu'il va me prêter pour la route, doit encore être bon... Il parle des routes que nous venons de parcourir en étranger qui ne sait pas au juste où elles se trouvent... Il n'est jamais allé du côté de la frontière du Kasai, mais d'après ce qu'on lui dit, il n'y a pas de route d'auto de l'autre côté; je devrai donc faire la caravane jusque-là. Va pour la caravane, ce mode de transport m'avait manqué au cours du présent voyage.

Le soir, je t'ai écrit jusqu'à onze heures, puis je me suis endormi par une température délicieuse, sans moustiques (quel miracle) jusqu'à la tasse de café apportée par Dindon à 6 h ½. J'ai écrit de nouveau; puis déjeuner chez Verbist, interview (ses papiers sont dans un désordre affreux, on voit que c'est pour lui le revers de la douce médaille de l'existence en brousse) et départ à 10 h.

J'ai des porteurs vigoureux et joyeux — un tipoy derrière moi (je n'ai pas eu le courage de refuser l'instrument, j'ai à faire demain une étape de 8 heures, je n'ai plus mon magnifique entraînement de jadis et la quarantaine pourrait me jouer des tours...). Descente d'une demi-heure d'un bon pas, vers le Kwilu, où ma caravane me précède. Il fait très chaud mais pas trop. Je marche avec plaisir...

Le Kwilu est, encore ici, une rivière imposante. La traversée en pirogue prend cinq bonnes minutes: eau sombre, limpide et fraîche, petits tourbillons silencieux. Sous les arbres surplombants de la rive, des jeux d'ombre et de soleil dans les miroitements de l'eau... Village de Sambi-Sambi, qui a l'air heureux: des femmes aux portes; des hommes qui flânent; les gosses qui s'ébattent; les forgerons qui travaillent sous leur petit hangar, le tisserand du village qui tisse son raphia en plein air...

Vers une heure, nouveau village. J'ai marché 2 h ½ d'un bon pas, je me décide à profiter du tipoy. Je suis porté par quatre grands diables de Bapende, qui chantent en gesticulant, marchent d'un pas élastique, et ont l'air satisfait de me voir recourir à leurs services. De temps en temps, tous les 2 ou 300 mètres, trois coups sur les sticks du tipoy, et tous ensemble, en mesure, changent d'épaule. L'appareil est si confortable que je m'y endors. Je m'aperçois à peine de ce que l'on quitte la route pour suivre un sentier de forêt (forêt de brousse, s'entend, genre de pays entre Kigoma et Tabora, pas la grande forêt de galeries, comme au Kibira). Vers 2 h ½ on revient en plaine. Je reprends la marche pour ¾ d'heure et me voilà à Mukoso, grand village dont le chef m'a apporté des œufs dont je n'ai que faire et un petit bouc.

Gros contretemps: Dindon manque à l'appel. Il s'est, paraît-il, égaré sur un autre chemin et sera consterné en découvrant son erreur. Il est encore plus bon que bête, et cela n'est pas peu dire. Il a pour moi de véritables attentions. L'autre jour, dans l'auto, il me voit manger des arachides. Une minute après, il me présente une poignée d'arachides proprement écosées, pour m'épargner la peine. Ça, c'est Dindon. Il a probablement usé ses dents dessus, mais l'intention est là. Il devient populaire partout où l'on voit sa balle ronde et réjouie, et j'aurais pu choisir entre tous les boys du Congo que je n'aurais pas trouvé plus aveuglément dévoué... On m'annonce justement qu'il rapplique. Comme il a mes clefs, je l'attends pour pouvoir prendre mon bain et me changer avant d'aller faire un tour au village...

Bruits de mortier sont autour de moi. Les femmes préparent le chop des porteurs. L'autre soir, au campement de brousse, dans la petite pluie fine finissante, on entendait très loin le tam-tam. Ce midi, en forêt, soudain une odeur de fourmi puante qui me rappelle Dodoma. Ce sont là des petites choses d'Afrique, bien d'Afrique. Aujourd'hui, toute la journée, lumière délicieuse, horizons sans fin, sous de petits nuages légers.

[...]

### 103. 2.II. Mongwanda

Danses hier soir sur la grande place devant le hangar. Les porteurs ont trouvé des tambours et s'y mettent. A l'appel du tambour, les gens du village sont vite là. Danses monotones, mouvement de torse accompagnés de chant. On fait un cercle très large autour des tambours. Les femmes tendent toutes devant elles une assiette: cela doit être interprété, paraît-il, comme une demande de sel. Rien des jolies danses de l'Urundi ou du Ruanda. Je regarde un instant, puis rentre me coucher.

Lever matinal, aujourd'hui. Mais je crois que le messager est ivre, il tarde à paraître. J'ai surpris le procédé sur le vif, hier soir. Il se disputait à propos de bière, avec le chef. J'interviens et demande ce qui se passe. Il me répond qu'on a donné pour mes gens de la bière avec  $\frac{3}{4}$  d'eau. Puis il poursuit et je comprends qu'il dit au chef: «D'ailleurs tu n'avais pas nettoyé la route, je le dirai au blanc». Je lui demande ce que la route a de commun avec l'apport de bière. C'est parce qu'il n'a pas eu de bière qu'il dénoncera le mauvais état de la route? «Non, me dit-il, le chef est en défaut». N'empêche que, moyennant un bon pot de malafu, on aurait fermé les yeux sur l'état de la route!...

Avant que tout soit bouclé, il est 7 h  $\frac{1}{4}$ . Je commence par une heure de marche, puis je grimpe dans mon tipoy. Pays de petite brousse, route fraîchement débroussée: on y enfoncerait peut-être un peu avec une voiture, mais il y aurait fort bien moyen de passer. Cela gâte un peu le plaisir de la promenade. Peu de

villages: un seul, très petit, avant d'arriver au gros bourg de Samisindu, que nous atteignons vers 10 heures. Reçu par le chef et sa suite à dix kilomètres de là, on a fait la route au pas de gymnastique. Les tipoyeurs ont l'air content quand je monte, parce que cela va plus vite. Je marche à du 6 à l'heure, eux font au moins du 8 ou 9 de moyenne...

Le village de Samisindu est assez antipathique. Le chef a un immense carré palissadé où se trouve son village à lui: 30 femmes – 20 enfants. A l'intérieur de la grande palissade, il y en a de petites en pisé assez déjetées, où nous causons pendant un instant. Je demande quelques renseignements sur les recrutements. Il y a des gens à Tshikapa, d'autres à la Lutshima; pas aux Huileries ni à l'Offitra.

Je demande au chef si ses gens reçoivent des soins médicaux à la Lutshima, il me répond assez insolemment: ils le savent. Mais je rétorque tout de suite — ce qui fait un certain effet parce qu'il y a des gens autour de nous. «Ainsi toi, le chef, tu ne t'informes même pas quand tes gens reviennent, s'ils ont été bien ou mal — pour conseiller ou déconseiller tel travail plutôt que tel autre?» Il me donne alors les renseignements demandés...

Nouvelle heure de marche en sortant du village, puis tipoy. Nous sommes de nouveau en plaine toute nue, mais il y a des vallées à gauche et à droite, de légères ondulations sur les côtés. A un carrefour de sentiers, une pancarte annonce: «La tere de chef Samisindu est Kaporale de l'Etat». Cela doit être l'œuvre du lettré qui, sur le registre de recensement qu'on m'a montré au village, a inscrit à côté du nom d'un indigène, heureux époux de 12 femmes: «procureur noir». Le greffier du tribunal indigène, sans doute?

[...]

Le village est vide, tout le monde est au travail sur la route, paraît-il.

Il y a ici des huttes rondes, chose que je n'avais plus vue depuis longtemps. Je ne sais pas si ce sont toujours des Bapende. Quoi qu'il en soit, la langue véhiculaire a changé: les Bapende du Kwango disent (aux Européens) *Mbote* pour «bonjour»; ceux d'ici *Moyo*. Le kituba remplace le kikongo comme langue commune.

7 h ½. Les tambours battent, appelant les gens à la danse: c'est la pleine lune aujourd'hui. Fatigué par ces deux jours d'étape, j'ai fait une sieste sérieuse. Puis, vers 6 heures, un petit tour dans le village. Les gens semblent très craintifs. Une couple de porteurs me suivaient, me servant d'interprètes bénévoles. J'avise une bonne femme qui était en train de faire manger du *luku*, pâte de farine, à un tout petit bébé. Je lui fais un discours, lui disant que si elle veut tuer son enfant, elle fait mieux de prendre un couteau et d'en finir en une fois. Elle se récrie, évidemment. Je lui explique que ce serait moins que cruel de le tuer à petit feu en lui donnant des maladies d'intestin qui le feront souffrir. Quand je m'approche pour caresser le bébé, la mère se dresse d'un bond et se sauve. Il a fallu cinq minutes pour la faire revenir...

Dindon se multiplie pour me faire un chop convenable. Il vient de déposer sur la table quatre œufs durs qui doivent me servir de hors-d'œuvre. Je n'ai qu'à obéir et vais me mettre à table.

[...]

Je suis campé un peu à l'écart du village, dans une plaine sablonneuse avec quelques arbres. Il y a une maison, mais elle est vétuste, et j'ai fait planter ma tente sous un arbre. Pleine lune. Un vent assez fort qui remue les feuilles — des éclairs au loin, annonçant peut-être la tornade. Au loin, suffisamment estompé pour n'être pas gênant, le son des tambours, scandant les voix humaines qui chantent des chœurs monotones. Le cochon du village circule autour de mon campement, cherchant sa pitance. Quelques feux autour desquels les porteurs bavardent en mangeant... [...]

#### 104. 3.II.

[...]

Me voici sorti du Kwango, entré au Kasai. J'ai assez bien de notes à classer: j'ai interviewé 6 des administrateurs, les 5 territoires de l'ouest et du sud me manquent: je possède des rapports, des statistiques, des recensement, etc. sur lesquels je dois me faire une idée. Je ne vois pas trop quand je trouverai le temps de ressortir tous ces papiers. Parviendrai-je à finir mon tour du Kasai à temps pour prendre l'avion du 15?

Soir. Kilembe

Longue étape de 35 km jusque Kilembe, terrain différent de celui d'hier, plus question d'y rouler en auto. La plus grande partie est en petite forêt, avec des montées et des descentes et quelques traversées de rivières. Remarqué à la Lwanymya une très belle palmeraie. Aussi, dans un village traversé ce matin, quelque chose que je n'avais jamais vu chez les indigènes: une délicieuse tonnelle ou pergola, garnie de plantes grimpantes à jolies fleurs jaunes. Des gens du village s'y prélassaient à la fraîcheur.

J'arrive à Kilembe à 2 heures: on s'y mettait à table: Vallaëys<sup>264</sup>, Cre de Dt, le Dr Muller<sup>265</sup>, médecin-chef de la Forminière, et Severeys<sup>266</sup>, administrateur. Tu vois d'ici le régime: mise à table à deux heures. J'espère que cela ne va pas

<sup>264</sup> Emile Vallaëys (1884-?), commissaire de district de 2<sup>e</sup> classe.

<sup>265</sup> ? Muller (?-?), médecin-chef de la Forminière.

<sup>266</sup> Florent Severeys (1900-?), administrateur territorial principal.

<sup>267</sup> Boris Rojdestvensky (1901-?), russe, médecin de 2<sup>e</sup> classe de la Mission Maladie du Sommeil.



se passer comme cela tous les jours.

Je dois m'arrêter un jour ici pour rencontrer le Dr Rojdestvensky<sup>267</sup>, médecin (russe évidemment, comme son nom l'indique) de la Mission Maladie du Sommeil. Il y a dans le nord du territoire de Kilembe et à Kiofa, une épidémie de dysenterie extrêmement meurtrière, qu'on m'avait signalée déjà lors de mon passage à Mangaï, il y a deux mois. On opère avec cordons de troupes, pour assurer l'isolement, ce qui ne va pas sans provoquer de graves désordres.

Voilà, finie ma caravane. Je m'en suis encore assez bien tiré, bien que n'ayant ni cuisinier, ni café, ni farine, ni épices, enfin aucun des accessoires de la cuisine. Il me restait encore un pain du *Bulungu*, j'arrive ici avec la moitié (devenue un peu dure en cours de voyage). Pour le reste, j'ai bu de l'eau en route (en route, c'est-à-dire en cours de route car à l'étape j'avais du vin et de la bière) et du lait de tines au déjeuner du matin.

Conversation intéressante avec le Dr Muller au sujet du «Pignet». Il estime comme moi que c'est une formule beaucoup trop rigide. On pourrait appliquer une espèce de Pignet ici, mais à condition d'étudier spécialement chaque race. On adopterait alors des formules variables pour les Bapende, les Batshok, les Bayaka, etc. Cela demanderait des études de détail, on a le tort — comme toujours — de légiférer pour l'ensemble de la Colonie. C'est d'ailleurs la même chose en ce qui concerne les formes de restriction au recrutement. Un critère général pour tout le Congo sera toujours brutal et inapplicable.

## 105. 5.II. Tshikapa

Hier matin, à Kilembe, examen des recensements, etc. avec Severeys, l'administrateur. Déjeuner chez M. et Mme Severeys. Après le déjeuner s'amène le Dr Rojdestvensky. On cause un peu — il a eu 140 cas avec 60 décès de dysenterie dans quelques villages du nord de Kilembe — et vers 3 heures je me mets en route pour Tshikapa avec le Dr Muller. Il y a 157 km par route excellente où l'on peut faire régulièrement du 60 à l'heure. Comme nous avons le temps, nous musons un peu. Nous nous arrêtons en cours de route pour visiter, un peu à l'écart du chemin, un petit village pittoresque de Bakongo. Ceux-ci sont peu nombreux — toute la population: 5 000 habitants à peu près — mais très batailleurs et demeurés vraiment primitifs.

Vers 4 h, nous arrivons au passage d'eau de la Loange et nous attardons 5 minutes à visiter un autre village; pendant ce temps, Vallaëys qui nous suivait nous dépasse et s'engage sur le bac. Il en a pour une bonne heure... à nous faire attendre. Nous nous asseyons au bord de la rivière qui est très large, peu profonde, avec des bancs de sable partout; nous voyons le bac sur pirogues qui cherche des passages, ne les trouve pas, doit revenir en arrière, etc. On bavarde avec les indigènes, qui sont de vrais sauvages, curieux et familiers. Ils vous demandent votre nom, réclament tel objet qui leur plaît, on a l'impression qu'en les laissant faire

il ne faudrait pas un quart d'heure pour mettre la voiture en petits morceaux et l'emporter par pièces comme souvenirs... Muller en arrive, sur une question d'eux: «Connaissez-vous *Dzambi* (Dieu) en Europe?», à leur demander: «Et vous?» J'entends (je commence à comprendre le kituba qui est un affreux mélange de bangala et de kikongo avec des mots chiluba) cette réponse que j'ai déjà reçue à l'autre bout de l'Afrique: «Non, nous ne le connaissons pas, *suri bakese*, nous sommes des petits; mais nos pères l'ont connu». Tu te souviens peut-être que j'ai fait allusion à cette réponse dans mon discours au Congrès de l'Aucam.

Enfin le bac revient et nous pouvons passer. Je t'ai dit déjà que la Loange est couleur porte-plume réservoir ou valise de cuir. Je la passe maintenant à quelques centaines de kilomètres en amont de l'embouchure que j'ai survolée. La rivière lèche des bancs de sable rouge, les berges sont d'ailleurs de la même couleur. La traversée prend une longue demi-heure. Les passeurs d'eau Bakongo ont à bord 3 fusils à piston «pour les hippos». Il est 5 h ½ quand nous arrivons sur l'autre rive: il nous reste 120 km à faire. Nous mettons tous les gaz pour arriver avant la nuit noire au bac de la Luvua, à 65 km de la Loange; nous y réussissons d'ailleurs. Rivière beaucoup moins large, traversée rapide. On continue aux phares. Traversée d'une série de villages où l'on reconnaît Milele (Muller); distributions de cigarettes: des boîtes de «Chantecler» moisies, des coopératives de l'Armée française du Rhin, liquidées à 50 cent. les 50!... On peut être généreux à ce prix...

[...]

## 106. 6.II.

[...]

Hier matin, j'ai décidé d'aller voir une petite huilerie que la Forminière possède à Makumbi, sur le Kasai, au terminus du petit chemin de fer Charlesville-Makumbi qui supplée au fleuve, coupé par des rapides dans cette région. Les marchandises vers la Forminière remontent donc le fleuve et le Kasai jusque Charlesville, puis prennent le rail jusque Makumbi, puis reprennent le Kasai jusque Tshikapa, terminus de la navigation; en amont il y a des chutes importantes.

Au point de vue Forminière, l'huilerie de Makumbi ne présente qu'un intérêt fort médiocre. La capacité est d'environ 6 tonnes d'huile par mois, on n'exploite que pour fournir le *posho*<sup>268</sup> aux travailleurs. On fait aussi de l'huile de coconottes, et les tourteaux sont distribués en nourriture au bétail. Mais le système de main-d'œuvre est le même que partout ailleurs à la Forminière: basé sur la plus grande liberté. Je voulais me rendre compte des résultats. Et tout d'abord, voir

<sup>268</sup> Salaire, dans ce cas, vraisemblablement en nature.

<sup>269</sup> ? Koltchinsky (?-?), colonel russe, directeur de l'huilerie de la Forminière à Makumbi.

si, comme ailleurs, on constate cette répugnance «fantastique» pour le métier de coupeur. Réponse: aucunement. Le brave colonel russe Koltchinsky<sup>269</sup> qui dirige cette petite affaire avait trouvé 500 hommes renseignés par les chefs comme «sachant couper». (C'est le système de partout: on commence par demander aux chefs: qui sait couper?) Mais au lieu de les engager d'office et de se mettre à les harceler, il a fait le bateleur de foire, a exposé sur place un stock de pacotille, a vanté les prix (qui ne sont pas plus forts qu'ailleurs, plutôt le contraire puisque les palmeraies sont beaucoup moins riches qu'aux H.C.B. et qu'il y a donc beaucoup plus de portage; or on paie le même prix, 10 cent. le kilo). Des gens se sont mis à la coupe. On leur demande, en principe, de fournir 2 fois par semaine une caisse, car il n'y a «marché» de fruits que deux fois par semaine, le jour où descend le bateau à fruits. En fait, les gens fournissent ce qu'ils veulent. Résultat: sur 15 000 habitants du secteur, il y a actuellement 1 000 coupeurs. Ils fournissent 150 tonnes par mois, ce qui n'est pas grand-chose. Mais on constate que des payeurs licenciés, par exemple, apprennent à grimper aux palmiers — chose qui paraît inouïe aux H.C.B. Cela prouve tout simplement que le dégoût pour le métier est loin d'être un phénomène général; que la profession n'est pas nécessairement méprisée; qu'on peut très bien arriver à la rendre sympathique aux indigènes.

Retour dans la nuit. Je remarque que dans les villages traversés il y a beaucoup moins de petit bétail que dans la région traversée la veille. Dans celle-ci, on voyait à chaque village les yeux d'un troupeau de chèvres ou moutons scintillant dans la nuit comme un fourmillement d'étoiles; et on manquait sans cesse d'écraser des cochons. Ici, beaucoup moins de danger... Les villages sont Baluba, il y a de la grande forêt. 180 km pour la journée.

Ce matin, j'ai fait une tournée à Tshikapa. L'hôpital: Drs Bruynseels<sup>270</sup> et Gigot<sup>271</sup>. Même chose que toujours: foules d'indigènes. Une chose que je n'avais pas vue jusqu'ici: nombre d'infirmières noires. On est, paraît-il, très satisfait. Il y a des microscopistes, etc. Ensuite quelques camps, très bien, en briques et tuiles. Puis au bureau: des graphiques intéressants, des statistiques. Enfin le centre de triage des diamants. Toutes les mines envoient leurs concentrés ici en bonbonnes plombées; les concentrés sont traités, surtout à l'eau pour séparer les densités, et les éléments magnétiques assez nombreux sont éliminés par un électro-aimant. Ensuite, tout passe dans un filet d'eau sur des tables enduites de graisse où les diamants collent. Pour finir, tout est retreuvé par des gamins dans des plats où on met de l'eau; les diamants ont dans l'eau un scintillement que n'ont pas les quartz. J'ai vu la production du dernier mois: cela tient en quelques poignées de pierres dont la plus grosse ne dépasse pas la grosseur d'un pois... C'est à cela qu'aboutit toute cette formidable industrie, employant 23 000 hommes!...

<sup>270</sup> ? Bruynseels (?-?), médecin de la Forminière à Tshikapa.

<sup>271</sup> ? Gigot (?-?), médecin de la Forminière à Tshikapa.

[...]

### 107. 7.II. Tshikapa

J'ai passé la journée d'hier, depuis midi, à recueillir des chiffres et statistiques chez l'administrateur et à la Forminière. Les recensements ne sont pas trop bien faits; et malheureusement la comparaison avec les recensements de la Mission Maladie du Sommeil est à peu près impossible: médical et service territorial travaillent chacun de leur côté, sans tenir aucun compte des résultats de l'autre et sur des bases différentes: l'administrateur divisant par chefferies, le médecin par secteurs géographiques...

[...]

Le système d'exploitation est grosso modo le suivant. Les diamants se trouvent dans les graviers, le long des rivières. Tantôt dans le lit ou dans la vallée, tantôt à une certaine distance, ce qu'on appelle l'exploitation des terrasses. On fait des trous à distances régulières. On examine les graviers. S'ils donnent un pourcentage qui paraît exploitable, on étudie de plus près pour déterminer les limites du gisement. Ces limites connues, on dénonce le bloc, et on commence à l'exploiter. Le caractère d'«exploitabilité», si on peut s'exprimer ainsi, dépend de trois éléments: teneur au m<sup>3</sup> de graviers; épaisseur de la couche de gravier; épaisseur de la couche de «stérile» de terres qu'il faut enlever avant d'arriver au gravier. Si, par exemple, la teneur est de 1 (mettons 1 carat au m<sup>3</sup>), si la couche de gravier a 1 m et la couche de stérile à enlever 1 m, la mine sera exploitable (chiffres qui n'ont aucune valeur absolue, bien entendu). Si, dans cette hypothèse, la couche de stérile à déplacer est de 2 m, la mine pourra n'être plus exploitable; mais si, pour une couche de stérile de 2 m, on a une couche de gravier de 2 m, la mine sera de nouveau exploitable. Une fois qu'on a décidé d'exploiter une mine, le problème est extrêmement simple: il s'agit de trouver dans la couche de gravier tous les diamants qui y sont dispersés. Pour cela, on procède par élimination suivant divers procédés. D'abord, il faut évacuer le stérile. Travail de terrassier: on met la terre superficielle dans des brouettes, à tant de mètres cubes par jour de tâche, et on la transporte n'importe où, où elle ne gênera pas. Puis on arrive au gravier diamantifère. Celui-ci est enlevé à la pelle, chargé dans des brouettes, puis dans des wagonnets, et amené ainsi à la petite usine de concentration. Tout le gravier passe dans des tambours tournants, à parois de mailles. Les mailles ont 16 millimètres d'ouverture. Tout ce qui sort est traité; tout ce qui a plus de 16 mm est écarté d'office, car on est sûr qu'il n'y a aucun diamant de plus de 16 mm. Tout ce qui reste dans le tambour, donc les blocs de plus de 16 mm d'épaisseur, est entraîné par un courant d'eau et rejeté vers la rivière. Cela élimine déjà les  $\frac{3}{4}$  du gravier. Ce qui reste passe dans des cuves où, sous un jet d'eau, la masse tourne. Les parties lourdes (et le diamant en est)

sont rejetées vers l'extérieur, les cailloux légers tombent et sont à leur tour évacués vers la rivière. Le concentré est déjà beaucoup plus riche. Alors le gravier, trié par dimensions (16 à 6; 6 à 3; 3 à 1 mm), passe par des vues où l'eau est amenée d'un mouvement de pulsation, qui secoue toute la masse, en la déplaçant peu à peu. Au fond des trois cuves (une pour chaque dimension), il y a un treillis métallique. Au-dessus de ce treillis une couche de magnétite lourde qui se meut aux pulsations de l'eau et laisse passer les matières lourdes, les matières plus légères restent à la surface et sont entraînées par un courant d'eau, et ramenées (pour être sûr de ne rien perdre) au premier tambour. La matière la plus lourde, magnétite, tourmaline, diamants, etc — donc le «concentré» — est introduite automatiquement dans des fûts, espèces de petites dames-jeannes en fer, qui sont ensuite scellés et envoyés au centre de triage de toute l'exploitation, à Thikapá, où il y a de nouveau des éliminations successives, par gravité, pour éliminer les pierres plus légères; par magnétisme, pour éliminer la magnétite; par tables graissées, où le diamant a la propriété particulière de coller dans la graisse, sous le courant d'eau, alors que le reste est entraîné. Presque tous les diamants sont recueillis sur ces tables graissées. Enfin, ce qui reste est mis dans des pannes, sortes d'assiettes profondes en fer, où des gamins examinent sous une couche d'eau toute la matière: les diamants scintillent sous l'eau, les quartz pas.

Une mine comme celle de Tshisaka traite 120 tonnes de gravier par jour et envoie 3 petits fûts (50 kg maximum, mettons au total 120 kilos, soit 1/1 000<sup>e</sup> du gravier extrait) au centre de triage... L'ensemble de la Forminière traite ainsi environ 30 000 tonnes de graviers par mois, dans une vingtaine de mines.

## 108. 8.II. Tshikapá

Je devais partir ce matin, mais les circonstances ont rendu mon départ impossible. Voici comment. On a eu ici, il y a une dizaine de jours, un terrible accident. Un bac sur le Kasáï, celui de Kanguba à 100 km en aval d'ici, a sombré à la suite d'une fausse manœuvre: 11 sauvés, 54 victimes. Celles-ci étaient en majorité des recrues de Luisa, au sud-est du district. Effet évidemment désastreux. On a appris hier qu'une foule de travailleurs de Luisa demandent leur licenciement. Le Dr Muller, qui devait aller avec nous, doit aller voir aujourd'hui à Kanguba ce qui se passe et tâcher de calmer l'émotion des gens. Je ne partirai donc que demain. L'affaire de ma descente à Léo par un cargo de la Forminière est arrangée. Je pourrai ainsi prendre tous mes bagages avec moi et ne devrai pas loger à l'hôtel, où je suis malgré tout assez mal à l'aise pour travailler — et surtout mangé de moustiques.

<sup>272</sup> Acronyme de la Société d'Élevage et de Culture du Congo belge.

Je reprends la journée d'hier. En cours de route vers Tshisaka, j'ai vu une des «fermes» de la Forminière. Ce n'est pas une ferme à bétail (les postes à bétail s'appellent «ranch») mais une simple plantation vivrière avec potager. Le centre de la zone minière était fort peu peuplé jadis, et la Forminière avait entrepris de produire elle-même les vivres qu'elle consomme, plutôt que de les acheter au loin. L'agent agricole chargé de la ferme s'occupe en même temps du potager.

Le système est évidemment défectueux. Le manioc produit dans des plantations européennes revient fort cher. Aussi la Forminière a-t-elle entrepris une campagne de propagande agricole chez les indigènes, qui lui donne de très bons résultats: on pourra bientôt se passer de l'appoint des fermes, et acquérir par achats directs tout le nécessaire — sauf la viande. Celle-ci est fournie par les grandes entreprises d'élevage du Lomami, entreprises contrôlées par la S.E.C.<sup>272</sup>, laquelle dépend de la Forminière. La viande coûte très cher aussi, et il est question de la remplacer par du poisson séché d'importation.

[...]

Pays assez monotone, légèrement vallonné, plaine ou petite brousse, beaucoup de villages et de cultures. Les gens sont surtout des Baluba et des Lulua de Dibaya et de Luluabourg, importés ici il y a 8-10 ans et qui y ont fait souche: on a profité de toutes les dissidences pour donner aux dissidents le choix entre se soumettre à leur chef ou s'installer vers Tshikapa. La plupart ont préféré émigrer, et constituent maintenant le gros de la population d'ici.

[...] Rapide visite aux Sœurs, qui sont 7 et font de la bonne besogne: une congrégation de Westflandre, je ne sais laquelle. Il y a une sœur accoucheuse qui circule à bicyclette dans les villages du matin au soir.

Enfin, vers 5 h  $\frac{1}{2}$  nous pouvons (nous c'est M. Baudine<sup>273</sup>, le remplaçant de Heide<sup>274</sup>, Vallaëys et moi) aller voir les chutes de Mai Munene<sup>275</sup>, qui sont vraiment très belles. La hauteur n'est pas impressionnante: 5 m 40. Mais la masse d'eau est énorme, et surtout la disposition des chutes crée un spectacle tout à fait inattendu. Le Kasai, à cette saison des eaux très hautes, a en amont une largeur énorme, 800 m peut-être. Au centre du courant, la chute a creusé davantage le roc, de sorte qu'il s'est établi un fer à cheval; ainsi les eaux se jettent de trois côtés à la fois dans un tourbillon central qui est un chaudron d'enfer invraisemblable. Toute la masse s'écoule par un étroit chenal au courant impétueux. Nous étions à la rive droite, d'où nous voyions les chutes avec comme fond le soleil couchant, et de belles irisations dans l'écume.

<sup>273</sup> Jules Baudine (1893-1949), secrétaire général de la Forminière, représentant des sociétés minières au Kasai (*B.B.O.*, VI, 43).

<sup>274</sup> Gunnar Heide (1885-1939), secrétaire général de la Forminière (*B.B.O.*, V, 407).

<sup>275</sup> La grande eau en lingala.

<sup>276</sup> Mboy est la forme adoptée à l'*Annuaire officiel*.

[...]

**109.** 10.II. Mboie ou Boy ou Mboy<sup>276</sup>

[...]

Nous sommes donc partis hier matin, le Dr Muller, Vallaëys et moi, pour une tournée rapide dans le sud. Muller et moi dans une voiture, avec un «passager clandestin», un Basalampasu de Luisa, faisant partie de la caravane dont une bonne partie a été noyée dans l'accident du bac, et qu'il prend avec lui pour expliquer la situation là-bas. Vallaëys dans sa 7N avec son boy et un soldat chauffeur.

Première étape: Tshisuku, territoire des Bashilalungu. Les Bashilalungu sont des chasseurs assez farouches, assez peu enclins au travail. Ils occupent le pays à partir de 50 km de Tshikapa. Pays de petite savane, avec quelques galeries de belle forêt. Route excellente, suivant les crêtes autant que possible, donc facile à entretenir. A 85 km de Tshikapa, Kabelekese, centre d'une des sociétés minières associées à la Forminière: direction, usine de triage. On nous y dit que l'administrateur de Tshisuku se trouve sur la route, à 5 km de là. J'y vais tout de suite: cela nous épargnera 50 km puisque après Tshisuku nous devons repasser par Kabelekese pour rejoindre Mboy. Je trouve donc mon homme à Maï Tshilela, dans un petit gîte d'étape où il est en train de travailler, sa voiture à la porte. Recensements de valeur assez douteuse comme toujours. Ecartes énormes et inexplicables entre les proportions d'un village à l'autre. Ici 175 femmes pour 100 hommes; dans le village voisin 75. Ici 110 enfants pour 100 adultes, là 35. Pourquoi? L'explication la plus simple et, je crois, la vraie, est que dans certains villages on a caché des femmes et des enfants. Chaque vérification entraîne des rectifications importantes; malgré cela, la colonne d'estimation de la population non recensée est presque toujours vierge.

Le voisinage des mines donne aux gens des ressources, ils peuvent aller travailler ou vendre des vivres. Si les mines n'étaient pas là, on se demande bien ce qu'ils feraient pour améliorer leur sort...

[...]

Au bout d'une cinquantaine de kilomètres, nous tombons sur les Babindji, population excessivement curieuse. C'est, de loin, la plus prolifique du Kasai: les enfants grouillent. Mais, observation qui a été faite assez souvent par ici, la quantité semble être acquise aux dépens de la qualité: natalité forte, populations chétives. Natalité faible, peu de gens mais solides. Ici, ce ne sont que les hommes

<sup>277</sup> Vraisemblablement Lucien Liégeois (1902-1940), agent territorial de 1<sup>re</sup> classe, auquel Pierre Ryckmans attribue la qualité d'administrateur; en 1931 il ne semble pas y en avoir portant ce nom.

<sup>278</sup> ? Fourche (?-?), médecin français, chef de la Mission Maladie du Sommeil de la Forminière.

qui sont chétifs. Les femmes, au contraire, sont plantureuses. Cela s'explique, paraît-il, par le fait qu'elles portent les culottes. En réalité, elles ne portent rien du tout — ou si peu de chose: je parle au figuré. Elles ont tout à dire, et tiennent leur mari en petite estime. La femme fait à peu près seule les cultures, et n'en fait pas assez pour tout le monde. Elle se soigne la première, fait le soir un bon repas de farine, légumes, etc. et quand elle a fini, colle sur le toit de la case la boule de ce qui reste. Quand le mari rentre de faire son vin de palme, il constate avec joie ou douleur qu'on lui en a laissé assez ou trop peu et doit se contenter de ce qu'il y a ...

Cases minuscules, en sticks et feuilles, carrées à toit pointu ou à toit à deux pans, d'après la paresse du propriétaire. Un débroussé minuscule autour de chaque cas; les villages (toujours réunis le long de la route), dont peu alignés et presque cachés sous les arbres. Les femmes ont des baguettes dans la cloison du nez et un tatouage assez joli. Comme costume, un tout petit triangle d'étoffe ou de raphia, orné de pièces de 10 centimes, cachant un strict minimum.

Travail 0, ressources 0; un peu de vente de petit bétail aux travailleurs qui passent. Cependant, les gens ne répugnent pas à s'engager, mais la Forminière qui y a recruté pendant quelque temps, en prend de moins en moins parce que la main-d'œuvre vaut peu de chose.

Nous arrivons à Mboy Forminière vers 5 heures, puis à Mboy Etat où je fais mes petites affaires avec l'administrateur, Liégeois<sup>277</sup>. Nous y rencontrons le Dr Fourche<sup>278</sup>, un Français de Nancy, chef de la Mission Maladie du Sommeil de la Forminière, qui complète, au point de vue démographique, les renseignements de Liégeois. J'ai fait ici, au point de vue démographique, une observation intéressante. Il y a, comme partout, plus de femmes que d'hommes, bien que la disproportion ne soit pas trop accusée. Il naît, comme partout, à peu près autant de garçons que de filles. Où se produit donc l'écart? On constate que la totalité de l'écart est justifiée par la différence entre vieilles femmes et vieux hommes: p. ex. on trouvera dans une chefferie 90 vieilles femmes contre 30 vieillards. Il faudra réfléchir à cela pour tâcher d'interpréter le phénomène: on peut évidemment (comme toujours) en tirer toutes les conclusions qu'on veut.

Retour à Mboy Forminière où nous dînons chez l'agent M. Meyssens<sup>279</sup> et logeons dans un magasin.

Aujourd'hui, Luisa. J'ai trouvé une lanterne rouge et ai chargé mon appareil. Nous devons voir, paraît-il, des maisons sur pilotis que construisent les Balolo — c'est assez rare au Congo.

## 110. 10.II. Luisa

Me voilà au fin fond du Kasai, dans un patelin aussi sauvage qu'on peut le

<sup>279</sup> ? Meyssens (?-?), agent de la Forminière.



désirer, parmi des populations qui doivent être, pour qui a l'occasion de les étudier, intéressantes au possible. Nous avons quitté Mboy ce matin vers 9 heures. Nous avons traversé des populations successives — Babindji d'abord pendant une trentaine de kilomètres; ensuite Balolo (ou Balwalwa comme ils s'appellent eux-mêmes plus correctement); ensuite Bakete, quelques villages; enfin Basalampasu.

Les Babindji ont de petites cases en sticks et feuilles, comme celles que j'ai observées hier; mais à mesure qu'on s'approche des Balolo, le pisé apparaît. Cases extrêmement exiguës et basses, avec une ouverture ovoïde qui peut avoir 50 cm sur 30 ou 40. Puis viennent les pilotis: un cadre de sticks, des rondins croisés supportant le plancher de pisé; le pisé peut avoir au plus un mètre de haut. On place là-dessus un toit qui a l'allure d'une visière de casquette, plus haut d'un côté que de l'autre (ou plutôt devant que derrière). Les gens ont l'air assez farouches; je m'arrêtais à un village pour photographier une case, quand nous avons entendu des chants. Nous sommes allés voir, le Dr Muller et moi: le temps d'apercevoir quelques hommes avec des fusils à piston, et tous les hommes étaient dans la brousse, laissant quelques femmes sur place. L'une d'elles, un affreux vieux monstre, a consenti à se laisser photographier comme avant-plan à la case. Mais mon appareil était tellement poussiéreux, et puis je n'avais pas le temps de m'arrêter pour mettre au point au verre dépoli, que je doute du résultat. Les Babindji sont beaucoup plus confiants, et même plutôt trop. Une foule de gens étaient réunis pour la construction d'un gîte d'étape de la Forminière, à une vingtaine de kilomètres de Mboy: on leur a dit de danser et ils s'y sont mis avec une ardeur excessive. On a beau me dire que les mœurs sont strictes, chez eux, leurs danses n'en ont pas l'air: une invitation de l'homme à la femme de son choix qui vient dans le cercle pour danser en face de lui. Je suppose que, dansant entre eux la nuit, leurs gestes doivent être plus précis que lorsque des blancs regardent, et des danses de ce genre ne doivent pas favoriser la fidélité conjugale. Les femmes Babindji, comme les Balolo, sont vêtues d'une manière vraiment aussi sommaire que possible: une bande d'étoffe de deux doigts de large. Les Babindji ont la moitié droite du dos tatoué, sans pendant du côté gauche.

Quelques petits villages Bakete, auxquels je n'ai pas fait grande attention, car toute l'étape de demain se fera en pays Bakete, et j'aurai donc l'occasion d'en revoir. Et nous voici aux Basalampasu, belle race, mais à peu près stérile et terriblement infectée au point de vue vénérien. Grandes huttes, jolis villages, les gens qui viennent dire bonjour, courent derrière la voiture, ne font pas mine de fuir quand on s'arrête. Costume aussi sommaire que chez les voisins, mais avec un souci de coquetterie: un petit rideau de ficelles de raphia, orné de pièces de 10 cm ou de cauris, avec un fil de perles de chaque côté. Nous nous arrêtons pour

<sup>280</sup> ? Heusdent (?-?), agent recruteur de la Forminière.

<sup>281</sup> Maurice De Petter (1901-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>282</sup> ? Jobard (?-?), administrateur de territoire avant 1930 (?).

attendre Vallaeys (qui a cassé des ressorts et pourrait être en difficulté) à un petit village dont le chef est forgeron. Malheureusement, la forge ne fonctionne pas aujourd'hui; mais les quantités de scories et de minerai préparé prouvent que l'industrie ne chôme pas. Quelques ornements de métal: une jeune femme porte des anneaux de fer aux chevilles, une autre un triple anneau de cuivre au cou. Je les photographie avec un vieux vêtu d'une peau de singe, qui représente la vieille génération. Hommes et femmes ont un tatouage fort vilain qui leur fait un front ratatiné comme bourrelé de vieux pustules mal guéris. Drôle de moyen de se faire beaux! Avec cela, des dents limées, ce qui est sauvage sans doute mais pas vraiment laid.

Vallaeys finit par rejoindre, et nous filons devant un orage menaçant. Quelques gouttes de pluie; un coup très fort, qui fait faire une embardée au docteur, et cela semble vider le nuage. Un autre se forme en avant, mais nous l'esquivons à 70 à l'heure grâce à un tournant de la route, et nous sommes à Luisa vers 1 heure, après 160 km de route en général fort bonne.

Heusdent<sup>280</sup>, recruteur de la Forminière, chez qui nous déjeunons, m'a connu à Kigoma il y a une douzaine d'années (je ne m'en souviens pas, sinon que le nom me paraît familier). L'agent sanitaire de la Forminière qui tient ici un hôpital très fréquenté par les indigènes (surtout pour la syphilis) me communique quelques chiffres de ses recensements. L'après-midi je vais interviewer l'administrateur, De Petter<sup>281</sup>. Le recensement de Luisa est inexistant. Le territoire est soumis depuis peu; mais il paraît qu'il n'était qu'officiellement insoumis. L'administrateur de jadis, un certain Jobard<sup>282</sup> qui n'était pas jobard du tout, a réussi à cultiver ici l'«insoumission» comme une carotte de première grandeur, pendant de longues années. Pas d'impôt, pas de recensement, pas de papiers, pas d'ennuis: on était soi-disant sur le qui-vive et menacé en permanence. Il a suffi qu'il parte pour que tout rentre automatiquement dans l'ordre. Les Basalampasu, s'ils sont vifs et vaillants, prêts à jouer du couteau à la moindre provocation, paraissent accueillants et gentils tant qu'on ne les embête pas. Ils ne demandent qu'à travailler, et le recruteur de la Forminière reçoit des engagements tant qu'il en veut sans avoir à sortir de chez lui. Malheureusement, il y a au tableau une ombre terrible. Les premiers recensements, faits l'an dernier, accusent la natalité la plus faible de toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'ici: 25 enfants pour 100 adultes, dans certains groupements.

## 111. 11.II. Matin

[...]

J'ai trouvé par hasard quelques journaux parlant du Congrès Colonial. Cela

<sup>283</sup> Paul Coppens (1892-1969), avocat et professeur de droit colonial (*B.B.O.*, VII B, 67).

paraît avoir été un sérieux fiasco, et je suis heureux de ne m'en être pas mêlé trop! Coppens<sup>283</sup> a fait un article dans *l'Essor Colonial*, pour expliquer sur un ton solennel le point de vue du «Comité Permanent» qui va sauver la Colonie. Il dit là-dedans, notamment, qu'aujourd'hui l'indigène gagne en 8 jours de quoi payer son impôt. Je voudrais bien qu'il fasse le compte. Ici par exemple, 24 F par mois à la Forminière, 40 F d'impôt. Cela fait 7 semaines à travailler pour satisfaire le fisc. Et la Forminière ne peut pas employer tout le monde... Comment les autres paieront-ils? Ils n'ont rien et on ne voit pas ce qu'on pourrait leur faire faire. Ce qu'ils peuvent produire, le chemin de fer refuse de le transporter, ou, ce qui revient au même, applique des tarifs tels que cela équivaut à une prohibition pure et simple. Quand bien même on augmenterait le taux de l'impôt, le résultat serait nul: dans la moitié du Congo, la moitié des gens ne paieraient plus. C'est effrayant ce qu'on peut raconter de bêtises quand on regarde le Congo d'Europe...

[...]

Soir. Dibaya

Journée assez pleine, bien que l'étape n'ait pas été forte. Nous partons vers 9 heures, après avoir vainement attendu la fin d'une petite pluie fine, bientôt transformée en drache. Villages Basalampasu pendant quelques kilomètres, puis vers la Lulua des Bakete, qui s'en distinguent par un type physique plus chétif, des tatouages soulignant les sourcils (soulignant, c'est une façon de parler: je veux dire «accusant», car ils les surlignent plutôt), ou bien barres sur le front, mais plus de bourrelets. Costume féminin évoluant des ficelles (plus sommaires encore que celles que je t'ai envoyées de chez les Lufungu du Sankuru) vers la bande d'étoffe des Lulua.

A 28 km de Luisa, bac sur la Lulua — belle rivière assez large, au cours paresseux; bac sur trois pirogues, trop léger pour pouvoir passer le camion chargé. Il est passé avant nous, nous trouvons les gens en train de remplacer une roue — prélude d'embêtements ultérieurs.

Le temps se remet plus ou moins. La route est toute droite, elle coupe une série de dos de collines, sans fortes pentes, mais en légère montée ou descente tout le temps. La galerie de la Lulua fait place à la brousse, puis à la plaine — mais une plaine comme je n'en avais pas encore vue par ici, bien verte au lieu d'être jaunie. Puis je m'aperçois que l'herbe est devenue plus courte, tondue, avec des touffes plus dures laissées intactes. Je m'informe: nous sommes sur un ranch de la S.E.C. (Soc. d'Elevages et Cultures au Katanga) dont Cayen est grand chef. Mazia-

<sup>284</sup> ? Scheffer (?-?), responsable des élevages de la S.E.C.

<sup>285</sup> Nicolas Meers (1902-?), administrateur territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>286</sup> Vittorio Prati (1894-?), chef de la Mission Maladie du Sommeil du Kasai.

Mpata, à 80 km de Luisa. Il y a ici 4 000 bœufs, on garde les bêtes d'élevage à Kambaie (Kambaie est au Lomami). Le pâturage est riche, paraît-il; bien vert en tout cas, mais composé d'herbes larges et grossières, pas la prairie gazonnée des bons pâturages de l'Urundi. Nous faisons un détour pour aller jusqu'à la maison de l'Européen, M. Scheffer<sup>284</sup>, avec qui nous causons un instant avant de nous remettre en route. Un peu plus loin, nous voyons deux grands troupeaux importés de Rhodésie, destinés à la Forminière. Elle n'y fera pas une bonne affaire: les bêtes sont en mauvais état, beaucoup crèveront avant d'arriver. Toute cette organisation de ravitaillement en viande est d'ailleurs assez précaire et le restera longtemps encore. La Sec fait des affaires parce que les sociétés associées doivent (malgré leurs dirigeants locaux) distribuer aux travailleurs de la viande fraîche qui coûte beaucoup plus cher que le poisson. Mais ce sont là des bénéfices illusoire. Il faudra que le prix de revient par bête baisse énormément avant qu'on puisse songer à concurrencer le poisson, et puis quelles pertes et quel gaspillage dans le transport du bétail sur pied, dans le partage d'une bête d'un poids déterminé entre un nombre  $x$  de rationnaires! Sans doute, l'augmentation du troupeau réduira le prix unitaire; mais il y a un personnel nombreux, des vétérinaires largement payés, de gros frais à amortir... Et les élevages toujours à la merci d'une épizootie...

Après Maziampata, on entre en pays Lulua. Beaux villages, nombreux, grouillants d'enfants; de grandes cases, des maisons plutôt, des *Benapantalón* (Bena, c'est comme *Banya* ruanda) — c'est ainsi qu'on appelle ici les demi-civilisés — et beaucoup de femmes en pagne. Bientôt c'est le rail, retour à la civilisation, qu'on traverse deux ou trois fois avant d'arriver au poste de Dibaya, à une dizaine de km au nord du chemin de fer. Etape de 135 km.

Reçus par l'administrateur Meers<sup>285</sup>, qui est très bien. Interview de toujours, après le déjeuner. Ensuite, longue conférence avec le Dr Prati<sup>286</sup>, chef de la mission M. S. du Kasai. Celle-ci a examiné en 1930, 230 000 indigènes, parmi lesquels on trouve 6 000 trypanosés nouveaux. Le pourcentage de trypanosés décroît d'année en année, ou plutôt d'examen en examen; il y en a eu plus en 30 qu'en 29 parce qu'on a examiné pour la première fois des régions nouvelles. On peut dire qu'en cinq ans on tombe partout à moins de 1 %.

Malheureusement, les recensements de Prati ne me servent à rien pour contrôler ceux de l'Etat. L'expression même qui me vient naturellement sous la plume montre quelle situation absurde se rencontre ici: j'oppose les recensements «Mission médicale» aux recensements «Etat», comme si la Mission médicale ne dépendait pas de l'Etat au même titre que le service territorial! Aucune coordination entre les deux services qui devraient s'entraider sans cesse. La Mission médicale travaille de son côté, sans s'occuper des chefferies. Elle a des secteurs délimités par des rivières, qui ne correspondent nullement à des limites de chefferies; elle connaît souvent les villages sous d'autres noms que celui qu'on possède au territoire. De son côté, le territoire ne demande aucun renseignement à la Mission médicale; et celle-ci ne tient d'ailleurs guère à les donner. Car quand le docteur voit plus de monde que l'administrateur, l'administrateur bien souvent

se hâte de réclamer au chef l'impôt de x hommes non recensés; et le docteur ne verra plus aucun non-recensé à sa prochaine visite...

J'apprends que le tarif des coconottes sur le B.C.K., contre lequel j'ai violemment protesté chez Tilkens, vient d'être massivement abaissé, depuis huit jours. J'en avais d'ailleurs parlé à Charles aussi, en termes véhéments; lui citant le chiffre de Luluabourg: 150 F la tonne à l'indigène pour préparer, apporter au marché et vendre. 400 F la tonne au chemin de fer pour transporter jusqu'à Port-Francqui où l'on n'est pas encore près de l'Océan!! Je crois d'ailleurs t'en avoir écrit. Je ne sais pas jusqu'à quel point mon intervention a été efficace: la décision prise prouve au moins que j'avais raison.

[...]

## 112. 12.II.

J'ai eu quelques conférences intéressantes avec Heide et Muller au sujet du système de recrutement. Heide ne prise pas le système employé dont il décrit tous les inconvénients. Muller en vante les avantages. Tu sais que la Forminière n'a de contrats que pour les artisans spécialisés et pour 2 500 à 3 000 hommes recrutés au loin pour des contrats de 6 ou 8 mois. Les quelque 20 000 autres s'embauchent où ils veulent, travaillent le temps qu'ils veulent et disparaissent quand ils veulent sans devoir demander la permission à personne. Système européen, en somme. La base théorique est celle-ci: le contrat nous donne une arme contre le travailleur qui veut partir. Sommes-nous décidés à nous en servir, à poursuivre et faire emprisonner le déserteur? Non, car cela rendrait notre recrutement impopulaire et nous ne trouverions plus les énormes effectifs dont nous avons besoin. Alors, renonçons à cette arme.

Le résultat est remarquable à certains points de vue. La Forminière emploie 25 000 hommes presque le double de l'Union Minière. Elle lui coûte le tiers de ce que coûte la main-d'œuvre à l'Union Minière. Il y a un seul centre de recrutement, à Luisa; les gens y viennent s'embaucher spontanément. Jamais de crise d'effectifs.

Mais Heide signale les inconvénients. Beaucoup de bluff dans tout ça, dit-il. Pas de discipline. Tous les chefs de mines ont peur de perdre leurs travailleurs au profit d'une mine voisine, d'où tendance à réduire le rendement pour que les hommes soient contents. Un homme qui n'est pas content s'en va, il va s'embaucher dans la mine voisine. Les blancs n'ont plus aucune autorité. La qualité de la main-d'œuvre reste médiocre: on n'a pas de gens vraiment entraînés. On dit qu'on ne veut pas se servir du contrat contre le noir? Mais on n'aura pas besoin de s'en servir. La plupart des noirs ont notion de l'obligation morale qu'ils accep-

<sup>287</sup> Localité de l'Urundi.

tent, et la respecteront d'eux-mêmes. Combien voit-on de gens qui aspirent à la fin de leur engagement, sans songer pour cela à déserteur? Le contrat ne nous servira pas pour imposer une obligation juridique, mais pour imposer une contrainte morale librement consentie.

A cela Muller répond: «En fait, on a essayé les contrats sur place: désertions en masse. Déchets formidables. Je ne discute pas le système en thèse générale, je constate qu'avec les populations malingres de cette région-ci, c'est le seul possible. Parmi nos volontaires sans contrat, nous perdons 7%. A l'Union Minière, malgré une organisation beaucoup plus parfaite, 20%. Cela suffit à apprécier».

Heide discute encore le point de vue éducatif: «Nous ne formons pas les gens au travail. Nous favorisons des efforts sporadiques: un homme vient chez nous parce qu'il a besoin de dix francs. Quand il les a gagnés, il s'en va. Et puis quel gaspillage humain: 100 000 hommes vont et viennent dans nos camps pour entretenir un effectif au quart».

A cela Muller: «Nous entraînons progressivement au travail 100 000 hommes. Cela ne vaut-il pas mieux que d'en tirer 20 000 de leur communauté? Où est le gaspillage? Quand ils ne travaillent pas chez nous, les 80 000 hommes inoccupés font chez eux ce que feraient 80 000 hommes en permanence si nous avions une main-d'œuvre stable. S'ils ne se relayaient pas chez nous, on ne les emploierait quand même pas ailleurs, car personne ne serait assez fou pour aller recruter au loin une main-d'œuvre aussi médiocre...»

Je tiens pour Muller. Tu te souviens de nos bouviers à Kitega. C'étaient tous des gens de Mandari<sup>287</sup>, qui se relayaient par équipes de 20, passaient 8 jours au poste tous les 2 ou 3 ou 4 mois. Ils vivaient chez eux, ne se déracinaient pas; et au bout de quelques années, tous les gens de Mandari savaient conduire un bœuf, atteler un char. Si j'avais eu quelques bouviers professionnels, une désertion, une épidémie auraient pu me mettre dans l'embarras. Et les gens à petit terme sont une pépinière où on pourra choisir les meilleurs pour améliorer leurs conditions de travail et les stabiliser comme spécialistes...

Soir

Aujourd'hui, visite à Tshihunde, ranch de la S.E.C. situé dans l'est du territoire, près de la frontière du Lomami, à 65 km d'ici. La route jusqu'à la Lubi, à mi-chemin, n'est pour ainsi dire qu'un village: tous les villages perdus en brousse y ont été groupés. Devant chaque case, un champ de coton: que le terrain s'y prête ou non, cela paraît avoir peu d'importance. Quelques champs sont assez bien; mais le coton est à peine sorti de terre, il y a encore beaucoup de risques à affronter avant la récolte. Dans d'autres parties du territoire, tout est d'ores et déjà perdu: les plants n'ont même pas levé. Comme toutes les maisons sont le long de la route, il est assez facile de faire respecter l'obligation légale de planter

<sup>288</sup> ? De Pas (?-?), chef de secteur d'élevage de la S.E.C.

10 ares par contribuable; mais les gens n'en protestent pas moins. L'Interfina achète toutes quantités de manioc séché, en carottes, à 40 cent. Sur 10 ares, on peut récolter 400 kg au moins de manioc, contre 30 de coton — si tout va bien; et le coton se paiera 1 F 10 le kg. Tu devines si l'on s'y met avec enthousiasme!

Après la Lubi, on passe en pays Baluba. Peu de différence extérieure dans les villages et dans l'allure des gens; peut-être y a-t-il moins d'enfants.

A une cinquantaine de kilomètres, ferme de Dianiamba, plantation de la Cotonco. Abandonnée. Il y a de beaux bâtiments en briques cuites — et quelques hectares de caféiers perdus dans brousse. Les terres de cette soi-disant ferme sont en limite de la concession de la S.E.C., qui a ici 32 000 ha avec 3 800 têtes de bétail. Nous passons en chemin deux troupeaux de vaches noires, Aberdeen, la plupart sans cornes. Bétail assez petit, mais pas mal. Au poste, nous trouvons le chef de secteur, De Pas<sup>288</sup>; le directeur et le vétérinaire sont partis à Kambaie, la grande concession du Lomami, où se trouve Cayen pour le moment. On nous prépare un déjeuner sommaire avant d'aller voir quelques autres troupeaux. Au café, nous recevons la visite de Stella, un jeune éléphant tombé par erreur, il y a un an, dans un *dipping-tank* et lâchement abandonné là par sa mère. Il est tout à fait apprivoisé bien entendu, boit goulûment une bouteille de lait et croque avec délices une carotte de manioc. De Pas a fait venir quelques troupeaux qui se trouvaient dans le voisinage; il serait impossible de les voir tous, ils sont dispersés dans 14 kraals, disséminés sur toute l'étendue de la concession; le plus lointain est à 13 km. Il y a quelques jolis chevaux de selle au poste, ce qui permet les déplacements.

Les élevages principaux se trouvent à Kambaie, au Lomami. C'est là qu'on fait les sélections et les croisements, qu'on produit les reproducteurs. Les bêtes d'ici sont presque toutes des vaches indigènes de Rhodésie, avec des taureaux de demi-sang, Afrikander, Hereford, Devon ou Aberdeen. Les troupeaux sont d'une centaine de bêtes, avec 3 gardiens par troupeau. Il y en a 2 ou 3 par kraal. Je dois dire que leur aspect m'a déçu. Comme taille, comme poids, comme beauté, ils m'ont paru nettement inférieurs aux beaux troupeaux du Ruanda-Urundi (je le dis à la moyenne du R. U.). Des chefs de chez nous ne voudraient certainement pas échanger. Les taureaux, par contre, sont beaux — sauf que dans certains troupeaux il y a encore des taureaux indigènes parce qu'on n'a pas assez de bêtes de sang. L'avortement épizootique règne et provoque de grosses pertes: un quart ou un tiers des fécondations peut-être. Au total, je ne suis pas enthousiaste. Peut-être que Kambaie vaut mieux; mais ce que j'ai vu ne m'emballa pas du tout.

Retour vers 5 h, après une étape de 135 km.

Le Dr Prati me racontait ce soir un incident significatif, surpris par lui dans le territoire de Lodja. Les villages installés sur la route ont une «doublure» en brousse, où l'on entretient des cultures. Il se trouve un soir dans un de ces *sham-*

<sup>289</sup> Francesco Donadio (1898-?), médecin principal de 2<sup>e</sup> classe.

*bas*, villages de brousse, où grouillent les gosses. Il demande la raison de ce rassemblement inusité, et on lui répond que le «Commandant», l'administrateur, se trouve au village officiel et qu'on a fait venir les gosses au shamba parce que leurs cris pourraient empêcher le blanc de dormir et ainsi provoquer sa colère!! Tous les coqs avaient été évacués aussi et entassés dans une maison pour éviter leur chant trop matinal. Sans doute, le blanc n'avait pas donné des ordres en ce sens (il ne manquerait plus que cela); mais quelle mentalité ce petit trait révélé! Et quelle sensation d'oppression doit peser sur les noirs pour qu'ils en arrivent là!...

### 113. Luebo, 14.II.31

[...]

Dibaya me semble déjà si loin!

Nous sommes partis hier matin, moi dans la voiture du Dr Prati, Vallaeys derrière dans la sienne. J'ai eu à subir en cours de route les doléances de Prati, mécontent de la façon dont on traite sa mission. Evidemment, les médecins de brousse ne sont pas à la fête tous les jours. Pas de maison, pas de confort et pas de clientèle privée. Ils finissent par se demander: «Pourquoi toujours moi?». Quand ils en sont là, le moindre petit incident les exaspère; et on s'arrange toujours pour leur en créer. L'un demande une chaise; on lui répond qu'il a reçu son campement. Mais s'il était en poste, il aurait et le campement, et des chaises et des fauteuils et des tabourets... Cela devient alors des affaires sensationnelles, avec demandes de changement ou offres de démission. Pour comble de malheur, Donadio<sup>289</sup> qui vient remplacer Prati est un rat de ville tout ce qu'il y a de plus rat de ville. Il n'a jamais voyagé, n'a jamais été seul, n'oserait probablement pas camper dans un village de peur d'être mangé et dit à qui veut l'entendre que les médecins de la maladie du sommeil sont des poires et que, pour sa part, il ne restera pas à la Mission. Avec cela, Prati est sûr qu'en rentrant de congé il trouvera son œuvre sabotée. Pourtant, il a fait ici depuis 5 ans du très beau travail!

Pays Lulua, peuplé, évolué, riche: on est près du rail, et les gens se ressentent peu de la crise. Les achats de vivres pour le Katanga sont toujours illimités. Aussi est-ce une théorie presque ininterrompue de femmes se rendant aux marchés avec leurs paniers de farine.

[...]

<sup>280</sup> Mathieu Pelzer (1856-1895), officier de la Force publique (*B.C.B.*, II, 765).

<sup>291</sup> Abel Demol (1878-1954), missionnaire de Scheut, supérieur de la mission de Luluabourg (*B.B.O.*, VI, 306).

<sup>292</sup> Kamiel Leuridan (1882-1942), missionnaire de Scheut en poste à Luluabourg (*B.B.O.*, VI, 648).

<sup>293</sup> Joseph Van Kasteren (1887-1936), missionnaire de Scheut en poste à Luluabourg.

<sup>294</sup> Localité belge dans la province d'Anvers où est situé un collège résidentiel considéré comme un «peloton disciplinaire» dans lequel étaient envoyés les élèves difficiles; Pierre Ryckmans y a passé un an.

<sup>295</sup> Organisme ayant précédé les Offices du Travail (*Offitra*).



De nouveau en route. Nous passons le cimetière, riche en souvenirs. C'est ici qu'est enterré Pelzer<sup>290</sup>, première victime de la grande révolte des soldats de Lulua-bourg, révolte qui a duré des années, de 1895 à 1900, et qui s'est terminée par la défaite des révoltés à Uvira. Arrivée à la Mission vers 5 heures. Nous sommes reçus par le P. Demol<sup>291</sup>, supérieur, le P. Leuridan<sup>292</sup>, remplaçant Mgr De Clercq, le P. Van Kasteren<sup>293</sup> qui était, paraît-il, mon condisciple à Hoogstraeten<sup>294</sup>. Lulua-bourg est la plus ancienne mission du Kasai, fondée en 1893, je pense. Il y a des bâtiments nombreux en briques, école primaire, école normale, un hôpital de l'Assistance médicale aux Missions, etc. Mais comme ensemble, je trouve que cela ne vaut pas les belles missions de l'est.

#### 114. Dimanche, 15.II.

[...]

Hier (14), il pleuvait: les enfants n'étaient pas venus à l'école, la visite traditionnelle de la Mission manquait de charme. C'est d'ailleurs toujours, toujours la même chose, et l'on finit par avoir la nausée de ces éternelles visites de classes, d'admirer toujours des mêmes écritures dans les mêmes cahiers...

Nous nous mettons en route, avec Vallaeys cette fois: Prati est allé loger la veille au soir à Matamba, à une vingtaine de km de Lulua-bourg, où il y a un lazaret Maladie du Sommeil. Nous y passons pour le remercier et lui faire nos adieux. C'est un ancien poste de la Forminière, fondé au temps de la Bourse du Travail<sup>295</sup> du Kasai: il y avait un grand camp pour recrues, qui est devenu lazaret et abrite 2-300 malades, dormeurs pour la plupart, ou bien réfractaires: ceux qui ne viennent pas régulièrement prendre leurs injections sont envoyés au lazaret comme punition. Pendant que nous sommes là à bavarder avec Prati, passe le Dr Strickroot<sup>296</sup> (?), médecin de la Mission américaine de Luebo, qui annonce à Prati qu'il est atteint de la maladie du sommeil et qu'il commence à souffrir des yeux à la suite des injections de tryparsamide<sup>297</sup>... Cette mission de Luebo est celle qui a comme représentant légal le Rév. Savels<sup>298</sup>, ancien Père de Scheut défroqué et revenu au même endroit comme missionnaire protestant. Il paraît que Charles, qu'il était allé saluer, a refusé de lui serrer la main. Savels

<sup>296</sup> ? Strickroot (?-?), médecin de la mission américaine de Luebo.

<sup>297</sup> Médicament destiné à lutter contre la maladie du sommeil.

<sup>298</sup> Joseph Savels (1876-1946), missionnaire catholique, devenu missionnaire protestant et représentant des missions protestantes à Luebo. Sa notice à la *B.B.O.* (VI, 897) ne mentionne pas son passage au protestantisme.

<sup>299</sup> Jean-Paul Colin (1889-1941), président du tribunal de première instance de Luebo (*B.C.B.*, IV, 151).

<sup>300</sup> Francesco Sarcinella (1893-?), médecin principal de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>301</sup> René-Julien-Bernard-Désiré Sterckx (1896-?), commissaire de district adjoint du district du Kasai.

<sup>302</sup> Abréviation d'Usumbura.

<sup>303</sup> Arthur Ringoet (1889-1952), ingénieur agronome de la Société mobilière d'entreprises coloniales (Mobeco).

a perdu ici sa première femme et est revenu marié pour la 2<sup>e</sup> fois...

[...]

Soir

Dîner avec Colin<sup>299</sup>, juge-président, le Dr Sarcinella<sup>300</sup>, M. et Mme Sterckx<sup>301</sup>. Colin, que tu as peut-être rencontré à Usa<sup>302</sup> où il est venu un jour, a été pendant longtemps dans la P.O., d'où il a été expulsé avec de l'avancement. Il en a conservé un mauvais souvenir et en dit pis que pendre, surtout au sujet de la politique indigène: tribunaux de secteur, caisses de chefferies avec tout ce que ce maniement d'argent sans contrôle comporte de tentations pour les petits agents. Il ne m'apprend rien de bien neuf: il y a longtemps que je suis fixé sur la valeur de ces tribunaux qui prétendent être «coutumiers» et qui ne sont que «noirs», avec tous les vices des noirs et rien des qualités des coutumiers... Sarcinella est un Italien du genre sec, maigre comme tout, surtout depuis le départ de sa femme, rentrée en Europe pour ses couches. Sterckx a l'air bien et a une femme bien élevée — qualité assez rare dans le personnel dirigeant...

## 115. 16.II.

[...]

J'ai reçu de Ringoet<sup>303</sup> un mémoire sur les cultures de rapport faites en collaboration avec les indigènes (Ringoet est l'ingénieur agricole de Mobeco que tu as vu sur le bateau). C'est la question vitale en ce moment: il faut que l'on trouve à occuper les gens sur place chez eux. Partout les disponibilités en recrutements à grande distance sont à peu près atteintes, sinon dépassées; mais si même on allait à 25 % des hommes employés à grande distance de chez eux — ce qui serait énorme — restent toujours 75 % des hommes et toutes les femmes qui sont au village. Dans certaines régions on peut faire des vivres. Mais ailleurs? Faut-il les laisser croupir dans leur paresse? Le gros problème, c'est la protection à accorder aux entreprises européennes qui s'intéressent au développement de la production indigène. Le monopole avec prix fixé par l'Etat me paraît inadmissible: j'en ai trop vu les abus à la Cotonco. L'erreur du système consiste en ce que l'indigène doit payer pour les bêtises du blanc. On présente un compte à l'Etat: j'ai récolté x tonnes que j'ai vendues y francs. J'ai tant de frais généraux, transports, etc. Il me faut un bénéfice d'autant. Reste autant pour l'indigène. Mais si je fais des dépenses inutiles, idiotes, si j'administre mal mon affaire, si je truque mes bilans? Il faut donc une autre forme de protection, qui établisse une différence entre les bonnes entreprises et les mauvaises, les mal gérées. C'est la for-

<sup>304</sup> Jérôme Pinet, (1898-?), magistrat, procureur du roi près le tribunal de première instance de Luebo.

mule à rechercher...

J'aurais voulu voir Lukengo chez lui, mais il paraît qu'il ne se trouve pas à Mushenge, mais quelque part sur le rail entre Mweka et Port-Francqui. Je compte aller faire, si j'en ai le temps, une petite vérification de recensement dans un village quelconque, sur une route carrossable; car les chiffres me paraissent hautement fantaisistes. C'est malheureusement une chose assez délicate à faire quand j'ai le Cre de Dt avec moi, je ne veux pas avoir l'air de trop m'immiscer dans ses affaires, mais je tâcherai de m'arranger sans le froisser. J'ai encore eu ce matin un entretien avec le Procureur du Roi Pinet<sup>304</sup> à propos du Kwango. Il a reçu évidemment assez bien de plaintes contre des agents de la C.K., presque toujours à la suite de pillages et incendies de villages sous prétexte que des gens refusaient de rembourser des «avances». Ces prétendues «avances», c'est quelquefois une machette et une couverture laissées d'office devant la porte d'un homme qui s'est sauvé, après cela il est considéré comme coupeur. S'il ne coupe pas, on le relance sous prétexte qu'il refuse de «rembourser l'avance» et le tour est joué!

Le Substitut Lardinois, dont la femme est morte le mois dernier, a reçu à peu près au moment du décès de sa femme une invitation à rentrer en Europe pour paresse trop crasse. Cela dans un des districts où il y a le plus à faire!

Soir. Mweka

Je ne suis pas sûr que tu trouves ce nom sur la carte. C'est le nouveau poste sur le B.C.K., situé à 170 km de Port-Francqui, et remplaçant Mushenge, ancien chef-lieu du territoire des Bakuba. Poste d'ailleurs déchu d'une grandeur éphémère: fondé il n'y a pas trois ans, je crois, il a compté 167 Européens... et n'en a plus aujourd'hui que 37...

Nous sommes partis de Luebo vers deux heures. Aussitôt la Lulua franchie, les villages changent d'allure. On voit des Bakuba ou plutôt des Bakete soumis aux Bakuba. Les pantalons et pagnes sont remplacés par des tissus de raphia pour hommes et femmes de même; tantôt en couleur paille naturelle, tantôt teints en lie de vin. Les hommes ont sur la tête un macaron de paille, ressemblant au bonnet de police des carabiniers d'avant-guerre, tenu en place par une grande épingle à chapeau. On porte dans des paniers longs en forme de pirogue. Les villages sont sales et mal alignés: cases légères, à toit de fibre de palmiers, et parois en panneaux des mêmes fibres. Beaucoup de palmiers — raphia dans les villages: je suppose qu'on en boit le vin, et on en emploie les fibres pour tisser les pagnes et les «velours du Kasai». Nous sommes dans le domaine du fameux Lukengo, que je verrai demain. C'est dans ce pays-ci qu'a eu lieu le fameux recrutement sur lequel je suis tombé à Port-Francqui. Il se fait par hasard que ç'a été le seul! Et à propos de cette même équipe, le défroqué devenu missionnaire protestant,

<sup>305</sup> Chef kete. Ce nom est celui qu'il porte pour les Européens. Pour les Africains, il est Mbofe.

Savels, a écrit une lettre de protestation au Cre de District et au Gouverneur.

D'après lui, ce recrutement a été fait de pure force, par ordre de l'administration. L'administrateur prétend que non, qu'il a simplement recommandé au chef Bope<sup>305</sup> d'aider le recruteur pour qu'il ne parte pas les mains vides; que d'ailleurs il a vu les hommes avant leur départ, et qu'ils étaient d'accord. Ils ont peut-être dit en présence du chef qu'ils étaient d'accord, il n'est cependant pas douteux qu'il n'y avait pas un volontaire dans le lot. Le chef prétend par ailleurs que si l'on devait dire à un Mukuba quelconque qu'il peut travailler ou non, jamais un seul ne travaillera. Maron a demandé à Vallaëys une enquête sur ce recrutement. Je demanderai moi-même à Bope demain ce qui s'est passé pour autant qu'il veuille me répondre.

La route Luebo-Mweka a 72 km, en forêt ou plutôt en ancienne forêt défrichée pour les cultures, presque tout le temps. Après quelques villages Bakete, on revoit des villages Baluba, cases de pisé, «benapantalon», etc., anciens: travailleurs de la construction du rail qui se sont fixés dans la région et qu'on a laissés indépendants de Lukengo.

Arrivés ici vers 4 heures, nous sommes allés chez l'administrateur pour l'enquête traditionnelle. Recensements sans valeur: on trouve 75 femmes pour 100 hommes, et un chiffre d'enfants ridiculement faible. C'est le cas de dire «on trouve» car évidemment les autres existent, bien qu'on ne les trouve pas. 34 200 hommes adultes pour 58 000 femmes et enfants ensemble!! Il y a sans aucun doute assez bien plus de 34 000 hommes; à peu près autant d'enfants et très probablement plus de femmes. Les filles sont cachées comme les femmes. Malgré cela, l'estimation de la population non recensée ne tient aucun compte des écarts de chiffre, pour corriger ces erreurs par une évaluation raisonnable.

Le chef Lukengo touche environ 120 000 F par an de l'Etat, qu'il double par des prestations réclamées aux indigènes: couteaux, tissus de raphia, masques «anciens» fabriqués en série et dont il fait, paraît-il, un important trafic. Ses «ministres» (ils connaissent le mot français: l'un d'eux disait à Franck<sup>306</sup> qu'ils étaient tous deux «ministres», donc collègues) n'ont pas d'émoluments bien fixes, ils «nettoient» les villages. Le tribut n'a rien de fixe: le roi suce tout ce qu'il peut obtenir. On lui a interdit de percevoir des tributs en argent, mais il se rattrape sur les prestations en nature. L'interdiction des suçages en argent lui a été signifiée il y a deux ou trois ans, quand il avait institué une taxe de 50 F par famille pour se payer de l'essence!!...

J'ai l'impression que l'autorité européenne est mal établie dans le pays et que Lukengo fait à peu près ce qu'il veut: on n'ose pas se plaindre contre lui surtout depuis qu'on a vu le Roi se découvrir pour le saluer, en lui tendant la main... Il y a nombre de tribus soumises, c'est-à-dire assujetties. Les Bushongo, la tribu de Lukengo lui-même, ont des esclaves nombreux et ne font rien. Ils sont d'ailleurs

<sup>306</sup> Louis Franck (1868-1937), ministre des Colonies de 1918 à 1924 (*B.C.B.*, III, 325).

<sup>307</sup> Albert I<sup>er</sup> (1875-1934), troisième roi des Belges (*B.C.B.*, III, pp. IX-XXII).

en voie de disparition rapide.

Il n'y a pas de travailleurs, pour ainsi dire. Sur 34 000 hommes, 250 recrutés pour travail au loin, y compris les miliciens! Cela se comprend. Les Bushongo n'ont pas besoin de travailler, n'ayant que des besoins que leurs esclaves peuvent satisfaire. Les esclaves n'ont aucun intérêt à travailler, puisque leur maître mange quand même leur salaire... Le seul espoir, ce sont les esclaves qui veulent se racheter — ce qui coûte 150 F. J'ai suggéré à l'administrateur d'essayer un recrutement d'esclaves désireux de s'émanciper, pour les H.C.B. à Brabanta. Mais le Directeur de Brabanta ne veut, paraît-il, plus entendre parler des Bakuba depuis qu'il a eu tant d'embêtements pour une misérable caravane.

[...]

## 116. 17.II.

Il court ici parmi les noirs des bruits assez étranges: à Leverville, les Pères m'avaient dit qu'on expliquait mon voyage par une espèce de mobilisation que je devais organiser, parce que d'autres nègres voulaient venir prendre le pays. On associait confusément mon voyage avec ce danger... Ici au Kasäi, on est plus précis: le roi Albert<sup>307</sup> n'ayant pu payer ses dettes à l'Amérique, les Américains rachètent le Congo et vont venir le conquérir avec des troupes noires. La présence dans le territoire Mweka d'un nègre américain missionnaire expliquerait peut-être ces bruits? On va le tenir à l'œil pour l'expulser s'il se permet de faire de la propagande subversive. Des bruits de ce genre sont périodiques: il suffit qu'un noir vaguement lettré ait mal compris un article de journal et l'ait encore plus mal traduit à des gens de l'équipage d'un bateau pour que, sur tout le fleuve, les nouvelles les plus fantaisistes circulent. Démentir ne sert à rien. Le procureur Pinet nous racontait l'autre jour qu'ayant surpris dans les malles d'un noir de la côte (anglais) chez qui il perquisitionnait, des lettres où l'on prophétisait le massacre des blancs et l'incendie «des cendres de leurs maisons», il l'avait mis en prévention et fait affecter pour un mois, avec son costume d'Europe et ses lunettes d'écaille, à la corvée de tinettes. Cela avait sérieusement rabattu son prestige, dès avant qu'on se débarrasse de lui par l'expulsion...

## 117. 17.II. Port-Francqui

[...]

Peu après Mweka, on entre en forêt; et la route se partage entre forêt, brousse

<sup>308</sup> Mbofe, chef kete.

<sup>309</sup> Tissu d'origine indienne.

et plaine. Un petit bout est très mauvais: on circule pendant une vingtaine de kilomètres sur un chemin juste assez large pour laisser passer la voiture, avec tout le temps des feuilles et des branches qui balaient la carrosserie. Ce sont les endroits où l'entretien doit être assuré par les villages Bakuba dépendant de Lukengo. Là où il y a des Baluba étrangers au territoire — des importés qui se comportent un peu comme les Swahilis dans l'Urundi —, l'entretien est convenable. Ces Baluba sont extraordinaires: industriels, actifs, *benapantalon* même dans les coins de brousse où l'on se demande ce qui peut leur donner des ressources, il faut reconnaître qu'ils sont vraiment les seuls du pays. On se demande ce qu'on ferait sans eux. Tous les travailleurs du chemin de fer sont Baluba; les Bakuba sont assis sur leur derrière, portent des étoffes indigènes, ne participent en rien à la civilisation européenne; il paraît d'ailleurs que Lukengo interdit le port des étoffes d'importation.

Domiongo est un petit centre commercial à une cinquantaine de kilomètres de Mweka. Lukengo y a un vaste camp en cabanes de palmier. Nous sommes reçus par un «ministre» qui s'intitule: ministre: vieux musenji portant le petit panier sur la tête, un large couteau à la ceinture, un pagne de raphia teint en rouge et bouffant sur le ventre. Il nous conduit chez le chef en passant par son frère et héritier Bope ou Mbofe<sup>308</sup> (Bope pour les blancs). Lukengo est étendu sur une chaise-longue, sous un petit hangar de paille, protégé par une tenture en *kamiki*<sup>309</sup> contre les regards indiscrets, une dizaine de familiers accroupis autour de lui. Il est paralysé, remue à peine les jambes, soulève avec effort une main gonflée pour dire bonjour. Un pagne rayé l'enveloppe jusqu'au torse, qui est nu. Peu d'ornements aux mains: quelques anneaux de fer au poignet gauche. Des ongles interminables et crasseux. Son cou repose sur un petit oreiller rayé rouge et blanc. Un chapeau défeutré est posé en équilibre sur sa grosse tête. Il est énorme. Tu n'as plus connu Mukini, mais son fils Ntware, ou Utumbuzi, le gros chef de Mushenge, le rappelle assez bien. Lukengo est plus âgé, 50 ou 55 ans peut-être. Pas de femmes autour de lui.

Il parle d'une voix assez basse, semblant chercher ses mots, la langue lourde, avec de petits gestes des mains qui se soulèvent à peine. Son «premier ministre» demande à Vallaeys si c'est moi le «Commissaire *na Mputu*»<sup>310</sup> (*Mputu* égale *Ulaya*<sup>311</sup>). Cela me situe assez bien dans mes fonctions semi-officielles.

Je demande à Bope des explications sur le fameux recrutement que j'ai rencontré à Port-Francqui. Pourquoi n'a-t-il pas dit aux gens où on les envoyait? Pourquoi a-t-il pris des vieux édentés? Réponse: les Bakuba ne veulent pas travailler loin de chez eux (ils ne veulent pas travailler chez eux non plus). J'ai demandé 3 ou 4 hommes par village pour aller travailler à Mweka: si j'avais demandé des gens pour Brabanta je n'aurais eu personne. On m'a donné des vieux, parce qu'on craignait que les gens soient envoyés comme miliciens et

<sup>310</sup> «Europe» en lingala.

<sup>311</sup> «Europe» en kirundi que les Ryckmans ont pratiqué régulièrement pendant leur séjour en Urundi.

qu'on sait que les vieux sont refusés à la milice! Donc, aveux complets. Recrutement de force, et par ruse: sous prétexte de travail au poste. Je lui demande pourquoi il a menti aux gens qui dorénavant n'auront plus confiance en lui? Pourquoi il n'a pas expliqué aux gens qu'il s'agissait d'un travail de coupe de fruits, travail qu'ils connaissent bien et qu'ils pratiquent chez eux; pourquoi il ne s'est pas fait accompagner par quelques fins de terme qui exhiberaient leurs malles et montreraient qu'on revient gros et gras au lieu de tromper les gens, de leur présenter Brabanta comme un épouvantail où l'on ne peut attirer des victimes qu'à force de mensonges... Il convient que c'eût été la façon normale de procéder, et qu'elle aurait pu avoir du succès...

L'administrateur qui, hier encore, affirmait la pleine liberté de ce recrutement et traitait par-dessus la jambe la plainte de «défroqué» — on a beau être defroqué, on peut quelquefois avoir raison — avait l'air abasourdi de ces révélations. Les reproches que j'adressais à Bope s'adressaient évidemment à lui en tout premier lieu, et il le sentait bien...

Lukengo intervient pour dire que les Huileries ont, il y a deux ou trois ans, recruté des gens en disant que c'était pour six mois et les ont gardés un an; qu'à l'avenir, comme je le lui conseille, il débattrait les conditions en présence de l'administrateur et fera dire aux gens ce qu'il désire d'eux. Il a d'ailleurs fait l'expérience de ce que coûte une maladresse de ce genre: un mois après, il convoquait un village à Mweka pour aller danser devant Charles, et les gens restaient tranquillement chez eux.

[...]

Villages Baluba, fin de la brousse. Très vastes cultures, mais pour ainsi dire pas de petit bétail. Gros problème politique dans toute cette région de chemin de fer: le rail attire les dissidents: on y trouve des bonnes terres et le moyen d'écouler ses produits; mais les chefferies de Luluabourg se vident. Faut-il renvoyer tous ces gens dans leur patelin d'origine, alors qu'ils ont des champs magnifiques, dans un endroit où avant eux il n'y avait que la forêt? Ils ne demandent qu'à travailler: doit-on les rejeter dans leur stagnation? D'autre part, si on les laisse faire, c'est à très brève échéance la désagrégation complète des chefferies...

Port-Francqui

[...] Nous y recevons des visites: Tossi<sup>312</sup>, mon capitaine du «Forminière»; le Dr Bernardelli; Seront, administrateur; et ce vieil imbécile de Gilbert qui vient m'expliquer les choses. La feuille de route n'était pas en règle, mais il l'a reçue le lendemain de mon passage; les vieux que j'ai vus avaient été refusés, mais ils avaient suivi pour accompagner leur fils; tous les hommes étaient bien d'accord pour s'engager, etc. Il est évidemment assommé quand je lui dis que j'ai vu Bope le

<sup>312</sup> ? Tossi (?-?), capitaine de navire de la Forminière.

matin même et que le chef m'a avoué, en présence du Commissaire de District, avoir pris des vieux et n'avoir pas dit aux gens où ils partaient. Que veux-tu qu'il explique encore après cela? Il n'a plus qu'à reconnaître, et le fait franchement et piteusement: je ne savais pas, je ne me doutais pas, j'ai été un peu vite, etc. C'est pour cela que je suis au fond adversaire de l'intervention en matière de recrutement: c'est une solution de facilité, qui supplée à tout, qui dispense de tout le reste. A quoi bon être intelligent, connaître le noir, lui donner ce qu'il aime, le traiter comme il faut le traiter, savoir le prendre si le voisin qui n'a aucune de ces qualités trouve autant de travailleurs que vous en les achetant au chef, en les faisant prendre de force par l'agent territorial? [...]

## 118. 19.II. Aval de Brabanta

Température exquise hier, pendant toute la matinée: un veston n'était pas de trop. Soleil caché, brise fraîche. Si fraîche que pour quitter Port-Francqui nous avons eu grand-peine à tourner. Notre bateau est presque vide et a deux barges accolées, qui le sont tout à fait; les gouvernails sont donc aux trois quarts hors de l'eau et agissent fort mal. Or, malgré les efforts — si on peut appeler de l'agitation «efforts» — du service hydrographique (on l'appelle ici service idiocomique), Port-Francqui s'ensable. Il y avait jadis deux passes, séparées par une île; on avait adopté le sens unique, on passait au Nord de l'île pour monter, au Sud pour descendre. Mais la passe Sud s'est ensablée, il n'y a plus qu'un chenal, si étroit que deux bateaux n'y peuvent pas se croiser. Pour tourner, tout allait bien tant que le vent soufflant de l'aval ne donnait pas par le travers sur l'avant; mais alors plus rien à faire. Essai à bâbord, essai à tribord, retour au point de départ pour réessayer par bâbord — enfin il a fallu manœuvrer pendant une heure pleine et remonter à plusieurs kilomètres, jusqu'à un barrage construit par le service hydrographique pour diriger le courant vers les quais, loin en amont du port. Ce barrage semble débiter du sable au lieu de débiter de l'eau; le résultat est piteux. Je ne serais pas surpris d'apprendre en saison sèche que les lourdes barges à cuivre de l'Union Minière ne passent plus!...

Je t'ai dit l'autre jour que le B.C.K. avait réduit son tarif sur les coconottes. De Dibaya, on ne paie plus que 350 F au lieu de 550 la tonne; résultat, on peut payer à l'indigène 350 à 400 F au lieu de 150 à 200, donc le double au moins. Mais, chose terrible et effrayante comme aurait dit Van Saceghem<sup>313</sup>, ce chan-

<sup>313</sup> Il doit s'agir de René R. Van Saceghem (1884-1965), inspecteur vétérinaire (*B.B.O.*, VII A, 425).

<sup>314</sup> Jean Jadot (1863-1932), gouverneur de la Société générale de Belgique, créateur du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga (B.C.K.) (*B.C.B.*, V, 472).

<sup>315</sup> Gaston Feltz (1902-?), agent territorial de 1<sup>re</sup> classe.

<sup>316</sup> ? Vander Molen (?-?), commerçant.

<sup>317</sup> Louis Conrotte (?-?), inspecteur des plantations des Huileries du Congo belge dans le cercle d'Alberta.



gement de tarif est demeuré confidentiel. Les commerçants l'ont appris quand par hasard l'un d'eux, dans un moment de désœuvrement, s'est avisé de lire les avis dactylographiés affichés à la gare. Les administrateurs n'en sont pas informés, n'ont donc pu faire aucune propagande chez l'indigène. On disait que vraiment Jadot<sup>314</sup>, à qui l'on a forcé la main pour lui faire prendre la mesure, s'efforce de la saboter, de prouver par l'absence de résultats qu'elle ne servait à rien!

Une fois bien dans le courant, on file. Température d'Escaut plutôt que de Kasai. A midi nous sommes à Basongo, le dernier territoire du Kasai que je n'ai pas vu. Conférence avec l'administrateur, Feltz<sup>315</sup>, qui est consciencieux, assez compétent, mais un peu trop pénétré de son importance et convaincu que jamais un indigène du territoire des Bashilele n'aurait l'audace d'essayer de se dérober à ses recensements.

Verre de champagne chez Vander Molen<sup>316</sup>, vieux commerçant, brave homme et rouspéteur, qui a épousé une mulâtresse affreuse. Il raconte qu'un capita ayant volé 900 kg de poudre (45 000 F), et en aveux complets, a été condamné par le tribunal de Luebo à deux mois de Servitude Pénale. Après cela, tous les capitass cherchent l'occasion de faire un coup du même genre.

[...] Dîner chez Gilbert, vieux de la vieille, 23 ans d'Afrique, qui manifeste en mon honneur une négrophilie fatigante. [...]

Départ ce matin 19; un petit arrêt à Sanga Sanga, poste des H.C.B., où je rencontre un ingénieur agricole, Conrotte<sup>317</sup>, qui s'intéresse à son métier. Le cercle de Brabanta est assez misérable et sans avenir. Pour de gros frais généraux et 10 agents européens, il y a une usine traitant 2 à 300 tonnes de fruits par mois; on espère arriver à 10 000 t par an grand maximum, ce qui est le 7<sup>e</sup> à peine de Leverville.

[...]

## 119. 20.II.

[...]

Hier, à une heure de Brabanta, nous avons passé le poste de Sanga Sanga (H.C.B.) et sommes arrivés à Dibaya vers midi. Vallaëys m'a quitté à Dibaya, il part en auto vers l'intérieur, où règne une épidémie de dysenterie très meurtrière, avec cordon sanitaire de la Force Publique et tout ce qui s'ensuit. J'ai passé une agréable quinzaine avec Vallaëys, qui est un brave type, cordial et ayant du bon sens; mais il ne me paraît pas très intelligent. Il a une façon d'interroger les indigènes

<sup>318</sup> Oscar Defawe (1891-1952), résident de l'Urundi où il avait servi sous les ordres de Pierre Ryckmans (*B.B.O.*, VII A, 163).

<sup>319</sup> ? Lhoest (?-?), commerçant non identifié.

en leur suggérant la réponse qui ne doit pas lui permettre de recueillir des renseignements bien neufs. Il ne demande qu'à arranger les bidons, et prend volontiers ses désirs pour des réalités. La plainte du «Révérend» Savels, par exemple, à propos du recrutement des Bakuba, était écartée d'emblée parce que son auteur est un «mauvais coucheur». Une autre plainte, d'un colon, signalait que Lukengo avait imposé 500 F d'amende à un village et fait amarrer 4 femmes. Vallaëys lui demande s'il a amarré des femmes. Il répond évidemment que non. S'il a imposé une amende — cela se dit: «pris de l'argent». Réponse: non. J'insinue timidement: qu'est-ce que c'est que ces femmes qui ont été amarrées? Réponse: elles n'ont pas été amarrées, il n'y avait pas de corde; elles ont suivi leur mari. Donc, il y avait eu quelque chose. Je poursuis. Pourquoi le village a-t-il payé? Réponse: parce que les gens n'avaient pas voulu venir danser chez Charles le Ministre. — Combien? — 500 F. Les faits étaient donc exacts. Si Vallaëys avait été seul, il aurait tout simplement conclu qu'il n'y avait rien. En matière de constructions de routes, de déplacements de villages, il croit un peu trop facilement que les gens sont ravis, ne demandent pas mieux: genre Defawe<sup>318</sup> en moins brutal. Enfin, il a le fétichisme des chefferies «organisées». Organiser une chefferie, c'est refourrer ensemble une foule de gens qui se sont dispersés parce qu'ils avaient des motifs de le faire, et puis figer la situation en écartant toutes les plaintes comme «velléités d'indépendance».

Rencontré à Dibaya un certain Lhoest<sup>319</sup>, qui y est installé comme commerçant avec son frère. Doléances habituelles. Il se plaint surtout des «centres commerciaux», qui provoquent la concurrence la plus effrénée. Les commerçants ne peuvent plus s'installer où bon leur semble: pour faciliter la surveillance, on ne les autorise à ouvrir un comptoir que dans des centres déterminés; on n'ouvre un nouveau centre que s'il y a trois demandes au moins. Le résultat, c'est que quand l'un paie 50 cent. pour les coconottes, le voisin en offre 60, puis le premier 70, etc. On va jusqu'à l'extrême limite; on la dépasse et on se ruine. Il y a du vrai là-dedans; mais l'absence de contrôle est peut-être pire encore. Il faudra que je me documente à Léo sur cette question.

[...]

## 120. 21.II. Baminga

[...] Petit arrêt à Mangai pour charger des vivres destinés à la Mission d'études BCK. Nouvel arrêt un peu en aval, pour les décharger. J'y rencontre un Italien, Monta<sup>320</sup>, vieux colonial négrier: il reçoit un paiement forfaitaire par homme et

<sup>320</sup> ? Monta (?-?), commerçant italien.

<sup>321</sup> Paul Neels et sa femme (?-?), commerçants non identifiés.

<sup>322</sup> Léopold (1901-1983), prince de Belgique, futur quatrième roi des Belges (*B.B.O.*, VII C, pp. VII-XVI).

<sup>323</sup> Pseudonyme d'Ernest Thiers (1884-1945), cinéaste (*B.B.O.*, VI, 986).

se charge de tout: recrutement, logement, chop, etc. Il paraît que cela lui rapporterait 5 à 700 000 F par an! Son monde a l'air assez satisfait et lui aussi: il ne demande rien au Gouvernement et préfère sans doute que le Gouvernement s'occupe de lui le moins possible.

[...]

Neels<sup>321</sup> est le plus vieux commerçant de la région, il s'est fait petit à petit une fortune et tient malgré la crise. Sa femme est grosse et vulgaire (lui aussi d'ailleurs) mais vaillante et bonne: boutiquière dans l'âme, se levant de table pour servir à un noir client le paquet de cigarettes demandé, passant la nuit au chevet d'un travailleur malade. Neels (Mundele Paul pour les noirs) a un petit coup de bambou, il a d'ailleurs eu la maladie du sommeil il y a deux ou trois ans, mais il conserve beaucoup de bon sens. Les grands personnages viennent le voir. Le prince Léopold<sup>322</sup> a chassé avec lui. Le cinéaste Genval<sup>323</sup> a filmé chez lui pendant 15 jours chez des Basenji qui filent devant les autres blancs. Chalux lui tape sur le ventre et lui a montré une grande boîte de perles à son dernier passage. C'était bien pour cela qu'il venait au Kwango; mais il cherchait aussi du diamant et n'en aurait pas trouvé. Je ne sais si je t'ai dit que j'ai vu de ces perles. Dans certaines régions les indigènes les vendent, paraît-il, 50 cent. pièce. Elles sont grosses — certaines comme des pois, mais de forme tout à fait irrégulière et n'ont aucun orient: une couleur gris-argent mate. Aucune valeur en Europe, dit-on.

Neels a de bonnes histoires, qu'il faut prendre bien entendu avec un grain de sel. Il a une autorité immense sur les indigènes de la région; ses 500 travailleurs ne sont liés par aucun contrat et ne le lâchent jamais. Il conserve d'ailleurs des méthodes un peu... coutumières. Une nuit, on vient lui signaler d'un de ses postes d'aval que l'équipage d'un steamer des H.C.B. a volé 1 400 F, des tissus, du sel, etc. Au matin, quand le steamer accoste chez lui, Neels demande au capitaine l'autorisation de chercher à récupérer son bien. Le capitaine lui offre de fouiller le bateau. Inutile, dit Neels, on ne trouverait rien. Laissez-moi faire.

Il aligne l'équipage sur la barge, dit qu'on l'a volé, et que tout le monde va passer sur sa peau de léopard. Le coupable seul sera puni. Sur quoi un homme sort du rang et dit: c'est moi. On a très peur de lui, parce qu'il a été grand chasseur et qu'on lui croit un *kisi* <sup>324</sup> puissant (*dawa*) pour tuer les bêtes et démasquer les gens qui lui nuisent.

Quand il est mécontent d'un travailleur, il lui arrache quelques cheveux et lui dit: F... le camp, je te chasse. L'autre, vert de peur, va se rouler aux pieds de la mère Neels pour implorer sa grâce. Avec des cheveux à lui en la possession de Mundele Paul, et chassé, quels malheurs vont fondre sur lui?

<sup>324</sup> Sortilège.

<sup>325</sup> Marque de fusil.

Neels est encore un exemple de ces gens qui jamais ne demandent rien à l'Etat. Il n'en a pas besoin parce qu'il est honnête avec l'indigène et sait le prendre. Et aussi parce qu'il n'a pas la prétention de commencer avec 1 000 travailleurs le premier jour, comme tant de sociétés... Il raconte d'assez sombres histoires de fripouilles qui ont jadis embêté l'administration pour réparer leurs gaffes. Cela va d'ordinaire comme ceci. Vol d'une pointe d'ivoire à un indigène, on lui jette 20 F. Les gens ne mettent plus les pieds à la factorerie. Menace de les dénoncer à l'Etat comme révoltés, annonce des pires répressions. Lettre à l'administrateur pour signaler un mouvement de révolte. Quand l'administrateur arrive, bruits habilement mis en circulation: ça y est, on vient vous faire la guerre. Tout le monde en brousse. Opération militaire. «Vous voyez ce qui arrive quand on veut m'embêter?»... Un administrateur a failli être collé ainsi. Un Suisse (en faillite aujourd'hui) avait commencé contre lui une campagne dans le journal de Benez: refus d'assister le commerce, etc. Neels trouve un jour l'administrateur en larmes, lui demande pourquoi, apprend qu'à la suite des articles il a reçu des demandes d'explication, se sent menacé de sauter, etc. Tous les indigènes étaient en brousse. Neels les convoque, ils viennent; on leur demande de s'expliquer. Tout sort: exactions, chasse illicite, vols, etc. Et avis de filer au plus vite quand le Boulamatari arrivera, parce que ça va barder...

Dernièrement, affaire grave par ici. Il ne m'a pas nommé les intéressés, mais cela doit être à Idiofa ou Niadi. Un agent territorial confie à un messenger et à deux Basenji un fusil de chasse et des *albini*<sup>325</sup> pour tuer du gibier. Mes gaillards s'amènent dans un village et, pour essayer leurs armes ou établir leur autorité, tuent une femme et l'enfant qu'elle portait. Les indigènes accourent chez Neels qui signale l'affaire à l'administrateur. Celui-ci vient sur place, étouffe tout, offre 700 F à la famille, qui refuse en disant que la palabre doit être tranchée par le juge. L'administrateur force un autre homme du village à accepter les 700 F. A la suite de quoi, les chefs de la région viennent mettre leurs malles d'argent en dépôt chez Mundele Paul en lui disant qu'ils ne veulent plus entendre parler de Bulamatari...

L'histoire des Américains se corse. On donne ici des détails. Ils doivent arriver avec de très grandes poches, remplies de boîtes à sardines qu'ils distribueront à tous. Puis ils donneront des fusils perfectionnés pour tuer éléphants et hippos... L'autre jour, un noir américain, missionnaire protestant, montait sur un steamer, en cabine évidemment. On a annoncé aussitôt qu'il représentait l'avant-garde. Par hasard, nous n'avons rencontré aucun steamer montant depuis Port-Francqui. Hier soir, un capitaine de notre bord demande à Neels si les Américains sont déjà arrivés à Kin, et si c'est pour cela que la navigation est suspendue!!

Soir. Dima

<sup>326</sup> Le texte complet de cette lettre figure au document 154.

[...]

Je dîne ce soir chez Van den Byvang, Dir. Gén. de la Cie du Kasai. Je lui ai déjà dit, en prenant un verre de bière, ce que j'avais à lui dire sur mon voyage dans ses cercles... Je ne lui enlevais d'ailleurs aucune illusion: il est convaincu que tout son personnel est composé de fripouilles et décidé à faire ce qu'il peut pour modifier cet esprit. Y réussira-t-il? C'est une autre question.

[...]

## 121. 22.II. Dima

[...]

V. d. Hallen m'a remis une lettre de Mgr Van Hee. Je l'ai ouverte avec une certaine appréhension: je craignais que notre rapport (je puis même te dire à toi: mon rapport) ne lui ait déplu. Aussi ai-je été enchanté de lire ceci<sup>326</sup>:

«Mon cher Monsieur Ryckmans. Permettez-moi de vous féliciter et de vous remercier pour le beau travail que vous avez accompli au Kwilu, en collaboration avec M. Van der Hallen et le R. P. Allard. Vous avez vraiment purifié l'atmosphère et j'espère que maintenant nous pourrions enfin faire œuvre constructive...», etc., le reste sans intérêt comme on dit en citant en jurisprudence des attendus de jugement.

Cette formule est heureuse: purifier l'atmosphère. Je crois bien que nous l'avons fait. Mais je suis enchanté que Mgr Van Hee le dise, pour le cas où il y aurait du pétard en Europe...

[...]

## 122. 23.II. Matin. Dima

[...] A quatre heures, visite chez De Waersegger<sup>327</sup>, qui vient d'arriver ici comme

<sup>327</sup> Léon De Waersegger (1902-?), substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance du Kasai.

<sup>328</sup> Abréviation de Coquilhatville.

<sup>329</sup> Auguste Jamouille (1883-?), procureur du roi près le tribunal de première instance de Coquilhatville.

<sup>330</sup> ? Pecqueut (?-?), avocat à Coquilhatville.

<sup>331</sup> Jules-Edmond-Joseph Campill (1887-1956), président du tribunal de première instance de Coquilhatville (*B.B.O.*, VII A, 83).

<sup>332</sup> Pour Elisabethville.

<sup>333</sup> Mot au sens inconnu.

Substitut, après le départ de sa femme. Il a l'air assez dégoûté du métier: la magistrature traverse une mauvaise passe. Guebels, ff. de procureur général pendant le congé de Gaspar, la ridiculise. Le procureur du Roi de Léo est un gros paresseux. Le procureur de Coq<sup>328</sup> est ... Jamoulle<sup>329</sup>, revenu ici il y a quinze jours avec deux filles à marier. Cela sera joli, si elles tiennent de leurs parents. Il y a quelques scandales: conseiller juridique du Congo-Kasaï, qui a fait les fonctions de conseiller juridique en chef, poursuivi pour détournement de 70 000 F au préjudice d'une succession dont il était curateur. L'avocat Pecqueut<sup>330</sup>, de Coq, en prison sur aveu de détournements de 240 000 F. (Il a d'ailleurs été relâché par Jamoulle dès son arrivée). Le juge Campill<sup>331</sup> de Coq soupçonné de répandre les bruits de reprise du Congo par l'Amérique en vue d'on ne sait quelle propagande? Ce charmant Lardinois accusé par l'opinion de Bandundu d'être cause de la mort de sa femme pour l'avoir forcée à se débarrasser d'une grossesse: elle l'appelait de son lit de mort, mais il a continué à boire de la bière dans son bureau, parce que ce spectacle aurait pu lui faire une impression désagréable...

Le moment est peut-être venu de déclencher une offensive pour une réorganisation de la magistrature. Ma formule: recruter les magistrats parmi les docteurs en droit, administrateurs territoriaux principaux, ayant fait avec succès leur stage de commissaire de district adjoint.

[...] Elle raconte avec une mémoire infailible et beaucoup de cœur et de pittoresque. Comme bleu d'Europe, V. d. B. avait été désigné pour reprendre le territoire de Kambove en pleine brousse à cette époque: 9 jours d'étape d'Ebv<sup>332</sup> sans un village. Trompés sur la distance par les renseignements de *sbiffs*<sup>333</sup> rencontrés en route, ils avaient voulu devancer leur caravane à la dernière étape. Ils font un bout de toilette, se mettent en blanc sur leurs vélos, sont surpris par la nuit, dorment sur une termitière et s'aperçoivent au matin qu'ils étaient à ¼ d'heure du poste. Mme avait le dos de sa robe bouffé par les termites!...

[...]

Soir. Gamboni

Arrêt d'une couple d'heures à Kibambili, ce midi. Kibambili est un poste de plantation et d'exploitation forestière, appartenant à un M. Steyaert<sup>334</sup>. Nous sommes allés lui dire bonjour après le déjeuner. C'est un colon méritant qui a, paraît-il, beaucoup travaillé et qui gagne bien sa vie. Comme toujours, lamentations et récriminations. Ce sont les gaspillages de l'Etat qui font les frais de la conversation. Au service hydrographique, par exemple, on a prescrit par souci d'économie de ne plus acheter sans adjudication régulière plus de deux sacs de ciment à la fois. Comme ces messieurs construisent de tous les côtés, et qu'ils n'ont

<sup>334</sup> ? Steyaert (?-?), colon non identifié.

nulle envie de se priver de ciment, on en achète par deux sacs à la fois mais presque chaque jour. Et un bateau à moteur fait quelques heures de voyage et brûle quelques touques d'essence pour aller chercher les deux sacs... Les principes sont saufs. Je crois que l'administration du Lac Léopold II ne vaut guère mieux que celle du Kwango. On parle d'un administrateur qui arrondissait un peu son traitement en faisant du transport à 2 F le km — essence et huile à fournir par le transporté. Comme activité, peu de chose. On percevait l'impôt chez les commerçants: les indigènes qui veulent venir payer paient, les autres restent partis. Recensements sans valeur...

Ce pauvre Steyaert est affligé d'un des moutards les plus mal élevés que j'aie jamais vus: boudeur et laid, ne parlant que bangala et traitant ses parents comme des boys...

[...]

### 123. 24.II.

[...]

Dindon m'apporte ma tasse de café au bastingage. — Bonjour Monsieur! — Bonjour M. Dindon? *Mutema na yo azali malumu lelo?* («Est-ce que tu es de bonne humeur (est-ce que ton cœur est bon) aujourd'hui?») Et le brave me donne cette réponse parfaitement véridique; *Mutema na ngai azali malamuk mikoro yonso!* («Mon cœur est bon tous les jours!»). Le brave Dindon sera bientôt célèbre. Tous ceux qui l'approchent le remarquent pour son courage jovial et sa bonne volonté. Van der Hallen me donne pour lui une petite boîte de capsules pour fusil à piston, qu'il pourra vendre avec un sérieux bénéfice: immédiatement cela disparaît dans le fond de ma valise, où il met les affaires précieuses, livret, etc. Je lui donnerai mes vieux vêtements de brousse — ou tout au moins un costume kaki et un capitula, réservant pour mes fils mes pantalons gris — que j'ai d'ailleurs fort peu mis.

[...] Je travaille à mes évaluations de population. Les écarts sont beaucoup plus grands qu'on ne l'aurait cru. Nombreux sont les territoires de 15 ou 20 000 km carrés, grands comme la moitié de la Belgique avec des populations assez farouches qui savent qu'on ne peut les visiter rapidement qu'une fois l'an tout au plus: il est clair que leur enthousiasme à se faire recenser doit être assez limité, et que les moyens de contrôle sont à peu près nuls. Pour le Kasai, par exemple, je trouve en examinant territoire par territoire et en appliquant à chacun un coefficient de correction variable d'après les circonstances, une augmentation totale de 20 %. Au Kwango, il y aura presque autant.

<sup>335</sup> ? Scagliosi (?-?), ancien fonctionnaire, colon.

[...]

Soir. Kunzulu. Nous réparons la chaudière et logeons ici, au poste de Scagliosi<sup>335</sup>, dont tu te souviens peut-être. C'est un colon italien qui a fait ici jadis une tentative de «colonisation» par des paysans italiens — tentative qui a, bien entendu, lamentablement échoué. Les colons sont morts d'hématurie ou de delirium tremens, les survivants se sont dispersés.

[...]

Je rentre à 10 h d'une longue visite chez Scagliosi. 28 ans de Congo avec 2 ans de congé. 52 ans: solide, bien portant, plein de vie et de vigueur. Il a gagné beaucoup, beaucoup dépensé en pure perte et réalisé quelque chose. La forêt, quand il est arrivé ici; 6 blancs morts de maladie du sommeil en quelques années... Aujourd'hui la forêt a disparu; on ne voit plus une tsétsé; il a 75 têtes de gros bétail qui paraît admirablement bien portant. J'ai visité son camp: un village heureux; des cases plus belles que chez les indigènes; des gens satisfaits, dont plusieurs sont chez lui depuis 20 ans... On lui refuse, en vertu des statistiques suivant lesquelles il n'y a pas de main-d'œuvre disponible, les 500 ha à quoi il aurait droit comme ancien fonctionnaire méritant. Voilà bien l'incompréhension des bureaux. Un homme qui ne recrute pas, qui ne sollicite pas les gens, chez qui l'on vient demander du travail et à qui l'on refuse la concession en invoquant les statistiques! Il est installé dans le pays vide dont je t'ai parlé à propos de mon retour en avion de Luluabourg. Il a fait disparaître la brousse; il nourrit du bétail; il attire les gens sans leur faire violence et on le traite comme un vulgaire aventurier. Je ferai mettre bon ordre à cette affaire. Il est vraiment trop stupide de voir traiter des demandes de ce genre du fond d'un bureau! Note qu'un des arguments pour lui refuser ses 500 ha, c'est qu'à raison des irrigations qu'il a faites il peut nourrir son bétail sur moins d'hectares qu'il ne lui en faudrait sur des pâturages non aménagés, qu'il n'a donc pas besoin d'extensions! Littéralement: une punition à raison de son initiative!

J'ai rencontré chez lui Mme Knauer<sup>336</sup>. Une Scandinave qui, après divorce, épousa le Cre de Dt du Kasäi, lequel, alcoolique, devint fou. Par fierté, elle n'a pas voulu rentrer, a ouvert dans le chenal une factorerie et des postes à bois, et a fait venir son fils du premier lit pour l'aider. 19 ans d'Afrique avec 18 mois de congé. Elle rentre en Europe dans un mois, et fera route avec nous demain jusqu'à son poste situé en aval.

[...]

## 124. 25.II.

<sup>336</sup> ? Knauer (?-?), veuve de fonctionnaire installée sur place.



[...]

Cette région du plateau de Tua, où Scagliosi est installé, pourrait bien devenir intéressante. Il y a quelques têtes de bétail magnifiques, prouvant que l'élevage est possible. Aux portes de Léopoldville, on dispose d'immenses espaces, sans aucun droit indigène, libres d'occupation. Pour le ravitaillement du bas, c'est tout ce qu'il faut; d'autant plus que vraisemblablement le chemin de fer y passera un jour.

A propos de chemin de fer, voici ce que j'ai appris à Bandundu. Tilkens y est passé le 20, montant en avion jusque Coq, d'où il devait partir vers l'Ubangi, je crois, avec un des nouveaux hydroglisseurs. (Aux dernières nouvelles, il serait d'ailleurs en panne: jamais hydroglisseur n'est arrivé au bout d'un voyage). Il a dit à Van der Hallen que l'on allait mettre dans la zone du futur B.C.K. une mission médicale chargée de l'assainir. On consacrera à cela le «Fonds Reine Elisabeth». Et on reparlera de la construction quand l'assainissement sera acquis.

En attendant, il paraît que les recrutements de l'Office du Travail sont suspendus. On a réussi à obtenir par rengagements sur les chantiers les effectifs réduits dont on a encore besoin pour l'achèvement des travaux du Matadi-Léo. C'est très beau mais c'est une formidable gaffe. Car si on supprime ces recrutements, toute l'organisation tombera. Tout l'élan sera perdu. Tout sera à recommencer le jour où on entamera d'autres grands travaux... L'occasion était belle de renoncer aux recrutements forcés, de ne prendre qu'un effectif réduit de vrais volontaires, pour maintenir le courant. Je ne sais pas encore si la nouvelle est vraie, il est possible qu'on n'ait suspendu qu'au Kasai, et qu'au Sankuru on continue. Je verrai à Léo.

[...]

Pendant que nous étions là, Beernaert<sup>337</sup> a reçu un télégramme d'Elisabethville (envoyé via Bruxelles, la T.S.F. ne fonctionnant pas le soir) annonçant un grave accident d'aviation à Bukama. Le pilote tué — les passagers blessés? Il y avait 10 passagers, on n'a pas encore de détails sur leur sort. Le pilote est celui avec qui j'ai fait mon dernier vol Léo-Bandundu: il était considéré comme un des meilleurs. C'est le premier accident de passagers qui se produise à la ligne. Je me suis demandé aussitôt si tu n'as pas pu être inquiète. J'aurais pris cet avion si je n'avais pas eu la «Forminière» à point; ou plutôt j'aurais dû le prendre, sans y réussir puisqu'il est détruit. Mais comme l'accident s'est produit à Bukama (probablement à l'atterrissage), tu n'auras pu avoir aucune inquiétude.

## 125. 26.II. Léo

<sup>337</sup> Joseph Beernaert (1883-?), vice-gouverneur général, gouverneur de la province du Congo-Kasai.

[...] J'ai l'impression qu'Engels tout au moins, peut-être aussi un peu Bertrand, ont insisté sur le côté enquête: dénonciation d'abus, tandis que j'ai moi examiné surtout le côté possibilités — sans aller voir de trop près aux abus du passé.

[...]

**126.** 1<sup>er</sup> mars. Léo

[...] Il y avait à bord quelques rescapés de l'accident de Bukama. Accident d'autant plus malheureux que tout aurait pu se terminer par un peu de casse sans gravité: si le pilote a été tué sur le coup, personne des 7 ou 8 autres occupants n'a eu plus que des contusions et des égratignures. La plaine de Bukama est limitée par des blocs rocheux — dans le brouillard, le pilote n'a pas vu un de ces blocs, n'a pu décoller à temps au bout du terrain, le train d'atterrissage a heurté, l'avion a piqué du nez, les passagers sont tombés l'un sur l'autre, les malles ont été bosselées mais le pauvre pilote a probablement reçu un choc dans la nuque qui l'a tué sur le coup.

Réunion chez Cayen à 4 heures.

Il avait insisté en Europe, «afin de ne pas avoir l'air d'un pantin», pour que la Commission de Protection des Indigènes, avec qui nous sommes censés collaborer, soit réunie pour notre retour. Réunion qui n'a pu être arrangée, mais on rassemblera officieusement les membres présents à Léopoldville. Réunion qu'à mon sens on n'aurait pas dû demander. Car il ne peut être question de soumettre quelque chose ressemblant même de loin à un rapport. Des conclusions? Je ne serais pas prêt à les tirer dès aujourd'hui, sans avoir revu toutes mes notes, tout pesé, comparé avec les impressions de mes collègues. Des impressions d'ensemble? Oui, mais alors à condition de les résumer d'une manière si générale, si prudente, qu'elles puissent toujours cadrer avec nos conclusions finales. Présentées ainsi, elles manqueront d'intérêt.

Je constate chez Cayen un souci primordial: celui de rester dans le cadre de son premier rapport de 1925. Celui-ci, et les mesures qu'il a provoquées, ont été appréciés, à l'étranger; dire qu'il a eu tort serait un désaveu pénible. Cela va obliger à une gymnastique assez délicate. Donner l'impression qu'on s'en tient au rapport de 1925 en l'adaptant légèrement — même quand on s'en écarte... et qu'on s'en écarte tout à fait.

**127.** 2 mars

Petite satisfaction de vanité aujourd'hui. Nous avons eu une réunion chez Cayen, suivie d'un dîner pour célébrer la nomination du brave Mottoulle comme Direc-

teur-Général-adjoint de l'Union Minière. Cela m'a fait plaisir comme s'il s'agissait d'un frère. Brave et honnête homme, intelligent et joyeux, travailleur et bon vivant...

J'avais rédigé ce matin quelques pages pour mettre au point la question, dont je dois t'avoir entretenue déjà, du rapport HAV-FEI. Expliquons ce jargon. On admet qu'on peut recruter 10% des HAV (hommes adultes valides), mais avec une restriction: c'est que si la proportion HAV-FEI (femmes, enfants, invalides) tombe en dessous d'un certain chiffre, on doit suspendre les recrutements. Par exemple: une population comptait, avant tout recrutement, avant toute influence européenne, 100 HAV et 300 FEI. On peut y recruter 10 hommes. Mais, si le jour où on parle d'en recruter, elle ne compte plus que 90 HAV pour 300 FEI, on doit en conclure que les 10 HAV recrutables sont déjà partis, et on ne peut plus recruter: le disponible a été pris. Jusque-là, très bien. Tout le monde est d'accord.

Mais si, avant toute influence européenne, la population comptait non pas 100, mais 80 HAV pour 300 FEI? Cela est possible, cela se trouve dans certaines populations où il y a beaucoup d'enfants. Dans l'esprit de la Commission, on pourra toujours y recruter 8 hommes — 10% — sans faire de mal.

L'administration a mal compris. Elle a interprété que toute population non touchée devait nécessairement compter 100 HAV pour 300 FEI et que, si on n'en trouvait plus que 90, cela impliquerait des prélèvements antérieurs, et par conséquent qu'on ne pouvait plus en recruter. Par contre, si on trouve 130 HAV pour 300 FEI, on en conclut qu'il y a trop d'hommes. Quand on aura recruté 10%, soit 13 hommes, on dira qu'il reste encore 117 HAV pour 300 FEI, alors qu'il n'en faudrait que 100, et on demandera de pouvoir utiliser cet «excédent».

Tout cela est évidemment absurde. On veut conserver 90% des hommes quel que soit le nombre de femmes et d'enfants. 90 pour 300? Oui, s'il y en avait avant tout prélèvement 100 pour 300. Mais si, dans la société intacte, il y en avait 100 pour 400, il ne faudra conserver que 90 pour 400. Suppose 100 familles comme la nôtre: il faudrait conserver 90 pour 800 (car il faut bien noter que c'est la femme qui cultive, pas le mari).

J'ai formulé tout cela en quelques pages. Engels avait battu le beurre: «une foule de lieux communs», disait Bertrand, «et des colonnes de chiffres que personne ne lira». J'ai mis quelques formules lapidaires: «Le prélèvement d'un homme ne prive pas toujours la famille d'un gagne-pain. Au contraire, dans bien des cas, il élimine un mangeur qui ne cultivait pas». «Une population qui compte 130 hommes pour 300 femmes et enfants n'a pas trop d'hommes: elle a trop peu d'enfants. On ne la ramène pas à la normale en y retirant 30 hommes; on ne pourrait l'y ramener qu'en faisant naître 100 enfants. Et bien souvent le prélèvement d'hommes sera le moyen le plus sûr pour empêcher le retour à la normale parce qu'il affectera défavorablement la natalité déjà insuffisante». «On ne peut pas conclure du nombre d'enfants existant dans un groupement au nombre d'hom-

<sup>338</sup> Pour la Société des Mines d'Or de Kilo-Moto.

mes qui en ont été retirés». Et ainsi de suite. Tout cela pour appuyer ma thèse que c'est la proportion hommes-femmes qui importe, non la proportion hommes-femmes-enfants. Et appuyée par des exemples. 80 h. 80 f. 220 enfants. Belle population, saine, évidemment non touchée: on peut y recruter 8 hommes sans inconvénient. L'administration y interdit les recrutements parce qu'il n'y a que 80 HAV pour 300 FEI. Par contre: 110 h. 170 f. 120 enfants: évidemment, on ne peut rien y prendre, il suffit de voir les chiffres pour se rendre compte qu'il y a déjà beaucoup d'hommes partis. L'administration y recrutera, parce qu'il y a 110 HAV pour 300 FEI. Trop d'hommes?? Non, beaucoup trop peu d'hommes. Encore «plus trop peu» d'enfants: mais qu'on laisse ces gens tranquilles.

Bref, quand j'ai eu fini, Bertrand a dit de sa voix hésitante: «Je... ne vois pas... un mot à changer à tout cela...». Et on a décidé sur-le-champ de soumettre mon texte à la réunion de la Commission de Protection des Indigènes.

[...]

#### 128. 4 mars

Nouvelle réunion chez Cayen, où l'on a arrêté le programme de la réunion que nous devons avoir le 6 avec la Commission de Protection des Indigènes.

Nous resterons, bien entendu, dans les généralités. Un rappel énergique au respect des conclusions antérieures du Comité, qui ont été foulées aux pieds sans vergogne par Kilo-Moto<sup>339</sup> en ce qui concerne les effectifs à recruter au loin, et par les ordonnances coutumières en ce qui concerne les effectifs à employer sur place. Pour le reste, nous annoncerons le rapport à venir.

[...]

Je commence à connaître à fond cette route de Léo, qui est bien la plus mauvaise qui se puisse imaginer. Je la fais trois, quatre fois par jour. La route est à moitié convenable dans l'ancien Léo, puis on arrive dans un quartier industriel: Chanic-Basoko, chantier naval; Chanic-oxygène; l'immense agglomération de la Texaf; puis la Colectrie, l'usine d'électricité, où il y a grand éclairage le soir... puis, de nouveau, le gravier convenable de Kalina, le quartier administratif, qui se soude à Kin sans solution de continuité...

[...]

<sup>339</sup> Raphaël Antonetti (1872-1938), gouverneur général de l'Afrique-Equatoriale française en résidence à Brazzaville (*Hommes et Destins*, VIII, 3).

<sup>340</sup> ? Grand (?-?), officier, officier d'ordonnance du gouverneur général de l'Afrique-Equatoriale française.

129. 6.III.31

[...]

Ce matin, réunion avec les membres présents à Léo de la Commission de Protection des Indigènes. Van de Castele, Directeur de la Texaf, faisait un nez: c'est un cotonnier, et les cotonniers avec Kilo-Moto et certaines huileries feront les principaux frais de l'aventure. Le régime actuel du coton est condamné: il ne se relèvera pas de nos coups. Ou plutôt, je crois qu'il s'en relèvera — après une crise — mais établi enfin sur une base saine.

[...]

130. 7.III.31

[...]

Donc ce matin, nous sommes allés chez Antonetti<sup>339</sup>, Engels, Mottoulle et moi. Départ par le petit bateau de l'Unatra, à 9 h ½. La traversée du Pool prend une toute petite demi-heure. Plus on s'éloigne, plus Kinshasa s'agrandit: les toits de tôle galvanisée de Kin, la maison de Dusselje, bien en évidence sur une petite hauteur, puis Kalina: façades blanches et toits rouges; puis un long bout de brousse, où on ne voit au-dessus des arbres que les toits de la Texaf, puis Léo. Une agglomération énorme...

Reçus au *beach* de Brazzaville par le Capitaine Grand<sup>340</sup>, officier d'ordonnance d'Antonetti. Légion d'honneur, croix de guerre en grand modèle. Deux autos — ouvertes: on ne voit pas de conduites intérieures à Brazza — nous conduisent à la résidence. Autos Unic, assez vieilles. Chez nous, les Gouverneurs ont des Minerva. On croise le général médecin en pousse somptueux. A Kin, il n'y a même plus un pousse comme souvenir du passé. En route nous croisons des indigènes portant des sacs de courrier sur leur tête. Nous dépassons la prison que je prends de très bonne foi pour le fortin de Brazza conservé au titre historique comme vestiges de l'époque héroïque: une tour centrale en pierre, des paillottes, une palissade en rondins...

Chez le Gouverneur Général, il règne une fraîcheur célèbre, mais c'est aux dépens de la lumière. Des volets de bois partout, tout fermé comme dans une sous-préfecture du Midi à l'heure de la sieste. Salon genre Louis XV, à sièges de tapisserie; je ne l'ai pas bien vu, il faisait trop noir.

Antonetti: une soixantaine d'années, l'air intelligent mais un peu gaga, remuant les lèvres comme un lapin, et finissant toutes ses phrases par un «dites» articulé à mi-voix avec un tic des paupières. Il paraît convaincu que nous sommes ici pour justifier le travail forcé par des arguments d'expérience locale. Nous causons un instant, puis il nous invite à faire la promenade de la Corniche, jusqu'au

pont de la Djoué, après quoi il nous fera visiter la ville. Nous partons dans deux voitures, Engels devant avec l'officier d'ordonnance, Mottoulle et moi derrière, échangeant des réflexions pas toujours aimables pour nos hôtes d'un jour. Le thème général: quand nous aurons fini notre rapport, avec toutes les critiques justifiées qu'il comporte, nous pourrions mettre comme conclusion: «Après tout cela, allez voir à Brazzaville, vous verrez que malgré tout, le Congo est mieux». Brazza est un Port-Francqui, un Lusambo quelconque, un petit chef-lieu de district en comparaison de Kin. La promenade de la Djoué est jolie, belle route qui fichera le camp aux premières pluies, vue sur les chutes; au bout, à une dizaine de kilomètres, un pont en béton, magnifique, sur la Djoué, petit affluent torrentueux.

Retour. Visite de la ville, avec Antonetti cette fois. Il nous conduit à la Poste, qui est magnifique, moderne, fraîche, aérée, bien conçue; mais c'est tout ce qu'il y a à voir à Brazzaville. Le reste, c'est l'emplacement de la future gare, et la future avenue conduisant à la rive où se creusera le futur port. On ne pourrait pas dire que tout cela deviendra très beau, parce qu'on n'y voit encore rien du tout.

[...]

On cause à table. Le Brazzaville — Océan fait tous les frais de la conversation. Antonetti espère inaugurer son chemin de fer en 1934. Si tout va bien, il l'inaugurera en 1936, peut-être. Il nous a montré une série impressionnante de photos qui donnent une idée des difficultés du travail: entre le km 80 et le km 105, ce ne sont qu'ouvrages: remblais, tranchées, viaducs, murs de soutènement, tunnels. Un labeur formidable. La main-d'œuvre est organisée sur un pied tout à fait militaire. Recrutement forcé. Compagnies de 250 hommes sous le commandement d'un sous-officier. 4 compagnies sous le commandement d'un officier, avec une formation sanitaire. L'Etat recrute, administre, paie, nourrit la main-d'œuvre. Il «vend» à l'entrepreneur d'après les présences. Le système est mauvais, d'abord parce qu'il provoque des conflits, ensuite parce que l'entrepreneur, qui ne paie que les journées faites, a tout intérêt à pousser son monde tant qu'il peut, jusqu'à épuisement: si l'homme est malade le lendemain, peu importe, on ne le paiera pas. Tandis que chez nous, les gens sont à charge de l'entrepreneur, malades ou non: à lui de les ménager: s'il les épuise, il les paiera même quand ils ne sont pas au travail.

### 131. 8.III.31

<sup>341</sup> ? Fornasari (?-?), médecin employé sur le chantier du chemin de fer.

<sup>342</sup> Lucien Van Hoof (1890-1948), médecin-chef adjoint de la Colonie (*B.B.O.*, VI, 503).

<sup>343</sup> Charles Duchesne (1881-1945), vice-gouverneur général, gouverneur de la province de l'Équateur (*B.C.B.*, V, 272).

<sup>344</sup> Acronyme de l'Association des fonctionnaires et agents de la Colonie, organisation professionnelle de la Fonction publique au Congo.

[...] Nous avons réunion de la Commission chez Tilkens. Echange de vues. On voit que Tilkens voudrait des formules rigides, toutes faites, militaires; une table de recrutements aussi précise que des tables de tir. Cela, malheureusement, nous ne pouvons pas le lui donner.

A cinq heures, visite aux Trolli. J'apporte à Madame une boîte de pralines pour un Philippe perdu. Le Dr est assez souffrant et va prendre une semaine de repos à Kisantu. Je crois qu'il voudrait bien rentrer en Europe, mais l'état de ses économies ne le lui permet pas, il ne saurait pas vivre sur sa seule pension.

Rencontré là Fornasari<sup>341</sup> et le Dr Van Hoof<sup>342</sup>. Ils me signalent une grande émotion sur les chantiers du chemin de fer. 12 blancs sur 25 et 300 noirs sur 800 seraient depuis un mois atteints de maladie du sommeil sur les chantiers de Palabala, à une dizaine de kilomètres de Matadi! Si c'est vrai, ce serait un rude coup pour la construction; mais d'après les premiers indices, on pourrait se trouver devant une erreur de diagnostic et l'émoi ne serait peut-être pas justifié.

Le soir, dîner chez le Boula. Table: Mottoulle, Engels, Mme Cayen, Tilkens, Mme Berger, Beernaert, moi, Bertrand, Duchesne<sup>343</sup>, Mme Beernaert, Cayen, Berger.

Dîner agréable. Tilkens se plaint d'avoir été attaqué par le journal de Gille, lequel jusqu'ici s'est toujours montré très modéré dans ses critiques, mais vient de publier un article assez dur, intitulé «L'Etat Invisible», sur la carence de l'autorité dans tous les domaines. Cela à propos d'un projet de réorganisation administrative proposé par l'Afac<sup>344</sup>. On s'étonne évidemment de voir un syndicat de fonctionnaires se prononcer sur la réforme de l'Etat! Gille dit que c'est parce que le Gouvernement ne fait rien. Il paraît que Charles aurait demandé à l'Afac de s'occuper de cette question. Une délégation se serait présentée chez lui pour protester contre les projets de réduction de traitements, et Charles leur aurait dit: «Alors, proposez-moi autre chose».

Anecdotes sur le Roi, de qui Tilkens a été aide de camp pendant longtemps. A New York, il se promène sur la balustrade d'un balcon, au 27<sup>e</sup> étage, au grand effroi de sa suite. Duchesne raconte que lors de sa réception, il a expliqué au Roi les abus de la concurrence commerciale dans les petits postes où il y aurait place pour un et où douze maisons viennent s'installer — avec le résultat que tout le monde meurt de faim. Et le Roi de répondre: «C'est comme au bord du canal, où on voit des pêcheurs installés à 50 cm l'un de l'autre: plus de pêcheurs que de poissons!» Le Roi a un chauffeur nommé Lemaître<sup>345</sup>, célèbre à la Cour, qu'il enguirlande quand il manœuvre mal; un vieux serviteur, qui le conduit depuis 25 ans. Un jour, Lemaître met la voiture dans un fossé, réflexion du Roi: «Quelle chance que ce ne soit pas moi, j'aurais pris quelque chose».

[...]

Charles a eu tort de prendre ce grotesque bonhomme comme compagnon de

<sup>345</sup> ? Lemaître (?-?), chauffeur de la Maison du Roi.

voyage. Il le dessert, lui fait faire des gaffes. Exemple: Charles et Postiaux voyagent avec 220 colis (je me demande bien ce qu'ils peuvent en faire, pour un voyage de 6 mois, de 5 mois plutôt). Lors de leur départ de Kin, il y avait des boys et des bagages dans un avion, un avion spécial (à 80 000 F) pour eux; et de ce dernier on a débarqué le courrier plutôt que de débarquer quelques colis en surnombre; d'où exaspération au Katanga, réclamations et nouvel avion spécial pour reprendre le courrier le lendemain. La rapidité du voyage est aussi un inconvénient car tout le monde est déçu; Ch. passe comme un météore, n'a le temps de rien regarder et par là paraît ne s'intéresser à rien; et les gens qui s'étaient dérangés pour tout lui montrer sont furieux.

[...]

### 132. 12.III. Au large de St-Paul

[...]

Le 10, départ à 5 h  $\frac{1}{2}$  du matin par le train blanc. Celui-ci est un train d'Europe, sauf qu'il va moins vite, mais comme installations, c'est parfait. Beaucoup de monde au départ: Tilkens, Beernaert 2<sup>e</sup> Adieux.

Pendant la matinée, bridge sérieux; rien d'autre à faire. Déjeuner excellent à midi. Vers 4 h, arrivée au km 75 où l'on quitte le train blanc pour continuer jusqu'à Matadi avec l'ancien matériel: les caractéristiques de la voie ne permettent pas l'exploitation avec le nouveau. Bousin avait mis sa voiture à notre disposition.

On arrive à 2 km de Matadi sans encombre. Là nous trouvons tout près de l'entrée du tunnel, un éboulement formidable qui a à peu près comblé la tranchée: 300 m<sup>3</sup> de rochers sont tombés sur la voie. On travaille d'arrache-pied depuis 2 jours pour rétablir la circulation. Dans la nuit noire, à la lueur des lanternes, c'est un fourbi incroyable. Il faut débarquer tous les bagages et les transporter par-dessus les éboulis jusqu'à un train qui attend de l'autre côté. (J'ai perdu dans l'aventure deux paniers de fruits que Trolli m'avait fait remettre au passage à Kisantu où il prend une semaine de repos). Comme Madame Cayen est absolu-

<sup>346</sup> Paul Tschoffen (1878-1961), ministre des Colonies jusqu'au 25 décembre 1929 (*B.B.O.*, VIII, 424).



## 1. Correspondance, documents et notes (archives de P. Ryckmans)

### AVERTISSEMENT

Les textes repris dans cette partie sont de nature et d'origine diverses; ils n'étaient pas classés dans les archives personnelles de Pierre Ryckmans. Il a semblé qu'à l'intention du lecteur, la manière la plus pratique de les présenter était d'en constituer trois ensembles distincts regroupant 1°) la correspondance, 2°) les documents et 3°) les notes de Pierre Ryckmans prises au cours d'entretiens sur le terrain.

Les mots ou passages soulignés le sont dans le document original. Enfin, on pourra comparer la correspondance et les notes dans la mesure où la première reflète souvent les secondes à l'intention de Madeleine Ryckmans.

#### 1.1. CORRESPONDANCE

La correspondance réunie dans cette partie est d'origine et de nature diverses.

**135.** Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à ? Bell,??? des H.C.B.

Brussels, 165 rue royale  
7 December 1928

My dear Mr Bell<sup>1</sup>,

It gave me a great pleasure to see you in London and I have to thank you for your really cordial reception and for the appreciative words you expressed me about our work in the Congo.

I gladly reciprocate the compliments to yourself and your colleagues. You have always shown great sympathy and helpfulness towards ourselves and the great work we are engaged in and you have made it an easy and pleasant task for myself and my colleagues to live in cordial agreement with the Directors and representatives of your Company.

<sup>1</sup> ? Bell (?-?), membre du personnel, vraisemblablement de cadre, des H.C.B. en poste à Londres.

To maintain this hearty understanding and cooperation between yourselves and the Catholic mission in the Kwango district will be my constant aim in the more effective position which I now occupy<sup>2</sup>.

The only point that could create some difficulty is the native labour policy. When speaking on the question yesterday you told me that you were under the impression that I wanted to convert you.

Conversion may be a move from evil to good or from good to better. In this later sense I agree.

The question is this. How to induce a sufficient number of natives to engage for regular work in your concerns in the Kwango without exercising any “objectionable” pressure?

That some pressure should be made on the Congo native to decide him to take to regular work, I readily admit. Restriction of liberty to some extent is the ransom of all individual and social progress. There is not much difficulty as far as local labour is concerned: I mean, for natives living in their own villages in the vicinity of your posts and stations.

Even then, pressure should never be brutal and full allowance should be left to the employed for the needs of their proper family life.

It is more difficult to understand what pressure means when considering the imported labour, *i.e.* the natives living at two or three days distance of the river sides. Those boys, to go to work, must leave their villages and family and they do object to it. On the other hand, the help of those natives is essential to the success of your enterprises. Direct interference of State officials and native Chiefs in procuring manual labour will be more and more against the Government policy and so you must find some means to induce the natives to come to work spontaneously in increasing numbers.

Abundance of good food is one of those means but so far they do not appreciate it much. They like money in hand but then there is the difficulty of the tax collector and of the native chiefs taking away the salary from the hands of their returned slaves.

The result is, that the natives from far distances have no natural incentive to look to engagement in your service.

To solve this difficult problem I made some suggestions to Mr Irvin<sup>3</sup>. None of these are adequate to the matter, I fully admit, but such as they are they could be helpful, I think.

To obtain a permanent and complete result, we must change the native's mind and social conditions, and in this I dare say, our missions in Leverville, Kikwit and Djuma have been very successful. Native boys come to the mission from all distances up to two and three days but after leaving, very seldom return to a

<sup>2</sup> Sylvain Van Hee, S.J., a été consacré évêque et nommé vicaire apostolique du Kwango en septembre 1928.

<sup>3</sup> J. T. Irvine (?-?), administrateur délégué (*managing director*) des Huileries du Congo belge.

remote village. They settle down with their family near some commercial or industrial centre and usually look for some engagement in a European concern. If they do not, they start some business for themselves, but, at any rate, they refuse to give up their earnings any more to their native chiefs. They are on the way to social progress.

According to statistics drawn up by your Lusanga management, 826 boys who have gone through Leverville Mission are now engaged as permanent labourers of the Huileries:

- 211 in Leverville sector
- 226 in Kwenge *id.*
- 56 in Pindi *id.*
- 219 in Tango *id.*
- 112 in Kizia *id.*

I congratulate myself on the result, the more so that most of those boys are married and have children. We numbered 300 births last year for 922 monogamic families.

But our task is only beginning. Missionary work is necessarily slow and it will take a long time before the mission will have supplied you with the 5,000 to 6,000 permanent labourers you require.

*En attendant*, you need an uninterrupted flow of imported labour. Your recruiting so far has been successful but I advise you not to be over-confident in regard to the future and not to lose sight of the fact that the natives even in remote districts find more and more employment in their own villages. Immigration towards your own plantations and mill centres should be made more attractive and I will hear with pleasure of any measure you will be able to take in this direction, that will profit the native community and your own concern.

In proposing you my views on the subject I feel I am keeping true to the memory of the late Lord Leverhulme and at the same time fulfilling the duties of my consecration. *Fidelibus et infidelibus debitor sum*, I owe my life's care to all in my territory, European and native, Christian and non-Christian.

Believe me, my dear Mr Bell, with sincere thanks again and best wishes to yourselves and your colleagues.

Very sincerely.

Vic. Apost. of Kwango

136. Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à C. Dupont, directeur général du Cercle de Lusanga<sup>4</sup>

Leverville, le 7 septembre 1929

Monsieur le Directeur Général,

La lettre que le R. P. Van Schingen, Supérieur de la Mission de Leverville, vous a envoyée à la date du 26 juillet dernier et dont j'ai reçu communication récemment, au sujet des conditions de travail des coupeurs de fruits dans le *Lusanga Area*<sup>5</sup>, appelle quelques précisions que je crois de mon devoir de vous communiquer.

Je suis tout à fait d'accord avec le R. P. Van Schingen quand il insiste sur la nécessité absolue de rechercher les moyens de combattre le stupide préjugé qui incite le noir ayant subi l'influence de l'européen, soit qu'il ait passé par une mission catholique ou protestante, soit qu'il ait été simplement au service d'un blanc comme serviteur quelconque, à se refuser au travail de la cueillette des noix de palme sous le prétexte que le métier de coupeur est un travail de «basenji».

J'avais d'ailleurs écrit au R. P. que si nous permettions à ce préjugé de se maintenir et de se généraliser, nous assisterions dans un délai plus ou moins éloigné, non seulement à la ruine des industries établies mais aussi à la ruine de notre propre œuvre d'apostolat.

Je suis d'accord également avec le R. P. Van Schingen quand il affirme que l'effort imposé aux communautés indigènes (je parle surtout des populations locales des régions de Leverville et de Kwenge) est trop considérable. Il ne suffit pas de taxer un district d'après la richesse en palmeraies mais il faut avant tout considérer la main-d'œuvre actuellement disponible. Ces régions de Leverville et de Kwenge où les palmeraies abondent sont aussi les plus pauvres en population et ne peuvent donner leur plein rendement que par l'apport d'une main-d'œuvre importée très nombreuse. Or, trop souvent, on exige un même rendement total, qu'il y ait peu d'importés ou qu'il y en ait beaucoup. Au lieu de se contenter d'une production moyenne raisonnable, on veut non seulement que le rendement se maintienne au même niveau mais on exige qu'il s'accroisse de mois en mois. Cette exigence met les agents agricoles dans l'obligation de recourir à une pression exagérée, conduisant aux pires abus.

<sup>4</sup> Les concessions accordées par le gouvernement du Congo belge aux Huileries du Congo belge se présentent sous la forme de cinq cercles d'un rayon de 60 km, le centre principal d'exploitation étant Leverville, la bien nommée, située dans le Cercle de Lusanga.

<sup>5</sup> En français, je suggérerais zone; ici, le terme français utilisé est cercle.

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec le R. P. Van Schingen quand il semble dire que d'une manière générale, le métier de coupeur est en fait devenu un métier d'esclave, rendu odieux et méprisable.

Cela peut être vrai pour quelques malheureuses victimes des environs de Leverville et de Kwenge, esclaves des chefs locaux, repérés et parfois traqués tant par leurs chefs naturels que par les sentries et capitas des H.C.B. et qui en retour de leur travail sans répit sont aussi misérables que le premier jour, tout le fruit de leur labeur passant dans les mains de leurs «bamfumu», les hommes libres du village.

D'autres au contraire qui, dès le début de leur entrée en service, ont su garder la totalité de leur salaire, sont devenus les notabilités financières de la région et se sont fait les bailleurs de fonds de leurs congénères moins diligents. Ils profitent malheureusement trop souvent de leur richesse acquise pour s'acheter des femmes supplémentaires ou des esclaves.

Ce n'est pas vrai non plus pour les nombreux importés, surtout les babunda et bayansi, qui chaque année viennent s'engager pour un temps ou pour une tâche nettement déterminée. Leur terme d'engagement achevé, ils s'en retournent à la vie libre du village.

Ce n'est pas vrai enfin pour les coupeurs chrétiens du village de Ngula près de Leverville qui fournissent des fruits trois fois par semaine et qui, depuis de longues années, ont travaillé régulièrement donnant toute satisfaction aux dirigeants de Votre Société.

Je me sépare encore du R. P. quand il semble croire que rien n'a été fait jusqu'ici pour rendre le métier de coupeur plus attrayant.

En effet le prix de la caisse de fruits a été augmenté progressivement, si bien qu'il dépasse actuellement le prix payé dans les régions voisines.

Il avait été admis que les coupeurs locaux avaient droit à des congés périodiques après une tâche déterminée de 200 caisses.

En saison sèche, la production était mise au ralenti et le temps suffisant était accordé aux indigènes pour faire leurs défrichés. Depuis 15 ans que j'ai résidé au Kwilu, j'ai assisté au développement progressif des cultures indigènes.

Le principe des pensions pour les vieux coupeurs avait été admis.

Les deux obstacles s'opposant à l'efficacité de ces mesures excellentes sont: d'une part, l'insistance des dirigeants pour obtenir une production toujours plus grande, d'autre part, le stupide préjugé qui s'empare des jeunes générations dans toute l'étendue de la Colonie, que le métier de coupeur est un métier de manœuvres, réservé aux seuls «basenji».

Ces réserves faites, je pense avec le R. P. Van Schingen que le problème qui s'impose à nous d'une façon de plus en plus impérieuse est celui-ci: comment donner aux populations locales l'amour du travail persévérant et productif? Comment les acclimater peu à peu à nos méthodes et à nos conceptions pour en faire des coopérateurs intelligents et sûrs?

Qu'avons-nous obtenu jusqu'ici?

La main-d'œuvre pour les usines et les Stations, sans être ni très stable ni très régulière, est à peu près suffisante. Nous avons réussi à faire de ces noirs quelque peu dégrossis des coopérateurs plus ou moins intelligents et plus ou moins sûrs.

Mais la population la plus intéressante pour nous, celle sans laquelle votre industrie ne saurait continuer à prospérer ni même à vivre, celle aussi qui, à notre point de vue, doit nous donner le plus de garanties de bien-être matériel et moral puisque continuant à vivre dans son milieu naturel est celle des villages à proximité de vos postes agricoles. Voyons-nous la jeunesse originaire de ces villages s'installer dans leur lieu d'origine, y vivre de la vie de famille et chercher une aisance honnête dans la culture et l'exploitation du palmier élaïs?

A part quelques coupeurs isolés dans l'un ou l'autre village et un petit groupe de coupeurs chrétiens à Ngula, tous les autres — y compris ceux qui exerçaient le métier de coupeur avant de venir à la Mission — ont fui leur village d'origine et se sont installés à proximité de vos centres et usines.

Ce n'est pas que les sollicitations les plus pressantes leur aient manqué, même de la part de l'autorité la plus haute, de Monseigneur Devos<sup>6</sup>, alors préfet apostolique du Kwango, en présence de Monsieur Dusseljé, directeur général. A toutes nos instances, ils se contentaient de répondre: que leur femme ne voulait pas, qu'on les ferait travailler le dimanche, qu'on leur chercherait querelle au *beach* de réception.

Le Directeur Général eut beau leur offrir un porteur pour remplacer leur femme, leur promettre qu'ils n'auraient pas à travailler le dimanche, qu'ils pourraient recourir à lui en tout temps en cas d'abus. Ils baissaient la tête et finissaient par dire: «nous sommes chrétiens, nous ne pouvons plus couper des *ngashi*»<sup>7</sup>.

Il y a dans cette attitude une très grande part de stupide vanité de primitif trop rapidement évolué et de respect humain mal entendu. Bien que chrétiens, ils n'ont aucune honte de monter au palmier pour y récolter du malafu ou pour y couper des fruits pour leur propre usage.

Il n'en reste pas moins vrai que nous devons chercher à leur enlever tout prétexte pour se refuser à ce genre de travail notamment en dispensant la femme de monogame de toute participation à la cueillette des noix, en supprimant le travail du dimanche, en laissant plus de latitude au coupeur pour vaquer à ses affaires personnelles, en lui permettant des déplacements plus fréquents soit vers la Mission soit vers les centres commerciaux, en un mot il faut lui enlever l'impression qu'il est prisonnier de son métier.

Il faut faire l'éducation de la race noire, dit le R. P. Van Schingen. Je suis tout à fait d'accord avec lui mais éducation suppose une loi, une règle, une autorité qui s'impose.

<sup>6</sup> Stanislas De Vos (1859-1932), missionnaire de la Compagnie de Jésus, ancien préfet apostolique du Kwango (*B.B.O.*, VI, 1090).

<sup>7</sup> Noix palmistes.

De plus, le noir est esclave de son milieu; il réfléchit peu par lui-même, il ne pense généralement qu'avec la collectivité. C'est donc sur la collectivité qu'il faut agir. Il faut faire comprendre aux notabilités des villages qu'elles ont tout intérêt à exploiter, d'accord avec les Sociétés établies, les richesses que la Providence a mises à leur disposition pour le bien de la communauté. Les agents du Gouvernement devraient nous assister à grouper les chrétiens et à les mettre au travail, non par sévices ou mauvais traitements, mais par une pression morale, soutenue par la mentalité de tout le groupe.

La liberté individuelle, sans frein ni contrôle, est un fétiche du libéralisme économique destructeur de tout vrai progrès. Surtout dans les régions neuves.

Isolés, nous sommes impuissants. L'éducation de la race noire ne se fera que par la collaboration de toutes autorités sociales: l'Etat, les Missions et les Sociétés et, ne l'oublions pas, par la collaboration volontaire de la race noire elle-même. Une fois que le noir lui-même sera acquis à nos idées, le reste marchera tout seul.

La rude franchise du R. P. Van Schingen n'est pas pour me déplaire. En poussant le tableau au noir, il nous force d'examiner le problème dans tous ses détails et dans toute son acuité.

Je suis persuadé qu'il est encore temps de remonter le courant, non seulement dans le rayon des H.C.B. mais encore dans toute l'étendue de la Colonie car la situation est partout la même, les jeunes générations se refusant non seulement à la cueillette des noix de palme mais à tout travail qu'il leur a plu de caractériser du nom de *kisalu ki basenji*, y compris la conduite des chars à bœufs dans la région de Kisantu.

Le problème est ardu. Les anciens maîtres d'esclaves disparaissent ou perdent une autorité par trop tyrannique. Il faudrait pouvoir les remplacer, me semble-t-il, par des éléments plus jeunes, sachant gagner la confiance de leurs administrés et sachant les mener dans la voie du progrès sans les exploiter. Le chef de Ngula est un chrétien de vieille date, ancien coupeur lui-même, et c'est lui qui maintient la cohésion et l'unité dans son petit groupe.

«Je rêve de voir des villages entiers de coupeurs chrétiens», écrit le R. P. Van Schingen.

Nous caressons tous ce beau rêve. Je suis persuadé que si nos efforts avaient été mieux compris et mieux secondés par vos directeurs locaux, nous n'aurions pas à déplorer la situation actuelle.

Il n'est pas trop tard pour reprendre l'effort interrompu. Que de fois, j'ai entendu la réflexion faite par les noirs: *Kisalu ki ngashi bonso na mission, kim-bete* («le travail des fruits comme il se pratique à la mission est bon»). Sans violence aucune, nous étions parvenus à obtenir un rendement satisfaisant: une moyenne de dix caisses par coupeur assisté d'un porteur. Les coupeurs avaient leur repos du dimanche assuré et même en semaine ils avaient le temps de faire leur petite partie de chasse, leur travail accompli.

La Société des Huileries du Congo Belge, par ses entreprises hardies, s'est mise à la tête du développement agricole de la Colonie. Elle a réalisé des merveilles

au point de vue économique et industriel: il lui reste à résoudre le problème social. De la solution de ce problème dépend la vitalité de son entreprise et tout le progrès de ces belles régions.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur Général, l'assurance de ma considération très distinguée.

S. Van Hee

### Quelques suggestions pratiques

- 1°) Ne pourrait-on pas reprendre une idée qui m'a été exposée il y a 15 ans par Mr. Hopwood<sup>8</sup> et qui semble avoir été abandonnée depuis?

Il entrerait dans les vues de la Société de lotir ses palmeraies — *to block them out* — et de confier l'entretien de ces blocs à un nombre déterminé de travailleurs toujours les mêmes. Le travail de coupeur aurait été alors uniquement de couper les régimes mûrs, l'épluchage et le transport des fruits auraient été confiés aux aides. De ce fait, le coupeur aurait été considéré comme un ouvrier «qualifié», un *skilled labour*. Mis en présence d'une tâche nettement déterminée, il pourrait y consacrer toute son activité et toute son habileté.

De plus, il pourrait considérer son bloc comme sa propriété où il lui serait loisible de faire quelques cultures pour lui et pour sa famille et où il pourrait laisser paître son petit bétail. Les différents coupeurs de fruits d'une palmeraie et leurs aides seraient groupés en un village en briques, si possible avec chapelle et dispensaire, sous la direction d'un *capita* intelligent reconnu par l'Etat.

- 2°) Je regrette au point de vue éducatif, c'est-à-dire au point de vue de l'apprentissage du métier, que les Dirigeants de la Société nous aient refusé l'autorisation d'établir à la Mission une petite huilerie à bras ou mécanique pour l'exploitation des palmeraies à proximité immédiate de la Mission.

Je reconnais que les conditions qui nous sont faites pour les noix fournies aux Huileries sont avantageuses mais pour être rémunérateur, le travail de la cueillette devrait être fait par des coupeurs de profession. Or, depuis quelque temps, nous n'acceptons que très rarement des coupeurs de métier, d'abord parce que les candidats se font plus rares et aussi pour ne pas prêter la main aux ruses des noirs qui cherchent tous les moyens de se soustraire à ce genre de travail. Si nous pouvions fournir de l'huile au lieu de fruits, nous pourrions nous contenter de coupeurs novices dont le rendement au début serait peu considérable mais prendraient peut-être goût au métier et qui, après leur apprentissage, pourraient être employés par la Société.

Nous pourrions alors envisager également la création des plantations de palmiers améliorés, un hectare de palmeraie en pleine production pouvant fournir une tonne d'huile.

<sup>8</sup> Howell Hopwood (?-?), membre du personnel des H.C.B.



137. C. Dupont, directeur général du cercle de Lusanga, à E. Dusseljé, administrateur délégué des Huileries du Congo belge en poste au Congo belge

*Cachet des Huileries du Congo Belge, Kinshasa, 23 sept. 1929*

**PRIVATE AND CONFIDENTIAL**

September 15th

Leverville

LUS/MD/PRIV/2054

THE MANAGING DIRECTOR,  
S. A. des Huileries du Congo Belge,  
Léopoldville-Est

Dear Sir,

NATIVE LABOUR

Monseigneur Van Hee arrived here on Thursday, the 5th September from Kikwit. I had given instructions that a special boat be put at his disposal, and as soon as he arrived I had a message sent to him as to when I could pay my respects to him.

He answered that he would be glad to see me on the next day, so on Friday the 6th, at 10 o'clock, I went over to the Mission.

Monseigneur Van Hee very cordially received me in the presence of the Reverend Father Van Schingen, who attended throughout the whole interview.

After the first few words the conversation started on the situation which the Reverend Father Van Schingen's letter exposed and on these letters themselves.

I noticed at once that Monseigneur Van Hee was not too pleased that the Reverend Father had written to us without awaiting his arrival, thus placing him in front of the *fait accompli*, which, as mentioned in my LUS/MD/PRIV/1985, page 8 (English version), I anticipated would be the case.

Thus, the situation was quite clear and I was placed in such a position that I could easily take advantage of the Monseigneur's disposition and mind to succeed in getting him to mitigate, of his own accord and as much as it was possible,

the criticisms made by the Reverend Father Van Schingen. As a matter of fact, he could very well consider that these criticisms not only compelled him to take position but also, in a certain measure, affected him personally, at any rate, indirectly.

Amongst other things, Monseigneur Van Hee said — “If the present situation was so dark as the Reverend Father Van Schingen has depicted I would have been simple or an accomplice, and I do not consider I have either one or the other” — after he had ascertained that the criticisms in question did not bear on recent facts, but on a situation which had been in existence for some time.

During the latter part of our conversation — which was the longest — Monseigneur Van Hee’s main object was to point out that there had been “exaggerations” in the Reverend Father Van Schingen’s criticisms. He exposed again this demonstration in a letter which he addressed to me on the very same day, and of which he had already explained to me a few passages during our interview. This letter I attach hereto.

Monseigneur Van Hee points out in this that the aversion which the young generation shows, in the Kwilu, towards the cutting of Elaeis fruit is a fact throughout the Colony, that it must be attributed to the “stupid prejudice” of the natives, and also that it is not exact to say that the cutter’s work here had become that of a slave, and lastly, that contrary to what the Reverend Father Van Schingen said, he declared a lot had been done here on behalf of the cutters.

This letter, as it is, and taken on the whole, neutralises the one which the Reverend Father Van Schingen wrote and puts an end to the incident which the Reverend Father’s “rude franchise” threatened to develop. This letter is thus an excellent point to the society and proves, once more, Monseigneur Van Hee’s moderation and conciliating state of mind.

It is certain, however, that the Reverend Father Van Schingen maintains his point of view, but in case he makes his mind to give to his criticisms the same turn as those he has already made — judging by his character, it can be expected that he will do so — Monseigneur Van Hee will certainly not tolerate or admit such an attitude.

If one bears in mind the conciliating and moderate manner which he has adopted, a new offensive on the part of the Reverend Father could, besides, be considered as insubordination on his part, and which would determine Monseigneur Van Hee’s action. However, I think it would be premature and imprudent to jump to the conclusion that the Mission’s action in this matter will be limited to the exchange of correspondence at present taking place. This, of course, is remotely possible, but the Superiors of the various Missions in the Region are holding a meeting just now at Leverville, and Monseigneur Van Hee has not concealed that a whole day’s work would be devoted to the study of the Labour position in the Kwilu. That practically means that they will discuss the question of our Native Labour since there is no other big employer in the Region.

Whether it be disputable or not that such an assembly is competent to deliberate on such a matter, I presume that Monseigneur Van Hee will, after these

deliberations, write to us in the name of all the Missions, and that the matter will thus be brought into discussion again by himself.

Whatever may be the personal desire of Monseigneur Van Hee to be moderate and conciliating, would it be possible for him to disregard the tendencies of the Meeting at which he presides, and may we not expect that these tendencies be more in conformity with Father Van Schingen's opinions, rather than with his own?

Besides, whatever the case may be, and whether the criticisms which have been made occur again or not, is there any interest in our persisting in a method which has caused these criticisms? Once again, I think not.

The Reverend Father Van Schingen's letters, as I said in my LUS/MD/PRIV/2023, page 13 (English version), are but an incident which, in itself, is of little importance, but over and above this incident, there is a fact which calls for modification.

It is this position which your letter of the 28th January, and my letters LUS/MD/PRIV/1894 of the 3rd June, 1977 of the 25th July and 1985 of the 29th, and lastly 2023 of the 23rd August, have already dealt with, and it is also this position which you yourself considered when you declared that if we were not successful in bringing the younger generation to cut fruit, our standing would become "most critical" when the present cutters become too old for this work. The fact remains, as is evident, that the young generation refuses to take up the occupation of fruit cutting.

Monseigneur Van Hee himself remarks this in his letter attached.

"DO WE SEE THE YOUNG FOLK ORIGINATING FROM THESE VILLAGES settling where they were born, living a family life and looking for honest means of living in the cultivation and exploitation of the ELAEIS Palm Tree? APART FROM A FEW ISOLATED CUTTERS in a village here and there, and a little group of Christian cutters at N'Gula, all the others — these who were cutters before coming to the Mission included — have run away from the villages in which they were born and have settled themselves in the vicinity of your centres and mills".

At first glance it is quite apparent that the situation is grave. We have to remedy the position at all costs, not considering the Reverend Father Van Schingen's point of view, or even that of Monseigneur Van Hee, but placing ourselves in front of the exclusively material interests of the Society who has converted into real estate such enormous sums in order to establish an industry, the future of which is threatened. What is the cause of this phenomenon?

Whether it be mainly due to a prejudice on the part of the natives, or the methods we are employing to make them work, it is not, in my opinion, of vital importance.

One thing is true. Our methods at the present time cannot be good ones since they do not permit, in any event, our making sure of the future of this Enterprise by the engagement of young cutters. Moreover, there is not, in my opinion, any

doubt that our methods are greatly responsible for the native's aversion to the occupation of fruit cutting.

In spite of his desire to mitigate the Reverend Father Van Schingen's views, and although he emphasizes the natives' prejudice towards the cutters' work (prejudice which really does exist), Monseigneur Van Hee remarks also in his letter, attached, that our methods are liable to criticism. I extract from his letter:

- The strain imposed on the native communities (mainly at Kwenge and Leverville) is too great;
- The increasing production which is imposed COMPELS Agricultural Agents themselves to exert a heavy task from the Natives, bringing, in consequence, the WORST ABUSES;
- It has not been possible to efficiently apply the excellent measures which have been adopted in the past on account of the insistence of obtaining an ever-increasing production;
- The cutter lives under the impression that he is a prisoner of his work;
- The actual position is DEPLORABLE.

I will add that I have also ascertained at Elisabetha, that the native has real aversion to the cutters' work. However, this aversion is not shown with such strength, nor is it as widespread as in the Lusanga Area, and it is a fairly easy matter to fight against.

Once again one must not jump to the conclusion that the methods adopted in the Lusanga Area have been particularly unlucky or awkward.

I do not think that any other methods than those which have been put into force could have been made use of in the beginning on account of the natives' particular apathy in our Regions, also because of the system of exploitation which was a consequence of the scattered palmeries and villages. Lastly, as the insufficient Administrative occupation of the Region has resulted in the insubordination of the Populations.

However, these methods, which in their time were the only ones which could increase the production, and of which I have made an analysis in my previous letters, have had, as is evident, no other result than to increase the natives' aversion to the cropping of fruit.

This consequence was not apparent for the very reason that cutters at work were at the time equal to the output expected of them and since the production increased gradually, year by year. There was thus no reason to modify methods by which such appreciable results were obtained, and they have therefore remained up to this date without much change, what they were ten years ago.

We are today in presence of the following facts:

- Methods which have not developed;
- A population which, in ten years, has partially developed;
- An industry which is in need of cutters;
- New generations who unanimously refuse to become fruit cutters.

May we expect that the new generations will, in the end, be brought to accept the cutters' work if we do not modify our methods?

Of course not, unless they are compelled to do so. And how can they be compelled?

ECONOMICALLY? No. As they have now no great wants, and can, besides, easily and readily find means of living in such a country as this, which is in a complete state of development, by any other work even if they have to expatriate themselves, and they are already doing this now, as Monseigneur Van Hee points out.

ADMINISTRATIVELY? No. The only measure which would compel the natives to cut fruit would be to refuse them, systematically, any authorisation to change of residence, and this the Government cannot legally put into force, and which, besides, they certainly will not do. In any case, this measure would only be effective if the economic constraint was such that it would compel the Natives to provide for themselves considerable sums of money by regular daily work, and this is not the case.

LEGALLY? Of course not. The constitutional laws do not allow it.

As we cannot compel the young natives to replace the elders, and since we cannot do away with the evolution of the populations, the actual state of mind of the young men, or our need of cutters, there is no other course — if we wish to abolish the phenomenon we have disclosed — than to modify our methods.

These methods constitute the only element which it is possible for us to alter and which might, most probably, do away with the existing position.

As far as I am concerned, I have already mentioned in my previous correspondence the methods which I recommend. However, I mention them again hereunder, supplemented by a few new proposals.

- The construction of penetration and exploitation roads.
- Suppression of Portage (consequence of Item No. 1).
- The organisation of Reception Posts in our palmeries at the termini of our roads.
- Displacement of remote villages with the authorisation of the Local Authorities and the granting of an indemnity to the inhabitants.
- Creation of Christian villages in the Palmeries along the roads.
- Giving the cutter a helper for transport of fruit (as done at ALBERTA). This would abolish from the work of cutting fruit, the prejudiced character of Portage, and would raise the social standing of the Cutter.
- Limitation of the task to a reasonable minimum by taking into account the distances which have to be walked, and the wealth of the palmeries which are to be exploited.
- The establishment of a new regime of payment, with a progressive augmentation of the price paid per case as from a reasonable minimum and on the number of additional cases brought in. For example: for the first 20 cases, Fr. 1.50

per case; for the next 10 cases, Fr. 1.75 per case; for the next 10 cases, Fr. 2.00 per case.

- Weekly rest.
- Yearly leave of a month.
- Food gratuity to be given to the women employed on Porterage work (temporarily).
- Progressive suppression of the “sentries” acting in the capacity of *Agents de Liaison*. The greater number of roads will allow the Europeans to attend themselves at the Roll calls of the cutters in the villages, and the verification of the daily output (as at the Main River Areas). This will also result in the suppression of the “sentries”.

Measures Nos. 7, 8, 9, 10 and 11 can be put into operation at once. On Monseigneur Van Hee’s insistence, who asked me through Mr. Moorat, after a conversation he had with him, to determine a minimum task of 40 cases per month and to grant as from now a yearly rest to the cutters by a rotative system, I have put these measures, which are in conformity with the directions you have given to me, into force. I would have very much preferred to delay the incorporation of these schemes until you had confirmed your instructions to me, knowing the full consequences which they are liable to incur.

The Measures Nos. 1 and 2 are being partly executed and require only a wider application.

Item No. 3 can be gradually put into force as the roads are constructed.

Measures 4, 5, 6 and 12 can only be slowly enforced and are works which require considerable time to develop.

What are the consequences of the measures I recommend, particularly those which I suggest should not be delayed?

#### Immediate but temporary effects

- A probable decrease in the production (see my letter LUS/MD/PRIV/2023 of the 31st August 1929);
- A proportionate increase in the cost of our Productions.

#### Subsequent but permanent consequences

- Progressive diminution of Absentees on the part of the cutters;
- Increase in the average output per cutter;
- Increase in the Production;
- Proportionate decrease in the cost of our productions;
- Rehabilitation of the occupation of Cutter, in the natives’ opinion, and subsequent entry of young men in our gangs of cutters.

Besides these reforms, a number of which, it appears, have in the past already been admitted but not put into force, I do not see any other means of assuring the future of the Society in the KWILU REGION.

This fact is evident to whoever accepts to see the situation in its true light, and not as one would wish it to be viewed.

To maintain that, as we have up to now overcome all obstacles which have been met so will those now existing likewise be overcome, would be a very dangerous argument as optimism in such circumstances, without adequate grounds, would not carry strength.

I know that the personal position of one who realises, and makes known, the presence of danger is always awkward: usually he is not listened to, and this is but the smallest risk he runs.

All this I know: the sole fact that I have deliberately accepted to assume this awkward personal position and to run these risks, is a proof as to the strength of my convictions in the matter.

These convictions, besides, are based upon such strong figures that they carry the force of evidence. For six months, an intensive and permanent propaganda is being made on my instructions by the Sector Managers and Agricultural Agents to provoke the engagement of young local cutters.

I sent the most pressing instructions both to the Sector Managers and the Agriculturalists, directing them to send me each month, a special report on the engagement effected.

In order to stimulate the zeal of all the Members of the Staff I have made known the comparative results which have been obtained. I have informed all concerned that I should take into special account the results in this respect when making my appreciations of the Staff.

In spite of all these efforts, and of the emulations which these measures have provoked, during the last six months we have been able to recruit for the whole of our Concession, according to the Statistics in my possession, only 108 Local Cutters: an average of 18 per month, and a probable total of 216 per year. Included in this figure of 108, are 50 cutters engaged in the new Sector of Lunungu, and I have not taken into consideration the loss which has already been recorded amongst the newly engaged cutters and which amounts to more than 10% of the total. In fact, for all our ancient Sectors — Leverville, Kwenge, Pindi and Tangu — the number of engagements has been no higher than 9.3 cutters per month. Still, supposing that we could maintain this figure of 18 cutters each month, in spite of the development of the adverse factors, such as the evolution of the young generations, the increase of means of making money on the part of the natives, etc., we will come to what position?

The contingent of local cutters is now 3,550 men (in my previous letter I had accounted on 150 semi-imported cutters at Monsage in the total of 3,700 which I had given). The percentage of yearly replacements, which we must reckon on for the next few years to come, must be evaluated at not less than 9% of the

actual contingent, which includes, as from now, a very great number of cutters engaged from the early days of our Enterprise in the KWILU, and of whom, quite a number are now of an advanced age. We must thus provide for the next 11 years to come, an average of 320 local cutters per year to replace those included in our present day force.

If the actual circumstances do not modify themselves our deficit will thus amount to 104 cutters per year, or a decrease in five years of about one-seventh of our actual total strength. This is the position as clearly shown by figures.

If, on the other hand, we take into account the fact that natives after six months or a year of Catechumenate at the Mission, exhorted by the Bishop himself, have preferred to renounce the Baptism rather than accept engagement as Cutters, and, if we bear in mind the fact that the Evangelisation of the natives is in constant progress, one may judge the reasons which have caused me to insist on the urgency of applying the measures previously enumerated, or any others which may be considered as better but having the same object.

Monseigneur Van Hee, in an attachment to his letter, has himself recommended two measures, the first of which corresponds with my proposition to establish in our Palmeries little agglomerations of Christian cutters.

His second proposal appears to be of interest only to the Mission, and I consider that it has nothing to do with the matter now before us. An Oil Mill in the hands of the Mission would no more give to the Reverend Fathers an opportunity of training the young men than does the buying by the *Société* of fruit cropped on their concession.

The Mission's benefits would probably be increased, but the *Société* would obtain no equivalent return.

I attach, for your information, a copy of my answer to the Monseigneur's letter. I have, of course, restricted myself, in my answer, to general views, and I have taken good care not to involve the Society in any way, considering that you alone are qualified to speak in its name.

However, without being able to await an answer to my letter LUS/MD/PRIV/2023, I have been brought to apply at once the measures recorded in your letter AD/LUS/1384, page four, and I have taken advantage of the benefits which will thereby result to the Cutters (last paragraph but one of your letters above-mentioned).

I hope that you will approve on the whole this letter to Monseigneur Van Hee, each word of which I have carefully weighed.

You will see that it contains nothing which could be utilised to the Society's disadvantage; that it denies, on the whole, without insisting too much on these denials, the Reverend Father Van Schingen's assertions, in such a way as to rouse no ill feeling but to give to the Missionaries every possible moral satisfaction. I have, however, avoided giving an acquiescence to the criticisms made both by Monseigneur Van Hee and the Reverend Father Van Schingen.

As Monseigneur Van Hee has taken upon himself to bring up again the questions already raised by the Reverend Father Van Schingen in his letters, I have



of course thought I should not write to the latter, and I will await your definite directions as to the attitude which must be adopted with the Mission, until after you have the last letters of Monseigneur Van Hee and myself, and perhaps have had an interview with Monseigneur.

Yours faithfully,  
General Manager, Lusanga Area

*P.S.* During our interview, Monseigneur Van Hee assured me that according to an arrangement that had been made in March last, it was agreed for the fruit brought in by the Mission, the Society would pay Fr. 200 per ton. Monseigneur Van Hee in a letter which he has sent you on the 14th March 1929, and of which you have sent me a copy attached to your AD/LUS/1384, alludes to this arrangement, but I do not remember having received instructions from you to this effect. May I, at all events, ask you to give me your definite opinion on the matter, excusing me if I have perchance overlooked any previous instructions from you.

*P.S.S.* I had finished this letter when I received the attached answer from Monseigneur Van Hee answering to my DG/RCM/153, which letter was, in turn, my reply to the Monseigneur's first letter. Monseigneur Van Hee's answer allows us to foresee that although he is satisfied with the first measures we have taken, he does not consider the matter as closed. This letter also gives a precision that since my arrival in this Area, I have done all that is possible to strive against the excessive abuses which may have existed. This proves that in the opinion of both the Mission and Monseigneur Van Hee, I am not responsible for the state of things which they pretend to exist, and which if it actually was the case, would at any rate not be the result of a new policy or of the too greater freedom which I would have granted to Mr. Moorat. I trust you will permit me to draw your attention to this point.

General Manager, Lusanga Area

**138.** L. Huygen<sup>9</sup>, chef du service provincial des Affaires indigènes et de la Main-d'œuvre, à J. Beernaert, vice-gouverneur général, gouverneur de la province du Congo-Kasaï

Kandale, le 1<sup>er</sup> décembre, 1929

N° 10/Route

OBJET: Main-d'œuvre H.C.B.

Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que lors de mon passage à Leverville, j'ai eu un entretien avec le Directeur Général du Cercle de Leverville. Celui-

<sup>9</sup> Louis Huygen (1898-?), chef du service provincial des Affaires indigènes et de la Main-d'œuvre au Congo-Kasaï.

ci m'a fait part de diverses suggestions au sujet des recrutements «H.C.B.», de l'emploi de la main-d'œuvre (des coupeurs de fruits principalement). Je rencontre ces divers points ci-après:

## I/ RECRUTEMENTS

Le Directeur Général des Huileries du Congo Belge de Leverville est partisan de porter les engagements des travailleurs originaires des territoires de Bulungu, Niadi et Kikwit, à UN AN. Le terme des indigènes originaires des territoires de Feshi, Kandale, Bagata et Idiofa serait porté de SIX mois à NEUF mois.

J'estime qu'il est utile d'appuyer favorablement ce système, car il constitue une excellente mesure contre le gaspillage de la main-d'œuvre.

De plus, le Directeur Général voudrait arriver à ce que les recrutements se fassent «en bloc», c'est-à-dire que les travailleurs originaires d'une région soient recrutés en une seule fois. De cette façon, il n'y aurait qu'une ou deux opérations de recrutement par an, dans chaque territoire, tandis qu'à l'heure actuelle, les recruteurs H.C.B. résident dans le territoire et fournissent le contingent fixé en plusieurs reprises.

Le système préconisé par Monsieur Dupont, Directeur Général à Leverville, offre, à mon avis, de nombreux avantages:

- 1°) Les indigènes, sachant qu'il n'y aura des recrutements qu'à dates fixes, seront plus tranquilles dès que le premier recrutement sera terminé; ils ne seront plus constamment sur le qui-vive, comme c'est le cas actuellement.
- 2°) Les administrateurs territoriaux pourront déterminer plus facilement les disponibilités pour chaque groupement; leur travail de tenue à jour de la situation Main-d'œuvre sera grandement allégé. Cet avantage n'est pas à dédaigner, car nos fonctionnaires territoriaux sont surchargés de besogne.
- 3°) Ce système constitue également un avantage pour la Compagnie, puisqu'il entraîne une diminution du personnel recruteur européen. Ce personnel pourrait être remplacé avantageusement par des agents sanitaires chargés de convoier les recrutés.

Il va de soi que ce dernier avantage n'intéresse par directement le Gouvernement, mais j'estime que les deux cités en premier lieu justifient amplement l'aide qui devrait être accordée dans ce sens à la Société des Huileries du Congo Belge. Une aide très large devra être acquise aux H.C.B. dans les débuts pour le bon fonctionnement de ce système.

## II/ COUPEURS DE FRUITS

Le nombre de coupeurs de fruits est en régression et serait déficient, selon le Directeur Général.

A mon avis, cette situation est le résultat de la politique suivie par les H.C.B. au courant des dernières années. Un revirement semble se manifester depuis quelques mois au sujet du traitement des coupeurs de fruits.

Auparavant, les exigences des H.C.B., pour ce qui concerne les coupeurs de certaines régions, étaient exagérées. Ce qu'il importe d'obtenir, c'est un rendement moyen supérieur à celui obtenu précédemment et cela sans surcharger certains coupeurs. La jeune génération, ayant remarqué la lourde tâche imposée, ne veut plus entendre parler de la cueillette des fruits. Cette situation est fortement préjudiciable à la Société et le Directeur Général actuel a pris certaines mesures, et est tout disposé à en prendre d'autres, afin de combattre la déficience signalée. Voici certaines de celles-ci :

1°/ Imposition maximum de 40 caisses de fruits par mois

Cette prestation ne me semble nullement exagérée. Certes, il est difficile de prendre une mesure d'ensemble; il y a une foule de circonstances qui interviennent. Dans tels blocs, il est possible de fournir facilement 50 caisses par mois; dans tels autres, il ne pourra être demandé plus de 40 caisses. Néanmoins, je pense que la fourniture de 40 caisses de fruits par mois n'est pas exagérée pour le Cercle de Leverville.

2°/ Essai de stabilisation de la main-d'œuvre

Le Directeur Général des H.C.B. est partisan d'abandonner les camps tels qu'ils sont conçus actuellement, et de construire des petits villages à proximité des palmeraies ou dans les palmeraies. J'ai saisi cette occasion pour informer Monsieur Dupont de la conception des villages de travailleurs, telle qu'elle est comprise par la Compagnie Sucrière Congolaise à Moerbeke (voir mon Rapport sur le voyage dans le district du Bas-Congo). Ce projet a rencontré l'assentiment du Directeur Général des H.C.B.

3°/ Abandon progressif du portage des fruits

Le Directeur Général estime que le portage sera effectivement supprimé d'ici UN AN, sauf dans la partie sud-est du Cercle de Leverville (rive droite du Kwilu au sud de Kikwit), où la construction d'une route automobile exigerait l'investissement de capitaux énormes. L'emploi de charrettes à bras n'est guère possible non plus dans cette région trop accidentée. Actuellement, il y a douze routes en construction. Plusieurs camions sont en usage.

4°/ Vieux coupeurs inaptes

Les coupeurs de fruits ayant dix années de service et reconnus inaptes par le médecin de la Compagnie, seront pensionnés et renvoyés dans leur village; ils toucheront 15 francs par mois; ils pourront constituer d'excellents éléments de propagande, et éventuellement, sans qu'il y ait obligation de leur part, ils pourront fournir un remplaçant.

5°/ Avantages autres accordés aux coupeurs

Dès maintenant, un congé annuel d'UN MOIS est accordé aux coupeurs locaux. De plus, pendant la période des plantations, ils pourront obtenir des congés, pendant lesquels il ne leur sera pas demandé de couper des fruits.

---

Je suis persuadé que cet ensemble de mesures est de nature à améliorer la situation actuelle. Il est prouvé qu'il est inutile d'exiger un trop grand nombre de caisses de fruits à un certain nombre de coupeurs, puisque la production, depuis l'introduction de certaines de ces mesures (imposition maximum de 40 caisses/mois; congés,...) n'a pas baissé.

J'ai eu l'occasion, pendant mon voyage dans les environs de Leverville, Pindi, Kunga (territoire de Bulungu), d'entretenir les indigènes de ces diverses questions. Je leur ai nettement signalé qu'un maximum de 40 caisses pouvait être fourni par les coupeurs de fruits, mais qu'ils l'étaient [*sic*] pas obligés d'en fournir plus, à la demande des agents agricoles de la Compagnie. Je leur ai dit qu'il leur était toujours loisible de fournir au-delà du maximum fixé. Cette mise au point s'imposait, à mon avis, afin d'éviter des abus, toujours possibles, de la part des agents agricoles des H.C.B.

Il faut en arriver à un rendement moyen supérieur à celui obtenu actuellement; le nombre des coupeurs de fruits ne devra pas être augmenté et une certaine catégorie ne sera pas surchargée, comme c'était le cas précédemment. Il ne faut pas se cacher les difficultés d'arriver au résultat désiré, mais avec de la patience, du doigté, je suis convaincu qu'il est possible d'aboutir.

---

La question m'a été posée afin de savoir si les coupeurs de fruits faisant la cueillette des fruits dans les cercles H.C.B. (régis par le Contrat Tripartite) sont soumis à la législation sur le contrat de travail (Décret du 16 mars, 1929) ou s'ils sont uniquement liés par un contrat de fourniture. J'ai informé Monsieur le Directeur Général de Leverville que je soumettais la question à l'appréciation du Chef de la Province.

Le Chef du Service Provincial des  
Affaires Indigènes et de la Main-d'œuvre, Huygen,  
Sé/ Huygen

139. Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à A. Tilkens, gouverneur général du Congo belge, et à E. Dusseljté, administrateur délégué des Huileries du Congo belge en poste au Congo belge

Kisantu, le 9 juin 1930

Monsieur le Gouverneur Général,

Selon le désir que vous m'avez exprimé au cours de l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder à Léopoldville, j'ai l'honneur de vous envoyer sous ce pli communication de la correspondance échangée avec Monsieur Dusseljté, administrateur délégué des Huileries du Congo Belge, au sujet des avantages et encouragements à accorder aux coupeurs de fruits de palmiers élaïs.

Comme je l'ai maintes fois répété aux Dirigeants de cette Société, le but immédiat de ces encouragements ne doit pas être, à mon avis, de pousser quelques rares «professionnels» à se livrer à un travail intensif et sans répit, mais d'amener progressivement l'ensemble des communautés indigènes, établies dans leurs cercles, à contribuer pour une part raisonnable à l'exploitation des richesses naturelles du sol.

La cueillette des noix de palme est appelée, me semble-t-il, à devenir une industrie de village, et devra contribuer à la prospérité matérielle et morale du terroir.

Les producteurs d'élite se formeront lentement par l'exercice du métier et par l'appât des avantages accordés aux travailleurs diligents.

Monsieur Dusseljté m'a également demandé de lui faire des propositions en faveur des vieux serviteurs attachés depuis dix ou quinze ans au service agricole de leurs concessions du Kwilu. Je crois avoir trouvé la formule sous la forme d'un certificat de rente viagère personnel et inaliénable à remettre aux coupeurs après quinze années de travail raisonnable, mais continu. Sitôt que Monsieur Dusseljté m'aura marqué son accord, je vous enverrai communication des documents.

Je vous prie, Monsieur le Gouverneur Général, d'agréer l'hommage de ma respectueuse considération.

S. Van Hee  
Vicaire Apostolique du Kwango

ANNEXE

COPIE

Vicariat Apostolique du Kwango,  
(Congo Belge)

Kisantu, le 13 juillet 1930

Mon cher Monsieur Dusseljé,

J'ai très vivement regretté de ne pas vous retrouver à Kin l'autre jour. Peut-être aurai-je l'occasion de vous voir dans une quinzaine, ayant l'intention de conduire à Léopoldville S. Ex. le Délégué Apostolique après sa visite à Kisantu et lieux circonvoisins.

En attendant, le R. P. Allard, mon dévoué et très autorisé porte-parole, vous mettra au courant des affaires les plus importantes.

En rentrant de Kin, je trouve une lettre du R. P. Van Schingen. Je cite textuellement:

«J'ai exposé en route, où j'ai reçu votre lettre au sujet des coupeurs, vos propositions aux Chrétiens de M'Belo, Kipwiti, Kisala, etc. Cela les fait réfléchir et je pense que l'un après l'autre ils y viendront. Mais pour cela il faudrait éviter les excès de zèle. On a parlé officiellement de 40 caisses et cela même est exagéré et ils ne l'obtiennent pas régulièrement comme moyenne. Eh bien, j'ai vu qu'on exigeait de Leverville 50 caisses, ce que les locaux pour renchérir ne payaient le mois qu'à ceux qui avaient livré au moins 55 caisses. Et pour ce faire la chicotte et la ficelle vont leur train».

C'est à faire pleurer! Si les faits allégués par le R. P. Van Schingen sont vrais, ces excès de zèle ou plutôt les stupidités de ces Messieurs de Leverville et de Kwenge vont anéantir d'avance tous les efforts que nous faisons pour amener les Chrétiens à se livrer à un travail régulier et soutenu.

Je regrette que le R. P. Van Schingen ne cite aucun nom mais je serais heureux si vous pouviez ordonner une enquête. Je croyais que M. Moorat était seul en cause et voilà Moorat rentré en Europe, et la même situation que j'ai constatée en Juillet dernier perdure. Et nous sommes en pleine saison sèche. Ces coupeurs obligés de faire 55 caisses ont-ils le temps de préparer leurs cultures? Je me rappelle fort bien combien vous insistiez sur ce point quand vous étiez à Leverville.

Quant aux brutalités, détestables en tout temps, vous admettez avec moi que maintenant plus que jamais, il est opportun d'y renoncer une fois pour toutes.

Ou bien le R. P. Van Schingen a été mal informé, ou bien je considère que la situation au Kwilu est plus grave que jamais et mérite votre très sérieuse attention.

Que fait donc votre *General Manager* au Kwilu?

Excusez le ton un peu vif de cette lettre mais je suis vraiment outré. Au moment où j'espérais voir nos efforts couronnés de succès pour le plus grand bien de tout le monde, apprendre que tout est compromis par des excès que je m'abstiens de qualifier...

Heureusement, je sais que je puis compter sur vous pour ramener vos subordonnés au respect des engagements pris et aux règles de l'humanité et du plus élémentaire bon sens.

J'espère pouvoir vous donner bientôt des nouvelles plus réjouissantes mais pour cette fois-ci c'est trop fort! Je ne parviens même pas à m'imaginer que ce soit possible.

Je serais très heureux de vous revoir et de vous reparler de tout cela.

Je vous prie, Mon cher M. Dusseljé, de me croire bien sincèrement dévoué.

(sgé) S. Van Hee  
Vic. Apost.

140. E. Dusseljé, administrateur délégué des Huileries du Congo belge en poste au Congo belge, à S. Edkins<sup>10</sup>, administrateur des Huileries du Congo belge en poste à Bruxelles

Léopoldville-Est, 15th October 1930

AD/KIN/BRD/N°

**CONFIDENTIAL**

The Managing Director,  
S.A. des Huileries du Congo Belge,  
Lever House, 150 Rue Royale,  
Brussels

Dear Sir,

LUSANGA AREA NATIVE  
WELFARE

Further to my letters AD/KIN/BRD/No. 3368 of 30.9.30. and AD/KIN/BRD/No. 3402 of even date:

You will have read in Mr. Dupont's letter LUS/MD/PRIV/No. 2344 that he complains of not having received any instructions from me as regards the native welfare in general.

This naturally makes strange reading after our meeting at Bandundu last October during which we discussed verbally the questions concerning the native welfare very fully and both agreed on the policy to be followed. This interview was confirmed by my letter AD/LUS/No. 1479 of 21.10.1929, of which I attach pages 7 to 11 and whose reading cannot possibly have left any doubt in Mr. Dupont's mind as to what we expected from him and authorised him to do.

Mr. Dupont, in acknowledging this letter per his letter LUS/MD/PRIV/No. 2106 of 14.11.1929, agrees with all instructions and views put forward by the writer.

The only question on which I could not give him satisfaction was that concerning the voluntary drop in the production and which he asked me to sanction in writing. My ideas on this point have not changed.

Please find attached pages 7 to 15 inclusive of letter LUS/MD/PRIV/No. 2106 referred to above.

Yours faithfully,  
S.A. des Huileries du Congo Belge

<sup>10</sup> Sidney Edkins (?-?), administrateur délégué des H.C.B. en Afrique.

Managing Director  
21st october 1929  
*Rest Houses*

Page 7

AD/LUS/1479

With regard to what you write about rest houses along the roads from our recruiting centres, as written you elsewhere we shall be pleased if you will have rebuilt those of these rest houses which have fallen down. Since I had these rest houses constructed, villages have moved and it may be necessary to alter the sites for these buildings.

I note with pleasure that your outlook on the future of the Lusanga area has changed and that you are convinced that the system you refer to under the heading of “General” will prove a success and assure the future of our enterprise in the Kwilu.

LUS/MD/PRIV. 2023 and 2034. Native Welfare

I have not replied to the above two long reports dated 31st August and 15th September 1929 respectively but as we have discussed verbally the questions concerned very fully, I do not think it would serve any purpose to re-open the matters. The following propositions, however, were agreed to between us:

- To build as many roads as possible in order to do away with head carriage;
- To increase the pension to be paid to old and infirm cutters from Fr. 8.00 to Fr. 15.00 and to try to get these men who are pensioned off to replace themselves by young cutters;
- To increase the bonus for each new local cutter recruited from Fr. 20.00 to Fr. 50.00;
- To give a reasonable holiday to each man;
- To put into force the scheme of 40 cases of fruit cut per cutter as a task;
- To prevent Agents from pushing the natives to work on Sundays.

---

I would draw your attention to the fact that of all the above proposals, only one has not already been in force in the area, that is the granting of a month's holiday to each cutter in rotation. As far as this scheme goes, I would have much preferred the old system of giving 15 days holiday to a cutter after each task of 150 to 200 cases of fruit cut, to be adhered to.



For those cutters not on task work but who are paid at the end of each month, a holiday of 2 weeks should be given twice a year.

As you have already started the system of giving a month's holiday per year by rotation method, I must leave it to you to do whatever you think will be best. I told you at Bandundu that I did not like the idea at all especially as the month's holiday was given during the big fruit season and seeing that it was forced upon us so to speak by the attitude of the Superior of the Mission at Leverville, a fact which has certainly not escaped the notice of the natives.

As to the other points referred to above, these have always been observed in principle as far as circumstances would permit.

For years road construction has been undertaken but I quite agree that more and more roads must be built in order to do away with head carriage entirely.

In regard to the monthly task, I have warned the agents and Sector Managers scores of times to be careful not to be unreasonable with the natives, pointing out that when they pushed them in their effort to attain an abnormally high production with the idea that this was in the interest of the *Société*, this was in reality in direct opposition to the *Société*'s best interests as this sort of things cannot last. You have experienced this yourself recently in the Kwenge District, where trouble arose from the fact that the natives were demanded an unduly high task which is borne out by the August production figures at Kwenge, the average output per man being 1,300 kilos, whilst the average per cutter for the whole area is hardly 800 kilos per cutter per month. This certainly proves that the policy of stupid and blind pushing of the natives had taken place and the backwash was felt immediately in the shape of discontent amongst the natives, poor quality fruit, and complaints from the Mission.

I would also mention that whenever roads are made in order to facilitate the work of the natives, it does not necessarily follow that the natives are to be asked to double their individual output as was the case at N'gula, otherwise the natives will not appreciate what we do for them in the way of roadmaking to make their work easier.

Bishop Van Hee also quoted the case of the new local cutters (Christians) at Post 8 whose task upon engagement was to be 1 case of fruit cut per day but who, hardly had they been working a month for us, had their task... doubled.

During our conversation at Bandundu regarding this case you told me that the two cases of fruit cut was demanded from these cutters without your knowledge. I am quite sure of this as I know that such abuse of ill-treatment of the natives in any way are the very things you condemn in the methods in the Lusanga area. I quote this instance, however, to emphasise that it is not sufficient to lay down definite instructions but that it is extremely difficult to see that they are scrupulously adhered to.

Also at Bandundu you told me that you were handicapped owing to a circular forbidding giving *matabiches* to Chiefs. I have been unable to trace such a circular and would ask you to let me have a copy of it.

It may be that some confusion has arisen owing to the fact that the Managing Director has forbidden the issue of expensive cloth to the native chiefs as a *matabiche* (This happened before I left the area but as it was necessary to keep on the right side of them and we could not do this by giving them a brass of cheap cloth, I decided to give them money instead so as to enable them to buy what they wanted in our stores).

You informed me that you had taken money from the office in order to buy clothes for the native chiefs. That being so, I do not think that this materially alters the situation and apart from the little trouble caused by the procedure, the handicap you referred to is removed. Is this so? Or had you any other idea in mind when discussing the matter with me?

Yours faithfully,  
S. A. des Huileries du Congo Belge  
Directeur Général en Afrique

*P.S. Kernel Separator ex Alberta*

About your remarks on the frame for this Kernel Separator, I have been unable to discover anything definite in the matter, but the Shipyard & Transport Department have just notified us that several parcels of machinery have just arrived downriver from Alberta, one of which is marked for Levertville, and no doubt this is the frame in question.

*We will advise you in a separate letter when we have further details.*

141. H. Greenhalg<sup>11</sup>, vice-président de *Lever Brothers Limited*, en poste à Bruxelles, à P. Charles, Secrétaire général du ministère des Colonies

Bruxelles, le 20 octobre 1930

SOCIETE ANONYME  
DES  
HUILERIES DU CONGO BELGE  
N° HCB/AD/S.504.

LEVER BROTHERS LIMITED

---

Monsieur le Secrétaire Général,

Dans un rapport reçu récemment d'un agent supérieur au Congo, de la S.A. des Huileries du Congo Belge, il est signalé que les indigènes de la concession de Lusanga sont amenés à faire aux postes de cette Société, des fournitures de fruits

<sup>11</sup> Harold Greenhalg (?-?), vice-président de *Lever Brothers Limited*, en poste à Bruxelles.

de palme, supérieures à la capacité normale de travail de la population locale, et que, dans cette concession, il est encore trop fréquemment recouru au portage.

Au cours de l'exploitation de nos concessions au Congo, la Société a toujours eu le plus vif désir d'améliorer les conditions d'existence de l'indigène, et de ne jamais sacrifier son bien-être à nos intérêts commerciaux.

Le soussigné a récemment effectué un voyage au Congo, accompagné de l'Administrateur-Délégué des Huileries du Congo Belge à Bruxelles, et au cours de cette visite, ils ont reçu l'assurance, non seulement des chefs de missions religieuses, mais de fonctionnaires de la Colonie, y compris l'auteur du rapport visé ci-dessus, que la politique adoptée vis-à-vis de la main-d'œuvre indigène, était entièrement satisfaisante. Le rapport en question nous a donc causé une surprise d'autant plus grande.

La politique dictée par le Conseil d'Administration des Huileries du Congo Belge, à ses agents en Afrique, à l'égard des travailleurs employés dans ses plantations, a été récemment résumée en une brochure dont j'ai l'honneur de vous remettre un exemplaire sous ce pli.

Etant donné les opinions contradictoires qui nous sont parvenues, mes collègues et moi sommes très désireux qu'il soit procédé à une enquête sur les conditions de travail de la main-d'œuvre de la concession de Lusanga. Une telle enquête ne pourrait pas être menée par des personnes au service d'une autre Compagnie associée, si haut placées que soient ces personnes, car leur rapport pourrait être involontairement tendancieux. C'est pourquoi nous prenons la liberté de vous demander de vouloir bien proposer à Monsieur le Gouverneur Général de faire mener une enquête par une ou deux personnes impartiales. Tous les frais qu'occasionneraient ces investigations seraient naturellement à la charge de notre Société.

Il est à peine nécessaire de vous donner l'assurance que nous avons l'intime conviction qu'une politique éclairée visant à l'amélioration générale des conditions d'existence de la main-d'œuvre et protégeant les indigènes contre tout régime excessif ou mauvais traitement, est la seule politique pouvant donner l'espoir d'une réussite permanente, et en faisant à votre intervention la lumière sur les conditions de travail à Leverville, Monsieur le Gouverneur Général rendra à notre Société un service signalé, dont nous lui serons, ainsi qu'à vous-même, profondément reconnaissants.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'assurance de ma haute considération.

LEVER BROTHERS LIMITED  
S<sup>c</sup>/GREENHALGH  
Vice-Président

Monsieur P. CHARLES  
Secrétaire Général du Ministère des Colonies  
7, Place Royale  
Bruxelles

142. Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à L. Genon<sup>12</sup>, administrateur délégué des Huileries du Congo belge, en poste à Bruxelles

COPIE

Wombali, le 30 octobre 1930

A Monsieur Genon,  
Administrateur Délégué des  
Huileries du Congo Belge  
rue Royale, 150,  
Bruxelles

Monsieur l'Administrateur Délégué,

Le dernier courrier vous aura mis au courant du conflit qui s'est élevé entre votre Administrateur Délégué en Afrique, Monsieur Dusseljé, et votre Directeur Général du *Lusanga Area*, Monsieur Dupont.

Je n'ai aucun droit d'intervenir dans ce débat, purement personnel, mais comme mon nom a été cité plusieurs fois dans les documents qui vous ont été envoyés par les deux parties, je vous dois un mot d'explication.

«... Il est hors de doute, écrit M. Dupont, que Monseigneur Van Hee doit avoir été abusé, lorsqu'il était supérieur de Leverville, sur la nature des excès dont l'intérieur de l'*Area* était le théâtre et qui lui étaient présentés sous la forme de faits isolés dont certains agents et certains noirs étaient responsables...».

Si j'ai été abusé, je ne l'ai pas été seul, puisque mes deux confrères de Leverville, les RR. PP. Brielman<sup>13</sup> et Hamerlinck<sup>14</sup>, ainsi que les Pères des Missions de Kikwit et de Djuma qui parcouraient constamment toute l'étendue du *Lusanga Area*, constataient comme moi que les excès de zèle, quand il s'en présentait, étaient le fait de certains agents, toujours les mêmes, et se produisaient toujours dans les mêmes secteurs, riches en palmiers mais pauvres en main-d'œuvre locale. Mais même là, il suffisait de placer un agent ayant, avec la conscience de ses responsabilités professionnelles, le sens de l'humanité, pour voir cesser les abus.

Qu'il me suffise de citer Kikamba, Poste 2, où, à un certain agent De Coen<sup>15</sup>, unanimement détesté par la population locale, succéda le brave M. Espremans<sup>16</sup>

<sup>12</sup> Léon Genon (?-?), administrateur délégué (*managing director*) des Huileries du Congo belge en poste à Bruxelles.

<sup>13</sup> Arthur Brielman (1872-1942), missionnaire de la Compagnie de Jésus au Kwango (*B.C.B.*, IV, 72).

<sup>14</sup> Jan Hamerlinck (1886-1961), missionnaire de la Compagnie de Jésus au Kwango en poste à Ngi.

<sup>15</sup> C. De Coen (?-?), agent agricole des H.C.B. au Poste 2 du cercle de Lusanga.

<sup>16</sup> ? Espremans (?-?), agent des H.C.B. au poste 2 du cercle de Lusanga.

qui obtint des résultats bien meilleurs que son prédécesseur, sans l'ombre même de violence.

Il en est de même à Kunga, où M. Bury<sup>17</sup>, très bien vu des indigènes, prit la succession de MM. Fanning<sup>18</sup> et de Robiano<sup>19</sup>.

M. Dupont se trompe encore, quand après avoir cité un passage de ma lettre où je disais: «... Au lieu de se contenter d'une production moyenne raisonnable, on veut non seulement que le rendement se maintienne au même niveau, mais encore qu'il s'accroisse de mois en mois...», il ajoute: «... Je ne pense pas que Monseigneur Van Hee en écrivant ces lignes, ait entendu en étendre l'application à ma Direction...».

La vérité m'oblige à dire que, depuis le départ de M. Dusseljé, la course aux records dans les secteurs de Leverville et de Kwenge était allée en s'accroissant quand je visitai la région en 1929; mais, dans mon for intérieur, je croyais devoir en rejeter toute la faute sur M. Moorat, dont le zèle outré m'était connu (c'est dans ce sens que j'écrivis à M. Edkins), et j'évitai d'en charger M. Dupont dont la sincérité et les bonnes intentions me semblaient hors de doute.

Non, je ne crois pas que mes confrères et moi-même, nous ayons été abusés, comme le dit M. Dupont, nous remarquons très bien le fort et le faible de votre organisation. J'ai exposé toutes mes idées à ce sujet dans la lettre que j'adressais à M. Dupont le 7 septembre 1929. Je n'ai pas à y revenir.

Seulement, ni mes confrères, ni moi-même, n'avons jamais pensé que nous avions le droit de nous substituer aux Chefs d'entreprises ni aux Autorités civiles dans leur domaine propre. Nous nous contentions de veiller à la sauvegarde des intérêts spirituels et matériels des populations confiées à nos soins et cela, dans un esprit de cordiale sympathie avec votre Société dont nous reconnaissons la haute importance pour le relèvement des populations du Kwilu, et, dans toutes ces questions, nous suivions strictement les directives qui nous étaient données par notre Chef hiérarchique qui était alors le vénéré Monseigneur De Vos.

Il en était ainsi, par exemple, pour la question du portage des femmes. La réglementation sur ce point ne peut pas être imposée à une Société à l'exclusion des autres.

J'avais saisi de la question M. Van den Byvang, alors Commissaire du District du Kwango. Celui-ci me répondit qu'il avait proposé la suppression radicale du portage des femmes pour des buts industriels, mais que ses suggestions avaient été repoussées par le Conseil de Province, réuni à Léopoldville.

Personnellement, je ne suis pas du tout opposé à la collaboration raisonnable de la femme au travail de son mari et je ne vois pas à quel titre on pourrait s'y opposer.

<sup>17</sup> C. Bury (?-?), agronome des H.C.B. en poste à Kunga.

<sup>18</sup> J. F. Fanning (?-?), directeur de secteur des H.C.B.

<sup>19</sup> ? de Robiano (?-?), agent des H.C.B.

Ce que M. Dusseljé dit de l'obstination des femmes enceintes à vouloir porter jusqu'aux derniers jours de leur grossesse, est parfaitement exact, et dans certains [*sic*] de nos Missions, notamment dans le Bas-Congo, nous devons recourir à des sanctions spirituelles pour empêcher les femmes chrétiennes enceintes de continuer à porter leurs produits aux marchés locaux, au grand danger de leur progéniture. Il appartient à vos agents et à vos chefs de secteur de veiller à ces abus.

Quant au fond des accusations, portées par M. Dupont, contre son prédécesseur au *Lusanga Area*, M. Dusseljé me demande discrètement mais formellement de porter mon témoignage pour ou contre lui. Me dérober à cette invitation serait une lâcheté et un déni de justice envers un de vos collaborateurs que j'ai vu à l'œuvre au Kwilu pendant plus de douze années.

Mon silence, d'ailleurs, en l'occurrence, équivaldrait à reconnaître le bien-fondé des allégations de M. Dupont et à avouer, par le fait même, que mes confrères et moi-même, au cours de ces longues années nous avons été dupes et complices.

Je parlerai donc en toute vérité et conscience.

#### A) Asservissement des populations

M. Dusseljé, me semble-t-il, voulait si peu asservir les populations qu'il avait imaginé un *pension scheme* qui libérerait les coupeurs locaux de toute obligation au travail après dix ans de *faithful service*. Les circonstances et surtout les sottises prétentions des jeunes générations ne lui ont pas permis de mettre son projet complètement à exécution et on peut le regretter. Le *pension scheme* vient d'être repris maintenant mais il me semble que la durée du travail devrait être fixée à douze ou quinze ans: ce qui vous permettrait d'accorder une pension plus considérable.

Chaque fois que j'ai présenté à M. Dusseljé un coupeur qui me semblait inapte au travail, votre *General District Manager* l'a immédiatement libéré du travail.

Tout coupeur qui demandait de venir à la Mission pour y suivre l'instruction religieuse était toujours autorisé à le faire à la demande des Pères, alors même que les agents ou directeurs locaux tentaient de s'y opposer. Il était entendu que le coupeur continuerait son métier après avoir quitté la Mission. Il n'en faisait généralement rien: mais le fait est là que malgré cela, l'autorisation était invariablement accordée.

Qu'on me cite un seul exemple de coupeur chrétien qui ait été forcé au travail par M. Dusseljé contre son gré. Je n'en connais aucun.

Les fidèles coupeurs chrétiens du petit village de Ngula, près de Leverville, se trouvaient sous la protection spéciale du *General District Manager* et leur tâche était limitée à six caisses par semaine.

J'ai la conviction que si M. Dusseljé avait pu s'occuper avec la même sollicitude de l'ensemble de son immense *Area*, bien des misères auraient été évitées,

mais il était débordé par l'immensité du travail à fournir. Il aurait fallu, à ses côtés, un chef de service chargé uniquement de veiller au bien-être de vos travailleurs, sans aucun mandat de pousser à la production.

M. Dusselgé a-t-il trop présumé des possibilités de l'*Area*, ou a-t-il été trop talonné par les calligrammes d'Europe, surtout au temps de M. Bell — on disait celui-ci partisan féroce de la production à outrance — je l'ignore. Toujours est-il que lorsque, pour mettre un frein aux excès de zèle de certains agents, je lui ai proposé de fixer à quarante caisses par mois la tâche limite exigible d'un coupeur et de son aide, je me rappelle fort bien que le *General District Manager* d'alors a accepté ma proposition avec enthousiasme et que des instructions dans ce sens ont été immédiatement données aux agents les plus voisins de Leverville. Ces instructions furent assez mal reçues: les agents craignaient de voir baisser la production.

Pourquoi cette limite maximum exigible même des meilleurs coupeurs est-elle devenue un minimum à obtenir, coûte que coûte, de tous les coupeurs indistinctement?... Il s'est fait ainsi que cette mesure qui, dans ma pensée, devait contribuer à rendre le métier de coupeur plus attrayant est devenue, de par la faute de certains agents, une règle odieuse et génératrice d'abus. On m'a assuré au Kwilu que certains agents avaient interprété les directives de M. Dupont à ce sujet, par la formule brutale: «Quarante caisses ou la G... figure cassée!...». Ce serait abominable!...

Je ne prétends pas du tout que les Chefs d'entreprises doivent se désintéresser du rendement individuel de leurs travailleurs. Un éminent Prélat du Congo, que je crois être Monseigneur De Clercq, Vicaire Apostolique du Kasai, a déclaré au rédacteur du *Courrier d'Afrique*: «... Nous devons amener les noirs à notre conception européenne du travail, sans cela nos efforts se dépenseront en pure perte». C'est tout à fait mon idée, mais il y a la manière et la mesure et puis, nous ne pouvons jamais perdre de vue le grand facteur de progrès: le temps.

M. Dupont ajoute dans sa lettre:

«... Il est aussi certain que bien des choses ont dû lui être cachées ou ont été incomplètement connues de lui (R. P. Van Hee) puisqu'il a cru pouvoir écrire par exemple: '... qu'un temps suffisant était accordé aux indigènes pendant la saison sèche pour faire leurs défrichements...' ...».

Je maintiens intégralement ce que j'ai écrit.

Quand je suis arrivé au Kwilu en 1914, les cultures indigènes étaient à peu près inexistantes: j'avais toute la peine du monde à trouver la petite quantité de manioc dont j'avais besoin pour sustenter les trente et quarante gamins que j'avais recueillis à la Mission. La population était décimée par la maladie du sommeil et avait perdu toute force de réaction et de résistance. Au cours des années que j'ai passées à Leverville, alors que M. Dusselgé était *District Manager*, j'ai vu la population se relever, se ressaisir, et les plantations indigènes se développer à tel point que, dans la région de Kwenge, par exemple, les récoltes étaient tellement abon-

dantes qu'une partie se détériorait sur place. Cela je l'ai constaté maintes fois de mes propres yeux.

Il n'en était plus de même quand j'ai visité le Kwilu en septembre 1929. Les gens de Kikamba — Poste 2 — se plaignaient de n'avoir pas eu une journée pour préparer leurs plantations. Il en était de même à Mosango — Poste 8.

J'ignore si les coupeurs étaient forcés à cette époque de fournir neuf caisses: mais il me suffisait de constater et d'apprendre par mes confrères que les plantations se faisaient d'une façon intensive dans tout l'*Area*.

Ce que je sais fort bien, c'est qu'une année, au mois de juin, M. Dusselje avait envoyé, au Chef de secteur de Pindi, une lettre de rappel lui disant que son niveau de production lui semblait trop élevé pour la saison et qu'il avait à veiller à ce que les travailleurs eussent le temps pour préparer leurs défrichés. La lettre visait surtout M. Bury de Kunga qui, à ce moment, battait tous les records obtenus par ses prédécesseurs.

M. Dupont cite un autre passage de ma lettre:

«... Cette exigence (en matière de production) met les agents agricoles dans l'obligation de recourir à une pression exagérée conduisant aux pires abus...».

Je n'ai rien à retirer de ce que j'ai écrit.

Vouloir toujours produire davantage sans tenir compte du nombre total des coupeurs, de la saison, de la mentalité indigène et de la richesse de la palmeraie exploitée, conduit nécessairement aux pires abus.

M. Dupont ajoute que les agents ont été mis dans l'alternative ou bien de produire toujours davantage, ou bien de sacrifier leur avenir.

Il m'est impossible de juger du cas qu'il cite: M. Burn<sup>20</sup> — n'ayant pas vu cet agent à l'œuvre, mais je dois dire à l'honneur de votre Société, que tous les agents que j'ai cru pouvoir en conscience, recommander à votre Administrateur Délégué, ont été réengagés sans difficulté aucune. M. Dusselje s'est-il opposé à ces réengagements?...

B) Quant au second chef d'accusation: moyens de contrainte abusifs, employés par les agents du Gouvernement pour amener les indigènes au travail

Cette question ne me regardait pas directement quand j'étais simple supérieur de Leverville; mais je dois dire que ces moyens sont de pratique courante dans toutes les parties du Kwango ou du Kasai que je visite régulièrement.

Chaque fois que j'ai passé à Bandundu, j'ai demandé aux différents Commissaires de District de recommander la prudence et la modération à leurs agents. Je n'avais pas à faire davantage.

J'ai exposé mes vues personnelles sur l'emploi de la contrainte dans ma lettre à M. Bell, en novembre 1922.

<sup>20</sup> Victor Burn (1897-?), agent en formation des H.C.B.



J'ai été très heureux et flatté de voir ces idées confirmées par une autorité hors pair et tout à fait incontestée, par S. G. Mgr De Clercq, Vicaire Apostolique du Kasaï, dans une interview accordée au *Courrier d'Afrique*, n° du 14 octobre 1930.

Monseigneur De Clercq, très justement, établit la distinction entre les peuplades évoluées: tels, les Balubas du Kasaï et du Lomami, et les peuplades tout à fait primitives: tels les Bapendes, les Batchocks et d'autres.

La méthode pour les amener au travail ne saurait être la même pour les uns et pour les autres. Mais le but à poursuivre est identique: amener les noirs, nos pupilles, à se soumettre à la pratique d'un travail soutenu et régulier. «Et, ajoute l'éminent Prélat, le premier devoir des Missions est d'adapter les indigènes aux nouveaux milieux créés par les Blancs».

#### C) Question de *senteris*, messagers et *capitas* de travail

J'ai maintes fois attiré l'attention sur les dangers de l'emploi de ces serviteurs souvent trop zélés et dénués de scrupules.

Les missionnaires éprouvent les mêmes difficultés avec leurs catéchistes, serviteurs indispensables, mais qu'un contrôle sévère et des visites fréquentes peuvent seuls maintenir dans les limites de la légalité et même de la simple honnêteté.

Je dois dire que quand M. Dusselje se trouvait à la tête du *Lusanga Area*, il savait maintenir la discipline parmi son monde et chaque fois que je lui ai signalé des délinquants, ils ont été punis.

Je me rappelle encore les sanctions prises contre un membre du Corps médical et contre ses serviteurs, pour les faits répréhensibles que j'avais portés à la connaissance du *District Manager*.

#### D) Quant aux accusations de faveurs indues, accordées aux agents de l'Autorité civile

Je m'étonne que M. Dupont se soit aventuré à pareilles imputations dont la gravité n'échappe à personne. La réputation d'intégrité des Huileries et de leurs Chefs a toujours été reconnue par tous et, à ma connaissance, aucun fait n'a jamais été allégué de nature à lui porter atteinte.

M. Dusselje accueillait son monde en *gentleman* et avec grande cordialité: ses hôtes le quittaient généralement charmés de son bon accueil. Est-ce un reproche à lui faire?... Il aimait à rendre service, quand il le pouvait, aux missionnaires et aux autres. Agir autrement eût été de fort mauvaise politique.

---

En résumé, je pense que tout homme a ses qualités et ses *deficiencies*. L'homme complet et parfait, sous tous les rapports, n'est pas de ce monde.

Peut-être M. Dusseljté s'est-il exagéré les possibilités du *Lusanga Area*?... Peut-être a-t-il témoigné trop de confiance à certains agents — vieux serviteurs zélés, trop zélés, dans les parties éloignées du centre, comme à la Lunungu, par exemple?... Peut-être n'a-t-il pas saisi d'emblée l'importance de certains problèmes d'ordre social qui se posent nécessairement à la suite d'une occupation aussi intensive que la vôtre?...

Mais je me refuse absolument à voir en M. Dusseljté l'homme néfaste et l'ogre, décrit dans les documents qui vous ont été soumis. Comme *General District Manager* du *Lusanga Area*, M. Dusseljté jouissait de la sympathie des indigènes et de l'estime et même de l'admiration des européens du District. Je l'ai toujours trouvé ouvert aux suggestions que je lui faisais en faveur des européens et des indigènes et notamment des coupeurs de fruits auxquels je m'intéressais particulièrement.

Que tout n'ait pas été réalisé avant son départ de l'*Area*, qui pourrait s'en étonner?...

J'attendais beaucoup de son successeur, M. Dupont. Quelques-unes de ses idées me paraissaient prématurées, mais d'autres me semblaient de réalisation pratique immédiate. Je dois dire que j'ai été déçu. Au cours de mes premières visites au Kwilu, en 1929, j'avais recueilli l'écho de plaintes très vives que j'avais signalées à M. Edkins. Je croyais que tout était définitivement rentré dans l'ordre, mais dans ces tout derniers mois, les plaintes avaient repris, plus vives que jamais, au moins en ce qui concerne le Secteur de Kwenge.

M. Dupont en rejette toute la responsabilité sur son Chef hiérarchique, M. Dusseljté. Il vous appartient de juger.

Les attaques contre «le système» n'ont rien à voir dans la question; mais il me semble que si M. Dupont jugeait que les ordres qui lui étaient donnés de Kinshasa ne pouvaient être exécutés qu'au détriment de vos travailleurs et de la réputation de votre Société, son premier devoir était de surseoir à leur exécution et d'exposer à son Chef et à votre Conseil d'Administration les motifs de son refus.

---

Dans tout ce qui précède, il n'est pas question de la participation des éléments soi-disant évolués du Kwilu à la cueillette de noix de palmes.

Grâce à l'accord complet avec M. Dusseljté et avec M. Barella, nous espérons arriver à une solution satisfaisante.

---

Je vous prie, Monsieur l'Administrateur Délégué, d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

(sgé) S. Van Hee  
Vic. Apost. du Kwango

143. A. Tilkens, gouverneur général du Congo belge, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre, et à Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango

Congo Belge  
Cabinet du Gouverneur Général

Léo-Kalina, le 17 novembre 1930

N° 698/A.O.

3 annexes

Monsieur le Commissaire Général<sup>21</sup>,

J'ai l'honneur de vous transmettre copie de la lettre HCB/AD/S.504 du 20 octobre 1930, adressée par la Direction des Huileries du Congo Belge au Secrétaire Général du Ministère des Colonies, et la brochure annexée à la lettre susdite. Comme le Ministre m'en exprime la demande, je vous prie de mener l'enquête envisagée avec l'aide des Autorités locales et d'un représentant des Missions, soit Monseigneur Van Hee, ou le Missionnaire que celui-ci désignerait pour le remplacer. Je joins à la présente une lettre vous introduisant auprès de Monseigneur Van Hee, que par ailleurs j'informe directement du désir du Ministre ainsi que le Gouverneur de la Province du Congo-Kasaï.

Le Gouverneur Général, Tilkens

A Monsieur Ryckmans, Commissaire Général

---

*Congo Belge*  
Cabinet du Gouverneur Général

Léo-Kalina, le 17 novembre 1930

N° 697/A.O.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'introduire auprès de vous, Monsieur Ryckmans, Commissaire Général honoraire chargé de participer à l'enquête au sujet de la politique

<sup>21</sup> Ce titre est le dernier porté par Pierre Ryckmans dans l'Administration d'Afrique à son départ de l'Urundi.

générale des Huileries du Congo Belge en matière de main-d'œuvre et de traitement des indigènes, comme vous le faisiez connaître ma lettre du 15 novembre 1930.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Gouverneur Général, Tilkens

A Sa Grandeur Monseigneur Van Hee  
Vicaire Apostolique du Kwango  
Kisantu

**144.** A. Tilkens, gouverneur général du Congo belge, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre

Congo Belge  
Cabinet du Gouverneur Général

Léo-Kalina, 1<sup>er</sup> novembre 1930

N° 702/A.O.

Monsieur le Commissaire Général,

Subsidiairement à ma lettre n° 698/A.O. du 15 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître que Monseigneur Van Hee a délégué le Très Révérend Père Allard, Supérieur de la Mission de Wombali-Bandundu et Supérieur régulier des Révérends Pères Jésuites au Kwango, à fin de participer aux travaux de la Commission d'enquête au sujet de la politique des Huileries du Congo Belge en matière de main-d'œuvre.

Le Gouverneur Général, Tilkens

A Monsieur le Commissaire Général Ryckmans en mission

**145.** E. Dusselgé, administrateur délégué des Huileries du Congo belge, en poste à Léopoldville, à C. Dupont, directeur général du cercle de Lusanga

First 10 pages of AD/LUS/N° 1745

For Mr. Ryckmans.

Leverville, 17th November, 1930

AD/LUS/N° 1745

The General Manager,  
S.A. des Huileries du Congo Belge,  
Lusanga Area: Leverville

Mr. DUSSELJE'S VISIT OF INSPECTION  
TO THE LUSANGA AREA.  
NOVEMBER, 1930

Dear Sir,

I confirm hereunder the various matters dealt with in our conversations as also the various decisions taken and instructions given, during my tour of the Lusanga Area with you.

I deal with the Sectors in the order in which we visit them, commencing with the regions of the Upper Kwilu and the Basongo Sector.

**PORTERAGE IN THE UPPER KWILU**

In the course of our trip to the Upper Kwilu region, we found that the question of portorage in that region had reached the extent of assuming a serious aspect.

In certain regions where formerly the cutters from the far-distant villages came to work in our palmeries at the river bank and completed their tasks and returned to their villages, coming back to work after a certain lapse of time to commence another task, a new organisation has turned these people into 'assimilated local labour', *i.e.*, people under the same obligations and enjoying the same advantages as the local cutters who cut our fruit in the palmeries around their villages and in close proximity to our Stations and Posts.

This innovation has assuredly certain advantages because it has had the result of generalizing the work in those villages lying at some distance from our Posts. This, however, is what we had not organised previously because we were afraid that we would not be able to execute in a satisfactory manner the transport of fruit from out-lying villages, and also because the palmeries situated around such distant villages are, as a rule, nothing like as rich as those nearer the banks of the Kwilu River.

Obviously, we could not build a motor road leading from the Kwilu to each village, and this new organisation therefore demands head portorage by the

natives supplying the fruit, over a considerable distance to a fruit hangar from where a gang of special porters carries the fruit to the Station for milling or to the beach for evacuation, as the case may be.

When the writer was in charge of the Lusanga Area, he declined to adopt this method of exploitation.

I had no wish to inaugurate it because of the inconvenience of portage, and when this scheme was instanced by certain Agents during a short absence, the writer did away with it for that reason on his return.

The regions affected by this new organisation are Kimbinga-Gweme and Momenzala as regards Post 7, and the villages of the Upper Mosango as regards the Mosango Mill.

In the former case the natives have to carry their fruit over more than 2, 3 and even 4 hours distance to get it to the fruit hangar, from where it is transported by special squads to the beach.

Opposite Leverville to the East of the Kwilu River, we have a superb block of palmery of an area of 1,060 ha and of a density equal to 150 palms per hectare.

This palm area is exploited only to a very small extent owing to the small number of local cutters available there, and the force is increased only by a few imported cutters.

On the river bank opposite Posts 5 and 6, we have again a block of 549 hectares of a density equal to 125 palms per hectare, and on the two banks of the river Biaza there are more than 3,600 ha of good rich palmery all told, so that we have between Post 8 and Lusanga Village a total of over 4,000 ha of very rich palmery which is far from being exploited in entirety; whereas at the village of Gweme there are no palms at all, and near Momenzala we have a maximum of 125 to 130 ha.

It is clear, therefore, that if, as was the case up till two years ago, only a third or half of the number of cutters of those villages came to work for us in our palmeries nearer the beaches, in rotation, they would produce with much greater facility and without portage more than the total number of cutters of all the villages put together are producing now in their villages.

I think there is no doubt that, in the interests of the natives as well as in those of the *Société*, we must revert at this stage to the old system of employing in rotation the cutters of those villages in question for work in the splendid palmeries so close to our beaches and Posts and therefore so handy for evacuation, and make every effort to get them settle down in or near those large palmeries on the Kwilu river bank.

Had we continued with our old system, the natives might have decided voluntarily by now to settle down in our rich palmeries and work regularly, rather than remain in their faraway and poor villages, cutting a little fruit and carrying it themselves over a very long distance to our Posts.

As regards Mosango, we discovered that, apart from the local villages and the camps of imported Bayandzis which are at a reasonable distance from the mill,

new transit Posts had been created lately and of which the most important — Kipungu — lies more than 10 km from the Mosango mill.

We have a special squad of porters to carry the fruit from Kipungu to Mosango, but to get the fruit to the hangar at Kipungu, the fruit cutters of the Kikomba, Mabunzi, Kimbinga, Mokondo, Basongo, Busungu and Mosango II have to carry their fruit over a distance that strikes us as being too long to be reasonable.

I confirm, therefore, it is understood that you will go into this question and examine the position thoroughly, doing away with the actual organisation in certain villages where the portorage is really too heavy, and endeavour to revert to the old system, which means that distant villages will send cutters in rotation to work in our palmeries in proximity to our mills and beaches.

There will be no loss as although we will not employ the bulk of the cutters all at one time, this will be compensated by the fact that those at work will be under direct supervision or on task work in rich palmeries.

As regards Kipungu, it will be interesting to study the possibility of having a road made from Mosango Mill to that Post, so as to do away with the very costly head portorage and to facilitate the work of the Bayandzis whose camp is situated between the mill and Kipungu. The production actually evacuated by head portorage from the latter Post attains something like 130 tons per month.

Higher up the Kwilu, we have our third region — that of Belo-Kikwit from where the fruit, carried up till lately by special squads of porters from the Post Belo to the beach at Kikwit (7 km) is now evacuated daily by motor lorry to the beach at Kikwit.

But as we have noticed, whilst doing away with the portorage from Belo Post to Kikwit Beach, the Lusanga Management has gone farther afield with the exploitation and today we have a new squad of well over 150 porters carrying fruit from Kimputu hangar over a distance of 8 or 9 km to Belo, and from Kinkassa hangar to Belo over a distance of 13 to 14 km. We have seen also that those of our cutters who used to work in the palmeries close to our beaches and who, therefore, had hardly any portorage to do, have now been put to work in far-away palmeries near their villages. Consequently, they have to carry their fruit over very considerable distances to the various hangars, from where it is carried by special porters to Belo, and the lot is evacuated from there by lorry to Kikwit Beach. Such exploitation has resulted in extremely heavy head portorage over far too long distances.

Here again is a case in point where the writer had not allowed such portorage to be carried out when in charge of the Lusanga Area, and when, a few years ago, in an access of zeal one of our Agents inaugurated portorage from Kinkassa to Belo, the scheme was abolished immediately as such portorage was not reasonable. The Agent who at that time opened Kinkassa — Mr. Henrotin — is still in charge of the Agricultural Service of this part of our concession, and he has informed us that after the writer's departure from the Area, he had been authorised to open this Post again.

In the whole of the Upper Kwilu district, only one road has been made — the Belo-Kikwit Road — whilst new fruit-receiving centres have been created all over the place and at such long distances from the evacuation Posts on the Kwilu River that the head portorage in the Upper Kwilu has been increased very considerably, instead of decreased, which is what we are continually aiming at.

To sum up, I confirm that I wish you to examine thoroughly the following three questions:

- 1) To bring back the cutters from Gweme, Momenzala and Kimbinga, as task workers in the rich palmeries close to the Kwilu beaches. By doing so, you will not have the whole population at work at the same time, but only in rotation as was the case before. But they will work better and the efficiency per villages will not suffer.

This system will do away with the exaggerated head portorage of Posts 7B and 7C of the Leverville Sector.

Every effort must be made to get the workers of those faraway villages where there are hardly any palmeries, to settle down in or near the Kwilu palmeries.

- 2) As concerns Mosango Sector: to examine the possibility of creating a road towards Kipungu, doing away with the very heavy portorage from Kipungu to the Mosango Mill and also with the portorage from the Bayandzi Camp to the mill, and to bring the cutters from villages that are too far away to work in rotation in our near-by rich palmeries, rather than burden them with very heavy portorage.

- 3) With regard to the Belo Post and the Labutchi regions, we have decided to adopt the following organisation:

- To leave to the Belo Post the palmeries exploited actually between Belo and the Mosango Mill region towards the West of Belo, as far as they are not exploited by Mosango, and also the palmeries close to Belo extending in the direction of the Muebi Valley and which can easily be exploited by the cutters of the Belo region without any heavy head portorage being involved. Going from Belo in the direction of the Muebi Valley, we find about 8 to 900 ha of palmery of a density of more than 150 palms per ha, and these together with the palmeries extending towards the Mosango region and not exploited by that region will give an average of a good 100 to 150 tons of fruit per month for the Belo Post. This fruit to be evacuated by the motor road to Kikwit and to be milled at Leverville.

- Close to the banks of the Kwilu River there are about 600 ha of palmery (around Kianga-Kabamba) of a density of about 100 palms per ha, which supply their fruit to the Kikongo Mill.

- The Muebi Valley supplies between 150 to 200 tons of fruit per month to our Belo Post, from where it is evacuated by lorry to Kikwit. To get this fruit to Belo, some squads of porters are engaged on the work of



carrying it from the Kimputu and Kinkassa hangars to Belo and these hangars receive the fruit from the cutters actually working in the Muebi Valley, either near their villages or in camps, and who carry their fruit direct to the fruit hangars.

---

In connection with the foregoing pages, please find herewith attached blue print of plan reference VI/181, being Mr. Libotte's<sup>22</sup> survey to the scale of 1/50,000 of the palm areas situated on the right bank of the Kwilu River, between Leverville and the Muebi River to the South-East of Kikwit.

### MUEBI VALLEY MILL

In parenthesis, I would ask you to note that, when referring in future to what has always been known as the Soko-M'Belo proposed mill in the Belo-Labutchi palmery, this will be referred to as the Muebi of the Basongo Sector where it is proposed to erect the third Basongo Mill.

The Muebi Valley gives actually about 150 to 200 tons of fruit per month (as mentioned above). Without taking into account the palmeries around Belo Post and those near the Kwilu River, about which I have already written, the palmeries in the Muebi Valley are composed as follows.

North of a line — Kinkassa/Soko-M'Belo/Bulumbu — there are 3,838 ha of palmery of a density of more than 120 palms per ha, on the left bank of the Muebi River.

**146.** C. Dupont, directeur général du Cercle de Lusanga, en congé en Europe, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre

Bruxelles, le 24 novembre 1930

24, Avenue du Hoef

Cher Monsieur,

J'ai appris, dès mon arrivée à Bruxelles, que les lettres et les rapports adressés par moi au Conseil d'administration des Huileries l'avaient amené à solliciter du Gouvernement une enquête sur la situation et sur les faits que j'avais rapportés.

<sup>22</sup> M. Libotte (?-?), agent agricole faisant fonction des H.C.B. au Poste 8.

La lutte que je poursuis depuis deux années trouve ainsi son épilogue dans une décision dont, tout bien considéré, je me réjouis grandement.

D'une part, en effet, cette décision manifeste la bonne foi et la bonne volonté du conseil.

D'autre part, elle remet entre des mains qui seront quasi certainement les vôtres le soin de fixer la vérité.

Cette vérité des hommes droits et sincères comme le R. P. Van Schingen à Leverville et l'Administrateur Weekx à Kikwit vous aideront à la découvrir.

Pour ma part, vous comprendrez que j'observe vis-à-vis de vous la plus grande réserve puisque je me trouve directement intéressé dans la question.

J'ai, en effet, affirmé des faits et formulé des critiques dont l'enquête doit établir le bien ou le mal-fondé.

M'inspirant des traditions de notre Barreau, je m'abstiendrai évidemment de vous entretenir de ces faits ou de ces critiques.

Je me permettrai seulement de vous demander — et ceci je le fais avec insistance — de ne pas clôturer vos investigations sans m'avoir entendu si ces investigations n'aboutissent pas à des conclusions péremptoires.

Je suis, en effet, en mesure de prouver les faits que j'ai rapportés et il ne serait à aucun point de vue désirable que pareille démonstration — si elle est nécessaire — se fasse après la conclusion de l'enquête officielle.

D'autre part, vous comprendrez qu'après avoir pris toutes les responsabilités pour obéir à un devoir de conscience, je tiens à ce que l'action que j'ai entreprise n'aboutisse pas à un résultat négatif, de telle sorte que la situation contre laquelle, à mes risques et périls, je me suis élevé, continuerait à exister tandis que je me trouverais moi-même taxé d'imputations inexactes.

L'enquête à laquelle il va être procédé sur place, sans que malheureusement je puisse y prendre directement part, présente donc à mes yeux une grande importance.

Je me réjouis vivement à l'idée qu'elle sera menée par vous et qu'elle va se poursuivre ainsi dans une atmosphère de droiture et d'indépendance, qui ne se rencontre pas toujours, en Afrique, dans des domaines de l'espèce.

Si, par ailleurs, j'ai pu au cours de ma courte direction procéder à des réformes qui ont déjà sensiblement modifié la situation, il ne sera pas cependant difficile, je crois, de reconstituer la physionomie qu'avait l'exploitation lorsque je l'ai reprise et, partant, de démontrer en toute équité, comme je le souhaite, la nécessité de cette ré-organisation générale dont je poursuis depuis deux années la réalisation, autant d'ailleurs dans l'intérêt de notre entreprise que des noirs eux-mêmes.

J'espère ainsi que nous aboutirons finalement au résultat auquel — comme le disait le Père Van Schingen — aspirent nécessairement tous ceux qui ont de la réalité une vue nette et désintéressée.

Le résultat, nous vous le devons sans doute pour la plus large part et je ne puis ainsi que vous redire combien je me félicite de la circonstance qui vous aura amené — *Deus ex machina* — au moment voulu au lieu qu'il fallait ...

Veuillez croire, cher Monsieur Ryckmans, à mes sentiments bien dévoués.

147. Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre

Kisantu, le 28 novembre 1930

#### PERSONNEL

Monsieur le Commissaire Général,

Je vous dois un mot d'explication sur les raisons personnelles qui m'ont amené à décliner l'invitation de Monsieur le Ministre des Colonies à faire partie de la Commission d'enquête chargée d'examiner les conditions de travail faites aux indigènes par les Huileries du Congo Belge dans leur cercle du Kwilu.

Si la commission d'enquête, nommée par le Ministre des Colonies, avait eu pour fin d'étudier les meilleures mesures à prendre pour résoudre au mieux des intérêts de tous les multiples questions d'ordre social et moral qui se posent nécessairement à la suite d'une exploitation aussi intensive que celle des Huileries au Kwilu, j'aurais accepté de grand cœur d'en faire partie. Je serais dans ce cas resté dans mon rôle de guide spirituel des populations comprises dans le territoire du vicariat du Kwango et de conseiller des Entreprises européennes qui ont bien voulu m'accorder leur confiance.

Cette confiance, les Dirigeants de la Société des Huileries du Congo Belge me l'ont toujours donnée tout entière et j'aurais été heureux d'y répondre une fois de plus.

Mais, ayant en main les documents qui ont provoqué la démarche du Conseil d'administration des Huileries du Congo Belge auprès du Ministère des Colonies, j'ai l'impression qu'il s'agit de bien autre chose et que la commission aura à établir les causes et à rechercher les «responsables» d'un malaise dans la population travailleuse du Kwilu, qu'il serait inutile de vouloir nier ou cacher.

Dans ces conditions, il m'était impossible de collaborer à cette enquête:

- 1°) Parce que je ne possède ni compétence, ni juridiction pour juger *de personis* au civil.
- 2°) Parce que l'Agent supérieur des Huileries du Congo Belge, auteur du document envoyé à Bruxelles, a mêlé mon nom et mon autorité à ses accusations. Il dit explicitement que j'ai été invariablement «abusé» par Monsieur Dusseljé. De plus, le même Agent supérieur a déclaré à M. Weeckx, Administrateur territorial de Kikwit, qui me l'a répété, et qui l'a répété à d'autres, notamment au R. P. Guffens<sup>23</sup> de la Mission de Kikwit, que j'étais responsable avec M. Dusseljé de la situation au Kwilu.

<sup>23</sup> Joseph Guffens (1895-1973), missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Kwango (*B.B.O.*, VII C, 193).

On peut se demander si le malaise actuel au Kwilu résulte de la direction de M. Dusseljé et de la carence du Vicaire Apostolique du Kwango, ou s'il n'a pas d'autres causes.

Quoi qu'il en soit, étant accusé, je ne puis décemment faire partie d'un tribunal où je serais à la fois juge et partie.

Il est bien évident que si les allégations de l'Agent supérieur étaient reconnues fondées en ce qui me concerne, force me serait de reconnaître qu'au cours de mon long séjour au Kwilu et depuis, j'ai été dupe ou complice, et de prier en conséquence le S. Siège Apostolique de daigner me décharger des fonctions qui m'ont été confiées. Le litige serait alors nécessairement porté devant le Délégué Apostolique du Congo Belge, qui a seul compétence pour me juger.

Tout ce que je puis dire, c'est que si on avait tenu compte de mes recommandations et que si on avait appliqué humainement les mesures décrétées par M. l'Administrateur Edkins après mon entrevue avec celui-ci en mars 1929, il n'y aurait eu aucune raison pour qui que ce soit de demander une enquête.

Pour le reste, je tiendrai volontiers à votre disposition tous les documents en ma possession et je vous donnerai tout aussi volontiers tous les renseignements que vous voudrez bien me demander.

J'aurais désiré, Monsieur le Commissaire Général, dans toute cette affaire, me tenir strictement au-dessus et en dehors des querelles de personnes, mais les événements de ce monde sont ainsi faits que presque toujours on y retrouve la trace des préoccupations et des rivalités humaines.

Je connais le Kwilu depuis 1914. Je l'ai trouvé à cette époque si misérable et tellement ravagé par des fléaux de toutes sortes que mes Supérieurs me refusèrent d'abord l'autorisation d'y fonder une nouvelle mission. Mgr Devos, alors Préfet Apostolique du Kwango, ne céda qu'aux instances de M. Beissel<sup>24</sup>, à cette époque Administrateur délégué des Huileries. J'entrepris donc de fonder une mission à Leverville même au mois de février 1915. Depuis lors, cette mission, grâce surtout au zèle et au dévouement de mes confrères, est devenue la plus forte et la plus florissante de tout le district du Kwango. Elle comptait au 1<sup>er</sup> juillet de cette année 6 622 catholiques baptisés.

Les naissances y sont nombreuses parmi les familles chrétiennes. Du 1<sup>er</sup> août 1928 au 1<sup>er</sup> août 1929, il y eut 296 baptêmes d'enfants nouveau-nés pour 1 278 familles. Les statistiques pour cette année sont incomplètes, mais je sais qu'au mois d'août dernier, il y eut plus de trente baptêmes de nouveau-nés de parents chrétiens.

L'activité économique sans pareille des Huileries du Congo Belge au Kwilu n'a donc nui en rien au développement progressif de nos buts spirituels, que seuls nous avons en vue et qui, pour les missionnaires, constituent la seule raison d'être de leur activité dans la Colonie.

<sup>24</sup> François Beissel (1871-1929), administrateur délégué des Huileries du Congo belge en poste au Congo de 1914 à 1928, puis administrateur (*director*) de la même société (*B.C.B.*, III, 41).

Tout n'est pas parfait au Kwilu, pas plus qu'en aucun autre coin du monde.

Et s'il y a une menace pour l'avenir, c'est précisément l'attitude de non-participation de nos chrétiens à la cueillette des noix de palme. J'en parle longuement dans mon rapport au S. Siège, dont je vous envoie copie à titre personnel. Ce problème que, pour ma part, je trouve angoissant n'est pas particulier au rayon des Huileries du Congo Belge: il se pose dans toute l'étendue du Vicariat du Kwango et notamment à la Lukula, où sur les centaines de coupeurs de noix de palme qui ont passé par la mission de Yasa, huit exactement ont consenti jusqu'ici à poursuivre l'exercice de ce métier d'une importance primordiale pour le bien de l'indigène et la prospérité de la Colonie.

Je me suis évertué depuis des années à rechercher les moyens de rendre ce genre de travail acceptable pour tous les indigènes et j'aime à dire que j'ai trouvé chez tous les Administrateurs Délégués des Huileries du Congo Belge, y compris M. Dusselgé, une pleine compréhension de mes vues et un désir très sincère de parfaite collaboration.

J'espérais avoir abouti, quand des excès de zèle extrêmement regrettables de la part de certains agents ou capitas des Huileries au Kwilu m'ont été signalés. Cette infidélité aux engagements pris m'avait profondément vexé. De plus, ces excès de zèle, s'ils se répétaient et se généralisaient, devaient nécessairement réduire à néant tous les espoirs que nous avions conçus, mes missionnaires et moi-même, pour l'avenir.

C'est alors que j'adressai une lettre très vive de réclamation à Monsieur l'Administrateur Délégué à Léopoldville. Ce sont précisément ces réclamations qui ont provoqué l'esclandre présent. Je le regrette sincèrement pour les personnalités mises en cause, mais j'ai estimé qu'il était de mon devoir dans l'intérêt de la Société elle-même, des missions dont j'ai la responsabilité et des indigènes du Kwilu, de mettre fin, une fois pour toutes, à toutes les équivoques.

J'espère, Monsieur le Commissaire Général, que l'enquête que vous allez mener au Kwilu, en collaboration avec M. le Commissaire de District du Kwango, et le T.R.P. Allard, Supérieur Régulier des RR. PP. Jésuites au Kwango, contribuera à pacifier les esprits et à purifier l'atmosphère, nous permettant ainsi de faire œuvre positive et constructive dans l'intérêt de tous.

Je vous prie, Monsieur le Commissaire Général, d'agréer avec tous mes vœux de succès l'assurance de ma considération très distinguée.

S. Van Hee  
Vic. Ap. du Kwango

A Monsieur Pierre Ryckmans,  
Commissaire Général au Congo Belge  
Léopoldville-Est

148. C. Dupont, directeur général du Cercle de Lusanga, en congé en Belgique, à A.-L. Engels<sup>25</sup>, membre de la Commission Main-d'œuvre

Le Hoef, le 3 décembre 1930

Cher ami,

Des circonstances nouvelles — et je pense heureuses — se sont déjà produites au sujet de l'affaire dont je vous ai longuement entretenu à Léo et dont traitait également ma précédente lettre.

Je crois vous avoir écrit que je devais avoir une entrevue avec M. Greenhalg, le vice-président du Conseil d'Adm. de Lever Brothers, à propos de cette affaire.

Avant de le rencontrer, j'ai vu M. Edkins qui m'a formellement promis son soutien et M. Horn<sup>26</sup> qui — visiblement — souhaitait intervenir en modérateur et m'a paru vouloir surtout éviter — ce qui est légitimement son rôle — le moindre ennui à M. Jaspar.

M. Horn s'est par ailleurs montré fort accueillant et bienveillant à mon égard et il m'a conseillé (me rendant en cela un grand service) d'établir une note résumant la situation et les preuves des procédés dont je souhaitais le définitif abandon.

Conformément à sa suggestion, j'ai établi cette note dont je vous adresse confidentiellement la copie.

J'ai vu M. Greenhalg après qu'il ait pris connaissance de la traduction anglaise de cette note.

M. Greenhalg m'a solennellement déclaré qu'il appréciait hautement l'initiative que j'avais prise, qu'il — et avec lui tout le Conseil — entendait formellement qu'aucun abus patent ne soit commis à l'intervention des Agents des H.C.B.

Le Conseil saisi par moi des abus que l'organisation du travail avait entraînés et nécessairement devait entraîner dans la concession de Leverville a, à son tour, saisi personnellement M. Jaspar de la question (les locaux ne sont pas intervenus) et lui a demandé de faire procéder à une enquête pour déterminer finalement quelles mesures auraient été prises. Une enquête, très vraisemblablement menée par M. Ryckmans, aura lieu.

Le Conseil a approuvé l'attitude que j'ai été amené à prendre, se réservant toutefois de résoudre le fond du problème après avoir été avisé des conclusions de la Commission d'Enquête.

<sup>25</sup> Cette lettre, comme la suivante, figure dans les archives de Pierre Ryckmans sans indication de destinataire, celui-ci ne pouvant à l'évidence être celui-là. Elles sont en fait adressées à Alphonse Engels qui les a fait parvenir à ce dernier (voir *infra*, documents 150 et 151).

<sup>26</sup> Max Horn (1882-1953), collaborateur du ministre des Colonies, J. Renkin, à l'origine de l'exploitation du palmier au Congo et de la convention créant les Huileries du Congo belge, commissaire du gouvernement auprès de cette société (*B.B.O.*, VI, 507).

Nous en sommes là. Je dois ajouter cependant (je confie ceci à votre absolue discrétion) que sur les conseils de mon oncle que j'ai mis au courant et qui m'approuve entièrement, j'ai vu Wodon<sup>27</sup>, le Chef de Cabinet du Roi, et également Reisdorff.

Ni à l'un ni à l'autre je n'ai évidemment exposé le détail de la situation, mais je leur ai laissé entendre que j'avais été amené à attirer l'attention du Conseil sur des réformes nécessaires et que je comptais sur des appuis éventuels du Cabinet royal et du Premier Ministre si la nécessité de pareil appui devenait patente. Et M. Wodon et M. Reisdorff m'ont assuré que si cette éventualité devait se produire, je pouvais compter sur les interventions requises. M. Wodon, qui est un vieil ami de mon oncle, s'est engagé à m'obtenir la protection royale et l'intervention personnelle du Roi si la chose devenait utile. Pour que nous en arrivions là, il faudrait évidemment qu'à l'encontre de toute probabilité M. Dusselje parvienne à abuser M. Ryckmans, que le rapport de celui-ci soit favorable et que le Ministère se déclare satisfait de la situation passée et présente.

Pareille éventualité est totalement invraisemblable car M. Ryckmans, j'en suis convaincu, ne se laissera pas jouer.

Ce qui pourrait se présenter toutefois — et c'est pourquoi je vous en écris si longuement —, c'est que l'enquête, portant plus sur le présent que sur le passé, aboutisse à des conclusions atténuées (car évidemment j'ai réformé ce que j'ai pu!) et permette au Conseil d'estimer que — tout compte fait — les faits rapportés par moi, la situation rapportée par moi, les réformes dix fois demandées par moi étaient sans fondement suffisant.

C'est pour éviter cela, qui pourrait injustement me causer un lourd préjudice personnel et compromettre l'application même des réformes indispensables, que je voudrais voir les investigations de M. Ryckmans porter sur le système tout entier du travail, en remontant à ses origines. Je ne pouvais lui écrire dans ce sens sans paraître me livrer à des intrusions déplacées, mais je vous demande instamment — car cela est pour moi essentiel — d'attirer l'attention de Mr Ryckmans sur l'intérêt que présentera — ne fût-ce que du point de vue de l'équité — la recherche des origines de la situation contre laquelle je me suis élevé.

La lecture de ma note jointe vous convaincra d'ailleurs de ce qu'était cette situation. Je joins aussi à cette note la copie de la lettre que vous avez lue à Léo. Vous en ferez ce que vous en estimerez utile; de toute manière les détails donnés vous permettront de vous rendre un compte précis et de l'impérieuse nécessité de l'attitude que j'ai prise et de la réalité des faits que j'ai énumérés dans ma lettre 2 344 jointe.

Pour le surplus, je m'en rapporte à votre attachement, et je m'en rapporte à votre profonde droiture, mon cher Ami.

Vous me connaissez depuis assez d'années et assez intimement pour savoir qu'aucune intention laide ou mesquine n'a guidé mon action en cette occurrence.

<sup>27</sup> Louis Wodon (?-?), chef de cabinet du roi Albert I<sup>er</sup>.

J'ai agi comme il était nécessaire que j'agisse pour conserver à mes propres yeux l'estime de moi-même.

Le combat peut être rude, je le mènerai d'un cœur ferme et j'irai d'un cœur joyeux en pensant que l'approbation des meilleurs me sera acquise comme l'assistance que je demande à votre amitié, assurée.

Vous remarquerez pour le surplus que dans ma lettre et dans ma note annexe, j'expose les raisons pour lesquelles la situation a pu être aussi longtemps plus ou moins ignorée de l'administration du District et de celle de la Province.

J'ai tenu à faire cette mise au point pour, à la fois, répondre à une objection possible et aussi expliquer comment les autorités supérieures ne peuvent être mises évidemment en cause.

Tout cela sans doute pourrez-vous en faire part à M. Ryckmans, alors que moi je ne puis évidemment intervenir actuellement.

Dans les circonstances où je suis, ce que vous ferez aura certainement une grande influence sur l'aboutissement final de l'initiative que j'ai été amené à prendre.

Ne pouvant hélas être sur place pour éclairer les enquêteurs et, s'il était nécessaire, les soustraire aux embûches qui pourraient leur être posées, je me réjouis de penser que vous êtes à même d'agir et que je puis entièrement me reposer sur votre amitié — ce que je fais.

L'établissement de la note jointe m'a pris plusieurs jours et m'a obligé de remettre la visite que je vais faire à M. Moulaert, à qui je compte téléphoner demain, et à M. Beckers<sup>28</sup> que je verrai également, conformément à votre recommandation.

Hélas, tous ces devoirs divers ne m'ont pas permis de tirer de l'affectueuse hospitalité de votre femme tout le plaisir que des loisirs réels m'auraient permis d'en attendre. Je fus, ces derniers dix jours, par monts et par vaux, quand je ne passais pas au bureau le plus clair de mon temps.

Mais voici que ces mouvements et ces occupations tirent à leur fin et que le Hoef va m'offrir — tous soucis écartés — les ressources magnifiques de sa bonne humeur chronique.

Car ici, si votre absence est nécessairement l'objet de commentaires attendris et de soupirs mal réprimés, l'atmosphère n'en est pas moins à la joie. D'ailleurs votre retour n'approche-t-il pas?

On en parle déjà avec une émotion heureuse; M'' — vous savez qui je veux dire.

Mais je vous mentirais et vous peinerai sans doute si je vous peignais sous un jour un tant soit peu sombre le visage du Hoef.

Tout et tous, au contraire, y sont souriants. [...]

[...]

Car Mme R.<sup>29</sup> Engels est, à ce que je constate, fort friande de gastronomie.

<sup>28</sup> L. Beckers (?-?), administrateur (*director*) des Huileries du Congo belge.

<sup>29</sup> Pour Raymonde.



149. C. Dupont, directeur général du cercle de Lusanga, en congé en Belgique, à A.-L. Engels, membre de la Commission Main-d'œuvre

Bruxelles, le 22 décembre 1930

Mon cher Ami,

Nous voici donc installés au Hoef où votre femme nous a réservé l'accueil le plus affectueux et le plus amical.

[...]

Au milieu de ce cher petit monde, vous pensez combien je serais heureux si je n'avais à me soucier de l'affaire que vous savez.

A la réception de la lettre que vous avez lue à Léo, le Conseil — à la demande expresse de Sir Luggard<sup>30</sup>, je pense — s'est résolu à demander au Gouvernement de procéder à une enquête sur place.

Cette procédure, très habile de toute manière, puisqu'elle manifeste la pureté des intentions du Conseil, me paraît excellente et me satisfait pleinement, pourvu que l'enquête soit sérieuse et pourvu que sur place des obstacles ne soient pas subtilement apportés à l'œuvre du ou des enquêteurs.

J'imagine — heureusement! — que Monsieur Ryckmans sera de cette enquête et comme j'ai la plus entière confiance dans la droiture de son caractère et dans son jugement, j'estime que je dois me réjouir grandement, tout compte fait, de la procédure adoptée.

Je regrette cependant de ne pouvoir être sur place lorsque l'enquête se fera. Monsieur Dusselje (c'est entre lui et moi la lutte à mort, paraît-il!) mettra tout en œuvre pour que sa politique et son système ne soient pas condamnés — condamnation qui entraînerait sa perte.

Il aura le grand avantage de pouvoir agir de près et il tient constamment tous nos agents sous sa coupe.

Il faudra donc que, de votre côté, vous m'aidiez, cher ami — et cette aide doit être prompte sans doute.

M. Ryckmans est déjà averti par vous et par moi. Faites-moi l'amitié de lui écrire la tournure que prennent les événements.

S'il ne trouve pas sur place — ce serait bien étonnant à la vérité! — les éléments qui soient de nature à caractériser le système de mon prédécesseur, je mettrai ces éléments à sa disposition. Mais évidemment je ne puis et je ne dois pas prendre cette initiative.

Si sa conviction n'était pas faite absolument, qu'il ne clôture pas son enquête sans m'avoir entendu et sans avoir reçu la communication des documents probants qui sont en ma possession.

<sup>30</sup> Lire Lord Luggard.

Il serait d'ailleurs aussi désagréable pour lui que pour moi — et que pour le Gouvernement! — que j'aie à fournir *a posteriori* la démonstration des faits que l'enquête n'aurait pas révélés.

Vous comprenez que la preuve de l'existence — avant ma reprise — d'un système d'abus et d'illégalités flagrants est ce qui est pour moi l'essentiel.

L'enquête — et c'est ce que je vous demande instamment de signaler à M. Ryckmans — doit, pour être juste et complète, remonter dans le passé.

Pour ce qui est du présent, les réformes que j'ai moi-même introduites et le soin que j'ai pris de réduire au minimum les possibilités d'abus ont évidemment amélioré beaucoup la situation.

Les arrestations de chefs, l'emploi constant des messagers du gouvernement pour la production, la pression exercée sur la population (envois de miliciens, menaces, etc.), la participation des Agents du Gouvernement au travail de l'exploitation ont — vous le pensez bien! — disparu sous ma gestion.

Mais pour que j'obtienne gain de cause, encore faut-il qu'il soit bien établi que les abus existaient — et c'est ce que je vous demande de faire savoir à Monsieur Ryckmans.

Je lui écris moi-même quelques lignes par ce courrier, mais vous comprendrez que je doive observer la plus stricte réserve en lui écrivant et que ne puis (ni ne veux songer) à lui adresser des suggestions, même indirectes, alors que — tout compte fait — il s'agit de faire établir la véracité de mes propres déclarations!

Je compte donc sur vous, mon cher ami, pour entretenir de ce point de vue M. Ryckmans. Pour lui-même d'ailleurs, il est bon, je pense, qu'il soit pleinement au courant de la situation et n'ignore pas que, de mon côté, je vais faire au Conseil la démonstration à laquelle l'enquête gouvernementale doit servir de consécration.

Dans tout ceci je peux compter sur l'assistance totale de mon oncle qui, avant son départ, avait vu Charles et l'avait entretenu de l'affaire.

Charles est donc au courant, mais à titre privé — et n'est pas censé l'être.

Quand vous le rencontrerez, parlez en conséquence, et faites-moi l'amitié de m'appuyer chaudement auprès de lui.

Je verrai MM. Moulaert et Beckers la semaine prochaine; également M. Jaspar et M. Wodon — le Secrétaire du Cabinet du Roi. Je vois aujourd'hui M. Beernaert.

Avec tous ces Messieurs j'observerai la plus prudente réserve. Avant tout, en pareille affaire, j'estime que la plus grande modération et la plus grande circonspection s'imposent.

J'ai d'ailleurs toute confiance: il y a dans la vérité une force contre laquelle rien — j'en suis assuré — ne saurait finalement prévaloir. J'ai par surcroît la plus complète assistance et la caution de mon oncle dont l'intransigeance est proverbiale — et j'ai votre amitié.

Je compte sur elle, de toute la force de mon affection fraternelle.

Vôtre.

**150.** A.-L. Engels, membre de la Commission Main-d'œuvre, à P. Ryckmans, membre de la même commission

Kabinda, le 28.XII.1930

Cher Monsieur Ryckmans,

J'imaginai que Kabinda — où je suis arrivé il y a deux heures — possédait un poste de T.S.F. et je m'étais en conséquence proposé de vous adresser par cette voie mes vœux pour 1931.

Je dois vous les adresser par lettre; vous excuserez le retard avec lequel ils vous parviendront.

J'y joins pour votre information, la lettre que j'ai trouvée ici, de mon ami Dupont. Elle est datée du 22.XII. J'en prendrai prétexte pour lui répondre dans un mois quand je serai au Kivu où le Cl Bertrand m'envoie.

Comment allez-vous? Avez-vous de bonnes nouvelles d'Europe?

Ma tournée, contrariée par les pluies, se poursuit normalement. Impression générale bonne. Hier, à Kanda-Kanda, le père Van Coillie<sup>31</sup>, supérieur de la Mission, m'a dit son indignation de voir la Forminière faire des recrutements forcés dans le territoire de Luisa. C'est votre département; j'ai promis de vous en aviser, et j'ai donné l'assurance que vous feriez en sorte de faire cesser les abus, si abus il y a.

Je vous serre bien cordialement la main en vous assurant, cher Monsieur Ryckmans, du plaisir que j'aurai à vous retrouver dans deux mois.

Engels

**151.** A.-L. Engels, membre de la Commission Main-d'œuvre, à P. Ryckmans, membre de la même commission

Pania-Mutombo, le 2.I.1931

Cher Monsieur Ryckmans,

Ce volumineux courrier, c'est de la prose de Dupont. Vous y trouverez la lettre qu'il m'adresse et qui explique ce qu'il attend, ce qu'il espère de l'enquête que les H.C.B. auraient l'intention de faire nommer pour voir clair dans leur maison.

<sup>31</sup> Leo Vancoillie (1878-1957), missionnaire de Scheut, supérieur de la mission de Kanda-Kanda (*B.B.O.*, VI, 1037).

Vous y trouverez aussi une documentation complémentaire qui me paraît intéressante. Vous en ferez l'usage que vous estimerez devoir en faire, mais je crois que Dupont serait ennuyé si sa Société apprenait qu'il vous a directement ou indirectement fourni celle-ci. Dans quelle mesure les H.C.B. désirent-elles que l'enquête aboutisse à mettre toute la vérité en lumière? Elles vous en donneront une idée par la documentation qu'elles vous fourniront. Je souhaite pour elles que tout ce que Dupont leur a écrit vous soit remis spontanément par elles. Ce geste mettrait Dupont à l'aise et faciliterait singulièrement votre tâche.

Je vous adresse ce pli par l'intermédiaire du Cre de Dt de Lusambo qui doit savoir où vous toucher.

Je pars après-demain pour Tshofa et de là pour Kabalo, Ankoro, Albertville, le Kivu.

Tout va bien, j'espère qu'il en va de même de votre côté.

A bientôt et bonne chance.

Cordialement vôtre.

Engels

**152.** Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre

Kisantu, le 24.XII.1931

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KWANGO  
(Congo Belge)

Mon cher M. Ryckmans,

Il est donc bien entendu que je me tiens à votre entière disposition soit ici, soit à Léopoldville.

Le Conseil d'Administration des Huileries insistant pour que l'enquête demandée se fasse en dehors des questions de personnalités, je n'y vois aucun inconvénient pour ma part. Je n'ai jamais désiré la mort de personne.

En ma qualité de Vicaire Apostolique du Kwango, je me devais de protester contre les propos inconsidérés de M. Dupont à Kikwit, m'accusant d'avoir été de connivence avec M. Dusseljé pour asservir les populations du Kwilu. Je désire vous éclairer complètement sur ce point pour que, si cette accusation très grave se répète, vous soyez en mesure de remettre les choses au point.

Pour le reste, la question est très simple:

Pour le passé: Les Huileries ont travaillé en collaboration étroite et cordiale avec tous les commissaires de district qui se sont succédé à Bandundu:

MM. Sörensen<sup>32</sup>, Henry<sup>33</sup>, Van de Castele<sup>34</sup>, Van de Byvang, Preys<sup>35</sup>. M. le Substitut Collin a passé tout un mois dans la concession et n'a rien trouvé à redire. Alors quoi?

Pour le présent: cette Société est arrivée à un état d'équilibre qui semble devoir durer. Les engagements spontanés et volontaires se multiplient, ce qui constituait l'idéal à atteindre. Il ne reste donc qu'à examiner et à régler quelques points de détail, ce qui ne sera pas difficile, étant donné l'entière bonne volonté de cette Société.

A mon point de vue, cette stabilisation m'effraye comme je le fais remarquer dans mon rapport au Saint-Siège. En effet: d'une part, nos chrétiens, s'ils se refusent à entrer dans le mouvement économique, seront écrasés et disparaîtront.

D'autre part, la population païenne, ayant trouvé sa voie, ne songera plus à se faire chrétienne, ce qui signifie l'arrêt de notre apostolat. Nous ne pourrons plus songer à convertir la masse, ce qui est cependant l'objectif à poursuivre en toute hypothèse.

Je vous prie, mon cher M. Ryckmans, d'agréer l'assurance de mon entier dévouement en NS.

S. Van Hee  
Vic. Apos.

**153.** Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre<sup>36</sup>

Kisantu, le 24.XII.31

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KWANGO  
(Congo Belge)

#### PERSONNELLE

Mon cher M. Ryckmans,

Il est donc bien entendu que je me tiens à votre entière disposition soit ici, soit à Léopoldville. Je resterai à Kisantu au moins jusqu'au 15 janvier.

<sup>32</sup> Sören Sörensen (1873-1933), commissaire de district de 1<sup>re</sup> classe en poste dans le Kwango de 1912 à 1924 (*B.C.B.*, III, 814).

<sup>33</sup> Eugène Henry (1890-?), commissaire général assistant du gouverneur de province, antérieurement commissaire de district dans le Kwango.

<sup>34</sup> ? Van de Castele (?-?), commissaire de district dans le Kwango.

<sup>35</sup> Rémi Preys (1891-?), commissaire de district en poste dans le Kwango.

<sup>36</sup> Le contenu de cette lettre est, à quelques variantes mineures près, la copie de la précédente. La seconde est toutefois déclarée «personnelle» à l'intention de Pierre Ryckmans.

Le Conseil d'Administration des Huileries insistant pour que l'enquête demandée se fasse en dehors des questions de personnalités, je n'y vois aucun inconvénient pour ma part. Je n'ai jamais désiré la mort de personne.

En ma qualité de Vicaire Apostolique du Kwango, je me devais de protester contre les propos inconsidérés de M. Dupont à Kikwit, m'accusant d'avoir été de connivence avec M. Dusselje pour asservir les populations du Kwilu. Je désire vous éclairer complètement sur ce point, pour que, si cette accusation très grave se répète, vous soyez en mesure de remettre les choses au point.

Pour le reste, la question est très simple:

Pour le passé: les Huileries ont travaillé en collaboration étroite et cordiale avec tous les commissaires de district qui se sont succédé à Bandundu: MM. Sörensen, Henry, Van de Castele, Van de Byvang, Preys. Alors quoi?

Pour le présent: cette Société est arrivée à un état d'équilibre qui semble devoir durer. Les engagements spontanés et volontaires se multiplient, ce qui constituait l'idéal à atteindre. Il n'y a plus alors qu'à considérer et à régler des points de détail, ce qui ne sera pas difficile, étant donné l'entière bonne volonté de cette Société.

A mon point de vue, cette stabilisation m'effraye comme je le fais remarquer dans mon rapport au Saint-Siège.

D'une part, si nos chrétiens n'entrent pas résolument dans le mouvement économique, ils seront écrasés et disparaîtront.

D'autre part, la population païenne ayant trouvé sa voie, restera païenne et nous n'aurons plus aucun espoir de convertir la masse, ce qui est pourtant l'objectif à poursuivre en toute hypothèse.

Je vous prie, mon cher M. Ryckmans, de me croire très sincèrement dévoué en NS.

S. Van Hee  
Vic. Apos.

154. Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre

Wombali, le 5 février 1931

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KWANGO  
(Congo Belge)

Mon cher M. Ryckmans,

Permettez-moi de vous féliciter et de vous remercier pour le bon travail que vous avez accompli au Kwilu, en collaboration avec M. Van der Hallen et le R. P. Allard.

Vous avez vraiment purifié l'atmosphère et j'espère que maintenant nous pourrions enfin faire œuvre constructive.

Je regrette de ne pas avoir l'occasion de vous revoir avant votre départ pour l'Europe. Ce sera pour l'année prochaine en Belgique, s'il plaît à Dieu.

Je vous souhaite bon voyage et heureux retour en famille.

Je vous prie, mon cher Monsieur Ryckmans, d'agréer l'assurance de mon cordial dévouement en NS.

S. Van Hee

Vic. Apost.

## 1.2. DOCUMENTS

Les quatre documents qui suivent émanent, le premier, vraisemblablement de C. Dupont et les trois autres de Mgr Van Hee. Ils concernent soit le conflit Dupont-Dusselgé, pour les trois premiers, soit, le quatrième, l'action de l'Eglise dans le diocèse de Mgr. Van Hee.

### 155. Résumé sommaire des faits déclencheurs de l'intervention de Pierre Ryckmans dans les affaires des Huileries du Congo belge (21 mars 1929-19 juillet 1930)<sup>37</sup>

#### Résumé sommaire des faits

1. En mars 1929, M. Ch. Dupont prend la direction du cercle de Leverville: 11 usines, 12 000 travailleurs, 100 agents européens. 200 000 hectares. Aire de recrutement dans un rayon de 200 kilomètres.
2. Dès son arrivée dans le cercle, il est avisé par le R. P. Van Schingen et le Vicaire Apostolique Mgr Van Hee, que des abus s'y commettent.

Extraits: J'ai rencontré dans mes voyages tant de faits criants qu'on ne voulait pas prendre pour des griefs sérieux que je me réjouis de voir s'ouvrir une orientation nouvelle.

R.P. Supérieur<sup>38</sup>      21 mars 1929

<sup>37</sup> Bien qu'il parle de lui à la troisième personne, l'auteur de cette note ne peut être, au vu des documents cités, que C. Dupont, directeur général du Cercle de Lusanga; elle doit donc être prise *cum grano salis*. Je n'ai pas trouvé au dossier les différentes annexes auxquelles la note se réfère dans le *N.B.*

<sup>38</sup> H. Van Schingen était le supérieur de la mission de Yasa qu'il ne quitte entre 1924, lorsqu'il contribue à sa création, et 1936, lorsqu'il devient vicaire apostolique du Kwango, que pendant deux ans passés à Leverville (*B.B.O.*, VI, 905).

Extrait: Il vous avait semblé dès votre arrivée dans l'Area<sup>39</sup>, que cette multiplicité de gens à poil et à fez (les «sentinelles»<sup>40</sup> de la Société) ne pouvait être qu'une nuisance — pour la région et pour votre industrie.

Mgr Van Hee

29.9.29

3. Après avoir visité le cercle, poste par poste, village par village, M. Dupont, dès le 3 juin 1929 — lettre Lus/MD. Private 1 894 —, signale les graves abus auxquels donnent lieu le portage et le recrutement des coupeurs (voir extrait pages 4, 5, 6 — annexe 1).
4. En juin, le R. P. Supérieur visite la région de Kwenge. A son retour, il adresse à la Direction de Leverville la lettre du 26 juillet 29, dans laquelle il relève tous les abus qu'entraîne la mesure exagérée du travail qui est demandé aux indigènes.
5. M. Dupont communique immédiatement cette lettre à son Administration, en relevant point par point les plaintes du Missionnaire — lettre 1 985, page 10, et en les commentant comme suit:
  - Recrutement par contrainte. Exact. Le R. P. Van Schingen n'a pas fait des critiques infondées, mais la situation ne peut être modifiée que progressivement.
  - Travail excessif. Les critiques du R. P. Van Schingen semblent fondées. Page 18.
  - Portage. Critique fondée en ce qui concerne 3 secteurs; partiellement fondée en ce qui concerne 2 secteurs; peu fondée en ce qui concerne 1 secteur. Page 18.
  - Tâche trop lourde. Oui en raison du portage et de l'absence de repos. Page 19.

Conclusion de M. Dupont: le système en vigueur ne semble pas permettre à la Société de considérer l'avenir avec confiance. Des réformes sont nécessaires.

Il les propose. Page 22.

6. Le 25 juillet 1929 — lettre 1 977 —, nouvelle objurgation de modifier le système en vigueur. Page 5.
7. Le 12 août, l'Administrateur Délégué, par sa lettre 1 384, déclare que les vues du R. P. Van Schingen, (reprises par M. Dupont) sont conformes aux siennes.

<sup>39</sup> Les concessions accordées par le gouvernement du Congo belge aux Huileries du Congo belge se présentent sous la forme de cinq cercles d'un rayon de 60 km, le centre principal d'exploitation étant Leverville, la bien nommée, située dans le Cercle de Lusanga. Si on dit couramment cercle en français, les anglophones lui préfèrent *area*, que je traduirais en français par zone.

<sup>40</sup> En anglais, *sentry*, d'où *sentiri*, dans quelques langues véhiculaires africaines (cf. note 273). Il s'agit en l'occurrence de «surveillants» africains, recrutés par la société, le plus souvent en uniforme et portant le fez. Dans la mesure où ils sont détenteurs de certains pouvoirs de surveillance et d'encouragement au travail, ils ont tendance à en abuser pour satisfaire leur employeur.



Il apparaît que le R. P. Van Schingen s'efforce à nous convaincre de choses dont nous sommes déjà convaincus.

L'Administrateur Délégué indique les réformes à introduire:

- Organiser la tâche sur la base de 40 caisses;
- Supprimer le travail du dimanche;
- Accorder un mois de repos annuel;
- Recruter de nouveaux coupeurs;
- Construire des routes.

8. Le 31 août 29, par sa lettre 2 023 (répondant à 2 lettres confidentielles reçues de Kinshasa sur les critiques du R. P. Van Schingen, et qui avaient croisé les siennes), M. Dupont insiste encore sur la nécessité de changer le système tout entier. Page 4.

Il est exact que les abus relevés résultent d'un système imparfait et ne peuvent être supprimés que par la modification du système lui-même.

Ce que le R. P. Van Schingen écrit est exact et juste, et c'est pourquoi nous devons prendre ses critiques en considération. Page 11.

Dans cette lettre, M. Dupont examine à nouveau tout le problème et conclut à la nécessité de prendre des mesures immédiates.

Celles arrêtées par l'Administrateur Délégué seront efficaces, mais elles vont entraîner quasi inévitablement une forte régression de la production. M. Dupont évalue cette régression à 11 000 tonnes. Page 15.

Il demande expressément qu'il lui soit confirmé que les réformes peuvent être appliquées nonobstant la conséquence qu'elles vont entraîner en ce qui concerne la production. Page 15.

Il insiste — page 16 — sur ce qu'il attendra une réponse pour prendre quelque mesure que ce soit.

Il déclare — page 18 — qu'il ne voit toutefois pas la possibilité de persévérer dans le régime en vigueur, «qui doit conduire à une catastrophe» et dont il ne peut accepter la responsabilité, ni vis à vis de la Société, ni vis-à-vis de sa propre conscience.

9. Le 15 septembre, par sa lettre 2 034, M. Dupont revient à la charge.

En transmettant une lettre de Mgr Van Hee, de passage à Leverville, et qui — tout en les atténuant — confirmait, dans l'ensemble, les critiques essentielles émises par le Père Van Schingen, M. Dupont écrit:

La situation est grave, nous devons y porter remède à tous prix (page 6).

Nos méthodes actuelles ne peuvent pas être les bonnes puisqu'elles ne nous permettent pas — de toute manière — d'assurer l'avenir de l'entreprise (page 7).

Et M. Dupont indique toutes les dispositions qu'il y aurait, à son avis, lieu de prendre. Page 11.

10. A cette même date et bien qu'il n'ait pas reçu de réponse à sa lettre 2 023 demandant formellement que l'Administrateur Délégué accepte la responsabilité des mesures réformatrices arrêtées par lui, M. Dupont prend sur lui de mettre ces mesures en vigueur. Lettre 2 034, page 17.

Il attend cependant la confirmation sollicitée.

11. M. Dupont ne reçoit pas et ne recevra jamais cette confirmation.

Au contraire, dans sa réponse aux lettres 2 023 et 2 034, l'Administrateur Délégué dénie aux mesures arrêtées par lui — sauf une (le repos annuel) — tout caractère de réforme. Lettre 1 479, page 7, 21 octobre.

12. De plus, le même mois un système de prime à la production est instauré et ce système prévoit une production de base de 5 000 tonnes supérieure à la production de l'année précédente.

13. M. Dupont proteste aussitôt. Il demande que ce système qui, dit-il, va à l'encontre de la nouvelle politique de modération ne soit pas maintenu. Lettre 2 118 du 18 novembre 1929.

Ce système était en effet totalement inconciliable avec les instructions sur la tâche maximum fixée par les instructions dont M. Dupont attendait la confirmation (voir lettre 2 344 où cette inconcilialité est démontrée par des chiffres. Pages 18 & 19).

14. Il est répondu à M. Dupont que le système de prime doit être maintenu intégralement.

15. Comme conséquence des mesures prises par M. Dupont en faveur des coupeurs, la production, influencée par surcroît par la saison, décroît largement.

16. M. Dupont reçoit un télégramme manifestant le désappointement de l'Administration centrale au sujet de cette baisse de la production et l'invitant à faire une «forte propagande» parmi les coupeurs pour la rétablir. Kin/Lev. 2 388.

17. Les mesures prises s'ajoutant à des circonstances locales défavorables, ayant particulièrement affecté le secteur de Kwenge, l'Administrateur Délégué insiste pour que la production y soit ramenée «à la normale». AD/Lus. 1592. Il revient à la charge à ce sujet en invitant la Direction locale à concentrer ses efforts sur la production.

M. Dupont avait cependant signalé que la régression était notamment due à l'application des mesures prises en faveur des indigènes. Lus/Staff. 2 149.

18. M. Dupont ne reçoit pas de réponse à cette lettre.

19. Par contre, M. Dupont recevait à titre privé des lettres de Kinshasa, laissant expressément entendre qu'on comptait sur des records nouveaux en matière de production. Voir 2 344, page 22.

20. Enfin, dans son rapport annuel pour 1929, adressé en mars 1930, M. Dupont avait demandé à nouveau la suppression du système de primes à la production.  
Il ne fut pas donné suite à cette seconde demande qui ne reçut aucune réponse.
21. Le 13 juin 1930, le R. P. Van Schingen signale au Vicaire Apostolique un nouvel abus.  
Il écrit: rien n'a changé et rien ne changera tant que la Direction de Kinshasa et d'Europe pousse à des records, ce qui est le cas actuellement. Voir lettre AD/Lus. 1 700.
22. L'Administrateur Délégué, par sa lettre 1 700 du 19 juillet, proteste contre cette allégation du R. P. Supérieur et invite M. Dupont à aller lui-même déclarer au Missionnaire que, ni Kinshasa ni Bruxelles n'ont jamais souligné la nécessité de pousser à des records au détriment des dispositions prises en faveur des indigènes.
23. M. Dupont, par sa lettre 2 344 — jointe (annexe 3) —, se refuse à faire cette démarche qui aurait pour effet de le rendre responsable de la situation contre laquelle il n'a cessé de s'élever et qui serait — en fait — en contradiction avec la vérité, puisque Kinshasa a continué à pousser à la production explicitement et implicitement, en pleine connaissance de cause.  
Dans sa lettre 2 344, M. Dupont reprend une fois de plus toute la question; il expose comment la politique de réformes demandée par lui a été systématiquement contrecarrée par Kinshasa, afin de maintenir et d'accroître la production; il découvre à nouveau les vices du système, sur lequel l'exploitation a été basée, et énumère les abus et les illégalités grâce auxquels ce système a été instauré et développé. Pages 26, 27.
24. M. Dupont prend l'initiative d'adresser la copie de sa lettre 2 344 à Bruxelles et à Londres.
25. Le Conseil d'Administration de la Société demande au Gouvernement de faire procéder à une enquête sur place.

---

N.B. Il n'a pas été possible de joindre à la présente note, les copies de toutes les correspondances et documents cités. Ceux-ci sont à la disposition du lecteur. Leurs éléments essentiels se retrouvent généralement, par ailleurs, dans l'annexe jointe — en extraits.

156. Mgr Van Hee, vicaire apostolique du Kwango, à P. Ryckmans, membre de la Commission Main-d'œuvre

LES HUILIERIES DU CONGO BELGE AU KWILU

Remarques préliminaires

1°) Comme représentants et serviteurs d'un pouvoir spirituel, nous n'avons pas à nous substituer aux «Maîtres du Temporel»: les représentants du pouvoir civil et les chefs d'entreprises dans leur domaine propre.

Au point de vue moral et spirituel, qui, seul, doit faire l'objet de nos préoccupations, les devoirs des employeurs sont nettement déterminés par le Droit Canon:

Canon 1 524: «Dans le contrat de travail tous et surtout les clercs, les religieux et les administrateurs de biens ecclésiastiques, doivent avoir soin d'assigner à leurs ouvriers un salaire juste et convenable. Ils doivent les amener à remplir leurs devoirs religieux et ils ne peuvent les détourner en aucune façon du soin de leur famille et de l'économie domestique. Qu'ils ne leur imposent pas des travaux au-dessus de leurs forces ou qui ne conviennent pas à leur âge ou à leur sexe».

Mes confrères et moi-même, aussi longtemps que nous travaillions à la même tâche à Leverville, nous nous sommes strictement tenus sur ce terrain et nous avons toujours évité tout ce qui aurait pu être considéré comme une confusion de pouvoirs ou une intrusion abusive du spirituel dans le temporel.

Les jeunes missionnaires d'aujourd'hui sont beaucoup plus interventionnistes. Ils iraient jusqu'à dicter aux Chefs d'entreprises les règlements de travail à afficher dans les usines et les ateliers.

2°) Dans les rapports avec les représentants du Gouvernement et des Sociétés, il faut partir de ce principe évident que tout homme doit être considéré comme honnête jusqu'à preuve du contraire. Toutefois, quand un Pouvoir Temporel se trouve en présence d'une puissance spirituelle, il sera amené fatalement à être quelque peu «hypocrite», consciemment ou inconsciemment. C'est la défense de la matière contre l'esprit. Le spirituel déborde le temporel et les «Maîtres du Temporel» sentent instinctivement que les «Maîtres du Spirituel» veulent les entraîner plus loin qu'ils ne le désirent. Ils concéderont beaucoup en théorie, mais ils accorderont moins en pratique.

Il n'y a, dans cette attitude, aucun manque de sincérité. ...«*qui duplex est, duplex et finis videtur*», dit Saint Thomas en parlant de l'homme.

L'homme est esprit et matière. En tant qu'être spirituel, l'homme, aussi longtemps qu'il n'est pas totalement asservi par la passion (cupidité, ambition, etc.) ou égaré par de fausses théories (économisme libéral, par exemple), va d'emblée vers le vrai, qui, dans l'état présent de l'humanité, se confond avec le juste et l'honnête.

D'autre part, la matière nous porte, *pondere suo*, vers les biens tangibles et immédiats. Ajoutez-y que tout représentant d'un pouvoir temporel — pouvoir civil ou puissance industrielle — est directement responsable de la bonne marche et de la réussite immédiate de son affaire temporelle en tant que telle.

Toutefois, je dois à la vérité de dire que les Dirigeants des H.C.B., et notamment M. Dusseljé, l'Administrateur Délégué actuel en Afrique, se sont toujours distingués par la compréhension entière de mes vues et par leur empressement à répondre à mes suggestions dans toute la mesure du possible.

Les avantages qui nous ont été accordés — sans aucun marchandage de leur part — en faveur des coupeurs chrétiens me semblent d'une importance capitale pour l'avenir social et chrétien du Kwilu, et je n'ai fait que remplir mon devoir en exprimant ma gratitude à ces Messieurs au nom du Vicariat du Kwango dans mon rapport au Saint-Siège.

3°) Comme évêque de l'Eglise catholique, je n'ai pas à juger des affaires politiques ou économiques que dans la mesure où celles-ci peuvent favoriser ou contrarier nos buts spirituels.

Le Souverain Pontife Pie XI a très bien défini l'action missionnaire: ... «La sublime fin du travail missionnaire est à tout prix la gloire de Dieu et le salut des âmes». Tout ce qui peut hâter la réalisation de cette fin surnaturelle doit nécessairement emporter mon approbation: tout ce qui peut l'entraver doit nécessairement rencontrer mon opposition ouverte ou discrète. M'efforçant d'imiter en cela la sagesse et la discrétion du Saint-Siège dans ses tractations avec les pouvoirs civils (concordats avec la Prusse, la Bavière, la Serbie, l'Italie), je n'oublie jamais que dans le monde divisé où nous vivons, la diplomatie est l'art du possible et que souvent le mieux est l'ennemi du bien.

4°) Comme chrétien, je crois à la Providence. Je suis très intimement et très fermement convaincu que c'est Dieu qui préside à la destinée de chaque individu et que c'est encore le même Dieu Transcendant et Tout-Puissant qui préside aux destinées de l'humanité en général et de chaque société en particulier. Je crois fermement que la Providence se sert des libres déterminations des hommes pour arriver à la réalisation de ses buts miséricordieux. J'en conclus que ce n'est pas par une attitude de stérile opposition aux institutions et aux événements purement humains, que nous pouvons réaliser les fins que nous poursuivons. Ce qui peut sembler un mal pour nous, est un bien pour Dieu. Dieu se servant du mal qu'il permet pour réaliser le bien qu'il veut (occupation européenne dans les Colonies, activité industrielle, et même les révolutions et les bouleversements dans les sociétés humaines). Mais je tiens également pour certain que Dieu attend de nous notre vigilante collaboration pour l'aider à convertir le mal en bien selon la formule de Saint Paul: «*Noli vinci a malo sed vince a bono malum*».

Sa Sainteté Pie XI disait encore aux membres du Comité de l'Institut pour l'étude des langues et des civilisations africaines<sup>41</sup>, presque tous protestants ou incroyants: «... L'Institut, par vous, organisé et les Missions sont appelés naturellement et surnaturellement à collaborer».

J'estime que cela est vrai, non seulement de l'Institut précité, mais encore de tout organisme qui, à quelque titre que ce soit, exerce son activité dans les Missions dont j'ai la responsabilité devant Dieu et devant le Saint-Siège.

Cela dit, comment faut-il juger l'activité des H.C.B. dans le rayon de Leverville?...

Et d'abord, il est bien évident que cette activité économique sans pareille n'a pas nui au développement progressif de nos buts spirituels. Les différentes Missions (Kikwit, Leverville, Djuma), travaillant, en tout ou en partie, dans le cercle de Leverville, sont les plus florissantes du Kwango et leur avenir sera tout à fait assuré le jour où leurs néophytes se décideront à se mettre à la tête du mouvement économique de leur région.

On peut se demander d'où vient la répulsion des éléments évolués pour le travail de la cueillette de noix de palmes, genre de travail que mon successeur à la Mission de Leverville, le R. P. Van Schingen, appelle à juste titre «sain, honnête et moralisateur et de nature à assurer l'aisance et la cohésion des familles chrétiennes». Les anciens coupeurs au service des H.C.B. ou de la C.K.<sup>42</sup> ou de toute autre compagnie ou particulier, devenus chrétiens, après un an de séjour à la Mission, se prévalent de leur titre même de chrétiens pour se refuser unanimement à ce genre de travail.

Et voici les raisons qu'ils allèguent:

A) Pour exercer ce métier, disent-ils, et satisfaire aux exigences des Huileries en fait de rendement, un coupeur doit posséder plusieurs femmes. Or, nous sommes monogames et nous voulons le rester. On peut se demander jusqu'à quel point ils sont sincères.

La tâche, autrefois exigée par la C.K. dans son cercle de Mushuni, était fort minime: quatre caisses de trente kilos par semaine. Malgré cela, tous les anciens coupeurs de la C.K. au nombre de plusieurs centaines qui ont passé par la Mission de Yasa, ont tous abandonné leur métier de coupeur à l'exception de huit exactement.

La tâche des coupeurs chrétiens de Ngula (près de Leverville) avait été réduite à six caisses de vingt-cinq kilos par semaine. J'espérais que l'exemple de ces braves gens aurait entraîné les autres. J'ai été complètement déçu.

<sup>41</sup> Il deviendra l'Institut international africain (*International African Institute*), longtemps basé à Londres.

<sup>42</sup> Sigle de la Compagnie du Kasaï.

B) Autre raison plus spécieuse: «Notre femme étant seule, disent-ils, ne pourrait pas nous aider: elle n'aurait plus le temps de s'occuper de ses enfants, de ses cultures et de son ménage...».

Il y a du vrai: mais il est à noter que les femmes chrétiennes du Bas-Congo, chargées d'enfants pour la plupart, trouvent cependant le temps de se livrer à un commerce très intensif de pains de manioc, à tel point qu'il nous est très difficile d'y organiser des écoles rurales quelque peu régulières: les enfants en âge d'école étant la plus grande partie de la journée occupés à aider leur *mamas* ou à transporter les vivres au marché.

Il faut cependant reconnaître que la répugnance des chrétiens vient, en grande partie, de l'opposition de leurs conjointes; mais je crois que la raison profonde de cette opposition est encore de l'ordre purement temporel. Alors que le coupeur touche deux francs par caisse, la femme ne touche que quarante centimes. Or, tout ménage nègre est établi sur la base de la séparation des biens. Le mari s'accuse d'avoir dérobé la poule ou les œufs de sa femme ou réciproquement.

Les femmes du Bas-Congo touchent intégralement le prix de leurs produits et ne donnent rien à leurs maris.

Les femmes du Kwilu sont mises à la portion congrue et de là leur opposition.

Autrefois, les femmes de Ngula apportaient elles-mêmes leurs noix de palme à Leverville. Je leur ai demandé plusieurs fois si elles ne préféraient pas les faire transporter par d'autres. Elles m'ont toujours répondu: «Non, nous profitons de l'occasion pour vendre nos propres produits: œufs, poules, ananas».

C) Troisième raison: le mépris qui s'attache pour eux à la profession de coupeurs de fruits. C'est la raison principale et qui prime toutes les autres: «On va nous frapper ou nous injurier au *beach* de réception, me disaient les anciens coupeurs chrétiens, et alors nous serons obligés de nous battre et vous ne voulez pas cela».

Ils exagèrent; mais il faut toutefois reconnaître que certains agents et que certains *capitas* — les *capitas* chrétiens comme les autres — n'ont pas toujours traité les coupeurs et leurs femmes avec la sollicitude et les égards qui seraient dus à ces indispensables serviteurs. C'est sur ce point surtout que doit se porter l'attention des employeurs. A être traités trop souvent de «macaques» et de *niama*<sup>43</sup>, accumule dans le cœur de ces braves gens une rancœur qui se manifeste le jour où, devenus chrétiens, ils se croient totalement émancipés.

Ajoutez-y le snobisme et le respect humain.

«Nous n'avons jamais vu un *coastman*<sup>44</sup> ou un bangala ou un baluba monter au palmier: pourquoi devrions-nous le faire?... *Kisala na basiensi*» (travail de sauvages).

<sup>43</sup> Bête, animal en lingala.

<sup>44</sup> Habitant des régions côtières de l'Afrique de l'Est ou de l'Ouest occupant des fonctions de surveillance de la main-d'œuvre locale.

Ou encore: «Nous voulons bien couper, mais alors il faut que tous les autres chrétiens s'y mettent...».

Ou enfin: «Si nous coupons, les *basiensi* se moqueront de nous et diront: qu'avez-vous gagné à devenir chrétien?...».

Le système n'a rien à voir dans tout cela. Le système est d'amener au travail régulier et soutenu l'ensemble de la population. Il n'y a là rien que de louable et il y a lieu de s'en féliciter pour la prospérité des populations et de la Colonie. Mais il y a les moyens et la mesure qui doivent toujours s'adapter aux conditions concrètes de milieu et de temps.

Les Huileries, comme toutes les sociétés au Congo, ont dû se faire leur expérience coloniale. Elles ont à chercher leur situation d'équilibre.

Elles ne sont pas loin de l'atteindre. Le nombre d'engagés volontaires augmente tous les jours à tel point que, dans certains postes, les agents doivent refuser les coupeurs qui se présentent.

Comme je l'ai souvent répété aux Dirigeants: «Le but ne doit pas être de vous assurer le concours de quelques ouvriers d'élite, mais d'amener progressivement l'ensemble de la population à contribuer, chacun pour sa part raisonnable, à la prospérité de la communauté et de votre industrie».

Nous ne parlons ici que de la population locale. Les recrutements chez les Bayenzi, les Babunda, les Balaballas du Sud (Pays Kongila) se font fort facilement et, le plus souvent, sans l'intervention des agents du Gouvernement. Les coupeurs s'engagent pour une durée de trois ans à raison de deux cents caisses par année. La tâche achevée, une autre équipe du même village ou de la même région vient prendre leur place. Les coupeurs arrivent, le plus souvent accompagnés d'un ou de plusieurs parents, ce qui leur permet d'achever leur tâche dans un temps relativement court.

Quant à la répercussion de l'activité économique des Huileries sur l'évolution sociale des populations avoisinantes, je ne suis pas assez documenté pour parler en connaissance de cause. Ce qui tend à dissocier les villages, ce n'est pas le travail, mais bien cette fringale de la jeunesse émancipée d'aller habiter les centres, grands ou petits. Les chefs et les indigènes s'en plaignent amèrement.

Le phénomène est général dans la Colonie, mais ses effets désastreux se sont fait moins sentir au Kwilu qu'ailleurs. Le but des Missions doit être de fixer leurs chrétiens, de les enraciner au sol pour ainsi dire, et nous voyons dans les sociétés industrielles à base agricole un instrument de la Providence pour atteindre le but qui, pour nous, est primordial.

Nous souhaitons donc que les Huileries du Congo Belge puissent continuer à développer sans entraves leur magnifique programme d'expansion économique et de progrès social. Ce ne sont pas quelques excès de zèle ou erreurs de tactique qui doivent faire méconnaître tout ce que la Colonie, et notamment le District du Kwango, doivent à cette puissante société qui désire évidemment voir rétribuer son capital mais qui a su toujours y mettre le prix et qui, dans cette voie, est allée au-delà de ses obligations légales (service médical et scolaire, par exemple).



Les jeunes missionnaires semblent surtout préoccupés de garantir la liberté de l'indigène au sens de Genève et des auteurs de la Déclaration des Droits de l'Homme. Ils veulent faire réduire au minimum la tâche exigible du coupeur chrétien tout en lui faisant accorder le maximum d'avantages.

Je me refuse à les suivre dans cette voie: travailler deux ou trois heures par jour et le reste du temps se livrer à l'oisiveté, aux jeux de hasard et à la boisson, n'est pas un idéal de vie que nous avons à proposer à nos chrétiens. Nous devons au contraire les amener progressivement à des habitudes d'un travail régulier et soutenu.

De plus, en exagérant la liberté du contrat, nous risquons de favoriser cette sottise habitude du noir qui saute d'un métier à l'autre (aujourd'hui catéchiste-instituteur, demain pousseur de wagonnets, ensuite graisseur à l'usine, coupeur de bois, que sais-je? — travaillant huit ou quinze jours et puis abandonnant le travail pour aller vagabonder à droite ou à gauche). Cela me semble contraire à l'intérêt bien entendu du noir et à l'intérêt de la Société comme telle. «La parfaite opération spécifique, fin de l'espèce, réclame, dit Saint Thomas, pour réussir au mieux, que l'un soit savetier, l'autre roi, et ainsi du reste, pour le bien de l'humanité».

En d'autres mots: la Société totalise seule les virtualités de notre espèce et c'est en ce sens que l'intérêt de la Société prime l'intérêt de l'individu, y compris le bien le plus précieux de l'homme: la liberté individuelle.

L'interprétation philosophique de Saint Thomas, empruntée aux Anciens, vaut ce qu'elle vaut, mais elle recouvre un fait social indéniable, indestructible.

Tout ce que je demande, c'est que l'ouvrier ne se sente pas totalement prisonnier de son métier.

Quatre cents caisses de vingt-cinq kilos pour trois cents journées de travail me semble une tâche tout à fait raisonnable et M. Dusselje m'a marqué son accord complet sur ce point. Cela ne représente pas même une caisse et demie par journée de travail: ce qui correspond à cinq ou six heures de travail par jour, d'après la saison et la richesse des palmeraies.

J'ai trop l'expérience directe de ce genre de travail pour que je puisse envisager la possibilité de changer d'avis sur ce point, quels que pourraient être le nombre et l'autorité des contradicteurs.

Il s'agit évidemment de professionnels et non pas de coupeurs novices.

J'ai connu un coupeur de la Mission de Leverville, ancien traité pour la maladie du sommeil, un certain Muzongo, qui me faisait régulièrement ses dix ou douze caisses par semaine. Je le suivais parfois au travail et je pouvais me persuader que pour obtenir ce résultat extraordinaire, il ne devait pas se tuer à la besogne. Seulement le brave homme venait se plaindre que les autres coupeurs de la Mission le persécutaient parce qu'il en faisait trop au gré de la corporation, c'était un gâte-métier.

Qu'on ne me fasse pas dire que je considère cette tâche de dix tonnes de fruits décortiqués par année comme une tâche minimum, exigible de tous les coupeurs même professionnels indistinctement.

Le facteur «individuel» est prépondérant chez les noirs. Certains coupeurs, soit par impuissance, soit par mauvaise volonté, n'atteindront jamais ce niveau, et la pression la plus énergique n'y changera rien. Quand un nègre adulte est de mauvaise volonté, nulle puissance au monde n'est capable de le corriger. D'autres coupeurs feront davantage et spontanément.

---

Il est bien évident que le travail des H.C.B. tel qu'il se pratique actuellement favorise indirectement la polygamie et les institutions païennes. J'en parle longuement dans mon Rapport au Saint-Siège.

Un coupeur diligent gagne beaucoup d'argent et tâche de s'acquérir le plus de femmes possible pour l'aider dans son travail et gagner davantage.

De plus, les chefs indigènes païens, recueillent une belle part du butin et en profitent pour renforcer leur autorité et leur emprise sur la population païenne.

Les chrétiens désœuvrés, empruntant de l'argent à leurs congénères païens et diligents, redeviennent de plus en plus les obligés et jusqu'à un certain point les esclaves des chefs et des notables païens.

Où est le remède?...

Limiter pour les indigènes les sources de revenus?... Il ne faut pas y songer. Défendre la collaboration des femmes à la cueillette des noix de palme?... Mais alors, que feront toutes ces femmes de polygames, rejetées dans l'oisiveté la plus complète?... Car il ne faut pas se faire d'illusion: les femmes du Kwilu sont naturellement d'une fainéantise qui frappe même les noirs, venus d'autres régions.

Il n'y a, me semble-t-il, qu'un seul remède. C'est que les chrétiens, rompant avec leurs préjugés ridicules, reprennent la machette et se mettent résolument à la tête du mouvement économique de la région.

Ils y retrouveront l'indépendance vis-à-vis des païens et surtout ils y apprendront la pratique de l'esprit chrétien que nous sommes loin d'avoir réussi à leur inculquer.

Il est incontestable aussi qu'un glissement se produit des populations de l'intérieur, de l'Ouest surtout, vers les rives du Kwilu et du Kwenge. La plupart des villages de l'intérieur jusqu'à la Gobari, ont leur double à proximité des palmeraies et ils y font leurs cultures et leur commerce. Faut-il s'en alarmer?... Je ne vois pas pourquoi, pourvu que ces doublures de villages soient bien organisées.

Je demandais un jour aux gens de Yelenge: «Mais pourquoi abandonnez-vous ainsi votre village?» — «Nos plaines sont stériles, répondaient-ils, tandis que les forêts de Kwenge sont très fertiles. Nous revenons ici à la saison sèche pour les grandes chasses et pour nous mettre en règle avec les ordonnances de Boula-Matari».

Les autochtones du Kwilu et du Kwenge sont de même race que ceux de l'intérieur (Bapindi, Bambala, Basamba) mais un groupe de Bayaka, ayant cherché à s'insinuer à proximité du village de Mbele (Bapindi), ceux-ci s'y opposèrent énergiquement. De même, les Babunda et les Bayansi de l'Est ne semblent pas être admis. On peut le regretter à certains points de vue. Ce qui s'est fait autrefois, par violence et par droit de conquête — les rives du Kwilu et du Kwenge ont toujours été le point de mire où ont convergé toutes les invasions —, pourrait se faire pacifiquement par l'accord tacite ou formel de toutes les parties intéressées.

On entend souvent répéter: «Mais ces populations immigrées deviendront les travailleurs obligés et par conséquent les esclaves des Huileries du Congo Belge».

Le raisonnement n'est pas pertinent, me semble-t-il, et dénote des vues bien courtes sur le problème de la civilisation totale.

De plus, rien au monde ne pourra empêcher la poussée économique de sortir tous ses effets, pas plus qu'on n'empêchera, en Europe, l'exode des campagnards, surtout des régions pauvres, vers les villes et les centres industriels.

Bénéissons le ciel que les centres industriels du Kwango ne ressemblent en rien à nos bassins industriels d'Europe. Pour un salarié ou soi-disant prolétaire travaillant dans les usines, il faudra toujours dix ou vingt hommes travaillant au grand air et en pleine campagne.

Mettons-nous une bonne fois au-dessus de toutes les chimères et de toutes les idéologies qui empoisonnent le monde social moderne.

Quelques esprits généreux mais chimériques rêvent de faire de chacun de nos noirs un petit capitaliste exploitant son propre fonds.

Sans parler de ce que cette conception a de foncièrement opposé à la mentalité et à l'organisation sociale de la grande majorité de nos communautés indigènes, il faut bien se dire que le travail personnel sera toujours le lot de la masse et pour l'immense majorité de l'humanité, le travail personnel sera toujours l'exercice d'un métier.

De plus, le capitaliste noir imite forcément le capitaliste européen. Il engage des travailleurs pour l'exploitation de ses terres ou de son industrie et voilà le salariat reconstitué sous une autre forme. Quel appareil légal possédons-nous pour la protection de ce salariat au service du capitalisme noir?...

D'autres considèrent comme «esclave» tout salarié par contrat ou par les nécessités de la vie et du milieu. Illusion encore.

Sans doute nous devons rechercher les moyens de promouvoir le progrès social dans tous les domaines, mais ne nous laissons pas emporter par nos idées généreuses et tenons-nous en contact avec les réalités.

Soyons réalistes comme l'Eglise catholique et le Représentant de Dieu sur terre, Pie XI, qui, aux trois mille ouvrières du textile italiennes, venues en pèlerinage à Rome, disait, après avoir exalté la noblesse et la dignité du travail manuel: «Je vous bénis cordialement, au nom du Dieu de Toute Bonté, vos personnes et vos familles. Et maintenant, je bénis également vos chefs d'entreprises sans lesquels vous n'auriez pas de travail et pas de pain».

Sans vouloir assimiler en tout les situations sociales telles qu'elles existent dans la Colonie aux situations qui se présentent en fait en Europe, il me semble que ces paroles du Souverain Pontife contiennent un enseignement précieux et qu'elles font bonne justice de toutes les utopies.

Pour nous, le travail est la condition de tout progrès pour l'individu et pour la société et de toute civilisation totale.

Un fait me frappe: depuis des siècles, il n'y a pas plus que l'Occident qui produit des Saints authentiques. Pourquoi?... Parce que dans les pays d'Occident seuls, se sont conservées ces traditions de la nécessité et de la dignité du travail humain sous toutes ses formes.

Les Saints ont tous été des travailleurs acharnés, dépassant en activité spirituelle et souvent extérieure tout ce que nous pouvons concevoir de possible.

Il en était de même en Orient, du temps des Saints, Paul, Chrysostome, Basile, Athanase, et même des Ermites du désert.

Dégageons de l'idée du travail tout ce que cette notion contient de purement «matérialiste» et nous arriverons à cette conception à la fois «idéaliste» et en même temps éminemment pratique, qui a été toujours celle des Pontifes et des Docteurs de l'Eglise catholique: celle surtout du Dieu fait Homme, travaillant de ses mains divines dans l'humble atelier de Nazareth.

N'oublions pas non plus que le plus grand des Saints dans l'Eglise universelle fut un simple artisan dont on ne sait même pas s'il accomplit jamais le moindre miracle, mais qui s'appliqua de tout son cœur au travail manuel, humble et journalier, qui fut la loi de son existence jusqu'au terme même de sa carrière terrestre.

S. Van Hee S. J.  
Vic. Apost. du Kwango

## 157. Réfutation des allégations opposées à M. Dupont

### Réfutation des allégations opposées à M. Dupont

Il est revenu à M. Dupont que les mobiles qui l'ont amené à dénoncer au Conseil d'Administration de la Société les abus, les illégalités et les excès commis dans le cercle de Leverville, seraient suspectés et seraient même attribués à l'intérêt personnel qu'il aurait eu à pareille dénonciation.

M. Dupont pourrait se borner à remarquer que les mobiles qui l'ont amené à agir ainsi qu'il le fit, sont sans influence sur la réalité des faits.

Mais M. Dupont se rend compte de ce que la suspicion dont il se trouverait l'objet, nuirait nécessairement au crédit moral auquel il a droit.

Il se rend compte également de ce que les mobiles qu'on s'efforce de lui prêter doivent, dans l'esprit de ceux qui les lui prêtent, neutraliser, auprès des personnes les plus impartiales, les effets de son action.

Dès lors — et tout en regrettant vivement d’avoir à traiter d’un sujet aussi personnel —, il entend établir, une fois pour toutes, qu’il n’a à aucun moment agi par intérêt personnel.

Reprenant les suspicions dont il lui est revenu qu’il était l’objet, il démontrera donc:

- Qu’il ne s’est jamais attaqué qu’à un système et que loin de prendre à partie son auteur pour lui nuire, il n’a cessé de le couvrir afin d’enlever à ces critiques tout caractère personnel;
- Qu’il n’a pas dénoncé les abus du cercle de Leverville contre son gré et seulement parce qu’il se rendait compte qu’il ne pourrait les maintenir pour en profiter directement.

A. Durant la période (de janvier à juillet 29) pendant laquelle M. Dupont pouvait se croire en compétition avec M. Dusselgé en raison de la vacance du poste de l’Administrateur Délégué à Kinshasa, M. Dupont n’a cessé de couvrir entièrement son prédécesseur, dans la correspondance qu’il adressait à l’Administration centrale au sujet de la situation du cercle.

C’était pourtant à la période où M. Dupont, s’il avait poursuivi un but d’intérêt personnel, aurait pu tirer le plus grand avantage de la mise en cause de son prédécesseur.

Au contraire, loin de lui nuire, M. Dupont — dans chacune de ses lettres — dégage la responsabilité de M. Dusselgé.

M. Dupont renvoie plus particulièrement aux lettres 1 894 du 3 juin, 1 977 du 25 juillet, 1 985 du 29 juillet (plus haut citées) et dans lesquelles, tout en demandant que soient prises les réformes indispensables, il a expressément justifié la politique de son prédécesseur, dans l’intention de ne pas mettre en cause sa responsabilité.

Voir: 1 894, page 5  
1 977, page 5  
1 985, page 22  
2 344, pages 6 & 10

Fin juillet, M. Dupont apprenait par une lettre privée de M. Dusselgé que celui-ci était appelé à remplir les fonctions vacantes à Kinshasa.

M. Dupont n’en continue pas moins à couvrir entièrement et expressément la gestion de son prédécesseur. Voir lettre 2 023 du 31 août, page 3: «Je n’entends pas critiquer la gestion de mon prédécesseur. Je suis formellement d’avis qu’il n’aurait pas pu faire autre chose que ce qu’il fit».

Voir lettre 2 034 du 15 septembre 1929, page 8: «Je ne pense pas qu’aucune autre méthode que celles qui ont été appliquées eût pu être employée, etc...».

A travers toute la correspondance relative aux méthodes mises en vigueur dans le Cercle par M. Dusselgé se retrouve ainsi le souci de M. Dupont de ne pas nuire à M. Dusselgé.

En fait, dans ce but, M. Dupont — parce qu'il voulait précisément éviter la suspicion d'agir par intérêt personnel — a poussé à l'extrême le souci de ne rien critiquer de ce que son prédécesseur avait fait.

Dès mars, M. Dusseljé assure à M. Dupont qu'il sera appelé à le remplacer à son retour en Europe.

Il lui écrit le 4 juin: «Vous ne pouvez guère compter partir avant fin octobre — commencement novembre, mais j'aurai soin que vous soyez en Europe avant fin novembre car je désire quitter le Congo au plus tard mi-mars et il faut que vous soyez revenu».

Par sa lettre 2 143, M. Dusseljé devait d'ailleurs confirmer à M. Dupont que la Société souhaitait le voir revenir à la Colonie pour la fin mars.

Enfin, M. Dusseljé répand lui-même le bruit que M. Dupont va le remplacer à Kinshasa et ce bruit est rapporté à M. Dupont par un Directeur de la Société qui le lui confirme par une lettre datée du 12 août.

Comment M. Dupont — qui se savait donc appelé à une toute prochaine promotion — aurait-il pu avoir alors intérêt à nuire à M. Dusseljé auquel il s'était refusé de nuire avant comme après sa nomination?

En fait, ce n'est que lorsque M. Dusseljé a prétendu engager la responsabilité de M. Dupont, à l'encontre de toute justice, que M. Dupont — contraint par les circonstances — a découvert la responsabilité de son prédécesseur dans les abus du système instauré par lui.

Il n'y a aucune trace d'intérêt personnel dans toute la correspondance adressée à Kinshasa par M. Dupont qui, par contre, dès le début s'est rendu compte et a écrit qu'il savait que ses avertissements et ses propositions ne pourraient lui valoir que des difficultés. Lettre 1 894 du 3 juin 29, page 4 – lettre 2 034 du 15 septembre, page 13: «Je sais que la situation personnelle de celui qui se rend compte et fait connaître la présence du danger est toujours malaisée; habituellement il n'est pas écouté — et c'est le moindre risque qu'il court».

Si d'ailleurs M. Dupont avait agi dans une intention douloureuse à l'égard de son prédécesseur, comment expliquer l'action quasi conjointe de la mission, les lettres du R. P. Van Schingen, celles du Vicaire Apostolique, le rapport du Médecin provincial, le Docteur Daco?

Qui oserait soutenir qu'il y aurait eu plus ou moins collusion entre ces différentes personnes?

Pour le surplus, en ce qui concerne la réalité de tous les faits, quels qu'ils soient, avancés par lui, M. Dupont s'offre à nouveau à en faire la preuve immédiate.

Il s'offre plus particulièrement à faire la preuve de ceux de ces faits qui n'auraient pas été relevés par la commission d'enquête ou qui ne seraient pas établis par le contenu de son rapport.

Il rappelle que ces faits sont énumérés à la page 25 et suivantes de sa lettre 2 344.

Il y renvoie expressément.

B. M. Dupont a pris l'initiative de signaler les abus du système et de demander des réformes dès le début de sa direction et alors que les résultats obtenus étaient très satisfaisants, en ce qui concerne la production.

Sa première lettre demandant des réformes à la situation date en effet du 3 juin 1929 et est antérieure à toute démarche officielle des Missions.

Si M. Dupont avait voulu profiter du système abusif existant dans le Cercle, pourquoi, à peine sa Direction reprise de trois mois, l'aurait-il dénoncé?

Quelle circonstance impérieuse aurait-elle pu l'y déterminer alors?

Pourquoi aurait-il dû nécessairement craindre que le régime abusif existant ne pourrait être maintenu pendant ses 20 mois de Direction, alors qu'il avait tenu pendant tant d'années malgré les démarches répétées des Missionnaires?

Enfin, si M. Dupont n'avait agi — comme il est insinué — que pour se couvrir (ce qui n'aurait d'ailleurs en soi rien de critiquable) et parce qu'il appréhendait de voir sa responsabilité engagée, en raison de la baisse de production que pouvait entraîner l'impossibilité où il aurait été de maintenir encore le régime pendant 20 mois, comment expliquer qu'il ait pris l'initiative d'appliquer des réformes dont on devait attendre normalement une baisse de la production alors que précisément son chef NE PRENAIT PAS LA RESPONSABILITE?

En attribuant à M. Dupont un mobile mesquin dans l'accomplissement de ce qu'il a considéré et écrit dès juin 29 (lettre 1 985) être un devoir de conscience, qui ne voit qu'on cherche à atteindre son crédit pour amoindrir la portée et la valeur de ses dénonciations?

\*       \*

\*

Une autre considération n'ayant plus celle-là un caractère personnel et diffamatoire est opposée à M. Dupont.

Alors qu'il avait dénoncé les méfaits de l'intensification à outrance de la production, il aurait lui-même appliqué une politique inspirée par cette intensification.

Il y a, dans la Direction de Mr. Dupont 3 périodes à considérer:

- 1°) La période antérieure à l'établissement des réformes;
- 2°) La brève période pendant laquelle l'application de ces réformes a été réalisée sans entraves;
- 3°) La période pendant laquelle l'application des réformes a été entravée.

En ce qui concerne la première période de mars à août 29, M. Dupont a appliqué la politique qu'il avait trouvée en vigueur dans le Cercle et qui — en soi — se trouvait être la politique normale à toute entreprise en voie de développement: l'intensification de la production.

M. Dupont a appliqué cette politique, durant les premiers mois de sa Direction, d'abord parce qu'il ne s'était pas encore rendu un compte exact de la situation;

ensuite parce qu'il ne voulait pas affaiblir son crédit, au moment même où il proposait des réformes, et voir opposer à ses propositions l'argument inévitable en pareil cas: «vous critiquez le système en vigueur parce que vous ne réussissez pas à l'appliquer».

Durant la très brève période au cours de laquelle, après avoir pris l'initiative d'appliquer les quatre réformes accordées, M. Dupont put assurer cette application intégralement, la politique du Cercle fut modifiée et la production s'en ressentit presque instantanément (novembre – décembre – janvier).

Commençait alors la troisième période, celle durant laquelle les dispositions prises par la direction centrale pour maintenir la politique de production intensive, entravèrent l'application des réformes qui ne pouvaient être réalisées effectivement que pour autant que fût admise, ainsi que M. Dupont l'avait écrit (lettre 2 023 pages 14 & 15), une diminution de la production.

Leurs dispositions prises par la direction centrale sont exposées dans le résumé sommaire des faits.

Elles sont rappelées ici dans l'ordre chronologique:

- Absence de réponse à la demande deux fois faite de M. Dupont pour que Kinshasa accepte de prendre la responsabilité de la perte de production que l'application des réformes devait entraîner;
- Etablissement du système de prime à la production sans l'agrément de M. Dupont, au moment même de l'application des réformes;
- Maintien de ce système malgré deux demandes de M. Dupont de le supprimer;
- Instruction télégraphique de faire une active propagande en vue de rétablir la production, en régression, ainsi que M. Dupont l'avait prévu et annoncé;
- Prise à partie des Directions locales en raison de la baisse de la production;
- Lettres personnelles de M. Dusselje à M. Dupont poussant à l'accroissement de la production.

Dès août 1930 — lettre 2 344, pages 20 & 21 — M. Dupont a exposé comment, prisonnier des principes qui lui étaient imposés, il a dû se contraindre à suivre la politique dont il n'avait cessé de dénoncer lui-même les erreurs.

Que dès lors les reflets de cette politique se retrouvent dans certaines instructions données par M. Dupont au personnel, comment s'en étonner?

Si l'on entendait cependant retenir des faits de cet ordre pour soutenir que M. Dupont aurait lui-même poussé à l'intensification de la production, il ferait remarquer qu'il ne lui était pas loisible de faire jusque dans ses rapports avec ses subordonnés — acte qu'on eût pu légitimement critiquer — opposition à la politique qu'il était chargé d'appliquer, mais dont il avait expressément, par contre, refusé de prendre la responsabilité — lettre 2 023 (page 18).

Il y a lieu d'ajouter que, bien qu'ait continué à être appliquée la politique qu'il condamnait personnellement, la situation générale du Cercle, pendant la Direction de M. Dupont, s'est améliorée très sensiblement ainsi qu'il est constaté par les autorités locales et les Missionnaires.



Voir note page 16 (extraits).

Il y a lieu de remarquer également que M. Dupont n'a jamais rapporté aucune des mesures de réforme qu'il avait finalement mises en vigueur sous sa propre responsabilité.

\*       \*

\*

Il serait enfin opposé aux allégations de M. Dupont, le fait que M. Dusselje, son prédécesseur, jouirait parmi les populations indigènes d'une réputation généralement favorable.

Comme M. Dupont n'a jamais désiré soulever des questions d'ordre personnel, il s'abstiendra de tout commentaire à ce sujet; d'autant plus qu'il est lui-même convaincu de ce que les agissements de la personne en cause ont toujours été exempts d'abus ou de violences gratuits dans ses rapports avec la population indigène.

Mais si, de la constatation faite, il devait être inféré que l'une quelconque des allégations formulées par M. Dupont dans l'une quelconque de ses notes ou correspondances s'en trouvait infirmée, M. Dupont rappellerait encore qu'il est prêt à faire la preuve immédiate de toutes et chacune desdites allégations.

## 158. Rapport sur l'exercice 1929-1930

*Copie pour M. Pierre Ryckmans, Commissaire général au Congo Belge  
(à titre personnel)*

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KWANGO  
Confié aux Pères de la Compagnie de Jésus (Province Belge)

.....

Rapport sur l'exercice 1929-1930

.....

### I. Apostolat

Au cours de l'exercice écoulé, nous nous sommes efforcés avant tout de poursuivre l'occupation méthodique et progressive de toute l'étendue de notre immense territoire.

Le Vicariat compte actuellement 3 114 catéchistes-instituteurs, c'est-à-dire que nous avons plus de catéchistes en fonction qu'il n'y a de communes en

Belgique, le nombre de communes dans le royaume de Belgique étant de 2 672. Ces 3 144 catéchistes-instituteurs avec leurs 53 354 élèves et leurs nombreux catéchumènes, qui, pour des raisons diverses, ne reçoivent que l'enseignement religieux, doivent être visités, contrôlés et stimulés par une cinquantaine de prêtres-missionnaires, affectés aux ministères des villages. Cela donne une idée du labeur surhumain que pareille tâche impose.

Nous pouvons dire qu'à part une partie de l'extrême Sud du Kwango et quelques portions des districts du Bas-Congo et du Kasai, presque tous les villages de quelque importance, possèdent leur catéchiste-instituteur. Nous sommes parvenus à placer des catéchistes catholiques dans un certain nombre de villages protestants où jusqu'ici nous n'étions pas parvenus à nous établir.

Nos frères séparés, protestants de toutes sectes, ne sont pas restés inactifs. S'ils n'ont pas réussi à augmenter dans une proportion sensible le nombre de leurs adeptes, ils ont renforcé considérablement le nombre de leur personnel européen et ils ont fondé ou tenté de fonder de nouveaux centres d'activité.

Kandale où ils n'étaient que 2, il y a un an, compte actuellement 15 missionnaires américains et américaines, m'assure-t-on.

Dans le Bas-Congo, c'est par groupes de 5 Européens à la fois que les missionnaires baptistes américains de Sona Bata visitent les villages qu'ils croient menacés par nous, pour ranimer le courage défaillant de leurs adeptes. Un grand nombre de ceux-ci voudraient se rallier à l'Eglise catholique, mais devant ce déploiement inusité de forces hétérodoxes, craignant des représailles, ils hésitent et remettent leur conversion à plus tard.

Dans tous les anciens postes protestants, le personnel blanc a été renforcé, ce qui donne à croire que la crise de chômage, qui sévit si durement en Amérique, y suscite de nombreuses vocations missionnaires.

Comme nouvelles fondations protestantes dans le Vicariat, nous pouvons citer Balaka, sur la rive droite de la Lubue, à proximité de la mission catholique de Mwilambogo et Kahemba dans l'extrême Sud du Kwango.

Des tentatives sont faites pour établir des postes à la Lutshima, dans le territoire visité par la mission de Kikombo, dans la région du Kwango à hauteur de la mission de Kingandu, à Masi-Manimba, sur la Lukula, aux confins de nos missions de Yasa et de Kingungi, et à Bandundu, chef-lieu du district du Kwango.

De notre côté, nous avons renforcé le personnel des fondations récentes de Kandale, Kingandu et Nghy (Nghy). Ces nouveaux centres prennent un développement très rapide et l'empressement des populations à répondre à l'appel des missionnaires est très encourageant.

Nous avons, au cours de la présente année, fondé la nouvelle mission de Mbeno, sur le Kwilu. Ce poste reprendra les chrétiens et catéchumènes de la région du Bas-Kwilu, desservie jusqu'ici par la mission de Wombali.

Nous avons transféré à Kapanga, sur la Wamba, la mission de Ngowa, au Kwango. Le territoire desservi jusqu'ici par Ngowa, a été partagé entre la nou-

velle fonction et les missions de Mwenegunda et de Kimvula. La mission de Kapanga semble assurée d'un meilleur avenir que celle de Ngowa. La population y est nombreuse et assez bien disposée.

Nous avons encouragé les missionnaires de Ngowa à tenter un dernier effort pour secouer l'apathie des populations environnantes. L'effort fut tenté, mais sans succès. Du village même du chef Ngowa, situé à 10 minutes de la mission et qui compte une centaine d'enfants, en âge d'école, pas un seul n'a consenti à venir à la mission comme externe libre pour y recevoir l'instruction religieuse et profane. A un Père de Ngowa, qui demandait aux noirs: «Mais pourquoi donc ne vous faites-vous pas catholiques comme les Bas-Congos de Kisantu, Lemfu, Gidinga?», les indigènes répondaient en hochant la tête: «A quoi bon? Les Blancs ne s'occuperont quand même jamais de nous. Notre pays est pauvre, il ne produit rien et jamais nous n'atteindrons au niveau social de nos voisins du Bas-Congo».

Ce qui semble prouver que pour le noir simpliste, mais plus profond dans sa simplicité que beaucoup d'érudits sociologues, la civilisation chrétienne est un bloc, un tout indivisible et qu'avec les biens spirituels, les biens de l'âme, elle comporte pour les primitifs, avec l'émancipation de l'antique servitude, une somme raisonnable de biens terrestres.

La situation est la même à Kilembe, dans le district du Kasai, région pauvre, abandonnée par le commerce et où jusqu'ici les missionnaires n'ont guère réussi à se faire écouter par la masse de la population. On peut y recruter quelques enfants, cédés plus ou moins de bon gré par les indigènes, mais on ne peut s'y attendre à aucun mouvement dans la masse.

Un mouvement économique trop brusque et trop intensif crée sans doute des dangers — à nous d'y veiller — mais dans l'ensemble, il favorise notre apostolat et nous devons en bénir la Divine Providence.

Pour l'ensemble du Vicariat, le nombre des postulants et catéchumènes s'est élevé de 79 355 à 93 613.

Le nombre des catholiques, par admission d'adultes et par baptêmes de petits enfants, a passé de 71 403 à 82 445.

## II. Chrétientés

Nous avons dans notre dernier rapport signalé l'état florissant des anciennes chrétientés du Bas-Congo, qui comptent actuellement 6 314 familles monogamiques chrétiennes avec 15 651 enfants en vie.

Grâce à Dieu et au zèle des missionnaires, nous pouvons considérer ces chrétientés comme définitivement établies, comme des églises *in facto esse*. Nous n'avons plus qu'à attendre les ordinations de nos premiers prêtres indigènes, pour les diviser en quasi-paroisses, confiées à leurs pasteurs naturels, qui les gouverneront *ex potestate ordinaria*. D'ici là, les missionnaires auront encore

fort à faire pour renforcer les traditions de vie chrétienne déjà bien enracinées, ramener les dissidents fort nombreux et ramener au bercail ce qui reste de païens réfractaires.

Et même lorsque la Providence nous aura, comme nous l'espérons, accordé un nombre suffisant de prêtres indigènes pour desservir les différentes paroisses, les institutions d'éducation de la jeunesse et de retraites devront encore pendant un nombre d'années, qu'il est impossible d'évaluer, rester confiées aux religieux et religieuses d'Europe. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrions voir réalisé le rêve, qui est celui de tous nos missionnaires: voir établir dans ce coin du Bas-Congo une Eglise indigène se suffisant à elle-même dans tous les domaines.

Un mouvement de conversions de masse s'est produit dans la région de Ngidinga, autrefois fort entamée par la propagande protestante. Plus de trois mille baptêmes y ont été conférés en un an, et un bon millier d'indigènes s'y sont fait inscrire sur les rôles des catéchumènes. Malheureusement la population y est fort atteinte par la trypanose (maladie du sommeil) et il faudra un effort énergique de la part des autorités médicales et des missionnaires pour enrayer les ravages de l'épidémie.

Les chrétientés plus récentes du Kwango-Kasaï suivent leur développement normal.

Bandundu, chef-lieu du district du Kwango, a été doté d'une belle résidence pour missionnaires et l'église, qui promet d'avoir belle allure, y est en construction. Les Sœurs de Charité de Namur<sup>45</sup> y sont attendues prochainement et desserviront la maternité de l'hôpital du Gouvernement. Elles occuperont provisoirement une maison mise à leur disposition par l'administration locale.

Nous avons procédé au mois de janvier dernier à la bénédiction solennelle de la jolie petite église, bâtie par les soins de la Compagnie du Kasaï, dans son centre administratif et industriel de Dima, à 15 minutes en auto de Bandundu. Le Commissaire du District du Kwango, le Commandant de la Force Publique, le Substitut du Procureur du Roi, le Médecin de la Colonie et un très grand nombre d'Européens et de Noirs assistaient à la cérémonie.

Bandundu et Dima réunis comptent une population chrétienne de près de trois mille âmes. Le service religieux est assuré simultanément dans les deux localités les dimanches et jours de fête par le missionnaire résidant à Bandundu et les Pères de la mission de Wombali.

Et même les jours de semaine, l'assistance est fort nombreuse à la sainte Messe et les saintes communions fréquentes dans la petite église provisoire de Bandundu.

Les chrétientés du Kwilu et de la Lukula, déjà fort importantes — elles comprennent à elles seules 24 876 catholiques baptisés et plus de 40 000 postulants et catéchumènes —, éprouvent quelque peine à s'adapter aux conditions économiques qui transforment très rapidement ces régions riches en produits natu-

<sup>45</sup> Congrégation de religieuses dont la maison-mère se trouve à Namur.

rels. Les industries agricoles — usines à huile de palme surtout — y sont fort nombreuses et les éléments chrétiens pourraient très facilement y acquérir cette aisance qui leur permettrait de se mettre à la tête du mouvement économique et social de leur pays.

Mais le noir, plus ou moins évolué, qu'il soit chrétien ou non, n'a guère le goût et l'estime du travail agricole. Echappé de l'école primaire ou de la cuisine de son maître européen, il rêve de devenir *mfusi*, artisan qualifié, ou *kalaki*, commis aux écritures, contre-maître, sans rien connaître du métier ou de la profession. Les petits centres, avec leurs usines, leurs machines, leur mouvement d'autos et de camions, l'attirent — en grand enfant qu'il est. Mais il se refuse aux travaux humbles et parfois pénibles que requiert la mise en valeur des richesses naturelles de son pays et de son sol.

Cette sotte mentalité crée un grand danger pour l'avenir de nos chrétientés dans ces régions industrialisées. Les petits centres qui se sont formés autour des nombreuses usines à huile de palme, sont déjà surpeuplés de travailleurs, la plupart chrétiens, ce qui fait que les milliers de néophytes qui sortent chaque année de nos missions ne trouvent plus à s'y employer.

Se refusant aux travaux, humiliants pour eux des plantations et de cueillette des produits, nos jeunes chrétiens ne trouvent pas les ressources dont ils auraient besoin pour s'établir, pour fonder famille et mener une vie probe et honnête; et par suite, ou bien ils se livrent au vagabondage et quittent la région, ou bien, vivant d'expédients, ils sont à la merci des travailleurs païens plus diligents, dont ils deviennent les débiteurs et souvent les esclaves. De plus, chez certaines peuplades, les dots pour mariage étant fort élevées, toutes les filles nubiles et même non nubiles sont achetées et accaparées par les polygames païens, plus riches et, partant, plus puissants.

Cette situation nous préoccupe vivement et nous avons cherché de toute façon à y porter remède. Par des exhortations sans cesse renouvelées, nos missionnaires exaltent devant leurs ouailles la noblesse et la dignité de tout travail, si humble soit-il, du moment qu'il est accepté et accompli en esprit de filiale soumission aux vues de la Divine Providence. Mais ces esprits frustes que sont nos noirs ne sont guère accessibles à des considérations d'ordre aussi élevé. Pour les convaincre, il faut que l'économique, le tangible vienne en aide au spirituel. Nous avons donc cherché à obtenir des dirigeants des entreprises coloniales des avantages temporels appréciables en faveur des chrétiens qui voudraient bien se décider à rompre avec leurs préjugés et se livrer aux travaux agricoles et de cueillette absolument nécessaires à leur bien-être et à la prospérité de la région.

Notre but est double:

- Assister le jeune homme chrétien à fonder famille en lui avançant la somme nécessaire pour s'acquitter de la dot exigée par la coutume, pour que les parents de la jeune fille donnent leur consentement à un mariage projeté.

Cette avance pour dot, qui peut aller jusque mille francs, est automatiquement remboursable par l'accomplissement d'une tâche agricole bien déterminée, sans que rien soit retranché au salaire normal de l'ouvrier.

- Faire avantager les familles monogames nombreuses en faisant accorder aux travailleurs agricoles chrétiens monogames une prime à la production multipliée par le nombre d'enfants en vie.

J'aime à dire que les dirigeants de la plus puissante société commerciale opérant au Kwilu ont, sans aucun marchandage, accepté très volontiers ces propositions. Je crois de mon devoir de leur en exprimer ici toute ma reconnaissance au nom du Vicariat du Kwango.

Plusieurs sociétés commerciales ont également accepté de faire ériger à leurs frais, dans leurs principaux postes, des chapelles en matériaux durables, assurant ainsi un service religieux régulier pour le personnel européen et indigène.

J'estime que dans les pays neufs comme l'est notre Colonie, les questions d'organisation sociale doivent se trouver à l'avant-plan de nos préoccupations, si nous ne voulons pas nous laisser surprendre par les événements, et voir se reproduire ici les situations désastreuses qu'a produites chez nous l'industrialisation trop rapide de nos pays d'Europe.

Sa Grandeur, Mgr De Clercq, Vicaire apostolique du Kasaï, l'a très bien dit: «Les Missions n'ont pas le droit de travailler pour elles-mêmes. Leur rôle est d'adapter les indigènes aux nouveaux milieux créés par les blancs».

Les diverses missions du Kwango-Kasaï comptent actuellement 2 453 catéchistes, 38 817 catholiques baptisés, dont 7 086 familles avec 8 144 enfants en vie et 85 995 postulants et catéchumènes.

### III. Auxiliaires de la Mission

Clergé indigène. Le petit séminaire de Lemfu continue à donner toute satisfaction. Les nouvelles recrues ont été nombreuses cette année. Les élèves de philosophie sont au nombre de 9, et il est urgent d'entamer les constructions du grand séminaire.

Cet établissement, dont la fondation est due à la générosité de M. le Baron Edmond Carton de Wiart<sup>46</sup>, ancien secrétaire du Roi Léopold II, s'élèvera sur la colline de Mayidi, à mi-chemin des grandes missions de Kisantu et de Lemfu. Maîtres et élèves y trouveront tout le recueillement souhaitable, mais en même temps ils y résideront au centre d'une population importante tout entière chrétienne et très fidèle.

Les premiers travaux d'installation sont en cours.

Comme les années précédentes, les vocations ont été nombreuses parmi les enfants des vieilles familles catholiques du Bas-Congo. Les missions situées dans

<sup>46</sup> Edmond Carton de Wiart (comte) (1876-1959), secrétaire de Léopold II (*B.B.O.*, VII B, 48).

les districts du Kwango et du Kasai, n'ont fourni que deux candidats.

Il entre dans nos intentions de transformer l'antique mission de Wombali en école apostolique, pour y recueillir les éléments choisis dans nos missions du Haut. Nous espérons, par la formation spéciale, scolaire et spirituelle que les élèves y recevront, faire naître chez plusieurs le désir du séminaire.

C'est Dieu seul qui appelle à la vocation sublime du sacerdoce, mais nous n'oublions pas que la Divine Providence attend notre vigilante collaboration.

L'isolement où se trouve Wombali et qui nous a fait renoncer à ce beau poste comme centre d'apostolat, sera au contraire tout à fait favorable au but que nous avons en vue. Se trouvant de plus au carrefour de toutes les voies d'accès vers les missions du Kwango et du Kasai, il sera facile d'y faire venir les enfants désireux d'une formation spirituelle plus complète.

Et si nos projets se réalisent, peut-être nous sera-t-il donné un jour d'y annexer un couvent pour ordre contemplatif, pour religieuses d'un Carmel de Belgique, qui, par leurs prières et souffrances, attireront sur notre chère mission les bénédictions divines dont nous sentons si vivement le besoin.

Religieuses. Nous avons dit dans notre rapport précédent, tout le bien que nous pensons de ces indispensables auxiliaires de la mission. Le salut, temporel et spirituel, des peuplades africaines, dans l'état d'anarchie sociale où les a jetées notre pénétration européenne, ne pourra venir que de la reconstruction des cadres sociaux sur la base de la famille, monogamique stable. Mais l'épouse chrétienne sera ce que la première éducation et l'école l'auront faite. Il est trop tôt pour compter sur le milieu familial et les écoles de villages pour donner aux jeunes filles une éducation chrétienne forte et droite. Il y faut l'intelligence et le cœur de nos vaillantes Sœurs d'Europe. Elles seules sont capables d'assouplir ces petites natures volontaires, mais capricieuses, aux disciplines nécessaires et salutaires, de faire pénétrer lentement, avec une patience inlassable, la théorie et la pratique des notions d'hygiène et de propreté qui manquent totalement à nos femmes congolaises; de former enfin à la vie intérieure ces enfants spontanées, mais irrégulières, tout entières portées vers le dehors, vers le sensible.

Mais il est également important que les filles ne soient pas trop longtemps déracinées de leur milieu natif. Sans cela, par un séjour trop prolongé dans un milieu qui n'est pas le leur, elles risqueraient de perdre le goût de la vie familiale et des humbles travaux des champs qui seront toujours le lot de l'immense majorité de nos mères de famille congolaises.

Aussi, partout où il y a moyen d'établir des externats, nous préconisons cette forme d'écologie. Les filles externes passent la matinée chez les Sœurs et l'après-midi rentrent chez elles. Nous y voyons bien quelques dangers, compensés d'ailleurs par d'immenses avantages.

Kisantu, Kipako, Lemfu, Gidinga comptent un très grand nombre de filles externes.

Nous avons eu le bonheur de voir les Religieuses du Sacré-Cœur s'établir à

Kipako. La cérémonie de leur installation, rehaussée par une messe pontificale en plein air — sous la pluie —, fut un véritable triomphe pour la mission et pour la religion catholique. Une quarantaine d'Européens, parmi lesquels M. l'Administrateur du Territoire de Madimba, tous les chefs indigènes de la région, sans en excepter les chefs protestants, une foule énorme de chrétiens et de chrétiennes y assistaient. Les catholiques de Kipako s'étaient cotisés et purent offrir aux mères qui leur étaient envoyées par le Ciel, la coquette somme de 6 000 francs.

Le lendemain même, ces humbles mais vaillantes servantes du Sacré-Cœur, se sont mises avec entrain aux travaux matériels que réclamait l'état précaire des installations provisoires mises à leur disposition. Sous la direction de leur Mère-Vicaire, la Révérende Mère Symon<sup>47</sup>, elles procédèrent à un nettoyage fouillé des locaux, à commencer par les dortoirs des filles, qui ne ressemblaient en rien aux reluisantes alcôves de nos pensionnats d'Europe.

Le Bon Dieu a béni l'humble dévouement des Religieuses. De quarante, le nombre de filles à Kipako est monté à cinquante.

Une caravane des Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur<sup>48</sup> d'Hougaerde est allée rejoindre la petite communauté des Sœurs de la même Congrégation établie à Kingungi. Cinq religieuses seront détachées de Kingungi et iront incessamment prendre possession des locaux qui leur sont préparés à la mission de Kimbau, pour s'occuper des filles de cette région si pauvre et si délaissée.

Les Chanoinesses de Saint Augustin<sup>49</sup> nous ont promis leur concours pour la mission de Kimbula. Les Annonciades<sup>50</sup> de Louvain pour Kikombo, les Sœurs de Saint François<sup>51</sup> de Leuze pour Kilembe.

Comme nous l'avons dit plus haut, les Sœurs de Charité de Namur iront s'installer à Bandundu cette année même, et leur concours nous est promis pour l'hôpital de Leverville.

Sœurs indigènes. Il y a deux petites novices chez les Sœurs de Notre-Dame<sup>52</sup> à Lemfu, et quatre postulantes. La répugnance des parents à donner leurs filles à Dieu est toujours aussi grande, et il faudra vraiment l'action de la grâce pour faire comprendre à nos chrétiens qu'il n'y a pas de plus grand honneur pour eux que de voir leurs filles appelées à la vie religieuse. Nous recommandons tout spécialement cette intention aux prières de nos religieuses d'Europe.

Frères enseignants. Les Frères de Charité<sup>53</sup> de Gand continuent toujours avec le même zèle et le même succès, succès tempéré par bien des déboires, leur ensei-

<sup>47</sup> Marie Symon (1871-1941), religieuse des Dames du Sacré-Coeur, mère-vicaire de l'ordre dans le Bas-Congo.

<sup>48</sup> Congrégation de religieuses dont la maison-mère se trouve à Hougaerde.

<sup>49</sup> Congrégation de religieuses.

<sup>50</sup> Congrégation de religieuses dont la maison-mère se trouve à Louvain.

<sup>51</sup> Congrégation de religieuses dont la maison-mère se trouve à Leuze.

<sup>52</sup> Congrégation de religieuses dont la maison-mère se trouve à Namur.

<sup>53</sup> Ordre religieux dont la maison-mère se trouve à Gand.



gnement aux écoles primaires et à l'école normale et professionnelle de Kikwit.

Cinq Frères de la même Congrégation viennent de reprendre la charge de l'enseignement dans les classes primaires et à l'école professionnelle de Leverville.

Les Frères de N.D. de Lourdes<sup>54</sup>, d'Oostakker, qui assument la charge de l'enseignement dans les écoles primaires et à l'école normale de Kisantu, remplissent leur tâche souvent ingrate avec un entier dévouement et plein succès.

On ne s'imagine pas en Europe la somme d'abnégation surnaturelle que requiert cet humble mais très méritoire ministère dans nos écoles congolaises. S'enfermer chaque jour pendant des heures et des heures dans des locaux parfois très inconfortables avec des centaines de petits négrillons, pas méchants du tout, mais toujours distraits, et cela pour des résultats qui sont loin d'être immédiats, demande chez ceux qui s'y dévouent un degré d'esprit chrétien et religieux au-dessus de l'ordinaire.

Dans nos pays chrétiens d'Europe, les enfants dans les écoles catholiques arrivent généralement préparés par une éducation familiale foncièrement chrétienne, et la tâche religieuse de l'instituteur est grandement facilitée. Ici au contraire, nos enfants de la brousse nous arrivent généralement déformés par une première éducation tout entière imprégnée de superstition et de matérialisme païens. Le petit récit publié par le R. P. Van Wing dans la Revue *Congo* de juin est très suggestif à cet égard.

Toutefois, on peut observer une grande différence entre les enfants des vieilles familles chrétiennes et les petits catéchumènes païens qui nous viennent de la brousse. Les premiers sont bien plus pénétrables aux idées chrétiennes que les seconds qui, sous plus d'un rapport, ressemblent fort à nos gamins de rue, et causent parfois de grands déboires à leurs éducateurs.

Dans l'œuvre essentielle de l'éducation de la jeunesse noire, nous devons compter uniquement sur les deux grands facteurs de tout progrès humain : le temps et la Grâce divine. Ces deux facteurs sont intimement unis, et dans l'ordre normal de la Providence ne travaillent pas l'un sans l'autre.

#### IV. Enseignement profane et religieux

Nos jeunes catéchumènes et nos enfants de chrétiens passent généralement deux années pleines dans les écoles centrales de nos missions. Ce laps de temps est insuffisant pour leur donner une formation complète. Les fondements de l'instruction devraient être posés dans les écoles rurales, mais chez les primitifs que sont nos congolais, celles-ci seront longtemps très imparfaites. Les petits gamins de la brousse préfèrent les jeux et la chasse aux insectes et aux rats à l'atmosphère de l'école-chapelle, et le catéchiste peut s'estimer heureux si ses élèves

<sup>54</sup> Ordre religieux dont la maison-mère se trouve à Oostakker.

veulent bien se donner la peine d'assister plus ou moins régulièrement aux prières et à la leçon de catéchisme. Parfois ces écoliers se résignent à se laisser enseigner les premiers éléments de lecture et d'écriture.

Quelques instituteurs sortis des écoles normales obtiennent des résultats plus complets, et c'est dans cette direction que nous devons chercher les solutions de l'avenir. Mais encore une fois, pour que les écoles normales chargées de la formation des catéchistes-instituteurs puissent nous donner les résultats que nous en attendons au point de vue spirituel et chrétien, ces institutions devront être complétées par des espèces de maisons de probation pour catéchistes, où les meilleurs élèves sortis des écoles normales recevront, sous la direction d'un missionnaire expérimenté, un complément de formation pédagogique et spirituelle qui les préparera directement à la grande tâche qu'ils sont appelés à remplir parmi nos populations indigènes.

## V. Assistance médicale

La lutte contre les fléaux qui déciment les populations congolaises ne peut connaître aucun arrêt ou rémission, sous peine de voir les résultats péniblement acquis gravement compromis. Telle région qui semblait assainie et redevenue normale est subitement ravagée par un retour de la trypanose ou de la variole.

Les missionnaires déjà surchargés font ce qu'ils peuvent, mais il y faut la collaboration des médecins et des agents sanitaires du Gouvernement et des Sociétés.

Il faudra surtout enseigner aux noirs à prendre soin eux-mêmes de leur propre santé et de leurs propres nécessités, ainsi que de la bonne hygiène de leurs petits enfants. Prévenir vaudra toujours mieux que guérir. Nous en sommes encore très loin!

A Kisantu, les médecins de la Fomulac, par les Sœurs de la Charité, ont fait merveille dans la région du Bas-Congo qui leur est confiée.

Nous avons un médecin de l'A.M.M.<sup>55</sup> à Djuma, et un autre vient de s'établir à Mwilambongo.

Le nombre des consultations dans les différents dispensaires de la Mission s'est élevé au total de 385 451. Cette année-ci encore, ce sont les dispensaires des Sœurs de Charité de Kikwit (85 000) et de Yasa (39 912) qui détiennent la palme.

## VI. Obstacles et difficultés

La mentalité indigène. Nous avons parlé de la mentalité de la masse de nos chré-

<sup>55</sup> Sigle de l'Aide médicale aux missions.

tiens adultes dans les régions les plus riches du Kwango. Cette attitude de la part des chrétiens de non-participation à l'exploitation des produits naturels du sol, donne un regain de vitalité à l'élément païen de la population et aux institutions et traditions païennes. Détenant la richesse, les païens détiennent pratiquement l'influence et empêchent par le fait même tout progrès social véritable, les païens ne se servant de la richesse acquise que pour renforcer les institutions qui leur sont chères: polygamie, esclavage, tyrannie des chefs locaux, etc.

De plus, les jeunes gens et les adultes païens observant que de plus en plus le christianisme — tel que l'entendent leurs congénères convertis — conduit au paupérisme, hésitent et ne montrent plus le même empressement à se laisser instruire. Nous pourrions dans ces conditions continuer à faire des conversions individuelles, mais nous ne pouvons espérer aucun mouvement de masse.

Dans les pays libres, ce sont les classes laborieuses, à condition qu'elles aient reçu une éducation appropriée, qui tendent de plus en plus à devenir les classes dirigeantes et à imposer leurs volontés et leurs conceptions à la collectivité. Nous voyons manifestement ce phénomène social se produire dans le Bas-Congo, où les chrétiens, cultivateurs diligents et commerçants infatigables, ont presque totalement supplanté les païens, si bien que dans tout le territoire de Madimba, sur plus de 10 000 contribuables, il n'y a plus que 600 (six cents) polygames. Il devra en être de même, et il en sera de même, si nous le voulons, au Kwango.

Il est à noter que nous avons rencontré les mêmes difficultés dans les débuts de l'évangélisation du Bas-Congo. Il nous souvient du temps — il y a de cela vingt ans — où des néophytes «émancipés» de la région de Madimba osaient répondre à un haut fonctionnaire qui leur reprochait leur paresse et leur négligence à entretenir leurs cultures, leurs chemins et leurs villages: «Sommes-nous donc encore des *basiensi* — des sauvages — pour que vous nous apostrophiez de la sorte?».

Il ne faut donc pas s'alarmer outre mesure de ces difficultés passagères. Les objurgations des missionnaires et la pression économique elle-même, plus forte que toutes les prétentions, parviendront à ramener nos néophytes à une conception plus chrétienne des réalités humaines.

D'ailleurs, cet esprit d'opposition qui se manifeste chez nos «évolués» n'est pas pour nous déplaire, si déplaisante et si déraisonnable que soit pour nous la forme qu'il revêt chez eux. Cette fierté déplacée et qui, si nous n'y prenons garde, deviendrait facilement de l'orgueil, est la première manifestation d'une «personnalité» qui cherche à prendre conscience d'elle-même, et le premier pas vers l'affranchissement de cet «esprit servile» qui fait le fond de l'âme païenne et est l'antithèse du christianisme, qui est liberté.

Sur ce sentiment de fierté, mais épuré et christianisé, nous pouvons bâtir. La partie ne sera entièrement gagnée pour nous que lorsque, avec l'aide de la grâce, nous aurons fait comprendre à nos chers néophytes que cette personnalité dont ils sont préparés à prendre conscience ne peut se réaliser et arriver à sa pleine expansion que dans et par le sacrifice de tout le reste, et que, pour l'immense

majorité de l'humanité, le sacrifice essentiel consistera toujours dans la cordiale soumission pour Dieu et avec Dieu aux humbles devoirs et aux pénibles labeurs de chaque jour, que comporte toute existence humaine.

Mais pour comprendre cela, le noir, comme tout homme d'ailleurs, doit se soumettre, obéir et pratiquer. Un devoir librement accepté et généreusement accompli est un devoir goûté, un devoir compris.

S'imaginer qu'on pourra civiliser ou plutôt dresser les noirs par la seule force et par la seule contrainte extérieures est pure utopie et pure folie. La force et la contrainte seront toujours nécessaires pour l'individu et pour la Société, mais par elles seules, elles ne suffisent à rien. Il faut y ajouter chez ceux qui commandent la justice et la charité, et chez ceux qui obéissent la piété. Dans la vie civile et sociale comme dans la vie morale l'homme doit se sentir tenu par plus fort que lui. Mais si ce «plus fort que lui» n'est pas en dernière analyse le Dieu Personnel et Vivant, le Dieu Tout-Puissant auquel nul être ici-bas ne saurait résister, mais aussi le Dieu qui est Bonté suprême et qui seul peut nous béatifier, tous nos efforts et toutes nos disciplines humaines seront précaires et manqueront de base.

Formons donc nos chrétiens à la pratique de la crainte et de l'amour surnaturels de Dieu et nous aurons raison des difficultés de l'heure présente.

Ce n'est d'ailleurs pas l'œuvre d'un jour ni même d'une génération.

Bien autrement grave est le péril qui nous vient de la recrudescence de l'esprit païen et de la tyrannie païenne dans certaines parties plus reculées du Kwango et du Kasai. Par suite de la crise commerciale, les commerçants se sont retirés de ces régions et le Gouvernement, par mesure d'économie, a relâché son occupation. Les vieux féticheurs païens en profitent pour relever la tête et multiplier les obstacles à l'évangélisation. Les missionnaires et les catéchistes sentent leur autorité sur les populations leur échapper et les quelques chrétiens qui habitent au milieu de la masse des païens ne trouvant plus aucun soutien, se découragent et quittent leur région.

## VII. Pénurie des ressources

La vie «financière» d'une mission aussi vaste et aussi vivante que la nôtre est un miracle permanent de la Divine Providence. Soutenir tant d'œuvres diverses, subvenir à tant de besoins, sans ressources bien assurées, est une aventure que nulle entreprise purement humaine n'oserait envisager. Le Vicariat du Kwango compte un personnel européen de 200 missionnaires: Prêtres, Frères, Religieuses et Aides-laïques, et on sait ce que coûtent les voyages d'Anvers à Matadi et la vie au Congo. Si l'on estime à 12 000 francs — somme bien modeste — l'entretien d'un européen au Congo, nous arrivons à deux millions 200 000 F. Les catéchistes dont les honoraires ont été réduits à l'extrême nous coûtent 400 000 F. Et nous ne parlons pas de l'extraordinaire.

Nous exhortons nos missionnaires à faire de plus en plus appel à la générosité

de leurs ouailles et de leurs bienfaiteurs. La crise commerciale qui sévit si durement n'est pas sans affecter gravement nos ressources. Raison de plus de mettre plus que jamais notre espoir dans l'indéfectible Providence.

\*        \*  
\*

Le Vicariat du Kwango a eu au cours de l'année l'honneur insigne et la grande consolation de recevoir officiellement et à deux reprises le DELEGUE APOSTOLIQUE DU CONGO BELGE, Représentant direct du S. Siège et du Père commun de tous les fidèles.

Son Excellence Monseigneur Dellepiane a daigné au mois de juillet nous rendre visite dans l'antique maison de Kisantu, fondée en 1893 par le R. P. Van Henckxthoven<sup>56</sup>, fondateur de la mission du Kwango.

Le dimanche 20 juillet, Son Excellence le Délégué Apostolique officia pontificalement en plein air devant presque tous les missionnaires du Bas-Congo et une foule énorme de chrétiens accourut de toute la région. Les jours suivants furent consacrés à la visite du Séminaire et de la mission de Lemfu, des missions de Ngidinga et de Kimpako.

Au mois de septembre, ce fut au tour des missions du Kwango d'être à l'honneur et à la joie. Monseigneur Dellepiane arriva en avion à Bandundu le 11 septembre; il y fut reçu par toutes les notabilités du district et par la foule de chrétiens. Il y inaugura la nouvelle résidence des Pères. Le lendemain, Son Excellence s'embarquait pour le Kwilu et visita successivement les missions de Mbeno, Djuma, Leverville et Kikwit.

Son Excellence daigna accepter la Présidence d'Honneur de la réunion annuelle des missionnaires du Kwango-Kasaï, qui s'ouvrit à Leverville le 16 septembre et dura deux jours.

Par ses visites et par ses paroles d'encouragement, Son Excellence Monseigneur Dellepiane a grandement réconforté les missionnaires et leurs ouailles. Le Représentant du Saint Père eut l'occasion de constater *de visu* l'effort accompli et le bien réalisé, mais encore plus ce qui reste à accomplir.

Comme notre Glorieux Pontife régnant, S.S. Pie XI, aime à le répéter: «Il n'y a rien de fait, aussi longtemps qu'il reste quelque chose à faire en quelque point du monde».

S. Van Hee

<sup>56</sup> Emile Van Henckxthoven (1852-1906), missionnaire de la Compagnie de Jésus (*B.C.B.*, II, 465).

### 1.3. NOTES PRISES PAR PIERRE RYCKMANS AU COURS D'ENTRETIENS

Indépendamment des documents de synthèse (1.2.) et de la correspondance (1.1.) contenus dans les papiers de Pierre Ryckmans, ceux-ci contiennent des feuillets éparpillés qui portent trace d'entretiens qu'il a eus avec différentes personnes au cours de sa mission. Les notes prises au cours de ces entretiens se présentent sous une forme condensée, le plus souvent au crayon. Leur texte est, dans nombre d'entre elles, numéroté de manière non continue en donnant fortement l'impression, sinon la certitude, de suivre un questionnaire — certains éléments de texte sont en effet clairement des réponses à une question dont l'absence prive cette réponse de tout sens — que je n'ai pas retrouvé; à l'évidence cette numérotation permet d'être assuré de couvrir le même champ avec chaque interlocuteur et de faciliter la préparation de leur synthèse dans le rapport final. Enfin, certaines notations sont difficiles à comprendre, mais d'autres se révèlent éclairantes au sujet d'aspects non évoqués dans d'autres documents. J'ai donc choisi de les reproduire telles que je les ai recueillies.

**159.** (Sans date). Avec une personne identifiée seulement par son nom: Vertongen<sup>57</sup>

2. Recrutement H.C.B.: Vertongen. 225 coupeurs de fruits. Jadis on a recruté jusqu'à 450. avertissement chefs — là où pas assez d'autorité, fixe lui-même effectif. Kwaya on allait jusqu'à 45 % — jusqu'à 12 ou 13 % maintenant — fait actuellement ce recrutement en toute liberté de conscience. Il y a 4 ans pas. Si pas représentant de l'Etat, on aurait des hommes mais beaucoup moins. Esprit de famille moindre dans voisinage des centres.

29. Dans Gobari préférerait voir l'industrie s'installer sur place.

64. Aujourd'hui discipline logique, jadis moins de travailleurs exigences excessives. Songo.

**160.** (16-01-31 à Vanga). Avec le Dr Leslie<sup>58</sup>

Le travail forcé est le plus caractérisé sur les routes, où l'on prend la totalité de la population, femmes et enfants compris, au point que les écoles sont désertées.

La situation des H.C.B. s'est énormément améliorée depuis quelque temps; il y a encore de la pression, mais qui n'est pas trop intensive.

La tâche demandée au coupeur absorbe non seulement son activité mais celle de sa femme et de ses enfants aussi. On devrait tenir compte davantage des conditions de saison et de densité des palmeraies.

<sup>57</sup> Peut-être Edouard Vertongen (1902-?), territorial de 2<sup>e</sup> classe.

<sup>58</sup> W. H. Leslie (?-?), agent missionnaire canadien de la *Baptist Missionary Society*.

La femme indigène a suffisamment de travail avec ses enfants et ses cultures pour qu'il soit désirable qu'elle n'ait à participer à aucun autre travail.

Les H.C.B. font leur possible pour réduire le portage. Dans les environs de Vanga, la proportion des coupeurs n'est peut-être pas trop forte. On pourrait prendre à la rigueur 25 % des hommes adultes et valides.

Le coupeur professionnel, si l'on tient compte du peu de vigueur des gens, du climat tropical, des infections parasitaires, a en somme une bonne journée de travail sans faire rien d'autre que la coupe.

Les H.C.B. donnent un mois de congé.

La C.K. est beaucoup plus oppressive. Il y a encore 2 hommes à l'hôpital de Vanga qui ont été soignés pour coups.

Les plaintes à l'Etat n'ont pas beaucoup de résultats. Il y a deux mois encore, on s'est plaint à Bulungu au sujet d'un homme qui serait mort à la suite d'un coup de pied donné par un noir des H.C.B.? Ignore la suite réservée à cette affaire.

Les *sentries* sont des vauriens. Les agents de l'Etat sont assez impuissants en ce domaine. Les messagers de l'Etat sont pires, et les gens n'osent pas se plaindre contre eux à moins d'avoir un billet de la Mission.

Les gens n'ont pas trop d'objections à couper pour les H.C.B. Le salaire est suffisant.

La situation d'ensemble du pays s'est vraiment améliorée beaucoup depuis l'occupation industrielle. Il y a une quinzaine d'années on courait des risques rien qu'en allant d'un village à l'autre.

La disproportion entre hommes et femmes est due pour une part à ce que les femmes sont mieux nourries: ce sont elles qui préparent les repas; mais aussi à ce que, avec les procédés de jadis, il y avait une plus forte mortalité parmi les hommes. Cette situation n'existe plus aujourd'hui.

La pression s'est relâchée à l'heure actuelle, mais les agents de l'Etat en font encore et L. considère que quelque fois cette pression est excessive (*undue*). La situation est plus grave sur l'Inzia.

La situation s'est améliorée sans cesse aux H.C.B. Elle est beaucoup plus favorable qu'il y a 2 ou 3 ans, le progrès est notable depuis 1 an - 18 mois.

L. estime que la Direction d'Europe des H.C.B. s'efforce honnêtement de traiter humainement la population indigène. L'organisation et la politique de la Cie sont assez bonnes (*fairly fair*). La politique vise à bien traiter l'indigène. Les excès sont individuellement réprimés.

Un point sur lequel il doit insister, c'est l'abus que font de leurs pouvoirs certains chefs indigènes. Il y en a qui sont assez justes, mais d'autres sont de vrais tyrans. Ils exagèrent. Une surveillance plus effective devrait être exercée sur leurs agissements.

Au total, il est bon que les hommes travaillent, mais le système actuel devrait être réformé en ce qu'il fait appel aux femmes aussi. Celles-ci ne devraient pas avoir à travailler en dehors de la famille.

161. (18-01-31 à Bulungu). Avec J. Gevers

1. Pas excessif.
2. Menace chemin de fer, F. P. pour engager à prendre contrat coupeur, quand s'engage sait qu'il en a pour le restant de ses jours — on évite de l'avertir de l'expiration.
9. Contrats visés à Kikwit, voir Octors — en fait sont protégés bien que pas visés si indigène reconnaît qu'a contracté librement — protection dange-reuse.
10. Qui — 1<sup>er</sup> contrat.
12. Deppe demande des contrats sans contrainte.
14. Voudrait sanctionner sur plainte si reconnaît.
15. 40 c., en fait *ad libitum*.
16. Croit que réalisable dans l'ensemble.
17. Distance — villages installés près de la palmeraie.
19. Rien — pas de représailles.
20. Directeur appelle — messenger de la société pas d'autorité. Messenger de l'Etat y va, abus.
21. Auxiliaires pour les célibataires, favorisés par la Cie, paie portage.
22. Portage à la femme — tarif forfaitaire.
27. Homme [illisible] femmes — était excessif à Mampungu, usine de Kiaka.
29. Suppression de portage — H.C.B. avanceront impôt supplémentaire pour favoriser polygamie de coupeurs — programme routier s'exécute — Kizia, nouvelle région ouverte, route construite.
35. Travail de nuit assez tard. Pas d'abus.
36. Qui.
39. Doit y avoir influences — pas étudié.
46. Va couper avec son fusil sur le dos.
47. Qui coupe ne [illisible] pas.
51. Qui.
52. Qui, européens ordres stricts.
53. Pointeurs — faux (*capita ngashi*) lui relance parasites — sentinelle — peu de chose? messagers — pas trop de plaintes — *coastmen* se croient supé-rieurs — position de *capita ngashi* enviée — recrutement.
54. On peut y arriver.
55. Répugnance — ne sait pas? vanité. Elever métier de coupeur — font leur possible — p. ex. palabre, coupeur préféré.
59. Amener les chrétiens — non — missions — oui.
60. Marchés libres — utopie pour le moment.
62. Congé.
37. Polygamie — augmentation — coupeurs sont plus vieux — auront donc moins d'enfants.
42. Cases — aussi bonnes que les autres — écarts entre les chef(feries).



63. Ecart entre H. et F. ignore — probablement fautes du passé.
61. Fautes des Huileries — coupeurs jamais de liberté, restent jusqu'à leur mort — on devrait donner un mois de congé aux coupeurs — en janvier, Etat harcelé. Gevers propose fermer usines en janvier — à l'époque des cultures tâche réduite septembre.

**162.** (19-01-31 à Leverville). Avec Mr Moorat<sup>59</sup>

1. Aucune pression directe n'est exercée pour le recrutement des indigènes. En ce qui concerne les locaux, nous pourrions nous passer entièrement de l'aide de l'Etat. Les chrétiens ne s'engagent pas par respect humain. Ils y viendront peu à peu sous la pression des nécessités économiques. Il n'y a pas de doute sur le désir des missions de modifier cette situation. Elle présente d'ailleurs un caractère général: les chrétiens refuseront aussi bien de travailler aux routes. Ils s'isolent de la vie des villages, construisent un quartier séparé et obéissent mal aux chefs.
2. Pression indirecte. Le représentant de l'Etat ne doit pas voyager avec le recruteur. 60% des gens viennent d'eux-mêmes; nous n'avons même plus de recruteurs à Niadi. La personnalité du recruteur est prépondérante: un homme expérimenté et connu des indigènes se débrouille sans assistance. Il y a un progrès graduel. En ce qui concerne Kandale et Feshi, pays non touchés jusqu'ici, une aide effective est encore nécessaire. Un de nos recruteurs, Weber<sup>60</sup>, a obtenu grand succès dans la Lukula sans aucune intervention de l'Etat.
6. En ce qui concerne les importés, dans 75% des cas les chefs ne nous donnent aucune assistance. Pour les locaux, nous pourrions nous passer entièrement des chefs; 95% ne méritent pas l'indemnité qu'on leur paie.
8. Ils ont des «livrets», non des «contrats» à proprement parler. Ils se sentent liés pcq. Ils ont accepté la couverture; ils viennent d'eux-mêmes en demander une nouvelle chaque année. C'est parce que des concurrents essayaient de les attirer que nous avons commencé à leur donner des livrets.
9. Nous n'avons pas besoin de voir les contrats protégés par l'Etat. Je veux bien faire l'expérience de retirer tous les livrets, je suis convaincu que cela n'amènera pas une baisse de la production. Nous ne considérons pas le livret comme un vrai contrat.
10. Oui.
11. Non.

<sup>59</sup> L'interview originale a été notée en anglais; elle a ensuite été traduite et mise au net. L'original se trouve dans le carnet de notes.

<sup>60</sup> W. Weber (?-?), agent agricole et recruteur de main-d'œuvre des Huileries du Congo belge.

15. Nous désirons que l'homme produise tout ce qu'il peut donner. A certains mois, le rendement est excellent. Nous ne poussons pas aux 40 caisses; c'est un maximum (2 caisses par jour, l'indigène n'étant pas capable de compter autrement, cela fait 44 à 50 c. par mois). Un homme isolé ne fournit pas et ne doit pas fournir 2 caisses. Pour Leverville et Mosango nous avons environ 1 900 coupeurs dont 5 à 600 locaux. Les gens d'Idiofa font leurs 200 caisses en 2 mois  $\frac{1}{2}$  quelquefois. Jadis, nous ne connaissions pas exactement la différence de production des palmeraies d'un mois à l'autre. Aujourd'hui, nous savons mieux ce que nous pouvons attendre en tenant compte de la saison. Bien entendu, nous encourageons l'indigène, par des primes, à dépasser la production minima.
16. Oui, sauf dans un ou deux petits coins.
17. Cela varie. Certains coupent entre leur village et le poste de réception, d'autres plus loin que leur village. 25 % peuvent avoir à chercher dans un rayon de 5 km de chez eux, 75 % dans un rayon inférieur à 5 km.
18. 75 % y vivent. Presque tous les villages ont été déplacés au temps de la mission Schwets<sup>61</sup>. On a choisi un nouvel emplacement donnant à la fois satisfaction au service médical et à nous. Rares furent les villages qui furent regroupés depuis.
21. Quelque fois le coupeur coupe seul, plus souvent avec assistance de sa famille ou d'un tiers.
- 25-30. Bien souvent, c'est la faute du coupeur lui-même s'il doit porter sur une longue distance. L'homme fait travailler sa femme. Il trouve cela naturel estimant que c'est pour cela qu'il a payé la dot. Notez, d'ailleurs, que les jours où elle ne porte pas des fruits pour son mari, la femme n'hésitera pas à porter des charges sur une longue distance pour gagner quelque argent. Dans l'ensemble, je ne crois pas que les femmes fassent obstacle à l'engagement de leur mari comme coupeur, elles y trouvent intérêt.
29. Nous ouvrons des routes partout où c'est praticable. Remarquez d'ailleurs que lorsqu'un village est desservi par une route d'autos, la production y baisse malgré la diminution de la charge imposée à l'indigène. Nous avons eu des misères jadis, parce que nous avons distraît des coupeurs de leur travail pour les affecter à des travaux de construction, etc.
37. Je ne voudrais pas l'affirmer. Je crois qu'en se montrant trop large avec l'indigène, en lui donnant des cadeaux, on fait fausse route. Je ne suis pas partisan de construire des routes là où la nécessité ne s'en fait pas sentir.
39. Je ne pourrais le dire avec certitude. Je crois que la population se maintient. Nous donnons une couverture au coupeur comme d'ailleurs à tout autre travailleur qui nous signale la naissance d'un enfant.

<sup>61</sup> Jacques Schwetz (1874-1957), médecin-directeur de 1<sup>re</sup> classe de laboratoire, a conduit, de 1919 à 1923, une mission de lutte contre la maladie du sommeil (*B.B.O.*, VI, 913).

40. Aucune obligation du tout. Il peut y avoir plus de production le lundi. Il y en a plus aussi dans la 2<sup>e</sup> moitié du mois, parce que dans la première moitié le coupeur se repose après avoir touché son salaire.
44. On donne des congés sur demande du travailleur; ils sont rarement refusés. Beaucoup d'ailleurs s'absentent sans rien demander.
45. Pas de congé pour les importés qui s'en vont quand ils ont fini leur tâche. Les locaux reçoivent: 1<sup>o</sup> Congé d'un mois par an, par roulement, autant que possible à une date à leur convenance; 2<sup>o</sup> Diminution de 50% pendant un mois à l'époque des plantations. Le porteur qui venait chaque jour ne doit plus venir que 3 fois par semaine, celui qui venait un jour sur 2 vient 2 fois par semaine. Je ne crois pas que cette faveur soit grandement appréciée. On donne aussi des congés pour reconstruction de cases quand l'administrateur le demande ou que le chef en signale la nécessité.
47. Un homme peut normalement finir ses deux caisses à 10 heures. J'ai l'impression que dans certaines régions, le coupeur ne coupe que 2 jours par semaine et apporte le reste du temps. Cela m'explique la qualité du fruit — trop vieux — qu'on nous fournit parfois. Si vous voulez vous rendre compte de ce que représente la tâche dans une bonne région, allez suivre un coupeur de Kikomba à son travail.
52. On se plaint chez moi avant d'aller à l'Etat. Très peu de plaintes contre des blancs. (La caisse pèse en moyenne 27 kilos. Pas de différence dans les comptes de la société entre caisses à 27 et caisses à 25).
53. Nos clercs sont des vauriens; je voudrais pouvoir m'en passer, je l'essaie d'ailleurs. Dans ce secteur je fais distribuer des jetons, contrairement à ce que vous me signalez pour Pindi. Cela constitue un premier contrôle. Les *sentries* sont des messagers de villages ou d'anciens soldats. Ils n'ont pas de besogne bien définie, sont gens à tout faire et donnent un coup de main là où c'est nécessaire. Messagers d'Etat payés par la société. Nous n'en avons pas ici, cela n'existe qu'à Pindi. Quand la production subit une baisse anormale, je convoque le chef et les coupeurs, le chef plutôt par déférence pour l'Etat que pcq. J'en aurais vraiment besoin.  
Le messager est un abus. L'administrateur devrait intervenir personnellement quand la situation devient alarmante par baisse de production.
53. [bis et précédé d'une note au crayon illisible] Différence à attribuer, je crois, à l'émigration des hommes. Je ne vois pas d'autre explication.
54. Je crois que la catégorie coupeurs est trop peu nombreuse parce que les gens de plaine ne savent pas couper. L'attribution systématique d'un aide étranger à chaque coupeur me paraît impraticable; ces aides ne seraient pas accueillis dans les villages des coupeurs; d'ailleurs ils seraient exploités. Le travail par équipes existe chez les importés de Niadi. Nous reconnaissons le système en attribuant au coupeur la couverture et à l'aide la marmite. Les gens de Niadi où il y a beaucoup de coupeurs sont notre seul espoir. D'une

manière générale, comparez le physique des gens de Niadi et de ceux d'ici maintenant à ce qu'il était il y a 15 ans. Vous devez rendre hommage à l'occupation des Huileries. Marchés libres. Je suis disposé à essayer le système en supprimant les carnets des coupeurs.

**163.** (20-01-31 à Leverville). Avec les RR. PP. Van Schingen et Bruggemans

2. Toujours certaine contrainte nécessaire étant donné mentalité indigène — beaucoup moins qu'autrefois, espoir qu'on arrivera — impossible faire abstraction de toute contrainte — toujours, même de cette manière, on ne peut changer du jour au lendemain.
4. Aide indirecte. Messenger qui convoque chef. Quand on ouvre nouvelle usine, on va chez chef, qui devrait donner coupeurs — il en a déjà donné par ailleurs, il doit en refournir, surtout pression par chef médaillé<sup>62</sup>, pas pression par chef de village — chef de village mis à l'amende si fournit coupeur sans intervention du médaillé. Matériellement pression abusive, formellement non étant donné caractère du noir. Chef souvent se plaint de ce qu'on lui demande trop, mais pas de représailles. Grande amélioration depuis 2 ans.
8. Contrats.
9. Qui — sera recherché — autres travailleurs pas pourchassés. Cie admet que contrat pas de valeur juridique. Tel agent poursuivra, tel autre dira ne me regarde.
10. Pour beaucoup, oui. Pour d'autres, non.
11. Automatiquement. 9/10es avant expiration du contrat. Pour beaucoup, contrat chez clerc<sup>63</sup> ou blanc. Ceci n'est pas général. Excuse pour que coupeur ne perde pas son contrat. Attitude passive, fataliste, pris dans l'engrenage ne voit pas comment en sortir. Plusieurs agents subalternes sont très contents en coupeurs et beaucoup de coupeurs sont contents du blanc. *Matabiche* plus alléchant que paie des caisses. *Matabiche* acheminement vers travail. Si on avertissait d'expiration, il y aurait beaucoup de déchets. Coupeurs sont contents pcq ils n'ont pas l'espoir de sortir. Il y aurait perte très forte si on laissait libre. Pour venir à la mission, il y a empêchement, sauf démarches, mais pour aller ailleurs, ne pourrait se dégager. On ajoute en marge de l'ancien contrat, renouvelé pour 3 ans, un nouveau contrat sans pousse.
14. Il faudrait que coupeur qui veut se libérer soit amené à s'expliquer devant autre que clerc ou blanc subalterne. Inadmissible que coupeur soit libéré sur seule intervention du Dir. Gén. en personne. Pense que pression économique agira peu à peu. Tendre à en faire une spécialité. Porteur: relever métier aux

<sup>62</sup> Chef officiellement reconnu par l'administration dans le cadre de la législation relative aux circonscriptions indigènes et dont l'insigne de fonction est une médaille.

<sup>63</sup> Employé africain, dans l'administration ou le secteur privé.

yeux de l'indigène. Travail de coupe seul pas excessif, paiement bon, p[oin]t de vue moral bon travail.

4. Menace F[orce] p[ublique] autrefois, plus maintenant.
15. Tâche exigée du coupeur. Grande majorité des contrats, 50 ramené à 40. D[an]s beaucoup d'endroits on redemande 50, sans exiger. Depuis 40, production plus forte pcq *matabiche*. Changement à la suite des plaintes de Mgr. L'idée de Mgr, 400 c. par an. Il y a eu un changement réel. Ç'a été le commencement de l'évolution. Grande majorité, 40 à 50 c.
16. S'obtient facilement en bonne saison. En mauvaise saison, impossible. Industrie saisonnière. Pression de l'Européen beaucoup plus forte en mauvaise saison qu'en bonne et travail + fort pour coupeur. C'est peut-être la question capitale. Proposerait diminution officielle de la tâche pendant le mauvais mois.
17. Dépend terriblement. Hangar à 10 min. de la route. Huileries modifient leurs hangars.

<b>H</b>	<b>V</b>	<b>F</b>
<b>X</b>	<b>X</b>	<b>X</b>

Tendance prononcée à équilibrer. Améliorent les routes.

18. Artificiels, oui. Normaux, non.
19. A. Voir plus haut. B. Suspension de paiement. Plusieurs noirs se plaignent, pas d'erreurs de la part du blanc. Voudrais voir sur carnet paiement, montant, date et n[ombre] de caisses. Coupeur seul, pas y joindre salaire porteur. Généralisation du jeton. Grand jeton pour 20 c. Violences pas de la part des blancs.
21. S'il y a famille ou influence, oui.
- 25-26. Il y en a qui devraient être raccourcis. Il y a des routes et on s'en sert.
- 27-28. Portent énormément.
29. Voudrais voir suppression complète. Que la femme décortique et pas plus. Agent chargé de la main-d'œuvre. Payer portage? Cas malheureux femmes enceintes. Porteurs d'eau pour l'hôpital. Pompe. On fait une économie.
20. Demande d'explication du directeur au blanc, du blanc au chef, le chef est *capita* des H.C.B. Abus. On impose des vérifications au village. Plutôt général. Baisse de production à la suite de route. Ignore.
37. Coupeurs presque tous polygames. Pour faciliter le travail. Constate que beaucoup d'enfants chez coupeurs. Villages doublures<sup>64</sup>. Camp construit par Huileries. Ne font rien. Statut légal. Au point de vue disciplinaire, abandon absolu, pas de surveillance. Mettre un homme responsable dans ces «camps».
45. Beaucoup laisse à désirer. Va à l'encontre des coutumes, cultures. On accorde un minimum insuffisant. Deux semaines avec demi-fourriture, c'est trop

<sup>64</sup> Villages construits par les populations à proximité de leur lieu de travail et utilisés seulement pendant les périodes d'activité intensive pour remédier aux déplacements trop longs depuis leur village.

peu? Ne s'en servent pas d'ailleurs. Réglementairement 1 mois. Noirs seraient très heureux. En pratique on ne le donne pas. 400 caisses.

48. Cultures. Partout vivres en abondance.

50. Ignore.

51. Constate que font leur possible. Tendance à amélioration partout. Bonne volonté manifeste. Tendance à s'occuper du noir au point de vue social. 1 an  $\frac{1}{2}$ , 2 ans.

52. Qui, choix, bon, sanctions. Pression quand moyenne insuffisante. Nouveaux moins bons. 1 929, 6 caisses. 1930, contrat de 40 c. Quelques bons agents disent que reçoivent instructions orales contradictoires avec instructions écrites. Comparaisons entre agents et prédécesseurs à éviter?? Indigènes. Cette année un directeur demande 4 sentinelles. Capitais surveillés de plus en plus près. De façon générale, plainte au chef. Le supérieur bien vu, on y va. Confiance suffisante en grands chefs, moindre en directeurs. Corruption, intimidation, non-intervention. Comme blanc, cela va bien.

53. Intervention de messagers de l'Etat prête à abus. Intervention de la Cie insuffisante dans certains cas, intervention ne se justifie que quand situation assez grave pour justifier intervention du blanc. Occupation territoriale? Plutôt insuffisante.

54. Développement normal et peut s'harmoniser avec intérêt population. Certainement. Main-d'œuvre étrangère indispensable pr le moment.

58. Chrétiens. Coupeurs, métier d'esclaves. Paresse. Relèvement du coupeur. Devenir coupeur c'est déchoir. Pression économique agira. Coupeurs baptisés cessent de couper, malgré efforts. Ils devront passer par là. Coupeur? Spécialisation.

60. A tenter. Actuellement, ils ne porteraient pas de fruit. Sont pas mûrs. On pourrait tenter avec des gens qui ne sont pas coupeurs. Cela ne réussit pas pcq ont peur.

66. Tendance actuellement à relier villages. Au début on ne connaît pas très bien le pays, on commet des erreurs. Des routes créées dans but d'alléger ont abouti à erreurs. Tendance très bonne. Evolution est commencée, qu'elle continue. On peut faire confiance à la société. Chef main-d'œuvre serait remède à beaucoup de maux, comme corps médical. Dépendant de l'Adm. Dél. chefs de camp dépendent de lui et police des aggl. extra-coutumières. Voudrait que l'Etat exerce une police (4 soldats à la disposition du Dr Gén. supprimé en 30) + effective. 3 territoires, difficultés.

164. (Sans date à Yasa — ordre du carnet de notes) Avec R. P. De Visé

Intervention Etat pour recrutements Huileries, pas pour C.K.

Mieux vaut intervention de l'Etat qu'arbitraire des petits agents.

Commission agents C.K.

% de 25 ne doit pas être maintenu — ceux qui ne travaillent pas font du *malafu*.

La population suffit pour l'exploitation intégrale des palmeraies.

Inverse aux Huileries.

Les chrétiens se mettent à couper.

Liberté impossible.

Jamais agent de l'Etat entre dans Lukula Gobari. Depuis nov. 29, peu de perception, 1 passage de l'Admr

Ni protection ni contrôle par Etat.

Huileries inverse.

Pas de plaintes au chef de cercle.

Impression que intérêt à favoriser Huileries. Intimidation existe. Agent de Kumbi déplacé à Panzi. Coton: Vertongen. Ne veut pas compromettre carrière, exécute ordre d'accompagner recruteur.

Menace. Indigènes comprennent que c'est l'Etat. Boula Matari l'a pris.

Il y a des exemples de gens choisis pour milice immédiatement après refus.

Recrutement au loin néfaste pour population. Fortes différences entre 2 parties du secteur.

Huileries, coupeurs à vie, avant expiration, renouvellement sous menace. Voir P. Lange.

Différence entre chrétiens et païens: mêmes moyens de pression n'existent pas. En outre baptême en fait des évolués. On décline le métier en recrutant des sauvages. H.C.B.

Impression d'ensemble. Optimiste, regrette que le Sud ne marche pas.

Parfaitement compatible avec développement social.

Rations. Importés peuvent acheter.

Rémunération actuelle suffisante à la rigueur.

Portage max. 5 km environ.

**165.** (Sans lieu ni date — ordre du carnet de notes). Avec Dr Harmegnies

Travaille aux camps.

Illogisme de devoir traiter population pour concurrents: H.P.K.<sup>65</sup> p. ex., pas mêmes dépenses, peut payer mieux.

**166.** (Sans lieu ni date — ordre du carnet de notes). Avec V. de Kerckhove

Certains chrétiens s'engagent c. «sous-coupeurs». Donc pas répugnance au travail, mais à l'organisation du travail? 9 admrs en 5 ans à Masimanimba.

<sup>65</sup> Vraisemblablement les Huileries et Plantations du Kwango.

167. (Sans lieu ni date — ordre du carnet de notes). Avec J. Gevers

Charges excessives<sup>66</sup> aux femmes, longue matinée. Enfants portent.  
Abus pointeurs. Font attendre.  
Messagers de l'Etat tyrans. C'est lui qui envoie les gens à la boîte.  
Quand 40 pas atteint, il ne se passe rien.  
Messager de Cie craint.  
Intervention ne dépasse pas ce qu'il peut faire en conscience.  
Il lui est désagréable de devoir envoyer messagers.  
Avantage net au profit des Huileries.  
Dupont donnant pièce d'étoffe à indigène ds bureau.  
Pointeurs volent quand pas *matabiche*.

168. (Sans lieu ni date — ordre du carnet de notes). Avec Henrotin

Village Kikongo. Chef Mulumayoko<sup>67</sup>.  
convoquer coupeurs de Mayoko.  
estime qu'il y a excès.  
homme dont rendement est insuffisant envoyé à poste à bois.  
Palmeraie exploitée à fond. Incité à donner chicotte.  
90 % des gens travaillent comme coupeurs travailleurs ou porteurs.  
Daco. Sulcenti.  
Village où coupe de fruits intensive tombe en ruines.  
Dépend des époques, palmeraies, distances.  
Plainte de Kwenge. «N'exige que 50 caisses».  
Incendies de villages. Revenu en sept. 29.  
Dupont poussait à production.  
Van Haver<sup>68</sup> mettait chefs en détention. Signalé à Dusseljé.  
40 caisses maximum.  
Veulent avoir rendement constant.  
400 par an, raisonnable.  
Ne se rendent pas.  
Henrotin.  
Octors. Kikongo Nkoi. Interroger sur décès de coupeurs.

<sup>66</sup> Dans des notes isolées dans son carnet, Pierre Ryckmans fait état de caisses de 35, voire 40 kilos, avec ce simple commentaire: «Difficile – Standard?» sans toutefois préciser qui les porte.

<sup>67</sup> Chef du village de Kikongo (en face de Mosango).

<sup>68</sup> W. Van Haver (?-?), inspecteur agricole des H.C.B. au poste 6 du Cercle de Lusanga.



169. (Banza, poste 3, sans date — ordre du carnet de notes). Avec Amrein et Poels<sup>69</sup>.

Dir: Amrhein (pour Amrein)? Agt agricole: Poels.

«C'est en mauvaise saison qu'on reconnaît les bons agents: ils doivent pousser les coupeurs, étendre leurs recherches».

«Villages doublures», police insuffisante, quelques vagabonds.

170. (Mulemba, poste 7, sans date — ordre du carnet de notes). Sans indication.

250 importés. Ds cercle, 13-1, 400 importés. 5 600 locaux.

171. (Village Kikongo, sans date — ordre du carnet de notes). Sans indication.

14 coupeurs — 2 décédés récemment mal de poitrine.

11 autres occupés. Gens sans travail, 9 vieux.

Jetons de 1 caisse.

*Idem* de 20 caisses.

Quand il a 12 jetons de 20, il touche soit 240 caisses, 8 à 9 mois. engagés depuis 29.

On porte de Kisala à Kwenge.  $4 + 4 = 8$  km?

Tout le monde bien habillé à Kikongo, assez bien de plantations.

Coupeur 128 c. depuis août.

Henrotin: Mosango. 400 coupeurs, 122 t ce mois-ci.

Moyenne actuelle: 4 c. par le porteur. Assimilés et locaux. Assimilés donnent le maximum. 4 c. correspondent à 10 c. Impression nette que politique généralisée.

Gens d'Idiofa viennent sans pression proportionnant effort à possibilités. Faciliterait le recrutement.

Niadi 80 + 80 en repos.

Idiofa 120 + 120.

200 locaux.

Assez bien viennent avec femmes et enfants. On pourrait fixer des groupes dans la concession.

Pourrait en peu de temps arriver à achat libre de fruits.

Assez bien d'engagements de jeunes pcq. ne les pousse pas en mauvaise saison.

A engagé 100 coupeurs dont 30 chrétiens.

Persuadé qu'on ne lui fera pas de reproches si total augmente bien que moyenne diminue.

<sup>69</sup> L. Poels (?-?), agent agricole des H.C.B.

100 coupeurs nouveaux moyennant engagement de ne pas exiger résultats merveilleux depuis deux [illisible].

Seul avenir de la société.

Préfère cela à spécialisation.

Portage maximum 5½-7 km.

2 villages. Route en étude.

Politique de déplacement de villages moyennant liberté.

Poste 8 Kikongo.

200 caisses pour locaux aussi quand 40 c. A été mis en vigueur. Pas de plaintes à l'Etat. Jamais. Jamais de cas de gens qui refusent de couper.

Tiennent au livret pour se libérer d'autres corvées.

Estime qu'on ne peut pas exiger une tâche mensuelle.

Seule politique, pas de tâche, pas de coercition d'aucune sorte. Augmentation de la masse. Rendement diminué.

Portage des femmes, voudrait l'éviter.

Obsession obstacle au travail. C'est le seul.

2 villages qui portent loin, demandé équipes.

Il faut diminution du rendement individuel.

## 172. Aucune indication

1. Convocation du chef. Convocation des gens qui savent couper. Ne parviennent pas à engager jeunes. Quelques-uns, contrat accepté, beaucoup imposé. Secteur Kiyaka-Kikongo, env. 300 avec visa, avec Octors. Ont été d'accord. 11 contrats expirent en avril. Weekx ne veut pas renouveler le visa pq. ne peuvent pas fournir 40 c. en toutes saisons. Tas de plaintes actuellement. Weekx ne poursuit pas. Renouvellement aléatoire.
15. Actuellement 15 c. par mois, à Kwenge 50 c., propose 350 c. par an. A cette condition veut virer. Pas 20% qui consentiront à s'engager. Il y a 3-4 mois catéchiste est venu dire — caoutchouc a disparu, est-ce que coupe ne disparaîtra de même? Jamais coupeur n' a un moment de repos. Messagers de H.C.B. Depuis grand matin, femme pas temps de faire nourriture, coupeur se dispute avec elle. Quand il y a du fruit l'indigène coupe. Si ne donne pas production normale on envoie dans poste à bois, à la ficelle. Chef de Kikongo témoin. Henrotin mais pas de plainte précise.
17. Distance. Kisala 2 h ½, 2 c. vu le cas il y a 2 ou 3 mois en face usine Kiyaka avec bébé de qq. jours et gamine, femme avec caisse, enfant avec caisse. Resté de 9 à 11 h ½ à la rive, on n'avait pas encore fait réception. C'est journalier. Octors ne peut pas être partout, pressé par direction générale, vit ds frousse du matin au soir. Kiabi (?), pas de route. Portent au *beach* de Kwenge. Protestations P. Allard. Kikongo 2 h il y a 4 mois fini. Grande amélioration à ce point de vue. En face de Kiyaka, route de l'Etat. Les H.C.B.

ne l'emploient pas. Nous allons progressivement vers la suppression du portage. Sur route de Kiyaka gens de Mampongo font 2 h de portage. Pourraient mettre un poste au village même.

37. Remarqué énorme mortalité parmi les coupeurs. Accidents en masse. En temps de pluie doit quand même fournir. Glissent.
44. Non, une fois repéré, condamné à rester jusqu'à sa vieillesse.
45. Congés très aléatoires. suspendus dans secteur de Kikongo. On donne 15 jours. 1 mois complet + 1 mois de demi-travail mais jamais appliqué. 1 mois d'arrêt complet serait suffisant juin-juillet.
46. Pratiquement pas de loisirs.
47. Cultures? Suffisent aux stricts besoins. Autorisées d[ans] palmeraies.

## POURCENTAGES

Excessifs dans certains villages, étant donné la tâche imposée. Sinon on pourrait faire couper tout le monde. Certains doivent tout faire, d'autres rien. Généraliser le travail, diminuer la tâche. C'est la ruine et la mort des HCB si on ne change pas de système. On ne voit que des vieux, nulle part on ne verra le bel adulte. Il y a moyen à condition qu'on renonce aux tracasseries. Faudra pression morale. Importés viennent pour 3 mois. 40 c. par mois, 120 c. excellents résultats avec Bapunda du Sud. Assimilent aux locaux, femmes doivent les nourrir, ils souffrent de la faim. Ne seraient pas disposés à s'installer actuellement. Possible sur terre de clan à condition que garantie de ne pas les harceler.

50. Ne pense pas que soient disposés à accepter diminution de la production qui est inévitable si on applique réformes.
51. Octors a dit qu'on lui faisait des reproches pcq. sa production équivalait à année précédente. Dupont.
52. Agents H.C.B. sont harcelés, tracassés, se sentent forcés à pousser l'indigène. Agents noirs, pas de plaintes, mais tracassent. Dans chaque village il y en a 1 — *sentry* — messenger — *capita ngashi*, reste au village. Pas le jeton à kikongo. Kiyaka. Abus des?
53. Indigène se plaint chez agent blanc et est écouté. Quand il y a abus, sont réprimés.
54. Oui, en généralisant travail et en diminuant tâche.
58. Exactions du début, temps que n'a pas connu. Se sentent engagés pour la vie. Travail rendu odieux. S'y mettront avec le temps. Engager des jeunes avec tâche minime et relâcher peu à peu chez les vieux. Spécialisation? C'est ce qui se pratique chez Henrotin. Pourrait avoir des résultats. On devrait l'essayer. Voir rapport de Weekx.
63. Façon de vivre de l'homme, vices, ivrognerie. Pas exploitation industrielle, favorise la polygamie. Coupeur obligé à avoir 2 femmes. 2<sup>e</sup> femme enfuie,

ne peut plus couper. Obligé d'avoir 2 femmes s'il veut fournir sa tâche journalière. Guffens palabre Dupont à propos de femme. Ds tout le triangle pas trouvé 50 hommes adultes pour faire une route. Effectif exagéré. Messagers de l'Etat. Envoie quand village ne travaille pas mais pas d'abus, les gens viendraient se plaindre. Pas assez de palmeraies ds le triangle pour les coupeurs. La palmeraie s'appauvrit en vieillissant.

**173.** (Sans date ni lieu) avec RR. PP. Dom et Guffens

1. Pas facile d'obtenir de façon tout à fait libre que indigène se mettent — jadis n'en parlons plus. Aujourd'hui on poursuit l'indigène — le chef a intérêt financier à ce qu'ils marchent — différence entre coupeur et ouvrier ds usine.
8. Livret.
9. Pas protégé légalement.
10. Ne sait pas à quoi il s'engage — ne comprend pas bien.
11. Rengagé automatiquement — plus grande objection du chrétien — ils s'y résignent par nécessité — on le renvoie chercher d'office après son congé.
14. Objections? Il faudrait que prendre la machette et la couverture ne soit pas engagé à vie.
15. Tâche — variable — cela varie d'après les contrats locaux — ne peuvent certainement pas fournir la tâche en toute saison. Actuellement 3 c. par semaine — si condamné sent que injuste.
17. Il y en a qui coupent très loin et que des importés coupent près — 40 c. par mois, irréalisable. Tâche normale? Cela dépend — cél. marié, 2f., etc. 28 caisses dans bon mois pour célibataire — 3 par semaine en janvier. Chrétien marié avec 1 femme entre 12 et 35 grand maximum — achat libre pas réalisable actuellement.
19. Si contrat visé plainte à l'Etat — si non, ne sait pas ce qui se passe — le chef s'arrangera pour faire marcher le type — plaintes ont été faites — pas comme miliciens — conscience professionnelle des agents pas assez uniforme — l'agent doit marcher et faire marcher les autres. Se demande si messagers coupables suffisamment punis. Portage — on a réalisé de très grands progrès. Constaté que pas de nourriture pour porteurs — toutes femmes employées à aider leur mari — font leurs cultures le dimanche. porteurs arrivent avec des gamins — il y a de formidables abus — répercussion désastreuse.
45. Non. 1 mois après 200 c. Local ignore.
47. On dit que oui — pas entendu de plaintes — immenses champs en dehors du cercle H.C.B. pas ici.
- 50-51. ?
52. Font tout leur possible — sont certainement harcelés — on exige trop des populations — l'agent dit que si ne fait pas, on le révoque. Usine.

54. Qui — il faut des mises au point.
58. Vanité — paresse — indépendance — griefs pour abus passés — condamné à vie.
59. Les y forcer — 36 chrétiens ont accepté de couper 6 c. par semaine pendant 6 mois — aucun ne coupe 6 caisses — un certain nombre ne coupe rien — le reste coupe 3 caisses — persuadé que 59 donnerait des résultats. Il y a eu tentative de sabotage par d'autres. Se considèrent comme redevenus païens. Répugnance fantastique, le mot n'est pas trop fort.
60. Marché libre? Tâche saisonnière pourrait donner des résultats entre 12 et 28 c. Si on ne parvient pas à modifier état d'esprit H.C.B. Au total bonheur pour le pays. Départ + grand mal que maintien — déjà en grande partie réalisé. Spécialisation — étude à faire. S'occuper des malades et accidentés.

**174.** (Sans date ni lieu) avec Dr Sulcenti

1. Importés Locaux. Importés: Kandale – Niadi, etc. Niadi – effectifs. Il y a probablement moins que ce qui est déclaré. On peut laisser aller jusqu'à 2 jours — à condition que reçoivent poisson, ce qui se fait. Volontaires? Niadi aucune influence directe du blanc. Pas de plaintes. Locaux: varie d'après blanc. Octors engage comme locaux des gens de Pai. Ailleurs il y a des gens qui depuis de longues années pas un jour de repos — croit que cela dépend du blanc — certaine pression du chef.
11. Hors présence reçoit nouvelle couverture, on ne lui demande pas son avis.
14. Travail agricole, il faut en tenir compte mais quelquefois on dépasse la norme permise. 1 B% (?) 100% travaillent — on ne devrait pas dépasser 50%.
15. Tâche certaines régions 1 c. par jour, ailleurs 2.
16. Impossible mauvaise saison — 400 caisses par an admissible — harcelés en saison des pluies.
19. Messagers derrière punis chef. De façon générale, les agents de la Cie se rendent-ils compte? Petits oui, en haut lieu quelquefois pas — travailleur travaille double pour fournir moitié. Octors déplacé de Pindi pour production. Voir.
27. Femme aime pas porter. Beaucoup de jeunes coupeurs [lire: femmes?] ne veulent pas épouser coupeurs — effort sérieux des H.C.B.
37. Non — polyg. Oui — natalité forte, moins que dans région où laissé tranquille.
45. Non — le coupeur pratiquement ne fait que cela.
47. En fait pas de congé.
44. En fait non.
48. Cultures strictement suffisantes — il vaudrait mieux qu'il y en ait davantage.
50. Très bonne foi — jugement faussé par rapports d'Afr.

51. Pense après moi le déluge — augmenter, améliorer rendement du prédécesseur.
52. N'oserait pas se heurter à direction — on ne peut pas exiger ce courage — engrenage.
53. Noirs — mais chef pire — messagers de l'État seraient abus. Le chef est le dernier employé des H.C.B. Commission par homme et par caisse — très intéressé — trop. Agents de l'Etat — normal.
54. Il y aurait moyen — Alberta organisation différente — régime de liberté — on ne harcèle pas — organisation plus parfaite. Il y aurait une baisse avant normalisation — étudier Alberta ou Basoko et appliquer ici.
58. Pas plus de répugnance contre coupe de fruits que contre autre travail. C'est pour toute la vie — difficulté à trouver femme.
59. Modifier conditions du contrat — n'y croira pas d'abord — garantie de l'Etat pour liberté. Si pas modification — désastre — il faut absolument.
60. Actuellement essai dangereux — en prospérité oui — question ne se pose pas puisque 100% travaillent — mauvais exemple pour autres.
61. Spécialisation, mesure excellente — essai à faire par agent d'élite — s'ils s'entêtent on va à la ruine.
63. Pas inquiétant. Env. 2 000 présences — 2 500 Niadi — Pai — Kilembe-Kandale. S'impose directeur main-d'œuvre — veto de l'Etat.

## INDEX

*N.B.*: 1. Les numéros dans les index renvoient aux documents, concernant les notes pour lesquelles le renvoi se fait à leur numéro; 2. Lorsque le nom d'une personne dans un document donne lieu à un renvoi direct en note, il est seulement indexé dans le document.

### A. Noms d'ethnies

*N.B.*: l'établissement d'un index des ethnies se heurte à un quadruple problème: 1°) celui des difficultés de lecture de certains noms dans les documents; 2°) celui de l'exactitude du nom de l'ethnie tel qu'il a été compris par l'auteur du document; 3°) celui de l'évolution des conceptions en matière de transfert des termes en langues africaines dans les langues européennes; 4°) celui de l'existence de groupes ethniques, tels que des lignages plus ou moins étendus non répertoriés dans les index d'ethnies africaines existants. Le présent index a essayé de répondre au point 1, en procédant par tâtonnements et hypothèses au rétablissement d'une orthographe correspondant à celle d'une ethnie connue; au point 2, en essayant de rétablir les noms qui semblaient ne pas correspondre à celui d'une ethnie répertoriée dans un index de référence, celui de la base de données informatisée [www.ethnologue.com/web.asp](http://www.ethnologue.com/web.asp); au point 3, en adoptant la pratique consistant à présenter les ethnies au départ de leur nom de base en éliminant notamment les préfixes indicatifs du pluriel, courants jusqu'au milieu des années 1950; et au point 4, en faisant précéder d'un astérisque (\*) les noms d'ethnies contenus dans les documents et non retrouvés sur le site précité. L'index suit l'orthographe adoptée dans cette base de données. En outre, certains noms semblant désigner les membres d'une ethnie ne se réfèrent à l'évidence pas à ce type de structure sociale; ils sont indiqués par deux astérisques (\*\*). Enfin, lorsqu'une ethnie n'est à l'évidence pas localisée au Congo, son nom est suivi de celui du pays de sa localisation entre parenthèses.

Banda, 136, 156.

\*Bena Koshi, 69.

Binji, 62, 109, 110.

Bushoong, 115.

\*\*Cabinda (Angola), 4.

Chokwe, 104, 142.

Ganda (Uganda), 72.

\*Kamba, 66.

Kete, 110-111, 115. *Notes*: 321, 324.

\*Kongila, 156.

Kongo, 8, 12, 26, 36, 75, 105. *Notes*: 110, 131.

Kuba, 60, 62, 63, 81, 115, 117, 119.

Kusu, 66.

\*Kutu, 62.

\*Kwaluntu, 69.

\*Kwamputu, 69.

\*Laballa, 156.

Lele, 118.

Lolo, voir Lwalwa.

\*Losa, 66.

Luba, 70-71, 106, 108, 112, 115, 117, 142.

*Note*: 178.

\*Lufungu, 111.

Lulua, 70, 108, 111, 113.

Lwalwa, 109-110.

Mbala, 88, 156.

Ngongo, 88.

Nkutshu, 62-63, 66.

Pende, Préambule, 102-104, 141. *Note*: 117.

\*Pindi, 156.

\*Punda, 172.

Rundi (Urundi), 70.

Salampasu, 109-111.

Samba, 156.

\*Shilalungu, 109.  
Sombo (Angola), 16.  
Songye, 68-69.  
Songomeno, 62.  
Sungu (groupe tetela), 68.  
Swahili, 66, 117.

Tetela, 61-64, 66-69.  
Tutsi (Urundi), 10.  
  
Yaka, 7, 9, 26, 87, 104, 156.  
Yansi, 88, 136, 145, 156



## B. Noms d'institutions et sociétés

*N.B.* : les noms propres repris dans cet index sont essentiellement ceux de personnes morales aux activités fort diverses, qu'elles soient celles des sociétés commerciales ou celles des congrégations religieuses, voire des institutions administratives.

IV<sup>e</sup> Commission de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies, introduction.

Abbaye de Saint-André-lez-Bruges, *Note*: 102.

Aide (ou Assistance) médicale aux Missions (AMM), 36, 113, 158.

Archives africaines, Préambule.

Association des fonctionnaires et agents de la Colonie (AFAC), 131. *Note*: 360.

AUCAM, 105.

Banque de Bruxelles, 39, 46.

Banque du Congo belge, *Note*: 145.

Barreau, Introduction, 17, 146.

*Bodleian Library of Commonwealth and African Studies at Rhodes House*, Préambule.

Bourse du travail du Kasai, 114.

Chambre de commerce (Léopoldville), 13.

Chambre des Représentants (Belgique), *Note*: 4.

Chantier naval et industriel du Congo (CHANIC), 128.

Chemin de fer de Bagdad, 83.

Chemin de fer du Bas-Congo, 6. *Notes*: 31, 36, 200.

Cimenterie du Congo, 6.

Colonie, 64, 71, 141, 156. *Notes*: 71, 218, 219, 358.

Commerciale anversoise du Congo (Comanco), 46, 84, 86.

Commission de la Main-d'œuvre, Préambule, 24, 127-129, 131, 146, 147, 156.

Commission de protection des indigènes, 12, 126-129.

Compagnie agricole et industrielle, 31.

Compagnie cotonnière congolaise (Cotonco), 65, 67, 69, 112, 115. *Notes*: 201, 212.

Compagnie de Jésus, Préambule, 8, 9, 23, 35, 47, 50, 84, 89, 94, 144, 147, 215. *Notes*: 43, 47, 106, 155, 160, 224, 236, 248, 258, 259, 269, 270, 275, 364, 368, 375, 376, 385, 418.

Compagnie d'élevage et d'alimentation du Katanga (ELAKAT), 52.

Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga (B.C.K.), 18, 42, 50, 52-53, 55, 71-72, 83, 111, 115, 118, 120, 124. *Notes*: 7, 88, 146, 170, 171, 233, 330.

Compagnie des chemins de fer du Congo, *Notes*: 171, 200.

Compagnie du Congo belge (C.C.B.), 28, 65.

Compagnie du Kasai (CK), 17, 47, 59, 68, 69, 71, 81-82, 84, 89, 91, 98, 115, 120, 156, 157, 160, 164. *Notes*: 229, 237, 239, 241, 245, 249.

Compagnie industrielle et de transport (Citas), 16. *Note*: 83.

Compagnie maritime belge (C.M.B.), Introduction, 14.

Compagnie sucrière congolaise (Sucraf), 6, 12, 138.

Confédération bénédictine, *Note*: 102.

Congo-Océan (chemin de fer), 130.

Congrégation des Annonciades (Louvain), 158.

Congrégation des Chanoinesses de Saint-Augustin, 158.

Congrégation des Dames du Sacré-Cœur, 158.

Congrégation des Frères de la Charité (Gand), 94, 158.

Congrégation des Frères de Notre-Dame de Lourdes (Oostakker), 158.

- Congrégation des Frères d'Oostakker, 9.  
Congrégation des Pères blancs d'Afrique, 35, 94. *Notes*: 191, 222-224.  
Congrégation des Religieuses de l'Union du Sacré-Cœur (Hougaerde), 158.  
Congrégation des Rédemptoristes, 23, 26. *Notes*: 101, 109.  
Congrégation des Sœurs de la Charité (Namur), 158.  
Congrégation des Sœurs de Notre-Dame, 158.  
Congrégation des Soeurs de Saint-François (Leuze), 158.  
Congrégation du Cœur immaculé de Marie (Scheut), 2, 12, 21, 48, 77, 114. *Notes*: 60, 62, 136, 137, 143, 192, 193, 196, 204, 307-309, 393.  
Congrès colonial (Belgique), 111.  
Conseil colonial, 72. *Notes*: 6, 44.  
Conseil de Province (Congo-Kasaï), 142.  
Conseil des ministres (Belgique), 81.  
Conseil de Tutelle de l'Organisation des Nations Unies, Intro.  
Cour d'appel (Léopoldville), Préambule, 13. *Notes*: 55, 59, 217, 218.  
Crédit foncier africain, 5.  
District urbain (Léopoldville), 14, 19.  
Fondation médicale de l'Université de Louvain en Afrique centrale (Fomulac), 9, 36, 158.  
Fonds Reine Elisabeth d'assistance médicale aux indigènes (Foreami), 124.  
Force publique, 89, 119, 158, 160, 163. *Notes*: 117, 118, 153, 155, 306.  
Huileries du Congo belge (H.C.B.), Préambule, 10, 12, 14, 15, 17, 41, 42, 46, 55, 59, 68, 69, 71-72, 77, 83, 84, 86, 89, 96, 98, 101, 103, 106, 117, 119, 120, 134-147, 150-151, 154-156, 158-163, 166, 172, 173. *Notes*: 50, 175, 210, 219, 252, 253, 261-264, 266, 268, 272, 274, 333, 363, 365, 366, 370, 372, 374, 377-382, 384, 386, 388, 390, 401, 419, 420, 422, 430, 431.  
Huileries et plantations du Kwango (H.P.K.), 86, 88, 165. *Notes*: 246, 433.  
Inspection de l'Industrie et du Commerce, 35, 84. *Note*: 135.  
Institut pour l'études des langues et des civilisations africaines (futur Institut international africain), 156. *Note*: 403.  
Institut royal colonial belge (I.R.C.B.), *Note*: 6.  
*International African Institute*, Préambule.  
*Intertropical Comfina* (Interfina), 46, 112.  
*Lever Brothers Ltd*, Préambule, 14, 141, 148. *Notes*: 149, 274, 373.  
Madail, 100-101.  
*Methodist Episcopal Congo Mission*, *Note*: 199.  
Ministère des Affaires étrangères (Bruxelles), *Note*: 44.  
Ministère des Colonies (Bruxelles), Préambule, 22, 134, 143, 147-148. *Note*: 14.  
Mission d'étude sur la main-d'œuvre, Préambule, Introduction.  
Mission Maladie du Sommeil, 2-4, 67, 69, 84, 88, 89, 98, 104, 107, 109, 113, 114. *Notes*: 283, 294, 302.  
Mission médicale, 86, 99, 111-113, 124.  
Niengele, 69. *Note*: 205.  
Office du travail (Offitra), 49, 50, 59, 62, 64, 69, 77, 103, 124. *Note*: 311.  
Office du travail (Offitra) (Léopoldville), 6, 80.  
Office du travail (Offitra) (Lusambo), 44, 69.  
Office du travail (Offitra) (Port-Francqui), 53.  
Office du travail (Offitra) (Thysville), 7, 26, 80.  
Régie des distributions d'eau de la Colonie (Regideso), 20. *Note*: 94.  
Saint-Siège, 146, 152, 153, 156.  
Sedec, 42.  
Service de la Marine, *Note*: 132.

- Service des Affaires indigènes et de la Main-d'œuvre (AIMO), 16. *Notes*: 82, 371.
- Service des Travaux publics, 53, 72.
- Service fédéral des Affaires étrangères (Bruxelles), Préambule.
- Service hydrographique, 49, 110, 118, 122.
- Service médical, 17, 102.
- Société africaine de construction (Safricas), 6, 26.
- Société anonyme belge pour l'exploitation de la navigation aérienne (Sabena), 14, 51, 71, 72. *Note*: 80.
- Société coloniale d'électricité (Colectric), 128.
- Société de colonisation agricole au Mayumbe (Scam), 1-2, 38. *Notes*: 23, 26.
- Société d'élevage et de culture au Congo belge (S.E.C.), 108, 111, 112. *Notes*: 300, 30.
- Société de plantations du Mayombe (Soplama), 39.
- Société des Mines d'or de Kilo-Moto, 83, 128, 129. *Notes*: 235, 354.
- Société mobilière d'entreprises coloniales (Mobeco), 115. *Note*: 319.
- Société générale de Belgique, *Note*: 330.
- Société générale d'exportation Van Santen et Van den Broeck (Genex), 36. *Notes*: 138, 139.
- Société internationale forestière et minière du Congo (Forminière), Introduction, 1, 9, 38, 71, 104, 106-112, 114, 149. *Notes*: 8, 10, 281, 285-287, 289-290, 294-296, 328.
- Société textile africaine (Texaf), 12, 13, 18, 128-130. *Notes*: 65, 74.
- Syndicat de la Nyawarango Tanganika (Synyta), 64-65. *Notes*: 188, 189.
- Syndicat d'études du Bas-Congo (Syneba), 30. *Note*: 124.
- Syndicat minier du Congo septentrional, *Note*: 234.
- Unilever, Préambule. *Note*: 11.
- Union Minière du Haut-Katanga (U.M.H.K.), intro., 6, 12, 14, 55, 112, 118, 127. *Note*: 8.
- Union nationale des transports fluviaux (Unatra), 14, 49, 53, 80, 130. *Note*: 75.
- Université coloniale (Anvers), 21, 92.
- Urselia, 4, 36-37. *Notes*: 26, 27.

### C. Noms de lieux

*N.B.*: 1. L'orthographe des noms de lieux du Congo est celle de l'*Annuaire officiel*. Les noms de lieux du Congo suivis d'un astérisque ne figurent pas à l'Annuaire; 2. Les noms apparaissent dans leur orthographe de l'époque.

#### A

Afrique, Préambule, 6, 14, 27, 30, 31, 38, 41, 44, 46, 47, 49, 52, 59, 71, 73, 74, 78, 83, 91, 97, 102, 105, 118, 123, 140-143, 146, 156, 174. *Notes*: 7, 23, 117, 210, 383.  
Afrique de l'Est, *Notes*: 20, 406.  
Afrique de l'Ouest, *Note*: 406.  
Afrique-Equatoriale française, *Notes*: 355, 356.  
Akanyaru (Urundi), 27.  
Alberta, 137, 140, 174. *Notes*: 261, 262, 333.  
Albertville, 151.  
Allemagne, 23.  
Amérique, 68, 116, 120, 122, 158.  
Ango-Ango, 5.  
Angola (pays), 16, 69.  
Ankoro, 151.  
Anvers (Belgique), Introduction, 5, 14, 32, 158. *Note*: 310.

#### B

Bagata, 50, 83, 138.  
Bakuba (territoire des), 60, 115.  
Balaka, 158.  
Baminga, 120.  
Bamu (île), 71.  
Banana (aussi Banane), Préambule, 4, 14, 19, 30, 39, 50, 81.  
Bandakani\*, 27.  
Bandundu, 42, 46-48, 50, 71, 72, 81, 83, 85, 92, 122, 124, 140, 143, 145, 152, 153, 158.  
Bangu (montagnes), 41.  
Bangui (Oubangui-Chari), 72.  
Banza, 95, 168.  
Bao, 158.  
Bas-Congo (région), Préambule, Introduction, 4, 9, 29, 30, 34, 52, 90, 138, 143, 156, 158. *Notes*: 28, 409.  
Bas-Fleuve, 30, 33.  
Bashilele (territoire des), 118.

Bas-Kwilu (région), 158.  
Basoko, 174.  
Basongo, 52, 56, 118, 145.  
Baudouinville, 26.  
Bavière, 156.  
Belgique, Préambule, Introduction, 8, 17, 123, 148, 149, 154, 158. *Note*: 108.  
Belo, 145.  
Bena Bendi, 52, 55.  
Bena Dibeles, 43, 52, 59, 61-63. *Notes*: 185, 186.  
Biaza (rivière), 145.  
Bokunu, 46.  
Boma, Préambule, Introduction, 1-5, 19, 29, 33-35, 39-41. *Notes*: 93, 132.  
Bombo\* (aérodrome), 71.  
Brabanta, 52, 55, 71, 115, 117-119. *Note*: 175.  
Brazzaville, 27, 130. *Note*: 355.  
Bruges, *Note*: 102.  
Bruxelles, Préambule, 5, 12, 30, 124, 140-143, 146, 147, 149, 155. *Notes*: 148, 373-374.  
Bukama, 124, 126.  
Bukila, 59.  
Bulumbu, 145.  
Bulungu, 85, 93, 138, 160, 161.  
Bulungula\*, 59.  
Bumbi (rivière), 68.  
Burundi, voir Urundi.  
Busungu, 145.  
Butala, 56.

#### C

Cabinda, 4.  
Cameroun, 12.  
Camp des Pois (Urundi), 66.  
Camp du Froid (Urundi), 63.  
Canada français, 8.  
Cape Town (Afrique du Sud), 52.  
Cattier, 6.  
Charlesville, 106.  
Chene, 6.  
Chokola (lac), 70.

Congo (fleuve), 19, 30, 45, 71. *Note*: 93.  
Congo belge, Introduction, 1, 4, 6, 25, 37, 47, 60, 67, 80, 89, 90, 102, 104, 111, 116, 123, 130, 134, 137, 139-143, 155, 157, 158. *Notes*: 4, 5, 9, 15, 30, 66, 161, 214-216, 360, 386, 388, 401.  
Congo français, 71.  
Congo-Kasaï (province), Préambule, Introduction, 122, 138, 143. *Notes*: 7, 57, 353, 371.  
Congo (République démocratique), *Note*: 66.  
Coquilhatville, 17, 50, 81, 123, 124. *Notes*: 345-347.  
Corniche (Brazzaville), 130.  
Cristal (monts de), *Note*: 213.

## D

Dar es-Salaam (Tanzanie), 94.  
Dianiama, 112.  
Dibaya, 70, 108, 111, 113, 118, 119.  
Dima, 44, 47, 81, 120-122, 158.  
Dimbelenge\*, 69.  
Djoué (rivière), 130  
Djuma, 84, 134, 143, 156, 158. *Note*: 236.  
Dodoma (Tanganyika), 102.  
Domiongo, 117.  
Dunda, 87, 88. *Note*: 245.

## E

Elisabetha, 137.  
Elisabethville, 26, 47, 50, 52, 68, 71, 81, 122, 124.  
Equateur, 69. *Note*: 359.  
Escaut (fleuve), 84, 118.  
Europe, 8, 14, 22, 23, 27, 30, 36, 38, 39, 43, 52, 59, 61, 64, 65, 74, 76, 91, 99, 105, 111, 114, 116, 120-122, 126, 131, 139, 146, 150, 154-157, 159. *Notes*: 326, 327.

## F

Falls, 27, 43, 80.  
Feshi, 138, 162.  
Fimi (rivière), 84.  
Fort-Lamy (Tchad), 72.  
France, 23, 50.

## G

Gamboni, 122.  
Gand (Belgique), 158. *Note*: 419.  
Gandu, 60.  
Genève, 156.  
Gidinga, 158.  
Gobari (rivière), 85, 89, 156, 159, 164.  
Gombe Lutete, 27.  
Gweme, 145.

## H

Haut-Congo, 26. *Note*: 222.  
Haut-Kwilu, 145.  
Haute-Sele, 23.  
Haut-Kwango (région), 7.  
Heverlee, Préambule.  
Hoogstraeten (Belgique), 113. *Note*: 310.  
Hougaerde (Belgique), 158. *Note*: 410.

## I

Idiofa, 50, 120, 138, 162, 171.  
Inkisi (rivière), 41.  
Inzia (rivière), 85, 88.  
Ipamu, 50. *Note*: 165.  
Isangila, 4, 19, 27, 29, 30, 33, 50. *Note*: 131.  
Italie, 156.  
Ituri (district), 59.

## K

Kabalo, 47, 64, 150.  
Kabamba, 145.  
Kabelekese, 110.  
Kabgaye (Urundi), 73.  
Kabinda, 150.  
Kahemba, 158.  
Kalina, Préambule, 10, 128, 130.  
Kamba, 27, 60.  
Kambaie, 111, 112.  
Kambove, 123.  
Kanda-Kanda, 150. *Note*: 393.  
Kandale, 99-102, 138, 158, 162, 174.  
Kangu, 35-38. *Note*: 136.  
Kanguba, 108.  
Kantscha (rivière), 71.  
Kapanga, 158.  
Kasaï, 35, 42, 43, 45-47, 50, 52, 55, 59,

71, 81, 83, 84, 99, 102, 104, 106, 108-110, 113-116, 118, 123, 124, 143, 158.  
*Notes:* 28, 137, 289, 317, 343.  
 Kasongo Batetela, 68.  
 Katako, 65-67.  
 Katakokombe, 63-65, 68. *Note:* 193.  
 Katanga, 47, 52, 54, 70, 111, 113, 131.  
*Note:* 90.  
 Kiabi, 172.  
 Kiaka\*, 98, 161.  
 Kianga-Kabamba, 145.  
 Kibambi, 23, 24, 50, 96.  
 Kibambili\*, 46, 122.  
 Kibira (Urundi), 102.  
 Kibunzi, 30.  
 Kigoma, 52, 102, 110.  
 Kikomba\*, 100, 143, 145, 162.  
 Kikongo, 98, 145, 168, 171, 172. *Note:* 429.  
 Kikoshi\*, 97.  
 Kikwit, 89, 94, 96, 98-100, 102, 134, 137, 138, 143, 145-147, 152, 153, 156, 158, 161.  
 Kilembe, 99, 102, 104, 105, 158, 174.  
 Kilusu\*, 97.  
 Kimbao, voir Bao.  
 Kimbilangundu\*, 95.  
 Kimbinga\*, 97, 145.  
 Kimbolo\*, 88.  
 Kimpese, *Note:* 109.  
 Kimputu, 145.  
 Kimvula, 158.  
 Kingandu, 158.  
 Kinganga\*, 30, 31.  
 Kingungi, 158.  
 Kinkanda, 88.  
 Kinkassa, 145.  
 Kinkenda, 29.  
 Kinshasa (ou Kin), 10-12, 19, 21, 26, 32, 35, 41, 42, 76, 120, 128, 130, 131, 139, 143, 155, 157.  
 Kiofa\*, 104.  
 Kipako, 158.  
 Kipungu, 145.  
 Kipwiti, 139.  
 Kisala, 139, 171, 172.  
 Kisale (lac), 28.  
 Kisangani, 27.  
 Kisantu, 8, 9, 23, 41, 72, 74, 131, 132, 135, 139, 147, 152, 153, 158.  
 Kitega (Urundi), 8, 39, 112.

Kitomesa, 31, 32, 41.  
 Kivu, 47, 150-151.  
 Kiwala\*, 95.  
 Kiwawa\*, 87.  
 Kiyaka, 172.  
 Kizia, 96, 97, 134, 161.  
 Kizu, 2, 3.  
 Kole, 62.  
 Komi\*, 64. *Note:* 189.  
 Kondue, 65, 69.  
 Kongila, 156.  
 Koo (rivière), 93.  
 Kumbi, 164.  
 Kumoso (région), 4.  
 Kunga, 93, 138, 143. *Notes:* 272, 379.  
 Kunzulu, 44, 71, 123.  
 Kwa (rivière), 84.  
 Kwamouth, 27, 44, 71.  
 Kwango (district, région et rivière),  
 Préambule, 7, 14, 17, 23, 24, 38, 46-48, 50, 59, 68, 71, 74, 81-84, 89, 94, 99, 103, 104, 115, 120, 122, 123, 134, 135, 143, 145, 146, 152, 153, 155, 156, 158.  
*Notes:* 230, 269, 271, 364, 368, 375, 376, 385, 394-397, 400.  
 Kwango-Kwilu (région de la Compagnie de Jésus), *Note:* 150.  
 Kwaya, 159.  
 Kwenge\* (lieu et rivière), 94, 95, 98, 135-137, 139, 140, 143, 155, 156, 168, 171, 172.  
 Kwilu (rivière et région), 24, 83, 84, 90, 94, 95, 101, 102, 121, 136-140, 142, 145, 147, 152-154, 156, 158.  
 Kwilu supérieur (région), 145.

## L

Labutchi, 145.  
 Langalanga, 44.  
 Le Hoef, 148, 149.  
 Lemfu, 73, 158.  
 Léopold II (district et lac), 47, 50, 55, 71, 122.  
 Léopoldville, Préambule, 4, 6-22, 29, 36, 39-42, 44, 47-50, 52, 53, 59, 68, 70-72, 75-83, 108, 119, 122, 124-131, 139, 142, 147-149, 153. *Notes:* 52, 62, 77, 78, 86, 96, 145, 147, 211, 213, 217, 218.  
 Leuze, 158. *Note:* 413.

Leverville, Préambule, 41, 50, 74, 82, 91, 93-98, 116, 118, 135-142, 145-148, 155-157, 162, 163. *Notes*: 257-259, 275, 366, 400-401.

Libenge, 50.

Lie (rivière), 71.

Lisbonne (Portugal), Introduction, 47.

Litunzima\* (rapides), 30.

Loange (rivière), 52, 105.

Lobito (Angola), 14, 50.

Lodi, 58.

Lodja, 62-65, 67, 112.

Lomami (district, région et rivière), 66, 67, 108, 111, 112, 142.

Lomela, 64, 67.

Londres, 155. *Notes*: 363, 403.

Longanga, 64.

Louvain, 9, 37, 158. *Note*: 412.

Luano, 84.

Lubefu, 66-68, 71. *Note*: 196.

Lubefu (rivière) 66-68.

Lubi (rivière), 112.

Lubue, 71, 83, 158.

Luebo, 71, 113-115, 118. *Notes*: 232, 312, 314, 315, 320.

Lufu, 31, 32.

Lufuku (rivière), 100-102.

Luie (rivière), 87, 88.

Luisa, 108-112, 150.

Lukenie (rivière), 63, 65.

Lukombe, 84, 85, 89.

Lukula, 1, 19, 35, 39, 147.

Lukula (rivière), 36, 85, 86, 88, 158, 162, 164.

Lukungu (rivière), 26.

Lulua (district et rivière), 59, 71, 111, 115.

Luluabourg, 69, 70, 72, 108, 111, 113, 117, 123. *Notes*: 307-309.

Luluabourg-Etat, 70.

Luluabourg-Mission, 70.

Lulua-gare, 70.

Lunyungu\*, 96, 97, 137, 142.

Luozi, 27-32.

Lusambo, 16, 27, 30, 44, 49, 53, 61, 67-69, 71, 80, 130, 134, 151. *Note*: 204.

Lusanga, Préambule, 135, 136, 140-142, 145, 146, 148, 149, 155. *Notes*: 50, 252, 366, 377, 378, 399, 401, 430.

Lutshima (rivière), 100, 101, 103, 158.

Lutshwadi (rivière), 52.

Luvua (rivière), 105.

Luxembourg, 6.

Lwanyamya\* (rivière), 104.

## M

Mabunzi, 145.

Madagascar, 50.

Madimba, 7-9, 41, 158.

Madimbi, 89-90. *Note*: 249.

Mahenge (Tanganyika), 46.

Mai Munene (chutes), 108.

Mai Tshilela, 109

Makaya, 48.

Makumbi, 106. *Note*: 285.

Mampungu, 161, 172.

Manche (Europe), 59.

Mandari (Urundi), 112.

Mangai, 50, 71, 104, 120.

Mangembo, 23, 27.

Manyanga, 19, 27, 30, 32.

Masi Maniamba, 83, 86-88, 158, 166.

Matadi, Préambule, 1-5, 19, 22, 25, 26, 29, 31-33, 39, 41, 47, 50, 124, 131, 132, 158. *Notes*: 101, 213.

Matamba, ?.

Mayidi, 158.

Mayoko, 168.

Mayumbe (région et territoire), Introduction, 2-4, 9, 14, 19, 29, 35, 38, 50, 61. *Note*: 140.

Mazia-Mpata, 111.

Mbanza Wamba Iseke\*, 88.

Mbarazi (rivière) (Urundi), ?.

Mbavu (rivière), 35-37.

Mbeno ou Mbelo, 139, 145, 158.

Mboi, 109, 110.

Mboi Etat, 109.

Mboi Forminière, 109.

Mbulu\* (rapide), 30.

Mer du Nord, 59.

Meuse (fleuve) (Belgique), 49.

Mfumumputu\*, 88.

Mfumundende\*, 88.

Midi (France), 130.

Minga, 67, 68. *Note*: 199.

Moerbeke-Kwilu, 6, 138.

Mokondo, 145.

Momenzala, 145.

Mongwanda\*, 103.

Mosango, 98, 99, 142, 145, 162, 171. *Note*: 429.

Mpozo (rivière), 41.  
 Mputu, voir Europe.  
 Muebi (rivière), 145.  
 Mugeru (Urundi), 73.  
 Mukamba (lac), 70.  
 Mukamo\*, 85, 88. *Note*: 246.  
 Mukoso\*, 102.  
 Mulemba\*, 94, 170.  
 Musese, 71  
 Mushenge, 115, 117.  
 Mushie, 45.  
 Mushuni, 85, 86, 156.  
 Muwarasi (rivière) (Urundi), 66.  
 Mvukukizu, 3.  
 Mweka, 55, 115-117.  
 Mwenegunda, 158.  
 Mwilambogo, 158.  
 Mwinyingongo\*, 88.

## N

Namur (Belgique), 6, 158. *Notes*: 407, 414.  
 Nancy (France), 109.  
 Nazareth, 156.  
 Ndolo, 10, 41.  
 New York (Etats-Unis), 131.  
 Ngi, 158. *Notes*: 270, 376.  
 Ngowa, 158.  
 Ngula, 96, 136, 142, 156.  
 Niadi, 97, 120, 138, 162, 171, 174.  
 Nigeria, Préambule.  
 Nkoi, 168.  
 Nouvelle-Anvers, 12. *Note*: 60.  
 Nsontin, 47, 48.  
 Nyanza (Urundi), 12.

## O

Occident, 156.  
 Okangaluka\*, 66.  
 Oostakker (Belgique), 9, 158. *Note*: 416.  
 Orient, 156.  
 Oxford, Préambule.  
 Ozone, *Note*: 95.

## P

Pai Kongila, 174.  
 Palabala, 32, 131.  
 Pandji, 2. *Note*: 23.  
 Pania-Mutombo, 151.

Panu, 49, 71.  
 Panzi, 164.  
 Pays-Bas, *Note*: 225.  
 Pepeangu, 71.  
 Pindi, 92, 93, 134, 137, 138, 142, 162, 174. *Note*: 272.  
 Popokabaka, 7, 90.  
 Port-Francqui, 18, 44, 47, 50-55, 59, 71, 72, 83, 111, 115, 117, 118, 120, 130. *Notes*: 90, 170, 171.  
 Poste 2, 142. *Notes*: 377, 378.  
 Poste 3, 95, 169.  
 Poste 5, 145.  
 Poste 6, 145. *Note*: 430.  
 Poste 7, 145, 170.  
 Poste 8, 139, 142, 171. *Note*: 384.  
 Province orientale (P. O.), 12.  
 Prusse, 156.

## R

Rhin (fleuve) (Europe), 49, 105.  
 Rhodésie (pays), 111, 112.  
 Rome (Italie), 156.  
 Royale (place), Préambule.  
 Ruanda (pays), 58, 66, 103. *Notes*: 20, 69, 179.  
 Ruanda-Urundi, Introduction, 4, 112. *Notes*: 214, 227.  
 Rumonge (Urundi), 12, 76.  
 Ruyigi, 6.  
 Ruzizi (rivière), 72.

## S

Samangua, 66.  
 Sambi-Sambi, 102.  
 Samisindu\*, 103.  
 Sanga Sanga, 118-119.  
 Sankuru (district, rivière et région), 16, 38, 43, 49, 52, 55-56, 59, 63, 66-67, 69, 80, 111, 124. *Notes*: 198, 203.  
 Seke Banza, 31, 33, 35, 36.  
 Serbie, 156.  
 Soko M'Belo, 145.  
 Sona Bata, 158.  
 Songo, 160.  
 Songololo, 26, 29, 31, 32.  
 Sontin, voir Nsontin.  
 Stanley-Pool, 27, 41, 43, 71, 130.  
 Stanleyville, 69.



St-Jean (rue), 32.  
St-Paul de Loanda (Angola), 132.

## T

Tabora (Tanganyika), 102.  
Tangango, 87, 88.  
Tanganyika (lac), 1, 35, 66.  
Tanganyika (pays), 95.  
Tangu, 91, 137. *Note*: 253.  
Ténériffe, 95.  
Thysville, 6-9, 25-27, 41, 50, 80, 83.  
Tshela, 1-3, 19, 38.  
Tshihunde, 112.  
Tshikapa, 103, 105, 106-109. *Notes*: 286, 287.  
Tshimbane, 84.  
Tshisaka, 107, 108.  
Tshisuku, 109.  
Tshofa, 67, 151.  
Tshumbe Sainte-Marie, 67.  
Tua (lieu et plateau), 71, 83, 124.  
Tumba, 41.  
Tumba-Gadio, 6, 26.  
Turquie, 83.

## U

Ubangi (district), 59, 124.  
Uele (districts), 59.  
Uganda (pays), 69, 72.

Ulaya, voir Europe.  
Urundi (pays), Préambule, Introduction, 4, 48, 55, 60, 63, 66, 69, 103, 111, 117.  
*Notes*: 20, 68, 138, 139, 191, 223-224, 303, 327, 334, 383.  
Uvira (Urundi), 28, 44, 47, 62, 113.

## V

Vaku, 35-38. *Note*: 143.  
Vanga, 90, 91, 160. *Note*: 251.  
Venise, 5.  
Vivi, 32.

## W

Wamba (rivière), 158.  
Wembo-Nyama, 69.  
West-Flandre (Belgique), 108.  
Wilanga\*, 62.  
Wissmann Pool, 45.  
Wombali, 47, 142, 144, 154, 158.

## Y

Yasa, 85, 88, 89, 147, 155, 156, 158, 164.  
*Note*: 227, 248, 400.  
Yelenge, 156.  
Yellala (rapides), 41.  
Yeye, 88.

#### D. Noms de navires

*N.B.*: cet index reprend tous les noms de navires, au sens large du terme. Si l'*Elisabethville*, le *Léopoldville* et le *Thysville*, constituant avec d'autres le groupe de «ville-boats», sont des navires de haute mer assurant la liaison Belgique-Congo, les autres sont des bateaux de rivière qui appartiennent soit à l'Unatra, soit à des compagnies privées, comme la Forminière ou les H.C.B. A l'exception de l'*En Avant*, tous naviguent dans la période qui nous intéresse.

*Alouette*, 5.  
*Amblève*, 43.  
*Andenne*, 53, 58.  
*Archiduchesse Stéphanie*, 51.  
*Aruwimi*, 91.  
*Brabant*, 43.  
*Bulungu*, 83, 84.  
*Dhanis*, 57, 83.  
*Dixmude*, 51, 52, 58-60.  
*En Avant*, 27. *Elisabethville*, Introduction.

*Forminière*, 117, 124.  
*Gangu*, 95.  
*Léopoldville*, 14, 40, 41.  
*Leverville*, 44.  
*Luxembourg*, 43, 46, 51.  
*Micheline*, 43.  
*Princesse Clémentine*, 59.  
*Thysville*, Introduction  
*Vengeur*, 83.

### E. Noms propres divers

*N.B.*: dans cet index sont regroupés un certain nombre de noms propres disparates ne relevant d'aucune des catégories principales.

- ABC (hôtel), 21, 32, 41.  
Aberdeen (bétail), 112.  
Afrikander (bétail), 112.  
Albert (cigarettes), 46.  
*Ancien Testament (L')*, 26.  
*Avenir colonial belge (L')* (quotidien), 10, 77. *Notes*: 53, 54.  
Bibliothèque choisie, 100. *Note*: 276.  
*Bulletin des Missions* (Saint-André-lez-Bruges), 23.  
Carmel (monastère) (Belgique), 158.  
Chevrolet (véhicule automobile), 83, 88, 95, 100.  
*Congo* (publication périodique), 158.  
*Courrier d'Afrique* (quotidien), 9, 10, 14, 142. *Notes*: 45, 81.  
Decauville (chemin de fer), 6, 95.  
Déclaration des droits de l'homme, 156.  
*Dernière Heure (La)* (quotidien), 39.  
Devon (bétail), 112.  
Dover (poudre de), 44.  
Ecole des Frères (Tumba), 41.  
*Essor colonial (L')* (publication périodique), 111.  
Excelsior (hôtel), 39.  
Flytox (insecticide), *Note*: 163.  
Fokker (avion), 14, 81.  
Ford (véhicule automobile), 6, 63, 83.  
Handley-Page (avion), 14, 41, 81.  
Hereford (bétail), 112.  
Kibanguisme (religion), 22, 23, 26.  
Louis XV (style), 130.  
*Mémoires d'un âne*, 62.  
Minerva (véhicule automobile), 10, 130.  
Palais de Justice (Bruxelles), 30.  
*Petites filles modèles (Les)*, 62.  
Pignet (indice de), 7, 55, 62, 104.  
Seconde Guerre mondiale, Introduction.  
*Note*: 6.  
St. Nicolas, 62.  
*Tango de la mort (Le)* (film), 33.  
Train blanc, 132.  
*Un an au Congo belge*, *Note*: 87.  
Unic (véhicule automobile), 130.

## F. Noms de personnes

*N.B.*: ainsi qu'il a été dit dans le Préambule (paragraphe 5) en ce qui concerne les notes, l'identification des personnes citées dans les documents s'est avérée difficile. Je souhaitais seulement réitérer ici mes très profonds et sincères remerciements à tous ceux qui m'ont aidé en ces circonstances.

### A

Adorian, 6.  
Albert I<sup>er</sup>, 1, 46, 53, 116, 131. *Note*: 394.  
Allard F., 42, 74, 83-85, 91-95, 98-100, 121, 139, 144, 147, 154, 172.  
Amrein H., 95, 169.  
Antoine R., 65.  
Antonetti R., 130.  
Arnaldi E., 3.  
Athanasie (saint), 156.

### B

Balot M., 26.  
Bamps J., 13.  
Barella J., 91, 94-96, 100, 142.  
Barella (Mme), 91.  
Barlovatz, 1, 4, 38.  
Baseleer R., 41.  
Baseleer (Mme), 42.  
Basile (saint), 155.  
Baudine J., 108.  
Baudry, 63, 69.  
Beckers H., 148, 149.  
Beernaert J., 124, 131, 132, 138, 149.  
Beernaert (Mme), 131.  
Beissel F., 147.  
Bell, 134, 142.  
Bequaert M., 11, 68.  
Berger, 131.  
Berger (Mme), 131.  
Bernardelli, 53, 117.  
Bertrand A., Préambule, Introduction, 12, 72, 125, 127, 131, 150. *Note*: 6.  
Biert G., 16.  
Blondel A., 9.  
Boelens R., 37.  
Bonneau H., 76.  
Bope (voir Mbofe).  
Borsotto E., 4.  
Boulanger P., 36.  
Bourger P., 86-88.  
Bourger (Mme), 86-87.  
Bousin G., 5, 25, 27, 32, 72, 132.

Bouvy [Bouvez P.], 67.  
Brazza (S. de), 130.  
Brenez A., 10, 13, 77, 120.  
Brielman A., 94, 142.  
Brughmans [Brugemans E.], 50, 163.  
Bruynseels, 106.  
Burn V., 142.  
Burnotte E., Préambule, 102.  
Bury C., 142.

### C

Caillol R., 50, 71.  
Callaert J., 65.  
Campill J., 122.  
Carton de Wiart E., 158.  
Cauchie, 69.  
Cayen A., Préambule, Introduction, 1, 72, 111, 112, 126-128, 131. *Note*: 10.  
Cayen (Mme), 131, 132.  
Chalux [de Chateleux R.], 18, 21, 24, 82, 120.  
Chapeaux E., 33.  
Charles Paul, Préambule., 23, 72, 73, 81, 111, 114, 117, 119, 131, 134, 141, 149. *Note*: 14.  
Charles Pierre, 73.  
Chrysostome (saint), 156.  
Clariss, 69.  
Clariss (Mme), 69.  
Colin J.-P., 71, 114.  
Collin A., 152.  
Conrotte L., 118.  
Coppens P., 111.  
Cosyns, 100.

### D

Daco V., 17, 157, 168.  
d'Alessio G., 69.  
Dardenne O., 35.  
Davies, 67, 68.  
Davies (Mme), 68.  
De Bauw A., 69.  
De Bock F., 14, 19.

De Boeck E. (Mgr), 12.  
De Cleene N. (Mgr), 12, 16.  
De Clercq A., 35, 113, 142, 158.  
De Clercq L., 35.  
De Coen C., 142.  
De Coster F., 72.  
Defawe O., 119.  
de Hennin de Boussu-Walcourt R., 4.  
De Koninck L., 46, 54.  
Dellepiane G., 37, 72, 76, 81, 139, 147, 158.  
de Mathelin de Papigny H., 83.  
Demeur J., 53, 56, 62, 69.  
Demol A., 113.  
Demolder, 88.  
De Pas, 112.  
De Petter M., 110.  
Deppe, 161.  
De Robiano, 142.  
Deschamps, 30.  
Dessart, 88.  
De Visé R., 164.  
De Vos J., 6.  
De Vos S., 136, 142, 147.  
De Waersegger L., 122.  
Dewilliamort O., 46.  
Dewilliamort (Mme), 46, 81.  
Dindon (serviteur), 27, 32, 41, 42, 46, 56, 81, 88, 100, 102, 103, 123.  
Dom P., 98, 173.  
Donadio F., 113.  
Donckerwolcke A., 65.  
Duchesne C., 131.  
Dufays E., 72.  
Dufonteny, 23, 27.  
Dupont C., Préambule, 10, 12, 14, 15, 41, 69, 72, 74, 77, 84, 91, 94, 99, 100, 135-137, 140, 142, 145, 146, 148-153, 155, 157, 167, 168, 172. *Note*: 252, 399.  
Dupont (Mme), 10, 14.  
Dupret, 1.  
Dusselgé E., Préambule, 72, 74, 77, 84, 91, 96, 98, 99, 130, 135-140, 142, 145, 147, 152, 153, 155, 156, 168.

## E

Edkins S., 140-142, 147, 148.  
Engels A., Préambule, Introduction, 5, 9, 10, 14, 16, 20, 125, 127, 130, 131, 148-151. *Notes*: 7, 387.

Engels (Mme), 14, 148.  
Espremans, 142.

## F

Fabry R., 72.  
Fanning J. F., 142.  
Feltz G., 118.  
Festraets (Mme), 35.  
Fiorini, 89.  
Fornasari, 131.  
Fourche, 109.  
Franck L., Préambule, 115.  
François F. ou L., 69.

## G

Gallus, 86.  
Gaspar A., 12, 122.  
Genon L., 142.  
Gentil, 69.  
Genval [Thiers E.], 120.  
Gevers J., 92, 161, 167.  
Ghesquière J., 64, 65.  
Ghesquière (Mme), 64.  
Ghilain J., 14, 80.  
Gigot, 106.  
Gilbert H., 55, 117, 118.  
Gille A., 9, 77, 131.  
Gillet J., 9.  
Gorju J., 76.  
Graff E., 63.  
Grand, 130.  
Greenhalgh H., 141, 148.  
Guébels L., 72, 122.  
Guffens J., 98, 99, 147, 172, 173.

## H

Hailey W. M. (Lord), Préambule. *Note*: 13.  
Hamerlinck J., 142.  
Harmegnies, 86, 165.  
Heer [De Heer], 88.  
Heide G., 108, 112.  
Heinrichs L., 33, 35.  
Henrotin F., 98, 99, 145, 168, 171, 172.  
Henry E., 152, 153.  
Heusdent, 110.  
Hopwood H., 136.  
Horn M., 148.  
Huygen L., 138.

## I

Ignace de Loyola, *Note*: 104.  
Innocent, 9.  
Irvine J.T., 134.  
Itten G., 72.

## J

Jadot J., 10, 12.  
Jadot O., 42, 118.  
Jamoulle A., 122.  
Jaspar H., 41, 81, 134, 148, 149.  
Jeanty R., 17.  
Jésus, 26.  
Jobard, 110.  
Jungers E., *Préambule*, 13. *Note*: 16.  
Jungling, 52.

## K

Kerels H., 10.  
Kesteleyn A., 42.  
Kibangu S., 26. *Note*: 99.  
Kitchener H. (Lord), 36.  
Knauer (Mme), 123.  
Koltchinsky, 106.

## L

Lange C., 84, 164.  
Lardinois S., 82, 115, 122.  
Lardinois (Mme), 82, 92, 115.  
Lefebvre A., 100-102.  
Lekeux E., 8, 33.  
Lemaître, 131.  
Léopold II, *Préambule*, 158. *Notes*: 2, 408.  
Léopold (prince, futur Léopold III), 120.  
Leslie, W. H., 90, 160.  
Leuridan K., 113.  
Lever W. H., *Préambule*, 63, 98, 134.  
Lhoest, 119.  
Libotte M., 145.  
Liégeois L., 109.  
Linaro G., 82.  
Lippens A., 69.  
Lippens M., 12, 25.  
Loontjens H., 88, 89.  
Lorrain R., 67, 68.  
Louwers O., 9.  
Lugard F. (Lord), *Préambule*, 149. *Note*: 12.  
Lukengo, 60, 115, 117, 119.

## M

Maillet J., 2, 27.  
Marchal A., 69, 72.  
Maron A., 10-12, 14, 15, 22, 39, 41, 44, 55, 60, 68, 79-81, 115.  
Maron (Mme), 10, 41, 79.  
Martins, 60.  
Marzorati A., 80.  
Materne, 30.  
Mazirof, 63.  
Mbofe, 115, 117.  
Meers N., 111.  
Mees, 72.  
Meysens, 109.  
Moens, 36.  
Monta, 120.  
Moorat N., 94, 137, 139, 142, 162.  
Mortelmans E., 24.  
Mottoulle L., *Préambule*, *Introduction*, 6, 9, 12, 127, 130, 131. *Note*: 8.  
Mouadi, 33.  
Moulaert G., 83, 148, 149.  
Mukini (Urundi), 117.  
Muller, 104-105, 108-110, 112.  
Mulumayoko, 168.  
Musinga Yuhi, 60.  
Muzongo, 156.

## N

Neels (Mme), 120.  
Neels P., 120.  
Nève J.-B (en religion Théodore), 23.  
Nève (Ryckmans) M., *Introduction*. *Notes*: 17, 20, 48, 102, 133, 134, 138, 141, 158, 206, 207, 327, 334.  
Nève P., 27, 30, 31, 33.  
Nève Ph., 36. *Notes*: 141, 142.  
Ngowa (chef), 158.  
Ntware (Urundi), 117.

## O

Octors A., 98, 161, 168, 172, 174.  
Oncle Boisse (cf. Kerels), 10.  
Orta T., 14, 72.  
Orts P., 5, 7, 9, 12, 26.

## P

Paquay, 96.

Paul (saint), 156.  
 Pauwels, 31.  
 Pecqueut, 122.  
 Peigneux F., 26.  
 Pelzer M., 113.  
 Philippart, 26.  
 Pie XI, 155.  
 Pinet J., 115, 116.  
 Pinto, 100, 101.  
 Poels L., 95, 169.  
 Pommé H., 53.  
 Postiaux H., 72, 81, 131.  
 Prati V., 111-114.  
 Preys R., 152, 153.  
 Promontorio, 12.  
 Promontorio V., *Note*: 66.

## R

Reisdorff R., 148.  
 Renkin J., 148. *Note*: 388.  
 Ringoet A., 115.  
 Roelandts F., 97.  
 Roelens V., 74.  
 Rojdestvensky B., 104, 105.  
 Ross E., 12.  
 Roux L., 50, 71.  
 Ruelle L., 62.  
 Ruelle (famille), 62.  
 Ryckmans E. (dite Lison), 28.  
 Ryckmans J., 62.  
 Ryckmans P., *Préambule*, *Introduction*.  
*Notes*: 3, 9, 20, 21, 48, 50, 64, 108,  
 133, 134, 138, 158, 162, 182, 206, 207,  
 293, 310, 327, 334, 383, 387, 428.

## S

Saint-Martin M., 69.  
 Samisindu, 103.  
 Sarcinella F., 114.  
 Savels J., 114, 115, 119.  
 Savina (sœur), 27.  
 Scagliosi, 123, 124.  
 Scheffer, 111.  
 Schepers, 83.  
 Schmidt F., 94.  
 Schmitz, 100.  
 Schmitz (frère du précédent), 100.  
 Schwets J., 86, 162.  
 Seront R., 117.  
 Severeyns F., 104, 105.

Severeyns (Mme), 105.  
 Siret, 56.  
 Sörensen S., 152, 153.  
 Stanley H. M., 27, 30, 31, 33. *Note*: 213.  
 Staub A., 42.  
 Staub (Mme), 42.  
 Sterckx R., 114.  
 Sterckx (Mme), 114.  
 Steyaert, 122.  
 Strickroot, 114.  
 Sulsenti G., 98, 168, 174.  
 Symon M., 158.

## T

Thil ou Thyl, 87.  
 Thomas (saint), 156.  
 Tilkens A., *Préambule*, 11, 12, 16, 19, 22,  
 41, 42, 72, 73, 80, 81, 111, 124, 131,  
 132, 138, 143, 144. *Note*: 15.  
 Tinel G., 72.  
 Tondeur (Mme), 46.  
 Tossi, 117.  
 Trolli G., 12, 41, 72, 131, 132.  
 Trolli (Mme), 41, 131.  
 Tschoffen P., 134.

## U

Ursel H. (d') (comte), *Note*: 140.  
 Utumbuzi (Urundi), 117.

## V

Valcke, 33, 35  
 Valcke L., 31. *Note*: 213.  
 Vallaëys E., 104, 105, 108-110, 113-115,  
 119.  
 Van Cauwelaert F., 91.  
 Van Coillie L., 150.  
 Van de Capelle E., 16.  
 Van de Castele, 12, 129.  
 Van de Castele, 152-153.  
 Van de Kerckhove, 86, 166.  
 Van den Bon L., 65.  
 Van den Byvang L., 81, 120, 122, 142,  
 152, 153.  
 Van den Byvang (Mme), 122.  
 Van den Eede, 64.  
 Vander Eecken L., 97.  
 Van der Hallen J., 46, 72, 81, 92, 94, 121,  
 123, 124, 154.

Van der Hallen (Mme), 46, 81.  
Vanderlinden O., 72.  
Vander Molen, 118.  
Vandervelde E., *Préambule. Notes*: 4, 5, 108.  
Van Deuren P., 19, 30.  
Van Haesendonck L., 44.  
Van Haver W., 168.  
Van Hee S., *Préambule*, 41, 42, 72, 74, 77, 94, 98, 100, 120, 135-137, 139, 140, 142-144, 147, 152-158.  
Van Hencxthoven E., 158.  
Van Hoof L., 131.  
Van Kasteren J., 113.  
Van Lancker J., 6.  
Van Saceghem R., 118.  
Van Schingen, H., 77, 94, 100, 136-137, 139, 146, 155-157, 163. *Note*: 405.  
Van Tilborgh G., 50.  
Van Wing J., 9, 23, 74, 158.

Verbist J., 102.  
Vercraye (Mme), 27, 28.  
Vercraye O., 27, 28.  
Verhaeghe M., 94.  
Verhagen, 94.  
Vertongen, 159, 164.  
Viaene L., 65.  
Volpertz, 91, 94.

## W

Weber C. (général), 4, 34.  
Weber A. S., 162.  
Weekx G., 94, 98, 101, 146, 172.  
Wodon L., 148, 149.

## XYZ

Zungu, 26.



## ANNEXE

### **Termes d'origines diverses utilisés par les Belges du Congo dans leur parler courant et apparaissant dans les documents**

*N.B.:* la plupart des mots viennent directement de langues africaines parlées au Congo. Le sens qui leur est donné ici est celui fréquemment utilisé par les Européens, souvent de manière péjorative, mais pas nécessairement. Il n'a pas la prétention de représenter leur sens originel.

Albert: marque de cigarettes.

américani: étoffe d'un bleu violacé très sombre.

basenji: Africains «de l'intérieur», péjorativement, personnes de civilisation réputée rudimentaire.

beach: lieu d'arrivée et d'amarrage des bateaux le long du fleuve et des rivières.

boula: pour *boula matari*, le briseur de rochers, le gouverneur général.

capita: employé africain chargé de certains pouvoirs et responsabilités.

chikwangue: pain de manioc.

chimbeck: habitat rudimentaire, cahute.

clerc: employé africain, dans l'administration ou le secteur privé.

coastman: habitant des régions côtières de l'Afrique de l'Est ou de l'Ouest occupant des fonctions de surveillance de la main-d'œuvre locale.

coconotte: amande de noix de palme.

dawa: sortilège.

indigo drill: couteil ou treillis.

likembe: instrument de musique portable composé d'une petite caisse de résonance et de fines lamelles de métal posées sur un chevalet et que l'on fait résonner avec les doigts

malafu: vin de palme.

matabiche: du portugais, «tue-soif», en français, tout aussi clairement, pourboire.

mayele: mauvais esprit.

ngashi: noix palmiste.

posho: salaire.

potopot: torchis.

sentiri: sentinelle.

tchop: nourriture.

tine: petite boîte métallique circulaire.

tipoy: chaise à porteurs.

